Annales **ÆQUATORIA**

Centre Æquatoria Bamanya 24(2003) Mbandaka R.D. Congo



Imprimerie de la Mission Catholique à Coquilhatville/Mbandaka – 1955

NADINE FETTWEISS ET EMILE VAN BALBERGHE, "Cinq années au Congo" de Stanley

LUFUNGULA LEWONO, Historiographie de Mbandaka par Gustaaf Hulstaert

MOTINGEA MANGULU, Esquisse d'une langue buja

XAVIER LUFFIN, Evolution du terme ritana

MOTINGEA MANGULU, Mbandaka dans les chansons populaires

JOZEF ROOSEN, Le premier catéchisme jésuite dans la mission du Kwango

MUMBANZA MWA BAWELE, Les fosses dans le Sud-Ubangi au 19e siècle

MICHAEL MEEUWIS et H. VINCK, "Essai sur la langue congolaise" de Cambier

ROBERT HERMANS et O.B.K. KUTUMISA, Enigmes Yaka

VEERLE NOLLET, Conflict in Central Congo (1920-40)

JAN HENDRIKS, Enseignement colonial à Basankusu

MAALU BUNGI, Littérature écrite en langues congolaises



J. Moeyens 1941

"In 1885 a girl from the far upper river near Stanley Falls came to live with us. When she had been with us some time, my wife wrote down some 2000 words of her language. We often asked her the name of God. She did not know it, and assured us that there was no word for God in the language. One day when we asked her again later on she said, 'Perhaps I know the word you want. I do not know what it is; it is something

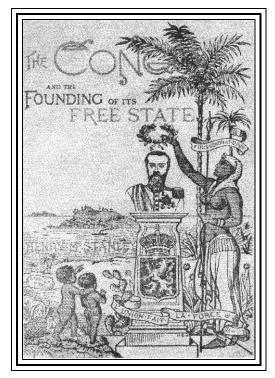
great; it passes on the water far away.' The word was Moongo."

W· Holman Bentley, à Wathen au Bas-Congo· Pioneering in the Congo, vol 1, The Religious Tract Society, 1900, p· 250

Annales Æquatoria 24(2003) TABLE DES MATIERES

HISTOIRE	
Nadine Fettweiss et Emile Van Balberghe	
"Cinq années au Congo" de Henry M. Stanley. Une étude bibliophilique	7- 30
Lufungula Lewono, Gustaaf Hulstaert et l'historiographie	
de Mbandaka	31- 38
Roosen Jozef	
Le premier catéchisme jésuite dans la mission du Kwango	39- 51
Mumbanza mwa Bawele	
Villages entourés des fosses, abandonnés dans le Sud-Ubangi	
au milieu du XIX ^e siecle? A quels peuples appartenaient-ils?	53- 76
Veerle Nollet	
Conflict and subversion in the Central Congo between 1920 and 1940	77- 96
Jan Hendriks, L'enseignement au Congo Belge dans le diocèse de	
Basankusu. 1905-1960	97-157
LINGUISTIQUE et LITTERATURE	
Xavier Luffin	
L'évolution sémantique du terme <i>ritāna</i> dans les parlers	
arabes soudano-tchadiens	159-177
Motingea Mangulu	
Mbandaka-Coquilhatville (1883-2002). Echec d'un plan de développement exogène.	
Une lecture par la chanson populaire	179-204
Motingea Mangulu	
Le parler Buja des Yambuli (Bantou C.37)	205-261
Maalu Bungi	
Note sur la littérature écrite en langues congolaises	263-282
Michael Meeuwis et Honoré Vinck, Contribution à l'histoire du lingala:	
L'Essai sur la langue congolaise d'Emeri Cambier (1891).	
Situation historique et texte intégral	283-431
Robert Hermans, Omer B. Kyota Kutumisa, Devinettes des	
Bayaka du nord et du centre (R.D. du Congo)	433-531
CHRONIQUE	533-544
SELECTION	545-559
RECENSIONS	561-572

Annales Æquatoria 24(2003)7-30 Nadine Fettweis et Émile Van Balberghe



Plat avant du premier cartonnage de la première émission

à la mémoire du Professeur Jean Stengers

CINQ ANNEES AU CONGO DE HENRY M. STANLEY* UNE ÉTUDE BIBLIOPHILIQUE

^{*} Ce texte a été publié comme *Notice introductive* à la réimpression anastatique à petit nombre de Stanley, *Cinq années au Congo* (Bruxelles, Institut national de Géographie, 1885) : Bruxelles, Archives générales du Royaume, coll. « Reprints », n° 292, 2002, pp. v-xx.

Résumé

L'histoire des différentes éditions du *The Congo and the Founding of its Free State* est fort complexe. C'est aussi le seul texte du grand explorateur à être traduit en français par un Belge Gérard Harry (1856-1931), à être imprimé en Belgique et à paraître à Bruxelles. Les auteurs étudient ici ni le contenu ni l'illustration de l'édition en langue française de l'ouvrage de Stanley, mais se limitent à sa description matérielle. Préalablement, ils donnent un bref aperçu des circonstances historiques dans lesquelles il fut rédigé. Outre l'édition en langue originale, ils ont repéré les traductions française, allemande, espagnole, italienne, suédoise, danoise et néerlandaise. La parution en français de ce livre se caractérise par le fait qu'il en existe quatre émissions.

Mots-clés: Etat Libre du Congo, Stanley, Gérard Harry, traductions

Abstract

The history of the different editions of Stanley's *Congo and the Founding of its Free State* is very complex. It is also the only text by the great explorer that was translated in French by a Belgian, Gérard Harry (1856-1931), to be printed in Belgium and to appear in Brussels. The authors study here neither the content nor the illustrations of the French edition, but limit themselves to its material description. First, they give a brief overview of the historic circumstances in which it was made. Besides the edition in the original language, they located translations in French, German, Spanish, Italian, Swedish, Danish and Dutch. The French publication of this book is characterized by the fact that there are four different versions.

Key words: Congo Free State, Stanley, Gérard Harry, translations

De tous les livres de Henry Morton Stanley (1841-1904), *Cinq années au Congo* (1885) est celui qui veut célébrer de façon manifeste l'entreprise léopoldienne. Ce n'est pas seulement un récit de voyage et d'exploration, mais en quelque sorte le livre fondateur d'un nouvel État : l'État indépendant du Congo, gouverné par un souverain européen : Léopold II, roi des Belges (1835-1909). C'est aussi le seul texte du grand explorateur à être traduit en français par un Belge, à être imprimé en Belgique et à paraître à Bruxelles.

Lors de la sortie de presse du livre, le journal bruxellois L'Indépendance ne s'y trompe pas 1 :

C'est l'histoire d'une œuvre à peu près unique dans les annales du monde et qui nous touche plus que personne, nous autres Belges, puisque c'est l'œuvre d'un de nous, du roi Léopold II.

Nous n'étudierons ici ni le contenu ni l'illustration de l'édition en langue française de l'ouvrage de Stanley, mais nous nous attacherons seulement à sa description matérielle. Préalablement, nous donnerons un bref aperçu des circonstances historiques dans lesquelles il fut rédigé.

La Création de l'État indépendant du Congo

Le but de cet aperçu n'est pas de reprendre l'histoire tracée par des spécialistes tels que Robert Cornevin², Auguste Roeykens³, Jean Stengers⁴ ou d'autres encore dont la valeur est incontestée, mais de brosser un rapide tableau pour mettre en lumière le rôle des explorateurs dans le partage de l'Afrique et l'influence des récits de voyage sur l'opinion publique et politique. En même temps, cet aperçu se fonde sur une historiographie dont l'apport récent de perspectives nouvelles confère à cette période de l'histoire une vision plus large. Le regard d'Henri Wesseling, historien hollandais, enrichit l'analyse du *Partage de l'Afrique* et plus spécialement de la création de l'État indépendant du Congo⁵. Par ailleurs, l'histoire du Congo de ses ori-

¹ Cité dans *L'Opinion de la presse européenne sur* Cinq années au Congo *par H.-M. Stanley*, dans *Le Mouvement géographique*, 2^e année, n° 27, 13 décembre 1885, p. 108b.

² R. Cornevin, *Histoire du Zaïre des origines à nos jours.* 4^e éd. revue et augmentée. Bruxelles, Hayez ; Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 1989.

³ On trouvera la liste des travaux de cet historien dans Florence Loriaux et Françoise Morimont, *Bibliographie historique du Zaïre à l'époque coloniale (1880-1960)*. Travaux publiés en 1960-1996. Sous la direction de Jean-Luc Vellut. Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain ; Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, 1996.

⁴ J. Stengers, *Congo, mythes et réalités. 100 ans d'histoire*. Paris – Louvain-la-Neuve, Duculot, coll. « Document Duculot », 1989.

⁵ H. Wesseling, *Le Partage de l'Afrique. 1880-1914*. Traduit du néerlandais par Patrick Grilli. Paris, Denoël, coll. « Destins croisés ; L'Aventure coloniale de la France », 1996. (Édition originale : *Verdeel en heers. De deling van Afrika, 1880-1914*. Amsterdam, Bert Bakker, 1992.)

gines à nos jours, tracée par un Congolais, Isidore Ndaywel è Nziem⁶, est d'un intérêt particulier car il s'agit du premier ouvrage de ce genre écrit par un historien autochtone.

La question est de savoir pourquoi les grandes puissances européennes se partagent l'Afrique à la fin du XIX^e siècle, alors qu'il n'en est nullement question dans les années 1860, et comment le roi Léopold II parvient à s'approprier la superficie de la plus grande partie de cette Afrique centrale, quatre-vingts fois celle de son royaume. Rien ne laisse supposer en effet que l'Allemagne, la France ou l'Angleterre ont, à partir de 1880, l'intention d'établir en Afrique centrale des colonies, considérées comme coûteuses pour leur métropole. De plus, l'Europe est tout occupée à son expansion industrielle.

Quant à la Belgique, jeune État à la Constitution libérale, elle n'a aucune ambition coloniale et, par ailleurs, jusqu'en 1873, elle est l'un des pays les plus développés industriellement. Qui plus est, elle n'a pas une flotte susceptible de protéger de telles possessions. Pourtant, Léopold II reste convaincu que son pays doit se doter de colonies pour la promotion du commerce et des exportations, à l'image des Pays-Bas, dont la colonie de Java lui sert de modèle. Même si son regard est essentiellement orienté vers l'Asie, il n'exclut pas l'Afrique⁷. En 1869, son gouvernement étant toujours résolument opposé à une expansion outre-mer, il doit changer de méthode et se met à chercher à titre privé. Il va jusqu'à promettre de ne jamais demander d'aide au ministère des Finances : résolution qui s'avère impossible à tenir par la suite.

Les origines d'une politique africaine

Pourquoi, dans les années 1870, l'Europe commence-t-elle à s'intéresser à l'Afrique centrale avec, en son cœur, le Congo ? Cette terre inconnue intrigue, les récits des voyageurs excitent la curiosité, le goût de l'« exotisme » se répand, le monde occidental se familiarise avec cette région dont l'histoire n'est toujours pas écrite et qui n'est connue qu'à travers des témoignages.

⁶ I. Ndaywel è Nziem, *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République dé-mocratique*. Préface de Théophile Obenga. Postface de Pierre Salmon. Paris-Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1998.

⁷ Rappelons cette pensée de Léopold II : « Nos regards doivent embrasser un plus vaste horizon. » (Léopold II, *Pensées et réflexions*. Recueillies par Georges-H. Dumont. Bruxelles, L'Amitié par le livre, 1948, p. 34.)

Par ailleurs, le mouvement économique en Europe entre dans une phase régressive.

En 1871, Stanley est envoyé par le *New York Herald* au secours de David Livingstone (1813-1873) parti à la recherche des sources du Nil sur la côte orientale, et dont le monde qui suit son voyage avec intérêt est sans nouvelles. Sa mission accomplie, Stanley publie le récit de ses aventures : *How I found Livingstone* (1873)⁸ et prépare déjà une nouvelle expédition. Stimulé par l'entreprise de Verney Lovett Cameron (1844-1894)⁹ qui traverse l'Afrique d'Est en Ouest, mais par le Sud, il projette de s'enfoncer dans ce continent mystérieux en suivant le cours du fleuve Lualaba. En 1873, il part sponsorisé par deux journaux, l'un anglais, le *Daily Telegraph* et l'autre américain, à nouveau le *New York Herald*. Il part de Zanzibar et arrive en 1877 à l'embouchure du Congo en suivant le cours du fleuve, soit en 999 jours, écrit-il dans son fameux ouvrage, *Throught the Dark Continent* (1878)¹⁰.

Cet ouvrage « par[u]t à Londres et, presque simultanément, en dixhuit langues différentes [...] et constitua le plus grand succès de librairie du siècle »¹¹, d'autant que le monde entier, sans nouvelles de Stanley pendant la majeure partie de sa traversée, en apprenant son arrivée inespérée à Boma, le considère non seulement comme un miraculé mais aussi comme un héros de roman d'aventures. On peut imaginer que le lecteur européen, pour en savoir davantage sur ce périple inouï, s'est plongé dans sa relation dès sa parution.

À travers le continent mystérieux, devint un best-seller international. Stanley y célébrait les énormes ressources du Congo, qu'il considérait comme

⁸ H.M. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone. Voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique.* Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par M^{me} H. Loreau. Paris, Hachette, 1874.

⁹ Cameron à son tour avait été envoyé sur la côte orientale pour retrouver Livingstone, et Stanley dont le silence laissait supposer le pire.

¹⁰ H.M. Stanley, À travers le continent mystérieux. Découverte des sources méridionales du Nil. Circumnavigation du lac Victoria et du lac Tanganika. Descente du fleuve Livingstone ou Congo jusqu'à l'Atlantique. Durée de l'expédition: 999 jours. Distance parcourue: 7158 milles ou 11517 kilomètres. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par M^{me} H. Loreau. Paris, Hachette, 1879.

¹¹ [Stanley], Sur le Bas-Congo. Avant-propos de Léon Guébels [alias Olivier de Bouveignes]. Introduction et notes historiques de Léo Lejeune. Namur-Paris-Berne, Éditions « Grands Lacs », coll. « Les Digestes congolais », n° 2, s.d., p. 49.

plus fertile que la vallée du Mississippi, parlant à son sujet d'une « nouvelle Inde », tout à fait propre au commerce et à la colonisation ¹².

Stanley, journaliste, sait quel ton adopter pour plaire et accrocher l'attention du lecteur.

[L]e grand public était friand des récits issus de sa plume lyrique, habile à rendre compte du pittoresque des régions « exotiques » visitées¹³.

En effet, il décrit les problèmes posés par la nature, le climat, la santé des membres de la caravane ou l'alimentation, etc. Le regard que l'explorateur porte sur les populations qu'il rencontre, la peur devant l'agressivité et le cannibalisme des habitants de la forêt manifestent une volonté délibérée de se poser en défenseur et non en conquérant, de telle sorte que l'image du Noir ne peut être qu'effrayante. Ce regard le garde de toute accusation de brutalité ou de violence. C'est aussi ce regard sur le Noir qui passera dans l'histoire comme une des rares sources d'informations le concernant.

Entre-temps, Léopold II a déjà lu en 1875 l'ouvrage de Georg Schweinfurth (1836-1925), *Im Herzen von Africa*¹⁴, où l'explorateur allemand aborde le problème de la traite des Noirs en proposant comme solution la formation d'ensembles politiques africains indépendants et forts, placés sous le protectorat des puissances européennes¹⁵.

À l'instar de Schweinfurth, Stanley dénonce l'esclavagisme et aussi l'état de paganisme et de barbarie de ces peuples qu'il convient absolument de libérer des Arabes¹⁶, de la sorcellerie et du cannibalisme. Les mêmes préoccupations apparaissent dans les écrits et témoignages de Pierre Savorgnan

¹³ I. Ndaywel è Nziem, op. cit., p. 270.

¹² H. Wesseling, op. cit., p. 105.

¹⁴ G. Schweinfurth, Au cœur de l'Afrique. 1868-1871. Voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale. Traduit de l'anglais par M^{me} H. Loreau. Paris, Hachette, 1878.

¹⁵ Cf. A. Roeykens, cité par I. Ndaywel è Nziem, op. cit., p. 273.

¹⁶ À l'époque, on les appelle Arabes mais ils sont originaires de l'Afrique Orientale sous la domination de Zanzibar. En fait, ces Arabes sont des Souahélis (voir H. Wesseling, op. cit., p. 106). Tippo Tipp en est l'un des magnats.

de Brazza (1852-1905) qui opère, quant à lui, sur la côte occidentale, au Gabon, dans la région septentrionale du fleuve Congo, et au Congo même.

Plus tard, à ce discours humanitaire se greffera celui des ingénieurs ambitieux qui mettent plutôt l'accent sur les ressources commerciales et minières.

Dans ces conditions, l'Afrique ne pouvait plus demeurer longtemps ce qu'elle était jusque-là, à savoir simplement l'objet d'un engouement pour l'exploration et d'un sentiment philanthropique, d'autant que des intérêts économiques et politiques entrèrent bientôt en considération ¹⁷.

Ces intérêts sont tels, écrit Isidore Ndaywel è Nziem, que les discours humanitaires et économiques se transforment sur le terrain en une longue « guerre de trente ans » qui commence en 1874 et s'achève vers 1900 avec la « pacification » des populations¹⁸.

La position de Léopold II sur l'échiquier africain

Le souverain belge, qui, ambitionnant de posséder des territoires d'outremer, s'oppose à son gouvernement, va donc jouer cavalier seul. Il se tisse un réseau de relations, entre autres lors de ses nombreux voyages à travers l'Europe, au cours desquels il engrange une multitude d'informations sur les découvertes africaines. De plus, d'après Wesseling¹⁹, étant donné la réputation de jouisseur qui le poursuit, il n'éveille aucun soupçon. Ses voyages étant vus comme des parties de plaisirs de la chair et de la table, il est tout à fait libre de rencontrer qui il souhaite.

Le contact le plus important est celui qu'il a avec un Stanley déçu du mauvais accueil que lui a réservé en 1878 la reine Victoria, toute à la mémoire de Livingstone, le missionnaire idéaliste. Stanley, cet explorateur aux allures brutales et grossières, réunissant force matériels de luxe pour constituer ses caravanes, s'engage alors jusqu'en 1885 au service du roi dont la souveraineté lui confère évidemment une notoriété non négligeable. Léopold II a de nombreux atouts, comme le souligne Stengers, car, grâce à la Consti-

-

¹⁷ H. Wesseling, op. cit., p. 126.

¹⁸ I. Ndaywell è Nziem, op. cit. p. 280.

¹⁹ Du souverain, il écrit que « [s]a réputation était si scandaleuse que peu de gens se rendaient compte qu'en voyageant dans les capitales européennes il poursuivait d'autres objectifs que de passer sans répit de la table au lit. » (H. Wesseling, op. cit., p. 112.)

tution, il agit non en souverain de son pays, mais à titre privé. Vu sa position, il peut s'entourer de collaborateurs de grande qualité qui jouent un rôle prépondérant, particulièrement lors de la Conférence de Berlin. Il possède également une fortune personnelle qui le pose, pendant la période précoloniale, en monarque éminemment philanthropique, tant il insiste sur son œuvre civilisatrice. Une passion et une foi sans bornes dans son projet colonial couronnent ces avantages²⁰.

Le plan léopoldien

Dans un premier temps, il emboîte le pas à Stanley et le ton de son discours est résolu : l'Europe doit libérer l'Afrique centrale de l'esclavagisme²¹.

Ensuite, il lance en 1876 la Conférence de Bruxelles qui est en fait le pendant du Congrès de la Société de Géographie qui s'est tenu à Paris l'année précédente. Son but est de montrer que ses intentions sont internationalistes et qu'il veut éviter non seulement toute rivalité avec les autres puissances occidentales mais aussi toute suspicion d'appropriation.

Pour Léopold II, c'est l'Europe entière qui doit se placer face à ce continent en friche pour lui apporter la civilisation occidentale. Cette conférence devient donc le lieu de rassemblement de géographes et d'explorateurs allemands, français, anglais, autrichiens, italiens, russes. Le roi qui désire les entretenir de leurs expériences tire probablement ses informations préalables de lectures personnelles. Le père François Bontinck, à ce propos, parle du célèbre périodique *Le Tour du monde*,

édité à Paris, par L. Hachette et Cie, ce *Nouveau Journal des Voyages*, sous la direction d'Édouard Charton, qui paraissait depuis 1860, en livraisons hebdomadaires, formant par an deux tomes de plus de 400 pages et contenant de nombreuses cartes²².

Il rappelle aussi que dans les archives du Palais se trouve

21 H. Wesseling souligne à juste titre que ce grand défenseur des droits à la liberté s'allie, en 1887, au plus grand esclavagiste de la région, Tippo-Tipp.

²⁰ Cf. J. Stengers, op. cit., pp. 42-50.

²² Fr. Bontinck, *La Conférence géographique de Bruxelles*, dans *Études congolaises*, t. 11, n° 3, juillet-septembre 1968, pp. 26-27.

une quinzaine de résumés français de diverses publications parues avant 1876 et qui ont certainement servi le Roi à se documenter²³.

De cette conférence naît l'Association Internationale Africaine (A.I.A.) qui sera la Croix Rouge de l'Afrique²⁴ présidée par Léopold II, avec bientôt des comités français, allemand, néerlandais qui vont lui permettre d'envoyer des agents sur place — comme les expéditions en partance de Zanzibar qui bénéficient entre autres d'une certaine tradition et d'un savoirfaire dans la préparation des caravanes — pour accomplir des relevés topographiques, faire des rapports scientifiques divers et évaluer les forces en présence, c'est-à-dire les Arabes qui à cette époque sévissent dans le commerce de l'ivoire et celui des esclaves acheminés de l'intérieur de l'Afrique centrale vers la côte orientale.

Sans entrer dans les détails, disons d'emblée qu'à l'A.I.A. succède l'Association Internationale du Congo (A.I.C.) qui obtient à la signature de l'Acte de Berlin en 1885, en tant qu'association internationale, le pouvoir sur l'État Indépendant du Congo (E.I.C.), avec une nouvelle distribution des rôles et la mainmise officielle de Léopold II qui en devient rapidement le souverain. L'image charitable et idéaliste que se donnait le roi en 1876 lui servira de couverture pour acquérir l'E.I.C. en 1885.

Comment le roi des Belges parvient-il à s'annexer la plus grande superficie de cette Afrique centrale? Personne ne se manifeste pour le partage de l'Afrique. Stanley a tenté d'intéresser l'Angleterre au développement de cette région, mais en vain. Dès lors, c'est dans un climat serein que Léopold II peut encore, en 1882, envisager de créer quelques établissements libres pour servir de repères aux États du Congo qui garderaient ainsi leur autonomie.

Mais il se voit rapidement confronté aux mutations politiques française et portugaise avec les expéditions de Savorgnan de Brazza et les ambitions de conserver l'embouchure du fleuve Congo acquise dès le XV^e siècle. Ces deux nations ont en commun de pratiquer, dans leurs colonies, des droits de douane importants. Aussi, le roi va-t-il proposer aux commerçants de ces pays et des autres nations de libérer le commerce dans cette région. Les établissements libres créés dans le bassin du Congo ne prélèveraient aucun droit d'entrée sur les marchandises. Ce projet est accueilli avec enthousiasme par

²³ Ibidem.

²⁴ J. Stengers, op. cit., p. 48.

les autres puissances et provoque la tenue de la Conférence de Berlin. Jean Stengers précise :

On peut dire sans exagération que Léopold II est aussi le père — le père spirituel — de la Conférence elle-même²⁵.

Les puissances — les États-Unis, l'Allemagne, et puis la France à qui l'A.I.C., fragile association, a donné le droit de préférence si elle devait réaliser ses possessions — reconnaissent alors celle-ci, sans toutefois en préciser le champ d'action. Ce n'est que plus tard que le Portugal et la Grande-Bretagne donneront leur accord. Entre-temps, Léopold II présente la carte de l'Afrique à Bismarck. Après pourparlers, celui-ci approuve les frontières dessinées au crayon par le roi et Stanley. Le territoire délimité est beaucoup plus important que celui qui avait été conquis. Par contre, il était inférieur d'un tiers à la superficie revendiquée. Pourquoi ? Léopold II, en décembre 1884, en pensant à la partie occidentale de l'État qui lui sera ravie probablement par la France, retrace un grand trait sur la partie de la carte qui relie les grands lacs. Est compris, dans cette nouvelle distribution des terres, le Katanga. C'est ainsi que se sont dessinées, en un an, les frontières de l'empire léopoldien²⁶.

En ce qui concerne la Conférence de Berlin, elle est « une tentative de pacification par l'élaboration de principes et de codes de conduite »²⁷. En effet, elle met en place un système qui a pour but d'éviter toute discorde entre les puissances occidentales en Afrique. Cette conférence est aussi une holding operation²⁸. Ses conclusions reprises dans l'Acte général de Berlin préconisent la liberté du commerce, la lutte contre la traite, la neutralité du Bassin du Congo (circulation libre sur les fleuves Congo et Niger). Mais le partage de l'Afrique a été décidé en dehors de la Conférence.

Léopold II face à la Belgique

Léopold II ne trouve pas pour autant plus d'appui du côté belge. Le premier administrateur général de l'E.I.C. est un Anglais, sir Francis de Winton, qui a lui-même succédé à Stanley. La plupart des engagés sont néerlandais, bri-

²⁶ Cf. Idem, pp. 54-64.

²⁸ Ibidem.

²⁵ Idem, p. 54.

²⁷ H. Wesseling, op. cit. p. 174.

tanniques, scandinaves²⁹. Bref, la politique belge ne fait toujours pas corps avec son souverain qui a besoin de main-d'œuvre. Il va donc encourager les volontaires à s'engager dans son entreprise. Il faut dire que l'Afrique n'a pas bonne réputation : le climat est meurtrier, la malnutrition et les conditions de vie générales sont des fléaux qui entraînent de nombreuses morts. Mais la gloire est promise aux héros qui sont portés en triomphe à leur retour et c'est entre autres grâce à cela que le souverain va faire des émules, des candidats à l'aventure.

La publication de récits de voyage, de compilations, de revues, d'articles de presse va soutenir Léopold II dans son entreprise. Ce sont les récits des premiers explorateurs qui ont attisé la curiosité de l'Europe pour ce continent mystérieux. De la même manière, ce sont les récits des agents de l'A.I.A. et de l'A.I.C. qui vont, par leur diffusion à tous les niveaux de la société, inquiéter, inspirer de nombreuses critiques — c'est le revers de la médaille —, mais aussi stimuler des volontaires qui vont s'engager pour cette entreprise. Ainsi, *Cinq années au Congo* va sortir dès six mois après le retour de son auteur. L'engouement pour l'Afrique est incontestable. Stanley écrit lui-même dans son avant-propos :

Bientôt, de nouveaux faits seront proclamés. L'heure est proche. L'impulsion donnée se propage et met en branle l'Europe entière. Ce livre contribuera à exciter plutôt qu'à apaiser cette fièvre. Publiés en huit langues différentes, ses appels à l'action détermineront, espérons-le, à se mettre en route et à l'œuvre, plus d'un des 325 millions d'hommes que compte l'Europe³⁰.

« The Congo and the Founding of its Free State »

Nous savons que Stanley a annoncé la publication de son livre en huit langues. Outre l'édition en langue originale, nous avons repéré les traductions française, allemande, espagnole, italienne, suédoise, danoise et néerlandaise. Une traduction finnoise semble également paraître assez rapide-

²⁹ Comme on peut le constater à la lecture du monumental ouvrage de H[arald] Jenssen-Tusch, Skandinaver i Congo. Svenske, Norske og Danske Mænds og kvinders Virksomhed i den Uafhængige Congostat. Kjøbenhavn, Gyldendalske Boghandel – Nordisk Forlag, 1902-1905

³⁰ H.-M. Stanley, Cinq années au Congo, p. XIV.

ment³¹. Si on excepte cette traduction finnoise, voici la liste des huit éditions³²:

- The Congo and the Founding of its Free State. A Story of Work and Exploration. London, Sampson, Low, Marston, Searle, & Rivington, 1885, 2 vol. in-8°. Même édition : New York, Harper & Brothers, 1885³³.
- Cinq années au Congo. 1879-1884. Voyages. Explorations. Fondation de l'État libre du Congo. Traduit de l'anglais par Gérard Harry. Ouvrage illustré de 120 gravures sur bois et de 4 cartes en couleur, dont une carte murale dressée par H.M. Stanley. Bruxelles, Institut national de Géographie, sans date, un vol. in-4°. Même édition : Paris, Maurice Dreyfous, sans date. - Der Kongo und die Gründung des Kongostaates. Arbeit und Forschung.
- Aus dem Englischen von H. von Wobeser. Autorisirte deutsche Ausgabe. Leipzig, F.A. Brockhaus, 1885, 2 vol. in 8°.
- *El Congo y la creación del Estado independiente de este nombre. Historia de los trabajos y exploraciones verificados. Unica traducción española autorizada por el autor. Barcelona, Espasa y Compañia editores, sans date, un vol. in-4°.
- -*Il Congo e la creazione del nuovo libero stato. Storia di lavoro e d'esplorazione. Versione dall'inglese di A. Massoni. Milano, Fratelli Treves, 1886, 2 vol. in-8°.
- -*Kongo: den nya fristaten i de svartes verldsdel. En skildring af forskningsfärder och koloniseringsarbete. Stockholm, Bonnier, 1885, 2 vol.
- *Congofloden og Grundlæggelsen af den frie Congostat. En Beretning om Arbeide, Forskning og Opdagelse. Oversat af Otto Irminger. Kjøbenhavn, Forlagsbureauet, 1885.
- Stanley's reizen. Ontdekkingen en lotgevallen in Midden-Afrika. [T. 2 et 3:] Zes jaren aan den Congo en de stichting van een nieuwe vrijen staat. Uit het engelsch vertaald met vergunning des schrijvers en der uitgevers door G. Van Rijn. Amsterdam-Brussel, P. Maes, uitgever, 1886, 2 vol. in-4°.

³¹ Une plaquette de 32 p. paraît d'abord en 1885, puis sous le même titre et chez le même éditeur, deux volumes en 1886 et 1887 : Kongo : uusi vapaavaltio mustien maanosassa. Poorvo, WSOY. C'est du moins ce que nous pouvons déduire du fichier informatique mis sur Internet de la bibliographie nationale finlandaise : « Fennica ».

³² Nous faisons précéder d'un astérisque la référence bibliographique des ouvrages que nous

^{[1970].}

Si nous terminons cette liste par la traduction néerlandaise, c'est qu'elle s'insère dans une édition plus large de traductions en cette langue d'ouvrages de Stanley et qu'elle s'inscrit dans une entreprise éditoriale d'envergure sur la colonisation par la publication en livraisons de plusieurs ouvrages de vulgarisation et de fiction.

L'éditeur Pierre Maes

La traduction néerlandaise de The Congo and the Founding of its Free State occupe les deux derniers volumes des Stanley's reizen, ontdekkingen en lotgevallen in Midden-Afrika. Le premier volume contient la traduction par J. Scherpensell de How I found Livingstone: Hoe ik Livingstone vond. Les trois volumes portent le millésime 1886 à la page de titre, mais ils sont publiés en livraisons³⁴, avant de paraître en volumes dans un beau cartonnage d'éditeur. Cette pratique de la livraison est purement économique :

> La formule de la vente en livraisons ou en fascicules qui connaît un grand succès dans le public populaire parce qu'elle permet d'échelonner les paiements est aussi fort intéressante pour ses éditeurs. La mise en fabrication peut être progressive et donc étroitement ajustée à la vente : cela supprime le problème des invendus, des retirages et les coûts de gestions des stocks. De véritables éditeurs, mais également des non-spécialistes se lancent dans ce type d'entreprise, séduits par l'espérance d'une rémunération rapide et sans grand risque du capital investi³⁵.

La Bibliographie de Belgique nous apprend donc que les trois volumes paraissent en quarante livraisons de mai 1885 à février 1887. En 1890, Pierre Maes republie, toujours en livraisons, les Stanley's reizen. Les volumes réunissant l'ensemble des livraisons portent le même millésime 1890 au premier volume, les deux autres étant non datés.

³⁴ « Les livraisons paraissent d'ordinaire périodiquement. Le nombre des pages en est plus ou moins considérable, selon la volonté de l'éditeur, qui cherche, en ce point, à se conformer surtout aux dispositions les mieux faites pour la commodité de l'acheteur. La publication par livraisons a l'inconvénient de rompre, pour la première lecture, l'intérêt et la suite de l'œuvre ; mais elle offre l'avantage de mettre à la portée des fortunes médiocres les ouvrages les plus coûteux. » (Pierre Larousse, Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle... T. 10. Paris, 1873, p. 590b.) $^{\rm 35}$ Anne-Marie Thiesse, Le Roman au quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle

Époque. Paris, Le Chemin vert, coll. « Le Temps et la Mémoire », 1984, p. 122.

Les traductions en néerlandais d'autres livres de Stanley ne seront pas publiées par Pierre Maes, mais, par le même procédé des livraisons, en Hollande, par les frères E. et M. Cohen en 1890-1891³⁶. Dans le prospectus inséré dans l'exemplaire conservé à Anvers³⁷, on peut lire que Stanley a reçu de ses éditeurs anglais une somme de £ 40.000:

Wij meenen hier niet onvermeld te mogen laten, dat STANLEY van de Engelsche uitgevers eene som van \pounds 40.000 of vijf maal honderd duizend gulden als honorarium ontvangt en dat het werk, wat zeker aan geen enkel boek te beurt is gevallen, gelijktijdig in bijna alle Europeesche talen het licht zal zien.

La publication des *Stanley's reizen* n'est pas la première activité éditoriale de Pierre Maes sur le Congo. Dès novembre 1884 paraissent les livraisons du célèbre ouvrage d'Adolphe Burdo et de Charles de Martrin-Donos, *Les Belges dans l'Afrique centrale. Voyages, aventures et découvertes d'après les documents et journaux des explorateurs*, qui porte, lorsqu'il paraît en trois volumes, le millésime 1886³⁸. Mais, la *Bibliographie de Belgique* nous apprend que les livraisons sortent de presse depuis novembre 1884, comme nous l'avons dit, jusqu'à décembre 1885. En 1890, l'ouvrage reparaît à nouveau en livraisons et en volumes.

Très curieusement, Les Belges dans l'Afrique centrale réapparaissent encore en livraisons puis en volumes en 1893, mais cette fois sous le titre de La Conquête du Congo. Voyages émouvants & aventures dramatiques des explorateurs belges en Afrique, et sous le nom de L. Hubert! Manière de remettre sur le marché une œuvre déjà publiée, sous un autre nom et sous un titre différent, plus populaire et plus alléchant.

Cet ouvrage est donc publié trois fois successivement en livraisons puis en volumes. À chaque fois la même composition a été utilisée comme

³⁸ Burdo est censuré par Maes parce qu'il ne glorifie pas assez l'entreprise coloniale. Il attaque alors l'éditeur en justice, mais perd son procès, le juge reconnaissant le caractère de propagande de la publication... Nous donnerons tous les détails de cette affaire dans une autre publication.

³⁶ Henry M. Stanley, *In Afrikas donkere wildernissen. Tochten, ontdekkingen en ontmoetingen. Opsporing van, en terugkeer met Emin Pacha* Met toestemming van de schrijver en de uitgevers in het Nederlandsch bewerkt. Met platen en kaarten. Arnhem-Nijmegen, Gebr. E. & M. Cohen, s.d.

³⁷ Anvers, Universitaire Faculteiten Sint-Ignatius Antwerpen, MAG KAG C 65.

nous le constaterons aussi pour les différentes émissions de *Cinq années au Congo*.

Invraisemblable imbroglio! Nous y reviendrons. Si le texte de Burdo semble assez sérieux, celui de Charles de Martrin-Donos est une vulgaire compilation et même un plagiat éhonté. Cet ouvrage de référence n'est en aucun cas fiable. Si Maes le réédite sous un autre nom, c'est que Burdo vient de mourir et que, ayant été payé comme simple compilateur, de Martrin-Donos n'a certainement pas droit au chapitre.

Maes ne s'arrête pas là. En 1888, il fait paraître en trois volumes un roman populaire sur le Congo: *Les Mystères du Congo*. Des mystères de plus... après ceux, entre autres, de Paris (Eugène Sue) et de Marseille (Émile Zola)... En réalité, l'œuvre publiée sous les noms énigmatiques de A. Nirep au premier volume³⁹, puis de G. De Graef aux deux autres, paraît en livraisons depuis le 31 décembre 1886. De 1896 à 1897, l'œuvre ressort à nouveau en livraisons, mais cette fois sous le nom unique de G. Lecomte... Nirep disparaît donc et De Graef réapparaît sous sa traduction française! L'imbroglio reste total.

L'illustration de toutes ces publications mériterait à elle seule toute une étude. En effet :

L'illustration des *Mystères du Congo* est en grande partie identique à celle des *Belges dans l'Afrique centrale*. Or l'iconographie de ce dernier ouvrage — gravures en noir et blanc ou chromolithographie — est elle-même indirectement inspirée de publications originales de Stanley comme *Through the Dark Continent* ou *The Congo and the Founding of its Free State*. En fait, elle reproduit fidèlement l'illustration d'un livre en néerlandais sur les voyages de Stanley: *Stanley's reizen, ontdekkingen en lotgevallen in Midden-Afrika* par G. Van Rijn, également édité chez P. Maes en 1886. Même iconographie, même période, voilà qui met donc en étroite relation trois livres différents⁴⁰.

⁴⁰ Sabine Cornelis, L'Image et les Artistes dans la littérature belge inspirée par l'Afrique. Quelques observations, dans Papier blanc, encre noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi). Collectif édité sous la direction de Marc

³⁹ Sur le premier volume, voir déjà Marc Quaghebeur, *Zwanze et science à la conquête de l'empire : Nirep et Les Mystères du Congo*, dans *Images de l'Afrique et du Congo/Zaïre dans les lettres françaises de Belgique et alentour*. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve (4-6 février 1993) édités par Pierre Halen et János Riesz. Préface de Georges Jacques. Bruxelles, Textyles-Éditions ; Kinshasa, Éd. Du Trottoir, 1993, pp. 205-233, ill.

À la vue de ce déploiement de livres, nous avions cru que l'entreprise commerciale de Maes était l'un des nombreux fers de Léopold II mis au foyer de l'entreprise coloniale. En réalité, Maes était inconnu du roi⁴¹. L'éditeur avait simplement saisi ce créneau commercial particulièrement rentable, à voir toutes les publications successives, en livraisons puis en volumes.

Gérard Harry

Pour revenir à la traduction française de The Congo and the Founding of its Free State, elle est le fait d'un Belge : Gérard Harry (1856-1931). Ce journaliste est né à Paris de parents anglais. Engagé comme traducteur au journal bruxellois L'Indépendance belge, il fonde, en 1894, Le Petit Bleu, journal à deux sous, qui fut le premier quotidien illustré d'Europe où il passa de la typographie à la monoline, ancêtre de la linotype⁴². Dans Le Petit Bleu, au début du siècle dernier, Gérard Harry défendra farouchement l'entreprise coloniale léopoldienne contre les attaques des Anglais.

Gérard Harry réussit à interviewer Stanley à son retour d'Afrique, alors qu'il se reposait sur la côte belge. Résultat : c'est « avec la chaude approbation de Stanley », qu'il entreprend la traduction de The Congo and the Founding of its Free State. C'est le seul élément concret que nous connaissons sur cette entreprise, les quatre volumes de mémoires du journaliste belge ne parlant malheureusement que de ses problèmes de santé et surtout de sa chère femme disparue! Qu'on en juge plutôt⁴³:

> Il allait en résulter encore ceci [de l'interview], qu'avec la chaude approbation de Stanley lui-même, je serais désigné pour écrire la traduction française de son Cinq années au Congo, la véritable Bible de notre grande co-

Quaghebeur par Émile Van Balberghe avec la collaboration de Nadine Fettweis et Annick Vilain. Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 1992, p. 209.

⁴¹ Lorsque Maes propose en 1909 un bas-relief mettant en scène le fameux épisode du sacrifice d'Henri de Bruyne refusant de s'évader et d'abandonner ainsi Joseph Lippens (1892), sculpture à mettre dans tous les bâtiments officiels..., le roi demande qui est cette personne (Bruxelles, Archives du Palais, Archives du Cabinet du roi Léopold II, Série « Secrétariat des Commandements du Roi », G 57/13).

⁴² Cf. Désiré Denuit, Gérard Harry, dans Biographie nationale [...] de Belgique. T. 35 : Supplément, vol. 7. Bruxelles, Émile Bruylant, 1970, col. 349-366.

⁴³ G. Harry, *Mes mémoires*. T. 2. Bruxelles, Office de Publicité, 1928-29, pp. 288-290.

lonie. Cette traduction faillit, d'ailleurs, me coûter la vie. Pour ne pas qu'en pâtît ma collaboration assidue à *l'Indépendance* (où, à ce moment-là, je suivais passionnément les épisodes de la lutte désespérée de Gladstone pour le *home rule* irlandais), je transposais en français le livre de Stanley la nuit, malgré les exhortations, trop justifiées, de ma chère compagne, en buvant sans cesse du café noir pour lutter contre le sommeil. Plusieurs fois, je ne fus préservé d'une congestion cérébrale que par de violentes et abondantes hémorragies nasales. Mais au bout de l'énorme tâche, la nature se vengea : la congestion ajournée se déclara, accompagnée d'une pleurésie aiguë, et c'est alors que, condamné à mort par la Faculté, je fus sauvé par les soins inouïs que me prodigua le véritable ange gardien que j'avais à mes côtés et qui faisait dire à notre médecin : « Votre cœur et votre intelligence, petite madame, ont fait un miracle dont toute ma science eût été incapable ».

On eût aimé d'autres détails! C'est la livraison du 8 mars 1885 de la revue *Le Mouvement géographique* qui nous précise que « le nouvel ouvrage de Stanley » sera traduit par Harry et que « [1]e traducteur français [*sic*] et l'Institut national de géographie réalisent en ce moment de vrais prodiges d'activité, pour essayer de paraître en même temps que les éditions anglaises et allemandes, qui ont l'avance [*sic*] sur l'édition française »⁴⁴.

Ouatre émissions

La parution en français de ce livre se caractérise par le fait qu'il en existe quatre émissions, c'est-à-dire quatre présentations différentes à partir des mêmes formes d'impression, deux pour l'« édition originale » qui sort de presse fin 1885 (elle est annoncée dans la *Bibliographie de Belgique* le 15 décembre 1885⁴⁵) et deux pour la « deuxième édition » qui paraît fin 1886.

En voici une description matérielle :

Henry M. Stanley, *Cinq années au Congo. 1879-1884. Voyages. Explorations. Fondation de l'État libre du Congo.* Traduit de l'anglais par Gérard Harry. Ouvrage illustré de 120 gravures sur bois et de 4 cartes en couleur, dont une carte murale dressée par H.M. Stanley.

— 1^{re} émission : Bruxelles, Institut national de Géographie, 18-20, rue des Paroissiens, 18-20, sans date, grand in-4°, XVIII-696 p.

⁴⁴ Le Nouvel Ouvrage de Stanley, dans Le Mouvement géographique, 2^e année, n° 5, 8 mars 1885, p. 18b.

⁴⁵ Bibliographie de Belgique, 11^e année, n° 11, 15 décembre 1885, p. 253, n° 1464.

— 2^e émission : Paris, Maurice Dreyfous, Éditeur, 13, rue du Faubourg-Montmartre, 13, sans date, grand-in 4°, XVIII-696 p.

 $-3^{\rm e}$ émission : Deuxième édition. Bruxelles, Institut national de Géographie, 18-20-22, rue des Paroissiens, 18-20-22, sans date, in-4°, XV-533 p.

— 4^e émission : Deuxième édition. Paris, Maurice Dreyfous, Éditeur, 13, rue du Faubourg-Montmartre, 13, sans date, in-4°, XV-533 p.

Les différences entre les émissions ne portent pas seulement sur l'adresse bibliographique ou la mention d'une deuxième édition, mais aussi sur le format du livre et son frontispice, l'avant-propos et la présence ou non de documents annexes.

Dans la première émission portant l'adresse bibliographique belge, un portrait du roi Léopold II est mis en frontispice au volume. Dans la deuxième émission, avec l'adresse de la maison d'édition parisienne, le portrait du roi est remplacé par une vue de Vivi, manière de ne pas blesser l'amourpropre hexagonal. Les troisième et quatrième émissions, quant à elles, ont en frontispice un portrait de Stanley, celui qui se trouvait après l'avant-propos dans les deux premières émissions. La page de dédicace au roi et l'avantdernier paragraphe de l'« Avant-propos » ont disparu⁴⁶, et le portrait de Stanley est déplacé, ce qui permet de gagner deux pages et une planche. Ces changements dans l'illustration sont bien répercutés dans la « Liste des illustrations ». À part les modifications en début de volume et l'absence, dans la « deuxième édition », c'est-à-dire les troisième et quatrième émissions, des documents édités en annexe au texte lui-même, pour toutes les émissions, le texte a été imprimé avec les mêmes formes, mais avec une imposition différente qui permet de réduire le format du livre dans les deux dernières émissions.

L'« édition originale » est imprimée à « BRUXELLES. — IMPRIMERIE A. LE- FEVRE, RUE SAINT-PIERRE, 9. » (verso de la page de faux titre)⁴⁷. La

⁴⁷ Nous manquons d'éléments biographiques sur cet important imprimeur bruxellois qui édite parfois lui-même et qui est l'imprimeur préféré, sinon exclusif, du sulfureux éditeur belge des naturalistes, Henry Kistemaeckers. Nous l'avons déjà rencontré lors de nos travaux sur le Congo: c'est lui, en effet, qui imprime le journal bruxellois *Le National illustré* où, dans le numéro du 30 juillet 1893, se trouve une délicieuse pochade illustrée que nous avons repro-

⁴⁶ La suppression de la dédicace au roi, un an après la parution de l'« édition originale », est peut-être une volonté marquée de rendre plus discret le rôle de Léopold II. Quant à l'avant-dernier paragraphe supprimé de l'« Avant-propos », que l'on peut lire plus loin (pp. XVII-XVII), son contenu est assez moralisateur...
⁴⁷ Nous manquons d'éléments biographiques sur cet important imprimeur bruxellois qui édite

« deuxième édition », est imprimée à « BRUXELLES / P. WEISSENBRUCH, IM-PRIMEUR DU ROI / Rue du Poinçon, 45 » (verso de la p. 533). Ce qui veut dire tout d'abord que toutes les émissions sont imprimées à Bruxelles et présentent des états différents « obtenus par des corrections sur presse », et qu'ensuite, pour des raisons que nous ignorons, peut-être commerciales ou techniques, les formes imprimées chez Lefèvre sont confiées à Weissenbruch pour l'impression de la « deuxième édition », ce qui peut être appelé, un « deuxième tirage d'après une composition gardée » Toutes les émissions portent des cartonnages décorés qui ne sont pas sans rappeler les cartonnages Hetzel — particulièrement des Jules Verne — et autres livres pour la jeunesse de l'époque 49.

Exemplaires examinés :

- Anvers, Universitaire Faculteiten Sint-Ignatius, MAG 11.1.1 (1^{re} émission).
- Bruxelles, Bibliothèque africaine, 438 (sous la même cote, un exemplaire de la 1^{re} émission et un exemplaire de la 2^e émission).
- Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I^{er}, Archives et Musée de la Littérature, MLPO 6218 (3^e émission en cartonnage d'éditeur).
- Bruxelles, Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, Preciosa, Africana, sans cote (3^e émission).
- Bruxelles, collections privées (1^{re} émission brochée; seul exemplaire repéré avec la couverture imprimée; 1^{re} émission en cartonnage d'éditeur, et 3^e émission en cartonnage d'éditeur).

duite et commentée (Théophile de Bandore [Félix Hecq], *Aventures merveilleuses d'un Belge au Congo*. Bruxelles, Élaïs, coll. « Colonisons! », n° 2, 1998).

⁴⁸ Nous suivons ainsi la définition d'une édition de l'éminent spécialiste australien Wallace Kirsop: « *Grosso modo* on peut dire qu'une édition est l'ensemble des exemplaires d'un livre imprimé à partir de la même composition typographique. Elle peut englober plusieurs émissions (réutilisation des mêmes feuilles, en général avec un nouveau titre; deuxième tirage d'après une composition gardée — procédé beaucoup moins fréquent avant 1800 que plus tard; impositions séparées, p. ex. in-octavo et in-douze, de pages typographiquement identiques) et états (obtenus normalement par des cartons ou des corrections sur presse). » (W. Kirsop, *Bibliographie matérielle et critique textuelle. Vers une collaboration.* Paris, Lettres modernes, coll. « Biblio notes », n° 1, 1970, p. 32, n. 37.)

⁴⁹ On trouvera de nombreuses reproductions de ces types de cartonnages dans André Bottin, Bibliographie des éditions illustrées des Voyages extraordinaires de Jules Verne en cartonnage d'éditeur de la collection Hetzel. Précédé d'une Chronologie de Jules Verne et de son temps (1814-1919). Contes (France), Chez l'Auteur, 1978. Cette pratique des cartonnages d'éditeur existe en France depuis le début du XIX^e siècle. Voir Sophie Malavieille, Reliures et cartonnages d'éditeur en France au XIX^e siècle (1815-1865). Paris, Promodis, 1985.

- Bruxelles, Ministère des Affaires étrangères, Bibliothèque diplomatique, 1513 (1^{re} émission).
- Bruxelles, Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, An-I-262 (4^e émission en cartonnage d'éditeur).
- Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, Bibliothèque centrale,
 7772 (1^{re} émission); Pavillon Stanley, 3282 (3^e émission).

Sans chercher l'exhaustivité, voici une liste d'exemplaires que nous avons repérés par les catalogues informatiques :

- Anvers, Stadsbibliotheek Antwerpen, K 19590 (2^e émission).
- Anvers, Universitaire Centrum Antwerpen, CBM-M 141 (1^{re} émission).
- Bruxelles, Bibliothèque du Parlement, A 6158 (1^{re} émission).
- Lisbonne, Biblioteca Nacional, H.G.1756V. (4^e émission).
- Londres, The British Museum, YA.1987.b.6411 (2^e émission).
- Louvain, Catholic Documentation & Research Center, ARCH-CSSR KB35 (4^e émission).
- Louvain, Katholieke Universiteit Leuven, BIBC, B3254 (1^{re} émission), B7609 (3^e émission), B8741 (2^e émission), B12611 (1^{re} émission), 5B6837 (1^{re} émission); GBIB, 967.5 (3^e émission); WMAG, (6)/1477 (1^{re} émission), (6)/1478 (3^e émission).
- Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, BMAG, B3254 (1^{re} émission), BL537 (3^e émission).
- Madrid, Biblioteca Nacional, Afr/11027 (1^{re} émission) et AfrGF4961 (idem).
- Paris, Bibliothèque nationale de France, 4- O3O- 34 (2^e émission)⁵⁰.
- Rome, Academia Belgica, In36.091 (1^{re} émission).
- Washington, Library of Congress, DT351 .S713 1885a (4^e émission).

L'Institut national de Géographie à Bruxelles⁵¹ et la maison d'édition Maurice Dreyfous à Paris⁵² se partagent donc l'édition de *Cinq an-*

⁵⁰ Des microfiches ont été tirées de l'exemplaire de Paris par INLCO : AUPELF en 1975.

⁵¹ Derrière l'« Institut national de Géographie » se tient en réalité la « Librairie européenne C. Muquardt, Merzbach et Falk, Éditeurs, Libraires du Roi et de S.A.R. le Comte de Flandre ». Cette maison a été fondée par l'Allemand Charles Muquardt (1813-1863), grand éditeur de contrefaçons devant l'Éternel, et reprise par le Polonais Henry Merzbach, né en 1837. Cf. René Fayt, Les Contrefacteurs belges étaient des étrangers, article à paraître dans les Cahiers du Cédic (Bruxelles).

nées au Congo pour les deux « éditions »⁵³. Si la pratique de l'édition partagée existe depuis le XVI^e siècle, à la différence de la coédition proprement dite⁵⁴, où le livre indique clairement l'union de deux ou plusieurs maisons d'éditions, dans le cas qui nous occupe, on peut se demander quelle en est la raison. Elle peut être d'ordre économique : un partage des investissements et des marchés, lié à une volonté éditoriale de diffusion maximale et répondant à une volonté de l'auteur. Vraisemblablement s'agit-il de faire croire que le livre est bien édité dans la ville dont le nom se trouve sur la page de titre. Un livre aurait-il autant de succès à Paris s'il était édité ailleurs, particulièrement à Bruxelles ? La France garde toujours le souvenir de l'époque des contrefacons, pratique déloyale, honnie et dénoncée comme médiocre. Quoi qu'il en soit, en l'absence de documents, nous en sommes réduits à des hypothèses. La pratique en tous cas est habituelle dans le monde anglo-saxon. Les originales contemporaines sont souvent éditées concomitamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Contrairement à ces pratiques, le bon commerçant Pierre Maes n'hésite pas à mettre le nom de deux capitales sur la page de titre de la traduction néerlandaise pour toucher un plus vaste marché. Éditions partagées, coéditions déclarées, mentions de plusieurs lieux : vaste est le champ des pratiques commerciales, comme par exemple l'insertion d'une publication dans le train des beaux livres à donner en étrennes.

Un livre d'étrennes

Lorsque le lieutenant Charles Warlomont, parti en Afrique pour payer ses dettes, parle du livre de Stanley, il le qualifie de « livre d'étrennes où il est raconté un tas de blagues aux bons bourgeois pour lesquels il est écrit »⁵⁵.

⁵² La Maison Dreyfous est vraisemblablement choisie pour son renom permettant une diffusion idéale en France. Maurice Dreyfous (1843-1918) a fondé sa maison en 1877 après avoir travaillé aux Éditions Charpentier. Il « va accompagner "le mouvement géographique" en publiant nombre de récits de voyages et d'explorations » (Jean-Didier Wagneur, *Maurice Dreyfous*, dans *Dictionnaire encyclopédique du livre*. Sous la direction de Pascal Fouché, Daniel Péchoin, Philippe Schuwer. T. 1 : *A-D*. Paris, Cercle de la Librairie, 2002, p.817a-b).

⁵³ N'oublions pas que l'Angleterre fait la même chose avec les États-Unis. De plus, en 1886, sort à Londres (et à New York?) une « Cheaper Edition », autre émission de l'originale, dont la seule différence semble être la qualité du papier.

⁵⁴ La notice *Coédition*, due à la plume de Philippe Schuwer dans le premier volume cité du *Dictionnaire encyclopédique du livre*, ne fait malheureusement pas l'historique de cette pratique.

⁵⁵Lettre du 14 octobre 1887 envoyée à sa famille depuis Lukungu. Cf. É. Van Balberghe et N. Fettweis, « N'allez pas là-bas! ». Le séjour de Charles Warlomont au Congo (1887-1888), ses écrits et leur réception par son frère Max Waller. Préface de J. Stengers. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, coll. « Documents pour l'histoire des francophonies »,

Cette remarque désabusée correspond à une certaine réalité : le livre sort de presse fin de l'année 1885 et entre, par sa présentation, dans la fournée des livres d'étrennes de l'année 1886. C'est ainsi qu'il est d'ailleurs annoncé en première page du fascicule du 13 décembre 1885 du Mouvement géographique⁵⁶. Cette annonce de la parution de Cinq années au Congo était déjà la septième parue dans Le Mouvement géographique, mais elle est la première à préciser qu'il s'agit d'un livre d'étrennes.

Qu'est-ce au juste un livre d'étrennes ?

Il s'agit d'abord d'un livre d'intérêt général, destiné à un large public : il doit pouvoir être lu par les jeunes et les moins jeunes⁵⁷. Objet de luxe à la reliure imagée et colorée et comportant de nombreuses illustrations. Malheureusement, se plaignent les chroniqueurs, ces volumes arrivent souvent un peu trop tard dans l'année et en cette fin de siècle en crise coûtent de plus en plus cher. Certes, ce ne sont parfois que des ouvrages proposant des récits édifiants ou pieux, mais s'y ajoutent des volumes « scientifiques », comme Cinq années au Congo ou les volumes de la Nouvelle géographie universelle d'Élisée Reclus. En France, les éditions Hachette sont passées maître en ce créneau commercial.

Le chroniqueur de la célèbre revue d'Octave Uzanne, Le Livre, ironise en faisant l'inventaire des livres d'étrennes pour l'année 1886⁵⁸ :

[C]es livres joliment illustrés par tous procédés témoignent de tant d'efforts, d'une telle vitalité de notre industrie typographique ; ils nous sourient si gentiment dans la fraîcheur de leur nouveauté, que, alors même qu'ils louchent

n° 1, 1997, t. 2, p. 522. ⁵⁶ *Le Mouvement géographique*, dirigé par l'étonnant Alphonse-Jules Wauters (1845-1916) qui écrivit plusieurs livres sur l'Afrique, dont la monumentale Bibliographie du Congo (1895), est édité aussi par l'Institut national de Géographie, derrière lequel se « cache » la firme Muquardt, Merzbach et Falk, libraires du roi, et imprimé par P. Weissenbruch, imprimeur du roi... Sur Cinq années au Congo, Le Mouvement géographique avait déjà consacré un « numéro supplémentaire » (n° 25, 22 novembre 1885), avec un bulletin de souscription joint.

Dans les années 1860, ces livres sont essentiellement destinés aux enfants. Ils se présentent comme des « volumes splendides dorés sur tranche, qu'on n'ose ouvrir de peur de casser les charnières et devant lesquels tombent en extase les enfants et les femmes »; les auteurs vont jusqu'à diminuer « leur talent pour rester dans le ton banal des livres d'étrennes » (Jules Vallès, cité dans François Marotin, Jules Vallès, Hetzel et les livres d'étrennes (avec une lettre de Jules Vallès à Hetzel), dans Europe, 58e année, nº 619-620, novembre-décembre 1980,

Les Livres d'étrennes pour 1886, dans Le Livre. Bibliographie moderne, 6e année, 12e livraison, n° 72, 10 décembre 1885, p. 617b.

quelque peu, nous devons nous déclarer désarmés et les tenir pour délicieux, bien faits, délicats et surprenants.

Il signale cependant que *Cinq années au Congo* est l'un « des plus intéressants ouvrages du nouvel an » :

Dans cette période de cinq années, que d'événements ! que de déboires et de lassitudes ! que de courage déployé ! Est-il réellement besoin d'inventer des romans d'aventures transméditerranéennes et de s'imaginer à publier des fantaisies qui faussent l'entendement lorsque la vérité est si puissante et atteint une telle intensité de dramatique par le récit simple des faits survenus ? — Ce livre est plus captivant, plus sain, plus substantiel que toutes les *Julesverneries* du monde, et il peut être mis dans les mains des jeunes gens aussi bien que *les Robinsonades* dont on a tant abusé⁵⁹.

Des cartonnages qui parlent

Nous avons déjà signalé que les éditions de *The Congo and the Founding of its Free State*, tant en langue originale qu'en traductions, étaient recouvertes de cartonnages illustrés. Les exemplaires qui les ont gardés sont relativement rares. Fragiles, ils n'ont guère été conservés. Néanmoins nous pouvons déjà constater à la vue de ceux que nous avons pu examiner, qu'ils sont particulièrement liés à une politique éditoriale délibérée.

Comment ne pas constater le désir de mettre en exergue l'entreprise coloniale du roi des Belges, souverain de l'État indépendant du Congo.

L'édition originale anglaise montre sur son plat avant le buste de Léopold II posé sur une colonne, buste surmonté d'une couronne de laurier qu'une Noire en pied, dénudée, tient à bout de bras. Deux petits négrillons regardent le fond du décor représentant le « Stanley Pool » où passe un steamer, l'un d'eux le désignant du doigt. La colonne est ornée des armes de la Belgique, le *leo belgicus*, et entourée d'un phylactère avec sa devise : « L'union fait la force ». S'il n'y a pas là une volonté délibérée de faire la nique à la reine Victoria, c'est à y perdre son latin!

L'édition américaine, quant à elle, est recouverte d'un cartonnage plus discret, seules les armes de la Belgique sont dessinées avec sa devise. Une Noire, toujours dénudée, assise en quelque sorte sur celles-ci, entoure la couronne les surmontant d'une même couronne de laurier... Les armes sont répétées au dos de la reliure.

_

⁵⁹ Idem, p. 631a.

L'édition allemande ne montre qu'un fleuve bouillonnant de rapides, mais au dos, un Noir tient un drapeau avec l'étoile de l'État qui vient d'être créé.

De l'édition française nous n'avons pu voir que les cartonnages des première et troisième émissions, c'est-à-dire des émissions belges. La première émission porte sur le plat avant de sa reliure le drapeau de l'État indépendant et dans un petit encadrement le portrait de Stanley. La troisième émission ne porte sur son plat avant que quelques objets africains : sagaies, bouclier, fétiche, et une petite pirogue conduite par sept Noirs pagayant debout.

Enfin, le dernier cartonnage qui nous a été donné d'examiner est celui de l'édition néerlandaise, les *Stanley's reizen*. Il montre également sur son plat avant le fleuve avec un steamer, surmonté d'une médaille avec le profil de Léopold II couronné de laurier par une femme blanche — habillée, celle-ci! — qui flotte dans les airs. Au dos, un éléphant et au plat arrière, un macaron avec Stanley assis sur un pliant et examinant une carte étalée à terre sur laquelle il pose les pieds, son fusil déposé à sa gauche. Ce cartonnage est également celui de la première émission des *Belges dans l'Afrique centrale* éditée aussi chez Maes; seuls les titres dorés sont différents. C'est le seul cartonnage qui soit signé du nom d'un célèbre graveur français: « A. Souze » ⁶⁰.

On peut gloser sur ces différents décors. Ce qui saute aux yeux, c'est le désir de mettre en avant l'action du roi. Pour l'étranger, le plus souvent, c'est Léopold II qui est mis en évidence, comme souverain de l'État indépendant, mais aussi, par la représentation des armes de la Belgique, comme roi des Belges. Par contre, les cartonnages « belges » sont plus discrets, car l'on sait qu'alors ni le roi ni son entreprise n'ont vraiment la cote en Belgique.

Bruxelles, le 29 septembre 2002

p. 438a-b.)

T. 3: Le Temps des éditeurs. Du Romantisme à la Belle Époque. Paris, Promodis, 1985,

⁶⁰ « Bien que des centaines, et plus probablement encore des milliers, de cartonnages portent discrètement leur signature, on a trop oublié les deux Souze, Auguste et Paul, l'oncle et le neveu. Ces deux graveurs s'étaient fait une telle réputation dans leur spécialité qu'ils eurent pour ainsi dire, à partir des années 80, le monopole de la gravure des plaques, utilisées ensuite par les relieurs. » (Jean Glénisson, *Le Livre pour la jeunesse*, dans *Histoire de l'édition française*.

et L'HISTORIOGRAPHIE DE MBANDAKA

Résumé

La production scientifique de Gustave Hulstaert, Missionnaire au Congo pendant 66 ans et décédé et enterré à Bamanya en R.D.C. en 1990, se révèle incontestablement abondante et riche. Sa contribution à l'historiographie de la ville de Coquilhatville/Mbandaka où il a séjourné pendant un demi siècle, est pourtant restée modeste. Le présent travail essaie d'élucider ce paradoxe. Pour nous y prendre, nous rappellerons les études historiques sur l'espace concerné, ensuite, nous tenterons d'expliquer ce paradoxe.

Mots clés: Hulstaert; Bamanya; Coquilhatville; Mbandaka

Abstract

The scholarly production of Gustaaf Hulstaert, Missionary in the Congo during 66 years, deceased and buried in Bamanya in the R.D. Congo in 1990, proves to be incontestably abundant and rich. His contribution to the historiography of the city of Coquilhatville/Mbandaka, where he lived during half a century, remained modest. The present contribution tries to clarify this paradox.

Key words: Hulstaert; Bamanya; Coquilhatville; Mbandaka

La production scientifique de Gustave Hulstaert, Missionnaire du Sacré – Cœur décédé à Bamanya en R.D.C. le 12 février 1990, se révèle incontestablement abondante et riche. Ses confrères A. De Rop¹ et H. Vinck² qui en ont dressé des inventaires, nous ont cependant permis de voir qu'en histoire proprement dite, le père "est resté plutôt modeste "³.

Le présent travail essaie d'élucider ce paradoxe dans l'historiographie de Mbandaka. Pour nous y prendre, nous rappellerons les études historiques sur l'espace concerné qu'il a produites et qui sont effectivement peu nombreuses; nous tenterons ensuite d'expliquer ce paradoxe, avant de risquer un jugement global sur cette production historique.

1. Constat

1.1. La toile de fond

Comme ses confrères, le Père Hulstaert est venu prêcher la Bonne Nouvelle sur les traces de Saint – Paul. Ainsi tout son travail scientifique ne peut être estimé à sa juste valeur que si on se souvient qu'il est resté missionnaire à travers toutes ses activités jusqu'à la fin de sa vie : son intérêt pour la culture et les langues, jusque dans leurs variantes dialectales, sont un honnête effort pour rencontrer, comprendre et entrer en dialogue avec les Mongo à qui il se sentait appelé à apporter l'Evangile. La mission est toujours pour lui dialogue⁴. Les différentes fonctions qu'il occupe : missionnaire itinérant,

-

¹ De Rop A., A l'occasion du 70ème anniversaire de G. Hulstaert, *Africa-Tervuren*, 16(1970) 107 − 112. Lire aussi, "G. Hulstaert, missionnaire de Sacré-Cœur. Notice biographique ", *Annales Aequatoria* 1(1990) 3 − 11. Il est à noter que De Rop et H. Vinck ne sont pas les seuls à publier des notices biographiques de G. Hulstaert.

² En vue de remplir son devoir filial, le Centre Aequatoria publie sous la plume de son Directeur, le Père Honoré Vinck, des notices biographiques et des inédits inépuisables de l'illustre disparu dans différents numéros de son périodique depuis 1991. Dernièrement, il a réussi un vrai tour de force en écrivant "Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert "dans *Revue Africaine des sciences de la Mission* 12(2002) 208 – 238.

³ Vinck H. " Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert ", op. cit., p. 228

⁴ Entretiens avec le Père Paul Verbruggen à Kinshasa, le 16 octobre 2002.

professeur, directeur, inspecteur et recteur de poste de mission⁵, servent de cadre propice à l'éclosion de ses convictions pastorales et scientifiques⁶

Aussi, les domaines de prédilection de Gustave Hulstaert seront – ils l'ethnographie et la linguistique. Dans ce contexte, les données d'histoire auxquelles il s'intéressera particulièrement relèveront avant tout de ces deux sciences sociales. Les informations proviendront des autochtones notamment de Paul Ngoi et d'Augustin Elenga⁷, et des enquêtes ethnologiques de l'administration coloniale⁸.

1.2. Une seule monographie

Elle s'intitule " Aux origines de Mbandaka " et connaît trois publications. D'abord en 1986 sous forme d'extraits réunis avec quatre autres travaux pour former ainsi une brochure qui porte le titre *d'Histoire ancienne de Mbandaka*. Ensuite, cette étude est publiée dans *Annales Aequatoria* 7(1986) 75-147. Enfin, elle est reprise avec quelques retouches sous l'appellation de " Mbandaka traditionnel ", dans *Mbandaka hier et aujourd'hui*, Etudes Aequatoria 10,1990, 21-82.

C'est un travail de maître. Il s'articule sur les points suivants : la population autochtone, la ville en extension, la parenté ethnique, les habitants des alentours, le transfert des propriétés foncières et l'étymologie. Après la conclusion, l'auteur dresse en annexe une importante liste des éléments de la topographie locale. Le contenu de cette étude ressemble à un véritable mélange coloré qui donne à la monographie une place prépondérante dans l'historiographie de Mbandaka.

⁵ Lire notice biographique dans *Amba losako, liber amicorum* offert au Père Hulstaert à Mbandaka le 20 novembre 1980.

⁶ L'intéressé décrit ses convictions dans l'interview accordée à Jean Pierre Ripoll et intitulée : " Comprendre avec le cœur ... ", *Annales d'Issoudoun*, décembre (1989) 385 – 387.

⁷ Ils ont été de grands collaborateurs du Père Hulstaert et objet de quelques publications notamment : Lonkama Ch. et Vinck H., "Tradition et modernité mongo : bio – bibliographie de Paul Ngoi (1914 – 1997), *Annales Aequatoria* 19(1998) 335 – 391 ; LONKAMA Ekonyo Bandengo, "Bio – bibliographie de Elenga Lokumambela ", *Annales Aequatoria*, 11(1990) 409 –414 ; Vinck H., "Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert ", *op. cit.*, pp. 233 – 234

⁸ Vinck H., "In memoriam G. Hulstaert (1900 – 1990)", *Annales Aequatoria* 12(1991) 9, note (1).

1.3. D'autres écrits

1.3.1. Traductions annotées des textes oraux des autochtones

"Traditions orales sur l'origine de Mbandaka", *Annales Aequatoria*, 4(1983) 16-17. Il s'agit d'un texte sur la fondation de Coquilhatville racontée par Wijima Bokilimba⁹ et son frère Ibuka de Mbandaka Inkole. Le document daterait de 1958.

"Tswambe, notable à Coquilhatville (Mbandaka – Zaïre) ", Annales Aequatoria, 7(1986) 167 – 171. Voir aussi Etudes Aequatoria 10(1990) 112 – 115. On y trouve des renseignements de Benoît Ngombo d'Ifeko sur la famille d'origine et la carrière politico – administrative de cet homme que l'administration coloniale estimait beaucoup.

"La venue des Ntomba et Bolenge", *Annales Aequatoria*, 15(1994) 51-58. Posthume. Il s'agit encore d'une version de Benoît Ngombo sur l'histoire des migrations de ces groupements Mongo qui habitent actuellement à Mbandaka et dans les environs.

1.3.2. Lecture critique des textes des pionniers

"Sur les traces de Jespersen", *Enquêtes et documents d'histoire africaine*, U.C.L., Leuven 4(1980) 1-113. Le Père Hulstaert y analyse le voyage d'exploration et de fondation des postes d'Etat par Jespersen à l'Equateur (Jwafa). A propos de Coquilhatville, il faut lire de la page 8 à 10.

" Avec Glave à l'Equateur ", *Zaïre - Afrique*, 35(1985) 373 – 379. Etude du livre de Glave intitulé: *Six Years of Adventure in Congoland*. Les commentaires du Père Hulstaert rendent l'exposé plus accessible.

1.3.3. Souvenirs personnels

" Aux origines de la mission de Bamanya", *Annales Aequatoria*, 11(1990) 427 – 428. Récit des rencontres et entretiens avec les habitants lorsqu'il arrive à Bamanya en 1925.

"Souvenirs du Vieux Bamanya", ibid pp. 429-433. Description étonnante de la mission de Bamanya. Ce qui nous permet de voir en filigrane la splendeur de cette dernière, l'ardeur des missionnaires, y compris le degré de

⁹ Lonkama E.B., " Bokilimba Witshima (Pius), le controversé ", *Mbandaka*, *Hier et aujourd'hui*, Etudes Aequatoria 10 (1990) 116 – 118.

participation des autochtones à leur installation. L'auteur termine sa description évocatoire par quelques observations sur l'aurore de la période post – coloniale à Bamanya.

1.3.4. Traductions annotées des textes des autochtones portant partiellement sur Mbandaka

"Anciennes relations commerciales de l'Equateur ", Enquêtes et documents d'histoire africaine, U.C.L., Leuven, 2(1977) 31-50. C'est l'histoire des trois axes commerciaux de la région : le grand fleuve Congo jusqu'à Bolobo et Tshumbiri, les autres cours d'eaux qui débouchent sur Mbandaka et les voies terrestres.

"Documents africains sur la pénétration Européenne dans l'Equateur ", ibid, 2(1977) 51 – 56. Le père Hulstaert y traduit des textes locaux qu'il avait enregistrés. Il publie également en français des lettres et des manuscrits lomongo consignés dans le Fonds Boelaert.

Voilà l'essentiel que nous avons pu extraire de la vitrine réservée à l'histoire de Mbandaka dans le monumental patrimoine que le Père Gustave Hulstaert nous a laissé. C'est vraiment peu.

Mais, nous devons en définitive nous consoler du fait que la plupart de publications de ce savant missionnaire, qu'elles se réclament de l'ethnographie ou de la linguistique, même son histoire générale de l'ethnie Mongo (ex. : Elément pour l'histoire mongo ancienne), contiennent des données solides qui permettent de tisser le passé de la ville de Mbandaka.

2. Tentatives d'explication

Comment comprendre la sobriété du Père Gustave Hulstaert dans l'historiographie de Mbandaka, la ville qui l'avait accueilli en 1925 et où il a vécu presqu'en permanence dans son faubourg de Bamanya, durant près de 50 années (plus précisément de 1936 à 1946, et de 1951 à sa mort en 1990)! L'intéressé ne s'étant jamais expliqué sur cette question, nous croyons qu'on peut formuler à ce sujet les hypothèses suivantes.

2.1. La première

Le propre des Africanistes de l'époque coloniale. Comme eux, le Père Gustave Hulstaert n'a pu se défaire totalement du penchant qui laisse peu de place à l'histoire proprement dite dans leurs travaux.

Cela ne signifie pas qu'il était insensible aux évènements politiques, économiques, sociaux et culturels qui rythmaient la vie dans le chef-lieu d'une importante province comme celle de l'Equateur. Ses carnets noirs et autres divers écrits prouvent à suffisance qu'il participait pleinement aux débats de son temps¹⁰. Mais, pour ce qui concerne l'histoire de Mbandaka (Coquilhatville), il avait tacitement pris soin de la laisser à son confrère Edmond Boelaert.

2.2. La seconde

Ce que nous venons de suggérer, à savoir le souci de cohérence avec son coéquipier avait orienté le Père Hulstaert. En effet, la deuxième explication annoncée ci-dessus est confirmée par ce qui suit. E.Boelaert et G. Hulstaert avaient fondé ensemble la revue Aequatoria en 1937. On constate que ce dernier avait laissé à son confrère le soin d'y publier des articles purement historiques. Ce qui ne signifie pas qu'il se désintéressait de l'histoire. Car, à partir de 1966, après le décès de E. Boelaert et avec la renaissance de la revue Aequatoria,(sous la dénomination de "Annales Aequatoria" il commencera à publier ses propres notes (anciennes?) d'histoire sur le territoire mongo et la ville de Mbandaka.

2.3. La troisième

Le souci d'éviter des ennuis avec l'Administration coloniale, car il en avait déjà assez avec sa hiérarchie ecclésiale qui ne partageait pas toujours la

-

 $^{^{10}}$ Le Père Honoré Vinck en parle abondamment dans son article ci — haut signalé : " Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert ".

Sur l'itinéraire de la Revue Aequatoria, on lira utilement: Vinck H., "Le Centre Aequatoria de Bamanya: cinquante ans de recherches africanistes", Zaïre – Afrique 212(1987) 79 – 102 Idem, "Le Centre Aequatoria a 50 ans ", Annales Aequatoria 8(1987) 434 – 436; Bontinck F., "Le Centre Aequatoria" de Bamanya / Mbandaka ", Zaïre – Afrique 175(1983) 313 - 315

vision des animateurs de la revue Aequatoria sur les points délicats tels que la polygamie, l'usage du lomongo, la dénalité, etc.

Pourtant, le Père Hulstaert critiquait aussi ouvertement la politique du gouvernement en droit coutumier ou dans la gestion des conséquences de l'effort de guerre ou encore dans le choix de la forme de colonie, etc. Mais, il s'agissait des critiques formelles, donc supportables. N'oublions pas qu'il était membre de la Commission de la Protection des Indigènes.

Par contre, son confrère Boelaert faisait des exposés assez durs à l'égard de la colonisation. Il verra d'ailleurs son congé en Europe en 1954 transformé en éloignement, car il ne pourra plus revenir au Congo.

Tous les éléments ci-dessus évoqués avaient certainement trotté dans l'esprit du Père Hulstaert, homme d'une nature bien raisonnée par rapport à Boelaert, selon Mgr Hilaire¹². Aussi, concernant l'histoire de la ville de Mbandaka, il fera preuve dans ses publications d'une grande circonspection :une monographie inoffensive, de doux récits de souvenirs personnels sur Bamanya et Mbandaka¹³, des traductions faussement innocentes des traditions orales provenant d'autochtones, des analyses systématiques de textes des pionniers. Bref, une stratégie de prudence et de modération dans la critique aura sous - tendu l'orientation des études historiques menées par le Père Gustave Hulstaert avant comme après l'indépendance du Congo.

3. Conclusion

Le Père Gustave Hulstaert n'a pas beaucoup publié sur l'histoire de Mbandaka. Il s'est passionné plutôt pour l'ethnographie et la linguistique mongo.

Cependant, il n'a récusé ni l'importance ni l'intérêt des études historiques sur cette ville. Il a tout simplement laissé à Edmond Boelaert, son estimé confrère, s'en occuper. La preuve en est qu'il n'hésite pas de prendre

_

Lire Vinck H., "Dimensions et inspiration de l'œuvre de Gustaaf Hulstaert ", op.cit., p. 230
 Citons à titre d'illustration sa lettre sur l'insurrection à Mbandaka, le 4 juillet 1960. Voir Lufungula L.S., "Le monument des martyrs de l'indépendance à Mbandaka ", Annales Aeguatoria 22(2001)122 – 123.

la relève après la mort de ce dernier. Et selon son tempérament, il le fait avec prudence.

Terminons par reconnaître que ses publications, peu importe le nombre, sont de grande facture. Elles ne cessent de faciliter aux chercheurs notamment aux historiens Congolais, la compréhension des masses de faits sociaux passés ou actuels à Mbandaka et dans les environs.



Gustaaf Hulstaert à son bureau à la mission catholique de Bamanya/Mbandaka aux années $50\,$

LE PREMIER CATECHISME JESUITE DANS LA MISSION DU KWANGO 1896

Résumé

Lorsqu'en 1893 les jésuites belges commençaient la mission du Kwango dans l'Etat Indépendant du Congo, ils manquaient même de manuel pour apprendre la langue. Un ancien missionnaire jésuite des Indes et du Zambèze, le Père Delplace, se faisait autodidacte pour apprendre le kikongo de San Salvador (do Congo). Il composa un dictionnaire Fioti-Français, et un manuel d'apprentissage de la langue, édité à Bruges en 1895. Ainsi préparé, il composa enfin un catéchisme: *Katekisimu ovo Malongi ma Nzambi*, édité anonymement en 1896 à Bruges, et adopté dans la mission jésuite du Kwango. Ce catéchisme inspirera en 1903 le premier catéchisme en dialecte local: *Katekisimu dindwelo di bana ba Dibundu di Katolika*. **Mots-clés**: Kwango, jésuite, kikongo, dictionnaire, catéchisme, Congo

Abstract

When in 1893 the Belgian Jesuits founded the Kwango mission in the Congo Independent State (later 'the Belgian Congo'), they had to do so without any manual to learn the local language. A Jesuit missionary who had worked in the Indies and in the Zambezi-river region, Father Delplace, learned the Kikongo variant spoken in San Salvador (do Congo). He composed a Fioti-French dictionary and a manual for learning the language, published in Bruges in 1895. He finally composed a catechism: *Katekisimu ovo Malongi ma Nzambi*, published anonymously in 1896 in Bruges. This one was adopted in the Jesuit Kwango mission for general use. This catechism inspired the first catechism of 1903 published in a local dialect: *Katekisimu dindwelo di bana ba Dibundu di Katolika*.

Keywords: Kwango, Jesuit, Kikongo, dictionary, catechism, Congo

Introduction

Dans la série *Bibliotheca Missionum* des PP. Streit et Dindinger, O.M.I., tome XVIII, p.275 nous a révélé l'existence d'un catéchisme kikongo anonyme. Il fut rédigé par un jésuite belge le R.P. Edmond Delplace, pour la Mission du Kwango, dans l'Etat Indépendant du Congo. Cependant son auteur est signalé comme missionnaire de la Mission du Zambèze¹.

Ce catéchisme (*Katekisimu*) - dont un exemplaire se trouve aux archives S.J. de Heverlee - est anonyme. Et puisque le Père Delplace ne partit point pour la Mission du Kwango, son nom manque dans les catalogues de cette Mission. Sous le nom de cet auteur la *Bibliotheca Missionum* cite trois livres:

- (1) Essai d'un dictionnaire Fioti-Français.
- (2) Eléments de la langue Congolaise / suivis d'un choix de Phrases graduées et de 2 vocabulaires, Brugge, D.D.B., 1895;
- (3) Katekisimu ovo malongi ma Nzambi, [Brugge], D.D.B., 1896.

Or, aucun de ces 3 livres n'est signalé dans le tome IX de Sommervogel, S.J., *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Les traces semblent effacées.

Pourtant à l'époque de la parution de ces travaux, le nom du P. Delplace et son oeuvre n'étaient pas inconnus pour les gens intéressés. En effet les deux premiers livres sont cités par le P.Leo Bittremieux, CICM dans le *Mayombsch Idioticon*² parmi ses sources consultées. C'est lui qui signale que l' *Essai de Dictionnaire Fioti-Français* fut multiplié par autographie.

Le Père Edmond Delplace

Lorsqu'en 1891 le P. Delplace quitta la Mission du Zambèze et revint en Belgique, la participation de la Compagnie à l'évangélisation de l'E.I.C. était de nouveau sollicitée. Le 8 avril 1892, la Mission du Kwango leur fut confiée. La préparation linguistique pour une nouvelle Mission mérite une attention spéciale. Puisque leur première entreprise, selon la convention, se situait dans une région, où on parlait le kikongo, il était tout indiqué d'étudier la langue Kongo (ou Fiote). Mais il n'y avait pas de manuel. Il existait bien

_

¹ E. Delplace est né le 6 mai 1841 à Brugge; 1859, Prêtre Jésuite au Bengale (Indes); 1884 au Zambèze; 1891 en Europe; décédé à Brugge 1927.

² Gent, Erasmus, 1922, p. 13

un *Dictionnaire Kikongo-Anglais* du missionnaire baptiste Bentley (de 1887), excellent, mais inutile pour les missionnaires qui ignoraient l'anglais. C'est ici que s'ouvrait une opportunité de travail pour le P. Delplace! Il était trop âgé pour partir au Kwango comme pionnier; mais connaissant bien l'anglais, il pouvait mettre ses talents au service de la Mission.

L'historien de la mission, le P. Denis S.J., ne cite pas son nom, ni les noms des confrères qui l'invitèrent pour son travail original et discret. Ce sont les trois livres qu'il a composés, qui expliquent son but et la méthode suivie: apprendre par lui-même le kikongo au moyen du dictionnaire Bentley, tout en composant un modeste "Essai de dictionnaire.."; puis rédiger un manuel simple, élémentaire pour apprendre le kikongo; et finalement avec l'expérience acquise se risquer à la traduction ou composition d'un catéchisme simple mais le plus complet possible.

Ce travail patient dura plus de trois ans. Les missionnaires partirent donc à la grâce de Dieu. Ils trouvaient sur place l'instrument nécessaire pour un travail fructueux: un catéchisme classique en langue fiote, composé par leurs prédécesseurs dans la Mission congolaise, les Pères Spiritains.

Les Bakongo et le fiote

Dans le livre jubilaire de la Mission le P. Léopold Denis, S.J., résume ainsi la pratique missionnaire du début:

"Dans leur ministère les missionnaires se servaient d'un kikongo commercial (le fiote, précise-t-il à la page 46) en usage partout dans la région, mais qui n'a rien de littéraire et possède un vocabulaire pauvre et une syntaxe extrêmement rudimentaire. Dans l'enseignement: le kikongo d'Inkisi (Kisantu), simplifié, mais sans tomber dans le kikongo commercial"³.

Rien de littéraire; c'est vrai; mais pour beaucoup de gens c'était la langue de communication vitale au long de la journée. L'état et l'administration s'en servaient, peut-être dès la fondation de l'ancien royaume. Et les missionnaires jésuites s'en servaient pour leur ministère; avec succès. Le mot Bafioti est l'ancien nom pour désigner les peuples du bas fleuve Congo et de

_

³ L. Denis, *Les Jésuites belges au Kwango 1893-1943*, L'édition universelle, Bruxelles, 1943, pp. 29 et 46

la côte atlantique congolaise⁴. La langue des Bafiote est appelée fiote ou fioti.

A l'époque de Livingstone et de Stanley, vers 1860-1885, les missionnaires catholiques et protestants essayaient de pénétrer vers l'intérieur des terres à partir des ports atlantiques. Ils étaient heureux de trouver cette langue de communication largement répandue.

La Bible des Protestants, en traduction de Laman, imprimée en 1905, s'appelait pour les Sociétés Bibliques: *The Bible in Fiote*. Depuis la parution du *Dictionnaire Kikongo-Français* (en 1909) du P. René Butaye, S.J., "sur le dialecte oriental autour de Kisantu", le nom "Kikongo" semble avoir prévalu chez les linguistes.

A partir de la fondation de l'E.I.C. en 1885, dont le gouverneurgénéral résidait à Boma, la langue fiote fut de plus en plus appelée le "Bulamatadi". A Matadi, en 1990 le Bula-matadi est toujours la langue de la cité indigène et de la prédication.

La Mission du Congo et les Spiritains

Par un décret de la Propagande de 1865 la Préfecture du Congo fut confiée à la congrégation française des Pères Spiritains. En 1873 ils purent réaliser leur première fondation à Landana, port atlantique à l'embouchure du fleuve Tshiloango. En 1880 ils fondèrent leur 2ème poste à Boma, la ville qui allait devenir la capitale de l'E.I.C. Le P.Schmidt, CSSP, y alla comme supérieur, emmenant avec lui 10 écoliers de Landana pour mettre l'école en marche.

En 1884 le P. Carrie, Vice-préfet, renouvela la catéchèse de la Préfecture: il fit imprimer dans son imprimerie de Landana 4 nouveaux catéchismes: 2 en français et 2 en langue fiote⁵.

Catéchisme de Boma et du Vicariat Apostolique de l'E.I.C. en fiote: 1888

⁵ V. Streit, *Bibliotheca Missionum*, Tome XVIII, Freiburg 1953, p. 380, n. 20 et 21 ,et p. 381, nrs 29 et 73. En français un grand et un petit, pour être traduits dans les différents dialectes; et en fiote un plus développé avec un titre français *Catéchisme en Fyot*, 128 pp; l'autre plus réduit, *Katekisu à Fiot*, à texte unique pour les postes: Loango, Kakongo, Sonyo, Boma.

⁴ K. E. Laman, *Dictionnaire Kikongo-Français*, Institut Colonial Belge, Bruxelles, 1936, p. 564, "*mfyote*" et "*mfyoti*" = un noir. Ce nom remonte à l'époque du commerce des esclaves. On le retrouve dans un chant du Vaudou en Haïti.

En 1885 l'Acte de Berlin fut signé, qui confirma les nouvelles frontières dans le Bassin du Congo. Ainsi la Mission du Congo fut divisée entre 3 pays: le Congo portugais, l'E.I.C. et le Congo français.

Mgr Carrie, nommé Vicaire Apostolique du Congo Français en 1886, alla résider à Loango, mais restait chargé provisoirement de ses missions de l'E.I.C. Il maintint les 4 catéchismes qu'il avait imposés en 1884; mais avec une sage prévoyance il fit imprimer en 1888 dans son imprimerie de Loango 2 catéchismes particuliers pour les 2 missions sous sa garde (V. Streit o.c. p.381):

- n. 31 Catéchisme en Fiot, dialecte Sonyo
- n. 32 Catéchisme en Fiot, dialecte Mboma,

pour la Mission de Boma, où il y avait une bonne école avec le Fiote de la région.

Le 11 mai 1888 fut érigé le Vicariat Apostolique du Congo Indépendant, confié aux Pères de Scheut. Les premiers Scheutistes arrivèrent à Banana le 19.9.1888; à Boma ils étaient bien accueillis par les Pères Spiritains, mais ils continuaient leur voyage vers Kwamouth.

Les Spiritains continuaient donc à desservir la paroisse et l'école de Boma jusqu'au 27.12.1890, avec le nouveau Catéchisme en Fiot de 1888, envoyé par Mgr Carrie. Lors de la relève fin janvier 1891, les Scheutistes le maintenaient en usage pour leur apostolat et à l'école. De là il passait également dans la colonie scolaire de Boma, agréée en avril 1892; et de là vers le lointain Kibangu, où l'on préparait en 1893 une nouvelle colonie scolaire pour les Pères Jésuites attendus.

La Colonie scolaire à Kimwenza

Comme l'endroit de Kibangu était malsain, les missionnaires préféraient un emplacement plus salubre à Kimwenza.

En peu de jours on construisait un hangar avec des lits en bambou. Cela suffisait jusqu'en septembre, quand on finissait la reconstruction de la maison, apportée de Kibangu.

Pour faciliter le démarrage de la colonie, qui recevait des enfants d'ethnies très diverses, on avait envoyé un groupe d'enfants de la colonie de Boma avec leurs capitas. Pour la vie ordinaire on parlait la langue fiotebulamatadi. Selon le Frère surveillant, cela durait d'un à deux mois avant que les nouveaux parviennent à se débrouiller avec ce patois local. Pour la vie

religieuse, on se servait des prières de Boma, car c'est cette catéchèse que les Jésuites pratiquaient à Kimwenza. Nous en avons un témoignage précoce dans une lettre du P. De Meulemeester du 22.12.1893, dans laquelle il décrit la vie des pupilles:

"Nos petits Noirs doivent marcher au pas. Un jeune sergent belge est chargé de leur faire observer la discipline. A 5.30 h lever au son du clairon. Tous se nettoient la figure et les mains, et leur toilette est finie. Vient alors la prière du matin: Pater, Ave, Credo, récités ou chantés en Fiote. Après le petit déjeuner 2 heures d'exercices au champ de manœuvres, puis travaux manuels jusqu'à 10 h. A 10 h. appel nominal et repos. De 10.30 à 11.30 heures, classe de lecture et d'écriture et de calcul. Ensuite bain, dîner et récréation. A 13.30 heure catéchisme; à 14.00 heures classe ...exercices; à 18 heures appel; ensuite troisième repas ... Enfin prière du soir et coucher"

Voilà un programme bien exigeant pour les orphelins de l'E.I.C. Pour les filles orphelines ou libérées on allait fonder pareillement des colonies scolaires adaptées. Les 7 premières Soeurs de N.D. de Namur quittaient Anvers le 6 mai 1894 à destination de Kimwenza.

Conclusions:

- (1) Malgré qu'il ne nomme pas le catéchisme employé, le témoignage du P. De Meulemeester est précieux. Il prouve qu'à cette date, et peut-être depuis juillet 1893, 3 Pères Jésuites donnaient chaque jour ouvrable 1 heure de catéchisme à un groupe croissant de plus de 80 pupilles de la colonie de Kimwenza.
- (2) En 1893 dans le Vicariat de l'E.I.C. il n'existait qu'un seul catéchisme kikongo, notamment le catéchisme en Fiot de Boma de 1888, imprimé à Loango (celui du P. Delplace paraîtra en 1896).

La fondation de Kisantu

Le Père Van Hencxthoven ne restait pas longtemps à Kimwenza; juste le temps pour s'installer. Pour lui c'était le tremplin pour le saut vers le milieu coutumier, le saut vers une base favorable pour l'expansion future. Sur la carte il avait entrevu l'importance du site de Kisantu avec sa gare près du

_

⁶ Denis, o.c. p. 57

pont sur l'Inkisi. Fin 1893 on apprit que les protestants voulaient établir une Mission en cet endroit. Appuyé par le commandant Costermans, qui préférait là une Mission de nationaux, plutôt que de protestants étrangers, le Supérieur y obtint une concession le 15 novembre 1893. Le 28 novembre on commença les constructions provisoires, et à Noël, le P. Supérieur put célébrer la première Messe dans le hangar-chapelle. Sans tarder il noua des rapports amicaux avec la population locale et fonda une petite école. Outre la vingtaine d'écoliers, amenés de Kimwenza, elle comptait bientôt des enfants de la région. Parmi eux se trouvait le fils du principal chef de l'endroit. Le zélé supérieur fit aussi une tournée de prédication dans les villages. Bientôt on donnait l'instruction religieuse à quelque 400 catéchumènes⁷.

Le fait d'engager 20 élèves de Kimwenza pour lancer l'école de Kisantu, prouve que le P.Van Hencxthoven appréciait le procédé d'entraînement par le groupe, pratiqué dans la colonie scolaire. Ces jeunes étaient choisis parmi les meilleurs éléments de la colonie; parmi eux se trouvaient des anciens de la colonie de Boma, connaissant bien le texte et la mélodie du catéchisme Fiote, et capables d'entraîner les autres. Aussi le Supérieur espérait-il les utiliser un jour comme catéchistes.

En 1894 on administrait les premiers baptêmes: 19 à Kisantu et 12 à Kimwenza.

Quels catéchismes dans les Fermes-Chapelles?

Le P. Denis cite l'année 1895⁸ comme l'année de fondation des premières fermes-chapelles et ainsi antérieure à la parution du catéchisme Delplace (1896).

Faut-il en conclure que les fermes-chapelles ont dû se servir encore du Catéchisme en Fiote de Boma? Pas nécessairement; voici pourquoi! Dans le deuxième semestre de 1895 le P. Van Hencxthoven fit un voyage en Belgique⁹. Un point important à l'agenda était sans doute de préparer l'impression du *Katekisimu* nouveau: vérification du texte avec le traducteur et obtention de l'Imprimatur d'un évêque belge. Mgr Stillemans était favorable à la Mission congolaise. Quant au Père Supérieur, après deux ans et demi d'évangélisation active, il était le mieux qualifié pour présenter le

⁸ Denis, o.c. p. 65

⁷ Denis, o.c. p. 61

⁹ Denis, o.c. p. 65

texte avec le Père Delplace. L'*Imprimatur* se trouve p. 2 du livre, imprimé en 1896. (La date de l'*Imprimatur* manque).

Le P. Van Hencxthoven était poussé par l'avancement inattendu de l'évangélisation. Il songeait relier Kisantu à Kimwenza par une série de fermes-chapelles, et Kisantu à Popokabaka. Introduire ensuite un nouveau catéchisme, avec un recyclage de retardataires dispersés, serait laborieux. Il fallait que tout soit prêt dès le lancement de la nouvelle campagne. Les 2 colonies scolaires pouvaient continuer au besoin avec le Catéchisme Fiot de Boma: les quatre cinquièmes de leurs élèves allaient quand même rejoindre l'armée ou un centre de l'état. Mais pour le centre de formation des catéchistes à Kisantu il était urgent d'avoir le texte du nouveau catéchisme. Puisque le P. Delplace devait préparer le texte français et la traduction kikongo en plusieurs exemplaires pour la demande de l'Imprimatur, rien n'empêchait de préparer en même temps le nombre voulu de copies à emporter dans les bagages.

Le "Katekisimu ovo malongi ma Nzambi" de 1896

C'était le premier catéchisme propre de la Mission du Kwango. Le voyage exceptionnel du P. Van Hencxthoven en Belgique en 1895, et l'impression subséquente du catéchisme en 1896, montrent la volonté du Supérieur de doter la Mission du Kwango d'un catéchisme propre, rédigé dans une langue plus proche de la langue locale. Ce catéchisme fut lancé en même temps que les fermes-chapelles, et par leur travail. Au début de cette étude on a donné des détails sur le livre et son auteur. Il reste à examiner: la présentation extérieure, la langue, et le contenu du livre.

Aspect extérieur:

Il est imprimé sur papier léger et est fortifié au dos par une feuille ordinaire en papier gris. Les 3 premières pages ne sont pas numérotées. La première page montre le frontispice:

Katekisimu/ ovo/ Malongi ma Nzambi/ A.M.D.G. Société de Saint-Augustin/ Desclée, De Brouwer et Cie./ 1896./

La deuxième page mentionne uniquement l'approbation: *Imprimatur/* + Ant. Episc. Gand.

De la page 3 à la p. 16 on trouve la doctrine. Grâce à la petite lettre et une impression serrée, ces 13 pages contiennent une doctrine assez complète pour écoliers et pour adultes débutants.

La langue:

En 1895 Bentley écrivait au sujet du catéchisme du P. Cardoso S.J. de 1624: "It is certainly White-man's Kongo". Cela vaut également pour le Katekisimu de 1896. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver des fautes. Par exemple à la p. 7 dans le Credo. Pour traduire "La communion des Saints" il emploie, au lieu de mbundani ya Basante le mot fautif mbandanu ya Basante, qui signifie "le tonnerre des Saints". Une autre à la p. 4, questions 2 et 3, on trouve Kutatu kuanlungu pour "la Sainte Trinité"; le mot Kutatu n'est pas un nom qui signifie un ensemble de 3 éléments semblables, mais un adverbe qui signifie "troisièmement". Dans le Katekisimu de 1903 on a corrigé ces fautes. La correction des épreuves a été faite soigneusement: pour les alternances Ng. et Mv. (Ngiuvu et Mvutu) qui marquent les questions et réponses, il n'y a aucune faute pour 116 questions.

Le contenu, la doctrine:

Le *Katekisimu* est divisé en 14 leçons, ayant comme en-têtes le numéro de la leçon, et une courte indication du sujet. Dans chaque leçon, les questions sont numérotées à partir de 1. Au total les 14 leçons comptent 116 questions.

Prières: ce *Katekisimu* contient les prières didactiques: Credo, décalogue, commandements de l'Eglise, les 7 sacrements. En outre les actes des 3 vertus théologales et l'acte de contrition; mais il ne comprend pas les prières principales: signe de la Croix, Pater et Ave Maria. Malgré le souci de concision l'auteur insère une leçon, consacrée au 'mystère' et aux 3 mystères révélés. Etait-il opportun d'introduire cette notion spéculative dans un catéchisme abrégé?

On doit regretter l'absence d'une leçon sur les Anges.

La Préfecture Apostolique de Kisantu et le premier catéchisme en kintandu

L'installation d'une imprimerie à la Mission marquait le début du vingtième siècle à Kisantu. En juillet 1901 parut le 1^{er} numéro de la revue *Ntetembo eto*¹⁰, fondée par le P. René Butaye. Ainsi on avait choisi le dialecte de Kisantu comme langue culturelle; il fallait alors s'attendre à l'édition d'un catéchisme en Kintandu. Le Père J. Banckaert devint le nouveau Supérieur en 1902, et fut promu Préfet Apostolique le 31 janvier 1903. Avec

_

¹⁰ Denis, o.c., p. 67

imprimatur du 30 mars 1903 parut le *Katekisimu dindwelo di bana ba Dibundu di katolika*, kinieminu ki Kisantu, s.d.; 12,5x17,5 cm, 17 pages.

L'adjectif dindwelo convient, à cause de son contenu réduit, adapté aux jeunes enfants; il est peut-être employé aussi pour le distinguer du Katekisimu ordinaire, en usage alors, le catéchisme du P. Delplace (si notre interprétation du processus de son introduction était exacte). Malgré le manque d'une liste complète des livres imprimés à Kisantu, on peut croire que c'est bien le premier catéchisme en Kintandu. Or plusieurs indices suggèrent que ce Katekisimu dindwelo est une adaptation, réduite et remaniée, de celui du P. Delplace. Il fallait traduire son kikongo de S. Salvador en kikongo de Kisantu, en usant des nouveaux termes acceptés. Il fallait remédier aux défauts constatés, comme l'absence d'une leçon sur les Anges. Il fallait aussi tenir compte des souhaits et conseils des Pasteurs voisins de l'église congolaise. En effet le Vicaire Apostolique de l'E.I.C., Mgr Van Ronslé résidait à Léopoldville. Il avait édité un catéchisme baptismal, qu'il voulait voir adopté dans tout le Vicariat de l'E.I.C.; sa catéchèse était centrée sur l'explication des 4 Vérités Fondamentales et la réception digne du baptême; Monseigneur Van Ronslé était fort attaché à l'unité doctrinale. Là où existaient des catéchismes approuvés, il tolérait qu'on continue à s'en servir; à condition d'introduire les points manquants du catéchisme baptismal.

Le catéchisme du P. Delplace enseignait bien l'existence de Dieu, puis consacrait une leçon aux 3 mystères révélés. Mais le *Katekisimu dindwelo* étale sur toute la page 1, les *Malongi maya mantete*, puis supprime la leçon sur les mystères et la remplace par une leçon sur les Anges, qui manquait chez le P. Delplace. Et enfin, pour fournir encore un enseignement baptismal supplémentaire, il ajoute la question 54, qui explique le rite du baptême.

Le *Katekisimu dindwelo* ne comprend aucune prière! Cela fait gagner beaucoup de place et fait une économie de 11 questions; avec les prières et leur question d'introduction le nombre des questions serait de 83. La façon radicale d'élaguer le *Katekisimu* du P. Delplace apparaît bien dans le traitement des commandements de l'Eglise (huitième leçon): les 8 questions sont résumées en une seule, qui est ajoutée à la suite du décalogue. Cela pouvait se faire dans un catéchisme de jeunes enfants et prouve que le *dindwelo* ne peut remplacer le grand du P. Delplace.

A l'inverse, l'introduction de deux nouveaux termes trinitaires *Bantu batatu/ Tuse tatu* a amené trois questions supplémentaires. La discussion de la terminologie dépasse le cadre de notre description. *Luse* signifie "visage";

dans le catéchisme Cardoso on trouvait déjà le terme *Antu Atatu*¹¹. Les 2 termes furent abandonnés avant 1911.

Le Katekisimu du Père Delplace et le Katekisimu dindwelo: comparaison

Plusieurs indices suggèrent une parenté entre ces catéchismes: le *Katekisimu dindwelo* est un raccourci adapté du *Katekisimu* du P. Delplace. Voici trois de ces indices: (1) la division matérielle de la doctrine; (2) la similitude de beaucoup de questions; (3) la similitude de la terminologie religieuse.

(1) Similitudes dans la division de la doctrine

La doctrine est divisée en groupes de questions, marqués du titre *longi* (= leçon) avec l'adjectif ordinal en lettres. Chez Delplace: *Elongi diantete,..dianzole, ..dietatu* etc. Dans le *Katekisimu dindwelo, longi dintete,..dizole, ..ditatu*, etc. Nous ne nions pas les différences, mais le maintien de cette trace de l'ancien *Katekisimu* est comme un rappel du livre précédent. Car il y avait d'autres mots disponibles: *lweka, tini, diambu*, qui pouvaient tenter les innovateurs!

(2) Autre indice de parenté: la similitude de plusieurs questions.

Par exemple la première et la dernière question de la leçon sur l'Eucharistie, *Ukaristia*; rien que les interrogations, pour abréger: chez Delplace, $11^{\text{ème}}$ leçon p. 13, question 3: *Nki kina Ukaristia* (Qu'est-ce que l'Eucharistie?) et question 7: *Nki mina Misa*?" (Qu'est-ce que la Messe?) A comparer avec le *Katekisimu dindwelo*, $13^{\text{ème}}$ leçon, p. 14-15, question 57 *Ukaristia yina nki*? et question 60 *Misa mina nki*?".

(3) La similitude de la terminologie religieuse.

Une liste (incomplète) de 21 termes religieux dans le tableau ci-dessous montre en une première colonne le terme français, dans la deuxième colonne le terme correspondant chez le P. Delplace, et dans la troisième colonne le terme du *Katekisimu dindwelo*.

Résultat de la comparaison: En 14 cas sur 21, le terme du P. Delplace a été gardé dans le *Katekisimu dindwelo*. Aucun des 7 termes différents n'a été emprunté au *Katekismu ya Batismu* (kikongo) de Mgr Van

¹¹ F. Bontinck, *Le catéchisme kikongo de 1624*, A.R.S.O.M. Bruxelles, 1978, p. 263-265

Ronslé, dont voici les termes: -kuluzu,-Spiritu santu, -Bapersona ba Nzambi, -sacerdo, -Mbazu ivelelesanga, -ordo, -virgo. Ils proviennent, soit de l'esprit inventif des arrangeurs du Katekisimu dindwelo, soit du dialecte de Kisantu (ndona, mwenze, kombelo, Mpeve).

Terme français	Katekisimu Delplace-		Katekisimu dindwelo		
		page	question		
Ange	0 Anziu	16	Wanzio	7	
Catéchisme	Katekisimu	1	Katekisimu	1	
Charité	Lutondo	10	Lutondo	72	
Croix	Kulunzu	5	Kulunsi	19	
Eglise (La Sainte).	E Bundu Dianlungu	ı 6	Dibundu Dinlungu	21	
Esprit Saint	Muanda Anlungu	3	Mpeve Nlungu	3	
Grâce	Dienga	12	Dienga	49	
Mariage (Sacrement)	Longo	16	Longo	67	
Messe	Misa	13	Misa	60	
Onction (Extrême)	Kimazi Kia Mbevo	15	Kimazi	65	
Ordre (Sacerdoce)	Kikuluntu	15	Kinganga Ki Nzambi	66	
Péché Mortel	Esumu Diamponda	11	Disumu Dimponda	25	
Péché Originel	Esumu Dia Mbutuk	a 4	Disumu Di Mbutuka	14	
Personnes Divines	Ba Persone Ba Nza	mbi 3	Bantu Ba-3/Tuse 3	2	
Prêtre	Mpete	15	Nganga Nzambi	66	
Prière	Esambu	16	Kisambu	22	
Purgatoire	Kianzisilu	7	Kombelo	32	
Repentir (Contrition)	Ntantu	14	Ntantu	62	
Sacrement	Sakramento (Ki)	12	Sakramento (Ki)	52	
Eucharistie	Ukaristia	13	Ukaristia	57	
Vierge	Verzine	16	Ndona	17	
	Ndumba	4	Muenze	17	

Conclusion

Il faut admirer la rédaction d'un catéchisme kikongo par le R.P. Delplace, autodidacte. Mais pour le chercheur, faire l'historique d'un livre anonyme est un travail pénible. Nous croyons pourtant avoir interprété correctement la genèse et le rôle de ce catéchisme. L'historique reste inachevé, faute de documents. Un témoignage probable de sa persistance en 1903 est fourni par la publication du premier catéchisme pour enfants en kintandu, qui nous apparaît comme un abrégé adapté du *Katekisimu* du P. Delplace. Les chercheurs locaux pourront rechercher dans les archives du diocèse et des

paroisses, quand le catéchisme du P. Delplace fut périmé, et par quel successeur il fut remplacé.

KATEKISIMU

ovo

MALONGI MA NZAMBI

A. M. D. G.

Société de Saint-Augustin, DESCLÉE, DE BROUWER ET C'e. 1896. A. M. D. G.

KATEKISIMU

DINDWELO

di

bana ba

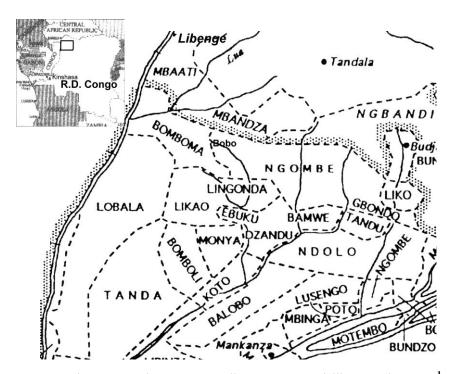
DIBUNDU DI KATOLIKA

Kinieminu ki Kisantu Bergeyck S. Ignasi.

KONGO

VILLAGES ENTOURES DES FOSSES ABANDONNES DANS LE SUD-UBANGI AU MILIEU DU XIXÈ SIECLE?

A quels peuples appartenaient-ils?



Extrait et adaptation de la carte "Les langues Ngiri" de Motingea M.¹

¹ Cette carte est basée sur Irvin Ricardson, *Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland*, International African Institute, London 1956

Résumé

Durant les années 1920-1930, les vestiges des villages entourés de fossés ont été découvert dans le District actuel du Sud-Ubangi. Le territoire couvert par ces anciens villages abandonnés vers le milieu du XIXè siècle (avant l'arrivée des populations actuelles) est assez vaste. Il comprend une bonne partie des territoires de Libenge, Kungu, Gemena et Budjala. Selon divers auteurs et enquêteurs des années 1930, cette Civilisation des fossés devait être attribuée aux Lobala (ou Manganzi) situés le long del'Ubangi à cheval entre les territoires de Bomongo et de Kungu. Ainsi, Vedast Maes affirmait récemment que les Lobala sont les anciens occupants Bantu du Sud-Ubangi. Mais les migrations font venir les Lobala du sud-est de la vallée de la Ngiri. Les Lobala et les Likoka Ntanda ont remonté cette vallée avant de prendre la direction ouest-nord, jusq'au confluent de l'Ubangi avec la Lua. Ils ne viennent pas du nord et leurs villages abandonnés sont à l'est. Pendant ce temps, un groupe connu sous l'appellation de Bomboma-Likaw, venu de la rive droite de l'Ubangi, occupait le territoire entre un bras de la Lua et les sources dela Ngiri. Les Bomboma-Likaw possédaient le même système de défense que les Lobala. Ce système était aussi adopté par leurs voisins Ngombe du groupe Bobo. Sous la poussée des Ngbandi, Mbanza et Ngbaka, les Bomboma-Likaw et les Bobo se sont repliés vers le sud, aux sources de la Ngiri et de la Moanda. D'autres Likaw sont allés à la Ndolo-Liboko jusqu'à la Saw-Mbeko, au sud de Budjala. Les villages entourés des fossés et abandonnés dans le sud Ubangi appartenaient, selon nous, aux Bomboma-Likaw et leurs voisins Bobo.

Mots-clés: Fossés, Sud-Ubangi, Libenge, Kungu, Gemena, Budjala, Lobala, Manganzi, Vedast Maes, Ngiri, Lokoka Ntanda, Lua, Bomboma-Likaw, Ngombe, Bobo, Ngbandi, Mbanza, Ngbaka, Moanda, Ndolo-Liboko, Saw-Mbeko

Abstract

Between 1920 and 1930, vestiges of villages surrounded with ditches were discovered in the present District of South-Ubangi. The territory covered by these former villages, abandoned around the middle of the 19th century (before the arrival of the present populations), is quite vast. It consists of large parts of the territories of Libenge, Kungu, Gemena and Budjala. According to various authors and investigators of the 1930s, this civilization of ditches was to be assigned to the Lobalas (or Manganzi) situated along the Ubangi River, on the territories of Bomongo and Kungu. Vedast Maes affirmed lately that the Lobala are the former Bantu occupants of the South-Ubangi. But through migrations the Lobala came from the southeast from the valley of the Ngiri. The Lobala and the Likoka Ntanda went back up this valley before heading in north-west direction, up to confluent of the Ubangi with the Lua. They don't come from the north and their abandoned villages are in the east. During this time, a group known under the name of Bomboma-Likaw, who had come from the right bank of the Ubangi, occupied the territory between an affluent of the Lua and the sources of the Ngiri. The Bomboma-Likaws possessed the same system of defence as the Lobala. This system was also adopted by the neighbours, the Ngombe of the Bobo group. Under the pressure of the upcoming Ngbandi, Mbanza and Ngbaka, the Bomboma-Likaw and the Bobo withdrew in southward direction, to the sources of the Ngiri and the Moanda. Other Likaw went to the Ndolo-Liboko until the Saw-Mbeko, to the south of Budjala. The villages surrounded with the ditches and abandoned in south Ubangi belonged, according to us, to the Bomboma-Likaw and their neighbors Bobo.

Keywords: Fossés, Sud-Ubangi, Libenge, Kungu, Gemena, Budjala, Lobala, Manganzi, Vedast Maes, Ngiri, Lokoka Ntanda, Lua, Bomboma-Likaw, Ngombe, Bobo, Ngbandi, Mbanza, Ngbaka, Moanda, Ndolo-Liboko, Saw-Mbeko

Introduction

La découverte de nombreux villages entourés de fossés et abandonnés par leurs habitants, dans la partie Sud du plateau de l'Ubangi, a beaucoup intrigué les Administrateurs territoriaux qui dirigeaient d'importants travaux de défrichement pour l'ouverture des routes et des champs pour la culture du coton. Les nouveaux habitants de cette région, à savoir les Ngombe-Nord, les Mbanza, les Ngbaka et les Ngbandi avouaient leur ignorance sur les auteurs probables de ces fossés destinés à se défendre contre les ennemis. En effet, ils ne les avaient pas trouvés sur place au moment de leur installation. Tous ces nouveaux peuples possédaient en outre des techniques de défense plus légères que les fossés qui exigeaient manifestement beaucoup de monde, beaucoup de temps et une forte mobilisation, pour leur réalisation. On a donc conclu que les anciennes populations avaient séjourné longtemps dans la région pour pouvoir réaliser les travaux aussi importants, et devaient être relativement nombreuses. Cependant, au moment où les Ngombe, les Ngbandi, les Mbanza et les Ngbaka s'emparent de la région au milieu du XIXe siècle, toutes les populations antérieures avaient déjà quitté leurs villages et on ignorait ceux qui les avaient chassés.

La première hypothèse consistait à attribuer ces villages entourés de fossés aux populations "réfugiées" dans les marais de la Haute-Ngiri. Cependant, la présence d'un système semblable de défense chez les Lobala de l'entre Mwanda-Ubangi permit de conclure que les auteurs de ces fossés étaient les Lobala ou les Manganzi. Mais on n'avait pas non plus totalement écarté la participation des Ngombe comme on peut le lire chez Georges Van Der Kerken :

Des vestiges des tranchées, remontant à une époque assez ancienne, au sujet desquels les indigènes vivant actuellement dans le pays ne peuvent donner des renseignements, existent en maintes régions, le long de l'Ubangi, en aval de Libenge. Les populations ayant jadis occupé le pays paraissaient avoir voulu se

défendre contre des envahisseurs. On ignore le nom des ces anciennes populations et celui des envahisseurs. Ces anciennes populations auraient-elles été les ancêtres des "gens d'eau" dits "Djombo", "Bangala", "Libinza", "Bobangi" ou des "Ngombe"? ou des prédécesseurs des uns et des autres? Des villages de Lobala-Ntanda étaient encore entourés de fossés en 1920-1924. Entre 1910-1920, les Ngombe installés dans la région Ouest du territoire de Lusangania, ayant formé plus tard le territoire d'Ikoli (territoire actuel de Basankusu) occupant le pays depuis relativement peu de temps, vivaient encore dans de grands villages fortifiés circulaires, défendus par des fossés profonds (ayant parfois quatre mètres de largeur et quatre mètres de profondeur) et de palissades, possédant une entrée et une sortie.²

Depuis lors, personne n'était revenu sur la question pour un examen plus approfondi. Même les enquêteurs locaux n'ont pas poussé plus loin leur curiosité et se sont contentés de cette demi vérité. Assez récemment, Vedast Maes a repris la question, mais pour confirmer la thèse déjà soutenue dans les années 1930 et insister sur la nécessité de compter les Lobala parmi les anciens occupants Bantu du Plateau de l'Ubangi. Il voulait rétablir une vérité ignorée des anciens auteurs.³

Le but de cet article est d'essayer de résoudre définitivement l'énigme historique que constituent ces villages entourés des fossés, abandonnés vers le milieu du XIXe siècle. Nous n'avons pas mené une nouvelle enquête sur le terrain, mais nous apportons un éclairage nouveau grâce à une nouvelle interprétation des sources d'archives et une nouvelle classification des peuples. Nous voulons surtout démontrer que les Lobala-Ntanda ne pouvaient pas être les seuls auteurs de cette "civilisation des villages fortifiés de fossés" dans le Sud-Ubangi. Leur établissement au Sud de cette région était trop récent et le sens de leurs migrations Sud-Est -Nord-Ouest ne pouvait pas permettre l'occupation de toute la région. Les principaux auteurs ne sont autres que les Bomboma-Likaw et certains de leurs voisins Ngombe, notamment les Bobo. Les Bomboma-Likaw appartiennent à la même civilisation que les Lobala et l'orientation de leurs migrations dans le sens Ouest -Est -Sud correspond à l'occupation d'une bonne partie du plateau de l'Ubangi, à l'Est de la Lua jusqu'aux sources de la Ngiri.

Pour résoudre cette question, il nous suffit donc de retracer successivement les migrations des Lobala-Ntanda et des Bomboma-Likaw,

³ Maes V., Les Ngbaka du centre de l'Ubangi, Anvers, 1996, p.21; Idem, Les peuples de l'Ubangi. Notes ethno-historiques, Anvers, 1984, pp. 80-81

² Van Der Kerken G., *L'ethnie Mongo*, Tome I, Bruxelles, 1944, pp.161-162.

puis de tirer les conclusions qui s'imposent. Quant aux Ngombe du groupe Bobo qui ont appris à creuser les tranchées, probablement au contact des Bomboma-Likaw dès les environs de la Lua, ils en seraient partiellement les auteurs.

I. Le pays des villages fortifiés abandonnés et la recherche de leurs auteurs

Les fossés entourant les villages abandonnés dans le Sud-Ubangi ont été découverts, nous l'avons dit, pendant les défrichements pour la culture de coton et l'ouverture des routes, au début des années 1930. L'Administrateur du Territoire de la Giri, A. Bal, note ce qui suit à propos de sa découverte chez les Ngombe de l'actuel Territoire de Kungu, les Mogbwa et les Momenge, dits Ngombe-Nord:

> Lors de nombreux abattages de forêt que nous avons dû faire effectuer, en vue de l'établissement des champs de coton, dans les environs immédiats des villages Ngombe-Nord, nous avons été frappé par l'existence d'un grand nombre d'anciens fossés ayant servi de remparts de défense. Les autochtones nous déclarèrent que ce moyen de se défendre contre les attaques ennemies n'ont jamais été préconisés par leurs ancêtres. Ceci prouve donc à suffisance que l'emplacement, actuellement occupé, a été conquis et que d'autres populations(probablement les Bobo) occupèrent antérieurement la région dont question dans la présente étude.

Les Mogbwa et les Momenge qui avaient occupé le pays sans combats, venant de la région au Sud de Budjala, connaissaient depuis longtemps ces fossés qu'ils avaient remarqués dès leur arrivée sur la Djiba et la Ngongo, affluents de la rive gauche de la Ngiri, près de sa source :

> Arrivés à la Djiba et à la Ngongo, ils remarquèrent les nombreux fossés d'enceintes que d'autres indigènes, qui leur étaient inconnus, avaient creusés. Ces fossés actuellement encore existants témoignent de la présence de nombreux villages et de la présence prolongée de ceux-ci. Il n'a pu être établi d'une façon définitive par quelles populations ces fossés auraient été creusés. 5

D'autres découvertes des vestiges semblables dans les territoires de Libenge, de Gemena et de Budjala, ont permis de délimiter la civilisation des villages retranchés et abandonnés de la manière suivante :

⁴ Bal A., Les Ngombe du District du Congo-Ubangi, ouvrage inédit, Archives de la Section d'Ethnographie, Musée Royale de l'Afrique Centrale, Tervuren, p.5. ⁵ *Idem, op.cit.*, p.4

Leur habitat s'étendait dans un demi cercle partant au Sud du confluent Lua-Ubangi, en passant par Budjala, Gemena, le cours inférieur des deux Lua, jusqu'à Libenge. Dans toute cette région, on trouve des fossés, longs parfois de deux kilomètres, qu'ils creusaient pour retrancher leurs villages. A moitié comblés aujourd'hui, ils avaient deux à trois mètres de profondeur; en temps de paix, on les utilisaient pour y chasser et capturer le menu gibier.⁶

Les recherches effectuées dès les années 1930 établissaient clairement que leurs auteurs n'étaient pas les habitants actuels, dont les Ngombe-Nord :

Ce qui est certain, c'est que les fossés ne furent d'aucune façon, creusés ni par les Momenge, ni par les Mogbwa, eux les Ngombe Nord ne connaissent pas ce moyen pour défendre leurs villages. L'existence de nombreuses enceintes exige aussi et une population fort conséquente, et un séjour prolongé. Aucun de ces deux éléments ne s'applique aux Ngombe-Nord car leur nombre est assez peu élevé. Les Ngombe-Nord font des grands abatis d'arbres tout autour des villages et ne laissent que deux accès⁷

Ajoutons que A.Bal laisse planer le doute sur le rôle des Bobo, prétextant qu'ils venaient de l'Est, comme les Mogbwa et Momenge et qu'ils n'avaient pas occupé le territoire des Ngombe-Nord. Ils écarte aussi les Bomboma (Likaw et Bobey) tout en reconnaissant que leur migration passait à proximité des sources de la Ngongo. Il évoque comme argument principal le fait que les légendes des Bomboma restent muettes sur ce point. 8

La vraie raison pour notre enquêteur est que les Bomboma sont classés parmi les Ngombe et il fallait les écarter aussi comme les Ngombe-Nord et les Bobo. Telle est l'origine de la confusion qui n'a pas permis de dégager clairement les auteurs des tranchés abandonnés dans le Sud-Ubangi. Ainsi, A. Bal ne pouvait que se rabattre sur les Lobala et Ntanda-Likoka. Il écrit en effet :

Certains attribuent ces enceintes (et c'est là certes la thèse qui peut le mieux être soutenue) aux Mangandji (les Lobala, les Tanda et certains disent aussi les Likoka). Il est fort peu probable en effet que ces tranchées furent faites par les Bobo.⁹)

⁹ Ibidem.

⁶ Maes, V., Les Ngbaka du centre de l'Ubangi,, p.21.

⁷ Bal A., *Op. cit.*, p.4.

⁸ Ibidem

C'est donc à peu de chose près la thèse que soutient encore de nos jours, le meilleur connaisseur des peuples de l'Ubangi, Vedast Maes :

Les habitants actuels, quoiqu'ils n'aient pas trouvé les Lobala sur place, sont unanimes pour dire que ces fossés sont le travail des Manganzi, nom d'un clan Lobala, par lequel ils désignent tout le peuple. Les Lobala et les Tanda, du même groupe linguistique, ont aujourd'hui quelques chefferies le long de la rive gauche de l'Ubangi au sud de l'embouchure de la Lua. Leur langue se distingue des autres langues bantoues parlées sur la rive droite de la rivière. Cela prouve que les Lobala ont pénétré dans l'Ubangi, venant du Sud-Ouest. C'était à une époque reculée, vu l'énorme travail qu'ont demandé leurs tranchées, dont plusieurs furent entre-temps envahies par de gros arbres de la forêt. 10

Le rapprochement de ces vestiges morts avec les vestiges vivants chez les Lobala était d'ailleurs très facile. En effet, depuis la pénétration européenne dans la région des Lobala à la fin du XIX è siècle jusqu'à son occupation effective à la fin des années 1920, on connaissait bien le système de défense par les fossés qui était tout à fait identique à celui des villages abandonnés. A ce propos H. Vandevenne écrit :

Tous les villages Lobala sont entourés de tranchées de défense, larges de 3 à 4 mètres, profondes d'environ 3 mètres. Le passage s'effectue sur les troncs d'arbres. Ceux-ci sont retirés le soir. ¹¹

Prétendre que les Lobala et les Likoka-Ntanda avaient occupé entièrement cette région nous pousse donc à retracer les migrations des peuples de la région. Dans les lignes qui suivent, nous passons en revue les migrations des Lobala et Likoka-Ntanda, puis celles des Bomboma-Likaw et même de certains Bobo, leurs voisins du Nord.

II. Les migrations des Lobala et Likoka-Ntanda

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons considérer que les Lobala et Likoka-Ntanda constituent un seul peuple dont les origines lointaines se situent sur la Likouala-aux-Herbes, en République du Congo/Brazzaville. Après avoir traversé l'Ubangi, ils s'établissent sur la rive

_

¹⁰ Maes V., Les Ngbaka du centre de l'Ubangi, p.22.

¹¹ Vandevenne H., "La chefferie des Lobala n°1, PV n°76" dans *Registre des renseignements politiques*, Territoire de Bomana. Archives du Territoire de Bomongo. Ces tranchées s'appellent "*Bibonga*" (singulier "*ebonga*").

gauche de la Ngiri, entre les villages Bo et Bosilela. Ils faisaient partie intégrante du grand ensemble Mbonzi qui s'étendait sur le versant de la Ngiri, depuis Mobena jusqu'à Bosilela. La nature du pays va les contraindre à passer sur la rive droite de la Ngiri, à la recherche des hautes terres pour la culture du manioc qui venait de leur parvenir. Nous sommes au début ou au milieu du XVIIIe siècle. Divers chenaux leur permettent de pénétrer dans la forêt de l'entre Ngiri-Ubangi et d'occuper successivement le versant de la Ngiri et la crête de partage des eaux (les Likoka-Ntanda) puis le versant de l'Ubangi où se trouve la terre ferme (les Lobala ou Ngolo).

Les principaux chenaux empruntés pour ces migrations sont les suivants, d'aval en amont:

- -Le chenal de Djombo, en amont de la Paroisse Catholique de Libanda. Il est suivi surtout par les groupes venant de Bo et qui formeront plus tard le Groupement Lobala III.
- -Le chenal de Bokondo (I), entre Nkolo et Bolongo. Il était suivi par un groupe des Ntanda rattachés au complexe Nkoko et qui sont aujourd'hui éteints.
- -Le chenal d'Elango, en amont de Botongolo. Il concerne les Likoka-Ntanda des clans Nkoko, Bokwe et Ikutu. Ils sont aujourd'hui réduits à un seul petit village appelé Botaba.
- -Le chenal de Bolebo, il fut emprunté par les Likoka-Ntanda des clans Nkungu, Molombe et Bokala. Ils occupent actuellement les villages Bolebo et Bokala.
- -Le chenal de Bokondo (II) dont l'entrée se situe à Nyongu. Il fut suivi par les Likoka-Ntanda des clans Mokanza et Bolanda. Ils sont établis aujourd'hui à Bokondo et Kpwongbolo.
- -Le chenal d'Iwondo dont l'entrée se trouve à Mobusi-Bomwanga..Il fut emprunté par les Lokoka-Ntanda des clans et sous-clans Ikobo, aujourd'hui regroupés à Indonga, Iwondo et Sanasa.
- -Le chenal de Bozinga. Il est suivi par les Likoka-Ntanda des clans Bozinga, l'un des groupes les plus importants des Likoka.
- -Le chenal des Ntanda. Il est aussi connu sous la double appellation de Ewandi et Liboko. Il conduit vers Bobo et Bokona.
- -Le chenal dit Nyalanga. Il conduit vers Botane, Munyangi, Botungu et Bokondo. 12

¹² Voir des cartes des territoires de Bomongo et territoires de Bomboma, pour ce qui concerne les chenaux [Ces cartes n'ont pas pu être reproduites ici. N.d.l.r.]. Pour ce qui est des migrations, voir les notes suivantes.

Les autres chenaux situés plus au Nord sont exploités par les Bodjaba et ne semblent pas avoir été empruntés par les Likoka-Ntanda.. Les Lobala qui ont partout précédé les Likoka-Ntanda dans la même direction ont emprunté pratiquement les mêmes voies d'accès dont les tracés à l'intérieur pouvaient varier, selon les époques. Une chose est certaine, beaucoup d'anciens villages des Lobala ont été occupés par les Likoka-Ntanda. Parlant des origines et des migrations des Lobala de l'ancien Territoire de Bomana (actuel territoire de Bomongo), l'Administrateur H.Vandevenne écrit :

Les origines sont fort obscures. Les vieux sont très rares et la tradition est pauvre. Diverses déclarations, suffisamment concordantes, font admettre une ligne de migration générale de l'Est vers l'Ouest. Aucun souvenir n'est reporté au-delà de la rivière Ngiri, chez les Lobala interrogés. Plusieurs emplacements occupés antérieurement (il y a deux générations notamment) sont situés à proximité des villages Tanda actuels et se rapprochent plus ou moins de la rivière Ngiri. (Voir notes détaillées relatives aux divers villages et clans). La parenté ethnique des Lobala avec les voisins et surtout les Tanda-Likoka, est prouvée par de nombreux faits: nombreuses coutumes communes (...), dialectes communs ou à souche commune nettement apparente, les alliances (mariages et autres) et rapports sociaux divers. Le nom Lobala implique le sens de « terre », « terre ferme » relativement étendue; il s'opposerait à Tanda, qui implique une idée de marais, terres basses, inondations. En fait, les Lobala, ou la plupart d'entre eux, occupent de la terre ferme, marécageuse seulement par petites parties en saison des pluies. Exception est à faire pour quelques villages du Sud. 13)

Malgré leur pauvreté relative, les traditions combinées des Lobala et des Likoka-Ntanda établissent clairement leur appartenance aux groupements Mbonzi de la rive gauche de la Ngiri. Les régions de Mabale (lac Mabale ou Libanda), de Bokwenge, de Zoko (derrière Bonsenge) et de Bo (en aval de Mpaka et de Mungala) sont les principaux centres de rayonnement. C'est de là que sont parties toutes les souches Lobala et Likoka-Ntanda. On trouvait encore dans les années 1950, sur la rive droite de la Ngiri et même bien loin à l'intérieur, les traces des anciens parlers très proches du Mbonzi. Il en était ainsi à Nkoko, Bokwe et Ikutu (aujourd'hui regroupés à Botaba), à Nkungu et Molombe, et surtout à Mbonzi, chez les Lobala II. Ces derniers ont conservé aussi bien la langue que leur identité d'origine. Outre les jeux d'enfants et les chansons qui rappellent aux Likoka-

¹³ Vandevenne M., Les Lobala (1928) *Registre des renseignements politiques*, Territoire de Bomana, Archives du territoire de Bomongo.

Ntanda de Nkungu-Bolebo que leurs ancêtres venaient de Mbonzi, on peut relever le fait que certaines familles Likoka établissaient encore des liens étroits avec leurs frères Mbonzi de Bolanga (Bokwenge), Zoko et Mpaka. Ils se rendaient périodiquement visite avant l'extermination des groupements Mbonzi, au début du XXe siècle.

Quant aux Lobala de l'ancien territoire de Bomboma (actuel territoire de Kungu) plus concernés par cette étude, ils étaient regroupés dans les années 1930 en trois ensembles : les Lobala-Nord, les Lobala-Sud et les Lobala d'Imese. Ils avaient comme voisins immédiats à l'Est et au Sud-Est, les Ntanda et les Bomboli.

A propos des origines et migrations des Lobala-Nord, J. Hainaux écrit :

De ces renseignements vagues, nous croyons pouvoir déduire ce qui suit : De temps immémorial, les Lobala sont installés dans la région comprise entre l'Ubangi et la crête de partage des eaux de l'Ubangi et de la Giri. Ils venaient d'une région située au Nord-Est; ils étaient poussées par les Tanda au Sud-Est, les Motuba au centre, les Gombe et les Banza au Nord-Est. Ils avaient devant eux des populations installés actuellement en Afrique Equatoriale Française.

Il n'y aurait rien d'impossible à ce que les Tanda et les Lobala ne représentent les noms de deux groupes de clans qui, primitivement, constituaient une peuplade qui nous a été signalée dans les territoires de Budjala et Bomboma sous le nom de Mangandji. Un fait semble incontestable : c'est que la dispersion de la peuplade, du groupe de clans et la dissémination sont des faits antérieurs à leur génération actuelle. 14

On notera qu'il s'agit ici de la seconde migration de Lobala et Likoka-Ntanda, sous la pression des peuples du Nord, les Bomboma-Likaw et les Mbanza. La première migration se fit comme il a été dit plus haut, dans la direction Sud-Est – Nord-Ouest. Cet autre texte sur les mêmes migrations donne un peu plus de précisions :

Groupement Lobala-Sud. Bantous de race Bangala. Ce groupement fait partie de la peuplade Lobala installée depuis longtemps le long de l'Ubangi entre la Lua et Mokame au Sud. Suivant les plus anciennes traditions, les Lobala vivaient autrefois dans la région marécageuse formée par les rivières Liboko et Ewandi rencontrant les eaux de débordement de la révère Ngiri. Ils furent chassés de ces régions par les Bokondji, et les Motuba et se retirèrent vers l'Ouest et le Nord-ouest. Les Bomolo du clan Bondama (Lobala-Sud) menaient la migration. Ils étaient suivis de près par les autres Lobala-Sud, puis par les Lobala Poko et enfin par les Tanda. Par étapes

¹⁴ Hainaux J., Rapport d'enquête subsidiaire au rapport en date du 31-12-1926 sur le groupement non organisé dit des Lobala-Nord, Territoire de Bomboma, le 12 octobre 1931. Archives de Gemena (District).

successives, toute la peuplade arriva à son emplacement actuel. Actuellement, le sentiment d'unité, d'ascendance commune s'est fortement estompé parmi les divers clans de la peuplade. Tous parlent d'un ancêtre commun, mais ils ne savent rien de lui. Le groupement Lobala-Sud est allié aux groupements Lobala-Nord et Tanda par des liens matrimoniaux et par une ascendance commune. Ils entretiennent avec eux des relations commerciales suivies, de même qu'avec le groupement Bomboli. 15

En débouchant sur les bords de l'Ubangi, les Lobala septentrionaux atteignent la région de Dongo et se heurtent aux Mondjombo qu'ils appellent Bondongo. Une partie de ces derniers est rejetée sur la rive droite de l'Ubangi tandis que l'autre est forcée de se retirer au Nord de l'embouchure de la Lua, dans la région de Libenge¹⁶

C'est probablement au début du XIX e siècle que les Lobala et leurs voisins Likoka-Ntanda occupent l'ensemble de la région de l'entre Ngiri-Ubangi, depuis Bobolo (Buburu) jusqu'à Dongo. Ils se font alors remarquer par leurs exploits guerriers dans une bonne partie du bassin de la moyenne Ngiri. Ils allaient combattre tous les groupes de l'Est jusqu'au fleuve Congo: les Libinza, les Balobo, les Mbonzi, les Mabale, les Iboko et les Boloki. Ce sont les fameux Ngili dont parle Camille Coquilhat lors de son établissement à Mankanza (Nouvelle-Anvers) en 1884¹⁷. Les traditions locales ont gardé intactes les causes et les conséquences de toutes ces expéditions durant lesquelles les jeunes cherchaient à se couvrir de gloire.

Vers le Nord, ils s'allient aux Bodjaba et s'attaquent aux Libinza-Nkoto et Biwaku, Ebuku et Lingonda, Motuba et Bokonzi, Makengo et Bomboma. Les Likoka Ntanda alliés aux Bodjaba n'ont jamais habité le

¹⁵ Peters, E.H.V., *Rapport d'enquête préable à la création du Secteur des Lobal-Bomboli*, le 14 juin 1946, Territoire de Bomboma. Archives de Gemena (District).

Dans une étude sur la chefferie de Mondjombo, Territoire de Libenge, on peut lire ce qui suit à propos de leur séjour sur la rive droite de la Lua. : « Sous la poussée des Bati, chassés de la rive gauche par les Lobala-Tanda, ils retournèrent occuper leur premiers emplacements sur la rive gauche de l'Ubangi. Cet événement a dû se passer vers 1860-70 (grand père du chef Boma)." Vedast Maes parle pour sa part des conflits entre les Lobala et les Ngbaka-Mabo, ce qui est difficile à expliquer : "Les Lobala ont forcé le peuple Ngbaka, constituant une partie du Substrat Ubangi-Uelien, connu dans la littérature sous le nom de Ngbaka-Mabo, à se retirer d'entre la Lua et l'Ubangi et à passer sur la rive droite de l'Ubangi." Maes V., Les Ngbaka, p22

¹⁷ Coquilhat C., *Sur le Haut-Congo*, Paris-Bruxelles, 1888. Les traditions recueillies en 1924 par l'Administrateur Lemaire relatent longuement les exploits des Likoka-Ntanda de Bodjinga alliés aux Libinza chez les Mbonzi, les Balobo, les Mabale, les Iboko et les Boloki de Bolombo.Voir "Etude d'ensemble sur tout le groupement Likoka" dans *Registre des renseignements politiques*, Territoire de Bomana, Archives du Territoire de Bomongo.

territoire de Biwaku, des Djando (Lokay, Molunga et Maboko) et encore moins les hautes terres au Nord de Bomboma. Leurs combats avec les populations du Nord se sont surtout intensifiés lorsque les différentes souches des Bomboma-Likaw se sont repliées vers le Sud, sur la rive droite de la Mwanda, notamment les Motuba, les Nzumbele et les Bokonzi. Du côté de l'Ubangi, les Lobala riverains et même ceux de l'intérieur participent aussi, souvent en qualité d'alliés, aux expéditions contre les populations de la rive droite de l'Ubangi.

Ainsi, les Lobala qui entouraient leurs villages de grands et profonds fossés ne peuvent être incontestablement responsables que des villages établis sur la basse Lua. Le reste du territoire échappait à la domination des Lobala-Ntanda et appartenait à d'autre peuples dont les Mondjombo, les Bomboma-Likaw et les Ngombe du groupe Bobo constituant l' avant garde des migrations Ngombe.

III. Les migrations des Bomboma-Likaw et des Ngombe du groupe Bobo

1. Les migrations des Bomboma-Likaw

Par la langue, la culture et l'histoire les Bombama-Likaw sont totalement différents des Ngombe. Ils se rattachent aux peuples Bantu du Nord de la République du Congo-Brazzaville. Ils occupaient le pays entre les rivières Lobaye et Motaba, la région appelé Lanza ou Bongondo. Ils ont traversé la rivière Ubangi aux environs de Dongo, probablement bien avant l'arrivée des Lobala. Ils se sont ensuite rependus vers l'Est, entre la Lua et la Ngiri, dans un rayon qui reste indéterminé, avant de se replier vers le Sud sous la pression de nouveaux peuples Bantu et Oubanguiens qui ont occupé tout le plateau de l' Ubangi au milieu du XIX e siècle.

Selon A. Bal et J. Hainaux, les groupements parlant likaw sont Bomboma, Bokonzi, Motuba, Nzumbele, Bobey, Boso-Ndongo ainsi que les Bodjaba et les Likaw du territoire de Budjala. On devrait ajouter à ce groupe les Lingonda et les Ebuku qui parlent le likulama.¹⁸

Des traditions des Bobey on retiendra les éléments suivants à propos de leur habitat antérieur:

¹⁸ Bal A., p.42

Les Bobey sont des Ngombe mais leur nom réel est Kanda. Les autres indigènes les désignent sous le nom Bobey. Ils se séparèrent des autres Kanda du temps de leur chef Malombo et depuis lors ils forment un groupement autochtone. Les Bobey sont apparentés aux Bomboma et aux Bokundji et déclarent ne pas avoir d'autres proches dans le territoire de la Giri. Il existerait cependant d'autres Kanda dans les environs de Dongo. Ils se rappellent avoir été installés à proximité des rivières Mokanda Mopipo et Bambongo, qui étaient toutes les deux affluents de la rivière Dua, affluent à son tour de l'Ubangi. De là ils se déplacent vers le Sud et s'arrêtent à Bokundji (actuel). Ils y sont souvent attaqués par les Bodjaba, installés dans le Sud (marais de l'entre Mwanda-Giri-Ubangi) qui faisaient de nombreuses incursions chez eux. En quittant l'emplacement de Bokundji, ils s'établissent à l'endroit de Bomboma actuel. Ils s'y disputent avec les Bomboma et vont s'installer à l'emplacement où nous les trouvons maintenant. Ils parlent le lingombe. Les Lingunda et les Ebuku parlent par contre le likulama. Il y a beaucoup de ressemblance entre le lingombe et le likulama. Les Bomboma parlent le likaw, tandis que les Bobo parlent le lingombe. Les Bodjaba, les Bokundji, les Motuba, les Djumbele et les Bomboma parlent le likaw" 19

A propos des causes de leurs migrations, ils précisent que "les déplacements étaient causés tantôt par suite de manque de terres de cultures, sol épuisé, maladies nombreuses, épidémies, mortalité excessive, (tantôt par les) attaques fréquentes et autres raisons" ²⁰

Les migrations des Bomboma (entendez les deux chefferies Bomboma I et Bomboma II) nous donnent les même éléments que les Bobey et apportent aussi de nouveaux détails sur l'identité de ce peuple que le même enquêteur est parfois incapable de séparer d'avec les Ngombe qui habitent le même site :

Le nom de Bomboma viendrait de leur ancêtre qui s'appelait Mboma. Les Bomboma constituent un des clans du groupe des clans Ngombe Bobedi, de la peuplade Ngombe Likaw (...)

Il y a environ une centaine d'années (vers 1850) les Bomboma, les Bokundji, les Bobey et les Busu-Ndongo étaient installés dans la grande forêt située entre la haute Mwanda et la Lua. Ils portaient de ce temps le nom des Bobedi. Ils y eurent à subir d'incessantes incursions des Mangandji (autrement dit les Lobala et les Tanda). Ils se dispersèrent. Les Bokundji et les Bomboma se dirigèrent vers le Sud, tandis que les Bobey et Busu-Ndongo se dirigèrent vers l'Est. Les Djumbele descendants vers le sud rencontrent les Djumbele (sic!, les délogent de leurs emplacements et occupent leurs villages. Un individu de Bomboma qui avait été blessé dans une des rencontres qu'ils eurent avec les Mangandji, traversa la Mwanda et s'installait au Bomboma actuel, emplacement occupé de ce temps par les Bobo. D'autres

_

¹⁹ Ibidem.

²⁰ Ibidem.

Bomboma vinrent s'y établir et de ce fait les Bobo se retirèrent vers l'Est. Ils s'installèrent à l'endroit où ils sont encore fixés maintenant.

Les Bomboma eurent des démêlés avec les Makengo, les Bobo et les Mangandji. Ils avaient comme alliés les Bokundji, les Bobey et les Busu-Ndongo. Les Bomboma ont des liens de parenté avec les Bokundji, les Bobey, les Busu-Ndongo et très vraisemblablement avec tous les autres Likaw vivants dans les territoires de Nouvelle-Anvers, de Budjala et de Bomboma." 2

Les migrations des Bokonzi (Chefferie Bokonzi) permettent de combler l'étendue du territoire concerné par les fossés et prouvent à suffisance que les auteurs de ces fossés sont bel et bien les Bomboma-Likaw:

> Les Bokondji sont des Ngombe-Likaw. Ils sont apparentés aux autres Ngombe Likaw se trouvant en territoire de Budjala. Ils sont les descendants de Kondji ou de Kundji, et le nom Bokondji est très vraisemblablement la contraction de Boso Kondji. Leur nom de guerre est Bombambu.(...)

> Les Bokondji et les Bomboma étaient jadis installés sur la rivière Dua-Giri, à l'endroit appelé Bombondja, où ils avaient comme voisins les Likaw et Bokweleke. Cet emplacement se trouve dans les limites actuels du territoire de Budjala. Ils s'y battirent avec les Likaw et se voient obligés de retirer vers l'Ouest. Ils s'arrêtèrent au Nord de la rivière Mwanda, donc au Nord Ouest de Bomboma actuel. Ils y furent attaqués par les Banza, les Ngbandi et les Bwaka, puis se retirent sur la rive droite de la Mwanda approximativement à l'endroit où ils se trouvent encore de nos jours. Les Bomboma entrent en relation avec lesDjandu Moliba et vont s'installer là où nous les trouvons encore maintenant, après avoir délogé les Makengo et les Bobo (Busu-Dingo). Quand les Bokundji occupèrent l'emplacement de leurs villages actuels, les Makengo ne se trouvaient pas encore là où nous les trouvons maintenant.

> Les Bokondji eurent à déloger en partie les Djumbele et les indigènes du village Bolona, pour venir s'installer à leurs emplacements actuels. Suite à cela, les Bokondji furent attaqués par les Bodjaba et les Motuba. D'après une enquête de Hainaux cependant, les Makengo se seraient déjà trouvés dans les environs car ils remirent une chèvre aux Bokondji en vue d'établir les premières relations amicales entre les deux chefferies." 22

En ce qui concerne les Likaw du territoire de Budjala, les traditions établissent que vers 1860, ils occupaient encore la rive droite de la Ngiri, dans les environs de la chefferie Limpoko. Ils se sont dirigés vers le Sud-Est pour s'installer près des marais de la Ndolo et même sur la Saw. A propos de

²¹ Bal A., pp. 59-60. ²² Bal A., p.62

leurs migrations qui les conduisent au dernier emplacement, J. Hainaux note ce qui suit:

Les Likaw sont installés sur la rive gauche de la rivière Liboko. Les plus âgés parmi les vieillards ne se rappellent pas avoir occupé d'autres emplacements. Ils déclarent que leurs ancêtres avaient quitté la région de Bomboma (...). Ils disent que leurs ancêtres se sont séparés des Bomboma à la suite d'une guerre intestine survenue à propos d'une antilope Kulupa. Quand ils se séparèrent des Bomboma, les Bobo occupaient leurs emplacements actuels, mais ils ne devaient pas encore être tous fixés, car ils prirent la fuite et laissèrent passer les Likaw sans les attaquer. Les Likaw traversèrent la rivière Giri à gué. (...)

A proximité de Limpoko, les indigènes désignent encore les emplacements des anciens villages Likaw. (...). Il existe deux villages Likaw dans la chefferie Saw. ²³

Terminons cette étude sur les migrations des peuples établis au Nord des Lobala-Ntanda et Bodjaba, par quelques groupements Ngombe qui ont longtemps vécu à côté des Bomboma-Likaw et qui, comme eux, entouraient leurs villages de grands fossés.

2. Les migrations des Ngombe du groupe de Bobo

Contrairement à une première version qui faisait venir tous les Bobo de a région Est, du Sud de Budjala, le même auteur rapporte la version suivante concernant les Bobo Lite et certains de leurs voisins :

Les Bobo Lite et les Bobo Dingo Gwandi descendent tous de Mondumba. Ils se trouvaient antérieurement sur la Lua. En aval vivaient les Mangandji, les Lobala, les Tanda et les Likoka. En amont vivaient par contre les Gbwolo, les Ngbandi et les Bwaka. Sur l'autre rive étaient installés les Likungu (autres Ngombe). Ils durent quitter leurs villages sur la Lua par suite des attaques qu'ils eurent à y subir de la part des Banza, des Bwaka et des Ngbandi. Ils vinrent s'installer dans les environs du poste de Bomboma et des chefferies Bomboma, mais de nouveau ils furent sans cesse attaqués, mais cette fois-ci par les Bobey, les Likaw (Bomboma), les Bokondji et les alliés des Likaw qui n'étaient autres que les Lingunda et les Ebuku. Les Bobey sont refoulés de même que les Bomboma. Ces derniers par la suite de cet échec retournent s'installer près des Bokundji. Dans la suite les Bomboma firent d'autres incursions et réussirent à déloger les Bobo Lite, Bobo Dingo-Gwandi, qui se retirent à leurs emplacements actuels. Du temps que les Bobo étaient installés sur

²³ Hainaux J., Rapport d'enquête subsidiaire aux rapports du 13 juillet 1921 et du 12 mai 1922 sur la chefferie Likaw, P.V. N°248, le 14 mai 1929. Territoire de Budjala. Archives de Gemena(District).

la Lua, il s'y produit une scission et Ndjongale va s'installer chez les Makengo. Ceux-ci y prennent le nom de Djakata."²⁴

En ce qui concerne l'origine et les migrations de Makengo, installés depuis sur la rive droite de la Mwanda, entre Bomboma et Bokonzi, la tradition rapporte :

Les Makengo sont des Ngombe. Leur vrai nom est Djakata, et leur nom de guerre proviendrait du cri de guerre : Makengo. (...).Les Djakata sont originaires de Dongo. Ils quittent ces emplacements par suite des attaques Banza.Ils sont accompagnés par les Djumbele, les Likilimba et les Bobo Busu Dingo. Ils ont des liens de parenté avec les Mangubu de Dongo. Ils s'installent d'abord au Nord de leur emplacement actuel. Ils eurent à guerroyer contre les Bokondji les Djumbele, les Motuba, les Engudumu et les Moleke(chefferie Bodjaba)²⁵

Tous ces textes établissent clairement que les anciens occupants du territoire couvert par les villages entourés de fossés et abandonnés sont bel et bien les Bomboma Likaw et les Ngombe du groupe Bobo. Exception faite de ceux occupant le couloir Nord-Ouest qui conduit vers l'embouchure de la Lua, les Lobala, les Likoka-Ntanda et même les Bodjaba sont tous au Sud de Bomboma-Likaw et des Ngombe Bobo. Examinons à présent la question des fossés pour voir si les Bomboma-Likaw peuvent en être les véritables auteurs.

IV. Les Bomboma-Likaw et les Bobo sont-ils les véritables auteurs des tranchés entourant les villages abandonnés?

Suite aux conflits continuels dans le Sud Ubangi, d'abord dans le bassin de la Lua et dans l'entre Lua-Ngiri, puis plus bas, dans l'entre Mwanda-Ngiri où ils viennent se réfugier, les Bomboma-Likaw et leurs voisins Ngombe du groupe Bobo étaient forcés de ce protéger avec les fossés profonds et larges. C'est un constat fait au début du XX ^e siècle. L'administrateur A. Bal qui a observé tous les villages dans leur habitat actuel a noté en effet :

Tant les Bobo que les Bomboma (apparentés aux Bobo) construisent des fossés de deux à trois mètres de profondeur en vue de se défendre contre les attaques imprévues des populations qui les environnent.²⁶

²⁵ Bal A., p.59.

²⁴ Bal A., p.58.

²⁶ Bal A., p.5.

On pourrait croire que les Bomboma et les Bobo ont appris ces techniques de défense au contact avec les populations du Sud, les Lobala, les Ntanda, les Bodjaba. Même dans ce cas, ils n'ont pas attendu leurs migrations vers le Sud pour les adopter. Du reste, nous sommes d'avis que les Bomboma-Likaw connaissaient ces techniques depuis longtemps car elles sont largement répandues chez les peuples du Sud, probablement entre les deux rives de l'Ubangi. Les Lobala, les Ntanda, les Bodjaba et les autres peuples de la basse Ngiri qui en usent viennent aussi, nous l'avons dit, de la rive droite de l'Ubangi.

Quant à leur adoption par les Ngombe, le cas signalé plus haut pour les Ngombe de la Lulonga prouve qu'ils n'étaient pas totalement ignorants et étrangers. En ce qui concerne l'exécution des travaux, il ne fallait pas nécessairement beaucoup d'habitants. La plupart des villages Lobala et Likoka qui étaient entourés de fossés n'étaient peuplés que de quelques dizaines ou quelques centaines d'hommes. Au bout de deux à cinq ans de travail renouvelé, ces hommes pouvaient arriver à un tel résultat. Hommes, femmes et enfants étaient mobilisés, en cas de menaces, pour couper les arbres, creuser les tranchées et évacuer la terre loin des fossés. La longueur des tranchées ne représente pas l'étendue du village. Les tranchées étaient réalisées à une bonne distance pour retenir l'ennemi au loin en vue d'assurer plus facilement les manœuvres de repli et de fuite, lorsqu'elles s'imposent. Ce vaste travail se faisait donc étape par étape, en commencant par les palissades les plus proches.

Ajoutons que les gros villages peuplés de plusieurs centaines ou milliers d'hommes n'avaient rien à craindre des voisins car, tout le monde évitait de les provoquer, craignant ainsi les représailles sauvages. Ainsi, chez les Likoka-Ntanda, les grandes agglomérations comme celles de Bodjinga, Ikobo, Motuba, Nkungu, Nkoko, Bokwe et Mbonzi étaient rarement inquiétées et on les recherchait comme alliées pour aller attaquer les ennemis redoutables, même au loin.²⁷

C'est donc l'éparpillement des tribus et la multiplication de petits villages qui seraient à l'origine de nombreux vestiges de tranchées dans le Sud Ubangi. Il en est ainsi dans l'entre Ngiri-Ubangi, chez les Lobala et Likoka-Ntanda.

S'agissant de l'ancienneté de l'occupation dont il est question dans les documents, il faut relever leur relativité. Les Lobala qui ont mis du temps

²⁷ Lemaire, "Etude d'ensemble sur tout le groupement Likoka", *loc. cit.*

pour explorer le territoire entre la Ngiri et l'Ubangi, n'atteignent la basse Lua qu'au début du XIX e siècle. Leur rencontre avec les Mondjombo qui avaient des villages jusque dans les environs d'Imese ne peut pas remonter à plus d'un siècle avant le début de la colonisation. Les Bomboma-Likaw qui ne disent pas grande chose sur leur passage entre les deux groupes, les Lobala et les Mondjombo, ne semblent pas non plus occuper le territoire longtemps avant l'arrivée des Ngombe, des Ngbandi et des Mbanza. Tout cela se serait donc passé durant la première moitié du XIX e siècle. Dans cette région forestière, il est tout à fait normal qu'après un siècle d'abandon, les sites habités soient totalement envahis par la végétation dense. Il en est ainsi aujourd'hui de tous les sites abandonnés au début du XX e siècle.

Mais comment expliquer l'abandon rapide de tous ces villages vers la fin de la première moitié du XIX e siècle? C'est encore l'Administrateur A.Bal qui nous fournit une petite réponse. Il écrit ce qui suit à propos de l'attitude des Bobo face aux Ngombe-Nord :

Il est à présumer que les Bobo, population peu organisée et peu cohérente, abandonnaient la région dès qu'ils eurent connaissance de l'arrivée des Ngomb-Nord.²⁸

Il pourrait en être ainsi des autres petits groupements face aux Mbanza, aux Ngbandi et aux Ngbaka, généralement plus nombreux. En effet, la survie des petits groupes dépendait généralement de la taille des voisins et des jeux d'alliances. Les jeux d'alliances étaient très mobiles comme le souligne ce passage relatif aux Ntanda-Likoka: "Dans leurs guerres entre eux ou avec les tribus voisines, les Tanda s'allient tantôt entre Tanda, tantôt avec les Bomboli, d'autres fois avec les Lobala, suivant les possibilités et les nécessités du moment."²⁹

Pour des raisons que l'on peut bien deviner, ces alliances étaient pratiquement impossibles à nouer avec les nouveaux voisins, culturellement différents et généralement plus nombreux. Ainsi les envahisseurs que l'on prétendait ne pas connaître sont justement ces nouveaux occupants : les Ngombe de la seconde vague, les Ngbandi, les Mbanza et les Ngbaka. Nous manquons de données pour confirmer la part des Mondjombo et des Ngbaka Mabo dans la construction de cette civilisation.

.

²⁸ Bal A., p.5.

²⁹ Hainaux J., *Rapport d'enquête sur le groupement non organisé dit des Tanda*, Territoire de Bomboma, le 18 octobre 1931. Archives de Gemena (District).

V. La véritable identité des Bomboma-Likaw

Nous avons dit plus haut que les Bomboma-Likaw ont été qualifiés de Ngombe par l'Administration coloniale. Cela s'explique par le fait qu'ils ont vécu longtemps à proximité des Ngombe avec lesquels ils partagent parfois les mêmes sites comme ce fut le cas au centre de Bomboma. A cause de cette proximité, les Bomboma-Likaw étaient parfois bilingues, quand ils ne perdaient pas purement et simplement leur langue. Certains documents tendent cependant à confirmer leur spécificité en parlant justement de leur langue, le likaw, qui est différente du lingombe.

Malgré la confusion délibérément entretenue par les Européens, les Bomboma-Likaw n'ont pas perdu leur identité qu'ils défendent jalousement en repoussant l'étiquette de Ngombe. Toute l'organisation administrative de la région en est une illustration frappante. Les Bobo ont toujours été tenus à l'écart par les Bomboma et réciproquement.

Le nom de Bomboma s'est imposé à l'ensemble du groupe depuis l'occupation coloniale, avec la création du poste de Bomboma en 1902. Ce centre est resté de 1913 à 1957, le chef-lieu du territoire (de la Moyenne Giri, de Bomboma, de la Giri et de Bomboma), avant de céder la place au centre de Kungu. Les descendants de Mboma, frère de Konzi, qui désignent de nos jours tout le peuple, ne représentaient au départ qu'une petite partie du grand ensemble appelé tantôt Likaw, tantôt Bobey dans les documents. A propos de l'appellation Likaw, les renseignements recueillis par J.Hainaux chez les Likaw de Budjala précisent :

Les Likaw disent que leurs ancêtres n'étaient pas Gombe; ils disent que Likaw est le nom générique de leur groupement; ils parlent un dialecte différent du Gombe et dont un vocabulaire a dû être fourni comme annexe aux rapports d'enquête des chefferies Bomboma énumérées ci-dessus. Ils se désignent entre eux sous le nom de Bongambo.³⁰

On ignore l'origine et la signification de cette appellation qui semble se maintenir dans le temps et dans l'espace.

³⁰ Hainaux J., *Rapport d'enquête subsidiaire (...) sur la chefferie Likaw*, Les chefferies concernées sont celles de Bokondji, Bobe, Busu Dongo, Bomboma I et Bomboma II, ainsi que la chefferie Djando Maboko (deux villages).

Quant à l'appellation Bobey ou Bobedi dont nous avons déjà parlé plus haut, elle était, selon A. Bal, appliquée à tous les groupements au moment où ils occupaient la forêt entre la Lua et la Haute-Mwanda. L'auteur explique l'origine de ce nom par le fait que les groupements habitaient un territoire où croissaient beaucoup d'arbres appelés Mibey (pluriel de Mobey). De ce fait, leur territoire s'appellerait Bobey. 31

D'autres traditions parlent encore du nom Bongondo, nom qui existe toujours sur la rive droite de l'Ubangi, lieu d'origine des Bomboma-Likaw et qui se retrouve comme sous-clan dans la chefferie Bokonzi.³²

Du point de vue interne, il y a lieu de retenir que toutes les appellations plus ou moins génériques des Bomboma-Likaw sont quelque peu négligées au profit des identités claniques. Ainsi, chaque petit groupe se désigne par son nom : Bokonzi, Bomboma, Nzumbele, Motuba, Bobey, etc.

Les voisins des Bomboma-Likaw leur donnent aussi des appellations collectives dont la principale est Ngili. En effet, les Libinza (Nkoto) les désignent globalement sous le nom de Ngisi ou Ngili. Ce même nom est donné aussi aux Bodjaba, groupe composite comprenant une souche Libinza, auquel les Bomboma-Likaw ont imposé la langue et les coutumes, après leur pénétration dans les marais de la rive droite de la Mwanda. Les Likoka-Ntanda les appellent aussi Ngili ou Mangili.³³

On ignore l'origine et la signification exacte de cette appellation Ngili, largement répandue dans la région. D'après certaines informations recueillies auprès des Lobala du Territoire de Bomongo, quelques groupes de la rive droite de l'Ubangi, lieu d'origine des Bomboma-Likaw, s'appelleraient aussi Ngili. A ce propos Vandevenne note :

.

³¹ Bal A., p.42.

³² Hainaux, J., Rapport d'enquête sur le groupement non organisé dit des Tanda, Les Lobala et les Tanda se battaient aussi contre les Bongondo de la rive droite de l'Ubangi. Pour ce qui est du sous-clan Bongondo chez les Bokonzi, voir Mangbotu Likobe, *L'évolution socio-économique du Secteur de Bomboma de 1940 à 1960*, Mémoire de Licence en Pédagogie Appliquée, Institut National Pédagogique, Kinshasa, 1990,p.38.

³³ Mumbanza m.B., Histoire de peuples riverains de l'entre Zaïre - Ubangi. Evolution sociale et économique (ca 1700 – 1930), Thèse de Doctorat en Histoire, Tome I, UNAZA, Lubumbashi, 1980,pp.59-60.

On appelle Pala les riverains de l'Ubangi, rive droite (A.E.F.). Parmi ces riverains, il y a de nombreux indigènes (des villages entiers, dit-on) venus à la rive de gré ou de force (pression de l'administration française) et qu'on désigne également sous le nom de Pala. Ce nom est d'un usage très récent (depuis l'arrivée de l'Européen). Anciennement, on désignait les riverains de la rive droite sous le nom de Ngiri ou Ngili. On n'en explique pas l'origine. Faut-il croire qu'il est en rapport avec le centre de rayonnement des ancêtres, qui serait la région Ngiri du sud de Bomboma)?³⁴

Les voisins du Nord, les Ngombe et les Ngbaka ainsi que les Mbanza, appellent les Bomboma sous le nom de Boba. Ce nom provient de l'exclamation "Boba" qui signifie "Comment" et qui est très usité chez les membres de tout le groupe. 35

Cette étude, réalisée loin du terrain comme nous l'avons dit au début, ne permet pas de vérifier les derniers petits détails qui éclaireraient davantage la véritable identité des Bomboma-Likaw. Néanmoins, il apparaît clairement qu'ils forment aujourd'hui comme toujours un peuple à part, et ne doivent plus être confondus avec les Ngombe de la même région. Les Ngombe-Likaw des Administrateurs coloniaux n'existent pas dans la classification ethnique des peuples de la région.

Culturellement, les Bomboma-Likaw sont plus proches des Riverains de la Haute-Ngiri (Djando, Ndolo et Bamwe dont beaucoup sont issus des mêmes Bomboma-Likaw) et des Bomboli-Bodjaba qui ont également englobé des éléments Bomboma. Dans une certaine mesure, cette parenté peut s'étendre aux Likoka-Ntanda et aux Lobala, sans oublier leurs parents d'origine, en République du Congo/Brazzaville. Leurs institutions sont presque les mêmes ainsi que les usages. Ainsi par exemple, les noms des femmes commencent souvent par *Nya* et les aînés des familles portent comme titre de noblesse le nom *Mata* suivi du nom du père.

Pour donner une petite idée sur l'importance numérique des Bomboma-Likaw, nous pourrions nous contenter des statistiques du Secteur de Bomboma, de 1949.

Tableau n°1: Recensement du Secteur de Bomboma, en novembre 1949³⁶

_

³⁴ Vandevenne, H., Les Lobala.

³⁵ Mumbanza m.B., p. 60.

³⁶ De Valck F., *Résultats du dernier recensement du Secteur de Bomboma*, Bobey, le 8 novembre 1949. Archives de Gemena (District).

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Gr. Bomboma I	201	198	178	189	766
Gr. Bomboma II	238	237	268	271	1014
Gr. Lingunda	238	219	227	226	910
Gr. Ebuku	116	117	84	91	408
Gr. Bobey	542	416	431	394	1783
Total général	1335	1187	1188	1171	4881

Le Secteur de Bomboma comptait cette année là 4.881 habitants. En ajoutant la population Bodjaba qui était de 718 hommes, 806 femmes, 473 garçons et 343 filles, soit un total de 2340 habitants la même année, nous atteignons 7.221 habitants. La chefferie Bokonzi pour sa part comptait, en 1931, 432 hommes,509 femmes, 416 garçons et 398 filles, soit un total de 1.755 habitants. En 1926, la chefferie Motuba comptait 140 hommes, 151 femmes, 98 garçons et 90 filles, soit un total 479 habitants. ³⁷ En ajoutant la population de Nzumbele et Lokombo, de même que celle de Likaw dans le Territoire de Budjala, on pouvait dépasser facilement 10.000 habitants, soit plus que les Lobala et les Likoka-Ntanda réunis.

Voici à titre comparatif la situation des groupements Lobala-Nord, Lobala-Sud, Ntanda et Bomboli en 1946.

Tableau n°2 Tableau statistique de la population du Secteur Lobala- $Bomboli^{38} \\$

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Gr. Imese	50	32	18	23	112
Gr. Lobala-Sud	322	375	231	220	1155
Gr. Tanda	446	522	278	272	1518
Gr. Bomboli	457	541	274	231	1476
Gr. Lobala-Nord ou	448	529	237	198	1416
Lobala-Poko					
Total général	1730	1970	1038	944	5677

Les Lobala et les Likoka-Ntanda du Territoire de Bomongo étaient encore moins nombreux en 1949 comme le montre le tableau ci-dessous :

Tableau n°3 Statistiques annuelles, population indigène. Secteur de Lobala-Likoka³⁹

Mangbotu Likobe, p. 38 et p.43.

³⁷ De Valck F., Rapport d'enquête préalable à la création du Secteur des Ngiri, Territoire de Bomboma, Bomboma, le 9 décembre 1949. Archives de Gemena (District). Voir aussi

³⁸ Peters E.H.V., Rapport d'enquête préalable à la création du Secteur Lobala-Bomboli, cfr. De Valck F., Secteur de Manganzi, Tableau de la population, Bomboma, le 9 Décembre 1949. Sans les Bomboli qui étaient alors rattachés au Secteur de Ngiri avec les Bodjaba, les Lobala et les Ntanda (Likoka) ne comptaient que 4265 habitants en 1949.

	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Total
Gr. Lobala I	125	134	113	80	452
Gr. Lobala II	149	157	81	57	444
Gr. Lobala III	190	238	99	71	588
Gr. Likoka	554	785	330	312	1981
	1018	1314	623	520	2465

Comme on le voit, tous les Lobala et Likoka-Ntanda ne comptaient que 8.142 habitants à la fin des années 1940. Même en tenant compte de la réduction très sensible de la population dont parlent tous les documents, suite à la terrible maladie du sommeil et aux guerres de l'occupation coloniale, les Lobala-Likoka ne pouvaient pas dépasser 50.000 âmes avant la colonisation. Ces chiffres nous paraissent trop faibles pour permettre l'occupation massive d'un territoire supplémentaire entre la Lua et la Ngiri.

Les Bomboma-Likaw représentent ainsi un groupe important parmi les peuples du Sud-Ubangi. Avec leurs voisins Bobo qui comptaient 1855 hommes, 1854 femmes, 1654 garçons et 1376 filles en 1940, soit un total de 6.739 habitants⁴⁰, ils pouvaient occuper un territoire aussi vaste que celui des Lobala-Likoka.

Conclusions

Les villages entourés de fossés et abandonnés dans le Sid-Ubangi depuis Libenge jusqu'au Sud de Budjala en passant par Gemena sont un fait de civilisation dont les auteurs étaient partiellement connus. Il s'agit des Lobala, installés le long de l'Ubangi et aussi à l'intérieur depuis l'embouchure de la Lua jusqu'en aval de Mokame. Cependant, compte tenu de la direction de leurs migrations, les Lobala ne pouvaient pas occuper tout ce territoire qu'ils se disputaient avec d'autres groupes installés dans la même région. Nous avons essayé de démontrer que deux de ces peuples, les Bomboma-Likaw et les Bobo qui possédaient aussi des fossés de protection, avaient aussi occupé une grande partie du territoire concerné. Ils ont donc répandu cette civilisation de fossés partout où ils sont passés. Nous devons donc reconnaître que les premiers bâtisseurs de cette civilisation pourraient

³⁹ Registre des renseignements politiques, Territoire de Nouvelle-Anvers/Bomongo. Archives du Territoire de Bomongo.

40 Dieperinck A., Tableau statistique du Secteur des Bobo relevant du Territoire de

Bomboma, Bomboma, le 26 juin 1940. Archives de Gemena (District).

être les Lobala-Ntanda et les Bomboma-Likaw qui participaient depuis la rive droite de l'Ubangi à un même univers. Les Ngombe dits Bobo qui vivent depuis longtemps aux côtés des Bomboma auraient sûrement adopté les techniques de protection par les fossés peu après leur arrivée dans le bassin de la Lua. Ce vaste champ de batailles imposait à tous les groupes numériquement peu importants ces techniques spéciales de protection. Ce vaste territoire a été rapidement évacué par tous les petits groupements, incapables de faire face aux nombreux envahisseurs Ngbandi, Mbanza et Ngbaka.

Professeur Mumbanza mwa Bawele Jérôme-Emilien, Département d'Histoire, Université de Kinshasa.

CONFLICT AND SUBVERSION IN THE CENTRAL CONGO BETWEEN 1920 AND 1940

«Nos bonzes de Belgique ont refusé d'écouter les sages conseils des gens d'Afrique; ils ont considéré le Congo comme un joli et excellent gâteau qu'ils pouvaient, avec les amis, se partager et avaler gloutonnement; ils ont oublié qu'à l'injustice et à la carence gouvernementales, les indigènes répondraient par la révolte, passive au début, et ouverte et sanglante ensuite. »

(L'Avenir colonial Belge, 12/06/1934)

Résumé

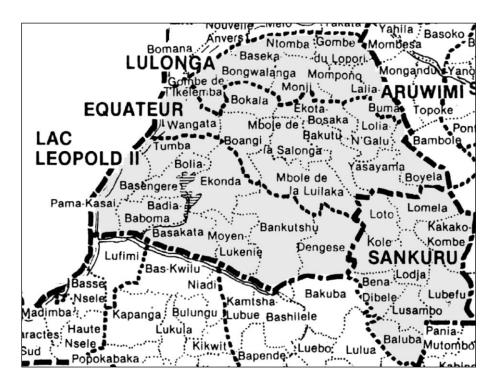
Au Congo, la période d'entre les deux guerres, est souvent considérée comme étant pacifique et un exemple de stabilité sous l'Administration Belge. Révoltes et insurrections se seraient produites avant et après, mais pas pendant les années vingt. Le but de cet article est de prouver le contraire. Les preuves qui sont avancées ici s'appliquent sur trois districts: l'Equateur, le Sankuru et le Lac Léopold II. La majorité de l'information provient de documents d'archives coloniales.

Mots-clé: Congo Belge; Léopold II; Entre les deux guerres; révoltes; insurrections; Equateur; Sankuru; Lac Léopold II.

Abstract

The interwar colonial period in the Congo is often considered as a peaceful and stable example of the ideal Belgian rule. Revolts and contestations arose before and after, but not during these twenty years. It is the aim of the article to counter this idea by providing proof of the contrary. The evidence that is presented here focuses on three districts that were located in the central Congo, namely the Equateur/Tshuapa district, the Lac Léopold II district and the Sankuru district. The majority of the information is based on colonial archival data.

Keywords: Belgian Congo; Leopold II; Interwar; revolts; Equator; Sankuru; Lac Leopold II.



Extrait de la Carte administrative de janvier 1929 dessinée par Léon de Saint Moulin, Zaire-Afrique 1988, p. 205

1. Introduction¹

This article results from research that has been done in order to graduate in African Languages and Cultures from the University of Ghent, Belgium. The original thesis covered as many Congolese subversive movements as we were able to find out for the period between the First and the Second World War and for the whole colonial territory. I tried to meet the assertion of a completely pacified and harmonious Belgian Congo, an idea that mostly dominated – and still dominates – in popular reflections on the relationships between the colonizer and the colonized since World War I. The transition in 1908 from the Congo Free State into the Belgian Congo namely suggested in the public opinion at the same time the transition from a brute exploitation policy into a more humane policy by the Belgian government who, although self-interest remained the priority, also pretended to cherish its colonial child in a loving and nonprofit manner. The Belgian paternalistic attitude caused, according to the colonial servants, almost

_

¹ I owe many special thanks to Prof. Dr. Michael Meeuwis, Prof. Dr. Luc François and Honoré Vinck for steering my research and article in the right direction, for their answers to my questions and for all their practical guidelines. My parents, my sister Anja and Patrick can not be praised enough for their unqualified and sincere support, their loving care and trust on which I could fall back at any time. Thank you all very, very much.

immediately the full implementation of the *Pax Belgica*. Peace and stability, harmony and mutual respect seemed to have been re-created in the colony. The interwar period has generally been considered as the absolute top of the pacification process.

The aim of this article consists of an attempt to critically question this general view, by searching for indications and proofs of the contrary. A lot of researchers have been doing research on opposition movements that occurred during the first decennia of the colonisation² and during the years that preceded the decolonisation process³. As far as we know, only few gave special attention to contest during the 'stable' Twenties and Thirties, even though this period knew two very severe economical crises. Of course, many words have been dedicated to opposition groups that could count on enormous grassroots support and whose actions caused the colonials more headaches than they must have liked, for example the Kimbanguism and Kitawala movements, the Bapende uprising, et cetera. Since these subjects have been studied thoroughly by now, we have made no special effort to search for new elements in the archives about them.

In this article however, I will not attempt to cover such a huge territory as the previous Belgian colony was, but we will concentrate on events that happened in the Equateur/Tshuapa district, the Lac Léopold II district and the Sankuru district. Some prior remarks are absolutely required here. During the Belgian occupation, geographical borders and names of provinces, districts, territories and places were more than often the object of change. The Equateur district for example 'existed' from 1888 until 1932, in 1932 the name was altered in the Tshuapa district and in 1950 it was renamed the Equateur. The area remained geographically roughly the same. Since this change took place during the period that is at discussion here, I will nominate the area the Equateur/Tshuapa district in order to prevent confusion. I have geographically classified my material mainly on the basis of a map of the Belgian Congo made by L. de Saint Moulin, a map which represents the administrative organisation on the 1st of January 1929⁴. So in this article, I will attempt to provide clear information about social and political conflicts that occurred in the Equateur/Tshuapa, Lac Léopold II (two districts that were part of the Equateur province) and the Sankuru district (that was situated in the extreme northeast of the Kasai province). However, not the complete area of these districts will be discussed. I will

-

² Force Publique, 1952; Vellut, 1987; Vinck; 1992

³ Verhaegen, 1966; Young, 1965; the articles in Adam (Ed.)

⁴ source: http://www.cobelco.org/Cartes/carte_1929.htm

mainly concentrate on events in the territories of Salonga, Ekota-Bosaka, Bakutu, Lalia Ngolu and Yasayama in the Equateur district; in the Bankutshu and Dengese territories in the Lac Léopold II district and in the Lote, Lomela, Kole, Bena Dibele and Lodja territories in the Sankuru district. However, I want to stress that the borders of the provinces, districts and territories are purely technical demarcation lines; the events in one area obviously did not end there but had more than once great influence on the direct and more remote surroundings.

It is not exhaustive in that, first of all and obviously, there must be cases of conflict and subversion that never made it to any archival or other written record, but secondly also in that some cases may be attested in archives that I have not consulted (see below). It is, however, comprehensive and not merely representative, in that as far the archives I did consult are concerned, I have tried to cover as much materials as possible.

In my quest for information about resistance against the imposed policy during the interwar period, I have mainly concentrated on existing literature and especially on archives. This research is mainly based on documents found in the archives of the Ministry of Foreign Affairs, Foreign Trade and Development Cooperation in Brussels; the archives of the Centre Aequatoria⁵ and the archives of the Royal Museum of Central Africa in Tervuren. Although many problems cropped up during the data collection, the archives appeared to be the best option in order to be able to show up with new evidence. Nevertheless, it should be kept in mind that all the information is derived from Belgian sources and communications. A Congolese version of the historical facts is highly needed since it could propose us other insights.

2. The concept of resistance in the context of the colonized Congo

According to Crummey (1986: 2), social history "(...) calls particular attention to the views and actions of those marginal to the male- and class-dominated institutions of traditional historiography: women, workers, peasants and criminals". Before, historians of Africa made the crucial mistake of almost completely denying the engagement of these marginal groups in various political performances. Vellut (1974: 84) goes a step further by advancing the thesis that there is a great need for exploring the history of economies, rural cultures and social movements and for stressing

-

⁵ see also http://www.aequatoria.be

temporal and spatial continuities, in order to be able to expose a correct social history for Central Africa. Moreover, he suggests that meaningful explanatory models should no longer isolate their subject but should throw a global view over it, transcending temporal and spatial borders. Keeping also the enormous complexity of a colonial situation at the back of our mind, social historiography now seems to be our ideal guide for exploring rebellion actions in the Belgian Congo. Vellut (1974: 80-82) stresses that an absolute prerequisite for a social history of Central Africa is to question the existing dualist theories about the region. These dualist theories present the 'traditional' societies as civilisations that were stable and free from conflict while conflicts arose when 'traditional' and 'modern' cultures met. This sort of analysis gave, in his opinion, birth to a corpus of theoretical reflections and practical investigations that are situated on a contradiction axes between African societies and European power. The data that will be exposed further in this article are precisely examples of clashes between these African societies and European power. This however does not mean that I adhere to any dualist theory. I do not consider the encounter between the European colonizer and the Congolese colonized as the absolute starting point for violence and war in the Congo, nor do I believe that only hostile and violent relationships between them were the only possible interaction media. The subject of this research however is immediately concentrated on the more hostile relationships between on the one hand a colonizing apparatus, consisting of Europeans and their African soldiers and intermediaries, and on the other hand, the colonized, oppressed and powerless segments of the local populations.

It is commonly accepted that these African societies, as colonized communities, did certainly not react in a homogeneous manner to the occupation by the European power. Researchers have therefore developed several reaction models, with active acceptance and active opposition as the extremes of the axes. We can consider the distinction between rural and urban movements, a religious motivation, the time of the occurrence, et cetera as other classifying criteria. I believe that we need to be very careful when we investigate religious motivated politics or politically motivated religion. The historical study of African religious movements confronts us, according to Vellut (1974:82-83), with some real problems which are particularly due to the plasticity of the rituals. In his opinion, a continuing alteration does in no way facilitate any chronological reconstruction. Moreover, there is a real threat of narrowing religion into a social constellation. Doom (1980: 17) quotes in this regard that politics and

religion affect each other mutually in social formations with religion as the dominating factor. The prophets at the head of these movements were mostly also influential political characters. Vellut (1987: 49) believes that particularly these religious movements and the roots of the Congolese political consciousness as anti-movements were able to transcend the local level. Whether the resistance was religiously inspired or not, Doom (1980: 15) believes that it is an important prerequisite for every researcher to discover whether the Congolese counter forces lay within an emancipation movement or not. He is convinced that we should no longer consider the strive for emancipation as a linear and continuous process but should look upon it as a 'discontinuous continuity'. The discontinuity is to be found in the tempo and in the locality: the discontinuity in the tempo means that periods of relative peace were replaced by sudden and heavy outbreaks; the discontinuity in the locality originated when people clung to some form of protest and missed the connection with another – more modern – form of it. The basic aim to regain the grip on the own society however remained continuous.

But, let us now take a look at the prime factor, what was it that motivated the population exactly to undertake rebellious actions? In the opinion of Boahen (1985: 12-14), the African reactions to colonialism were, beyond the ethno-cultural and political situation, in great extent determined by the socio-economic forces that regulated their lives. He believes that the main objective of African resistance was not to overthrow the dominant system but to recreate it in a more humane and less oppressive system. Jewsiewicki (1987: 136) agrees with him in that way that he states that popular revolts in Congo since 1918 were ideological and social adaptation crises to modernity and not the denial of it. He pays special attention to the ideological factors that underlie subversive actions, since he is convinced that a dominated group can only pose itself against the dominant group by producing its own ideology. Therefore he stresses the need for researchers of popular revolts in the Congo to accept that the colonization was part of the social and economical world of the population. The main conflict between the dominating and dominated groups was, in his opinion, founded on the speed and political control of the progress process (Jewsiewicki: 1987: 142; 145). For Nelson (1994:176) the main cause of revolts and resistance in the Belgian Congo is to be found in the growing poverty and in the undermining of the traditional social structures. In the Thirties for example, the fall of purchasing prices and the rise in taxes and compulsory labour was accompanied by an almost proportional rise in the reported revolts.

According to Davidson (1985: 690-691) "increased state control, a tightening web of racist regulations, an elaborate patronage policy and a wave of epidemics undercut the effectiveness of social protest in the Belgian Congo. Nevertheless, popular opposition continued, although on a smaller scale, and took different forms than it had in the preceding period." With the creation of a network of loyalist chiefs and the extension of the state apparatus in more remote areas, direct confrontations almost completely disappeared, he believes. I think that the material that will be exposed in the next part of this article is able to meet this argument of Davidson. The number of direct confrontations still remained very high according to the annual reports of the colonial army (the Force Publique) and testimonies of the administrators. It is possible however that the share of the passive disobedience increased over the years. Also the extremely violent character of the colonial situation should not be underestimated. Relationships between the government and the governed were based on a mutual usage of violence (Jewsiewicki: 1987: 138-139). The popular revolts were also strongly determined by this dominant use of violent behaviour. Not only the violent character but also the male dominance had great influence on the form and actions of resisting groups. Often, the violence turned itself against the members of the dominated society itself, especially against the women, and became the accepted social regulation system. Ndaywel è Nziem (1998: 410) also believes that almost all the autochthonous reactions against the imposed system transformed into violent actions.

As I mentioned before, different researchers proposed different norms and categories for classifying oppositional movements in the Belgian Congo. Some pose the events on the midfield between the two extremes of active acceptance on the one hand and active opposition on the other hand, other value the distinction between rural and urban spheres highly or form coherent entities based on chronological demarcation lines. Vellut (1987: 34-49) bases his classification on the three social settings in which resistance movements against the colonisation developed: peasantry, working class and soldiers. Unravelling the history of peasant resistance means for the historian discovering a tangle of religious movements, secret societies, social conflicts, violent clashes and silent resistance. One phenomenon often contains different dimensions. During the interbellum period, especially the abuses of the economical mobilisation regime caused the most passionate revolts. The severe supervision in the industrial or commercial centres, which were developed by the European occupation, could not prevent the working class from undertaking modern oppositional actions. It should be kept in mind that the legal formation of trade unions was an exclusive privilege for the white working class until the mid Forties. The third social setting that Vellut discerns is the soldier class. He quotes that only the mutiny of July 1960 was clearly directed against the colonial regime. The classification which Masare (1968: 247-258) passes us discerns four stages in the growth of nationalism in the Congo: primary resistance, syncretic religious movements (Kimbanguism and Kitawala), pre-political associations (alumni associations, circles d'évolués, associations des ressortissants) and urban riots. Crummey (1986: 13) states the following existing typology: early rebellions which accompanied the establishment of the colonial rule, post-pacification revolts which followed the early rebellions, the massive nationalist revolts of the Forties and Fifties, the postcolonial revolts of the Sixties. He values this typology useful but stresses that it "exaggerates the peaceful nature of the interwar years and overplays the immediate importance of European colonial rule as a causal factor". We have outlined now some of the most common and very useful classification models. However, in my opinion, our collected data for the proposed area and period do not lend themselves to be classified completely into one or another of these classifications. I believe it is better to throw a global look at these conflicts and to value every aspect of it as a worthy element rather than making a distinguishing characteristic of it. In what follows, I will mainly organise my material in a more geographical and chronological coherent manner.

3. Contests and conflicts

In our quest for proofs of contestation movements in the Belgian Congo during the years between 1920 and 1940, we found several documents that reported directly about a problematic social and political situation in the Equateur/Tshuapa, the Lac Léopold II and the Sankuru districts. Since there is a huge discrepancy in the number of available documents for one and another phenomenon, it is very hard for some incidents to identify their direct and indirect causes, their impact, their consequences, et cetera. In order to provide a survey-able text, I first had the idea to order the data on the basis of their degree of activity or passivity. Active resistance actions were than for example direct attacks on persons or buildings with a connection to power, passive resistance might have been expressed by fleeing, not complying with the obliged taxes, et cetera. The problem with making such a division arose when I realised that the borderline between

both categories is a very, very delicate one. It will be clear from the provided material that in most of the situations the population combined active and passive resistance tactics. I believe that exactly this combination made their actions stronger and more feasible. Making a distinction on the degree of activity/passivity would therefore weaken the view on these subversive actions.

3.1. Equateur/Tshuapa district

Already by the end of 1920 and the beginning of the year 1921 some serious attacks on the symbols of power were reported⁶. These attacks were led by the population in the territory between the Salonga and the Lomela rivers and were directed both against buildings and persons. Factories in Ikali, Monjuku, Watsi Kengo and Yele and a government building in Ilengué were destroyed, mostly by arson. A factory in Gombé Isongo was also a target but could be defended in time. Several columns and detachments of the Force Publique also got attacked by the Congolese, for example in Dongankwa, in Ilengué and in Watsi Kengo. The rumour went round that the number of rebels would have come to more than 4600 taxpayers. The most frequent attacks were however not immediately directed against the colonial occupier, but more often against the Congolese collaborator and intermediary. Nelson (1994: 143-144) believes that resistance in the Watsi-Kengo area smouldered for at least three years.

An analysis of the state of mind of the population of the Equateur district in 1928 revealed that the obedience of the population was still very relative⁷. Almost all the chiefs developed a desire to independence which caused a strong passivity with regard to their obligations. An expansion of the colonial apparatus was required since several administrators complained about the passive resistance of the population, especially in the territories Ekota-Bosaka, Bakutu and Lalia-Ngolu.

In 1930 rumours circulated in the region of the Ruki, Busira and Momboyo (situated in the west of the Equateur province) about a plot which was hatched against a European⁸. Because of this alleged plot and because of the formation of friendship alliances or *boseka* by the population, the situation was experienced to be unstable for the colonial occupation. A military operation was charged in the western Wangata territory therefore.

⁶ Afrika-archief; GG13.616; 12/02/1921; N°3232/E; 5 p.

⁷ Tervuren; Papiers Beernaert, Joseph; RG1080; boîte 2; farde X; N°189; 15/01/1929

⁸ Afrika-archief; FP2450; N°171; N°87/R.F.P.; 25/06/1931; Beernaert

Another military promenade was carried out in 1931 in the area of the Yasayama since they refused every labour and attempted to plunder factories.

An incident along the way between Yangambole and Boteli in September 1931 resulted in the implementation of another military action in the area⁹. During this action, only one third of the total population stayed in their villages, the others took refuge in the woods. By the same period, the villages of Bolemba, Bombongo, Bomputu, Liemba, Biala and Yundji got subjected to an occupation regime since the authorities had experienced a collective recalcitrance which was characterized by aggressions and violent oppositions.

The annual reports of 1932 mentioned a very bad and alarming state of mind of the Bakutu-Bosaka and Mundji populations¹⁰. The obliged taxes and labour caused a growing hatred against the regime. Not direct resistance against the colonial occupier was the result of this state of mind, but rather fleeing for the tax collector and aggressions against the Congolese intermediaries were the most frequent responses. Even after a police operation, the situation in situ remained almost unaltered. The police operation even seemed to have caused an increase in the number of armed incidents.

A very specific form of passive resistance was reported with regard to the Mongo society in the Equateur district¹¹. Several persons notified a severe decline in the birth rate. It was believed that the prime cause of the infertility was to be found in the inability of the group to adapt to the new civilisation rhythm. They seemed to react to the occupation by no longer producing an offspring¹².

The annual reports of the Force Publique provide information about police operations, military occupations and promenades which were undertaken in the colony. With regard to the Equateur/Tshuapa district, most of the important actions were undertaken during the years 1928, 1929, 1932-1935¹³. The majority of the actions were charged in the territories of the Bakutu-Bosaka, Mundji and Mbole to calm down their continuing hostile state of mind.

⁹ Afrika-archief; AI1406; AV9a; N°4/A.I./route; 3/10/1931; 3 p.; De Jaegher

¹⁰ Afrika-archief; AI1406; 3e dossier; N°1580; 28/11/1934; 17 p.; Ermens

¹¹ Aequatoria; Fonds Boelaert; Dossier FB.E-3; p.472-1371; boîte 48; FB76; p.675, 680

¹² see also Hunt, 1999

¹³ Afrika-archief; FP2458-2459

3.2. Lac Léopold II district

The majority of the most vivid subversive actions which were undertaken in the Lac Léopold II district occurred in the period between 1927 and 1933. The Dengese territory, situated most easterly of the district on the border with the Sankuru district, formed an important and major action ground. In 1927 already, several police operations and occupations of the territory were carried out¹⁴. The immediate causes of these actions are not described thoroughly; we can imagine however that they were the result of a hostile atmosphere in the area. The soldiers remained the target of threats by the population and the danger of rebellious actions by the Dengese was still very high. The authorities therefore preventively ordered a complete disarmament of the population. The police operations and occupations in the Dengese area continued during 1928 and were substituted in the beginning of 1929 by a real and general occupation¹⁵. The real outburst of what smouldered for several years came in the mid-1931¹⁶. From then on, several events happened in quick succession. By the end of August, many north-eastern Dengese villages attacked, with the support of the Bapende of Monkoto and several Bankutshu, an administrator in an ambush. The attackers withdrew with a lost of fifteen men; one soldier got killed, another one wounded. Due to this clash, a huge military operation was ordered. By the end of September, three incidents with fled inhabitants were reported¹⁷. The missionaries and traders however informed the authorities of a stable and calm atmosphere in the region¹⁸. They believed the ambush was an isolated manifestation of the turbulence which the economical crisis caused. The local authorities continued to consider the events as local incidents without repercussions for the neighbouring areas. The military operations were prolonged; nevertheless also the reports about incidents did not end¹⁹. A dozen of north-eastern Dengese villages joined the resistance movement²⁰. A generally considered proof for joining the rebellion was the acceptance of medicine and fetishes of the sorcerer Simba. The resistance in almost all the cases combined both passive disobedience, against the occupation and taxes,

 $^{^{14}}$ Afrika-archief; AIMO1637/9196; II.Q.5.a; 7; 5/5/1927; N°12/1882/POL./E.I.

¹⁵ Afrika-archief; FP2458; Rapport annuel 1928; p. 68-71

¹⁶ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 1; N°62; 30/08/1931; Beernaert

¹⁷ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 10; N°83; 20/10/1931; Beernaert

¹⁸ Afrika-archief; FP2450; N°12; p. 4; N°78; 3/10/1931; Tilkens

¹⁹ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 13; N°447; 16/10/1931; Tilkens

²⁰ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 10; N°83; 20/10/1931; Beernaert

and active attacks, for example the committing of arson in buildings in Diia. The military operation got enforced by troupes and material. The main aim of the operation was to localise the rebellion in the north-east of the Dengese territory and to encircle the rebels²¹. The Wodji of the Lac Léopold II and the Sankuru districts meanwhile also accepted the influence of Simba. A troop that was sent to Bosenge met plenty of rebels there by the end of October²². In Gombe, the rebels refused strive and fled into the woods where they set up ambushes. The revolt in the east of Embe-Djia-Ikongo-Bolingo and in the north of Lukenie seemed to be localised by the end of October²³. Two villages fled and three villages in the extreme east of Dengese joined the rebels of Kole. Passive resistance continued in Bolobo in the south of Lukenie. The situation in the other parts of the district Lac Léopold II was reported to be normal. Although one source mentioned, in the beginning of November, a continuing amelioration of the situation and the absence of overt resistance in the area²⁴ another source reported about two clashes between troops and rebels of Kondjio, Kanda and Bosenge²⁵. The inhabitants of Bolingo, Gele and Ibamba fled and several other villages ceased resistance. A new attempt was made to encircle the rebels by following the line Dumba-Inkoko-Impete-Ikono-Mokanda in the north-east of the territory²⁶. Two new threats rose up in the south Lukenie and in Ila. The situation in the north-east of the Dengese territory was still very unstable in December 1931²⁷. Several villages were set on fire before the arrival of the military troops. Death and wounded persons fell, on both sides, in different ambushes. The situation aggravated around Misumba in the Bakuba territory and in Bulongula where Simba gained popularity. The population of Misumba however expressed fidelity to the colonial government when the troops arrived there. In the mid-December, the authorities feared for a serious aggravation of the situation in the north Kole area²⁸. In the south Lukenie, indecisiveness and unwillingness ruled with regard to an occupation. The rebels remained hidden in refuges. The situation around the Sankuru was stabilized and Bulongula was reported to be completely

-

 $^{^{21}}$ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 14; N°86; 27/10/1931; Beernaert

²² Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; p. 19; N°91; 7/11/1931; Beernaert

²³ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 15; N°87; 29/10/1931; Beernaert

²⁴ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 16; N°89; 3/11/1931

²⁵ Afrika-archief; FP2450; N°172; p. 17; N°88; 3/11/1931; Beernaert

²⁶ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; p. 22; N°95; 18/11/1931

²⁷ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; p. 29; N°105; 2/12/1931; Beernaert

 $^{^{28}}$ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; p. 34; N°116; 16/12/1931

deserted. The Misumba, Bena Dibele and Kole areas seemed to be pacified in the course of December. The southern part of Dengese looked stable by end-December but in the north Lukenie the movement remained highly present in several villages²⁹. This unstable situation continued to dominate the first months of the year 1932. The inhabitants of fourteen villages in the north Lukenie promised to return to their villages and the state of mind of the Wodji in the Sankuru and Equateur districts was experienced to be favourable³⁰. However, the inhabitants of the north Lukenie still remained indifferent to the demand of cleaning the villages, building bridges and handing in their weapons³¹. By mid-March, the situation in the Lac Léopold II and the Sankuru districts was described to be generally calm³². From then on, the whole Dengese territory was subjected to an occupation that ended in December 1932³³. In 1933 a new occupation was implemented on the Itende, Gandeole, Ikongolo, Tshiki and Gele in the Dengese area³⁴. The reason therefore was the continuation of passive resistance against the performance of the obliged taxes and labour with these groups. The state of mind of the other Dengese populations had seriously ameliorated during 1933. This occupation lasted until December 1934; from then on it existed only on paper as a preventive measure.

An article in *L'Essor Colonial et Maritime* explained that the reason for the revolt in the Dengese territory was not to be found with the inhabitants of this territory but with the arrival there of inhabitants of the Sankuru district³⁵. Several circumstances herded people together on the borders of the Equateur and Kasai provinces. These refugees stimulated subversion under the present habitants, what caused an upstanding that was supported by some two thousand rebels. According to the article, the Dengese territory was never completely pacified and hostile manifestations were very frequent. Vellut (1987: 41) agrees that this region, which was economically dominated by the cotton cultivation, was long time subjected to passive resistance and a violent regime. He considers the severe economical crisis of 1931, the abuse of violence, the obliged cotton culture

-

²⁹ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 3; p. 37; N°1; 2/1/1932; Tilkens

 $^{^{30}}$ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 3; p. 39; N°6; 15/1/1932; Tilkens

³¹ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 3; p. 41; N°24; 7/2/1932; Tilkens

³² Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 3; N°95; 15/3/1932

³³ Afrika-archief; FP2459; Rapport annuel 1932; p. 52-55

³⁴ Afrika-archief; GG18.316; N°160/1er B.; 2 p.; 20/2/1935; Wauters

³⁵ Afrika-archief; FP2450; N°12; farde 2; p. 24; La Révolte du Lac Léopold II

and the strong decrease in the prices as major elements that contributed to the heavy outbreak.

3.3. Sankuru district

At the end of 1919 and the beginning of 1920 a turbulent atmosphere erected among several western situated population groups of the Sankuru district³⁶. The hostile situation was mainly caused and fed by a fetishist who was called *Ikay*, a name which was also given to the following revolt. He could count on the trust and credulity of the population whom he made believe that he could free them from European occupation and turn the European weapons into useless utensils. His promise to regain independence supplied him with an enormous grassroots support, a combination that would cause a widespread Sankuru and Equateur revolt. The fetishist trained several disciples who at their turn travelled to more remote areas and spread the rebellious ideas there. In the beginning of 1920 the rebellion was decided in the western part of the Sankuru district. In July 1920 the movement knew a great expansion in the direction of the Equateur district, mainly with the Yongo population. Once the movement was well established and organised there, it expanded very quickly to the neighbouring Tomba-Nongo, the Bosongo and Booli populations. By the end of Septembre 1920, an administrator who wanted to check the overheard rumours about this subversive atmosphere got attacked by the Bosongo, Booli and Tomba-Nongo at ten kilometres of Ekombe. Several deaths and injured persons fell on both sides. Four days later the Bosongo committed arson in the state buildings of Boliko and Ikali and in the factories of Ikali. Soon after, also the factories of Mondjoku were destroyed by arson under the command of a disciple of Ikay. The Ikay-rebellion continued its expansion; the following populations who joined it were the Pongo and the Batua. The authorities were very anxious about a possible seduction of the turbulent Songo of Liwe³⁷. They would be able to spread the revolt in the territory of Befale with the help of refugees who occupied the left-side of the Ikelemba river. Also the habitants of the Lomela basin had formed a coalition and refused to obey the European authority and work for them. They all left their villages and crowded together in a desert place. A certain Loleki was the major

³⁶ Afrika-archief; GG13.616; 4 p.; 31/01/1921

³⁷ Afrika-archief; GG.13.616; N°1041; 2 p.; 7/02/1921; Chaudière

leader of this action. Reunions and resistance coalitions took place and Bofomela rites³⁸ united the several groupings.

What were the direct and indirect causes of this contestation ideology that it was so easily incorporated by these different population groups? According to one source³⁹ the revolting population declared that neither the taxes nor the labour had anything to do with their decision to end their obedience. The fetishist Ikay was the main culprit. The deficiency of European staff and military power in such a vast territory increased their trust in the efficiency of their action. Vellut (1987: 32-33) however is not of the same opinion, he believes that the revolt really is to be declared from within the administration system that regulated the region. According to him, the basic problem of this administration system was the fact that it was nothing more and nothing less than the system of the intermediaries which was successfully applied during the conquest and the rubber period. In the years after, capitas-acheteurs, as Vellut calls them, were installed in the villages where they organised the commerce and collected the tax money. So they were very closely involved with the administration and the commercial companies. He sees the Ikay rebellion of 1919-1920as a real culmination point of the existing tensions between the intermediaries on the one hand and the notables and patriarchs on the other hand. These last ones felt that their traditional power and standing was seriously threatened by this new class of intermediaries. Investigations in the region of Gombe Isongo provide us another possible explanation for the resistance against the colonial situation⁴⁰. The population declared to be very unhappy with the organisation of administrator Paucheun⁴¹. The administrator obliged them (under the threat of severe physical penalties) to work with the copal, to buy European fabrics; he forbade them to wear traditional dress, to dance and sacrifice, to work on their own fields, et cetera. They followed the Ikay by accepting the talisman in an attempt to restore their former way of life. Should the Bula Matari treat them well and appoint a good administrator, there would be no resistance anymore. An investigation with the Kengo population revealed the same complaints about the approach of Paucheun.

_

³⁸ J. Van Avermaet, Nota over de Bofomela, *Aequatoria* 2(1939)133-137

³⁹ Afrika-archief; GG13.616; 4 p.; 31/01/1921

⁴⁰ Afrika-archief; GG13.616; 11 p; Van der Kerken

⁴¹ Edgard Paucheun. *Ikaïe. Brousse tragique et joyeuse*, Editions du Frêne, Bruxelles, 1951, 124 pages et *Annales Aequatoria* 17(1996)314-315

In 1928 three major military promenades were performed in the Lomela, Kole and Dimbelenge territories of the Sankuru district⁴². This permits us to suppose that the situation in these territories was not stable but seriously worried the authorities at that time. A couple of years later, in 1931, several villages in the Lusambo district revolted overtly⁴³. Especially the habitants of Sankuru-Edumba showed a clear state of resistance, they attacked for instance the Forminière II boat. Also the Isaka village announced an open revolt⁴⁴. The rebels occupied two posts. Here we see a strong connection with what happened around the same period in the Lac Léopold II district since Dengese refugees were hiding in the Mweka territory and supported the strive. The reaction by the authorities was to enforce the military operation in the whole Lusambo district⁴⁵. Also in the period 1932-1934 several actions were undertaken by the military army in the Sankuru district⁴⁶. In 1936 a severe increase in the number of talismans and magic utensils with subversive purposes disturbed the colonial authorities, especially in the region of Basongo-Meno⁴⁷. Secondly there was an amazing number of escapes and indifference concerning the obliged labour in the territories of Kole and Loto. Military promenades were undertaken in order to expose the power of the military forces, to stop the magic propaganda and to make the refugees return and take up labour.

4. Conclusions

I believe that a first major conclusion, which can be drawn from the presented data, is the fact that there is a very strong interconnection between several events that found place in the three considered districts. The Ikay rebellion of 1920-1922 in the Sankuru district had strong influence on rebellious actions in the Equateur/Tshuapa district during approximately the same period. The interference between the events in both districts led to what was even called 'a widespread Sankuru and Equateur revolt' [see higher]. The subversive manifestations that occurred during the last years of the Twenties and the first years of the Thirties were also strongly connected. Especially the outbreaks in the Dengese territory and in the Sankuru district

_

⁴² Afrika-archief; FP2458; rapport annuel 1928; p. 68-71

⁴³ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; N°92; 12/11/1931; Beernaert

⁴⁴ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; N°98; 20/11/1931; Beernaert

⁴⁵ Afrika-archief; FP2450; N°172; farde 2; N°101; 22/11/1931; Beernaert

⁴⁶ Afrika-archief; FP2459; Rapport annuel 1932, Rapport annuel 1933, Rapport annuel 1934

⁴⁷ Afrika-archief; FP2459; Rapport annuel 1936; p. 54-57

were heavily allied since refugees of both areas spread subversive ideas among the inhabitants of both the areas. There are no direct or explicit proofs of a connection of these events with the social agitations in the Equateur/Tshuapa district in the period between 1928 and 1932; I believe however that we might also assume a link between these occurrences.

It is obvious from the presented material that most of the violent meetings occurred in the first years of the Twenties and roughly between 1928 and 1932, which was the time of the two severe economical crises. We can conclude that the consequences of these crises – for example increased labour pressure, decreased prices, intensified production, et cetera – caused a favourable context for general dissatisfaction and revolts. However, the rebellious actions would not have been able to count on such a large grassroots support if the events of the preceding years would not have snowballed. I believe an accumulation process of years only made such huge and widespread actions possible.

In most of the presented cases we can discover an interaction between political agitation and religious support. This is clearly the case in the Ikay uprising in the Sankuru and the Dengese revolt in the Lac Léopold II. This confirms the idea of Doom (1980: 17) that religious figures also often were influential political characters. Mostly religion constituted the frame of political ideas since legal political formations by the Congolese were strongly forbidden.

Almost all the subversive actions or movements appeared as a combination of active and passive dimensions. Fleeing and refusing to comply with the obliged taxes were very popular passive resistance tactics while committing arson and attacking military detachments were the most frequent active reactions to the colonial situation. Exactly this combination of passive and active elements strengthened the attempts of attacking power. The reaction of the colonizer however was severe for the revolted population. Mostly a police operation or military promenade was undertaken to suppress the revolt in first instance. When the situation stabilized, an occupation by the *Force Publique* replaced the previous measures. This meant for the inhabitants more supervision and direct contact with the Belgian power.

I hope I have succeeded in the aim of this article to provide obvious proof and data that refute the generally accepted idea of a peaceful interwar society in the Belgian Congo. The collected data for the Equateur/Tshuapa, the Lac Léopold II and the Sankuru districts provide us of information that allows us to seriously doubt the *Pax Belgica* ideology. More research on the

other areas of the former Belgian colony might allow us to expand this theory.

References

Adam, Bernard (Ed.)

1989 Congo-Zaïre: La colonisation, l'indépendance, le régime Mobutu, et demain? Brussels: Groupe de Recherche et d'Information sur la Paix (GRIP).

Boahen, A. Adu

1985 Africa and the colonial challenge. In A. Adu Boahen (Ed.) *General History of Africa VII. Africa under Colonial Domination 1880-1935*: 1-18. London: Heinemann.

Boelaert, Edmond

1995 Ikakota, *Annales Aequatoria* 16, 117-122 1995 Bokatola, *Annales Aequatoria* 16, 122-127 1947 Les Bongili, Aequatoria, X, 1, 17-34.

Crummey, Donald

1986 Introduction: 'The great beast'. In Donald Crummey (Ed.) *Banditry, Rebellion and Social Protest in Africa:* 1-32. London: James Currey; Portsmouth N.H.: Heinemann.

Davidson, A.B. & A. Isaacman & R. Pélissier

1985 Politics and nationalism in Central and Southern Africa, 1919-35. In A. Adu Boahen (Ed.) *General History of Africa VII. Africa under Colonial Domination 1880-1935*: 673-711. London: Heinemann.

Doom, Rudy

1980 Emancipatieprocessen tussen de twee wereldoorlogen bij de rurale bevolking van Belgisch-Kongo. *A.V.R.U.G.-Bulletin*, jaargang 7, 3/4: 14-22.

Force Publique

1952 La Force Publique de sa naissance à 1914: Participation des militaires à l'histoire des premières années du Congo. Brussels : Institut Royal Colonial Belge – Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut.

Hunt, Nancy Rose

1999 A colonial lexicon of Birth Ritual, Medicalization, and Mobility in the Congo. Durham, NC: Duke University Press.

Jewsiewicki, Bogumil

1987 Pour une histoire comparée des révoltes populaires au Congo. In Catherine Coquery-Vidrovitch & Alain Forest & Herbert Weiss (Eds.) *Rébellions-Révolution au Zaïre 1963-1965. Tome 2:* 130-156. Paris: Editions L'Harmattan.

Masare, John

1968 African politics in Congo-Kinshasa to independence. In T.O. Ranger (Ed.) *Aspects of Central African History*: 246-272. London: Heinemann.

Ndaywel è Nziem, Isidore

1998 Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République Démocratique. Paris & Bruxelles : De Boeck & Larcier s.a.

Nelson, Samuel H.

1994 *Colonialism in the Congo Basin 1880-1940*. Ohio : Ohio University Center for International Studies.

Vellut, Jean-Luc

1974 *Guide de l'étudiant en Histoire du Zaïre*. Kinshasa-Lubumbashi : Editions du mont noir.

1987 Résistances et espaces de liberté dans l'histoire coloniale du Zaïre : avant la marche à l'Indépendance (ca. 1876-1945). In Catherine Coquery-Vidrovitch & Alain Forest & Herbert Weiss (Eds.) *Rébellions-Révolution au Zaïre. 1963-1965, Tome 1:* 24-73. Paris : L'Harmattan.

Verhaegen, Benoît

1966 Rébellions au Congo. Brussels : CRISP.

Vinck, Honoré

1992 Chefs et patriarches de Mbandaka. In *Annales Aequatoria*, 13, 517-528.

1992 Résistance et collaboration au début de la colonisation à Mbandaka (1883-1893). In E. Müller & A-M Brandstetter (Eds.) *Forschungen in Zaïre*: 481-508. Münster-Hamburg.

Young, Crawford 1965 *Politics in the Congo: Decolonization and independence*. Princeton, NJ: Princeton University Press.

L'ENSEIGNEMENT AU CONGO BELGE DANS LE DIOCESE DE BASANKUSU 1905 - 1960.

Organisé par les Missionnaires de Mill Hill

Résumé

L'auteur, lui-même missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Mill Hill, Londres, brosse un tableau des efforts que les missionnaires de Mill Hill ont faits entre 1905 et 1960 pour développer un système d'enseignement catholique d'après les 'Dispositions Générales' imposées par l'Etat Belge et le Gouvernement du Congo. Après un début tâtonnant, parce qu'aucun des missionnaires n'avait de l'expérience dans l'enseignement, ni de la mentalité de la population, ils se sont mieux organisés dès 1928 et surtout après la IIe Guerre Mondiale. Etant d'une nationalité étrangère, la Société a envoyé un nombre de missionnaires suivre des études en Belgique pour obtenir les qualifications nécessaires pour l'enseignement au Congo. Au moment de l'indépendance, ils avaient créé pour la majorité des jeunes du diocèse de Basankusu, un enseignement primaire de bonne qualité, mais ils ont ni pu ni songé à organiser un enseignement secondaire. Les seules écoles de ce genre qu'ils ont créées sont l'Ecole de Moniteurs, le Petit Séminaire, l'EAP et l'EPA.

Mots-clés: enseignement coloniale, Congo Belge, Basankusu, Mill Hill.

Summary

The author is a member of the Society of Mill Hill Missionaries, London. He sketches the efforts made by the missionaries in the Basankusu region, now diocese of Basankusu, between 1905 and 1960 to develop a good working catholic school system. After the first difficult tentatives between 1905 and 1928, since none of them had any teaching experience, they have been able at the hand of regulations imposed by the State to arrive at a better organization of their school system. Mill Hill members, however, did not have the Belgian nationality and after World War II all foreigners were forced to spend a year in Belgium and obtain Belgian teaching diplomas for teaching in the Congo. More than twenty of them attended courses in Belgium. At the moment of independence they had established a quality system of primary schools for the majority of children in their region. They did not, unfortunatly, establish secondary schools, except a teachers' training center and a minor seminary.

Keywords: colonial schools, Belgian Congo, Basankusu, Mill Hill.

Sommaire

I. De 1905 jusqu'à la publication des 'Dispositions Générales' de 1928.

1. Un début tâtonnant de 1905 à 1918

La Convention entre l'E.I.C. et le Saint-Siège et ses implications.

Réunion régionale 1907.

Fréquentation et résultats scolaires.

L'orphelinat de Bokakata.

Ecoles de Catéchistes.

La guerre de 1914 - 1918.

2. De la fin de la guerre jusqu'en 1928

Une Ecole Professionnelle. Un projet raté.

Les problèmes des années vingt. Le copal séducteur.

Le droit coutumier. La réaction des missions.

Et les écoles?

Les statistiques scolaires de 1927.

Livres scolaires rédigés par les Pères de Mill Hill.

Vue rétrospective sur la période.

II. De 1928 à 1945: Début d'une meilleure organisation scolaire.

1. De la part de la Colonie.

2. De la part de la Préfecture Apostolique de Basankusu.

Les constructions.

Quelques réflexions de nos missionnaires.

Les langues à l'école.

Livres scolaires de la période.

L'Ecole de Moniteurs.

A propos de l'âge des élèves des Ecoles Primaires.

Les subsides d'Etat.

Les années de guerre 1940-1945.

III. De 1945 à l'Indépendance

Mill Hill: mission nationale? Conséquence pour son personnel missionnaire européen.

Les innovations des Dispositions Générales de 1952.

Antagonisme du côté du Gouvernement.

Le Petit Séminaire.

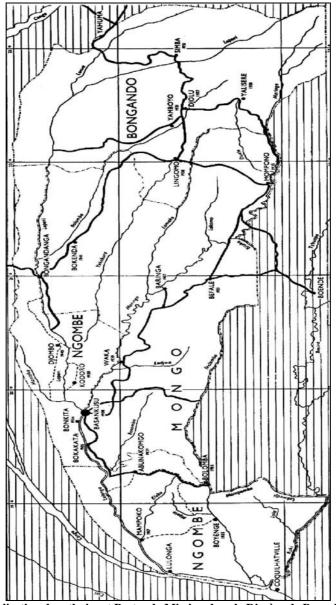
La progression de la population scolaire jusqu'au moment de l' Indépendance.

Les dernières années avant l'Indépendance.

Une rétrospective.

ANNEXE: Liste alphabétique des missionnaires nommés dans le texte.

NOTES



Localisation des ethnies et Postes de Mission dans le Diocèse de Basankusu
Carte extraite d'une publication de Mill Hill avec légères adaptations

Introduction.*

Comme l'Eglise l'a fait depuis des siècles, le missionnaire aussi a promu l'enseignement, pas seulement pour que les fidèles puissent mieux connaître la foi, mais aussi pour éléver toute la société.

Au Congo, le premier essai d'enseignement vint de l'Etat lui-même. Le jeune Etat avait besoin de soldats et du personnel pour fonder ses postes. Ainsi, il organisa les premiers 'colonies scolaires' qui déjà par le décret du 12 juillet 1890 furent confiées à la Congrégation des Missionnaires de Scheut. Plus tard, l'Etat permittait aussi aux autres Congrégations d'ouvrir des colonies scolaires, et cela pour des raisons économiques. La mission de Mill Hill au Congo n'a connu qu'un seul cas qu'on pourrait comparer à une colonie scolaire: l'orphelinat de Bokakata.

En 1905, au moment de l'arrivée de la première équipe de nos missionnaires, beaucoup de missions disposaient déjà d'écoles privées dont un nombre d'élèves, devenus Catéchistes, devaient organiser un enseignement élémentaire dans les villages de brousse.

I. De 1905 jusqu'à la publication des 'Dispositions Générales' de 1928.

1. Un début tâtonnant de 1905 à la guerre 1914-18.

La première équipe de sept missionnaires de Mill Hill arriva à Boma le 9 février 1905. Leur premier pied-à-terre fut Yumbi. Bientôt quatre d'entre eux continuèrent leur voyage jusqu'à Bokakata sur la Lulonga, où ils arrivèrent le 8 avril. Ils y trouvèrent des anciens combattants et des travailleurs qui avaient été baptisés dans d'autres missions. Dès le 4 septembre, on commença une petite école avec un programme qui comportait un cours très simple de Français. Aussi de Yumbi, le Père M. Donsen¹ pouvait-il écrire le 15 novembre au Supérieur Général à Londres: "Aujourd'hui nous avons commencé notre école: 4 ou 5 gosses, esclaves des villages environnants, qui ont déserté et sont venus la semaine passée demander du travail. Nous les avons engagés. Ils forment le noyau de notre école. L'enseignement se fait, sous la supervision du Père Verdegaal, par un de nos travailleurs catholiques qui sait lire et écrire. Les garçons n'ont que deux heures de

_

^{*} Dans le corpus de l'article tous les textes sont cités en français. Les textes originaux en néerlandais ou en anglais se trouvent dans les notes. Les traductions en français sont de l'auteur.

classe par jour plus une demi-heure de catéchisme; durant le reste de la journée, ils travaillent ou jouent. Ils formeront peut-être le noyau de notre orphelinat futur. Je pense que je vous ai écrit, quand j'ai mentionné la visite de l'Inspecteur (de l'Etat) à Yumbi, qu'il a suggéré motu proprio l'installation d'un orphelinat. Le Gouverneur Général, venu en octobre, a eu la gentillesse de m'envoyer le formulaire pour obtenir la permission de rassembler des garçons. Le formulaire ne m'était pas trop compréhensible et, parce que c'est une affaire sérieuse, j'ai écrit à l'évêque de me donner la permission de commencer un orphelinat au cas où le Gouvernement nous donnerait 'la tutelle des Noirs' et que je voyais la possibilité d'accepter".² Dans une longue lettre de Bokakata du 14 janvier 1906, il revint sur la même question: "Vous dites très bien que nous éprouvons toutes sortes de difficultés p.e. quant à la création d'écoles et d'orphelinats. Quand le G.G. nous a donné la permission de nous établir à Yumbi et nous a fait lecture du Rapport de la Commission d'Enquête sur les écoles et les orphelinats existants et les modifications que l'on propose dans ce Rapport, il nous était clair qu'on allait rencontrer un dédale de difficultés. Imaginez-vous qu'une école catholique, financée et dirigée par des missionnaires catholiques, ne serait pas un lieu d'enseignement et de principes catholiques! Prenons encore les orphelinats: les enfants ne peuvent pas faire tant de travail et en plus, il faut leur permettre de cohabiter comme mariés même si, vu leur âge, ils n'en sont pas encore 'capables'! Qui peut juger de la quantité de labeur que les enfants sont capables d'assumer? Si les indigènes doivent apprendre l'amour du travail, (ce qu'ils n'ont pas), ne devrait-on pas commencer par les enfants de nos orphelinats sur qui nous pouvons exercer une certaine influence? Et leur paiement? Officiellement, nous ne recevons pas de subsides pour les écoles et les orphelinats". PèreDonsen dit encore que ce sont des idées de personnes qui ont des salaires élevés mais qui n'ont jamais calculé ce que cela coûte aux missions. En outre, les pères n'ont pas prolongé leur séjour à Yumbi³ et des écoliers, on n'en trouve pas non plus. Le Père se réjouit des réactions négatives des Congrégations missionnaires en Belgique sur ce Rapport de la Commission.⁴ Les premières statistiques de l'année 1905-06 citent le nombre d'enfants dans les écoles et l'orphelinat: Yumbi et villages environnants: 40; et Bokakata: 25.

De Lolanga, le Père M. Donsen écrit le 21 janvier 1906: "Tous les jours, les gens d'ici me demandent d'ouvrir une école et de leur enseigner le Français. Ils ne sont pas intéressés par le Flamand; cette langue 'ja-ja' est trop difficile, disent-ils. Notre école, je crois, exercera aussi une influence sur les indigènes protestants: leurs pasteurs n'enseignant pas le Français.

J'espère que nos Pères missionnaires, arrivés à Matadi au Congo, savent bien le parler et qu'à l'avenir, ceux qui viendront au Congo feront un effort spécial pour apprendre le Français".⁵

De retour à Bokakata, il écrit: (L'école de) "Bokakata, qui peut présenter une liste de 35 élèves, est mieux fréquentée et donne de meilleurs résultats que Yumbi. L'écriture de plusieurs garçons et filles est assez bonne, de même que leur lecture. Le local scolaire est encore primitif. Comme nous n'avons pas encore construit le bâtiment, le Père Meijers rassemble ses élèves, dont l'âge varie entre 10 et 25 ans, sur la véranda où ils doivent se rendre au signal donné. Souvent il arrive que les élèves oublient l'heure de classe ou qu'ils ont autre chose à faire et que seuls, deux ou trois élèves se présentent... On pourrait avoir un plus grand nombre d'élèves si nous donnions quelque chose à chacun, p.e. des bâtonnets de cuivre, du tabac ou du linge. Le travail du Père qui donne la classe n'est pas considéré par les indigènes et n'entre pas dans les frais du fonctionnement de l'enseignement. Au contraire, ils considèrent leur présence comme un témoignage d'amour pour lequel nous leur devons de la reconnaissance". Quant à la leçon de Français, il écrit: "Ce sont quatre grands élèves masculins, tous pères de famille, de 25 à 30 ans; ils se placent devant la porte où, sur un grand papier, la leçon du jour est affichée. La leçon du jour comprend la répétition continue des mêmes mots. Bien que l'enseignement de ces quatre bons élèves déjà âgés ne donne pas de grands résultats, c'est, dans un sens, une bonne publicité par laquelle des jeunes se sentiront attirés à l'école et parmi lesquels nous pourrons choisir nos futurs catéchistes". 6 Cet article nous donne une idée de l'école à ce moment-là, le missionnaire qui donne lui-même quelques leçons à un petit nombre d'élèves, souvent trop âgés pour l'enseignement primaire mais qui sont acceptés en vue de préparer quelques-uns à la tâche de Catéchiste ou à d'autres services de la mission. Pour les catéchumènes, l'enseignement du catéchisme est oral et demande des répétitions fréquentes pour apprendre les textes par coeur, après quoi le prêtre donne quelques mots d'explication. C'est pour lui une bonne occasion de perfectionner sa connaissance de la langue.

La Convention entre l'E.I.C. et le Saint-Siège et ses implications.

Cette Convention signée le 26 mars 1906⁷ stipulait qu'une superficie de 100 hectares cultivables serait allouée à chaque mission à certaines conditions, e.a. que "chaque établissement de mission s'engage dans la mesure de ses ressources à créer une école où les Indigènes recevont l'instruction. Le

programme comportera notamment un enseignement agricole et d'agronomie forestière et un enseignement professionnel pratique des métiers manuels". Plus loin il est stipulé que ces terres sont données "à titre gratuit et en propriété perpétuelle".

Le 30 septembre, le Père Donsen écrit au Supérieur Général à Londres qu'il a lu la Convention et qu'il a reçu des instructions du Vicaire Apostolique pour ouvrir des écoles. "Le programme est bien calculé pour élever l'esprit des Congolais, mais où trouver l'argent pour acheter les livres et fournitures scolaires? En outre, l'Administration ne se tient pas ou ne connaît pas les conditions de notre contrat et ne construit pas les bâtiments nécessaires". La mission en effet dépendait presque entièrement du soutien financier de l'Europe et ce soutien n'était pas très abondant en ce temps-là.

Réunion régionale 1907.

Pendant les mois de juin et juillet 1907, les Pères de Mill Hill tinrent une réunion régionale à Bokakata. Au sujet de l'enseignement, ils prirent les décisions que voici: "Le Supérieur (régional) donne la charge de l'école à un des Pères de la mission. Le prêtre en charge est responsable du bon fonctionnement de l'école, de la discipline, de l'enseignement, des assistants, etc. Au cas où le prêtre en charge est le Supérieur de la mission, il ne doit se justifier que devant le Supérieur régional; au cas où le prêtre en charge est un assistant, il devra se justifier devant le Supérieur de la mission et devant le Supérieur régional. Chaque école tiendra un registre d'inscriptions et de présences des élèves. Le programme scolaire, agréé par le Supérieur et le Gouverneur Général, sera exécuté consciencieusement. Il a été convenu qu'en vue de l'unité d'instruction dans nos écoles, les règles et les principes de cette Convention seront mentionnés dans le livre de Lomongo en préparation⁹ et qu'ils seront strictement suivis. A la fin des classes, tous les articles scolaires qui risquent d'être endommagés par les élèves, seront soigneusement stockés sous la supervision du prêtre en charge". 10 II était évidemment nécessaire de mettre un peu d'ordre et d'uniformité dans le système scolaire des missions de Mill Hill au Congo.

Fréquentation et résultats scolaires.

Déjà dans une lettre de septembre 1906, le Père Donsen se plaint de ce que les élèves ne viennent que très irrégulièrement aux leçons. ¹¹ Ainsi le rapport de l'année 1911 note qu'il s'avère très difficile de motiver les enfants à

fréquenter l'école régulièrement. Ils ne sont pas habitués à une vie de règles strictes. En outre, ils pensent déjà très vite qu'il leur suffit de savoir écrire quelques lettres et d'épeler les mots lettre par lettre. Bokakata obtient les meilleurs résultats.

Ce rapport donne les statistiques suivantes: nombre d'élèves à l'école primaire: Basankusu 42; Bokakata 172; Lulonga 27 et Baringa 6 (60?). De Baringa, le Père Duggan écrit le 20 septembre: "Il y a deux écoles à Baringa c.à.d. 1° une école de catéchistes ... et 2° une école pour petits enfants, chrétiens ou païens. Ces juniors apprennent seulement la lecture et l'écriture... Les garçons juniors suivent une leçon d'une heure, chaque jour de 14 à 15 heures. Ils reçoivent chaque semaine 5 centimes en monnaie et 5 centimes de sel à condition qu'ils aient été présents pendant toute la semaine. La fréquentation moyenne des jeunes est de 60. Compte tenu de la nature capricieuse de l'indigène et de sa difficulté à apprendre en un temps relativement court, le progrès de l'école est satisfaisant". 13

L'orphelinat de Bokakata.

Le Père A. Gutersohn nous donne des détails de cet orphelinat dans une lettre de 1911: (Il y a) "une trentaine de garçons, grands et petits. .. Tous, presque sans exception, sont des orphelins ou des esclaves qui se sont échappés... De tous les côtés du Congo Belge, ils sont venus ici pour demander notre protection contre leurs maîtres". Lulonga était en ce tempslà le grand marché d'esclaves où les enfants capturés dans les querelles entre clans voisins étaient vendus. PèreGutersohn continue: "Mais parmi eux, il y a aussi de jeunes aventuriers qui ont fui leur village natal pour ne pas y rentrer dans les 10 à 20 ans à venir ou peut-être plus jamais. Pourtant ils ne souffrent pas du mal du pays. La vie de famille leur est inconnue... tout comme l'attachement à leur terre natale Nos clients arrivent du Congo entier: de Léopoldville et du Lac Léopold II jusqu'au-delà de Stanleyville et de Baringa. Si quelque chose leur pèse, c'est bien le manque de liberté. .. Chez nous, ils doivent couper les herbes et entretenir le poste de mission. Quelques-uns travaillent dans la charpenterie pour apprendre les bases du métier, et ils y arrivent assez bien. Tous doivent apprendre à travailler et à aider la mission parce que c'est elle qui doit les nourrir". Quant aux jeunes filles, il écrit: "Ayant accepté des garçons, nous nous sentions obligés d'accepter aussi les filles car comment les garçons trouveraient-ils plus tard une femme également catholique? Cette section de filles comprend en grande partie des esclaves rachetées, parce que, bien que l'esclavage ait été supprimé officiellement, dans ce coin du Congo des hommes, des femmes et des enfants sont encore vendus presque tous les jours. Quoique nous n'ayons pas l'aide inestimable des Soeurs, nous essayons d'éduquer nos filles aussi bien que possible pour les aider à devenir de solides mères de famille". La rédaction des Annalen d'ajouter qu'ils viennent d'apprendre que le bâtiment de l'orphelinat a été renversé par un orage et qu'un des orphelins a été écrasé sous les décombres. Le Père van der Linden nous informe que pour occuper les garçons et les stimuler à faire un travail utile, la mission dispose d'une menuiserie et d'un atelier de couture. De tous les côtés, on reçoit des commandes. Bientôt on espère recevoir une installation complète de forge. Le Père Gutersohn cultive des légumes et vend régulièrement ses produits à Basankusu. Basankusu.

Le Père, cité plus haut, a parlé de vie familiale et d'attachement à la terre natale. Pierre Erny explique par les traditions des peuples africains et certainement là où existent encore des rites d'initiation, le fait qu'un garçon semble peu attaché à la famille. Les liens entre la mère et son enfant ont été intenses par le contact de peau à peau. La mère prolonge l'allaitement et "elle fait grandir l'enfant dans une atmosphère de dépendance particulièrement contraignante et accaparante". Quand le garçon grandit, ces liens doivent être rompus et le garçon doit être intégré dans le monde des hommes. Pour arracher l'enfant à l'emprise maternelle, il est souvent envoyé chez d'autres membres de la famille ou intégré dans sa classe d'âge. La circoncision et les rites d'initiation l'introduisent à la vie des hommes et désormais il ne peut plus faire un travail de femme. Cela explique que les enfants à l'orphelinat et aussi les élèves internes éprouvent peu le mal du pays.

Ecoles de Catéchistes.

Dès le début, plusieurs missions ont organisé des cours pour former des Catéchistes pour les villages de brousse. A Baringa, c'est le Père van Haeren qui a commencé un tel cours mais les premières informations nous viennent de la lettre du Père Duggan du 20 septembre 1911, déjà citée, où il écrit: "Il y a deux écoles à Baringa: 1° une école de Catéchistes pour la formation des garçons de 12 à 14 ans et plus (de préférence baptisés), espérant qu'ils seront capables de servir comme Catéchistes de village.(...)Les garçons (...) apprennent la lecture, l'écriture et l'arithmétique simple". Lors de la fondation de la mission de Baringa en 1907, la population n'était pas favorable à la mission catholique à cause de la proximité de la mission protestante. Les premiers enfants qui se présentèrent pour l'instruction

religieuse, venaient de Boilinga, village voisin. En novembre 1914, le Père Geurts écrit: "Tous les jours, j'ai quarante garçons à l'école (de Catéchistes) et je pourrais en avoir un plus grand nombre sans trop de difficultés ... mais c'est au-dessus de nos moyens. A notre regret, nous devons les refuser. Les garçons ne suivent pas seulement l'enseignement mais il faut les nourrir et les habiller et ils ne savent pas payer de minerval". A part les classes, il y a les ateliers et le travail des plantations. "Ils ont déjà aménagé une grande plantation de bananes et s'occupent maintenant de la plantation de palmiers". La mission de Bokakata avait aussi commencé les plantations en 1914. Le Père van der Linden écrit: "Le père Gutersohn cultive des légumes et les vend à Basankusu. Les profits nous permettent de financer aussi une école importante de Catéchistes." (lettre citée plus haut).

Les réunions régionales de Basankusu se penchent régulièrement sur la question de l'instruction des Catéchistes, surtout sur une formation plus professionnelle qui s'avère très nécessaire. La réunion du 17 février 1916 décide sous le n° 50: "Ecoles de villages. Que les catéchistes, pendant leur temps à la mission, soient formés à enseigner aussi la lecture et l'écriture et que chaque catéchiste puisse disposer d'une petite quantité de fournitures scolaires comme un tableau noir, des craies, des ardoises, des touches, de grandes pancartes pour la lecture et si possible de quelques livres". ²⁰

La réunion de novembre 1920 stipule: "Ecoles catéchistiques: 1° Aussi vite que possible, une école temporaire de catéchistes sera ouverte à Mompono; les cours auront une durée de 6 à 8 mois; on commencera avec quelque vingt élèves, envoyés par les différentes missions. 2° Les candidats à envoyer doivent être choisis parmi nos catéchistes mariés ou autres hommes âgés, mariés ou qui vont se marier bientôt. 3° Les élèves (tous internes, avec femme) seront logés, nourris et habillés et, en plus, recevront un peu d'argent de poche. Les dépenses de chaque élève seront supportées à moitié par la mission qui les envoie et à moitié par le fonds général". ²¹

En 1921, le Père Oomen commence cette école à Mompono, mais déjà, en 1923, elle est transférée à Basankusu. A la mort du Père Oomen, le 18 juillet 1925, l'école avait formé plus de cent Catéchistes. Oomen était l'auteur d'un manuel pour les Catéchistes; il a traduit le catéchisme, les évangiles des dimanches et des jours de fête et rédigé un livre 'catholique' de prières, tous en Lomongo. L'école a été reprise par le Père J. Geurts qui l'a mise sur une base pratique et solide'. L'école a été reprise par le Père J. Geurts qui l'a mise sur une base pratique et solide'.

L'Annua Relatio de 1927 mentionne 237 catéchuménats, 235 Catéchistes et 13.103 catéchumènes. Le rapport annuel de 1928 admet que les efforts du passé où les écoles catéchistiques s'occupaient principalement

de Catéchistes déjà en fonction, n'ont pas produit le résultat escompté. De retour au village, les Catéchistes ne s'intéressaient plus à l'enseignement parce qu'ils n'avaient pas reçu d'entraînement profond pour ce travail. La préfecture se propose de créer une vraie école de Moniteurs-Catéchistes à Bokakata. Le Père Geurts, nommé Inspecteur scolaire par Mgr Wantenaar (le nouveau Préfet Apostolique), est envoyé à Bokakata comme Supérieur de la mission et doit préparer la construction des bâtiments. Plus tard, le système de Catéchiste-enseignant a dû être abandonné. Les 'Dispositions Générales de l'enseignement libre subsidié' de 1928 ont facilité la création des écoles de brousse où souvent des personnes sans aucun diplôme étaient nommées 'Moniteurs'. Bokakata n'a vu la création de la véritable Ecole de Moniteurs de la Préfecture que dans les années trente.

La guerre de 1914 - 1918.

La guerre avait fortement paralysé le travail. La mission de Lulonga avait été fermée en 1913 par manque d'intérêt de la population et le Père van de Seyp fut muté à Bokakata. De là il écrit : "La guerre nous a fait beaucoup de mal. Nous avons dû arrêter les constructions et limiter nos dépenses. J'avais juste fait cuire des briques. J'en ai 12.000 mais les constructions ne reprendront que lorsque les garçons seront de retour. Il fait terriblement mort à la mission: pas de garçons, pas de travailleurs. Aux jours de fête seulement, il y a du monde à la mission: chrétiens et païens venant de 'l'intérieur' Peutêtre le Père a-t-il écrit pendant les vacances scolaires, les écoles ont en fait fonctionné tout le temps et dans toutes les missions. La 'Annua Relatio Statistica' de 1914-15 présente un total de 360 élèves dans les écoles: à Basankusu 152; à Bokakata 151 et à Baringa 57. Pour l'année 1918, les nombres suivants: Basankusu: 160; Bokakata: 213; Baringa: 56; Mampoko: 25 et Mompono: 67. Soit un total de 521 élèves. Le nombre d'élèves n'avait pas diminué pendant la guerre. Le Père Heijboer nous informe que même pendant ce temps, l'évangélisation avait connu un grand épanouissement.

2. De la fin de la guerre jusqu'en 1928.

Le deuxième Chapitre Provincial de la Mission de Mill Hill au Congo s'est tenu à Bokakata du 12 au 21 novembre 1920. Sous le n° IIe, nous lisons: "Enseignement: 1° Arrivés à la mission, les baptizandi seront examinés quant à leur connaissance de lecture et d'écriture. Ceux qui ont bien profité de l'enseignement de l'école du village seront admis à l'école centrale de la

mission. Si leur nombre ne suffit pas, une chance sera donnée aux autres pendant un mois. 2° Si personnel et moyens le permettent, un essai sera fait d'ouvrir une école secondaire de formation d'Assistants aux Administrateurs et Chefs indigènes. L'idée est de créer une école centrale (pour l'ensemble des postes de Mill Hill) mais entre-temps les Recteurs individuels sont libres d'essayer d'établir un tel cours dans leur propre mission. 3° Pour commencer la formation d'enseignants indigènes dans un proche avenir, 12 jeunes hommes prometteurs (de plusieurs missions) seront envoyés à Alberta²⁴ où ils suivront des cours durant une année". Mais le projet des écoles sous 2° n'a jamais été réalisé.

Une Ecole Professionnelle. Un projet raté.

L'essai de créer une Ecole Professionnelle à Basankusu est une histoire spéciale! L'Etat Indépendant insistait sur l'enseignement professionnel comme prévu dans la Convention entre le St-Siège et l'E.I.C.²⁶ Déjà en 1916, l'administration coloniale avait contacté nos missionnaires, car le 20 mai, le Père Brandsma écrit au Supérieur Général: "Quant au projet d'une école industrielle, j'ai reçu une lettre encourageante de Son Exc. Le Gouverneur et, de son propre chef, le Commissaire de District a demandé un subside spécial dans ce but; en conséquence, j'ai confiance de pouvoir créer cette école sans frais pour la mission". 27 Le Père V. van Haeren était en Europe pour raisons de santé et il essayait de collecter des fonds. Une semaine après la première lettre, le Père Brandsma écrit de nouveau: "Je suis enchanté d'apprendre que vous favorisez le retour du Père van Haeren. Si nous accomplissons le projet de l'école industrielle, le Gouvernement sera tout à fait enchanté. J'espère vous lire bientôt et recevoir un mot définitif parce que le Père van Haeren, qui doit amener l'outillage nécessaire, aura besoin d'un certain temps pour faire ses préparatifs". 28 Tout cela se passait pendant et à la fin de la guerre, quand le Père van Haeren était en Hollande - la Hollande n'était pas en guerre. Le 13 février 1917, le chef de Cabinet du Ministre des Colonies fait savoir au Supérieur Général de Mill Hill: "Le gouvernement de la Colonie suit avec intérêt les travaux de vos missionnaires et tout particulièrement leurs efforts pour la diffusion des métiers. Je puis vous assurer que votre projet d'école professionnelle aura l'appui des autorités". 29 Mais tout cela n'a pas marché comme sur des roulettes! Dans le rapport annuel de 1916, Brandsma écrit: "L'école industrielle n'a pas encore commencé, surtout parce que je n'ai pas encore reçu de réponse définitive quant au Père van Haeren... J'apprends que la Mission Baptiste anglaise va

bientôt ouvrir une telle école et je crains que nous ayons perdu une bonne occasion, mais peut-être n'est-il pas encore trop tard". Après la guerre, les possibilités de transport se sont améliorées, mais entre-temps, l'Administration coloniale avait proposé autre chose. Dans le rapport annuel de 1918, nous lisons: "Le gouvernement nous a demandé de créer une école agricole et nous a alloué un petit subside. On fait un essai avec une douzaine d'élèves, mais on n'attend pas de résultat cette année-ci". Et le rapport de 1919 nous fait savoir que l'Ecole Agricole de Basankusu a abouti à un échec par manque de temps. D'ailleurs les Congolais ont montré peu d'intérêt à l'enseignement agricole.

Finalement en 1920, le Père van Haeren achève ses préparatifs et peut prendre le bateau avec ses 180 pièces de bagage. Il était passé au Ministère des Colonies pour demander un assouplissement des formalités de douane.³² Il partit avec tous ses bagages le 30 août pour le Congo, avec le Frère Jan Driessen et un Volontaire, Mr. Antoon Mulders, qui avait signé un contrat de trois ans. Le transport des bagages fut toute une affaire à cause d'une chaudière qui causa tant de difficultés lors du transport que le Père van Haeren ne voulut raconter l'histoire qu'en 1924.³³ La chaudière a permis d'actionner une scie alternative pour couper des planches et de faire marcher d'autres machines de la charpenterie jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale. Mais le projet d'Ecole Professionnelle n'a jamais été réalisé et fut définitivement arrêté en 1926. Le copal avait fait courir tout le monde à la forêt.

Les problèmes des années vingt. Le copal séducteur.

Après la guerre, un autre fait défavorable à la vie chrétienne et à la fréquentation scolaire se produisit: la recherche du copal. Le prix du copal avait énormément augmenté sur le marché mondial. "Toute la population, hommes, femmes, enfants disparaissaient en forêt, des jours entiers, des semaines; parfois des mois durant, les villages étaient abandonnés. Une petite enquête faite par la mission en 1923 révèle que, de six villages totalisant environ 2.350 habitants, il y en avait, le jour de l'enquête, plus d'un millier qui se trouvaient 'au copal'...Les écoles étaient abandonnées, les devoirs religieux négligés. L'Ecole Professionnelle de Basankusu qui venait d'ouvrir ses portes en fut dupe... La cueillette porta un dommage irréparable aux intérêts physiques et moraux de la population. Des mariages furent violés et rompus. La natalité essuya une nouvelle baisse". 34

Le droit coutumier et la réaction des missions.

Par décret du 2 mai le droit coutumier avait reçu 'caractère légal' et de chefferies et des secteurs nouveaux furent créés. La conséquence en était que chaque indigène devait habiter dans sa chefferie et ne pouvait plus se déplacer à son gré. Les années de guerre ralentirent l'introduction du système, mais après la guerre l'administration s'efforca de l'appliquer.

Les missions considéraient ce retour aux structures claniques traditionnelles comme un attentat contre l'oeuvre d'évangélisation. "Conséquemment, les agglomérations chrétiennes, par exemple, qui existaient de ci de là hors des villages coutumiers, et qu'on accusait d'être soustraites à l'autorité des chefs, furent dissoutes; les villages exclusivement chrétiens qui, à l'instar des groupements d'anciens soldats et travailleurs d'Etat, s'étaient formés à proximité des postes de mission, mais en dehors de leurs concessions, furent supprimés et leurs habitants renvoyés dans les villages d'origine. Ceci se passa dans notre région à Baringa et Simba. Dans un autre domaine de droit coutumier, les litiges dotaux des jeunes chrétiens devaient désormais être jugés par des tribunaux indigènes, composés largement de membres polygames. On essaya même d'introduire, pour chaque indigène cherchant à se faire chrétien, l'obligation d'obtenir la permission expresse de son chef, avant de se présenter à la mission. On comprend que la mission se devait de défendre ses principes en cette matière". 35 (Heijboer).

Et les écoles?

On comprendra aussi la difficulté des élèves qui fréquentaient les écoles centrales de la mission. Par les mesures de l'Administration, beaucoup d'enfants avaient dû retourner avec leurs parents dans leurs villages dont un grand nombre se trouvaient si loin de la mission que les élèves ne pouvaient plus aller à l'école et rentrer chez eux le même jour. A partir de 1923 les missions commencèrent à organiser des internats pour garçons dans leurs écoles centrales primaires pour leur permettre de suivre les classes journalières. En 1925, le nombre d'élèves cependant ne dépassa pas les 300 pour six postes de mission. ³⁶ Le 9 janvier 1926, le Père Brandsma écrit que l'oeuvre scolaire n'a été que médiocre et que depuis deux ans seulement, quelques-uns de nos missionnaires, e.a. le Père Reany, sont en train d'apprendre le Lingombe. Le Gouvernement tient à l'instruction laïque et veut allouer les subsides sur base de cette instruction. Les Pères doivent se

mettre en règle. Il faut aussi essayer de développer l'Ecole Catéchistique et la changer en Ecole Normale pour que les Catéchistes puissent obtenir un diplôme. Un peu après, Mgr. de Boeck, qui était encore leur Vicaire Apostolique, écrit au Supérieur Général de Mill Hill: "L'organisation des écoles est un problème. Ici on a besoin non seulement d'enseignants mais en particulier d'élèves. ... Et cependant, dans cinq ans les subsides seront attribués aux missions dans la mesure où elles réaliseront le programme d'Etat. Le manque d'élèves n'est pas la faute des Pères, mais de la situation sociale de la région". 37 A Pâques 1927, le Père A. Gutersohn écrit de Simba qu'il y a à l'école une soixantaine d'élèves, les filles chez les Soeurs, les garçons à la mission 'pour le moment encore dans une remise fermée par des feuilles de palme'. Il est difficile de les garder à l'école: à la maison, ils ont toute la liberté, trouvant partout de quoi manger et ne sont jamais punis. A la mission, ils doivent obéir, il n'y a pas trop de liberté et beaucoup de discipline. Est-il étonnant qu'ils doivent être enjôlés pour ne pas désirer rentrer chez eux?"38 Où avons-nous encore entendu ce même cri!

Dans le rapport annuel de 1926 de la Préfecture de Basankusu nouvellement créée, le Père Brandsma écrit: "A cause de la quête du copal, il n'y reste que très peu d'amateurs pour suivre l'instruction religieuse ou l'enseignement donné par les catéchistes". Heureusement, un an après, le nouveau Préfet Apostolique, Mgr. G. Wantenaar, peut se réjouir et écrire dans le rapport annuel de 1926-27: "Les indigènes ont pratiquement abandonné la récolte du copal. Récemment, le Gouvernement colonial a publié un décret la réduisant et l'interdisant aux femmes et aux enfants". Dans le rapport de 1927-28, Mgr. Wantenaar se plaint qu'à Bokakata et Baringa, les Pères ne s'intéressent pas assez à l'école. Le Père J. Geurts a été nommé Inspecteur et Mgr. espère qu'il s'occupera de la rédaction de livres scolaires comme feu Père Oomen l'avait fait.

Les statistiques scolaires de 1927.

Le rapport de la Délégation Apostolique à Kinshasa donne les chiffres suivants pour l'année 1927:

- Basankusu: école centrale des garçons: 129 élèves; école centrale des filles: 96 (chez les Soeurs); 22 écoles de brousse avec 998 garçons et 178 filles.
- Bokakata: école centrale: 60 garçons et 7 filles; 21 écoles de brousse avec 225 garçons et 50 filles.
- Baringa: école centrale: 18 garçons et 4 filles; 15 écoles de brousse avec 108 garçons.

- Mampoko: école centrale: 137 garçons et 47 filles; 20 écoles de brousse avec 500 garçons et 20 filles.
- Simba: école centrale: 77 garçons et 25 filles (chez les Soeurs); 62 écoles de brousse avec 560 garçons. Nous avons déjà lu que le Père se plaint de la présence irrégulière des élèves.

Ces chiffres s'additionnent dans le total suivant:

- dans les écoles centrales: 421 garçons et 179 filles
- dans les 140 écoles de brousse: 2391 garçons et 248 filles.

Ce nombre d'écoles de brousse paraît assez élevé et le nombre d'élèves inscrits, modique. Les seuls Enseignants de l'intérieur' étaient les Catéchistes qui ne s'intéressaient pas trop à l'enseignement. Les chiffres donnés ne sont pas les chiffres de l'Administration coloniale mais ceux que la Préfecture Apostolique de Basankusu a envoyés à la Délégation Apostolique. Le rapport relève encore un nombre total de 13.103 catéchumènes et de 235 Catéchistes pour l'ensemble des missions de la Préfecture.

Livres scolaires rédigés par les Pères de Mill Hill.

Du livre scolaire en Lomongo en préparation, selon la réunion régionale de 1907, nous n'avons pas trouvé de trace. Les premiers livres de Catéchisme utilisés par nos Pères pendant les premières années de la mission ont été les Catéchismes en Lingala ou Bobangi du Vicariat du Congo. Mais nos Pères ont aussi rédigé eux-mêmes un nombre de livres religieux et scolaires jusque dans les années vingt-trente, presque exclusivement en Lomongo. Mill Hill n'a jamais fait de collection systématique de ses publications. Heureusement les Pères de Mbandaka l'ont fait pour nous. Dans *le Catalogue des Archives Aequatoria*, le Père Honoré Vinck énumère les suivants dont un exemplaire se trouve dans leurs archives:

- Katakisimo ea lilako za Yesu Kelesu, Londres 1916.⁴¹
- *Buku w'A.B.C.*; un abécédaire dans lequel de l'apprentissage des lettres séparées on passe à la lecture de mots et de phrases simples (méthode synthétique). Le 2 février 1920 à Basankusu, le livret a obtenu un *Nihil Obstat* du Père Brandsma, et a été imprimé par H. Dessain à Malines en 1920, 26 pages.
- Bifangeli nda Balomingo nda Bafetu, Basankusu 1920 (J. Oomen)
- Mboondo ya Bakristo. L'Annuaire ajoute: 2e édition 1921 (J. Oomen).
- Belemo bemo bea Bolaki. Lomongo M.S. of Mill Hill Mission, Basankusu, Belgian Congo. Edité par la Société de S. Pierre Claver, Rome 1924, 91 pages. Imprimatur G. Brandsma 1923. Auteur J. Oomen, Mission de Mill

Hill, Mompono 1921. Le Père Vinck écrit que ce genre de livrets "contient une mine d'informations pour l'étude de la mentalité missionnaire. Y est esquissé en détail le comportement du Catéchiste envers tout son environnement humain: les Blancs de l'Administration, les chefs coutumiers, les missionnaires, les colons, les païens, etc." Dans une note, il ajoute que ce livret est un bon exemple "bourré de matériel intéressant pour une analyse". En outre, il cite le texte suivant traduit en Français: "Le maître enseigne pour que ses gens sachent lire. C'est une bonne chose que les gens sachent lire. Avec le savoir lire, l'intelligence de l'homme devient grande. Un homme qui sait lire pourra aussi trouver un travail très bien payé. L'art de lire mène à la possession de richesses". Il commente "une curieuse incitation matérialiste". 43

- Alamana, Basankusu, 1929 (almanach).
- Katekisimo, Basankusu, 1929.⁴⁴
- Katekisimo ena lilako ya Yesu Kristu ena lofoso longandu, Basankusu, 1929, imprimé par S. Pierre Claver à Rome. 45
- Katekisimo kao mokanda mo eleho e Yesu Kristo, 1931 (lingombe).
- Bonkanda bona beondo, Basankusu, 1933 (longando). 46

Dans cette liste ont été incorporés non seulement les livres exclusivement scolaires -parce qu'il y en a peu- mais aussi les livrets de Catéchisme et des livrets de Religion et de prières publiés par nos Pères jusqu'en 1933. Ces livrets religieux étaient certainement utilisés dans les classes de lecture. Après l'introduction du programme officiel des *Dispositions Générales*, dans les écoles de Basankusu en 1928, un plus grand nombre de livres scolaires ont été rédigés en Lomongo et imprimés, surtout par l'activité soutenue du Père Gustaaf Hulstaert msc. Ils ont été introduits dans la plupart des écoles de Basankusu. En effet, depuis la reprise de la mission des Pères Trappistes de Mbandaka par les Pères du Sacré Coeur (MSC Borgerhout) en 1924-25, il y a eu beaucoup de contacts entre MSC et Mill Hill en ce qui concerne la langue mongo et les livres religieux et scolaires en Lomongo.

On ne trouve qu'un seul livre de Catéchisme en Lingombe dans la liste. La mission de Mampoko avait été ouverte en 1917 mais au début, les Pères se contentaient des livres en Lomongo ou Lingala. Ce n'est qu'en 1924, comme nous l'avons déjà dit, que les Pères ont commencé à apprendre et parler le Lingombe plus systématiquement. A Mampoko, au long de la rivière Lulonga, habitaient des Mongo et des Baenga et dans l'intérieur se trouvaient les Ngombe. Ainsi la mission trouvait parmi ses chrétiens des Mongo et des Ngombe.

Les Ngombe de la Lopori venaient à Basankusu où les Pères parlaient le Lomongo, pour l'instruction catéchétique et pour aller à l'école. Cette région ngombe comptait ainsi un nombre assez important de chrétiens, mais la première mission dans leur région n'a été ouverte qu'en 1930, la mission de Kodoro.

La première mission chez les Bongando fut ouverte en 1921 où à l'école, on se servait de livres en Lomongo, sauf pour l'instruction catéchétique, jusqu'en 1931.47

Plusieurs livres et études ont été publiés qui étudient l'influence de la mentalité coloniale et du sentiment de supériorité européenne, aussi bien au plan intellectuel que religieux, sur le texte des livres scolaires. ⁴⁸ La mentalité européenne et surtout la mentalité belge se reflètent dans les textes de ces livres scolaires. Le but de l'éducation était d'amener la population indigène à un niveau intellectuel, moral et économique plus élevé pour leur propre bien-être et pour faciliter la relation avec le Blanc et dans un avenir encore très lointain- de les faire accéder à l'Indépendance. Mais beaucoup d'Européens se sont demandé si les Congolais seraient capables d'atteindre le niveau intellectuel des Européens. Assez longtemps, au moins jusqu'au milieu des années vingt, ils étaient jugés incapables, et les apparences étaient contre eux: ils semblaient paresseux, souvent d'un caractère peu fiable, ils ne supportaient ni ordre ni régularité: traits de caractère à corriger par l'enseignement. Rappelons encore le Père Duggan qui écrivait en 1911: "Je voudrais seulement que le saint Job m'eût fait un testament me laissant sa patience parce que j'en ai besoin parfois avec ces idiots à figure noire. J'ose dire que quelques-uns d'entre eux seront capables de lire dans 50 ans s'ils viennent à l'école tous les jours". Notre expérience a été tout à fait différente! Peut-être le Père avait-il un moment de dépression. Quant à la culture indigène, elle était considérée par beaucoup de Blancs, au début de la colonisation, comme inexistante ou au moins barbare. Cela n'exclut pas que des missionnaires, des fonctionnaires d'Etat et autres chercheurs aient étudié cette culture.

Vue rétrospective sur la période.

Jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale, les Pères de Mill Hill n'ont pas organisé un enseignement systématique digne de ce nom. D'autre part, il n'y avait pas de programme officiel d'Etat et les Supérieurs des missions étaient obligés de présenter leur programme au Gouverneur Général pour approbation. Nos Pères ont fait et ont dû faire des essais, au moins limités;

une des raisons en était certainement que la Convention entre l'EIC et le Saint-Siège stipulait que l'organisation de l'enseignement était une condition pour obtenir une concession de terrain assez grande pour faire des plantations, nécessaires à une indépendance financière, au moins partielle, de la mission. Il n'y avait pas d'école de Moniteurs et le manque d'enseignants congolais qualifiés a été une autre entrave à la création d'un réseau d'écoles de bonne qualité. Dans les écoles, un de nos Pères était obligé de donner les leçons; mais en dehors de cela, il devait s'occuper de l'évangélisation et souvent aussi de la construction des bâtiments de la mission. Ainsi se faisait-il parfois assister par un des élèves plus âgés qui devait initier les plus jeunes aux éléments de la lecture et de l'écriture. Les Catéchistes qui étaient supposés enseigner aux enfants des villages de brousse se sont souvent peu souciés de cette tâche. En outre, il y avait constamment un manque de livres et de fournitures scolaires. Et les enfants, eux, préféraient jouer!

Le travail de nos missionnaires a été un travail d'amateurs; ils n'avaient reçu aucune formation pédagogique. Aussi la mission a-t-elle subi la perte d'un grand nombre de jeunes prêtres. Entre 1905 et juin 1912, 18 missionnaires ont été envoyés à Basankusu. Huit ont trouvé la mort par noyades, malaria et maladie du sommeil; trois sont rentrés malades en Europe, de sorte qu'en juin 1912, il ne restait que 8 missionnaires pour 4 postes de mission. Dans ces circonstances, on peut comprendre que leur premier souci n'était pas toujours l'école.

II. De 1928 à 1945. Début d'une meilleure organisation scolaire.

1. De la part de la Colonie.

Pendant les premiers temps de la colonisation, le but de l'enseignement a été de procurer à l'EIC du personnel et aux missions des Catéchistes et autre personnel. Au début des années vingt, un nouveau programme scolaire s'avéra nécessaire pour satisfaire les besoins et désirs de la population, mais également les besoins de personnes qualifiées pour le commerce et l'économie. Les pourquoi le Ministre des Colonies, Louis Franck, mit sur pied une commission pour étudier le système scolaire et le régime des subventions. Les conclusions furent couchées dans le *Projet d'organisation de l'Enseignement libre au Congo Belge avec le concours des Sociétés des Missions Nationales*. La première ligne du projet affirme: "Il serait vain de transporter en Afrique l'organisation scolaire de Belgique". Les différences sont trop grandes et en plus, la primauté doit être donnée à l'éducation plutôt

qu'à l'instruction vu les conditions du moment. "Dans cette tâche délicate se manifeste la valeur de l'oeuvre de relèvement moral poursuivie par les missions religieuses".

Le manuel de l'organisation, la *Brochure jaune*, reprenant les données du projet, ne parut qu'en 1927.⁵⁰ Toute l'organisation et le programme de chaque matière et de chaque classe y étaient déterminés en détail. En note, il a été ajouté: "*Tous les subsides aux écoles libres sont majorés de 75%*".

2. De la part de la Préfecture Apostolique de Basankusu.

A partir de 1928, le programme officiel est introduit dans les écoles de la Préfecture. Les écoles qui remportaient le plus grand succès étaient Basankusu, Mampoko et Simba (Mongo-Ngombe-Bongando!). Dans son rapport annuel de 1928, Mgr. Wantenaar écrit: "Dans les postes de mission, un progrès notable a été fait depuis l'année passée dans l'effort scolaire. Récemment, l'Inspecteur provincial du Gouvernement est venu faire une inspection et il a exprimé sa grande satisfaction pour l'amélioration constatée à Basankusu et Mampoko. Depuis que le Père Simons est parti à Baringa, le Père Donsen a pris la charge de l'école où il y a maintenant plus de 60 élèves internes. La grande difficulté que nous avons eue de faire venir les jeunes à l'internat est en train de disparaître; même de la tribu mongo qui se tenait à l'écart jusqu'à maintenant, nous avons reçu beaucoup de demandes, de sorte que j'ose espérer qu'une fois les Ngombe repartis dans leur propre mission sur la Lopori, Basankusu sera en mesure de continuer avec un nombre raisonnable de garçons mongo. Les Soeurs éprouvent encore la difficulté de la fréquentation irrégulière de leurs élèves externes. Maintenant elles ont 30 internes, de toutes tailles, qui pour le moment sont logées dans leur ferme; beaucoup d'autres ont demandé une place mais ne peuvent être acceptées avant que la construction de l'internat ne soit finie. A Mampoko, le Père van Leeuwen a la charge de l'école. Il travaille con amore et obtient de bons résultats. Sa méthode d'enseignement était fort recommandée par l'Inspecteur de l'Etat. L'école de Mampoko rouvrit en septembre avec 170 élèves, presque tous internes. La mission de Simba a aussi été visitée par l'Inspecteur de la Province Orientale; lui aussi a exprimé sa vive appréciation des résultats obtenus, même chez les Soeurs, et il n'a pas caché sa grande admiration pour le bâtiment spacieux et solide en construction". Le système de formation des Catéchistes ne donne pas de bons résultats. De retour au village, beaucoup d'entre eux négligent leur travail et surtout l'enseignement. Mgr. se propose de créer un cours de bonne qualité pour Catéchistes-enseignants à Bokakata.⁵¹

De Simba, le Père A. Gutersohn nous donne une description de l'emploi du temps des élèves. Il écrit que les écoliers se rendent au terrain de gymnastique à sept heures du matin sous la conduite d'un ou deux élèves plus anciens: "Ils doivent apprendre l'ordre et la discipline". Après le petit déjeuner, les garçons (70) se rendent à l'école, un bâtiment solide et spacieux où le Père-Directeur se donne du mal pour éduquer notre jeunesse noire à devenir des chrétiens, civilisés et convaincus. A 10h30, c'est le travail manuel et nous essayons d'enseigner aux plus grands les métiers de charpentier, maçon, tailleur ou forgeron. A 14 heures, les jeunes se rendent de nouveau en classe où ils apprennent l'écriture, la lecture, le calcul et le chant, le tout d'après le programme officiel. La classe dure jusqu'à 16 heures". 52 Dans la plupart des écoles centrales, le même horaire est suivi. En 1935, le Père J. Smit écrit de Waka: "Il est évident qu'en classe, une attention spéciale est prêtée à l'Agriculture, ainsi qu'à l'Hygiène, le Dessin et le Français. Certaines matières ne sont évoquées qu'occasionnellement p.e. l'Histoire, l'Histoire Naturelle et la Physique. Un enseignant (européen) peut s'imaginer à quel point est facile l'enseignement de la lecture et de la langue ici au Congo où l'orthographe est encore récente et correspond presque entièrement à la prononciation. A l'internat, la plupart des élèves ont la possibilité de se ravitailler."53

Les constructions.

La recherche du copal et ses conséquences sur la santé et les moeurs avaient fait baisser le taux de natalité -on parlait même de dénatalité mongo- mais le nombre de naissances augmenta de nouveau et "le nombre d'élèves commença à monter lentement jusqu'en 1929, époque où les enfants se présentèrent en tel nombre que les missions devinrent certaines de leur succès et on considéra opportun de construire des bâtiments scolaires définitifs". ⁵⁴ Heijboer ajoute que, jusqu'en 1928, aucun poste de mission n'avait entrepris de construire en matériaux durables. Avant que la mission ne fût reconnue comme circonscription ecclésiastique, on pouvait à peine entamer un projet d'une telle envergure dont l'exécution demanderait de nombreuses années et des dépenses considérables. Une fois les conditions remplies, on se mit à l'ouvrage sans perdre de temps malgré le début des années de crise économique. Mampoko avait déjà commencé en 1927. Suivirent Simba en 1929, Bokakata en 1930, l'école des filles et l'école des

garçons à Basankusu en 1931, Waka en 1931, Baringa et Kodoro en 1932. Heijboer fait remarquer qu'à partir de l'année 1932: "L'aspect pénible de notre 'ère briquetière' était bien le manque de fonds nécessaires. Par diverses causes, la mission se trouvait plus que d'ordinaire gênée financièrement. Les revenus avaient diminué, partiellement par la réduction des subsides ou par la perte des contributions charitables de l'Europe ravagée par la crise". ⁵⁵ Le 'flot' de la construction de nouveaux bâtiments scolaires s'arrêta. Seules furent construites l'école de Moniteurs à Bokakata en 1935, l'école des filles à Mampoko et l'école des garçons à Yamboyo en 1939. Les missions ouvertes dans les années trente ne pouvaient construire qu'en matériaux de fortune.

Quelques réflexions de nos missionnaires.

De Mampoko, le Père G. van Leeuwen écrit en 1931: "Parmi la jeunesse de nature optimiste, le goût de la science est épidémique mais aussi impulsif. Plus d'un pense qu'il peut maîtriser toute la sagesse du Blanc en quelques mois. D'autres s'appliquent avec un zèle et une persévérance admirables à l'étude des arts et des sciences. Toutefois, l'action civilisatrice de l'enseignement est un facteur profitable à la mission. Les villages au long de la rivière (la Lulonga, mais aussi l'Ileku) donnent une impression morne. La population se meurt. Des personnes âgées, on en rencontre peu parce que beaucoup de gens meurent assez jeunes de la maladie du sommeil, de la fièvre ou des maladies vénériennes. Beaucoup de jeunes se rendent en aval pour chercher fortune dans les centres importants de Coquilhatville ou Kinshasa. Les enfants sont rares. Heureusement, plusieurs familles chrétiennes se sont installées dans le village chrétien et beaucoup de leurs enfants fréquentent l'école de la mission où ils sont mieux soignés de corps et d'âme". 56

Le Père écrit en 1935: "Il y a 150 élèves à l'internat. L'enfant noir qui à la maison reçoit souvent peu d'amour de la part des parents, est très sensible à l'attention désintéressée de l'éducateur. Et cela d'autant plus que la population noire ne peut jouir de la part des Blancs que d'une attention ambiguë. Un revirement se manifeste maintenant que l'autorité commence à prêter un intérêt réel à l'enseignement et au bien-être social des Noirs. Cependant le principe reste en vogue que le Noir ne peut être amené à l'obéissance que par la peur. La raison plus profonde du recours facile aux méthodes d'intimidation est qu'on obtient ainsi aisément des résultats. Mais qu'un tel procédé contribuera à une vraie éducation de l'Indigène est une

autre question. Il est évident qu'à l'école, une telle discipline de peur et de punition qui ne créera que des hypocrites, est inadmissible. L'éducation scolaire dégénéra bientôt en une formation de macaques bien habillés qui savent un peu lire et écrire, de préférence avec de belles boucles et de longs traits, qui parlent deux ou trois mots de Français, blasés, orgueilleux et pleins d'amertume contre toute autorité, religieuse aussi bien que civile, parce qu'ils n'ont jamais voulu accepter une obéissance servile à une autorité apathique. Ils se vengeront par une résistance clandestine ou ouverte et un mépris de tout bon ordre dès qu'ils auront secoué le joug et, grâce à l'éducation, pris conscience de leur situation". C'était l'année 1935: 25 ans avant l'Indépendance! Cependant, pour avoir la possibilité de participer à la vie occidentale et au développement à venir et devenir l'interlocuteur d'un Européen ou d'un Américain, ou participer à des 'jointventures', le Congolais devait se familiariser avec une certaine mentalité européenne et avec le sens de l'ordre et de la régularité. Comment l'école peut-elle contribuer à faire apprendre et comprendre cette mentalité sans que les élèves ne perçoivent l'ordre et la discipline comme une contrainte? La conclusion du Père est: "(l'éducation) est une oeuvre de beaucoup de patience, beaucoup d'abnégation, avec beaucoup de désappointements et peu de résultats immédiats, mais sans doute d'une valeur inestimable pour l'avenir de notre belle mission congolaise". 57 Une certaine fierté de notre oeuvre n'est pas déplacée malgré plusieurs imperfections.

De Waka, voici une lettre du Père J. Smit, elle aussi de 1935: "Il y a une activité qui a une valeur spéciale dans nos régions, c'est le travail obligatoire au champ -un point capital du nouveau programme d'Etat- qui doit engendrer chez les Noirs l'amour du potager et du champ; qui doit leur apprendre les principes de l'agriculture;... qui doit les rendre capables de collaborer au progrès du bien-être de leur propre peuple". 58 Hélas la culture de légumes et d'aliments de base, le manioc ou les bananes plantain, relève du travail de la femme et les garçons ne s'intéressent pas à ce travail ou plutôt, le méprisent. A l'homme, les cultures importées: le café, le palmier dans de petits champs; çà et là dans les villages, des coopératives exploitant des plantations de caoutchouc sous la supervision d'un agronome de l'Etat.

Les langues à l'école.

Les Pères de Mill Hill ont été confrontés à plusieurs langues congolaises: le Lingala et le Bobangi à Lulonga, le Lomongo à Bokakata et plus tard dans d'autres missions le Longando et le Lingombe. Et encore dans toutes ces langues, il y a beaucoup de dialectes locaux. Quel dialecte alors choisir comme langue véhiculaire et pour la rédaction des livres scolaires? Autre chose encore: quelle orthographe employer?

Le Projet d'Organisation de 1924 reconnaît que "c'est autant que possible dans leur langue qu'il faut enseigner aux indigènes si l'on veut que l'enseignement porte des fruits. Mais à quel dialecte indigène convient-il de donner la préférence? Certains dialectes locaux sont parlés par un nombre considérable d'indigènes et leur importance justifie l'impression des manuels classiques spéciaux" (p. 5). Les Dispositions Générales de 1948-52 d'autre part insistent: "Actuellement (1952) la réglementation scolaire s'en tient, théoriquement, à quatre 'linguae françae⁵⁹ ... il est indubitable que d'autres idiomes mériteraient d'être considérés comme langue littéraire possible".

C'est exactement ce que le Père Hulstaert, msc, s'est proposé de réaliser. Il s'est efforcé de créer une langue littéraire, une sorte de Lomongo universel, et de l'introduire dans les régions où le dialecte local, d'une manière ou d'une autre, pouvait être classé parmi le Lomongo-Nkundo et de créer aussi une orthographe de cette langue, scientifiquement justifiée. Sur cette langue lomongo uniforme, la plupart de nos missionnaires de Mill Hill étaient d'accord avec lui. Vesters lui écrit de Baringa: "Tous seront d'accord avec vous: nous devons viser à une langue littéraire commune, mais nous serons souvent obligés de choisir et dans ce cas, le choix se portera sur les meilleures formes de Lomongo. Alors je crois que cette région-ci aura un mot à dire, où un certain nombre de tribus ou des subdivisions de tribus sont restées isolées si longtemps, exemptes d'influences externes". 60 La question du choix de la langue à l'école est souvent le sujet de la correspondance entre Mgr. Wantenaar et le Père Hulstaert. Le 8 janvier 1941, Hulstaert lui écrit que le Père Van Bulck, s.j., linguiste, a défendu son point de vue auprès du Délégué Apostolique et qu'il a rompu une lance en faveur du Lomongo contre le Lingala et pour nos essais d'unification (du Lomongo) sur toute la population. Le 26 janvier 1943, il écrit en P.S.: "dans les bureaux de l'Enseignement à Léo, j'ai demandé sur la base de quels papiers officiels nous pouvions justifier l'usage du Lomongo comme langue véhiculaire. Réponse: Le Projet de programme de 1938 n'est pas officiellement en vigueur, mais on le considère quand même plus ou moins comme tel et, la guerre finissant, on l'appliquera de plus en plus. On a écrit: 'L'emploi des langues' ... etc, la 'lingua franca' n'a pas été déterminée mais vous pouvez considérer le Lomongo en tant que telle. Et encore: L'énumération n'est pas limitative. Rien n'empêche qu'en réalité, plusieurs langues soient employées, si les circonstances s'y prêtent. Sur cette base, nous pouvons désormais

défendre notre point de vue si l'on nous attaque. J'ai remarqué que plus fermes nous sommes sur nos positions et tenons à notre principe, et aussi plus nous collaborons avec un plus grand nombre de groupes, plus forts nous sommes".⁶¹

Le Père Hulstaert considérait le Longando comme un dialecte du Lomongo. Dès la fondation de la mission de Simba en 1921 jusqu' en 1931, les Pères de Mill Hill se sont servis du Lomongo dans les écoles de la région Bongando, sauf pour l'enseignement religieux. Puis, ce fut le Longando et le Père Hulstaert d'écrire le 10 mars 1939 à Vesters qui était à ce moment Directeur d'école à Yalisele: "Je regrette que pour l'école et pour les livres, on ne se rallie pas au Lomongo" et le 19 août 1942, il conclut: "Chez vous, en pratique, je préconiserais le Longando (et aussi les différents dialectes selon les lieux) dans le contact avec des gens, dans le confessionnal, dans la chaire, mais le Lomongo serait employé à l'école et puis si besoin en était: le 1er degré en Longando et encore dans les autres classes autant que nécessaire. Je serais très large à cet égard". 62 C'était sa réaction à une lettre du Père J. Hartering qui lui avait écrit: "Les Moniteurs ont traduit les livrets de lecture des 1e et 2e classes en Longando, de même que votre 'Bosako w'oyengwa'. Je crois que, chez les Bongando, nous avons besoin de livrets longando: ils ne comprennent pas assez bien le Lomongo". 63 Mgr Wantenaar écrit à Hulstaert le 12 mars 1943 que depuis que les écoles emploient les livrets lomongo, le Lingala a presque disparu des écoles, excepté chez les Ngombe. 64 Vers la fin de la IIe guerre mondiale, le Père van Kester écrit à Hulstaert: "J'espère que dans ces écoles aussi (Ngombe et Bongando,) les garçons arriveront à bien lire le Lomongo-Nkundo. Cela me semble la meilleure solution au problème de la langue dans notre région et en même temps une garantie pour un cercle plus large de lecteurs des publications futures. Notre Ecole Normale se trouvant en région mongo, tous les candidats-Moniteurs suivent pendant trois ans les cours en Lomongo, ils peuvent ainsi nous rendre un grand service à ce propos". 65 En passant, nous apprenons que dans les leçons de lecture, l'on utilise encore des cartes: d'un côté, la lettre imprimée; sur l'autre, la lettre manuscrite. En même temps, il est question de méthode globale. Hulstaert écrit à Mgr. Wantenaar, le 8 janvier 1941, que des essais sont en cours et qu'ils visent à introduire cette méthode. Puis il écrit à van Kester, le 8 décembre 1943, qu'ils ont l'intention de faire imprimer des lettres sur carton comme matériel de la méthode globale utilisée déjà avec succès dans leurs écoles (e.a. à Boende). La palabre sur les Langues à l'école ne fut pas tranchée à ce moment, ni enterrée pour toujours. Vinck rapporte : "En 1951, après une

remarque de l'Inspecteur Mr. Verhelst concernant le petit nombre de livres dans leurs écoles, les Pères de Mill Hill introduisent chez les Mongo des livrets édités par Scheut en Lingala". Dans 'La Bibliographie des Bongando', nous apprenons qu'il s'agit de l'Ecole Normale de Bokakata et qu'une lettre du 25 juin 1951 du Père Roël au Père Hulstaert précise: "mais cela ne veut pas dire que le Lingala est devenu la langue véhiculaire. Dans chaque mission, on emploie la langue locale. A l'Ecole Normale, la plupart des cours sont en Lomongo". En dehors des missions ngombe, les écoles ont continué à employer des livres en Lomongo jusqu'à leur remplacement par les textes français. Les discussions ont encore continué après.

Livres scolaires de la période.

Au long des années, les Pères MSC de Mbandaka composèrent et imprimèrent de plus en plus de livres scolaires en Lomongo. Basankusu en profita pour approvisionner ses écoles.

Certains efforts ont cependant été faits par les Pères de Mill Hill en composant des livrets en Lomongo, mais surtout en Lingombe et en Longando. Quand il était à Mampoko dans les années 1935 le Père van Kester a rédigé une petite grammaire lingombe dactylographiée qui a rendu service pendant des années. ⁶⁸

Dans une lettre du Père Hulstaert à Mgr Wantenaar, il est question d'un livret « d'Histoire sainte » en Lingombe du Père J. Coulthard et Hulstaert se demande si le Père attendra l'arrivée de nouveaux caractères à l'imprimerie de Mbandaka avant de le faire imprimer. Dans une lettre de van Kester à Hulstaert du 14 avril 1939, il paraît qu'il s'agit encore d'un manuscrit.

Il y a eu un livret de Géographie des Frères Maristes, adapté par Vesters, à propos duquel Hulstaert lui écrit le 30 octobre 1939: "Vos cours ont été distribués partout et j'espère que s'ils plaisent à tous, on peut donc les imprimer. Je voudrais cependant proposer d'adapter quelques termes, comme nous l'avons fait, e.a. les aires de vent, etc. Je proposerais aussi que dans la Géographie, vous vous rapprochiez plus de notre terminologie. Nous pourrions garder votre orthographe". 69

Par lettre du 16 janvier 1940, van Kester informe Hulstaert, que lui et le Père Lamers voudraient composer un manuel de Géographie. Hulstaert répond: "Quant à la géographie, j'accueille votre propos de rédiger un programme et un cours. J'espère que nous pourrons bénéficier de votre travail. Je vous envoie quelques termes que nous utilisons dans nos écoles... Le cours du

Père Vesters est très intéressant, mais on n'aime pas son système, c.à.d. le système de 'questions-réponses' qui ne me semble pas pédagogiquement bon pour NOS NOIRS; mieux vaut un texte continu, bien écrit, divisé en chapitres plus petits à la fin desquels on pourrait placer quelques questions en guise de répétition. Puis prendre soin de parler de choses intéressantes et compréhensibles autant que possible, p.ex. des usages et activités etc. des tribus et des pays. Le cours deviendrait ainsi plus vivant, considérant la terre comme habitation des hommes plutôt que matière morte, évitant d'en faire un cours si aride que les garçons le négligent. H. Vinck mentionne encore que les Pères Mill Hill de Basankusu publièrent en 1935 un livret intitulé 'Introduction à l'hygiène'.

A la fin des années trente et pendant les années de la IIe guerre mondiale, le Père H. van Thiel composa une vingtaine de livrets en Lingombe. Ils étaient polycopiés et quelques-uns contenaient de petites images coloriées à la main. Une page a été reproduite dans les Annales de Roosendaal. Malheureusement, nous ne savons pas ce qui est arrivé à tous ces textes. H. van Thiel a beaucoup publié: des fables, des contes, des poèmes, des textes religieux et un livret de lecture 'Mbitagwambibuki' (1948), récit d'un chien nommé 'Je ne meurs pas seul', le tout en Lingombe. Ta

Dans tout ce travail de recherche et de rédaction des livres scolaires (et religieux), les Pères ont pu se réjouir de l'aide précieuse d'un nombre d'Enseignants, de plus en plus valables à mesure que le niveau de leur instruction s'améliorait; les Pères Hartering, Rood et d'autres en parlent dans leur correspondance. Avec l'aide d'Enseignants de leurs écoles, à Basankusu et Bokakata, les Pères Lamers et Castricum ont composé des jeux bibliques, jeux de Noël, de Job⁷⁴, jeux exécutés par les élèves devant un grand public à Basankusu; les chrétiens se les rappelaient encore des années après, mais les textes n'ont pas été conservés.

L'Ecole de Moniteurs.

La Préfecture n'avait toujours pas sa propre formation d'enseignants. "Afin de relever la qualité des Instituteurs, jusque là simples gradés de l'Ecole Elémentaire, à l'exception de quelques diplômés de l'Ecole Normale d'Alberta, la mission s'entendit avec les autorités de l'Ecole Normale de Bamaya (Mbandaka) pour la formation de jeunes gens, originaires de la Préfecture de Basankusu, en attendant l'ouverture d'un pareil établissement dans cette Préfecture. Quelque vingt-cinq candidats suivirent les cours

donnés par les Frères des Ecoles Chrétiennes, entre 1931 et 1936" (Heijboer).⁷⁵

A partir de l'année 1933, le nombre de missionnaires avait augmenté de telle manière que, pour chaque école centrale avec internat pour garçons, on a pu désigner un Père comme Directeur. Il y avait à ce moment-là 29 Pères, dont 4 en congé en Europe, et 6 Frères pour dix postes de mission. Il était temps de penser sérieusement à l'ouverture d'une école d'instituteurs. Mgr. Wantenaar écrit dans son rapport annuel de 1934-35: "A Bokakata, la construction des installations de l'Ecole Normale continue et sera finie pour l'arrivée du Père Donsen et le début de ses cours". La première année commença le 1er février 1937⁷⁶ avec 28 élèves. Le 1er janvier 1938, Mgr. pouvait écrire: "L'Ecole Normale vient de clôturer sa première année et ouvrira le 1er février avec deux classes. Pendant la première année, un internat a été construit, logeant 30 étudiants; un deuxième est déjà nécessaire". Mais des problèmes s'annonçaient. A la fin de la deuxième année, il ne restait que 23 élèves pour les deux classes. "Quelques-uns ont dû être renvoyés, d'autres ont abandonné sans raison précise". 77 Les sept premiers candidats diplômés sont sortis à Noël 1939.

A propos de l'âge des élèves des Ecoles Primaires.

Très souvent, les élèves étaient trop âgés pour être dans une Ecole Primaire, mais d'autre part, il avait été très difficile de les faire fréquenter l'école plus jeunes. Le Père J. Smit écrit en 1935: "Les élèves arrivent à l'école quand ils ont huit à dix ans et quittent l'école à l'âge de quatorze ou seize ans, ou même plus. Pourquoi viennent-ils à l'école? Parce qu'un ami est à l'école, parce que d'autres le traitent de sot, parce qu'il reçoit un short ou parce que les parents insistent pour qu'il suive la préparation à la première communion". The On comprend qu'ils quittent l'école quand ils n'en ont plus envie. Les écoles de brousse n'organisaient que des classes du premier degré. Pour suivre le deuxième degré les élèves devaient se rendre à l'école centrale à la mission. Beuacoup de jeunes garçons ne pouvaient que difficilement s'intégrer à la vie d'internat sauf si des garçons plus âgés de leur famille s'y trouvaient déjà.

Le Père Vesters à Yalisele rencontra une autre difficulté. Il écrit au Père Hulstaert le 5 décembre 1939: "A mon avis, il est certain ici que les garçons qui restent au village se comportent mieux que ceux qui sont à la mission. Il est vrai que ce ne sont pas les meilleurs éléments qui viennent ici à l'école. Ce sont trop souvent ceux qui ne savent plus s'adapter à la vie du

village qui dès lors, partent pour l'école par mécontentement, ce qui va les amener à une très mauvaise compréhension de l'éducation européenne. Pouvons-nous avoir du succès avec ces garçons qui ont déjà 16 à 17 ans quand ils arrivent à l'école? Pensez-vous que nous sommes dans le bon chemin en les acceptant? Moi pas! Tout le monde se plaint que tant de jeunes quittent leur village pour les grands centres et que cela ne leur fait pas de bien. ... Notre vocation est-elle de former des éléments déséquilibrés qui finissent en prison et attrapent des maladies honteuses? Et c'est le grand pourcentage de nos écoles pour le moment". 79 Heureusement, la situation n'était pas si accablante dans toutes nos écoles. Cependant des élèves trop âgés ont été admis dans nos Ecoles Primaires pendant des années encore. Je me rappelle qu'en 1957 ou 1958 à Baringa, j'ai dû remettre un élève vraiment trop âgé à l'autorité territoriale, après une lutte due à une vieille haine entre clans. Il avait blessé si fort un autre élève que la plaie a dû être suturée de plusieurs agrafes. Des garçons d'un certain âge ont été acceptés probablement en vue de l'entretien de la mission, mais l'Inspecteur de l'Etat et le missionnaire-Inspecteur insistaient pour ne plus les admettre dans les écoles centrales; ce qui s'est réalisé de plus en plus pendant les années cinquante.

Les subsides d'Etat.

Pour notre étude, il ne s'agit pas des subsides payés par l'Etat à Mill Hill pour couvrir les frais d'équipement et les voyages des missionnaires - comme prévu par le contrat initial -, ni des subsides pour la construction des premières missions. Toutes ces données jusqu'en 1912 ont été énumérées par A. Delathuy.⁸⁰ A partir de cette année-là, Basankusu recevait 2.500 francs par an et par missionnaire. Dans son rapport annuel de 1918, le Père Brandsma écrit que le subside annuel a été porté à 40.000 francs pour les cinq ans à venir et le Roi a ajouté de ses fonds propres un don de £ 500. Ce subside spécial a été donné pour le déplacement de la mission de Basankusu et la construction de l'Ecole Agricole et de l'Ecole Industrielle.⁸¹ Dans le rapport de 1925-26, Wantenaar écrit: "Dans nos postes de mission, nous devons essayer de construire de bons bâtiments d'école, lesquels manquent dans tous nos postes. Le gouvernement nous paie un subside annuel de Frs 54.145 pour l'oeuvre scolaire et nous devons commencer des constructions pour pouvoir montrer nos efforts en cas d'inspection. En outre, la régularité de l'oeuvre scolaire dépendra en grande partie de l'appropriation des bâtiments". 82 Puis nous apprenons que "le gouvernement envisage de promouvoir l'éducation laïque et qu'il a l'intention de baser les subsides de la mission là-dessus". 83 De même, Mgr. E. De Boeck écrit au Supérieur Général de Mill Hill, Mgr Biermans: "L'organisation des écoles est un vrai problème... Nonobstant dans cinq ans, les subsides d'Etat seront attribués aux missions dans la mesure où le programme d'Etat (dans les écoles) aura été réalisé". 84 Sur le Bilan des Biens d'Eglise de la Société de Mill Hill de l'année 1926, il est inscrit à l'actif: subsides fournis par le Gouvernement Belge: Frs. 98.932,50 (sans spécification), au passif: dépenses pour le personnel nourri et rétribué par la mission: Frs. 108.936,77; pour les écoles: Frs. 13.703,80; pour l'entretien des immeubles: Frs. 21.859,60; pour de nouveaux édifices: Frs. 13.828,10 (toujours sans spécification). 85 Ces chiffres ne nous permettent pas de déterminer les montants reçus ou dépensés exclusivement pour l'enseignement.

Toute cette question des subsides arrive à un point décisif en 1928-29. Les nouvelles 'Dispositions Générales' de 1928 avaient pris effet et Basankusu les avait mises en pratique dans les écoles; ainsi les écoles de la Préfecture de Basankusu devaient désormais recevoir les subsides sur pied d'égalité avec les écoles des Missions Nationales Belges. Pour Basankusu, cette situation entraîna une diminution des finances et ainsi des difficultés. Le 29 septembre 1928, le Père V. van Haeren, représentant de Basankusu en Belgique - il habitait à Kapellen - écrit une lettre au Ministre des Colonies à propos de ces difficultés. Le Ministre Jaspar répond: "Révérend Père Procureur, Par votre missive du 29 septembre dernier, vous voulez me mettre au courant des difficultés et notamment de la pénurie financière qui entravent le développement de votre Mission. Durant les dernières années, votre mission a été subsidiée sur base de la Convention Générale conclue avec les Missions Nationales. Si les avantages que le nouveau système garantit à votre mission en particulier sont minimes, cela est à imputer au fait que votre mission, pour toutes sortes de raisons, n'a pas réussi à donner à ses oeuvres l'orientation indiquée par le Gouvernement Colonial. Dans votre mission, le nouveau système a entraîné des difficultés plus grandes que pour les autres Missions Belges en général et je veux en tenir compte. Je donne le conseil au Gouverneur Général d'apprécier hautement vos efforts pour l'enseignement pendant la période de transition qui comprend l'année en cours 1929 et l'année 1930. Le subside annuel sera pendant cette période de 7.500 francs même si vos postes ne comptent que deux missionnaires européens. A partir de 1931, votre mission devrait être en mesure de s'adapter au système général auquel les Missions Nationales ont adhéré". 86

Le 20 août 1929, le Père A van den Deyssel, membre du Conseil Général de Mill Hill, rendit visite à Mr E. De Jonghe au Ministère des Colonies à Bruxelles pour discuter de toute la question des subsides. Quand le Père était en visite officielle à Basankusu, Mr De Jonghe lui fit parvenir une note sur 'La Mission de Mill Hill au Congo'. Dans une lettre, Mgr. Wantenaar en cite le texte suivant: "A la demande du Roi Souverain de l'Etat Indépendant du Congo, la Mission de Mill Hill a accepté en 1905 d'étendre son activité au Congo, moyennant la promesse d'un subside de 2.500 frs par an et par missionnaire. Suivant cette base, la Mission de Mill Hill devrait, en égalité, bénéficier d'un subside de 45.000 frs or pour ses 18 missionnaires, soit la valeur de 315.000 frs papier". Il écrit encore que De Jonghe a cité la lettre du Père van Haeren et qu'il a affirmé qu'en 1928, Basankusu avait reçu un total de subsides de frs. 292.500 (y inclus 100.000 pour la mission de Waka). "Si c'est moins que le montant dû, c'est parce que Mill Hill a été incorporé aux Missions Nationales et que les écoles et le nombre de missionnaires dans divers postes ne répondent pas aux exigences des dispositions de l'Etat". 87 A partir de 1931, il n'y a plus d'informations sur les subsides dans les archives de Mill Hill jusqu'en 1955.

Les années de guerre 1940-1945.

Si, d'après Heijboer, les dernières années avant la IIe guerre mondiale avaient été 'un deuxième printemps' pour la mission, les années de guerre accusèrent un grand recul. Les causes commençaient à se manifester déjà avant la guerre. Il y avait la pauci-natalité et la perte démographique de la population mongo. Heijboer a calculé que les territoires de Basankusu, Befale, Bongandanga et Djolu, qui forment la quasi-totalité de la circonscription ecclésiastique de Basankusu, ont subi entre 1927 et 1947 une perte démographique de 17%; seuls, les Bongando n'ont pas accusé de perte. Les Mongo, quant à eux, ont subi une perte de 36%. ⁸⁸

Au début de la guerre, la Force Publique recrutait des soldats et des porteurs pour l'organisation des convois vers le Kenya⁸⁹ et une rumeur se répandit que les élèves des écoles devraient accompagner les troupes pour chanter des chants de guerre. Adultes et écoliers partirent se cacher en forêt. A Bokakata, Waka et Baringa, 25% à 50% des garçons se cachèrent en brousse.⁹⁰ L'effort de guerre et l'influence des Kitawala⁹¹ ont certainement affecté la fréquentation scolaire, au moins pour un certain temps.

Mgr. Wantenaar note dans son rapport de l'année 1941-42 le relevé scolaire suivant: les écoles centrales du 1° degré: 19 et du 2° degré: 17; total

des élèves: 1800 garçons (y compris 65 garçons des écoles des nouvelles missions en construction) et 448 filles; 3 Ecoles Professionnelles avec 8 garçons et 36 filles; l'Ecole Normale avec 44 élèves. Comparons ces chiffres avec l'année 1938-39: cette année-là, il y avait 1521 garçons et 323 filles dans les écoles; ce qui veut dire qu'il n'y a pas eu de recul. L'influence du recrutement n'a été que temporaire. Et le Père van Kester écrit à Hulstaert le 18 novembre 1943 que le nombre d'élèves augmente petit à petit malgré la régression statistique de la population. En juillet 1945, il y avait 2113 garçons et 383 filles scolarisés, non compris les 224 élèves des deux nouvelles missions.

En 1943, les salaires des enseignants furent augmentés. Hulstaert écrit à Vesters le 17 mars 1943: "Les diplômés reçoivent 100 francs par mois; les non-diplômés, 55 francs (après un an à l'essai à 45 francs). Après dix ans, les premiers (d'après le barème actuel) reçoivent 185 frs et les autres 100 francs par mois. Il faut y ajouter pour la femme 10 frs et par enfant 5 frs par mois". 92

La préfecture ne recevait pas d'aide de la Hollande, ni matérielle, ni financière, pendant la guerre mais elle a reçu des Etats-Unis des intentions de messe et ainsi les missions et les écoles ont continué à fonctionner pendant tout ce temps.

III. De 1945 à l'Indépendance

Mill Hill: mission nationale? Conséquence pour son personnel missionnaire européen.

Les écoles des missions protestantes, sauf quelques-unes, n'étaient pas subsidiées. Quand le Gouvernement belge s'est exilé à Londres au début de la guerre, les missions protestantes ont saisi l'occasion pour solliciter des subsides pour leurs écoles dans un memorandum de décembre 1940, envoyé à monsieur A. De Vleeschauwer, Ministre des Colonies. Mais la vraie pression sur le Gouvernement est venue, après la libération par les Alliés, des Anglais qui se référaient à leurs efforts de guerre. En 1945, le libéral R. Godding devint Ministre des Colonies. Lui et le Gouverneur Général P. Ryckmans étaient partisans d'accorder des subsides à l'enseignement protestant. Malgré une forte opposition des Congrégations missionnaires et du Délégué Apostolique ainsi que du parti chrétien en Belgique (qui n'était pas membre du Gouvernement), le Ministre Godding a accordé le droit de subsides aux écoles protestantes. Certaines conditions, reprises dans les

'Dispositions Générales' de 1952, ont été liées à cet accord et ont eu des conséquences pour nos missionnaires dans l'enseignement. Les Dispositions Générales stipulaient que tous les missionnaires (et laïcs) de nationalité étrangère devaient séjourner en Belgique pendant un certain temps et suivre un cours de Pédagogie préparatoire à leur tâche dans l'enseignement colonial. Elles demandaient: "une initiation à l'esprit des conceptions belges en matière d'enseignement" (p. 47). J. Stengers commente: "On leur donnait ainsi une certaine empreinte des conceptions belges afin qu'ils puissent la transmettre à leurs élèves". 93 Mill Hill avait déjà été classé parmi les 'Missions Nationales' pour les subsides scolaires. Là il n'y avait plus de discussion, mais quid du personnel missionnaire non-belge dans l'enseignement au Congo? Mgr. Wantenaar avait signé la nouvelle convention mais il écrit au Père Brys à Louvain qu'il avait signé "bien que dans cette convention telle qu'elle a été rédigée, nous ayons été refoulés de notre position privilégiée et relégués parmi les 'Missions Etrangères'. J'ai signé la chose parce que je pensais que comme invités (et jusqu'à présent traités par le Gouvernement avec beaucoup de bienveillance), il ne convenait pas de formuler des revendications mais en même temps j'ai fait savoir au G.G. que cette négligence du contrat initial avec Mill Hill avait produit une impression très pénible sur nous et parce qu'il avait refusé de reconnaître et de subsidier le Père Roël comme missionnaire-Inspecteur, n'ayant pas la nationalité belge, j'ai signalé que nous avions été invités à établir une mission au Congo en tant que congrégation anglaise, qu'il n'avait jamais été stipulé officiellement qu'elle devait devenir une mission belge, (cela aurait d'ailleurs été contraire au dessein pour lequel on nous a demandé de venir ici) et qu'il nous était donc impossible de présenter tout à coup un Belge comme Inspecteur. Je n'ai pas encore reçu de réponse bien que ma lettre soit datée du 18 octobre". 94 Y a-t-il jamais eu de réponse? Le fait est que son successeur, Mgr. W. van Kester, quand il était à Anvers, s'adresse de nouveau au Ministre des Colonies le 6 novembre 1952, lui rappelant le contrat initial de 1904 et il continue: "Cependant, bien que la Congrégation de Mill Hill ait toujours respecté les termes du contrat en envoyant de nouveaux missionnaires et en intensifiant son apostolat, elle s'est vu refuser peu à peu l'assistance si nécessaire du Gouvernement local jusqu'à ce qu'en 1926, elle fut mise au même pied que les Missions Nationales. Mais en 1948, un nouveau fait est intervenu: la nouvelle Convention de l'Enseignement. Aux termes de cette Convention, nous sommes dès lors au point de vue d'enseignement rangés parmi les Missions Etrangères. Et c'est cette méconnaissance de nos droits qui nous donne de graves anxiétés et cause des torts considérables à notre oeuvre". Il se plaint aussi de ce que le Père M. Wartenbergh ayant obtenu son diplôme de Gradué à Anvers, ne peut pas être naturalisé parce qu'il n'est resté que 9 ans et 3 mois au Congo sans interruption au lieu des 10 ans exigés. 95 Finalement le Ministre des Colonies, A. Dequae, répondit que le département ne pouvait pas "modifier la façon de voir qui fut communiquée à feu Mgr. Wantenaar en 1949 à la suite de ses échanges de vue avec Monsieur le Gouverneur Général. Cette façon de voir constitue bien celle du Département. (...) En résumé, la Congrégation de Mill Hill, assimilée aux Missions nationales en conséquence de l'accord conclu en 1904, a gardé ce privilège". Vient alors la conclusion quant à l'enseignement: "La mise sur un pied d'égalité des Missions nationales et des Missions étrangères dans deux domaines, le domaine médical et celui de l'enseignement, ne met pas cette assimilation en cause si même elle astreint les Missionnaires étrangers de la Congrégation de Mill Hill à se soumettre aux mêmes conditions que celles imposées à tous les Missionnaires étrangers, y compris ceux qui appartiennent aux Missions Nationales. Il ne serait pas possible de faire plus pour la Congrégation de Mill-Hill sans la privilégier par rapport aux Missions nationales ellesmêmes. De même le missionnaire-Inspecteur doit être de nationalité belge, qu'il appartienne à une Mission Etrangère ou à une Mission Nationale ou encore à la Congrégationde Mill-Hill, assimilée à une Mission nationale". 96 Ainsi la discussion fut close et Mill Hill dut prendre des mesures pour répondre aux exigences imposées aux étrangers.

Mgr. Wantenaar et le Supérieur Général de Mill Hill avaient prévu cette éventualité et avaient déjà décidé de prendre les mesures nécessaires. En 1945, les Pères B. Santbergen et J. Janssen furent envoyés à Louvain pour obtenir un diplôme d'Agriculture et satisfaire à la condition de séjour. Ils arrivèrent à Basankusu le 5 janvier 1947 et furent nommés Directeurs d'école primaire. 97 Pour les missionnaires qui avaient déjà été Directeurs d'école au Congo et qui revenaient en congé après la guerre, il y avait confusion quant à la durée de leur séjour en Belgique et des cours à suivre. Une missive du G.G. du 28 novembre 1949 mit fin à la discussion, exigeant une année complète de séjour pour tous les étrangers, également pour ceux qui avaient déjà travaillé dans l'enseignement au Congo. Sous la direction du Père van Wing s.j., la Katholieke Universiteit van Leuven organisa un cours de Graduat en Sciences Coloniales d'un an, auquel les Pères M. Boonman, N. Koelman et H. Noordman participèrent en 1949. Le certificat ne fut cependant pas reconnu⁹⁸ de sorte que tout le monde a dû suivre les cours du Ministère des Colonies et les leçons pratiques à l'Ecole Normale d'Anvers. Le contenu de ces cours fut publié par décision ministérielle du Ministre P. Wigny, portant la date: Bruxelles, le 8 juin 1950.

En 1947, le Père J. Vesters s'inscrivit à l'Université de Louvain et obtint en un an la Candidature spéciale en Pédagogie; grâce à ce diplôme, il a pu remplir temporairement la fonction de Directeur de l'Ecole Normale à Bokakata. La même année, les Pères J. Hendriks et L. van der Meij commençèrent à Louvain une licence en Pédagogie. Le Père C. Sommeling commença son séjour d'un an en 1949. Il avait le diplôme néerlandais d'Instituteur qui fut reconnu par l'Administration, il fut ainsi qualifié pour enseigner la Pédagogie à l'Ecole de Moniteurs de Bokakata et en devenir le Directeur. En 1951, le Père M. Wartenbergh obtint son diplôme de Gradué à Anvers. En 1952, N. Rood obtint le Graduat en Agronomie Coloniale et en 1953 la Licence en Ethnologie Africaine. Suivirent J. Kroon, diplôme de Gradué à Anvers en 1953, J. Spaas, Instituteur à Oostakker en 1954 et T. Goessens, diplôme de Gradué à Anvers en 1959. Un total de 18 Pères, y compris quelques-uns qui avaient vécu plus de dix ans au Congo, ont suivi le cours colonial et accompli leur séjour entre 1948 et 1959. Mill Hill a fait son maximum pour se mettre en règle. La recommandation des Dispositions Générales de 1952 d'affecter un professeur laïc européen à la 6ième année d'études primaires pour donner les leçons de Français ou les faire donner par le missionnaire-Directeur n'a cependant pu être réalisée.

Les innovations des Dispositions Générales de 1952.

Les Ecoles Primaires. Le texte dit: "Il apparaît donc opportun de dédoubler les programmes de l'enseignement primaire du second degré:

- Le deuxième degré *ordinaire* de trois ans (doit) préparer directement l'indigène à la vie qu'il aura à mener dans son milieu naturel: cinq heures de classe dont, en moyenne, deux d'exercices manuels par jour. Dans les écoles régionales (population dispersée), un régime d'internat mitigé: les élèves rentrent chez eux pour le week-end (p. 11). Toutes les écoles centrales (18) du Vicariat de Basankusu étaient de ce type au début des années cinquante.
- Le deuxième degré *de sélection* de quatre ans. Le Vicariat n'a commencé des cours de sélection qu'après les nouvelles ordonnances de 1958. Le Père J. Mous a ouvert ce cours à Befale en 1959 en collaboration avec le FBI (Fonds du Bien-être Indigène). Basankusu avait un cours de sélection pour garçons sous la direction du Père J. Janssen. Nous n'avons que peu de renseignements sur ces écoles et l'Indépendance a tout bouleversé.

L'Ecole de Moniteurs à Bokakata. Après 1952, l'école a ouvert une section préparatoire de deux ans où le programme de 5° et 6° années de sélection était suivi. Les études d'enseignant comportaient trois ans. La quatrième année a été ouverte en septembre 1956. A partir d'avril 1954, le Père Sommeling a remplacé le Père Vesters comme Directeur, bientôt aidé par le Père L. van der Meij, le Père J. Spaas (1955) et quatre Instituteurs. L'année 1955 a été une année difficile pour l'école: un grand nombre d'élèves ont quitté ou ont dû être renvoyés à cause de leur mécontentement relatif aux salaires des Enseignants; ils considéraient les études sans avenir et causaient des troubles à l'école. Cependant, le personnel enseignant ne s'est pas plaint du départ de ces éléments subversifs et ce départ a rehaussé l'esprit étudiant de ceux qui sont restés.

L'Ecole d'Apprentissage Pédagogique, l'EAP, fut ouverte à Baringa en 1952 par le Père L. van der Meij aidé de deux Enseignants. Le Fonds du Bien-être Indigène ayant approuvé le projet des bâtiments, la construction s'est faite pendant les années 1953-'55 par le Frère Meinraad Benne. Les cours ont été donnés en Lomongo bien qu'il y ait aussi des élèves bongando et ngombe. Certains élèves étaient mariés et habitaient à la mission avec leurs femmes pendant les deux années d'études. C'étaient des 'Enseignants' ou Catéchistes sans diplôme qui avaient été engagés par les missions à cause du manque de diplômés. Les autres étaient des élèves assez âgés qui avaient fini leurs études primaires mais ne trouvaient pas de place à l'école de Moniteurs. Avec le certificat de l'EAP, ces Enseignants étaient qualifiés pour enseigner au premier degré et leur salaire était payé par le Gouvernement. Le Père J. Hendriks, qui a repris l'école en 1955, a composé un cours didactique simple avec des exemples pratiques de préparation de leçons. Les élèves ont utilisé ce cours pendant des années mais il ne nous en reste plus aucun exemplaire.

L'Ecole Professionnelle Agricole, l'EPA. En rapport avec la politique coloniale du Gouvernement, Basankusu a pensé à la création d'une EPA. A son retour au Congo à la fin de 1953, N. Rood commença à préparer les cours. L'école devait être installée à Bonkita⁹⁹ où le Père Wartenbergh, missionnaire -Inspecteur, avait fait construire des bâtiments provisoires en pisé. Le Gouvernement avait accepté d'agréer l'école, même dans ces conditions, parce que le FBI avait consenti à en financer la construction. Les bâtiments furent achevés en 1957, les cours ayant commencé en 1954. Rood était assité d'un Enseignant laïc dès la première année puis, à la fin de 1958, du Père C. Habets.

Grâce aux efforts conjugués de Mill Hill et de Basankusu pendant les années 1948 à 1953, - délai prévu par les Dispositions Générales-, toutes les écoles ont obtenu des Directeurs et des Enseignants qualifiés. Les conditions matérielles avaient été améliorées, non seulement par la construction des bâtiments en matériaux durables, mais aussi par l'approvisionnement en fournitures scolaires et en livres. Le Père G. Braam pouvait écrire de Djombo: "Il y a vingt ans, l'enseignant n'avait qu'un seul livre de calcul et qu'un seul de lecture et les garçons n'avaient qu'une ardoise et une touche. Maintenant ils ont plus de matériel que nous n'en ayons jamais eu chez nous (en Europe). Le personnel enseignant est aussi beaucoup mieux instruit. Autrefois, on était déjà bien content de trouver un garçon qui avait suivi trois ans d'école primaire pour enseigner en première année. Maintenant tous doivent être diplômés et ils sont mieux préparés à enseigner. C'est certainement un progrès". 100

Antagonisme du côté du Gouvernement.

En avril 1954, un nouveau Gouvernement belge, coalition de libéraux et socialistes, fut installé, le 'Van Acker IV', L. Collard fut nommé ministre de l'Education et A. Buisseret ministre des Colonies, L. Pétillon était Gouverneur Général. Collard coupa dans les subsides de l'enseignement catholique en Belgique pour avantager les écoles officielles. Ce nouveau Gouvernement était d'avis que l'enseignement catholique au Congo était trop privilégié et que la qualité de cet enseignement laissait beaucoup à désirer. 101 On 'nous' reprochait de n'avoir pas assez enseigné le Français et d'avoir montré un engouement pour les langues indigènes pour préserver les langues locales. Il se peut que nous n'ayons pas assez préparé les élèves aux études secondaires, mais où les écoles secondaires se trouvaient-elles ? Où était le personnel et où trouver les moyens financiers? Des visas et des bourses pour étudier à l'étranger ne se donnaient que rarement. 102 L. Pétillon écrit que 'la droite métropolitaine' a empêché le développement de l'enseignement au Congo. Maintenant qu'un gouvernement de gauche crée un enseignement secondaire officiel, la mission est dépitée: "Les missions notamment ne peuvent se faire à l'idée que les temps bénis de Léopold II sont révolus, durant lesquels et longtemps après, elles étaient les collaboratrices attitrées pour l'accomplissement de l'oeuvre coloniale... Dans le cours de décembre 1954, des circulaires du Gouvernement Général ont annoncé que l'aide accordée de longue date à l'enseignement congréganiste serait bientôt réduite. La réaction des missions est immédiate et vigoureuse, la presse

catholique se déchaîne". Ce fut 'la guerre scolaire' aussi au Congo. Les Evêques déclarèrent qu'ils se verraient dans la douloureuse nécessité de fermer toutes les écoles aussi longtemps que le Gouvernement se déroberait à ses obligations. Heureusement, cela ne s'est pas passé. A la pose de la première pierre de l'Université de Lovanium, en octobre 1954, Buisseret prononça un message de 'tolérance et de paix', puis rendant hommage aux sociétés de missions dont la coopération était aussi ancienne que l'organisation coloniale, il affirma la volonté du Gouvernement de ne point rompre les liens ainsi noués. ¹⁰³ Les restrictions budgétaires furent annulées le 25 janvier 1955.

Les ordonnances du Gouvernement n'ont pas non plus reçu un accueil favorable à Basankusu. Le Père Wartenbergh, encore déçu de sa naturalisation toujours impossible, écrit dans les Annalen: "Vous avez sans doute entendu parler des difficultés énormes de l'enseignement ici. Le Gouvernement libéral-socialiste veut tout simplement se débarrasser de toutes les écoles des missions et reléguer l'oeuvre de l'Eglise à la sacristie. Le subside, dû pour l'année 1953 et déjà en retard d'un an, a été diminué de 12%. Idem dans les autres Vicariats. Des ordonnances nouvelles diminuent les subsides pour les salaires des Moniteurs de 15% ou plus. Les subsides pour les internats, condition nécessaire dans beaucoup de lieux, ont été réduits; recevait-on jusque maintenant 80% des dépenses déclarées, désormais l'Etat ne prendrait que 50% à sa charge. Le personnel laïc au service de la mission, p.ex. les Enseignants des Ecoles Secondaires qui jusqu'à ce jour recevaient le même salaire que ceux des écoles de l'Etat, recevront désormais le salaire des Religieux, (un cinquième en moins). C'est une honte pour la population... Quel désarroi chez les Indigènes, combien de doutes et de changements parmi le personnel enseignant qui désire changer d'école et quel désastre pour l'Eglise". 104 Malgré tout, les écoles ont continué. Le Vicariat a trouvé de l'argent pour payer tous les suppléments mais a dû puiser profondément dans ses ressources propres. En 1954 p.ex., le Vicariat a dû ajouter: 111.121 Frs pour payer les quelque 250 Enseignants, pour les livres et fournitures: 48.141 Frs; pour les internats: 371.780 Frs; pour de nouvelles constructions: 628.000 Frs; un total de 1.159.042 Frs. Il n'est pas étonnant que dans la Relatio Quinquennalis (1951-'55) Mgr. van Kester se plaigne: "Maintenant, pour des raisons politiques c.à.d. pour favoriser l'enseignement laïc, les conditions favorables d'antan sont devenues de moins en moins favorables et surtout, les subsides pour les écoles ont diminué". 105 Malgré toutes ces difficultés, le Vicariat n'a fermé aucune école et le nombre d'élèves n'a pas diminué. A la fin de l'année

scolaire 1956, il y avait: 88 écoles de brousse du 1° degré avec 3.382 élèves et 5 écoles de brousse du 2° degré avec 145 élèves; 15 écoles centrales pour garçons avec 1.490 élèves en 1° degré et 2.565 élèves en 2° degré, totalisant 7.582 élèves sur une population totale dans le Vicariat d'un peu plus de 203.000. 106

Le Petit Séminaire.

En 1955, Mgr. van Kester voyait se réaliser un désir longtemps nourri: l' ouverture d'un Petit Séminaire. Le Père J. Vesters était parti en congé en avril 1954 après six ans à la direction de l'Ecole de Moniteurs et allait s'informer sur la formation du clergé local et des séminaristes. A la Pentecôte 1955, il pouvait commencer une année préparatoire dans des bâtiments provisoires à côté de la procure de Mpoma à Basankusu. Le Père W. Beentjes qui venait d'obtenir le Doctorat en Droit Canon arriva le 3 juin et était le premier Enseignant. Des candidats, pas de problème! A chaque mission, il avait été demandé d'envoyer deux de ses meilleurs élèves dont la conduite était exemplaire et qui n'étaient pas trop âgés pour commencer les études au Séminaire. C'était optimiste, on pensait: la vocation viendra !¹⁰⁷ Le Séminaire était le seul Institut d'enseignement secondaire dans le Vicariat et ainsi les candidats ne manquaient pas. Un an plus tard, le Séminaire déménagea à Bonkita où, financée par Rome, une partie des bâtiments quatre pavillons -, était finie. Cette année, il y avait 25 élèves en préparatoire en 24 en première « latin ». 108 Au fur et à mesure que le nombre d'années d'étude augmentait, des bâtiments nouveaux furent construits. Le Frère Jan de Koning était le constructeur et la scierie du Frère Herbert Sanders fournissait le bois. Le Père Beentjes écrit que la formation doit être égale à la formation belge, 'c'est ce que veulent les Congolais plus éduqués'. Dans la classe préparatoire, on parle surtout en Lomongo, mais dans les classes du séminaire on parle en Français et on suivra aussi bien que possible le programme métropolitain des collèges belges. On n'a pas encore assez d'expérience pour adapter les manuels scolaires à la mentalité noire sauf pour les livres de Français. On doit avancer plus lentement qu'en Europe et il faut constamment répéter. Les garçons apprennent assez bien le Français et le Latin et à la fin des études, ils ne le cèderont presque en rien aux élèves de chez nous quant à leur connaissance de la mathématique. 109 Vu le milieu d'où les garçons viennent, la vie du Séminaire ne leur est pas facile. Il faut de la discipline et de l'ordre, mais il ne faut pas être trop strict non plus. Une surveillance continue créera trop de tension. En 1959, l'année scolaire fut clôturée avec 68 séminaristes répartis en quatre années d'études, une préparatoire et trois classes d'enseignement secondaire. Quatre Pères et un Abbé y assuraient l'enseignement.¹¹⁰

Cependant, la formation de futurs prêtres comporte plus que les études secondaires... Malgré tous les efforts et bonnes intentions des Directeurs et Enseignants, malgré la prière et la direction spirituelle, on n'a pas obtenu les résultats escomptés; sans doute, le temps de Dieu n'était-il pas encore venu ? Le premier séminariste qui a été ordonné prêtre est l'Evêque actuel de Basankusu, Mgr. Joseph Mokobe. Garder le Séminaire apparaissait finalement insoutenable et nous avons dû le transformer en école secondaire, (après la rébellion de 1964). Néanmoins, le Séminaire a aidé nombre de jeunes à suivre des études complémentaires et quelques-uns parmi eux ont atteint des statuts élevés dans la société.

La progression de la population scolaire jusqu'au moment de l' Indépendance.

Les statistiques suivantes à intervalles de dix ans nous renseignent sur l'accroissement de la population scolaire de 1910 à 1960.

Années	Nombre mis	ssionsFilles	Garçons	Total
1910-'11	4		253	253
1920	5		378	378
1930-'31	8111	246	433	679
1940-'41	14^{112}	399	1410	1809
1950-'51	16 ¹¹³	745	4718	5463
1960-'61	18	1527	9136	10663

En septembre 1960, il y avait encore: 60 étudiants à l'EAP; 104 à l'Ecole de Moniteurs; 43 à l'Ecole de Monitrices; 21 à l'EPA et 39 à l'Ecole Ménagère. Pendant l'année scolaire 1960-'61, il y avait 316 Enseignants et 25 Enseignantes (Moniteurs, Monitrices et EAP ensemble).

D'une comparaison des inscriptions d'élèves des écoles primaires de Basankusu avec les nombres mentionnés dans 'Kongo, een tweede Vaderland', (annexe p. 84), avec la courbe (page 85) et avec les nombres de l'enseignement libre subsidié (pages 87 et 88)¹¹⁴, il ressort que la population scolaire des écoles primaires du diocèse de Basankusu s'est accrue en parallèle avec la population scolaire du Congo entier.

En détail pour le Vicariat de Basankusu:

Années	accroiss	sement	:	taux x
1930 - 1940	679	à	1809	x 2,66
1940 - 1945	1809	à	2722	x 1,50
1940 - 1950	1809	à	5463	x 3,02
1950 - 1960	5463	à	10663	x 1.95

Population scolaire dans les écoles primaires du Congo:

1929 - 1938	353500	à	733841	x 2,08
1938 – 1949	733841	à	936462	x 1,28
1944 – 1954	763787	à	1112562	x 1,46
1949 – 1961	936462	à	1882445	x 2,01

Population scolaire dans les écoles primaires de l'Enseignement libre subsidé:

1930 – 1940	127725	à	243381	x 1,91
1940 – 1945	243381	à	310488	x 1,28
1948 - 1958	406652	à	1167302	x 2,87

Les chiffres du Vicariat de Basankusu ont été tirés des 'Annua Relatio Statistica' dans les archives du diocèse. Pour toutes les périodes, sauf pour 1950-1960, l'accroissement du nombre d'élèves des écoles primaires de Basankusu dépasse celui du Congo entier et de l'Enseignement Libre Subsidié. Le nombre d'élèves des écoles primaires de Basankusu ayant doublé pendant les années 1945 à 1950, il était peu probable que le taux d'accroissement entre 1950 et 1960 puisse atteindre celui du reste du Congo.

Comparons aussi les chiffres d'Infor Congo¹¹⁵ avec les chiffres du Vicariat de Basankusu:

Infor Congo Enseignement subsidié			Relatio Statistica Basankusuensis	
Année	1935	1957	1935	1957
Nombre élèves	215.231	1.270.223	1.199	9.648
Augmentation		x 5,901		x 8,046

Comparons encore la densité de la population de la région (et diocèse) de Basankusu avec celle du Congo et nous trouvons ce qui suit:

- Le Congo: population totale en 1969:14.825.903 personnes¹¹⁶, ce qui représente une densité de population de 6,3/km²

- Basankusu: population en 1955: 202.329 personnes sur une superficie de 72.400 km², ce qui représente une densité de 2,8/km². Nous devons prendre en considération qu'ici, de grandes régions sont inhabitées. Les villages ont été groupés au long des quelques routes; il n'y a que quelques villages ou hameaux au bord des rivières; ailleurs, c'est la forêt équatoriale. Lors des eaux basses, beaucoup de villageois se rendent en forêt pour écoper les ruisseaux et attraper le poisson. De telles situations gênent la fréquentation régulière des écoles de brousse.

L'augmentation de la population scolaire a été relativement plus forte à Basankusu que dans le Congo entier. En cela, le Vicariat de Basankusu, les Pères de Mill Hill n'ont rien à envier au reste du Congo.

Les dernières années avant l'Indépendance.

La nouvelle réglementation des subsides de 1955 signifiait un certain soulagement pour le Vicariat de Basankusu. Si des difficultés concernant la construction d'écoles continuaient à se produire ailleurs, le Vicariat n'en a pas été tellement touché. Peu de nouveaux bâtiments d'école ont été construits; seules les constructions financées par le FBI furent achevées: l'école primaire à Boyenge et l'école des filles à Waka en 1957. A Bolomba, la mission a construit l'école en matériau non durable. La construction de l'EPA à Bonkita n'a pas été entravée.

Le Manifeste de Conscience Africaine de 1956 a eu peu d'influence sur l'activité scolaire. Cela ne veut pas dire qu'il est passé inaperçu, mais il n'y a pas eu de conflits importants. Les Annales de 1957 disent: "Généralement, le Nègre de la brousse n'est pas au courant de toutes ces affaires, il s'occupe seulement d'une politique qui ne dépasse pas les limites de son village. Néanmoins, l'évolué et l'élite ont vécu pour la première fois dans l'Histoire un conflit entre l'Eglise et l'Etat. Ils sentent que le moment est arrivé de dire leur mot. Leur conscience politique s'éveille". La rédaction était très optimiste sur le déroulement de la phase préparatoire à l'Indépendance. 117 Nous nous souvenons des discussions parmi les Enseignants mais sans conclusion contre la mission. Même les événements sanglants du 4 janvier 1959 à Kinshasa n'ont pas mis les gens de Basankusu en révolte. Ils étaient plutôt intéressés par l'élection des candidats de l'administration locale à l'encontre de la candidature de certains, venus mener leur campagne pour le Gouvernement central. Quand Mgr. van Kester arriva à Anvers le 24 avril 1959, il pouvait dire que même si loin à l'intérieur, on parlait de l'Indépendance, on l'attendait mais d'une façon digne

et sage. Quelques incidents sans importance eurent lieu au début de l'année. Seul un incident scolaire regrettable est à signaler. En janvier 1959, N. Rood était parti en congé, malade, et l'EPA de Bonkita avait été reprise par J. Janssen. Les élèves se sont révoltés contre sa direction trop rigide et l'école a dû être fermée peu avant l'Indépendance.

Le missionnaire-Inspecteur, le père Wartenbergh, passait régulièrement, insistant sur le calcul mental et les tables de multiplication sans pour autant oublier les autres matières. Il passait pour être strict, exigeant, mais tout le monde collaborait bon gré -et parfois mal gré- pour le bien de l'enseignement. Quelques Enseignants étaient bons en 'leçons d'observation'. Pendant une leçon d'exercices à l'EAP, j'ai vu un Moniteur monter et démontrer le maniement d'un instrument à cordes dont la caisse de résonnance était une calebasse enfouie dans la terre, ce qui donnait des sons sombres et bourdonnants. Aucun élève n'avait jamais vu cela. Durant ces mêmes leçons, des élèves se montraient de vrais troubadours, récitant et chantant les épopées de leur tradition. Attention était aussi prêtée à l'écriture, belle et lisible. Beaucoup d'élèves s'intéressaient de plus en plus au Français, langue du 'Blanc', pour eux, signe et moyen de progrès et d'avenir.

Les Dispositions Générales insistaient sur le travail manuel et l'agriculture pratique. Le travail manuel: charpenterie, maçonnerie, cannage des sièges, n'était pas partout réalisable. Mampoko a eu pendant des années un petit atelier de bricolage où les élèves, sous la supervision d'un Moniteur, fabriquaient des tabourets, des chaises et d'autres petits objets. L'EAP à Baringa a moulé et cuit les briques pour la construction de la cuisine de l'internat. Dans les écoles d'autres missions, on organisait de tels ateliers d'après les possibilités locales L'agriculture pratique se limitait en général aux jardins potagers où les élèves de l'internat cultivaient des légumes pour leur propre consommation. N'ayant pas beaucoup d'autres possibilités, une partie des heures du travail était consacrée à l'entretien du terrain de la mission et de l'école. Planter des fleurs ou des arbustes ne les intéressait pas, 'on ne peut pas les manger!'. Nous avons essayé de leur apprendre le modelage de l'argile, mais la jeunesse n'était pas mûre au plan artistique (européen) et nous avons dû abandonner. Rien d'étonnant, si l'on sait que les Mongo de Basankusu n'avaient pas d'objets d'art dans le sens occidental, peu de statuettes, (quelques-unes chez les sorciers), pas de décorations, pas de peintures. Les Ngombe décoraient leurs pirogues, pagaies, lances et couteaux de cérémonie avec de simples dessins d'encoches et de lignes. Chez les Bongando, on voyait çà et là des maisons décorées avec de simples figures. Et il faut savoir que l'argile se trouve seulement dans les environs de la mission de Mampoko là où les eaux du Fleuve inondent les terres, entre le Fleuve et la Lulonga.

A part l'Ecole de Moniteurs et le Séminaire, les autorités religieuses de Basankusu n'ont jamais jugé nécessaire, ni peut-être possible par manque de personnel et de fonds, d'ouvrir des écoles secondaires. Dans un sens, il n'y a rien d'étonnant à cela: jusque dans les années cinquante, la politique coloniale n'a pas favorisé la création d'écoles secondaires. J. van Bilsen écrit que le Gouvernement y était opposé pour deux raisons: le danger de nationalisme et le fait que les Congolais instruits exigeraient les fonctionscadres jusqu'alors réservées aux Blancs. Toutefois, sous la pression du développement économique pendant les dernières années avant l'Indépendance, le Gouvernement commença à mettre l'accent sur l'instruction, sur les Sciences, pour porter le niveau de l'enseignement congolais à la hauteur des programmes belges. Basankusu n'a pas suivi bien que nous en ayons ressenti l'urgence. Au moment de l'Indépendance, aucun de nos élèves n'avait obtenu de titre universitaire.

Nous n'avons jamais fait de recherche en ce qui concerne les capacités intellectuelles des élèves, mais il est certain qu'ils ont une bonne mémoire et cela est un atout pour apprendre des langues. Les écoles du diocèse de Basankusu se trouvent loin des grands centres et les élèves de l'enseignement primaire ne pouvaient pas se faire une idée de la société européenne. Nous n'avons pas jugé nécessaire d'adapter un test d'intelligence et de le valider pour la région. Aussi avons-nous suivi la politique du Gouvernement: l'enseignement primaire pour tous les enfants, pour que, dans les années à venir, toute la société puisse arriver à un meilleur niveau de vie, plus à l'occidentale. Dans les années cinquante, mais surtout après l'Indépendance, nous avons essayé de remédier au manque de connaissances de la vie européenne par l'usage de cartes murales, de grandes photos et dans quelques missions, par des diapositives et des films. Dans la sélection des candidats pour l'Ecole de Moniteurs, pour le Séminaire ou autres écoles postprimaires, les résultats scolaires et la conduite jouaient le plus grand rôle : il y avait tant de candidats et si peu de places!

Les salaires des Enseignants furent augmentés en 1959, le salaire de base des Moniteurs diplômés célibataires: Frs. 2300 par mois, ce qui représentait presque quatre fois le salaire d'un ouvrier non-qualifié. Quand il se mariait, il recevait un supplément familial de Frs. 400 par mois. Un diplômé EAP recevait un peu plus de la moitié de ce salaire. Beaucoup de Moniteurs pouvaient s'acheter un vélo, une machine à coudre, une radio. La

plupart d'entre eux habitaient dans des maisons en briques, assez convenables pour l'époque.

Les difficultés financières des missions n'avaient pas été résolues. L.A. Pétillon écrit: "Pour rattraper l'important retard que marque l'enseignement officiel par rapport au privé, le Gouvernement Buisseret a grossi considérablement les crédits budgétaires prévus en faveur du premier. Après plusieurs années d'application de cette politique, les dépenses qu'elle implique contribuent largement en 1957-58 au premier déficit du budget depuis 1940. Les Conseils de province et de gouvernement ont élevé de vigoureuses protestations. De leur côté, les missions se plaignent âprement d'être mises à la portion congrue. Lors de l'élaboration du projet de budget pour 1959, j'ai eu, à sa demande, des entretiens avec Mgr. Verwimp au cours desquels je consens à certains amendements et lui fais entrevoir qu'un prochain changement de gouvernement pourrait rendre possible les répartitions plus équitables entre les enseignements rivaux. Malheureusement, après les élections de juin et la formation du gouvernement catholique homogène, les revendications des tenants de l'enseignement libre s'avèrent si peu raisonnables que je me déclare incapable d'y satisfaire. J'en fournis les raisons. D'abord, ce qu'on demande n'est pas dans les normes convenues avec Mgr. Verwimp qui sans difficulté avait admis le rétablissement seulement progressif d'une situation équitable; ensuite, particulièrement dans le temps présent, les finances publiques ne le permettaient pas". 120 En effet, les dépenses pour l'enseignement avaient atteint de 1948 à 1958 les indices de 100 à 995 sur le budget de la Colonie. Le Vicariat de Basankusu a de nouveau dû boucher les trous, nous n'avons pas trouvé de chiffres exacts.

Une rétrospective.

L'enseignement que nous avons pu donner était d'un niveau appréciable; les Enseignants, Moniteurs et EAP étaient dévoués et à la hauteur de leur tâche, à quelques exceptions près, mais il n'a pas assez contribué à l'amélioration du niveau économique dans les villages ni à la démocratisation. En outre, personne n'a prévu que l'enseignement allait produire un tel déracinement d'un nombre de jeunes gens qui, ensuite, ne voulaient ou ne pouvaient plus s'intégrer dans la vie du village, même si les missions ont été protagonistes de l'insertion de la langue locale à l'école. L'enseignement n'a pas non plus contribué à préparer la population à l'Indépendance. Celle-ci a été accordée

dans un délai si court qu'il était impossible d'adapter les termes de l'enseignement à ce développement politique.

Du point de vue religieux, l'école a manifesté dès le début, un certain prosélytisme. Le Père Directeur donnait au moins une fois par semaine une leçon de Religion dans chaque classe. Les enfants non-baptisés n'étaient pas forcés de se préparer au baptême, mais le 'climat religieux' à l'école était tel que les enfants trouvaient normal de s'inscrire à la préparation au baptême et à la première communion. Exceptionnellement, un enfant fut retiré de l'école par ses parents qui l'inscrivirent dans une école protestante. Plus rares encore ont été les cas où un élève a quitté l'école sans avoir été baptisé. Evangélisation et scolarisation ont progressé de pair, "cette seconde se mettant constamment au service de la première". 121 M. van de Voorde a écrit récemment: "Charité et Mission sont inséparables, évangélisation et développement aussi.. Le missionnaire résout la schizophrénie de l'évangélisation et l'aide au développement dans une alliance de commun destin... La mission est au service de l'homme entier." Et l'enseignement y trouve sa place. Si notre effort dans l'enseignement a sans doute contribué à la formation intellectuelle des jeunes gens, il a aussi bien contribué à la formation d'une chrétienté, pas parfaite, mais vivante.

Jan Hendriks, en collaboration avec Brigitte et Myriam Culot et Tony Etienne, Tournai.

Antwerpen, le 22 novembre 2003

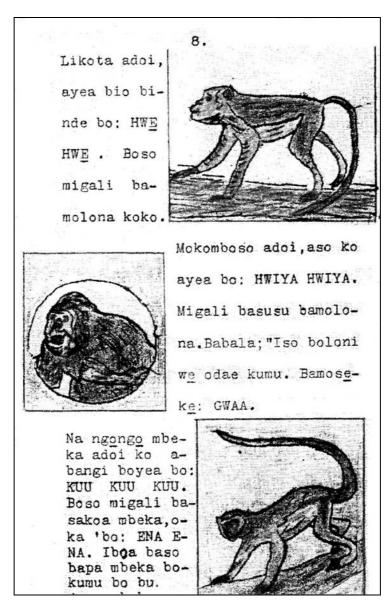


Illustration dans un manuel scolaire dactylographié, composé en lingombe, par H. van Thiel. Reproduit dans *Annalen van de Missionarissen van Mill Hill* (Rossendaal-Nl), 1954, p. 214

ANNEXE: Liste des missionnaires nommés dans le texte

Noms:	Naissance - Décès-	Au Congo
BEENTJES W. ²	1926 – 2001	1954 – 1997
BENNE J. (Meinraad)	1907 – 1971	1930 - 1960
BOONMAN M.	1909 - 1982	1936 - 1974
BRANDSMA G. ³	1874 - 1935	1915 - 1924
CASTRICUM C	1915 - 1971	1939 - 1971
COULTHARD J.	1897 - 1982	1926 - 1954.
De KONING J.	1897 - 1980	1927 - 1973
De VRUGHT F.	1918 - 2001	1946-72;1976-78
DONSEN M. 4	1889 - 1907	1905 - 1907
DUGGAN J. ⁵	1887 - 1912	1910 - 1912
GEURTS J.	1885 - 1968	1911 - 1950
GOESSENS T.6	1930 - 1994	1959 - 1979
GUTERSOHN A. ⁷	1886 – 1962	1910 - 1957
HABETS C.	1914 - 1982	1945 - 1967
HARTERING J.	1910 - 2001	1934-61;66-70;
		73-'75; '80-87.
HEIJBOER B. ⁸	1903 - 1973	1937 - 1964
HENDRIKS J. ⁹	1921 -	1952 - 1981
JANSSEN J. ¹⁰	1918 - 1997	1947 - 1965
KROON J. ¹¹	1926 -	1954 - 1996
LAMERS W.	1903 - 1963	1931-46;1952-58
MERTENS A. ¹²	1913 - 1989	1946 - 1989
MEYERS J. 13	1897 - 1910	1905 - 1910
MOUS J.	1932 - 1972	1958 - 1964

NOTES DE L'ANNEXE ² Docteur en Théologie

³ Venant de Kavirondo (Kenya), nommé Supérieur à Basankusu; puis nommé Préfet Apostolique de Kavirondo en 1925.

⁴ Décédé à Bamanya.

⁵ Décédé à Befale.

⁶ Gradué Anvers 1959, Inspecteur-missionnaire, puis Coordinateur.

⁷ 'Het economisch leven van den Mongo-neger', *Congo*, 1920.

⁸ Auteur de pluseurs articles.

 ⁹ Licencié en Pédagogie et en Orientation et Sélection Professionnelles, Louvain 1951.
 ¹⁰ Graduat en Sciences Agricoles Coloniales, Louvain 1958; dissertation: 'L'enseignement agricole au Congo'.

11 Graduat, Anvers 1953.

¹² Décéde à Bonkita.

¹³ Décédé à Kinshasa, maladie du sommeil.

OOMEN J. ¹⁴	1880 - 1925	1905 - 1925
REANY E.	1895 - 1959	1920 - 1959
ROËL R.	1913 - 1982	1938 - 1964
ROOD N. ¹⁵	1912 - 1983	1937 - 1964
SANDERS B. (Herbert)	1901 - 1994	1937-49;1951-72
SIMONS D.	1905 - 1971	1926 - 1964
SMIT J.	1908 - 1990	1932 - 1974
SOMMELING C. ¹⁶	1914 - 1994	1950 - 1991
SPAAS J. ¹⁷	1926 - 2000	1955 - 1988
Van der LINDEN T. ¹⁸	1877 - 1941	1905 - 1941
Van der MEIJ L. ¹⁹	1922 -	1952 - 1980
Van der SEYP B.	1884 - 1961	1909 - 1952
Van HAEREN V. ²⁰	1882 - 1956	1906-14;1920-22
Van KESTER W. ²¹	1906 - 1989	1935 - 1974
Van LEEUWEN Gijsb.	1897 - 1945	1927 - 1935
Van THIEL H. ²²	1911 - 1989	1936 - 1946
VERDEGAAL H. ²³	1880 - 1910	1905 - 1910
VESTERS J. ²⁴	1907 - 1981	1934 - 1962
WANTENAAR G. ²⁵	1886 - 1951	1919 - 1951
WARTENBERGH M. ²⁶	1914 - 1963	1939 - 1963

 $^{^{14}}$ Décédé d'hématurie à Basankusu, auteur d'un premier livret de lecture et de plusieurs livrets religieux; cfr. Annalen, sept. 1925 p. 67.

¹⁵ Graduat Sciences Agricoles Coloniales, Louvain 1952, et licence en Ethnologie Africaine, Louvain 1953; Directeur EPA à Bonkita 1954 - 1964.

¹⁶ Instituteur dipl. Néerlandais.

¹⁷ Instituteur Oostakker; nationalité belge; de 1964 à 1988 rédacteur éd. Angl. DIA, Kinshasa. ¹⁸ Décédé à Simba 1941.

¹⁹ Licence en Pédagogie et Licence en Orientation et Sélection Professionnelles Louvain

²⁰ De 1926 à 1934 Econome à la Mission de Basankusu à Kapellen.

missionnaire -Inspecteur; Vicaire Apostolique 1952, puis Evêque de Basankusu 1959 -

²² Auteurs de plusieurs articles et contes Ngombe et de deux livres: Wij Ngombe (Nous Ngombe) et Het offer van Itota (le sacrifice d'Itota); cfr. H. Vinck, Aequatoria, 14(1993)559-564.

²³ Décédé à Baringa.

Décède à Baringa.
 Candidature spéciale en Pédagogie, Louvain 1948.
 Préfet apostolique 1927 - Vicaire apostolique 1948 - 1951; décédé à Basankusu.
 Gradué, Anvers 1951; missionnaire -Inspecteur; décédé près d'Abunakombo, en tournée d' inspection, transportant le salaire des enseignants (accident de moto).

NOTES DU TEXTE PRINCIPAL

- ¹ Quelques données sur la vie des missionnaires, voir Annexe.
- ² MHA. (Les Archives de la Société de Mill Hill à Londres; elles sont classifiées d'après Mission et date de réception). "Today we started our school 4 or 5 lads, run-away slaves from the neighbouring villages having come in last week to be engaged by us, have been taken on and form the nucleus of our school, which under the supervision of fr. Verdegaal is being taught by one of our Cath. workmen, that is able to read and write. The boys have only two hours a day schooling plus 1/2-hour catechism; the rest of the day they work or play. They will also form or may form the nucleus of our future orphanage. I think I wrote to you, when mentioning the inspector's visit to Yumbi that he motu proprio suggested the starting of an orphanage. The Governor-General when here in October did the same, and was so kind to send me later on the formula according to which the application for permission to collect boys was to be made. The formula was not so very clear to me, and as it is a serious thing I wrote to the Bp for his permission to start an orphanage, in case the Govt. granted us the 'tutelle des noirs', and I saw my way to accept it".
- ³ Ils n'y sont restés que jusqu'au mois de mars ou avril 1907.
- ⁴ MHA. "You rightly say that difficulties beset us on all sides. Take f. i. the starting of schools and orphanages... When he gave us permission to stay at Yumbi, and read the Report de la Commission d'Enquête on the existing schools and orphanages, and the modifications they propose in their report, and you'll find yourself in a labyrinth of difficulties. Fancy a Catholic school, supported by Catholic money and conducted by Catholic missionaries, not to be a nursery for Catholic teaching and principles!!... Take again the orphanages: children are not allowed to do so much work & and are to be allowed to cohabit with their husbands and wives, even if on account of their age they are not capaces!! ... Who is able to judge of the amount of labour the children are able to do or should do? If natives are to be taught a love of work, which they have not, should we not commence with the children over whom we have influence in our orphanages? And their pay? Officially for school and orphanage no subsidy is given".
- MHA. I am daily being asked by the people here at Lulanga to open a school & to teach them French. Flemish they don't care to learn, it is too hard they say this ja-ja language. Our school will, I believe, also exercise an influence on Prot. Natives, their ministers do not teach French, though the Superior here at Lolanga says he understands it, when he hears it spoken but cannot speak it himself. I trust our Congo frs., arrived now at Matadi, will be able to speak it well; & that the future Congo-frs.will make it a special point at the Colleges".
- Annalen van het Missiehuis Roosendaal, juillet 1906, p. 36: Bokakata, dat een lijst van 35 leerlingen kan toonen, is beter en geeft ook betere resultaten dan Yumbi. Het schrijven van verscheidene jongens en meisjes is al vrij goed en hun lezen ook. Het schoollokaal is echter nog vrij primitief. Wijl er nog geen school gebouwd is, verzamelt de Eerw. Heer Meijers (Beek en Donk) zijn leerlingen, wier leeftijd varieert van 10 tot 25 jaren, onder de veranda, waar zij moeten komen op een gegeven teeken. Doch niet zelden gebeurt het, dat de leerlingen het schooluur vergeten of iets anders te doen hebben, zoodat het soms gebeurt, dat er maar twee of drie leerlingen komen. Wij zouden wel meer leerlingen kunnen krijgen, als wij aan iederen leerling wat gaven, b.v. koperen staafjes, tabak of goed. Want het werk van den priester, die het onderwijs geeft, komt in het geheel niet in aanmerking bij de negers evenmin als de kosten van het onderwijs, ... Integendeel, zij beschouwen het als een soort liefdedienst, dien zij ons bewijzen en waarvoor wij dankbaar moeten zijn. A propos des leçons de Français: Het zijn vier mannelijke leerlingen, allen vaders van huisgezinnen, tusschen de

25 en 30 jaar oud. Zij staan voor de deur, waarop een groot papier is vastgespeld dat de les van de dag bevat. De les van de dag bestaat natuurlijk in het voortdurend herhalen van dezelfde woorden.... Ofschoon het onderricht voor deze vier oude goede leerlingen niet veel uithaalt, toch is het in zekeren zin een goede reclame, waardoor wij jongere menschen zullen kunnen krijgen, waaruit wij onze catechisten zullen kunnen kiezen.

⁷ Moniteur Belge du 19-20 octobre 1908, p. 5868. Le texte anglais se lit dans le 'Catholic Watchman', vol. XX, n° 28 du 13 juillet 1906, p. 7-8.

⁸ MHA. Lulonga, le 20 et le 30 sept. 1906, rêveries du Père Donsen quant à l'avenir de la mission et des écoles et l'aide promise à Mill Hill d'après le contrat initial.

⁹ Nous n'avons pu trouver d'exemplaire de ce livre.

- MHA Rapport p. 16. The superior appoints a fr. in charge of the school. The priest is the one responsible for the proper management of the school, discipline, teaching, assistants etc. Should the priest in charge be the rector of the mission, he is responsible to the Superior only; if the priest in charge be an assistant of the mission, he will be responsible both to his Rector and Superior. For each school a book shall be kept containing the names and attendance of the pupils. The programme of teaching agreed upon, and arranged by the Superior and the Governor General shall be conscientiously followed. It is agreed that in order to obtain in all our mission schools unity of teaching, the rules and principles thereof shall be mentioned in the Lomongo-reading book that is in preparation and shall be most strictly adhered to. After every school-meeting, all school articles that would suffer damage at the hands of the pupils, shall be stored away properly under the supervision of the priest in charge.
- ¹¹ Annalen, juli 1906, p. 36.
- ¹² MHA. Oomen J., Schoolreport for 1911.
- ¹³ MHA. Duggan J., Baringa, le 20 septembre 1911: There are two schools at Baringa viz. 1° a catechist school ... and 2° a school for small boys christian or heathen. .. (they) the juniors are taught reading and writing only. The boys ... receive an hour's instruction each afternoon from 2 P.M. to 3 P.M. They get 5 centimes in money and 5 centimes in salt each week provided they have attended every day during the previous week. ... There is an average attendance of 60 in the junior school... Taking into consideration the fickleness of the native and the difficulty he has to acquire knowledge in a short time the progress of the school is satisfactory. And further: I only wish holy Job had made a will and left me his patience for I need it with these black-faced block-heads (sic!) . I daresay some of them will be able to read after 50 years if they come to school every day.
- ¹⁴ Annalen, janvier 1912, p. 111-114. (Er is) een dertigtal jongens, groot en klein ... Bijna zonder uitzondering zijn alle jongens wezen of ontvluchte slaven ... Van alle kanten van den Belgischen Congo zijn zij hierheen gekomen om onze bescherming in te roepen tegen hunne voormalige meesters. Il continue plus loin: Doch ook zijn onder de jongens jeugdige avonturiers, die hun geboortedorp ontliepen, om het de eerste 10 à 20 jaar of misschien in het geheel niet meer terug te zien. Toch lijden ze niet aan heimwee. Het huiselijke leven in den familiekring is den neger onbekend. ... Ook de gehechtheid aan den geboortegrond is hun vreemd. Onze klanten komen van den geheelen Congo: van Leopoldville en Lac Leopold II tot achter Stanleyville en Baringa. Als er iets is wat hun zwaar valt, dan is dat het gemis hunner vrijheid ... Bij ons moeten zij aan het werk om gras te kappen en den missiepost te onderhouden. Eenigen werken in den timmerwinkel om iets van het vak te leren, wat hun meestal nogal aardig gelukt. Allen moeten leren werken en de missie helpen, want die moet hen van eten voorzien. Quant aux filles: Toen we eenmaal begonnen waren jongens op te nemen, waren we wel gedwongen ook met meisjes te beginnen, want hoe komen jongens later

aan eene goede Katholieke vrouw? Deze meisjesafdeling bestaat hoofdzakelijk uit vrijgekochte slavinnetjes, want ofschoon de slavernij officieel is afgeschaft, heden in 1911, worden in dit gedeelte van den Congo nog bijna dagelijks mannen, vrouwen en kinderen verkocht. Ofschoon wij de onschatbare hulp van de zusters missen, trachten wij nu onze meisjes zoo goed mogelijk op te voeden tot flinke huisvrouwen.

¹⁵ Annalen, novembre 1913, p. 103.

- L'abbé Joseph Baambe a décrit ce phénomène de 'classes d'âge' dans sa thèse de doctorat 'Un mode d'inculturation de l'Etat au Zaire'. Il a étudié à l'Institut du Développement économique et social de l'Université de la Sorbonne à Paris et a obtenu son grade de Docteur en février 1997. Il est un ancien de Bonkita.
- ¹⁷ Erny P., L'enfant et son milieu en Afrique noire, l'Harmattan, 1987, p. 230-3.
- Annalen, Kerstnummer 1912.
- ¹⁹ Annalen, novembre 1914, p. 100. Dagelijks heb ik voorlopig veertig jongens in de school, en zonder veel moeite konden we er een veel grooter aantal krijgen... Tot onze spijt moeten wij hen afwijzen, want bruintje kan het nog niet trekken. De jongens worden nl. niet alleen hier onderwezen, maar ook gekleed en gevoed, en van kostgeld is geen sprake. De schooljongens hebben onder mijn toezicht zelf een groot woonhuis gebouwd en nu zijn we bezig met eene ruime nieuwe school. Geregeld moeten ze na schooltijd een paar uur werken: eenigen leren naaien, anderen werken in de timmerwinkel of in den moestuin en de overigen houden zich bezig met het aanleggen van plantages. Ze hebben reeds eene groote bananenplantage aangelegd en zijn nu bezig met het planten van palmen, om later met de opbrengst daarvan de kosten van de school gedeeltelijk te dekken.
- MHA. 1916. Schools in missions: As regards to schools on the mission, every effort is to be made to make them as efficient as possible; that there be sufficient school material and that the pupils be divided into classes, paasing from the lower to the higher. Schools in villages: that the catechists during their time of instruction at the mission be likewise taught to teach reading and writing and that every catechist should possess a small supply of school material such as a blackboard, chalk, slates, pencils reading-sheets and if possible a few books.
- ²¹ MHA. 1920: Catechist-school. 1° As soon as possible the temporary Catechist-school will be opened at Mompono, with a course lasting from 6-8 months, starting with some 20 pupils, sent by the various missions. 2° Candidates to be sent there should be taken from among our married Catechistes or ex-Catechistes or other elderly men, either married or about to marry. 3° Pupils (all intern, with their wives) shall be lodged, fed and clothed and moreover provided with some pocket-money. Expenses of each pupil to be defrayed half by the mission that sends him, half by the general fund.
- ²² Annalen, septembre 1925, p. 67; cf Livres scolaires.
- ²³ MHA. Lettre de G. Brandsma du 9 janvier 1926.
- ²⁴ Plantation de la HCB. Maintenant Ebonda sur le fleuve Congo près de Bumba.
- ²⁵ MHA. Deuxième réunion des Pères de Mill Hill au Congo (le titre anglais est trompeur). Dix Pères étaient présents sous la direction du Père G. Brandsma. Il School-teaching. 1° On their arrival at the mission to examine the Baptizandi concerning their proficiency in reading and writing; those that have made good use of the village school will be admitted to the mission-school: if their number be too small the others should be given a trial for one month. 2° When men and means allow it, endeavours will be made to start a high school for training assistants to Administrators and native chiefs. The idea is to come to the establishment of one central school but meanwhile individual rectors are at liberty to attempt a similar

undertaking in their own mission. 3° To make a beginning with the training of native schoolmasters; in the near future 12 promising young men (from the various missions) will be sent to the training school at Alberta, where they will follow a course, lasting about one year.

26 Toyto do la Convention de 26 de 26 de 26 de 26 de 26 de 27 de 2

²⁶ Texte de la Convention du 26 mai 1906, sous 2°: "Le programme comportera notamment un enseignement agricole et d'agronomie forestière et un enseignement professionnel pratique des métiers manuels". Moniteur Belge, 1906, p. 5868.

²¹ MHA. With regard to the proposed industrial school I had a very encouraging letter from His Exc. The Governor and on his own hook the Commissaire to the District asked a special grant for the purpose, consequently I may confidently trust to establish it without expense to the mission.

²⁸ MHA. I am delighted to hear you are in favour of Fr. van Haeren's return. If we can carry out the proposed industrial school, the Government will be simply delighted. I hope to hear from you soon definitely as it needs some preparation on the part of Fr. v. Haeren who is to bring out the necessary tools...

²⁹ MHA. Il est intéressant d'apprendre dans la même lettre que: "Le Père van Tongeren nous a rendu compte des travaux linguistiques par vos missionnaires. Nous serions désireux de savoir si vous comptez faire publier les grammaires et vocabulaires des langues indigènes de la Lulonga".

³⁰ MHA. The industrial school about which I spoke before, has not been started, principally because I received no definite reply as regards Fr. v. Haeren, even to this date. Had I received an answer one way or another, I should have known what to do. I understand, the English Baptist Mission is opening one shortly and I fear we may have lost a good opportunity. But perhaps it may not be too late yet.

³¹ MHA. Rapport annuel de G. Brandsma de Mompono, le 27 février 1919: *The Governement has asked us to start an agricultural school and they have allowed a small grant for it. An attempt with some 12 pupils is being made, though everybody realises that no grand results are to be expected this year, the Fathers having their hands already more than full.*

- ³² Ministère des Colonies. Lettre de Bruxelles du 2 juillet 1920, n° 023123.
- ³³ Annalen, décembre 1924, p. 111-2 et 139-143.
- ³⁴ Heijboer B., Mill Hill au Congo, *Lovania*, XV, 1949, p. 20-21.
- ³⁵ Heijboer B., Mill Hill au Congo, *Lovania*, XV, 1949, p. 22.
- ³⁶ Annalen, novembre 1927, p. 101.
- ³⁷ MHA. Lettre de Nouvelle-Anvers, le 21 mars 1926: De organisatie van de scholen is een echt probleem. Hier is gebrek niet alleen aan onderwijskrachten doch bizonder aan leerlingen. En nochtans over vijf jaar zouden de staatstoelagen aan de missies gegeven worden naarmate het regeeringsprogramma verwezenlijkt is. De afwezigheid van leerlingen is niet de schuld der Fathers, wel van de sociale toestanden der streek.
- ³⁸ Annalen, novembre 1927, p. 101.
- ³⁹ MHA. Especially in the territory of Basankusu... a great change for the better has set in: the natives have practically abandoned the quest of copal with all its disastrous consequences described in former reports; just of late a Decree has been promulgated by the Colonial Government restricting this occupation for the natives and forbidding it altogether for women and children; and the commercial companies, forced to adapt themselves to changed circumstances, begin to apply themselves to the production of palmoil.
- 40 MHA. Lettre du 15 juin 1928.

- ⁴¹ L'annuaire des Missions Catholiques au Congo Belge de 1924, p. 136, mentionne: 'Katakisimo ea Lilako za Nzakomba' et signale que les renseignements ont été fournis par le T.R.P. Brandsma le 26 avril 1922. L'auteur est le Père Oomen.
- ⁴² Vinck H., Livrets scolaires coloniaux. Méthode d'analyse, p. 7, et note n° 38.
- ⁴³ Vinck H., A l'école au Congo Belge, dans *Annales Aequatoria*, 23/2002, p. 29.
- ⁴⁴ Dans les archives de Mill Hill à Oosterbeek (Pays-Bas), il y a encore « Katakisimo nda lofoso Lomongo » imprimé par S. Pierre Claver, Rome 1926.
- Vinck H. signale encore dans 'Bibliographie des Bongando' (*Aequatoria* 14/1993, p. 589) sous 2.1: mentionnés dans G. Van Bulck, *Les recherches linguistiques au Congo Belge*, Bruxelles 1948, p. 540-543: J. (A?), Gutersohn, Notes de grammaire et vocabulaire longando (s.d.).
 Vinck H. Bibliographie des Bongando, *Aequatoria* 14/1993, p. 590, Comen est décédé à
- ⁴⁶ Vinck H., Bibliographie des Bongando, *Aequatoria* 14/1993, p. 590. Oomen est décédé à Basankusu en 1925; si le texte date de 1933, il est probablement de la main du Père A. Gutersohn. La même page signale le livret 'Efangeli ena balomingo la bafetu ena Longando', Basankusu, A. Gutersohn, s.a.; des textes aussi dans 'Le Coq chante'.
- Vinck H., Annales Aequatoria 11/1990, p. 291-2. L'orthographe du Lomongo (et des autres langues dans les missions de Basankusu) n'avait pas encore été fixée. C'est grâce aux recherches du Père Hulstaert, msc, qu'une langue et orthographe 'lomongo-standart' ont été introduites. Voir Hulstaert G., Considérations sur l'orthographe lonkundo-lomongo, Annales Aequatoria, 1 (1937)
- Aequatoria,1 (1937)
 ⁴⁸ Vinck H., Livrets scolaires coloniaux, méthode d'analyse et herméneutique, *History in Africa* (Boston) 1999, p. 379-408.
- Vinck H., Manuels scolaires coloniaux. Un florilège. A.Aequatoria, 19/1998, p. 3-166.

Vinck, Studie van het schoolboek in de Belgische Congo. Mededelingen der zittingen van de Koninklijke Academie voor Overzeese Wetenschappen, 46 (2000-2), p. 83-100, met referenties.

Vinck H., The influence of Colonial ideology on the schoolbooks in the Belgian Congo. Institute for Advanced study and research in the African humanities. A Wednesday seminar paper, 1995, Northwestern University, Evanston.

Depaepe Marc, Briffaerts Jan, Kita Kyankenge Masandi Pierre et Vinck Honoré, *Manuels et chansons scolaires au Congo Belge*. Presses Universitaires de Louvain, 2003.

- ⁴⁹ Pro Mundi Vita, Dossiers 1-2, 1987, p. 11-12.
- Organisation de l'enseignement libre subsidié pour indigènes avec le concours des sociétés des missions nationales, Dison/Verviers, 1929.
- MHA, Rapport Annuel 25 jan. 1929. On the missions-stations good progress has been made last year with regard to schoolwork. An inspection was made recently by the Provincial Government Inspector of schools, who expressed his great satisfaction with the improvement made at Basankusu and Mampoko. Since fr.Simons left for Baringa, fr Donsen has taken charge of the school in Basankusu, which now has over 60 intern pupils; the great difficulty we had in getting boarders on the mission, is disappearing: even from the Mongo tribe, which practically kept aloof before, many applications came in, so that, once the Ngombe have gone to their own mission on the Lopori, Basankusu will be able to continue with a fair number of Mongo-boys. The nuns have still to struggle with the difficulty of securing a regular attendance of their school, so long as they have no accommodation to take more boarders; so far they have over 30, of all sizes, who for the time being are lodged in the farm; many others applied but they cannot take them before their boarding-house will be finished. In Mampoko fr. van Leeuwen is in charge of the school, and he does his work con amore and

with excellent results; his method of teaching was highly recommended by the Government Inspector. The Mampoko-school re-opened in september with over 170 pupils, almost all interns. Simba mission also was visited by the inspector of the Oriental Province; he also expressed his vivid appreciation of the results obtained, even at the nuns' school, and his great admiration for the large and solid school-building now under construction.

⁵² Annalen, Jan. 1931, p. 155-6 et 166-7. Orde en tucht moeten hun daar aangeleerd worden. Na het ochtendeten gaan de schooljongens (70) naar hun degelijk en ruim schoollokaal (6 klassen), waar de father-schooldirecteur zich uitslooft om onze zwarte jeugd op te voeden tot beschaafde degelijke christenen. Om halelf hebben de jongens handarbeid en tracht men de grootsten een of ander vak, als timmerman, metselaar, kleermaker of smid aan te leren. Om twee uur begeeft de jeugd zich weer naar de klas waar ze bezig gehouden worden met schrijven, lezen, rekenen en zingen, alles volgens het officieel schoolprogram. De school duurt tot vier uur.

⁵³ Annalen, sept. 1935, p. 85-6. Het spreekt vanzelf, dat ook in de klas bizondere zorg aan de landbouw besteed wordt. Behalve dat wordt aan gezondheidsleer, tekenen en Frans veel aandacht geschonken. Enkele vakken komen slechts bij gelegenheid ter sprake, zoals geschiedenis, natuurlijke historie en natuurkunde. 'n Onderwijzer kan zich voorstellen, hoe betrekkelijk eenvoudig het lees- en taalonderwijs hier moet zijn, waar de spelling nog jong is en bijna geheel overeen stemt met de uitspraak... Voor het internaat zijn de leerlingen grotendeels zelfverzorgers.

⁵⁴ Heijboer B., o.c. p. 32; aussi: Rapport annuel 1926-'27 dans lequel Mgr Wantenaar écrit que le taux des naissances indique déjà une amélioration.

⁵⁵ Heijboer B., o.c. p. 33.

⁵⁶ Annalen, mai 1931, p. 9 et jan. 1932, p. 137. Onder de jeugd is de zucht naar wetenschap epidemisch; natuurlijk nogal onbekookt. Menigeen denkt dat hij in een paar maanden tijd al de wijsheid van den blanke kan bemachtigen. Anderen echter ... leggen zich met bewonderenswaardige vlijt en volharding op de beoefening der kunsten en wetenschappen toe. Intusschen is de beschaving door onderwijs te groot een factor dan dat de missie er geen profijt van zou trekken.... De dorpen langs de rivier maken een droefgeestige indruk. De bevolking is er hard aan het uitsterven. Ouden van dagen ziet men er weinig, want velen sterven betrekkelijk jong aan slaapziekte, koortsen en geslachtsziekten. De jongeren gaan veel stroomafwaarts, om in de groote plaatsen als Coquilhatville en Kinshasa hun fortuin te zoeken. Kinderen zijn er vanzelf ook heel schaars. Gelukkig dat verscheidene Christen families zich in het Christen dorp hebben gevestigd, en veel kinderen op school zijn, waar ze naar lichaam en ziel beter verzorgd zijn.

Annalen, mars 1935, p. 171-3. Het negerkind, dat thuis van vader of moeder dikwijls zo weinig ouderliefde ondervindt, voelt de warme onbaatzuchtige belangstelling van den opvoeder als een openbaring. Dit des te meer omdat de negerbevolking ook van de zijde van de blanken zich dikwijls in een twijfelachtige belangstelling heeft kunnen verheugen. Er komt kentering nu de overheid meer daadwerkelijke belangstelling gaat tonen voor onderwijs en sociaal welzijn van de zwarten. Toch doet het princiep nog veel opgeld, dat de neger alleen tot gehoorzaamheid te brengen is door hem vrees aan te jagen. .. De diepere oorzaak, waardoor men nog zo graag tot vreesmethoden z'n toevlucht neemt, is omdat het dan zo gemakkelijk gaat... of echter een dergelijke handelwijze veel bijdraagt tot werkelijke beschaving van de inboorling, is een andere vraag. Het is duidelijk, dat op school zo'n vreesen strafdiscipline, welke alleen wat ogendienaars zou kweken, uit de boze is. Schoolvorming zou dan gauw ontaarden in het opkweken van mettertijd mooi aangeklede apen, die wat

kunnen lezen en schrijven, liefst met fraaie krullen en halen, 'n mondvol Frans spreken, geblaseerd, trots en vol bitterheid tegen elk gezag, geestelijk zowel als wereldlijk omdat ze nooit de redelijkheid hebben ingezien van de slaafse gehoorzaamheid aan een gemakzuchtige overheid. Daarop zullen zij zich, zodra het juk is afgeschud en zij door ontwikkeling wat meer bewust worden, gaan wreken door openlijk of geheim verzet, en minachting voor alle goede orde..... (Opvoeden is) een werk van veel geduld, veel zelfverloochening, veel teleurstellingen en nog weinig onmiddellijk resultaat; maar toch, het kan niet anders, van onschatbaar grote invloed op de toekomst van de schone Congo-missie.

⁵⁸ Annalen, sept. 1935, p. 85. Daar is één bezigheid, die bizondere waarde heeft in onze streken. Dat is de verplichte veldarbeid, die een hoofdpunt vormt van het staatsprogram; die bij de negers liefde moet kweken voor tuin en akker; die hen verstand moet geven van de landbouw; ... die hen bekwaam maakt om mee te werken aan de opbouw van de welvaart van eigen volk.

⁵⁹ Le Père Vinck écrit au sujet des *linguae francae* sans équivoque: "Ce genre de langues était rarement utilisé par l'élève et pour certains, elles étaient totalement étrangères". Dans: Livrets scolaires au Congo Belge. Méthodes d'analyse et herméneutique, *History in Africa*, 1999 p. 379-408.

⁶⁰ Archives des MSC-Borgerhout, corr(espondance) G. Hulstaert, Lettre du 26 févr. 1939. Allen zullen het met U eens zijn, dat we moeten werken op een algemeene, letterkundige taal, maar ook daarin zal 't dikwijsls op 'n keuze aankomen en dan zal de keuze moeten vallen op de beste lomongo-vormen. En dan geloof ik toch dat dit gebied, waar sommige stammen of onderverdeelingen van stammen zoolang geïsoleerd zijn geweest, vrij van vreemde invloed, mee mag spreken.

⁶¹ Archives Msc-Congo/Borgerhout: corr. G. Hulstaert: P.S. Op de bureelen van het onderwijs te Leo heb ik gevraagd op welke officieele papieren we ons gebruik van lomongo als voertaal kunnen vestigen. Antwoord: Programma-Proef van 1938 is eigenlijk niet officieel in voege, doch we beschouwen het zoo half en half, en trouwens met den duur van den oorlog moeten we het toch meer en meer gaan gebruiken. Daarin staat: gebruik der talen ... enz. lingua franca is niet bepaald; maar ge moogt lomongo als zoodanig beschouwen. Verder staat erin: 'de opsomming van de linguae francae'. Die opsomming is 'énumératif' niet 'limitatif'. Niets belet ons dat er in feite meer zouden gebruikt worden, indien de omstandigheden ertoe leiden. Op die basis kunnen we dus voortaan ons tandpunt verdedigen indien het zou worden aangevalen. En ik heb gemerkt: hoe vaster we in onze schoenen staan en ons aan ons princiep houden, en tevens met hoe meer groepen we samenwerken: hoe sterker we staan.

⁶² Archives MSC-Congo/Borgerhout, corr. G. Hulstaert: Wel vind ik het jammer dat men voor school en boeken niet aansluit bij het Lomongo. Et puis: Bij U praktisch, zou ik voorstander zijn van longando (en dan nog de onderscheiden dialecten volgens de plaats) in omgang, biechtstoel, preekstoel, doch lomongo in de school. En dan, zoo noodig, 1° graad in longando en zelfs later nog longando gebruiken als voertaal zoo ver nodig is. Ik zou daar zeer breed in zijn.

⁶³ Archives MSC-Congo/Borgerhout, corr. G. Hulstaert, Simba le 23 avril 1942. *De moniteurs hebben daarna de lomongo leesboekjes voor 1° en 2° jaar in het longando omgezet - als ook Uw 'Bosako w'oyengwa'. .. Ik geloof dat we bij de Bangando longando boekjes nodig hebben - van het lomongo verstaan ze niet genoeg.*

⁶⁴ Aequatoria, 11(1990), p. 291.

⁶⁵ Archives MSC-Congo/Borgerhout, corr. Hulstaert: le 23 mars 1944: *Ik hoop nog altyd, dat ook in die scholen de jongens zoover zullen komen, dat ze behoorlyk het lomongo-lonkundo*

zullen kunnen lezen; dat lykt nog de beste oplossing van 't taal-vraagstuk in onze streek en het zou tegelykertyd een ruimere lezerskring waarborgen voor latere publicaties. Daar onze Normaalschool in de mongo-streek gelegen is en alle candidaat onderwyzers drie jaar lang de lessen in lomongo volgen, kunnen onze moniteurs hier van veel dienst zyn.

- Vinck H., Livrets scolaires au Congo Belge. Méthode d'analyse et herméneutique. History in Africa, 1999, p. 379-408 et en note 5: Hulstaert à van Thiel, le 5/8/1951, Arch. Aeq. CH. 239
- ⁶⁷ Vinck H., Bibliographie des Bongando; *Annales Aequatoria*, 14(1993), p. 291.
- 68 N. Rood situe ce texte en 1938 (MillHilliana, 20/1968/2, p. 55). Cette grammaire a été complétée par lui et insérée dans son dictionnaire lingombe: Rood N., Dictionnaire ngombenéerlandais-français, Musée Royal Colonial, Tervuren, 1958.
- Archives MSC-Congo/Borgerhout, corr. G. Hulstaert: lettre de Bokuma, le 30 oct. 1939: Uwe cursussen zijn overal meegedeeld en ik hoop dat zij in de smaak vallen. Dan kunnen ze gedrukt worden. Ik zou echter voorstellen een paar termen aan te passen zooals wij deden, o.a. de windstreken en dgl. Ook in de aardrijkskunde meer naar onze termen toegaan. Voor de schrijfwijze zouden wij de uwe behouden.
- Archives MSC/Congo-Borgerhout, correspondance G.Hulstaert, lettre de Bokuma du 3 févr. 1940: Betreffende aardrijkskunde begroet ik uw plan om een program en een kursus samen te stellen. Ik hoop dat wij ook zullen mogen genieten van de vruchten van uw werk. Hierbij zend ik U enkele termen die wij gebruiken in onze scholen. ... De kursus van P. Vesters is zeer interessant, doch wordt niet erg gewild als systeem; nl. het vragen-enantwoorden-systeem lijkt me (en anderen) niet goed als pedagogisch voor ONZE ZWARTEN. Beter een doorlopende tekst, duidelijk samengesteld, in kleinere hoofdstukken verdeeld; waarachter dan wel telkens enkele vragen kunnen komen als herhalingsmiddel. Verder zorgen dat er interessante en verstaanbare dingen in komen, zooveeel mogelijk. Bv. Gebruiken en werken enz. van stammen en landen. De kursus zou daardoor levendiger worden en meer de aarde beschouwen als woonplaats van menschen dan als louter materie, die zoo droog wordt en de jongens den brui doet geven aan dit vak.
- Vinck H. Aequatoria 11(1990), p. 292.
- ⁷² Annalen, avril 1950, p. 214.
- Van Thiel a aussi publié deux livres en Néerlandais: 'Het offer van Itota' (le sacrifice d'Itota) et 'Wij Ngombe' (Nous Ngombe). Le Père H. Vinck a publié une bibliographie de toute l'oeuvre de van Thiel dans Aequatoria, 14(1993) p. 559-564. Le texte de 'Mbitagwambibuki' et la traduction en Français ont été publiés dans les Aequatoria 23(2002), p. 489-535.
- Archives MSC-Congo/Borgerhout, correspondance Hulstaert-Wantenaar, lettres du 23 décembre 1940 et du 12 mars 1943.
- Heijboer, B., o.c. p. 31.
- A ce moment-là, l'année scolaire coïncidait avec l'année civile. En 1955, l'année scolaire a été allongée de trois mois et encore de trois mois en 1956 pour l'accorder avec l'année scolaire
- MHA, lettres Mgr Wantenaar 1935: The Normal School just finishes its first year and on the 1° of February will reopen with two classes. During the first year a boarding house was built for 30 students; a second is already necessary. Et puis en 1939: Some had to be sent away, others gave up without any evident reason
- ⁷⁸ Annalen, sept. 1935, p. 85-86. De leerlingen komen op school als ze acht tot tien jaar oud zijn, en gaan pas van school af, als jongens van veertien tot zestien jaar, of zelfs ouder. ..

Waarom komt zo'n jongens naar school? Omdat zijn vriend op school is; omdat anderen hem uitschelden voor domoor; omdat hij daar een broek krijgt en ook omdat Christen ouders hem geen rust laten voordat hij naar de Eerste-Communie-lering gaat.

⁷⁹ Archives MSC-Congo/Borgerhout; corr. Hulstaert. Yalisele, le 5 déc. 1939: 't Is hier zeker dat de jongens, die thuis zijn in hun dorp beter oppassen dan die op de missie zijn. 't Is hier m.i. nog waar, dat 't dikwijls niet 't beste element is dat naar school komt. 't Zijn maar al te dikwijls die 't in hun dorp ook niet meer kunnen vinden en dan van baloorigheid maar naar de school trekken als 'n soort inleiding op 'n heele slechte verblanking. .. Kunnen we succes hebben met jongens die al 16 à 17 jaar zijn als ze op school komen? Denkt U dat we daarmee op het goede pad zijn? Ik niet! Iedereen klaagt erover, dat zoovelen uit hun dorpen wegtrekken naar de groote centra's om er in de regel niet beter op te worden. ... Is 't onze roeping om een stelletje onevenwichtige elementen te vormen, die uit hun midden wegtrekken, in 't gevang terecht komen en oneerbare ziektes oploopen? En dat is het groote percentage van onze schoolen op het moment.

- ⁸⁰ Delathuy A. M., Missie en Staat in Oud-Kongo II, Berchem 1994, p. 361-378.
- MHA, G. Brandsma, lettre de Mompono du 27 février 1919.
- ⁸² MHA, G. Wantenaar, Annual report, Basankusu le 10 oct. 1926. On the missions we must first of all try to get good school-buildings, which so far are wanting in all our stations. The Government is now paying us a yearly subsidy of frs. 54.145 for schoolwork so that we must try to have something to show in case of inspection. Moreover the regularity of schoolwork will depend a good deal on the appropriateness of the building.
- MHA, G. Brandsma, lettre à Mill Hill du 9 janvier 1926.
- MHA, E. De Boeck, lettre de Nouvelle-Anvers du 21 mars 1926.
- 85 MHA, Vicariat de Nouvelle-Anvers, Société de Mill Hill, rapport annuel de 1926.
- ⁸⁶ Ministerie van Koloniën, Brussel 31 october 1928, N° 2525, sé Jaspar. *Ministerie van* Koloniën. Brussel, 31 october 1928. N° 2525. Eerwaarde Pater Procurator, By uw schryven van 29 September l.l., wildet gy my op de hoogte brengen van de moeielykheden, en met name van het gebrek aan geldmiddelen, waardoor de ontwikkeling uwer zending in Congo belemmerd wordt. In de laatste jaren werd uwe zending geldelyk gesteund op grondslag van de algemeene overeenkomst welke met de nationale zendingen gesloten werd. Indien de voordelen welke het nieuwe stelsel aan Uwe zending in het bizonder verzekerde, gering waren, dan is zulks toe te schryven aan het feit dat, om allerlei redenen, uwe zending er nog niet in geslaagd zy aan hunne werken de door het Koloniaal Beheer aangeduide orienteering te geven. Voor Uwe zending bood de aanpassing aan het nieuwe stelsel grootere moeielykheden dan voor de Belgische zendingen over het algemeen; ook wil ik daarmede rekening houden. Ik geef aan de Algemeen Gouveneur den raad, de verdiensten uwer werken voor het onderwys, tydens de overgangs periode welke het loopend jaar, het jaar 1929 en het jaar 1930 omvat, hoog te schatten. De jaarlykse toelage per missiepost zal, gedurende deze zelfde periode, 7.500 frank bedragen, zelfs dan wanneer Uwe posten slechts twee Europeesche zendelingen zouden tellen. Te rekenen van 1931, zou uwe zending moeten in staat zyn zich aan te passen aan het voor de nationale zendingen gehuldigd algemeen stelsel. De Eerste Minister, de Minister van Koloniën. Sé H. Jaspar. Den Eerw. Pater van Haeren, Procurator der zendingen van Mill Hill ,Kapellen.
- ⁸⁷ MHA, lettre de Mgr. G. Wantenaar du 30 oct. 1929.
- ⁸⁸ Heijboer B., o.c., pp. 39, 42.
- 89 Cornevin, R., Histoire du Zaïre, Bruxelles, 1989, p. 279-280: Ordonnance du 11 juin 1940.

MHA. Le Père Wartenbergh n'a jamais obtenu la naturalisation belge, mais après l'Indépendance, cela n'avait plus d'importance. Il a trouvé la mort dans un accident de moto le 16 nov. 1963 en route vers Abunakombo pour y inspecter les écoles et apporter les salaires des Enseignants.

⁹⁶ Ministère des Colonies, n° 22/137/1A2 du 27 avril 1953. Ed. De Jonghe écrivait encore en janvier 1947: "Les subsides au Congo ne sont donc pas exclusivement réservés aux missions catholiques, en tant que catholiques, mais bien en tant que Belges... sauf l'exception déjà signalée de la Congrégation de Mill Hill qui confirme la règle". Parmi les conditions imposées aux missionnaires étrangers, il ne cite pas le séjour en Belgique. Zaïre, janvier 1947, 'Les subsides scolaires au Congo', p. 36 et 54.

J. Janssen retournait à Louvain de 1955 à '58 et a obtenu le Graduat en Sciences Coloniales
 Agricoles avec une dissertation sur l'enseignement agricole au Congo.
 J. Para Van Wing qui it de l'éliment de l'éliment agricole au Congo.

⁹⁸ Le Père Van Wing avait demandé l'agréation de ces diplômes, mais la réponse du ministère fut: "La simple production du diplôme délivré par l'Institut Interfacultaire de l'Université de Louvain ne constitue évidemment pas une justification suffisante du respect de ces diverses conditions", cité par J. Hendriks, *Stichtingen van de Missionarissen van Mill Hill in België*, Etude privée, Antwerpen 2000.

⁹⁹ A Bonkita sur la rivière Lulonga à une quinzaine de kilomètres en aval de Basankusu, il n'y avait que quelques cases. A. Delcommune écrivit pourtant en 1889: " J'ai rarement vu endroit plus charmant. C'est un véritable Eden. Les cases dénotent une certaine aisance et sont entourées de grands arbres. Plus de quinze cents indigènes groupés sur la rive, dans des espaces que la flore arborescente n'a pas envahis, nous accueillent avec des manifestations de joie", texte cité par Heijboer, o.c., p. 4.

joie", texte cité par Heijboer, o.c., p. 4.

100 Annalen, août 1953, p. 87. Twintig jaar geleden had de onderwijzer één rekenboekje en één leesboekje en de jongens hadden een lei en een griffel. Nu hebben ze meer spullen dan wij thuis ooit op de lagere school gekend hebben. Het onderwijspersoneel staat nu ook heel wat hoger. Vroeger was je al blij als je een jongen kon vinden, die drie jaar lagere school af had

⁹⁰ Archives MSC-Congo/Borgerhout, corr. Hulstaert. Lettre de Mgr. Wantenaar du 23 décembre 1940.

⁹¹ Cornevin, o.c. p. 276, rapporte deux actions de police en 1941 contre le 'Mvungisme' dans les zones de Basankusu et de Befale.

⁹² Archives MSC-Congo/Borgerhout, correspondance Hulstaert.

⁹³ Stengers J., Congo, Mythes et Réalités, p. 183.

⁹⁴ Archives Kadoc Leuven, lettre du 29 nov. 1948. ".. ofschoon we in die conventie zooals ze hier werd opgesteld verdrongen werden uit onze bevoorrechte positie naast de Nationale Missies en gerelegeerd naar de 'Missions Etrangères'. Ik heb het ding geteekend omdat ik meende dat het ons als gasten niet paste om eischen te stellen; maar tegelyker tyd heb ik den G.G. laten weten dat deze eenzydige verontachtsaming van de oorspronkelyke overeenkomst met Mill Hill op ons een zeer pynlyke indruk had gemaakt; en daar hy geweigerd had ... Roël als missie-schoolinspecteur te erkennen en te subsidiëren omdat hy niet van Belgische nationaliteit was, heb ik erop gewezen dat wy als engelsche congregatie waren gevraagd eene missie in den Congo te ondernemen , -dat er officieel nooit op was aangedrongen dat dit een Belgische missie moest worden (dat trouwens in stryd zou zyn geweest met de bedoeling waarvoor wy hier waren gevraagd) en het ons dus niet mogelyk was om nu ineens een Belg te kunnen voorstellen voor school-inspecteur. Ik heb nog geen antwoord bekomen ofschoon myn brief al gedateerd is van 18 October.

en de eerste klas kon onderrichten; nu moeten ze allemaal diploma's hebben en zijn ze er ook beter op ingesteld goed onderwijs te geven. Dit is zeker een vooruitgang.

- La qualité de l'enseignement n'avait jamais été critiquée ouvertement et J. Stengers, o.c., p. 202, dit: "L'enseignement est peut-être le domaine qui a été le mieux couvert par ce tabou patriotique".

 102 Galle H., et Thanassekos Y., *Le Congo*, Bruxelles 1983, p. 88.
- $^{103}\,$ Petillon L. A. *Récit*, Bruxelles, 1985, p. 590 et 318.
- Annalen, jan. 1955, p. 188. Je hebt wel gehoord van de enorme moeilijkheden met het onderwijs hier. De liberale en socialistische regering wil eenvoudig alle missiescholen opruimen en de werkzaamheid van de Kerk beperken tot de sacristie. Van de verschuldigde subsidie van 1953 -al een jaar achterstallig- hebben ze 12% afgetrokken. Ook in de andere Vicariaten. Nieuwe voorschriften verminderen de regeringsbijdragen voor de onderwijzers met 15% en meer. Uitgaven voor de kostscholen, in vele plaatsen noodzakelijke voorwaarden, worden van 80 tot 50% teruggebracht. Lekenpersoneel in dienst van de missie, bijv. onderwijzers aan de middelbare scholen, die tot heden hetzelfde salaries hadden als op de staatsscholen, zullen nu het salaris der religieuzen krijgen, dat is een vijfde minder. Het is een schande voor het volk. Hoe het kwaad in de toekomst goed te maken dat reeds is geschied! Wat een verwarring brengt dit onder de inheemsen, wat een twijfels en veranderingen onder het personeel, dat van school wenst te verwisselen en wat een ramp voor de Kerk.
- MHA, Vicariatus Apostolicus Basankusuensis, Relatio Quinquennalis 1951-1955, p. 19 et p. 8: Insuper Gubernium civile Missionibus succurrebat subsidiis quae hucusque satis generosae erant. Nunc tamen politicas ob causas, nempe ad fovendum instructioni laicali, instituta antea favorabilia magis magisque in deterius mutantur, in primis quod spectat ad subsidia pro scholis.
- Contact met Mill Hill (Anvers), sept. 1957, p.3.
- MHA, Mgr. W. van Kester, Relatio Quinquennalis 1951-1955, p. 15: In praxi selectio puerorum qui in seminario admitti possunt, habetur a Superiore Stationis una cum Directore scholae, ... cum per quinque annos saltem, durante curriculo primario in missione habitaverint, candidati generatim satis idonei seliguntur.
- ¹⁰⁸ MHA, Mgr. W. van Kester, Rapport Annuel 1956-1957, Basankusu, le 16 sept. 1957.
- Dans le texte des 'Instructions des Ordinaires du Congo Belge et du Ruanda-Urundi aux prêtres de leurs territoires' de 1955, il est écrit sous le N° 110: "Ceux qui enseignent dans les petits séminaires se souviendront de ces grandes paroles du Pape Pie XII dans son exhortation 'Menti Nostrae' (23 sept. 1950): Nous voulons que les études littéraires et scientifiques des futurs prêtres ne le cèdent en rien à celles des jeunes gens qui suivent le même enseignement. Ils formeront leurs séminaristes à l'esprit d'obéissance, à la chasteté du coeur et à une sincère et tendre dévotion au Coeur de Jésus".
- Annalen, sept. 1960, p. 87-89.
- ¹¹¹ 3 missions encore sans école.
- ¹¹² D'une mission, pas d'information.
- ¹¹³ De deux missions, pas d'information.
- Kongo, een tweede Vaderland, Stedelijk Onderwijs, Ieper, 1994.
- 115 Infor Congo, Treize millions de Congolais, Bruxelles (1959), p. 43-45. Enseignement libre non-spécifié.
- ¹¹⁶ Ndaywel, o.c., p. 402.
- Annalen, mai 1958, p. 4-8. De gewone neger in de wildernis is meestal van dit alles niet op de hoogte en leeft nog in de tijd dat men wat de politieke belangstelling betreft de

dorpsgrenzen niet pleegt te overschrijden. Maar de ontwikkelde neger en vooral de élite maakt voor het eerst in de geschiedenis een conflict mee tussen kerk en staat. Hij voelt nu dat het moment gekomen is om ook zijn woord mee te spreken.

Contact met Mill Hill, juin 1959, p. 2.

P. Kita cite ce fait à propos de l'évangélisation par les Pères Blancs, mais il vaut aussi pour Mill Hill -Basankusu jusqu'à l'Indépendance. Dans: Depaepe M., Briffaerts J., Kita P. et Vinck H., Manuels et Chansons Scolaires au Congo Belge, Louvain 2003 p. 42.

Kerk en Leven, 1ste october 2003, p. 13. Caritas en missie zijn niet van elkaar te scheiden. Verkondiging en ontwikkeling evenmin. De missionaris heft de schizophrenie van de evangelisatie en ontwikkelingswerk op in een lotsverbondenheid... Missie dienst de hele mens.

¹¹⁹ Van Bilsen J., *Kongo 1945-1965. Het einde van een kolonie.* Leuven, 1993, p. 226.
120 Petillon L. A., *Récit*, p. 611-612.

L'ÉVOLUTION SÉMANTIQUE DU TERME *RIȚĀNA* DANS LES PARLERS ARABES SOUDANO-TCHADIENS

Sommaire

La racine r-ţ-n, dont sont issus le verbe raţana et le substantif riţāna, recouvre en arabe classique la notion de "langue étrangère" par opposition à l'arabe. Ce sens n'est pas forcément péjoratif, même s'il peut parfois signifier également "mauvaise expression orale".

Le terme a été conservé par les dialectes arabes d'Egypte, du Soudan et du Tchad, ainsi qu'en kinubi, créole arabe d'Afrique de l'est parlé par les Nubi (Kenya, Ouganda), en présentant quelquefois une évolution sémantique intéressante : dans certains parlers, il garde le sens de langue étrangère par opposition à l'arabe, sans connotation particulière. Dans d'autres, il se réfère aux langues locales africaines uniquement, voire à l'une d'entre elles en particulier. Mais l'emploi le plus original de cette racine est celui qu'en font les Nubi, pour qui le terme rutan — variante dialectale de ritāna - signifie "langue" sans restriction particulière, s'appliquant tant à l'arabe qu'aux langues africaines et européennes.

On retrouve ce processus d'appropriation dans d'autres créoles, où les termes signifiant "langue" ou "parler (une langue)" ont une étymologie négative, péjorative qui n'apparaît plus comme telle dans leur usage actuel.

Le fait que les termes dérivés de la racine r-t-n aient été conservés dans la zone géographique précitée, mais pas dans d'autres pays où vivent d'importantes communautés non arabophones - Kurdes, Berbères...- s'explique certainement par l'Histoire des rapports entre populations arabes et non-arabes dans cette partie de l'Afrique : l'identification de la culture arabe à l'Islam, l'impact moral de l'esclavage, la dépréciation de l'animisme...

Mots-clés: Soudan - Tchad - arabe - dialectologie - créoles - kinubi - préjugés

Abstract

In Classical Arabic, the root r-t-n, from which come the verb *ratana* and the noun *ritāna*, has the general meaning of « foreign language », implying any other idiom than Arabic. Its

meaning is not always negative.

This term is still in use in the Arabic dialects of Egypt, Sudan and Chad, as well as in Kinubi, an Arabic-based Creole spoken in East Africa (Uganda and Kenya), though it shows a semantic evolution: in some dialects, the term $rit\bar{a}na$ keeps the original meaning of « any foreign language », without any negative connotation. In other dialects, it refers to local African languages only, or even to one particular African language. But the most original use of this word appears in Kinubi, where rutan means « language » in general, whether it is an African language, a European language or even Arabic.

This late semantic process can be found in other creoles, where the term which means « language » or the verb which means « to speak » have a depreciatory etymology which is no

more understood as such now.

If we want to understand why the root r-t-n has been conserved in this particular geographical area and is not found in other Arab countries where non Arabic-speaking communities live – like the Kurds in the Middle East or the Berbers in the Maghreb – one should look at the History of the relations between Arabs and Africans: the identification of Islam with Arabness, the impact of slavery, the negative vision of animist religions...

Keywords: Sudan - Chad - Arabic - Dialectology - Creoles - Kinubi - Prejudices

Sommario

La radice r-t-n, dalla quale derivano il verbo *rațana* e il termine *rițāna*, ricopre nell'arabo classico la nozione di "lingua straniera". Questo senso non è sempre peggiorativo, anche se

puo significare "il fatto di non parlare bene".

Il termine *ritāna* è stato conservato dai dialetti arabi d'Egitto, del Sudan e del Ciad, ma anche dal kinubi, arabo creolizzato parlato dai Nubi in Africa Orientale (Kenia, Uganda), presentando alcune volte un'evoluzione semantica interessante: in alcuni dialetti, ritāna conserva il senso di lingua straniera, diversa dall'arabo. In altri casi, si applica soltanto alle lingue locali africane, oppure a una di queste lingue in particolare. Ma i Nubi fanno uso nel modo più originale di questo termine, applicandolo a tutte le lingue, sia l'arabo, sia una lingua africana o europea.

Tale modo di appropriarsi di un termine si ritrova in altri creoli, dove il termine che significa "lingua" in generale o il verbo "parlare (una lingua)" ha una etimologia peggiorativa che non

appare più negativa nel suo uso attuale.

Il fatto che i termini derivati dalla radice r-t-n siano stati conservati in questa zona geografica in particolare, e non siano piu usati in altri paesi dove vivono importanti communità non arabe - come i Curdi nel Medio Oriente, i Berberi nel Maghreb...- si spiega certamente con la storia dei rapporti tra popolazioni arabe e non arabe in Africa: l'identificazione della cultura araba all'Islam, l'impatto morale dalla schiavitù, la visione negativa dell'animismo...

Parole chiavi: Sudan - Ciad - arabo - dialettologia - creoli - kinubi - prégiudicati



Introduction

Lors de recherches effectuées en Ouganda et au Kenya sur le kinubi, créole de base arabe proche de l'arabe de Juba, nous avons été frappé par l'usage constant du terme *rutan* pour signifier « langue, idiome », plus courant que le terme *lugha*, employé en arabe dialectal du Maghreb et du Proche-Orient. Par après, nous avons remarqué que ce terme était également utilisé dans les dialectes arabes qui ont servi de superstrat au kinubi, en l'occurrence les parlers arabes du Soudan, mais aussi dans les parlers arabes tchadiens, qui leur sont apparentés. Nous avons donc tenté d'une part de déterminer les limites géographiques de cet usage, d'autre part ses variations de sémantiques.

Pour ce faire, nous nous sommes basés sur des données que nous avons nous-mêmes recueillies (en Ouganda et au Kenya pour le kinubi, auprès d'arabophones installés depuis peu en Europe pour ce qui est des parlers égyptien, soudanais, tchadien et pour l'arabe de Juba)¹ ainsi que sur des publications antérieures.

1. le terme rițăna en arabe classique

La racine r-ţ-n est attestée par les lexicographes arabes. Dans l'ouvrage de lexicographie intitulé « Lisān al-'arab » (« La langue des Arabes »), Ibn Manzūr (13ème siècle) en donne la définition suivante :

- (1) rațana (verbe) al-'ajamī: takallama bi-lughati-hi « lorsqu'un étranger parle sa propre langue »
- (2) ritāna (substantif) : al-takallum bi-l-'ajamiyya. Taqūlu : ra'aytu a'jamiyyayni yatarāṭanāni, wa-huwa kalām lā yafhamu-hu al-'arab

« parler dans une langue étrangère ('ajamiyya). On dit par exemple : « j'ai vu deux étrangers parler leur langue entre eux et c'est une langue que les Arabes ne comprennent pas »

¹ Nous tenons à remercier le Professeur El Khadem, MM Ismael Taha et Nasser A. (Bruxelles), Mzee Saidi Medi (Nairobi), Mzee Mustafa Khamisy, Mzee Abdallah Jaden (Bombo), Mzee Abdullatif Ibrahim Minawa (Mombasa) les uns pour leurs précieuses remarques sur les parlers cités, les autres pour nous avoir guidé dans la recherche d'informateurs

Viennent ensuite quelques exemples, dont deux se réfèrent à des populations clairement désignées :

- (3) Kamā tarāṭana fī ḥāfāti-ha al-Rūm « C'est comme lorsque les Byzantins parlent entre eux »
- (4) Aswāţu-hum ka-tarāţun al-Furs « leurs voix ressemblent au parler des Iraniens »
- (5) Atati mra'a fārsiyya wa raţanat la-hu, « vint alors une femme iranienne qui lui parla dans sa langue [à elle] » (Ibn Manzūr, 13:181 sq).

Lorsqu'on se réfère au concept de langue en général, sans l'opposer à celle des Arabes, on utilise les termes lisan ou lugha:

> (6) fulān yatakallam bi-lisān qawmi-hi « quelqu'un parle dans la langue de son peuple »

Ou encore:

(7) li-kull qawm lisān, ay lugha yatakallamūna bi-ha « chaque peuple a sa langue c'est-à-dire l'idiome que les gens parlent » (Ibn Manzūr, 13: 386 sq).

Dans son ouvrage intitulé « Al-Muqaddima » (« L'introduction »), Ibn Khaldūn (14ème siècle) utilise également le terme ritāna lorsqu'il explique l'étymologie du terme « berbère » :

- (8) inna-hu alla<u>dh</u>ī sammā-hum bi-hā<u>dh</u>ā al-ism (barbar) hīna sami 'a ritānata-hum wa-qāla : mā ha<u>dh</u>ihi 'l-barbara ?
- « c'est lui [un certain Afrīqush] qui les appela le premier
- « Berbères » lorsqu'il entendit leur langue (rițāna). Il aurait dit : « quel est ce baragouin (barbara)? » (Ibn Khaldūn: 8).

Le terme 'ajamī ou a'jamī et ses dérivés cités plus haut se définissent également selon des critères purement linguistiques. En effet, à l'origine il se référait généralement à toute personne parlant une autre langue que l'arabe, mais également à un Arabe ne maîtrisant pas sa langue, ayant une mauvaise élocution :

(9) hādhā al-rajul a'jamī idhā kān la yufṣiḥu, kān mina l-'ajam aw min al-'arab

« on dit de quelqu'un qu'il est a'jamī s'il s'exprime mal, qu'il soit étranger ou arabe ».

Puis le terme prendra le sens plus général d' « étranger » par opposition à Arabe :

(10) al-'ajamī fa-lladhī min jins al-'ajam, afṣaḥ aw lam yufṣiḥ « est considéré comme 'ajamī quiconque appartient aux 'ajam, qu'il s'exprime correctement [en arabe] ou non ».

Le terme désignait surtout les Byzantins (Rūm) et les Iraniens (Furs), pour finalement se rapporter aux derniers en particulier :

(11) Sallūm, law asbahti wasta l-a'jam fī r-Rūm aw Fāris... « Sallūm, si tu vivais parmi les étrangers, chez les Byzantins ou en Perse... » (Ibn Manzūr, 12:385 sq).

2. Le terme rițāna² dans les parlers arabes contemporains

2.1. Arabe dialectal égyptien

En arabe dialectal égyptien, le verbe *raţan* et le substantif *ritāna* sont couramment utilisés, mais ils désignent la langue que parlent les Nubiens du Sud du pays. On n'utilisera jamais ce terme à propos de la langue arabe, même s'il s'agit d'une variété dialectale difficile à comprendre, pas plus qu'à propos d'une autre langue étrangère, comme le français ou l'anglais par exemple.

L'auteur égyptien Yahyā Mukhtār décrit dans ses nouvelles et ses romans la culture et la vie quotidienne des Nubiens du Sud de l'Egypte. Dans l'une de ses nouvelles, *Al-Wāqi'a*, («L'événement») il raconte l'histoire d'une amitié liant un Nubien et un Arabe, dans le Sud du pays. Il utilise à plusieurs reprises le verbe *raṭana* lorsqu'il se réfère à la langue des Nubiens:

² Pour l'arabe dialectal, nous transcrivons les termes selon la prononciation propre à chaque dialecte : ritāna, rutāna, rutana, rutana...

(12) « raṭana » (mis entre guillemets par l'auteur) la-hum Hassan Makki bi-al-nūbiyya bi-ma'lūmāt 'an al-gharīb

« Hassan Makki leur donna en nubien des informations au sujet de l'étranger »

(13) wa yaqra' al-Qur'ān fī al-ṣalā walakinna-hu 'indama ya'id wa ya<u>kh</u>tib fī ṣalāt al-jum'a yarṭan bi-lughati-hi allatī tata<u>kh</u>allal-ha āyāt min al-Qur'ān wa al-ḥadī<u>th</u> bi-al-lugha al-'arabiyya

« il lit le Coran [en arabe] mais lorsqu'il harangue les fidèles et qu'il prêche après la prière du vendredi, il parle dans sa langue [le nubien], entremêlée de versets coraniques et de phrases en langue arabe » (Mukhtār, 1990 : 41, 46).

L'auteur, lui-même Nubien, utilise donc le verbe *ratana* pour souligner que le héros de l'histoire, en l'occurrence un Arabe, ne comprend pas la langue nubienne, qu'il qualifie tout de même de *lugha*.

Dans une autre nouvelle du même auteur, at-tard (« le colis »), un Nubien ayant travaillé au Caire se souvient des sobriquets utilisés par les gens de la ville à son égard :

```
(14) ya aswad ! ya barbarī !

« Eh, le Noir ! Barbarī ! » (Mukhtār, 1990 : 58)
```

Le dernier terme, à l'origine du mot « berbère » au Maghreb comme nous l'avons vu plus haut, est intéressant car il fait également référence à l'étrangeté de la langue ou à son inintelligibilité.

2.2. Arabe dialectal soudanais standard

Il existe plusieurs variantes dialectales de l'arabe au Soudan, nous nous référons ici à l'arabe standard, c'est-à-dire celui du Nord du pays. Le terme rutāna y est souvent utilisé pour désigner les langues non arabes du pays, comme le nubien par exemple (Trimingham, 1965 : 37). En fait, il s'oppose à l'usage de lugha, qui implique une langue écrite, ayant un statut culturel défini, et définit donc une langue qui n'a pas de tradition écrite, pas de grammaire établie, et qui a par conséquent un statut culturel inférieur (Thelwall, 1971 : 48). Il est également utilisé pour désigner la langue des étrangers africains installés dans le pays depuis longtemps, comme le

fulfulde, parlé par les Peuls originaires d'Afrique de l'Ouest (Aḥmad Badīn, 1995 : 28, 98).

D'après l'un de nos informateurs, Nubien et arabophone, lorsque les Arabes du Nord utilisent le terme rutāna seul il désigne la langue des Nubiens uniquement, tandis que pour les autres langues locales ils utilisent le même terme forcément accompagné du nom de la langue : rutāna dinka, rutāna bari... Par contre, ils ne qualifient jamais de rutāna l'arabe dialectal, pas même sa variante créolisée du Sud (voir ci-dessous), pas plus que les langues étrangères non africaines, comme l'anglais par exemple. De même, l'adjectif rattānī, littéralement « celui qui utilise la ritāna » s'applique exclusivement aux Nubiens, ainsi que le terme berberī déjà rencontré plus haut, tandis que les autres populations non arabophones sont qualifiées selon leur situation géographique: Janūbī, « Sudiste » pour les gens du Sud comme les Dinka ou les Nuer, Gharbāwī, « habitant de l'Ouest », pour les Zaghawa... Le nubien semble donc plus souvent la cible de l'utilisation des termes dérivés de la racine r-t-n, sans doute parce qu'il constitue la langue non arabe la plus « familière » pour les gens du Nord. Quant au verbe rațan, son acception est plus large puisqu'on peut l'utiliser pour qualifier un dialecte arabe différent du sien.

2.3. Arabe dialectal tchadien

D'après le dictionnaire de Jullien de Pommerol, le terme *ritāna*, sa variante *ratīn* et le verbe *ratan* se réfèrent clairement aux langues non-arabes et à l'idée de parler un patois, un baragouin, au mieux un « dialecte », c'est-à-dire une langue africaine locale. Toutefois, selon Usman A., l'un de nos informateurs tchadiens, le verbe *ratan* peut aussi bien s'appliquer au français ou à l'anglais, la seule langue exclue de ce terme étant l'arabe, classique comme dialectal.

Il existe également le terme *rattāni*, qui signifie « non-Arabe ; qui ne parle que son patois, qui parle un dialecte non arabe ; baragouineur ». Son sens original est lié à la langue, mais il peut aussi avoir une connotation sociale, comme dans :

(15) katīrīn min al-Rattānīn yahartu,

« beaucoup de *Rattānīn* sont des cultivateurs [par opposition aux éleveurs] ».

Le terme s'applique également aux Européens :

(16) al-Nasāra kula min al-rattānīn

« les Européens font aussi partie de ceux qui ne parlent pas l'arabe ».

Le terme *ritāna* n'exclut pas l'usage de *lukhkha* (de l'arabe *lugha*) en se référant aux langues en général, y compris les langues africaines locales, comme dans :

(17) fi Tchād lukhkhāt katīrīn marra wāhid « au Tchad, il y a beaucoup de langues »

et du terme *lahja* (arabe : « dialecte ») pour désigner l'arabe dialectal tchadien autant que les autres langues locales, comme dans :

- (18) kalām arab hanā <u>Tsh</u>ād lahja
- « le parler des Arabes du Tchad est un dialecte »
- (19) al-Za<u>kh</u>āwa wa-l-Gor'ān wa-l-Hujār, kalāmhum lahjāt mahaliye
- « les Zaghawa, les Goranes et les Hadjeray ont chacun leur langue » (Jullien de Pommerol, 1999 : 759, 778, 1052-1053).

Mais les trois termes ne sont pas interchangeables : lahja s'applique à l'arabe dialectal mais pas à l'arabe classique, tandis que $rit\bar{a}na$ s'applique à une langue africaine locale mais pas à l'arabe. Dans son étude sur le parler du Waday (Est du Tchad), H. Carbou précise que retem – altération de ratan avec n > m – signifie « parler une autre langue que l'arabe » (1954 : 224).

Notons que d'autres expressions sont encore utilisées dans la zone soudanotchadienne pour dire « parler une langue » ou pour désigner la notion de langue. Il faut citer le cas de $kal\bar{a}m$, littéralement « paroles, parler », utilisé au Tchad et au Nigeria pour désigner par exemple la langue arabe :

(20) kalām (hana al-) arab

« le parler des Arabes » (Jullien de Pommerol, 1997 : 45; Owens, 1993 : 64).

De même, le terme *turku* désignait au 19^{ème} siècle le parler arabe des militaires soudanais de Rabah (Tosco-Owens, 1993: 177), tandis que lorsque dans certaines régions du Soudan quelqu'un parle une langue châtiée, on lui dit:

(21) inta ta-tarku alayya bas, « tu me parles en turc »

Cette dernière expression souligne l'aspect à la fois supérieur et inintelligible de la langue (Kaye, 1976 : 9).

Enfin, relevons que même l'observateur étranger fut parfois frappé par la forme que peut prendre l'arabe dialectal dans la région. Au début du siècle, un officier français, Muraz, rédigea un lexique turku-sara-français à l'usage des militaires cantonnés au Tchad, le turku étant une variante créolisée de l'arabe parlée à l'origine par des recrues soudanaises. Il qualifiait dans son ouvrage le turku de « patois arabe », s'expliquant ainsi : « je crois utile [de présenter] le rustique patois arabe du Sud tchadien, car je ne puis lui accorder que le terme un peu péjoratif de patois ». Plus loin, il prend soin de souligner qu'il n'utiliserait pas le même terme dans le cas du parler arabe de l'est du Tchad, plus correct (Muraz, 1926:7).

2.4. Arabe de Juba

L'arabe de Juba est un créole de base arabe qui sert de langue véhiculaire dans le Sud du Soudan, notamment dans la ville de Juba où il est utilisé à côté de l'arabe soudanais standard, de l'anglais et de nombreuses langues locales, en particulier le bari. Lors de nos conversations avec des informateurs venant de Juba, ces derniers semblaient spontanément utiliser le terme rutana pour désigner les langues locales africaines : rutana ta Zande, rutana ta Bari, rutana ta Dinka, désignant respectivement le zande, le bari et le dinka. Par contre, ils semblaient l'éviter lorsqu'ils parlaient de l'arabe, comme le montrent bien les exemples suivants :

(22) nas ketir fi Juba ya gi-kelemu bari, ya gi-kelemu arabi ta Juba, ya gi-kelemu Moru, ya gi-kelemu rutana ab ta Zānde

« Beaucoup de gens à Juba parlent soit le bari, soit l'arabe de Juba, soit ils parlent moru, soit ils parlent la langue des Zande »

(23) Baba ta-i kaman gi-kelem arabi bta Juba de u gi-kelem kaman rutana ta Dinka

« Mon père aussi parle arabe de Juba et la langue des Dinka »

On retrouve cette distinction dans les travaux d'autres chercheurs, comme dans l'exemple suivant :

(24) rutana bita-uman [Al Mundari] fi barau kaman. Lakin ya kalim rutana wahid barya, je nina bi-kelim lugha al araba bita-uman da « les Mundari ont leur propre langue. Mais ils parlent également la langue des Bari, et comme nous ils parlent leur arabe à eux » (Ahmad Mahmud, 1978: 92).

Le terme *rutana* est employé pour désigner les langues africaines locales comme le mundari et le bari, tandis que le terme lugha est utilisé pour désigner l'arabe véhiculaire.

Miller a toutefois relevé l'expression :

(25) rutan arabi ta nina « notre langue arabe » (1988-9 : 25),

Dans ce cas-ci, le terme *rutan* s'applique clairement à l'arabe de Juba. Il faut rappeler que l'arabe de Juba recouvre des réalités différentes : dans le Sud du Soudan, il est la langue maternelle des uns et la seconde ou la troisième langue des autres, il est parlé par des musulmans et par des chrétiens, il est aussi utilisé en concurrence avec d'autres variétés de l'arabe. Les rapports avec cette langue en particulier et avec la culture arabo-musulmane en général ne sont donc pas identiques pour chaque locuteur, par conséquent l'application du terme *rutana* à l'une ou l'autre langue peut également varier.

En outre, les habitants de Juba sont bien conscients de la différence existant entre l'arabe créolisé de la région et les autres parlers arabes. Dans nos conversations, ils utilisent systématiquement l'expression arabi ta Juba, « l'arabe de Juba », pour désigner leur langue, mais jamais le terme arabi tout seul. Ce dernier semble réservé à la langue arabe en général ou à l'arabe classique, comme dans l'expression madrasa beta arabi, « l'école gouvernementale », littéralement « l'école où l'on enseigne l'arabe classique », tandis que arabi ta Kartum, « arabe de Khartoum », se réfère à

l'arabe dialectal standard du Nord du pays. Miller a relevé d'autres dénominations soulignant cette antinomie : selon ses observations, les habitants de Juba font la différence entre le *arabi fusa* (de l'arabe « al 'arabiyya al-fuṣḥā ») — appelé aussi *arabi sa'ab*, « arabe difficile » — qui recouvre tant l'arabe moderne que l'arabe dialectal soudanais du nord, et le *arabi ta nina* ou *arabi ta bele* (litt. « notre arabe » et « arabe du pays »), ou encore le *arabi basit de* (« l'arabe simple ») qui désigne l'arabe de Juba (Miller, 1987 :105 sq, Miller, 1988-9 : 25 sq).

2.5. Kinubi (créole arabe d'Afrique orientale)

Le kinubi est un créole de base arabe parlé par les « Nubi », qui vivent principalement en Ouganda, au Kenya et en Tanzanie, mais aussi dans l'est de la République Démocratique du Congo. Anciennement, il existait également une communauté nubi en Somalie. Tous sont les descendants de soldats musulmans soudanais enrôlés dans l'armée britannique, arrivés en Afrique de l'Est dans les années 1890. Bien qu'ils tirent leur nom du mot arabe « Nūbī » désignant les Nubiens du Nord du Soudan, ils sont principalement originaires du sud de ce pays, leurs ancêtres étant Bari, Kuku, Fodjulu, Nyefu, Nyangbara, Kakwa, Baka, Mundu, Moru, Dinka... Le kinubi et l'arabe de Juba sont mutuellement intelligibles. Nous avons eu l'occasion à plusieurs reprises de parler kinubi à des gens originaires de Juba, sans aucun problème de communication.

En kinubi, le substantif *rutan* est utilisé pour désigner une langue. Owens mentionne l'existence d'une forme verbale *rutan* à côté du substantif *rutaan*, (Owens, 1985 : 254), mais nous ne l'avons jamais rencontrée lors de nos recherches, le verbe « parler [une langue] » étant rendu par l'expression :

(26) kelem rutan nubi, arif rutan nubi « parler le kinubi, connaître le kinubi »

Le terme rutan est employé pour désigner n'importe quelle langue : sa propre langue, les langues africaines parlées dans le pays, mais aussi l'arabe et les langues européennes ou asiatiques. Nous avons relevé à Mombasa les expressions suivantes :

(27) kila rutan ana arifu sia sia: nubi ana gi-kelem (...), english sia sia, arabi jede ana arif sia sia, kiganda ana arifu sia³ « je parle un peu chaque langue : je parle le kinubi, un peu d'anglais, je connais aussi un peu d'arabe et un peu de luganda [langue bantoue parlée en Ouganda] »

(28) rutan ta baba ta-ena ana arif, balutshistani « je parle la langue de mon père, le baluchi [langue du Baluchistan] »

Les Nubi utilisent également le terme lugha ou luga, mais il est beaucoup moins courant. Il est synonyme de rutan et s'applique tant à l'arabe qu'au kinubi ou aux langues africaines, du Soudan ou d'ailleurs, sans aucune connotation appréciative :

- (29) De kan b-wonus ma ana bi lugha ta, rutan ta sudaniya « ils parlaient avec moi en arabe dialectal soudanais »
- (30) Lugha al na g-wonus de arabi, broken arabi « la langue que nous parlons c'est de l'arabe, de l'arabe cassé »
- (31) Acholi, lugha t-omun ta Luo « la langue des Acholi est le luo »
- (32) Nuba fī lugha t-omun « les Nubiens ont leur propre langue »
- (33) Luga ta kiganda g-endi influence sia fu rutan ta Nubi « le luganda [langue bantoue d'Ouganda] a peu d'influence sur le kinubi ».

Notons que le préfixe ki-, emprunté au kiswahili, est lui aussi couramment utilisé pour citer les langues africaines - kiganda, kiswahili – mais aussi leur propre langue, le kinubi.

³ Les nombreux emprunts à l'anglais et au kiswahili présents en kinubi ne sont pas écrits en italique.

2.6. Autres aires dialectales

Nous avons interrogé des arabophones originaires de zones géographiques différentes, comme la Mauritanie, le Maroc, l'Algérie, l'Irak ou la Syrie. La racine r-t-n n'y est plus utilisée en arabe dialectal, même dans les pays où habitent d'importantes communautés non arabophones. Relevons tout de même que le verbe *rațan* subsiste en arabe dialectal de Baghdad, sans forme substantivée, mais il y prend le sens particulier de « radoter, parler beaucoup à propos d'un sujet insignifiant ou inintéressant ».

3. Analyse

La langue (lugha) et l'éloquence (fasāha) occupent une place particulière dans la culture arabe, notamment pour des raisons religieuses. L'acception de ce que recouvre la notion de langue arabe elle-même est très stricte et les premiers lexicographes considéraient que seules certaines tribus de la Péninsule Arabique pouvaient prétendre à une certaine pureté de la langue (voir par exemple Touati, 2000, 57 sq). L'utilisation d'un terme particulier pour désigner l'Autre sur base de critères linguistiques n'a par conséquent rien de surprenant. En outre, cela se retrouve dans d'autres cultures, il suffit de penser au sens onomatopéique du terme barbaros en grec ancien.

Mais lorsqu'on se penche sur l'usage contemporain du terme *riţāna*, il nous faut d'emblée faire deux constats : d'une part, ce terme constitue une isoglosse limitée à une zone géographique particulière, en l'occurrence l'Egypte et la zone soudano-tchadienne au sens large. D'autre part, dans certains parlers il ne recouvre plus toujours le même sens qu'en arabe classique, puisqu'il se réfère essentiellement aux langues parlées par les peuples que les Arabes côtoient. Il ne s'agit plus de n'importe quelle langue par opposition à l'arabe, de manière abstraite, mais bien des langues africaines en particulier. Il y a donc une évolution sémantique réductrice, tout comme en arabe classique le sens de 'ajamī est passé de « individu parlant mal l'arabe » ou « individu parlant une autre langue que l'arabe » à « Persan ». En arabe de Juba, *rutana* continue de désigner les langues locales par opposition à l'arabe, même si certains l'appliquent quand même à une variante de la langue arabe, en l'occurrence le créole arabe de la

⁴ Il faut pourtant noter l'usage spécifique de *rattānī* en arabe tchadien, qui peut désigner les Européens. Le même terme, encore une fois comme 'ajamī, peut perdre sa connotation linguistique pour dériver vers un sens plus sociologique, comme « sédentaire, agriculteur ».

région. En kinubi, le terme *rutan* finit par s'appliquer à toute langue sans restriction, synonyme de *lugha*.

On peut supposer que la persistance en arabe dialectal de l'usage de ritana, en Egypte et dans les parlers soudano-tchadiens, est certainement liée à l'usage d'autres langues dans la région. Mais la plupart des états arabes abritent également d'autres langues - par exemple le berbère au Maghreb, le kurde au Proche-Orient - sans pour autant les désigner couramment sous une appellation particulière. De plus, cette appréciation pourrait très bien s'appliquer au français ou à l'anglais, que la phonologie ne rend pas plus proche de l'arabe que le nubien ou le dinka. Or, cette acception plus large ne se retrouve que chez certains arabophones tchadiens. L'usage de ritana a donc manifestement une connotation dépréciative dans la plupart des cas, liée sans doute à un jugement subjectif lié à la différence entre l'arabe et ces langues. Celles-ci « ne sonnent pas » comme l'arabe, idée qui se rapprocherait fort du sens initial du terme en question. Il y a donc une différence dans le statut accordé à ces langues, qui s'explique certainement par l'Histoire de la région : l'association de ces langues à un statut social et politique inférieur, à l'absence de tradition écrite mais aussi à l'animisme et surtout à l'esclavage. Ces différents facteurs marquent profondément l'identité du Soudan en général, au-delà de la situation linguistique. En effet, une partie des Soudanais musulmans - pas tous - s'identifient exclusivement à la culture arabe, quelle que soit la variété de leurs traits physiques, de leur origine géographique ou de la culture de leurs ancêtres, effaçant souvent toute trace de leur africanité, comme si ces deux notions étaient forcément antinomiques (pour deux approches différentes de la question à l'époque contemporaine, voir Deng, 1995 et Hussein As-Sawi, 1993).

Pour en revenir à sa dimension linguistique, l'évolution du terme ritāna doit également être placé dans un contexte plus « universel ». En effet, de nombreuses langues portent une dénomination dont l'étymologie révèle une connotation dépréciative. C'est surtout le cas des pidgins et créoles, souvent jugés comme des langues mixtes, inférieures, mal parlées ou simplifiées. Il en va ainsi du negerhollands (du néerlandais « néerlandais des Nègres ») aux Antilles, du chabacano (de l'espagnol « bon marché, vulgaire, de mauvaise qualité ») aux Philippines, du Kam Tok (de l'anglais « parler du Cameroun ») au Cameroun, du Kitchen Kaffir (de l'anglais « kaffir de cuisine », kaffir désignant péjorativement les Noirs), appelé aussi silunguboi (« langue de servants ») en Afrique du Sud, du mikijimap et du ap-ne-ap (de l'anglais « mix him up » et « half and half ») en Australie ... Encore une fois, ces langues étaient à l'origine parlées par des personnes ayant un statut

social inférieur, souvent lié à l'esclavage. Dans le cas des créoles issus d'idiomes européens, ils étaient en plus jugés par le prisme des variétés européennes dont ils sont issus. Enfin, ils n'avaient pas de tradition écrite et n'étaient pas susceptibles d'être enseignés à l'école (Todd, 1994 : 3177). Par conséquent, les locuteurs de ces langues eux-mêmes considéraient que leurs idiomes ne constituaient pas une « langue à part entière » et intériorisaient ces dénominations péjoratives.⁵

Les locuteurs d'une langue visée par un terme dépréciatif peuvent aussi intérioriser celui-ci et se l'approprier pour finalement en modifier le sens et lui ôter toute connotation négative : il devient à la fois sa propre langue et la langue de l'Autre. C'est le cas particulier de l'usage de *rutan* en kinubi. Comment expliquer cette évolution? Sans doute que l'absence de continuum avec d'autres variantes de la langue arabe permet d'effacer plus rapidement la perception de langue mal parlée ou simplifiée, puisque les Nubi ne sont pas en contact avec d'autres arabophones qui parleraient une langue de référence.

Mais cela n'explique pas tout, car les Nubi sont conscients à la fois du fait que leur langue dérive de l'arabe et qu'il en constitue une variante assez éloignée. De plus, nombre d'entre eux ont vécu dans un pays arabophone ou ont étudié l'arabe classique pour des motifs religieux. Certains de nos informateurs ont défini leur langue comme du broken Arabic. De plus, on retrouve des cas similaires d'appropriation dans le cas de créoles appartenant à d'autres zones géographiques et où il n'y a pas nécessairement de rupture totale avec la « langue mère ». En créole portugais du Cap Vert, le verbe papear, « parler vite, baragouiner : discuter », a pris le sens de « parler une langue » (par exemple : bu ta papia ingles ?, « parlezvous angais? »). La même racine a donné son nom au papiamentu, créole espagnol des Antilles (Lorenzino, 2000 : 9 ; 16). De même, certains créoles anglais comme le Tok Pisin de Nouvelle-Guinée utilisent le verbe tok (de l'anglais « to talk ») pour « parler une langue », tandis que le même terme substantivé désigne la langue elle-même : kam tok, tok pisin... Pourtant, en anglais c'est le verbe to speak qui signifie « parler une langue », to talk

⁵ Cela ne concerne pas que les créoles. De manière plus générale, l'attitude raciste dominant l'étude des langues africaines, qui perdura au moins jusqu'à la fin de l'époque coloniale, conduisit souvent à parler à tort et travers de « dialecte » pour désigner telle ou telle langue. De nos jours, de nombreux Africains qualifient eux-mêmes leur langue maternelle de dialecte s'il s'agit d'une langue comptant peu de locuteurs ou de faible diffusion dans leur pays d'origine, sans que cela corresponde à une réalité linguistique.

n'étant utilisé que pour souligner qu'on parle une langue particulière ou qu'on parle avec un accent particulier, comme dans you don't sound like a foreigner talking English (Collins Cobuild Dictionary, 1999: 1704).

4. Conclusion

La survivance du terme *ritāna* et de ses dérivés dans certains dialectes arabes n'est pas liée à la simple présence d'autres langues dans la région l'ensemble de l'aire linguistique arabophone étant en contact avec d'autres langues locales - mais plutôt au statut socio-culturel, jugé comme inférieur, qu'on leur prête. En effet, dans certains cas ritana ne s'oppose plus seulement à la langue arabe, mais aussi aux langues européennes par exemple, et prend donc un sens local. Cette opposition langue arabe/langues locales est à replacer dans un contexte historique et culturel plus large, en l'occurrence celui des rapports entre la culture arabo-islamique et les cultures locales. Mais l'appropriation par la culture visée d'un terme à l'origine dépréciatif peut en modifier le sens, au point de faire dans certains cas de ritāna un synonyme de lugha, désignant l'arabe, les langues africaines et les langues étrangères. Si l'usage d'un tel terme dépréciatif lié à la notion de langue constitue un cas particulier dans l'aire linguistique dialectale arabe, il se retrouve par contre dans d'autres contextes linguistiques et géographiques, qui partagent toutefois certains points communs : situation politique et sociale inférieure, absence de tradition écrite, jugement subjectif basé sur une impression de simplicité.

Bibliographie

A. Ouvrages classiques:

IBN KHALDŪN, AL MUQADDIMA, Alexandrie, Dar Ibn Khaldūn (édition non datée)

IBN MANZŪR, 1995 : Lisān Al-'Arab, Beyrouth, Dār aṣ-sādir (14 volumes)

B. Publications contemporaines:

AḤMAD BADĪN, M., 1995 : Al-Fallāta wa-l-Fulāniyyūn fī al-Sūdān, Le Caire, Markaz al-dirāsāt al-sūdāniyya

AHMAD MAHMÜD, U., 1978: Linguistic Variation and Change in the Aspectual System of Juba Arabic, Washington (PhD Dissertation)

CARBOU, H., 1954 : Méthode pratique pour l'étude de l'arabe parlé au Ouaday et à l'Est du Tchad, Paris, Geuthner

SINCLAIR et alii, 1999: Collins Cobuild English Dictionary, London, Harper.

DENG, F., 1995: War of Visions: Conflicts of Identities in the Sudan, Washington

HUSSAIN AS-SĀWĪ, A., 1993 : As-Sūdān : hiwārāt al-huwiyya wa-l-wahda al-wataniyya,

Le Caire, Markaz al-dirāsāt al-sūdāniyya

JULLIEN DE POMMEROL, 1997 : L'arabe tchadien. Emergence d'une langue véhiculaire, Paris, Karthala

JULLIEN DE POMMEROL, P., 1999 : Dictionnaire arabe tchadien - français, Paris, Karthala

KAYE, A. S., 1976: Chadian and Sudanese Arabic in the Light of Comparative Arabic Dialectology, The Hague – Paris, Mouton De Gruyter

LORENZINO, G. A., 2000: The Morphosyntax of Spanish-lexified Creoles, Münich, Lincom Europa

MILLER, C., 1987: Pour une étude du plurilinguisme en contexte urbain: l'exemple de Juba, capitale de la province d'Equatoria, Sud-Soudan, in *Matériaux Arabes et sudarabiques*, Paris, pp. 95-122

MILLER, C., 1988-9: Langue et tribunaux en Equatoria, in Matériaux Arabes et Sudarabiques, Paris, pp. 23 à 58

MUKHTĀR, Y., 1990: 'Arūs al-Nīl, Le Caire, Akhbār al-yawm AHMAD MAHMŪD, U., 1978: Linguistic Variation and Change in the Aspectual System of Juba Arabic, Washington (PhD Dissertation)

MURAZ, G., 1926: Vocabulaire du patois arabe tchadien ou « tourkou » et des dialectes sara-madjinngaye et sara-m'baye (Sud-ouest du Tchad), Paris, Lavauzelle

OWENS, J., 1985: The Origins of East African Nubi, in Anthropological Linguistics, 27, pp. 229 à 271

OWENS, J., 1993: A Grammar of Nigerian Arabic, Wiesbaden, Harrasowitz

THELWALL, R. E. W., 1971: A linguistic survey in El Fasher secondary school, Sudanese Notes and Records, 52, Khartoum, pp. 46 à 55

TODD, 1994: Pidgins and Creoles, in The Encyclopedia of Language and Linguistics, vol. 5,

TOSCO, M., OWENS, J., 1993: Turku: a Descriptive and Comparative Study, on Sprache und Geschichte in Afrika, 14, pp. 177 à 267

TOUATI, H., 2000: Islam et voyage au Moyen-Age, Paris, Seuil

Oxford - New York - Tokyo, pp. 3177a à 3181b

TRIMINGHAM, J.S., 19652: Islam in the Sudan, Oxford, Oxford University Press

Xavier Luffin

Université Libre de Bruxelles et Vrije Universiteit Brussel

MBANDAKA-COQUILHATVILLE (1883-2002)

Echec d'un plan de développement exogène Une lecture par la chanson populaire¹

Résumé

Notre exposé est un examen de la situation sociale de la ville de Mbandaka (RDC) de l'époque coloniale à nos jours à travers deux séries de chansons populaires.

Le but est de montrer d'abord comment et pourquoi cette ville, peut-être comme d'autres, est restée indifférente vis-à-vis de l'action civilisatrice de grande envergure menée par la politique coloniale pour son développement socio-économique.

Il s'agit ensuite dans le même ordre d'idées de chercher à comprendre pourquoi, malgré la crise sociale commencée dans les années 1975, conséquence de la zaïrianisation, les pillages qui ont précédé la chute de Mobutu, le non paiement des salaires aux fonctionnaires de même que les atrocités de la guerre civile dont le front ennemi au gouvernement, celui du MLC, se trouve à quelque 150 km en amont, la terre n'a pas tout cessé de tourner à Mbandaka comme telle. On y vit encore tant bien que mal.

Les animateurs du nouvel ordre social ne sont pas cependant les Mongo, qui constituent la majorité au sein de la population, mais les riverains appartenant aussi bien au groupe le plus anciens (Libinza, Makutu, Baloi) qu'à celui de nouveaux venus de la Province Orientale qu'on groupe sous le nom générique des Lokele. Ces riverains qui n'étaient en 1954 que 3.724 contre 16.420 Mongo (De Thier 1956: 112) ont su devant la faillite de l'Etat et l'arrêt du circuit économique moderne rétablir de manière spontanée le circuit commercial traditionnel (Mumbanza 1979, Van Leynseele 1979) par l'organisation de divers marchés hebdomadaires sur le fleuve, la Ruki, l'Ikelemba et l'Ubangi; sans lesquels aucun vol civil ne pourrait plus faire escale à Mbandaka. Malheureusement, ils doivent en faire les frais: l'administration urbaine à tous les échelons fonctionne grâce aux taxes de toute sorte perçues auprès de ces malheureux qui se battent pour leur survie.

Mots-clés: Baloi, chansons populaires, développement, Libinza, Lokele, Makutu, marchés, Mbandaka, Mongo, politique coloniale, zairianisation.

¹ Cette étude a fait l'objet d'un exposé au cours de la XVIIIe Conférence Biénale de l'African Studies Association in Germany (VAD) tenue à Hamburg du 23 au 26 mars 2002.

Abstract

Our essay is an examination of the social situation in the town of Mbandaka (RDC) from colonial times until today. This is done by means of two sets of popular songs.

Our goal is to show how and why this city, maybe as others, remained opposite to the large-scale civilizing action led by the colonial authorities for its socio-economic development.

Also, we try to understand why, in spite of the social crisis since 1975, the depredations that preceded the fall of Mobutu, the non payment of the wages of the civil servants as well as the atrocities of the civil war, the earth didn't stop turning in Mbandaka. One lives there again somehow.

However, the animators of the new social order are not the Mongo, who constitute the majority of the population, but the residents belonging to the oldest group as well (Libinza, Makutu, Baloi) and the newcomers from the Oriental Province, known under the generic name of the Lokele. These residents, who in 1954 were about 3.724 against 16.420 Mongo (Thier 1956: 112), have been able, before the bankruptcy of the state and the stop of the modern economic circuit, to re-establish spontaneously the traditional commercial circuit (Mumbanza 1979, Van Leynseele 1979) by the organization of various weekly markets on the rivers Ruki, Ikelemba and Ubangi. Unfortunately, this comes with a cost: the urban administration at all levels, functions thanks to taxes of all sort collected from these poor wretches who fight for their survival.

Keywords: Baloi, colonial politics, developpement, Libinza, Lokele, Makutu, markets, Mbandaka, Mongo, popular songs, zaïrianisation

1. Introduction

Notre étude est une analyse de la situation sociale de la ville de Mbandaka (RDC) de l'époque coloniale à nos jours à travers deux séries de chansons populaires. Cette façon de procéder assez répandue aujourd'hui consiste à décrire une société en prenant comme point d'appui sa propre production culturelle, artistique ou littéraire. Les morceaux chantés sous examen sont exécutés à diverses occasions: deuil, veillée mortuaire, fête de mariage, réunions d'associations féminines, etc. La première série de chansons date des années 1930-50, elle appartient au Fond d'archives Van Goethem du Centre Aequatoria de Mbandaka, tandis que la seconde série est constituée de chansons des années 1995-2000 récoltées par notre épouse, Marianne Seka Matsi. Ces textes sont en lingála et en lomóngo. Quelques chansons des années 1930-50 contiennent cependant des vers en munukutuba.

Le but du présent modeste exposé est d'abord de montrer comment et pourquoi cette ville de Mbandaka, peut-être comme tant d'autres en Afrique, est restée indifférente vis-à-vis de l'action civilisatrice de grande envergure menée par la politique coloniale pour son développement socio-économique. La vie des populations est restée comme au point de départ, c'est-à-dire un peu comme avant et après l'arrivée de Vangele et Coquilhat chez les Wăngatá en 1883.

Il s'agit ensuite dans le même ordre d'idées de chercher à comprendre pourquoi, malgré la crise sociale commencée dans les années 1975, conséquence de la zaïrianisation; les pillages qui ont précédé la chute de Mobutu, le non paiement des salaires aux fonctionnaires de même que les atrocités de la guerre civile dont le front ennemi au gouvernement, celui du Mouvement pour la Libération du Congo (MLC), se trouvait encore hier à quelque 150 km en amont, la terre n'a pas tout à fait cessé de tourner à Mbandaka comme telle. On y vit encore tant bien que mal. Les animateurs de ce nouvel ordre social ne sont cependant pas les Móngo, qui constituent la majorité au sein de la population, mais les riverains appartenant aussi bien au groupe le plus ancien (Libinza, Makútú, Balói) qu'à celui de nouveaux venus de la Province Orientale qu'on groupe sous le nom générique de Lokelé. Tous ces riverains n'étaient, en effet, en 1954 que 3.724 contre 16.420 Móngo (De Thier 1956: 112).

Le circuit économique moderne étant complètement paralysé, la vie active n'est plus à la Cité (Coq Belge) ou au centre ville, mais sur les rives du fleuve où se tiennent les principaux marchés: Bamanya, Boyéka, Lolifa, Basokó, Motó n'Eloá, Longomba, Ekúndé, Wenje-S.E.C.L.I. A part le marché de Mbandaka II qui est encore alimenté par quelques produits provenant des Ekonda par la voie routière, tous les autres petits marchés sont approvisionnés par des marchés riverains traditionnels qui se tiennent hebdomadairement loin à divers endroits sur le fleuve, l'Ubangi, la Ruki et l'Ikelemba: Mayita, Bobánga, Kombo, Mpombi, Ikéngé, Bempumbá, Makótímpoko, etc. Un pagne très populaire aujourd'hui en provenance de Congo-Brazza est connu à Mbandaka sous le nom de Makótímpoko.

Face à la faillite de l'Etat, les gens ont donc spontanément rétabli le circuit commercial traditionnel (Mumbanza 1979, Van Leynseele 1979). Malheureusement, ils doivent en faire les frais: l'administration urbaine à tous les échelons fonctionne grâce aux taxes de toute sorte perçues auprès de ces malheureux qui se bâtent pour leur survie.

La chanson populaire est un moyen d'expression privilégié qui permet à la masse d'ironiser sur cette situation de misère et ses corollaires (prostitution,

corruption, alcoolisme, délinquance juvénile). A la différence d'autres productions littéraires, la chanson populaire sait défier la censure, même éthique; c'est le vrai miroir de la société.

2. Activités économiques et culturelles traditionnelles

Hulstaert (1986: 81-82) résume les activités économiques et culturelles des populations anciennes de Mbandaka en établissant une distinction entre la société des riverains et celle des terriens de la manière suivante:

"Les habitants de ce qui allait devenir Coquilhatville menaient le même genre de vie que les autres populations de la forêt équatoriale. Les Riverains pratiquaient la pêche; les femmes s'occupaient de la poterie et de l'extraction du sel. Les Terriens s'adonnaient à la chasse et à l'agriculture. A cette dernière activité les femmes prenaient une grande part; en même temps elles pratiquaient la pêche dans les marais aux eaux basses et étaient infatigables à la cueillette en forêt (légumes, fruits, chenilles). Les métiers pratiqués étaient les mêmes qu'ailleurs dans cette contrée: forge, tissage, vannerie, sculpture en bois. Comme partout dans le pays Móngo on tenait des marchés hebdomadaires sur la base de pactes passés entre les Riverains et les Terriens."

Liebrechts (1897: 95), l'un des premiers chefs de poste de la Station de l'Equateur, a dit un peu méchamment des terriens Móngo qu'ils sont une race dégénérée: les gens du fleuve Congo venaient jadis les enlever de leur propre village pour aller les vendre dans le bas Ubangi. Nous avons quant à nous pu montrer dans une des thèses annexes à notre dissertation doctorale (Motingea 1996) qu'il s'agit plutôt d'une population qui souffre d'une triple rupture: rupture avec leur mode de vie passée en dehors de la forêt, rupture avec la vie à peine entamée en forêt causée par la pénétration européenne, rupture enfin dès 1960 avec la vie moderne à laquelle elle aspirait tant (De Thier 1956: 114). Il est donc normal qu'elle ne sache ni pêcher ni cultiver ni élever réellement, comparativement aux populations de l'est, p.ex., comme le constate Moeller (1938: 33) et Liebrechts (1897: 97). Il n'y a donc que cette situation socio-historique qui permet de comprendre l'attitude ambiguë d'une classe moyenne pourtant supposée assez instruite à accepter de continuer de travailler pendant des mois sans être payée pour le compte d'un Etat qui non seulement le spolie mais lui exige de s'occuper de la survie de ses services d'ordre. Les militaires passant sur leurs véhicules chantent impudiquement:

baMóngo e! babololé o! baMóngo e! babokıló e! baMóngo e! ıya é babıtula! baMóngo babololé baMóngo babokıló

baMóngo babitula

les Móngo des idiots! les Móngo! nos beaux-parents! les Móngo Tralala des cancres!

Ces propos outrageants traduisent tout le contraire de ce qu'écrit De Thier (1956: 114) en disant des Móngo d'être une race plutôt fière, fine et éveillée. Le même De Thier (1956: 128-29) constatera toutefois que lors de l'instauration du système d'abonnement aux repas du service social de l'Otraco, valable pour un mois et payable anticipativement, quatre travailleurs seulement sur 300 consentirent à faire usage de cette faculté. Tant est grande l'insouciance, l'imprévoyance et la méfiance de la masse des travailleurs congolais, finira-t-il par s'écrier.

Quant aux activités économiques décrites par Hulstaert, il faut avouer qu'à part la forge (lances et couteaux) et la vannerie (nattes, corbeilles qui ne constituent pas des besoins quotidiens), comme étant propres aux Móngo, elles sont en fait aussi l'apanage de leurs Pygmoïdes. Qu'est-ce que le Móngo amène d'autre à troquer contre du poisson sinon des produits périodiques, provenant essentiellement de la cueillette: chenilles, légumes, fruits sauvages (fruits du Chrysophyllum lacourtianum *bofambú, ntóndóló*, etc.). Il faut évidemment retenir ici qu'il existe quelques groupements móngo qui se sont assimilés au mode de vie des riverains (Van der Kerken 1944: 178) et qui apportent aussi une contribution en poisson à ces foires.

De l'agriculture pratiquée par les Móngo, il ne s'agirait aussi essentiellement que de la culture de bananier et d'igname. Liebrechts (1897: 97) écrit encore que le Móngo qui ne cultive pas, au vrai sens du terme, achète du manioc chez le Ngombe. L'accroissement de la population même avant la venue des Européens aura ainsi obligé les riverains Eleku, propriétaires des esclaves ramenés des expéditions dans les affluents Lolongo, Jwafa, Loílaka, à retenir une partie pour leur service personnel, principalement comme ouvriers agricoles, parce que non accoutumés eux-mêmes à travailler la terre

(Hulstaert 1986: 83). C'est sans doute à ce dernier groupe d'esclaves qu'aurait appartenu notre poète Ikej'áleka (Motingea 2001: 5-6).

Hulstaert (1986: 82) souligne aussi parmi les activités économiques l'importance de ces dernières expéditions commerciales: d'une part vers l'intérieur sur les affluents non seulement pour l'approvisionnement en esclaves mais aussi en ivoire, d'autre part sur le Fleuve vers l'aval jusqu'à Tshumbiri, pour le troc des marchandises citées contre les importations d'Europe: tissus, fusils, poudre-à-canon, miroirs, verroteries, ustensiles et outils métalliques ou en faïence, etc. Ici encore, nous constatons que le rôle joué par les terriens a été très négligeable, il devait se limiter aux expéditions vers l'intérieur.

3. Brève historique de la ville

Nous reprenons ces éléments presque intégralement du *Guide du Voyageur* de l'Infor-Congo (1958), mais aussi de l'ouvrage que De Thier (1956) a consacré au Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville.

La première station baptisée *Equateur* fut fondée en 1883 par Stanley qui remontait le fleuve en direction des Falls avec Vangele, Coquilhat et quatre autre Européens sur les vapeurs *En avant*, *Royal* et *A.I.A*. Elle se situait à Wangata (6 km au sud de la ville actuelle) à l'emplacement qui fut ensuite celui des bâtiments de la S.A.B. Un monument élevé à cet endroit en 1954 sera détruit dans le contexte de la politique de recours à l'authenticité.

Deux missionnaires d'origine britannique, auraient également débarqué à Wangata en 1883: le poste que l'un d'eux, le Rév. Petterson, fonda en 1884 fut transféré par la suite à Bolenge, mission protestante actuelle. Stanley ne resta que deux jours à Wangata où il laissa Vangele et Coquilhat.

Il y retourna du 25 septembre au 8 octobre 1883 date de son départ pour les Falls dont il revenait le 30 décembre.

Le 26 avril 1884, Coquilhat quitta *Equateur* avec Hanssens, allait fonder Nouvel-Anvers (Mankanza). A son tour Van Gèle quitta le 18 décembre. Plusieurs chefs de poste se succéderont ensuite dont Casman, Pagels et Liebrechts. Le 13 mars 1886, la station était abandonnée.

C'est en 1888 que la Standford Exploring Expedition, puis la S.A.B. s'y installèrent. En 1892, Lemaire y vient et cherche un endroit plus favorable et c'est ainsi que dès 1891 l'installation se fait à Mbandaka au confluent du Ruki: dès 1892, la station fut baptisée Coquilhatville.

4. Plan colonial pour la ville de Mbandaka

4.1. Statut

Mbandaka est une ville créée artificiellement dans le contexte historique de la lutte d'influences internationales sur l'Afrique de la fin du XIXe siècle.

(...) la prudence et le programme tracé par le Roi qui recommandait, au début de 1883, l'occupation rapide du haut Congo sur les deux rives pour sauver la rive gauche du Stanley-Pool menacée par les influences françaises et portugaises. (De Thier 1956: 12)

Nous donnons ci-dessous deux passages de l'ouvrage de De Thier qui renseignent sur la manière dont le peuplement de la ville de Coquilhatville a été effectué.

Ce sera (...) sous l'empire de circonstances assez spéciales que s'effectuera le peuplement de l'agglomération indigène de Coquilhatville où seront envoyés des travailleurs requis dans les villages, pour la plupart d'anciens esclaves domestiques, remis par leurs maîtres entre les mains des chefs et des agents de l'Etat afin de satisfaire aux réquisitions, des otages capturés lors d'expéditions punitives, des enfants et des jeunes destinés aux colonies scolaires et enfin des femmes pour les travaux de plantation et d'agrément des camps de travailleurs et des soldats. (De Thier 1956: 23-24).

(...)

rassemblement d'abord obligatoire de soldats, de soldats travailleurs, de véritables relégués bakusu et batetela, et enfin de personnes déplacées par réquisitions forcées et d'esclaves rachetés, originaires surtout des territoires actuels de Coquilhatville, Basankusu, Bolomba, Ingende et Monkoto. (De Thier 1956: 28).

Les résultats de l'action coloniale ont été pourtant vite bien palpables et la satisfaction générale auprès des populations qui ont pu l'exprimer en chantant:

bakosepela lotılíkı eyákı na eluá ils se réjouissent de l'électricité apportée par le
Roi
nabótá na Kongó j'ai enfanté au Congo

nakwélí na Belejíke je me suis mariée en Belgique

ô ebale ô le fleuve

ebale ya masúwa le fleuve pour les bateaux

ô mokılı ô la terre ferme

mokili ya fantili la terre ferme pour les automobiles

Wenje lotilíkiWenje électrifiéNjámbe mokonji malámuDieu est un bon maîtreasálí butú na móiil a créé la nuit et le jour

Maíló mamá ma chère Marie Louise

sálá fière rends-toi belle mode mongela à la mode Mongela

tokomela tokobína nous buvons et nous dantons tokoyóka njóto malámu nous nous sentons bien

tokoláta tokolía nous nous habillons et nous mangeons tokoyóka mbóka malámu nous sommes très satisfaits de notre ville

4.2. Une carte postale élogieuse

Une bonne carte postale de Coquilhatville des années qui ont précédé l'indépendance est présentée dans le *Guide du Voyageur* (Infor-Congo 1958: 743):

Coquilhatville, nom indigène Wangata ou Mbandaka, situé sur la rive gauche du fleuve dans l'angle formé par celui-ci et la rive gauche du Ruki.

Chef-lieu de Province de l'Equateur, de District et de Territoire, alt. 370 m.

Population européenne: 1.400, pop. indigène 30.000.

Bureaux télégraphique et téléphonique; station radiotélégraphique et radiotéléphonique; bureau douanier et aérodrome douanier.

Hôpital de l'Etat, Croix-Rouge, maternité, etc.

Hôpital et clinique "Reine Elisabeth" des filles de la Charité.

Athénée Royal pour enfants européens avec écoles primaire et gardienne (mixte - internat).

Ecoles primaire et gardienne subsidiées pour européens, dirigées par les Soeurs Missionnaires du Sacré Coeur.

Ecoles officielles pour Congolais (primaires, professionnelle et de candidats-commis) dirigées par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Ecole pour aides-infirmiers.

Grand centre commercial et industriel, chambre de commerce.

Direction de la société: S.A.B. (Soc. Agricole et Commerciale de la Busira et du Haut-Congo); S.E.C.L.I. (Société Equatoriale Congolaise Lulonga-Ikelemba), etc.

Grande base Otraco où les s/s desservant les rivières de la Cuvette centrale et l'Ubangi ont leur port d'attache: cales de démontage et ateliers de réparations. Grand aérodrome accessible aux DC.4 escale des lignes de navigation aérienne Léopoldville-Stanleyville et Léopoldville-Boende.

Escale de certains avions de lignes françaises.

Banque du Congo Belge et Banque Belge d'Afrique.

Garage, essence, mazout.

Aujourd'hui, toute cette infrastructure est par terre. A part les bâtiments qui abritent encore les écoles et l'hôpital congolais devenu lui aussi Athénée de Bakusu, tout le reste n'est plus que ruine, crasse et désolation.

4.3. Composantes ethniques et sociales

De Thier (1956: 28) fait remarquer que l'amalgame de la population, auquel il a été question au paragraphe 4.1., était au demeurant peu hétérogène en raison de la très nette prédominance de l'élément nkundó-móngo. Il y a bien lieu de remarquer la généralisation un peu abusive du concept móngo dès la création du poste à l'ensemble de sa population alors que tout au début du moins, c'est l'élément riverain qui en a d'abord constitué la base (De Thier 1956: 21).

A Equateurville, on enrégimente surtout des Mongos, tribu des environs d'Equateurville, et le camp compte 350 hommes et adolescents et 72 femmes de soldats au 1er juin 1892...

Beaucoup de ces Mongo sont en réalité des Eleku ou des Buluki, riverains opportunistes, assez indépendants, sans structure politique bien définie et qui comprirent très rapidement l'intérêt qu'ils retireraient d'une collaboration avec les européens.

Ces riverains en nombre très réduit, ont presque aujourd'hui tout perdu de leur langue et de leur culture (Hulstaert 1978: 360-361, 1982: 9-11).

Les statistiques relatives aux composantes ethniques en 1954 et la répartition sociale de la population ont été établies par De Thier (1956: 113-114) de la manière suivante.

Ethnie móngo (nkundó, laalía, mbóle, ekonda, tetela):16.420 Ngombe-Dóko 5.202 Riverains 3.724 Bujá 235 Oubanguiens et soudanais 1.266 Baluba 56 Bakongo 201 Divers 88 Total 27.192

connaître les circonstances.

Des statistiques en rapport avec les deux années suivantes qui permettent de constater une augmentation très lente de la population sont données dans *Annales Aequatoria* 16(1995: 311): 26.821 en 1955 (moins qu'en 1954?) et 27.525 en 1956. Parmi les ethnies non originaires de la cuvette, les Bakongo sont assez nombreux. Nous avons vu que dans les textes de chansons des ces années existent quelques vers en munukutuba.

kana mamá kobóta ngé même si ta mère t'a engendrée ngé kéle mósı toi toute seule tamboláka ngé mósı promène-toi bien toute seule

Et dans une des strophes, on parle de l'assassinat d'un Monjómbo. La recherche aux archives du parquet pourrait peut-être permettre d'en

mwána mókó azalí na mondélé un garçon qui habite en Ville abomí Monjómbo a assassiné un Monjombo

La répartition sociale de la population quant à elle se présente de la manière suivante:

Sur une population totale de 8.953 hommes, on comptait au 31 décembre 1953, 656 employés, 1.720 ouvriers qualifiés, 4.248 travailleurs ordinaires, 1.049 hommes exercent une profession libérale ou indépendante et enfin 1.280 soit 14 % exercent aucune profession. La majeure partie des professions exigeant certaines qualités intellectuelles et techniques est l'apanage des Nkundu-Mongo, des Gbandi et des Bakongo; les serviteurs se recrutent également en ordre principal parmi les Nkundu-Mongo; les emplois de manoeuvres, débardeurs, hommes de peine et autres occupations son dévolus aux ressortissants des autres groupes ethniques....les femmes occupent encore une place peu importante dans les rangs des salariés: 23 monitrices du service social, 4 filles de salle à l'hôpital, une vingtaine de bonnes d'enfants et une tenancière de bar en constituent approximativement le faible contingent. (De Thier 1956: 114-115).

Les autres ethnies, c'est-à-dire les Ngombe et les riverains, ne participent à la vie de la cité que d'une manière indirecte: les premiers y sont arrivés à la suite des engagements massifs opérés par la société exploitant les transports fluviaux (c'est dans ces circonstances que l'auteur du présent article naîtra à Isangi dans le haut Congo); l'appartenance des seconds au Centre Extra-Coutumier n'a d'autre cause que l'intégration pure et simple de leur agglomération dans ses limites. (De Thier 1956: 114).

5. Echecs successifs

5.1. De Equateur-ville à Coquilhatville

Nous avons vu que le 13 mars 1886, la station d'Equateur-ville était abandonnée. De Thier (1956: 17) justifie l'échec essuyé au cours de ce premier épisode de l'occupation par une organisation administrative de faible envergure et une activité économique pratiquement inexistante. La raison la plus profonde en aura pourtant été la résistance des structures socio-économiques traditionnelles au changement (De Thier 1956: 19).

Il est évidemment malaisé voire même impossible d'édifier une structure politique et administrative à appliquer à des régions encore inexplorées mais que l'on sait habitées par des populations que les premiers contacts n'ont pas laissées indifférentes. Au contraire, ces contacts les ont décidés à réagir défavorablement pour défendre un état social stable et se suffisant à lui-même.

La résistance et la cohésion des structures sociales des riverains sont encore mises en exergue par le rapporteur chargé d'enquêter sur la création d'un Centre Extra-Coutumier des pêcheurs:

les indigènes du centre extra-coutumiers des pêcheurs quoiqu'ayant émigré du milieu coutumier et étant, par ce fait des hors chefferies constituent cependant un tout qui n'a pas la caractéristique d'un centre extra-coutumier lequel groupe des indigènes d'origines diverses louant presque tous leurs services aux entreprises européennes, exercent des métiers différents, changeant d'employeurs, allant et venant d'un centre à l'autre. Les pêcheurs se sont naturellement regroupés, restent soumis à leurs coutumes et constituent pratiquement des villages indigènes tels qu'ils se présentent dans les autres chefferies. (De Thier 1956: 34-35)

5.2 Avant et après l'Indépendance

La déception est constatée sur tous les plans: administration, éducation, santé et hygiène, vie sociale en générale.

5.2.1. Administration

De Thier (1956: 140) dans la conclusion de son ouvrage parlant du problème de la relève fait remarquer que les fils des premiers collaborateurs noirs (le noyau formé par les 28 détenteurs de la carte de mérite) se caractérisent par l'insouciance et la légèreté. C'est le cas sans doute pour Pius Bokilimba quoiqu'appartenant à la vieille génération.

ılolé y'Ôkılımba	l'idiot de Bokilimba
bônkaya mpıfo átıola	on lui confie des responsabilités il sabote
akótı ndəló ya makambo	le voilà mis en prison pour des problèmes
ńkele ngám'okılımba	dommage pour Bokilimba
ısé y'Atuka la Wanga	père de Batuka et Wanga

Du point de vue de la moralité, De Thier (1956: 139) fait voir que la situation est ici pire: "le souci exclusif et dominant de la grosse majorité des éléments lettrés, constituant la classe moyenne indigène, est la satisfaction immédiate et égoïste et parfois illicite des besoins matériels. Le nombre imposant d'individus clercs ou magasiniers poursuivis pour abus de confiance est significatif à cet égard". La masse populaire en est bien au courant:

nabóí na ngáí matúmolí	je ne veux pas, moi, des provocations
najalí na ngáí makásı té	je ne suis pas forte, moi
tatá na yó ndé kalákı	ton père à toi est un clerc
na mosalá ya moyíbı	sa spécialité c'est le vol
tatá na ngáí mopoi	mon père à moi est un mopoi
na mosálá ya matítí	il s'occupe à couper des herbes
mamá na yó ndé madame	ta mère à toi est une femme blanche
na mosálá ya loléndo	elle passe son temps à s'enorgueillir
mamá na ngáí ndé ekóta	ma mère à moi c'est une vieille femme
na mosálá ya kwánga	elle n'est qu'une fabricante de pains de manioc

La responsabilité incombe pourtant aussi à l'administration coloniale qui fait appel aux comparses plutôt qu'aux véritables responsables. Au Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville, p.ex., tous les conseillers qui y passeront sont des illettrés, sauf deux (Antoine Sambwa et Laurent Eketebi) d'origine non móngo (Lufungula 1995: 307, 414-315). Au Comité protecteur, organe mis en place dans chaque Province et qui avait aussi le droit d'inspecter en tout temps les Centre Extra-Coutumiers, d'examiner leurs projets budgétaires ainsi que d'autres questions d'importance, de présenter au Gouverneur de Province un rapport annuel sur leur évolution et leur fonctionnement, siégeront en 1957 sept Européens contre trois Congolais dont seul sans doute le pasteur Jean Bokeleale, représentant l'autorité légale des Disciples du Christ au Congo, pouvait être à la hauteur des problèmes à traiter. Une année auparavant le seul Noir à y siéger fut le Chef de Centre contre neuf Européens. (Lufungula 1995: 308-310). Le Chef de Centre n'était lui-même en fait qu'un figurant, car bien qu'étant le représentant légal du Centre, il devait travailler sous le contrôle et la direction d'un autre Européen, le Représentant de l'Autorité Titulaire (Lufungula 1995: 308).

Cette situation confirme ce qu'on a appelé le sous-développement du Congo par la Belgique et du principe "pas d'élite, pas de problèmes" appliqué à la colonie. A l'accession du pays à l'indépendance en 1960, le vaste pays ne compte que 25 diplômés de l'enseignement supérieur, les futurs hommes politiques sont les "évolués", recrutés dans la fonction publique ou dans le milieu des auxiliaires de l'administration ou des entreprises européennes (Kaké et Kipré 1990: 49). Le système d'éducation scolaire est approximativement décrit par ces deux auteurs (Kaké et Kipré 1990: 48) de la manière ci-après:

Jusqu'en 1906 il n'existe aucune éducation formelle au Congo hormis l'évangélisation. Sur le plan scolaire, l'Eglise qui a le monopole de l'enseignement n'enseigne aux Congolais que quelques principes de base de la religion et de la philosophie, avec pour objectif de faire intérioriser l'idée que la colonisation est "l'espoir pour les Noirs de sortir des ténèbres de leurs coutumes barbares; sur beaucoup de plan l'objectif semble atteint en 1960. Peu de temps est consacré à l'enseignement des disciplines de base; à la limite on préfère enseigner des rudiments de latin!

C'est dans ce germe semé par la politique coloniale qu'on peut trouver une réponse à la question que nous nous sommes posée tout au début: la léthargie dans laquelle se trouve plongé le fonctionnaire congolais se justifie par la crainte de perdre son "numéro matricule" et son grade qu'il ne mérite généralement pas. On connaît d'anciens animateurs politiques du MPR, cuisiniers des restaurants universitaires, gardes... qui portent aujourd'hui le grade de directeur chef de service. Ce n'est pas en tout cas avec une telle catégorie d'individus de "vieux nègres et leur médaille", qui trouvent leur satisfaction dans les grades qu'ils portent et qui sont toujours prêts à trahir, qu'on peut obtenir une cessation de travail. A l'enseignement supérieur, les choses ne se passent pas autrement: on évite de recruter des assistants parmi les étudiants les plus brillants parce qu'ils peuvent devenir gênants.

5.2.2. Education

La politique éducative menée au Centre Extra-Coutumier et l'enseignement dispensé par les missionnaires n'ont pas donné les fruits attendus. La cause principale est le relâchement de l'autorité des parents.

sámbélá njámbé na ntóngó prie Dieu le matin ekomí na mpókwá quand la nuit tombe livre-toi aux danses obscènes

chéri na ngái na Groupemon chéri étudie au Groupe Scolairengái mákó na soeursmoi-même chez les soeursbokıló na ngái Mofulélele Frère directeur c'est mon beau-père

Ces élèves du Groupe Scolaire sont effectivement de vraies vedettes. De Thier (1956: 131) écrit que c'est la fréquentation assidue des bars par les élèves des classes supérieures de cette école qui incita les autorités du Centre, en date du 27 avril 1954, à interdire l'accès des débits de boissons aux enfants mineurs.

útswákí Ifekó ómela balako je suis allé à Ipekó prendre de la bière pulúsu êa mpángá áombengena un policier à la menotte m'a pourchassé

De Thier (1956: 130) signale encore l'existence en 1950 d'un véritable gang de neufs jeunes gens qui s'était fait reconnaître par le nom de "lopikola" ou "huitième armée" et fait remarquer qu'ils avaient cependant tous, au Centre, des parents qui appartenaient à la classe moyenne congolaise, deux d'entre eux étaient censés suivre les cours à l'école moyenne, les autres n'avaient pas d'occupation. On lit dans une chanson de la série Van Goethem des menaces

proférés par ces garnements contre l'autorité du Centre qui interdisait la circulation nocturne.

Lelúa tíká njılá Lelua libère le passage

Lelúa tíká njilá ya koleka Lelua laisse le chemin pour passer bísó avenue Ekwayolo nous c'est l'avenue Ekwayolo

La responsabilité incombe ici naturellement aux parents. Les jeunes filles sont poussées à la prostitution non pas seulement par l'engouement social général mais par leurs propres parents. L'enfant est donc un champ dont on attend les produits après l'avoir cultivé.

mamá n'Ifóndó mère d'Ifondo

longólá I fóndó mayanji enlève des chiques à Ifondo

mbúla na nsima l'année prochaine

okolía mbóngo na Ifóndó tu mangeras de l'argent d'Ifondo

Les pauvres enfants sont conscientes de cet état de choses et le dénoncent:

Njámbé apésí bísó bamamá Dieu nous a pourvues de mamans Njámbe apésí bísó batá Dieu nous a pourvues de papas

bamamá babomí bísó na mayéle nos mamans nous ont tuées malignement

na likoló ya falánga à cause de l'argent

batatá babomí bísó na mayéle nos papas nous ont tuées malignement

na lıkoló ya sıngɛlétı à cause des cigarettes

mónganga akangí bísó na malálı le médecin a découvert que nous sommes

malades

na likoló ya babóti à cause de nos parents

mbala óyo totokáta lıkambo cette fois nous allons trancher l'affaire lıbósó ya Njámbe mokonjı devant le Seigneur Dieu

Il est cependant encore malheureux de constater qu'au tribunal devant le Bon Dieu, c'est la politique coloniale des naissances qui devrait être inculpée. On sait que Hulstaert et ses collaborateurs comme Paul Ngoi en ont été de grands partisans. En vue d'apporter une solution au problème de la dénatalité, on demande au Móngo d'enfanter beaucoup. Ce dernier est encouragé en cela officiellement par la remise d'une prime à chaque

naissance au foyer. Nous avons ici un témoignage personnel d'un infirmier de l'ex-clinique Reine Elisabeth originaire des Bolobo 'Papa Zara' qui regrette d'avoir écouté la Soeur et de s'être ainsi retrouvé avec une quinzaine de gaillards après l'indépendance qu'il eut de la peine à scolariser si ce n'est grâce à un dispensaire privé qu'il avait établi dans sa parcelle au quartier artisanal de Mbandaka II.

5.2.3. Vie sociale

1° Epargne

Elle est difficile à imaginer à cause de l'alcoolisme, de la polygamie camouflée et du souci excessif des besoins matériels dont nous avons parlé (De Thier 1956: 139-140).

ndúmbá ya Coq des prostitués de Coquilhatville

sókó nsánjá esílí quand le mois touche à sa fin

bakómí kotámbola na mombóngo elles commencent à circuler pour le commerce

na lıkoló ya falánga à la recherche de l'argent

bakalákı bakosála na bureau les clercs travaillent au bureau nsánjá esílí tokabólí bafalánga à la fin du mois nous partageons l'argent

2° Associations féminines

Les associations féminines ont théoriquement pour but de constituer des groupements d'entraide en cas de maladie, décès ou autres difficultés. Mais elles sont en réalité suspectes. Le désoeuvrement dans lequel la femme du Centre se trouve la laisse désemparée, moralement isolée et la rend réceptive à toutes sortes de sollicitations. Plus curieux est qu'à la direction de ces associations qui s'identifient par des noms très pompeux (La Nouveauté, La Fille gentille, Rosette, Famille d'Orient, Violette ménagère, Diamant, etc.); se trouvent un ou plusieurs hommes (De Thier 1956: 119).

ba-Dıamá n'Amelíkı les Diamant et les Amérique bóbenga les Etoiles o mbóka mamá Jeanne suivez les Etoiles chez maman

Jeanne

bána básí ya fière Marseillaise de jolies jeu

de jolies jeunes filles de Marseillaise

Dit Clément na dit Manginga túná sé tatá mónganga mes chers Clément et Manginga demandez seulement à Mr le docteur

(assistant?)

yé asálí bísó eútí sé Paris

(ce qu') il nous a fait n'est venu que de Paris

mokonji na bínó ba-Maseyese tať onolé Ginyale tolinga yé míngi bé votre chef à vous les Marseillaises monsieur Honoré Ginyale nous l'aimons très fort

Particulière aussi est leur façon de se vêtir. Il arriva que les commerçants non-congolais de la place profitèrent de la situation ainsi créée pour susciter l'émulation, lancer des modes nouvelles et fournir à crédit aux membres de ces associations des pièces de tissus coûteuses (De Thier 1956: 120).

chéri sókí olingí ngáí sómbá Bata na velours elambá ya ntálo chéri si tu m'aimes achete des chaussures Bata et du velours

l'habit qui coûte cher

mokonjı wa bísó mamá Jeanne kelémpe na yó ebúkí késı

notre cheftaine maman Jeanne ton habit en crêpe a vidé notre caisse

Une dernière remarque sur les associations féminines concerne leur caractère ancien. Leur naissance n'est pas tout à fait liée au phénomène urbain. Elles ne seraient, comme les associations 'Union' chez les Ekonda, que le prolongement en milieu urbain des associations de classes d'âge *móngo* (Philippe 1965, Quersin 1997).

3° Prostitution

La prostitution est cautionnée malheureusement encore par l'Etat. Parmi les arrêtés du Gouverneur de Province régissant l'exercice du pouvoir aux Centres Extra-Coutumier, celui nr 3 du 1er janvier 1950 crée une taxe de 150 francs applicables aux prostituées, pittoresquement appelées dans le texte de l'arrêté "femmes libres, vivant théoriquement seules" (De Thier 1956: 48). La vie de la prostituée de Coquilhatville est peinte à travers la chanson ci-après:

mwána nsósó mawa míngi

que c'est triste la vie d'un poussin

baníngá ngáí? yala yala bwáka! mes chères amies? Tralala annonce! toyébí mayéle yala yala bwáka nous connaissons le secret... Tralala annonce!

na ndúmbá ya Coq

des prostitués de Coquilhatville

sókó nsánjá esílí

quand le mois touche à sa fin

bakómi kotámbola na mombóngo

elles commencent à circuler pour le commerce

na likoló ya falánga

à la recherche de l'argent

bakaláki bakosála na bureau nsánjá esílí tokabólí bafalánga les clercs travaillent au bureau

à la fin du mois nous partageons l'argent

selí na ngái akosála mekaní selí na ngái akosála kapiténi óyo mosúsu ajalí mopoi

mon chéri est mécanicien mon chéri est capitaine

cet autre là est un coupe-coupeur

tobói yớ tolíngi óyo yó ndé mobangé ya kala nous ne voulons pas de toi nous aimons celui-ci

toi, tu n'es qu'un pauvre vieil homme

A propos du désoeuvrement de la femme du Centre Extra-Coutumier, nous avons vu avec De Thier (1956: 23-24) qu'au moment du rassemblement forcé de la population, les femmes étaient destinées aux travaux champêtres et de jardinage. Cette dernière activité ayant cessé quelle devait encore être leur rôle au sein de la société sinon l'oisiveté? De Thier (1956: 115) est surpris que la machine à coudre puisse encore rester un instrument de travail masculin: dans un atelier d'un fabriquant européen de chemises de la place, 90 ouvriers actionnent les machines à coudre pour l'exécution d'un travail qu'on imaginerait réservé à la main-d'oeuvre féminine.

Les femmes elles-mêmes dédaignent le travail de la terre qui avait pourtant été leur première vocation.

> mıbangé na kala mosálá na bangó bilanga

de vieilles femmes elles s'occupent des champs

bılengé ya sıka

les jeunes filles d'aujourd'hui

mosálá na bangó koseka

elles passent leur temps dans l'amusement

Aussi, la prostitution est-elle devenue une profession qui fait même payer très cher ses services; en plus elle ne fait pas de crédit.

chéri kwénda na nzo chéri mbóngo ımene chéri ya bisu/ béto?

chéri, tu peux rentrer à la maison chéri tu n'as plus d'argent notre chéri

La satisfaction que les femmes trouvent en se prostituant n'est pourtant que très éphémère.

> ılàdım an cgncdm idmalct eluá akúfi atíkí laléni

nous en avons assez de l'argent des hommes le Roi est mort, il a après tout laissé la Reine

5.2.4. Santé et hygiène

Le Móngo qui aime bien se vêtir luxueusement a pourtant peu de souci pour l'hygiène en général. Aussi, son rival Ngombe, en réaction contre une taquinerie selon laquelle on crie sur lui qu'il aime à se vêtir du rouge, a pu chanter:

ísó baNgɔmbε na esénja ekpétú

nous les Ngombe nous apprécions l'habit

rouge

Lıbınja ko makáká manéne baMóngo ko masaú mahíndo e (mais) les Libinza ont de gros talons (et) les Mongo des marmites sales

A propos de l'hygiène, il est encore curieux de constater que le conseil du Centre Extra-Coutumier qui se penche régulièrement sur des questions de prêt d'argent parfois pour des raisons de dot, puisse en sa séance du 11 mai 1957 s'opposer au projet d'arrêté imposant l'entretien des égouts aux habitants du Centre.

Les maladies vénériennes

Elles ne sont qu'une conséquence logique de la prostitution et de la polygamie camouflée.

Ikemba ókendaka!

Ikemba va bien! ótsíka baníngá bêsesa ndá Coq

tu auras laissé tes copains en train de trimbaler

à Coq

báyškendé la nkángi longelo portant en eux la maladie de la syphilis

je pensais que je pouvais procréer makanısákı nakobóta

mais voilà qu'un serpent a pénétré dans mon ventre

5.3. Période mobutienne et actuelle

On peut commencer par faire constater le vide culturel créé par la récupération de toute manifestation culturelle par le Parti Etat. Il n'y a donc plus de poésie spontanée comme telle. En dépit de l'aggravation de la situation socio-économique, nous n'avons pas souvenance de chansons populaires pures de cette époque. Toutes les compositrices sont, en effet, au service du Parti; elles voyagent d'ailleurs beaucoup après plusieurs séances d'entraînement.

L'ironisation sur la situation socio-économique consiste timidement à déformer les chansons révolutionnaires. Une de ces déformations à Mbandaka a porté sur le *Jálélo* d'origine du Katanga devenu l'hymne à Mobutu: les notes de la chanson sont gardées, mais les paroles avec un contenu sémantique différent sont en lingála.

mwási na yó mombóngu té mobáli ikotama ta femme ne fait pas de petit commerce mari, tu es condamné à s'endetter à usure

Il y a toutefois lieu du point de l'histoire socio-économique de cette ville de citer deux cas assez pittoresques: la brasserie Bralima et la Mission Agricole Chinoise.

La Bralima

La brasserie de la Bralima, une filiale de Heineken, a été politiquement créée en 1972(?) sous prétexte de donner la possibilité à la population non seulement de retrouver de l'emploi mais aussi et surtout un remède pour combattre la consommation de l'alcool indigène *lotoko*. Au contraire, nous avons constaté que les jours où il fait frais (après la pluie), personne n'entre au bar à Mbandaka: on préfère prendre du fort qui réchauffe et enivre plus rapidement. Avec l'aggravation de la situation du fonctionnaire, avant même que ne survienne le régime Kabila, la production de la Bralima pour être évacuée devait être acheminée à Zongo, Akula, Bumba, Lisala et Boende, zones où l'activité agricole pouvait encore permettre à la population de consommer de la bière industrielle. Sur place à Mbandaka, s'il lui arrive

quand même de se méfier du lotoko, le fonctionnaire prend le vin de raphia *nsesé* tiré par les riverains de la haute Ngiri qui débarquent chaque jour à partir de 15 heures aux marchés situés le long du fleuve. Ici encore, c'est la femme libinza qui, habile aux transactions, joue l'intermédiaire entre les consommateurs et les producteurs à Basɔkó, Longomba ou même à Ekúndé.

La Mission Agricole Chinoise

Elle a consisté dans les années 1975 à initier la population d'une ville aussi marécageuse qu'est Mbandaka à la culture du riz inondé. Après le départ des Chinois les espaces cultivés ont été plutôt transformés en pêcheries. C'est Bumba au nord de la Province où le même projet fut expérimenté qui sera baptisé "grenier de l'Equateur".

6. La renaissance du circuit économique traditionnel

Pendant la Deuxième République en crise économique, on peut dire que c'est le renversement de la situation sociale que nous avons vue au lendemain de l'Indépendance. Les quartiers de pêcheurs non directement concernés par le délabrement des structures de l'Etat sont devenus prospères. Leur esprit mercantiliste traditionnel a plutôt profité de la corruption établie pour effectuer le trafic de l'ivoire presque sans s'inquiéter vers Kinshasa et Mosaka. Les plus intelligents des Libinza combineront cette activité avec le commerce international du poisson et de la bière Primus vers Bangui, Mosaka, Brazza et Pointe Noire. Une partie seulement est écoulée sur Kinshasa où la monnaie locale le *Zaïre* est soumise à une dévaluation quotidienne. Ce réseau commercial plutôt ancien dans lequel les Bobangi avaient voulu garder le contrôle est décrit par Van der Kerken (1944: 195) de la manière suivante:

Ils [Bobangi] avaient alors comme chef Kotongo-Sungu. Les fils de ce grand chef occupèrent avec leur gens Ngombe, Tshumbiri, Bolobo, Nguna, Kotampoko et Bonga, devenus des centres de commerce. Les gens de Bonga empêchaient jadis les gens d'aval de pénétrer dans la Sanga et les pirogues de la Sanga de pénétrer en aval. Les transactions devaient avoir lieu à Sanga.

A Bongonjó en aval, quartier situé à proximité de l'ancienne station d'Equateur-ville, ce sont les riverains Makútú qui y sont célèbres. Ils sont spécialistes dans la commercialisation de l'huile de palme qui provient de

leur pays d'origine, la Ngiri, où il était devenu possible d'exploiter librement les palmeraies abandonnées par la S.E.C.L.I-Libanda (Malebe 1988). L'huile de palme y est aussi évidemment produite à partir des palmeraies naturelles bien entretenues comme dans la haute Ngiri (Mumbanza 1979: 133).

La ville est approvisionnée en manioc par les Ngombe de l'Ikelemba et en bois de chauffage par ceux constituant le groupe d'anciens bûcherons au service des bateaux à vapeur de l'OTRACO. Une quantité de manioc provenait aussi des Ekonda mais l'état de la route ne le permet plus. Dans ce circuit commercial informel aujourd'hui, il faut encore toujours à Basəkó compter l'organisation du transport par moteurs hors bord vers divers marchés par les Libinza et les Lokelé.

Ndaywel (1998: 182) parlant de la pratique de l'exogamie chez les Lokelé, fait remarquer que la femme y était choisie non pas pour ses préférences ethniques mais pour sa capacité à procréer et à rendre son mari riche par le commerce. L'auteur ajoute en note qu'avec l'indépendance et à la suite des rébellions, on notera les "migrations" des femmes de Kisangani vers les grandes villes du pays, principalement Kinshasa, s'offrant facilement comme "épouse" sans considération aucune sur l'ethnie du partenaire et que c'est cette situation qui alimentera la prostitution urbaine. La pratique de la prostitution par la femme lokelé est donc différente de celle de la femme móngo démunie économiquement parce que désoeuvrée et qui n'a pour richesse que son sexe. Les femmes lokelé trouvent du prestige à être aimées par les fonctionnaires ou par les étudiants sans considération aucune de leur âge ou statut marital. Ces derniers démunis (sans salaire ni bourse d'études) en tirent profit au regard impuissant de leurs épouses ou fiancées. Une chanson populaire actuelle *Moseka lokelé* illustre clairement cette situation.

moseka lókelé ee (x2) atíya sınga ná nzelá e mobálı a bato aleka té oo

tozalákí mibalé (x2) mosúsu abálí Zimbabwéen mosúsu abálí Namibien oo

tozalákí mísató (x2) mosúsu abálí Zımbabwé mosúsu abálí Namibien la jeune fille lokelé elle barre la route avec une corde qu'aucun mari d'autrui n'y passe

nous étions deux l'une a épousé un Zimbabwéen l'autre a épousé un Namibien

nous étions trois l'une a épousé un Zimbabwéen l'autre a épousé un Namibien ıyóe e mılela namílelı o mosúsu abálí policier o

policier

tralala je me plains! l'autre (la troisième) a épousé un

baseka Mbandaka (2) batía nsınga na nzelá Zımbabwé ya bato aleka te

passer

ıyóe e mılela namileli o

jeunes filles de Mbandaka elles barrent la route avec une corde que le pauvre Zimbabwéen ne puisse

tralala je me plains!

Une chanson peignant particulièrement la jeune fille móngo serait Béa Lokoma.

> Bea Lokoma e mwána yá mamá

Béatrice Lokoma fille de ma mère

Bea Lokoma

olálí wápi e Bea Lokoma

Zımbabwé átosómbanya

la cent dollars o

Bea Lokoma

où as-tu passé la nuit?

Béa Lokoma

Le Zimbabwéen a semé de la zizanie parmi

à cause de cent dollars!

Zimbabwé na mbóngo FAC mbóngo té o Beya Lokoma

Le soldat zimbabwéen a du fric Le soldat du Gouvernement n'a rien

Le commerce quasi-moderne dans la ville est tenu par des Indiens et Pakistanais, mais aussi par les jeunes gens Ekonda dont les Móngo disent qu'ils sont orgueilleux.

> le jeune poisson lofongo Iyema lofongo Nkənde bolángala ŏa Ekonda c'est Nkonde le beau gars ekonda

Sans eux et ces femmes de Basəkó, aucun avion civile ne pourrait plus atterrir à Mbandaka. Les jeunes gens móngo d'Ipekó (Air-Congo) et d'Ikongówasa (Bruxelles) se débrouillent eux aussi assez bien par la commercialisation des légumes aquatiques mfúmbwa très appréciées par les Kinois. C'est du "diamant vert". Mais ils sont maintenant désemparés par l'établissement des camps des soldats zimbabwéens à proximité de leurs quartiers. Ces derniers leur ont même ravi des femmes. D'où la chanson *Tómbólá Mapeka* exécutée contre ces femmes par les jeunes danseurs du Lofenya.

tómbólá mapeka (x2) tu peux hausser les épaules

esála rien cela ne fait rien

tómbólá mapeka (x2) tu hausses les épaules

nalokótáká yó alors que je t'avais ramassée (de ton village)

lokólá nyama ya zámba e e o comme une bête sauvage

tómbólá mápeka tu hausses les épaules

lelá otómbólí mápeka aujourd'hui tu oses hausser les épaules

esála rien cela ne fait rien!

Conclusion

Pour sauver cette ville on peut bien envisager quelques solutions suivantes:

- a. remettre les Móngo à leur travail de bureau par:
- -la création des petites et moyennes entreprises
- -la revalorisation de la fonction publique
- b. Création des ONG à caractère économique pour riverains en vue de les aider à adapter leur mode de production et de commercialisation aux réalités du monde moderne.

Mais ici, il faudra avant tout commencer par toute une reconversion des mentalités: il n'y a plus personne aujourd'hui qui soit capable d'animer de telles structures; les maux identifiés dans la société déjà avant l'indépendance s'étant au contraire enracinés plus profondément. De Thier (1956: 126) nous relève encore, en effet, qu'

[&]quot;à l'issue d'une prospection à caractère social menée à cette époque, il s'est constaté:

[&]quot;1° une nette dépravation des moeurs causée par l'abandon de la discipline traditionnelle:

 $^{2^{\}circ}$ une transition trop brusque et trop brutale entre les conditions de vie du milieu coutumier et celles du milieu extra-coutumier;

^{3°} des conditions de logement insuffisantes;

^{4°} des liens familiaux complexes et mal définis;

- 5° une carence d'autorité des parents sur leurs enfants;
- 6° un esprit de lucre poussé à l'extrême chez certains et allant parfois jusqu'au proxénétisme;
- 7° hygiène insuffisante;
- 8° chez la femme, absence de formation ménagère, d'esprit d'économie et de prévoyance, désoeuvrement;
- 9° chez le mari, égoïsme et désintéressement à l'égard des siens."

Tant que nous ne sommes pas encore prêts à guérir de ces maux, ne devronsnous pas humblement solliciter une assistance technique extérieure, même dans le cadre des relations sud-sud, avant que l'on puisse de nouveau s'engager dans la lourde tâche de notre rééducation?

Références Bibliographiques

- De Thier, Franz M., 1956: *Le Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville*. (Etudes Coloniales, 2.) Bruxelles: Institut de Sociologie Solvay.
- Hulstaert, Gustave, 1978: Témoignages pour la dialectologie mongo. Bulletin des Séances de l'Académie Royal des Sciences d'Outre-Mer 24: 357-371.
- Hulstaert, Gustave, 1982: *Esquisse de la langue des Eleku*. (Série III, 7.) Bandundu: CEEBA. Hulstaert, Gustave, 1986: Aux origines de Mbandaka. *Annales Aequatoria* 7: 75-147.
- Kaké, Ibrahima Baba et Pierre Kipré, 1990: Dans Conflit belgo-zaïrois: fondements historiques, politiques, économiques et culturels. Coll. Regard des Africains sur leur continent, dirigé par Ibrahima Baba Kaké, pp. 41-55. Paris/Dakar: Présence Africaine.
- Liebrechts (Commandant), 1897: Guide de la Section de l'Etat Indépendant du Congo à l'exposition de Bruxelles-Tervuren en 1897. Bruxelles: Imprimerie Veuve Monnom.
- Lufungula Lewono, 1995: Participation des Congolais à la gestion du Centre Extra-Coutumier de Coquilhatville: 1952-1958. *Annales Aequatoria* 16: 307-338.
- Malebe Engenya, 1988: Note sur la SECLI/Libanda (1919-1927). *Annales Aequatoria* 9: 233-245.
- Moeller, A., 1938: Les grandes lignes des migrations de la Province Orientale du Congo. (Mémoires, 6.) Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.
- Motingea Mangulu, 1996: Etude comparative des langues ngiri de l'entre Ubangi-Zaïre. (CNWS Publications, 43.) Leiden: Research School CNWS.
- Motingea Mangulu, 2001: Lopolotsi, poème ancien d'un esclave bombomba (Equateur, République Démocratique du Congo). (Language and Popular Culture in Africa\LPCA Text Archives, 2.) Amsterdam.
- Mumbanza mwa Bawele, 1979: La production alimentaire dans les marais de la Haute-Ngiri du XIXe siècle à nos jours. *African Economic History* 7: 130-39.
- Ndaywel è Nziem, Isidore, 1998: *Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République Démocratique du Congo*; avec une préface de Théophile Obenga et une postface de Pierre Salmon. Paris/Bruxelles: De Boeck et Larcier.
- Philippe, R., 1965: *Inongo. Les classes d'âge en région de la Lwafa (Tshuapa*). (Annales, xxx.) Tervuren: Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- Quersin, Benoît, 1997: Note sur la danse et la société Union. Annales Aequatoria 18: 493-95.

Van der Kerken, G., 1944: *L'ethnie mongo*. T. I. (Mémoires, 13.) Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.

Van Leynseele, Pierre, 1979: Les transformations des systèmes de production et d'échanges de populations ripuaires du Haut-Zaïre. *African Economic History* 7: 117-29.

Motingea Mangulu, Bayreuth, le 30 mai 2002

LE PALER BUJÁ DES YAMBULI (Bantou C.37)

Résumé

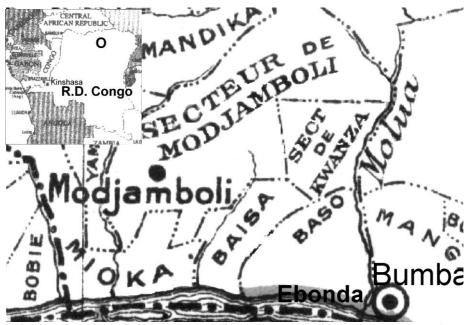
Les présentes notes grammaticales concernent le parler bujá du groupement Yambuli (Secteur Molua, Territoire de Bumba). Elles ont été obtenues en juin et juillet 1993 à Bamanya auprès du séminariste Maleki Ambwa, originaire de Kwanja, un village près de la M.C. Ebonda. Il se constate que ce parler présente des faits qui font penser à la fois aux parlers de la Haute-Ngiri et du bas Lomame. Selon L.B. De Boeck (1951) il existerait une dizaine de dialectes bujá. Cette variation dialectale correspondrait aux diverses chefferies que Toulmond (1937) énumère à l'introduction de sa grammaire. Nous avons aussi constaté que les divergences entre ces divers parlers peuvent être assez considérables. C'est ce qui s'est dégagé de la confrontation entre le parler des Yambuli et celui des Yaliambi (Secteur de l'Itimbiri). L'egbuta (Motingea 2002a) parlé dans la chefferie de Bowéla-Bomenge prus dⁱıbembo θerritoire dⁱokefi s'écarte encore davantage de ces deux.

Mots-clés: bujá; Bumba; Yambuli; Molua; Kwanja; Ebonda; Haute-Ngiri; Bas Lomami; L.B. De Boeck; Toulmond; Yaliambi; egbuta; Bowéla-Bomenge: ibembo; oketi; C37

Abstract

The present grammatical notes concern the Bujá language as spoken by the Yambuli groupe (Sector Molua, Territory of Bumba). The data were collected in June and July 1993 in Bamanya from a student of the Major Seminary, Maleki Ambwa, original of Kwanja, a village close to the M.C. Ebonda. This dialect presents facts which suggest a similarity with the dialects of the High Ngiri and the low Lomame. According to L.B. De Boeck (1951), about ten Bujá dialects would exist. This dialectal variation would correspond to the various "chefferies" that Toulmond (1937) enumerates in the introduction to his grammar. We also noted that the differences between this various dialects can be considerable. This appears clearly from a confrontation of the language of the Yambuli with the one of the Yaliambi (Sector of the Itimbiri). The Egbuta (Motingea 2002a) spoken in the "chefferie" of Bowela-Bomenge close to Ibembo (Territory of Aketi) differs even more from these two.

Keywords: bujá; Bumba; Yambuli; Molua; Kwanja; Ebonda; Haute-Ngiri; Bas Lomami; L.B. De Boeck; Toulmond; Yaliambi; egbuta; Bowéla-Bomenge: ibembo; oketi C37



Buja des Yambuli. Territoire Bumba. "Modjamboli" = Yambuli. Source: Van Der Kerken, *L'ethnie Mongo*. Section agrandie et retouchée de la carte.

1. Introduction

Notre présente esquisse grammaticale porte sur l'ebujá du groupement Yambuli (Secteur de Molua, Territoire de Bumba). Les notes ont été obtenues en juin et juillet 1993 à Bamanya auprès du séminariste Maleki Ambwa (°1964), originaire de Kwanja, un village près de la Mission Catholique d'Ebonda. Il convient de noter qu'il existe dans le même Secteur de Molua deux groupements Yambuli avec 2715 et 534 habitants selon le recensement scientifique organisé par l'Institut National de la Statistique (1992: 105) en juillet 1984. C'est au premier qu'appartient notre informateur.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer qu'il était assez curieux que des faits tout à fait particuliers à ce parler bujá du Secteur de Molua puissent se retrouver dans les langues bien éloignées de la Haute-Ngiri

(Motingea 1996: 169-71). D'autres faits font encore penser au lokelé (Carrington 1943, 1973), langue du bas Lomame.

En ce qui concerne la littérature sur les Bujá en général, on doit dire que celle-ci est très pauvre. Dans le domaine de la langue, nous devons cependant mentionner le remarquable essai de grammaire élaboré par Toulmond (1937). Il y a aussi l'article "La tonologie des parlers du nordouest du Congo" de L.B. De Boeck (1951) dans lequel un chapitre a été consacré à la tonologie des parlers bujá de même qu'enfin celui de Wolombi (1996) qui traite de l'intégration phonétique des noms chrétiens. Il est ainsi bon de signaler également quelques mémoires de licence (Bbemo 1971, Kabemba 1980) et travaux de fin d'études de graduat (Pasika 1981-82, Elenga 1983-84) qui ont pu être consacrés à cette grande langue qu'est l'ebujá.

En lisant Toulmond (1937: 363-64) on peut estimer qu'il existe deux principaux dialectes de l'ebujá:

"L'ebudga parlé dans les chefferies près du fleuve est doux, plus chantant, nasalisé tandis que le parler des autres chefferies est dur et pas du tout nasalisé. "

Selon les recherches de L.B. De Boeck (1951) cependant, il en existerait une dizaine. Nous pensons que cette variation dialectale correspond plus ou moins aux diverses chefferies que Toulmond (1937: 363) énumère dans l'introduction de sa grammaire:

- dans le territoire de Bumba: les Manga, Bosambi, Yalíambi, Yalígimba, Yamólota, Mobango et les Yacowa.
- dans le territoire de Monjamboli: les Yambila, Yasongo, Yambuku, Yangonga, Yamandiká, Yambata puis les Yalombo, Libute, Yamikeli, Yamindu, enfin les Boli.

Nous avons pour notre part constaté aussi que les divergences entre les divers parlers qu'on trouve dans ce vaste territoire bujá peuvent être assez considérables. C'est du moins ce qui peut se dégager de la confrontation du point de vue lexical entre le parler des Yambuli que nous analysons ici et

celui des Yaliambi (Secteur de l'Itimbiri) que nous avons eu également la possibilité de noter grâce à l'assistante d'un autre séminariste, Mr Liboma Moka de Yadzebwa. En effet, sur 55 premiers mots de la liste de Swadesh on en trouve 10 qui sont différents, soit 18.18 %.

Français	Yaliambi	Yambuli
nez	lílólo	njóu
ongle	<i>ekpáto</i>	njongólóngó
ventre	sž	lumu
corne	lokáka	lıngéngé
queue	mokəndə	mokíle
ciel	lıko	lómbé
terre	mbúmé	njewá
sable	dzélo	matekeleke
cours d'eau	ebale (aussi "fleuve")	mongóngo
maison	móngbuta	ndáko
guerre	witá	kíndo

L'egbuta parlé dans le groupement (chefferie) de Bowéla-Bomenge et dont les phrases de Londres et les mots de la liste de Swadesh nous ont été fournis par J. L. Ebale Ngaba de Yalíndíko, s'écarte encore davantage de ces deux. Ce dialecte ebujá riverain de l'Itimbiri avait d'ailleurs été considéré par Van Bulck et Hackett (1956: 78) comme un dialecte pakabete à cause de sa situation géographique près d'Ibembo. Si l'affirmation selon laquelle toutes les chefferies bujá sont originaires du Haut-Itimbiri se confirme, la chefferie de Bowéla-Bomenge doit être considérée comme l'une de celles qui en ont formé l'arrière-garde; c'est-à-dire un de ces petits groupes, détachés du mouvement d'émigration, qui se sont fixés dans la région de l'Itimbiri (Toulmond 1937: 363). Les éléments de l'egbuta (Motingea 2002a) ont été soumis pour publication à *Studies in African Linguistics* (Indiana University).

Enfin, disons que Toulmond (1937: 363) a eu bien raison de se demander si la langue ebujá ne déborde pas un peu sur le territoire de Yahila. La langue des Mobango que nous avons eu la possibilité d'étudier (Motingea 1995) a été, en effet, notée grâce à un témoin originaire de Mwenge, une localité

relevant du Secteur de Mobango-Itimbiri, aujourd'hui intégré dans le Territoire de Basoko (De Saint Moulin 1998: 629). Pour certains, Mobango quoique apparenté constitue un groupe différent de Bujá. Dans la classification de Guthrie (1970: 12) il apparaît, en effet, dans le groupe groupe ngombe C.40 comme en plus un dialecte boa (Bastin 1978: 141). La langue des Mobango est bien un dialecte bujá, comme le montre notre étude (Motingea 1995) et l'affirment Van Bulck et Hackett (1956: 77): "It is clear, however, from information from various sources that this language belongs to the Northern Budza dialect group". Les affinités entre ce parler et le lingombe ainsi que le motémbó que nous avions évoquées (Motingea 1995: 5) ne doivent pas aussi être négligés. Rommes (1951: 241) a eu presque la même appréhension: "les Bobango se rattachent aux Mbujá et probablement aussi au Ngombe du vicariat de Lisala".

2. Phonétique et phonologie

2.1. Vovelles

2.1.1. Inventaire

Comme partout dans le domaine nous avons sept voyelles: $/1 e \varepsilon a \supset o a/$. On entend cependant aussi I en V_2 . ex. mosolit civette.

2.1.2. Quelques paires minimales

0	VS	a	esombédi	acheter	VS	esambéd	ntémoigner
1	VS	И	njóı	abeille	VS	njóu	nez
e	VS	i	ehéndo	hache	VS	ehíndo	noir 7
0	VS	И	njówá	serpent	VS	njúwá	épines
o	VS	9	etongédi	creuser	VS	etəngédi	médire
${\cal E}$	VS	e	eyesédi	jouer	VS	eyasédi	dire, parler
a	VS	1	lıkata	main	VS	lıkıta	conseil
			mosá	feu	VS	mosí	poisson
ε	VS	a	eyesédi	jouer	VS	eyasédi	dire, parler

2.1.2. Quantité vocalique

Bien que des cas d'opposition voyelles brèves vs voyelles longues n'aient pas été relevés, les séquences de voyelles identiques sont possibles.

<i>njaa</i> faim	mıtáano	cinq
------------------	---------	------

2.1.3. Distribution

Les sept voyelles inventoriées peuvent toutes figurer en position V_1 et V_2 des thèmes et radicaux.

1° Voyelle palatale de premier degré 1

v_1			
hıyɔ́	froid	ma-kıá	sang
-hınd-o	noir	lı-wın-a	danse
lı-kıta	conseil	lı-píko	foie
kíndo	guerre	e-kımı	achoppement
njia	chemin	e-cınj-éd-ı	envoyer
e-bıédı	tirer	m-íta	graisses
V ₂ m-əli	femme, épouse	mo-luk-1	pagayeur
mo-ngálı mo-ndeı lı-keí	Dieu canne à sucre oeuf	mo-njıdı lı-tóı pásı	racine oreille mal
sımbí njóı mbulı	fourmi rouge abeille antilope des marais	tútí -holı mo-kodí	raies nouveau colline

 $^{2^{\}circ}$ Voyelle palatale de deuxième degré e

v_1			
mo-téma	coeur	mo-ndéngbá	lit
lí-bendé	fer	ndelo	limite, clôture
e-lembo	arc	ndenge	façon, manière
e-sw-ĕd-1	verser	e-yemb-éd-1	chanter

e-lek-ê	éd-1	passer	mo-lého	bruit, tapage
lı-leml	ba	manioc	e-cwéd1	regarder
V_2				
mo-kíl	'e	queue	11-kue	pieu
lı-jwăl	e	piège, sp.	w-usé	jour
e-bale		fleuve	ma-mbélé	milan
pele		mâle	1-héndo	haches
lo-nde	ndé	nuage	paké có	ité,quelque part
3° Voyelle	e palatale d	e troisième degré $arepsilon$		
V_1				
то-ре	$v\varepsilon$	vent	lı-kεí	oeuf
lı-sese		proverbe	l₁-wê	sein
nde1		canne à sucre	e-dɛd-éd-1	sucer
e-pek-	éd-1	donner	e-yɛs-éd-1	jouer
ma-tek	eleke	sable	njenje	tortue, sp.
pémbé		blanc		•
1 7				
V_2		favilla da manhia	a lawaé	:
ndele mbóte		feuille de raphia salutation	e-lengé míne	jeune
			-	urine
mbúsε		derrière	то-рер-е	vent
alenje		tortue, sp.	lı-sese	proverbe
4° Voyelle	e centrale a			
v_1				
taba		chèvre	nama	bête
mo-sal	<i>'-a</i>	travail	nganga	féticheur
e-kam-	-ód-1	presser	lı-kamb-o	affaire
e-ma		quelque chose	a-hang-1	il est couché
mo-pa	ya	hôte	e-pamb-ód-1	cracher
e-bal-é		vouloir	e-yas-éd-1	dire
e-tang-	-éd-1	compter	e-wang-éd-1	avoir peur

1	7	1
v		Z

mo-konda	forêt	m-1sá	feu
lı-sóngá	fesse	11-kata	main
lı-kongá	lance	11-lemba	manioc
mo-ndéngbá	lit	mo-téma	coeur
mo-nana	sel	mo-kúwa	os
kunja	poil	mo-n-duk-a	nasse

5° Voyelle vélaire de troisième degré $\mathfrak o$

17	1
V	-1

mo-nóto	étoile	11-ko	nuit
mo-nəkə	bouche	lı-ngəndə	nombril
mo-kəngə	dos	lı-tənə	tache
lı-bələngə	genou	wı-ngbəndu	singes magistrats
11-kə	nuit	sž	intestin
mbo t $arepsilon$	salutation	w-ślí	épouses

V ₂			
híyə	froid	d g z	calme
l-owo	bras	lı-ngəndə	nombril

6° Voyelle vélaire de deuxième degré o

v_1

mo-to	homme	mbokolo	rosée
mo-toloko	aîné	m-óme	époux
mo-konj-1	chef	e-wol-édi	tuer
e-tob-éd-1	frapper	e-somb-éd-1	acheter
e-hon-éd-1	cultiver	e-go-éd-1	mourir
mo-konda	forêt	e-wot-éd-1	engendrer
mo-solı	civette	11-tó1	oreille

V_2	,
	_hi

-hínd-o	noir	sango	père
mo-ngóngo	cours d'eau	sambo	sept
<i>m1-sáto</i> trois	m1-táano	cinq	
ma-kókó	écorces		

 7° Voyelle vélaire de premier degré u

17	1
V	ı

V2

mbukulu	paroi de maison	lı-mbulu	plume
mo-sunduku	talon	lı-papú	aile
e-kútu	calebasse	njóu	nez
lı-bulu	puits, trou	i-úmbu	nid

2.2. Consonnes

2.2.1. Inventaire

L'ebujá de Yambuli fonctionne avec un système consonantique à 22 phonèmes que nous reprenons en Tableau 1.

Tab.1: Consonnes bujá

W	1	\boldsymbol{y}		
b	ď	j	g	gb
p	t	c	\boldsymbol{k}	kp
	\boldsymbol{S}		h	
m	n			

mb nd nj ng ngb

2.2.2. Quelques paires minimales

b/mb	<i>lıbusú</i> vs <i>lımbusu</i>	flanc/étoffe
	<i>eyebédi</i> vs <i>eyebédi</i>	savoir/chanter
k/kp	<i>ekukédi</i> vs e <i>kpukédi</i>	s'appuyer/laver
t/1	<i>etukédı</i> vs <i>elukédı</i>	puiser/pagayer
t/k	monáta vs monaka	étoile/bouche
p/k	<i>kásı</i> vs <i>pásı</i>	feuille/maladie
1/s	<i>lımbulu</i> vs <i>lımbusu</i>	plume/étoffe
<i>c</i> /s	<i>ecwédi</i> vs <i>eswědi</i>	regarder/verser
ng/nj	<i>njúwa</i> vs <i>ngúwa</i>	épines/ta mère

2.2.3. Distribution

Les consonnes inventoriées peuvent figurer en position C_1 ou C_2 de thèmes.

Sonante orale labiale w

C_1			
h - $w\hat{arepsilon}$	sein	e-(w)ól-éd-1	tuer
e-wəng-éd-1	convenir	lı-wina	danse
e-wang-éd-1	avoir peur	lo-wɔ́	bras
C_2			
mo-kúwa	os	ngúwa	ta mère
ma-súwa	bateau	mbú(w)a	pluie
njúwa	épines	njewá	terre

savoir

Ainsi que l'indique quelques exemples la consonne w est aussi un simple glide qui apparaît entre deux voyelles consécutives.

Sonante orale alvéolaire 1

e-ew-éd-1

C_1			
mo-lungé	chaleur	e-lek-éd-1	1. partir 2.
passer			
mo-lúk-ı	pagayeur	e-lembo	arc
mo-lého	bruit	lo-lému	langue
<i>1ı-lemba</i>	manioc	ma-lálı	maladie
e-langa	champ	<i>-laı</i>	long
e-lengé	jeune	mo-lungé	chaleur
e-luk-éd-1	nager	e-lak-éd-1	manger
C ₂			
n-del-o	limite, clôture	lı-kolo	amont
mo-túl-1	forgeron	w-ɔlí	épouse
lı-kolo	amont	mbala	fois
lı-jwăle	piège, sp.	kúla	bois à chauffer
lı-bulu	puits	pele	mâle
o-k1l-a	chasse	mbulı	antilope des marais
-holı	nouveau	1-sul-1	je suis assis
e-wól-éd-1	tuer	e-bal-éd-1	vouloir
ndele	tuile indigène	wa-ngila	singes, sp.
Sonante orale pala	atale <i>y</i>		

C ₁			
ma-yá e-yeb-éd-1	eau savoir	e-(y) as-éd-1 e-yemb-éd-1	dire chanter
e-yang-éd-1	traverser	e-yɛs-éd-1	jouer
C ₂			

Occlusive labiale sonore b

mo-paya hôte

C₁

mo-bukulu paroi de maison lı-baká couteau

híyo

froid

11-bulu puits, fosse *lı-bot-a* parenté lı-busú flanc lí-bendé fer

o-bé *e-bale*fleuve mal

 C_2

taba e-yeb-éd-1 chèvre savoir

Occlusive alvéolaire sonore d

 C_1 e-dε-éd-1 dəgə calme cesser

e-ded-éd-1 e-dınd-éd-ı tomber dans sucer

 C_2 colline mo-koďi

Occlusive palatale sonore jAttestée uniquement en C1:

> é-jík-í lı-jwăle c'est brûlé piège, sp. tu étais e-je-éd-1 venir o-ja-ak-1

Occlusive vélaire sonore g

 C_1 e-go-éd-1 mourir C_2 dəgə calme

Occlusive labiale vélaire sonore gb

Dans un seul exemple en C₁: e-gbendi cour

Occlusive labiale sourde p

 C_1

wa-palanga jeunes gens proximité pembéni hôte lı-papú aile mo-paya торєрє vent, air lı-pukúdú creux pέmbέ blanc mo-púte rat de Gambie

palánga argent paké côté, endroit

	i-poso pele	peau mâle	lo-píko	foie			
C_2							
_	по-рєр-є	vent, air	lı-papú	aile			
Occlusive alvéolaire sourde <i>t</i>							
C_1							
-	aba	chèvre	e-twe-éd-1	mordre			
ti	úá	poils	e-tob-éd-1	frapper			
ta	ango	temps	lı-tənə	tache			
e	r-túmb-u	punition	mo-tóbá	six			
n	no-to	homme	mo-tó	tête			
n	mı-táano	cinq	mo-téma	coeur			
e	e-tang-éd-1	compter					
C ₂							
\overline{e}	e-kútu	calebasse	lı-kata	main			
n	mi-sáto	trois	m-íta	graisse			
n	no-nźtɔ	étoile		_			
Occlusive palatale sourde c							
C ₁							
m	n-cúcú	cendres	e-cınj-éd-ı	envoyer			
e-	-cumb-éd-1	brûler	e-cw-éd-1	regarder			
C ₂							
_	túc-1-éd-1	suivre	mı-cúcú	cendre			

Comme on le voit, cette consonne semble être allophone de *t* devant les voyelles fermées, les cas comme *ekútu* "calebasse", *etúmbu* "punition" pouvant attribuables à l'influence du lingala.

Occlusive vélaire sourde k

c_1							
lı-kolo	amont	e-kundu	hier/demain				
lı-kamb-o	affaire	e-kund-éd-1	enterrer				
kunja	poil	e-kútu	calebasse				
11-k1ta	conseil	e-kw-ĕdı	tomber				
11-kue	pieu	lı-kaw-o	cadeau				
lı-kata	main						
C_2							
lı-píko	foie	lı-təkə	natte				
Occlusive labiale vélaire sourde <i>kp</i> Uniquement en C ₁ :							
e-kpú	matin	e-kpuk-éd-1	laver				
Fricative alvéolaire sourde s							
C_1							
lı-sóngá	fesse	mo-sal-a	travail				
<i>e-sung-u</i> (cl.7, 9)	grand	1-SUl-1	je suis assis				
mo-sunduku	talon	e-sál-el-ı	outil				
ma-súwa	bateau	sango	père				
e-sum-és-1	montrer	swa	léopard				
mo-sá	feu	mo-solı	civette				
mo-sí	poisson	sımbí	fourmi rouge				
sž	intestin	e-somb-éd-1	marcher				
e-sanj-éd-1	vomir						
C_2							
11-busú	flanc	e-yes-éd-1	jouer				
e-yas-éd-1	parler	w-usé	jour				
11-poso	peau	l-íso	oeil				
pásı	maladie	kásı	feuille				
lı-sese	proverbe						

Fricative laryngale sourde h

C_1						
ı-hô	choses	a-hang-1	il est accroché			
híyɔ	froid	-hínd-o	noir			
-holı	nouveau	e-hɔng-ɛ́d-1	s'éveiller			
1-héndo	haches	e-humb-ó-éd-1	voler			
e-hon-éd-1	cultiver	e-hul-é-éd-1	souffler			
C_2						
e-teh-éd-1	enseigner	mo-lého	bruit			
Nasale labiale <i>m</i>						
c_1						
e-ma	quelque chose					
C_2						
lo-lému	langue	mo-téma	coeur			
w-óme	mari	n-ama	bête			
w-ámu	bien					
Nasale alvéolaire <i>n</i>						
C1						
mo-nıngá	compagnon	mo-nəkə	bouche			
то-пі	viande	mo-nóto	étoile			
mo-nana	sel	m-ín $arepsilon$	urine			

Prénasalisée labiale sonore mb

danse

sel

 C_2

lı-win-a

mo-nana

w-ána

enfant

C₁, un seul exemple: *Iı-mbusu* étoffe

 C_2

11-bambaarbre, sp.11-lembamanioc11-kamb-oaffairee-túmb-upunitionkombónomsímbífourmi rougee-lemboarc

Prénasalisée alvéolaire sonore nd

 C_1

lo-ndendénuagemo-ndéngbálitmo-ndειcanne à sucre-ndɪngb-acogner

 C_2

lí-bendé fer kíndo guerre kanda colère lı-ngəndə nombril wı-ngbəndu singes magistrats e-kundu hier/demain lo-ndendé mo-konda forêt nuage

Prénasalisée palatale sonore nj

 c_1

mo-njidiracinemo-njikicordemo-njengajeune hommenjiacheminnjiápouxnjóuneznjóiabeille

 C_2

kunja poils njenje tortue $sanj\acute{a}$ lune $e-sanj-\acute{e}d-1$ vomir

Prénasalisée vélaire sonore ng

 C_1

mo-ngóngo rivière mo-ngálı Dieu

C2: mo-ngóngo rivière

Prénasalisée labiale vélaire sonore ngb

C1: wi-ngbəngu singes magistrats ngbalanda étagère

C2:

mo-ndéngbá lit *-ndɪngb-a* cogner

2.3. Tonalité

Comme toutes les langues de zone C, l'ebujá de Yambuli atteste deux tons de base: bas et haut. Ces deux tons qu'on a déjà pu observer dans les exemples cités jusqu'ici sont représentés respectivement par l'absence de tout signe et par l'accent aigu. A côté des tons simples existent cependant aussi les tons complexes montant et descendant. Le ton descendant est représenté par l'accent circonflexe et le ton montant par l'accent circonflexe renversé.

 $liw\hat{\varepsilon}$ sein $ih\hat{\jmath}$ choses, aliments $lijw\check{a}le$ piège, sp. $s\check{\jmath}$ intestin

ekwědi tomber

Quelques cas d'opposition phonologique :

moto vs motó homme vs tête njia vs njiá chemin vs poux

La comparaison des unités de citation en ebujá de Yambuli avec celles d'une langue à tonalité bantoue normale indique quelques différences. Celles-ci se constatent d'abord au niveau du schème HH qui y est devenu BH.

** $nk\acute{o}mb\acute{o}$ $\mathfrak{C} \$ > $komb\acute{o}$ nom ** $s\acute{a}nj\acute{a}$ > $sanj\acute{a}$ lune

**mo-níngá > mo-ningá compagnon

Ensuite, quelques substantifs BH ou BH semblent aussi avoir adopté des schèmes différents.

```
**mbulú > mbúú oiseau
**ntúa > túá poils
```

Au niveau de la phrase il y a un cas bien clair: les PN des substantifs deviennent hauts dans un groupe prépositionnel.

```
a mótema>au coeura mósunduku>au talona límbulu>avec une plumea lípúkúdú>dans le creuxa élanga>au champ
```

Ce qui est dit ici au sujet du groupe prépositionnel vaut en fait aussi pour le groupe connectif.

```
liko la lítoko > sur la natte
mokonji mo pálánga > un patriarche riche, lit. 'd'argent'
```

Le dernier exemple indique que la tonalité haute est portée par la première syllabe du substantif et non nécessairement par le PN. La question de ton en cette langue pourrait donc plutôt provenir de sa confusion avec l'accent dynamique.

Un autre cas plus ou moins clair en ce dialecte bujá enfin, est qu'à l'infinitif les radicaux hauts deviennent bas, c'est-à-dire qu'en fait tous les radicaux à l'infinitif (qui entre en cl.7) ont invariablement un ton bas.

-tób-	frapper	etobédi
-sánj-	vomir	esanjédi
-déd-	sucer	ededédi
-yémb-	chanter	eyembédi
-wót-	engendrer	ewotédi
-hón-	cultiver	ehonéd1

En définitive, nous devons dire qu'une étude sérieuse de la tonologie de ce parler bujá nécessite de procéder, comme le fait Toronzoni (1985) pour le bomboma, c'est-à-dire procéder avant tout par la détermination de différents types tonals et ensuite par l'examen du comportement de chaque type dans la phrase; une étude des différents changements au début, à l'intérieur et en fin de phrase.

2.4. La syllabe

Comme ailleurs dans le domaine, la syllabe en ebujá de Yambuli est ouverte, c'est-à-dire qu'elle se termine normalement par une voyelle. Les principales structures sont donc les suivantes: V, CV et CSV.

hí.yɔ	froid	ko.mbź	nom
e.k1.m1	achoppement	njó.u	nez
mo.sí	poisson	e.kwĕ.dı	tomber
o.bé	mal	nje.wá	sol
myɔ́.ngı	léopards	ma.ya	rivière

3. Morphonologie

3.1. Morphonèmes vocaliques

3.1.1. Elision vocalique

L'élision est quasi absente en ce parler bujá de Yambuli. Elle n'a pu être observé en effet, que dans un groupe nominalisé.

mána imá > mán'imá mon frère, lit. 'fils de maman'

3.1.2. Contraction

La fusion vocalique est la représentation de deux voyelles en une seule.

°lı-a wuse > *liso lá wuse* le soleil, oeil du jour

°wa-óme > *wóme* mâles

°wó-εcı wúsé > wέcı wúsé un certain jour

3.1.3. Dévocalisation

Les voyelles *e* et *i* de même que *o* en contact avec d'autres voyelles peuvent passer aux semi-voyelles: *y* et *w* respectivement.

mokəngə mwéndaka líko

omo-énd-ak-a líko

le dos voit le ciel nhéndo yasú

onos haches

móngı/myóngı

omi-óngı

léopard(s)

3.1.4. Harmonie

L'assimilation vocalique est progressive. Elle concerne les voyelles *e a o* des affixes post-radicaux qui passent au 3è degré d'aperture.

mbúwa °e-ca-ló-é > ecaló il ne pleuvra pas ° o-cí-ndo-ɛn-e mbáı > ocíndoɛnɛ mbáı tu ne m'aurais pas vu °wa-dɛ-e molého > wadɛɛ molého qu'ils cessent le bavardage

Cependant:

o-ka-dı-etu auraso-ka-samb-etu témoigneras1-ka-ko-tuc-1-eje te suivrai

maná a-hɔng-ak-a enfant 1-s'éveiller-F

maná ahəngəkə lorsque l'enfant s'éveillera

o-có-wá-tóng-a wanınga 2SG-NEG-2-médire-F compagnons

ocówátóngo waninga ne médis pas de tes compagnons

 ° e-déd-éd-1
 > ededédi
 sucer

 ° e-pek-éd-1
 > epekédi
 donner

 ° e-yes-éd-1
 > eyesédi
 jouer

Cependant:

°e-táng-éd-1 > etangédi compter °e-yas-éd-1 > eyasédi dire

Notons un cas d'assimilation régressive de a par σ :

Il existe cependant un autre type d'assimilation en rapport avec la voyelle e. La combinaison de cette voyelle avec la voyelle très ouverte a la fait également passer au 3ème degré: °a-e > ε -e, °e-a > ε -a

o-kokı ate o-ndó-bang-e mbáı 2SG-pouvoir.PARF DECL 2SG-MOT-insulter-F moi okokı ondóbange mbáı tu peux m'insulter

°a-ka-pak-e > *akapɛke il donnera °o-ya-kan-es-a > *oyakan-ɛs-a > oyakanɛsɛ tu penses °ı-lamb-e > ılambɛ que je cuisine

Il y a ensuite ce cas que nous ne pouvons présentement expliquer mais qui semble indiquer que certaines suites de voyelles seraient exclues:

°wo-ısé > $wus\acute{e}$ jour °ma-ısé > $m\underline{u}s\acute{e}$ PL

3.2. Morphonèmes consonantiques

Les deux règles posées ci-dessous ne concerne que le morphonème consonantique °N-.

a. Le morphonème nasale °N- devant consonne sourde

Comme dans toutes les langues de la partie nord-ouest du Congo, le morphonème nasal, préfixe de cl. 9/10 n'est pas représenté devant les consonnes sourdes.

° N-kunja	>	kunja	poil
° N-sŏ	>	sž	intestin
° N-pokwa	>	pokwa	soir
° N-sımbí	>	sımbí	fourmi rouge
° N-híyɔ	>	híyo	froid
° N-kíndo	>	kíndo	guerre
° N-taba	>	taba	chèvre

b. Le morphonème °N- devant la consonne latérale

La suite °N-1 est représentée nd.

lo-lému/ndému langue(s)

4. Morphologie

4.1. Système de classes et d'accord

Le parler bujá de Yambuli est régi par un système de 13 classes morphologiques. A celui-ci il faut ajouter le sous-système constitué par les affixes d'accord au niveau des pronoms participants.

Tableau 2: Affixes de classes en ebujá de Yambuli

Participants		PP	PV	PO
1SG		0-	1-	-ndo-
1PL		wa-	to-	-ndo-
2SG		0-	0-	-ko-
2PL		wa-	0-	-ko-
Classes	PN	PP	PV	PO
1	то-	0-	a-	<i>-mo-</i>
1a	Ø-	0-	a-	<i>-mo-</i>

2	wa-	wa-	wa-	-Wa-
3	<i>m1-</i>	mu-	mo-	-mu-
	mw-			
4	<i>m1-</i>	m1-	<i>m1-</i>	-m1-
	my-			
5	11-	11-	11-	-11-
6	ma-	ma-	ma-	-ma-
7	e-	e-	e-	-e-
8	1-, W1-	1-	1-	-1-
9	N-	e-	e-	-e-
10	N-	1-, j1-	1-	-j1-?
11	<i>lo-</i>			
14	0-	WO-	WO-	WO-
	w-/_V			

Le Tab.2 appelle quelques remarques ci-après:

a. Les PN portent un ton bas. Quelques substantifs ont cependant un PN haut.

líbendé fer *mónduka* nasse

- b. Le préfixe nominal de classe 8 a généralement la forme *t*-. Il a été aussi cependant entendu *wi* dans *wi*-ngbɔndu "singes magistrats".
- c. Le préfixe pronominal de classe 10 de forme *ji* est observable dans la construction relative.

swa jı-ná ı-sákı taba "les léopards qui ont pris les chèvres"

d. Il n'existe pas de classe à usage secondaire. Ainsi pour exprimer le diminutif on recourt au morphème *mă* qu'on place devant le nom. Ce morphème est vraisemblablement une forme tronquée de *mwăna* "enfant".

mămoté un arbrisseau

e. Les préfixes objets sont parfois employés de manière redondante, c'est-àdire là où un objet apparaît après le verbe, phénomène observable dans les langues de la Ngiri (Motingea 1996b: 237) et de l'Uele (Motingea 2002b).

o-co-wá-tóng-a waninga 2SG-NEG-2-médire compagnons ocowátóngo waninga ne (les) médis pas de tes compagnons to-ca-mo-ase moto emá tê

1PL-NEG-dire.FUT homme chose non tocamoase moto emá $t\hat{e}$ nous ne (lui) dirons rien à personne

4.2. Flexion

Les catégories flexionnelles sont les suivantes: le nom, les déterminants du noms, l'adjectif, les substitutifs (partiellement) et le verbe.

4.2.1. Le nom

4.2.1.1. Structure du nom

Le nom se compose de deux éléments suivants: le préfixe nominal (PN) et le thème nominal. Dans la plupart des cas les noms ont une structure phonologique -CVCV.

4.2.1.2. Classification

Genre *mo-/wa-*: cl.1/2

A initiale consonantique:

mo-konj-i	chef	mo-lak-1s-1	enseignant
mo-lúk-ı	pagayeur	mo-ngálı	Dieu
mo-nıngá	compagnon	mo-njenga	jeune homme
mo-palanga	jeune homme	mo-paya	hôte
mo-to	humain	mo-toloko	aîné
mo-túl-1	forgeron		

wa-kıo alliés

Composés:

motomolí femelle wána o pele garçon wato watete vieux mán'ımá mon frère/ma soeur

wa-láng-á njémbo chanteurs

Vocaliques:

m-ɔi/w-ɔli épouse(s) m-óme/w-óme mari(s)

m-ána/w-ána enfant(s)

Genre *Ø-/wa-:* 1a/2

mángúwa/wa-mángúánú frère(s), compagnon(s)

nganga/wa-nganga féticheur(s)

ngúwa maman sángúwa ton père

sango/wa-sango 1. parent(s) 2. père(s)

Il existe des cas d'addition du préfixe wa- aux substantifs entiers qu'il ne faut pas confondre avec ce genre \mathcal{O} -/wa-.

wa-makáko des singes wa-ngíla singes, sp.

Le cas suivant est par contre inexpliqué: *ma-mbélé* milan

Genre *a-/wa-:* cl.1b/2

a-ndongó/wa-ndongó tortue(s) *a-lɛnjɛ* tortue, sp.

Genre *mo-/mi-:* cl.3/4

A initiale consonantique:

mó-n-duk-a nasse *mo-bukulu* paroi de maison

mo-kílequeuemo-kodícollinemo-kondaforêtmo-kongodos

mo-kúwa	os	mo-lého	bruit
mo-naná	sel	mo-ndéngbá	lit
mo-ngóngo	cours d'eau	то-п1	viande
mo-njidi	racine	mo-njikı	racine, n

mo-njidi racine mo-njiki racine, nervure

 $mo-n\acute{o}to$ étoile mo-noko bouche $mo-p\varepsilon p-\varepsilon$ vent, air $mo-p\acute{u}te$ rat de Gambie

mo-sáfeumo-sal-atravailmo-solicivettemo-sundukutalonmo-téarbremo-témacoeur

mo-tó tête

mı-cúcú cendres

Vocaliques: *m-/m- (my-)*

m-óı jour/soleil *m-óngı/my-óngı* léopard(s)

m-ısá feux (SG)

Genre *mo-/N-:* cl.3/10

mo-sí/sí poisson(s) mo-kokó/kokó canne(s) à

sucre

mo-ndει/ndει canne(s) à sucre

Genre *lı-/ma-:* cl.5/6

A initiale consonantique:

lí-bendé fer, cuivre lı-baká couteau lı-bamba arbre, sp. lı-bələngə genou 11-bot-a parenté 11-bulu trou, puits flanc lı-busú lı-jwăle piège, sp. lı-kamb-o affaire lı-kata main lı-kaw-o lı-keî cadeau oeuf lı-kıta conseil 11-kɔ nuit 11-kolo amont lı-kongá lance 11-kue 11-lemba pieu manioc *lı-mbulu* plume lı-mbusu étoffe

lı-ngéngé	corne	lı-ngəndə	nombril
lı-papú	aile	lı-píko	foie
11-poso	peau	lı-pukúdú	creux
11-sese	proverbe	lı-sóngá	fesse
11-tó1	oreille	lı-təkə	natte
lı-tənə	tache	l ı- $w\hat{arepsilon}$	sein
lı-win-a	danse	h-woso	avant devant

Vocaliques: 1- (j-)/m-

1-íso/m-íso oeil/yeux 1-ino/m-ino dent(s) 1-1ko haut j-úmbu/m-úmbu nid(s)

lısó lá wúsé soleil, lit. oeil du soleil

Monoclasse 6

m-íne urine m-íta graisse ma-kɛléle bruit ma-kıá sang ma-tekeleke sable ma-títi herbe

ma-yá eau

Notons: masúwa bateau (PL?)

Genre *e-/1*-: cl.7/8

e-bale fleuve e-gbengi cour e-kımı achoppement e-kpú matin e-kútu calebasse e-kundu hier/demain

e-langa champ e-lembo arc

e-lengé jeune e-ma quelque chose e-sál-el-1 outil e-túmb-u punition

1-héndo haches ı-hĵ choses (nourriture)

wı-ngbəndu singes magistrats

Genre N-/N-: cl.9/10

froid dəgə calme híyo kámba kási feuille ceinturon

kanda	colère	kededefu	arbre, sp.
kíndo	guerre	kombó	nom
kúla	bois à chauffer	kunja	poil
mbala	fois	mbókó	antilope naine
mbόtε	salutation	mbokolo	rosée
mbongó	élephant	mbúma	fruit
mbúsε	derrière	mbúú	oiseau
mbúwa ~ mbúa	pluie	mbulı	antilope des marais
mbwá	chien	nama	bête
ndáko	maison	ndele	tôle
indigène			
ndelo	limite	ndenge	manière, façon
ndúngú	fumée	ngbalanda	étagère
ngonga	temps	njaa	faim
njenje	sp. tortue	njewá	terre
njéngebe	raphia	njikı	fibre
njıa	chemin	njóı	abeille
njóu	nez 1	njówá ~ njwá	serpent
njongólóngó	ongle	njúwá	épines, herbes
nongo	cause	pásı	mal
paké	quelque part	palánga	argent
pémbé	blanc	pele	mâle
pembéni	proximité	pokwa	soir
sanjá	lune	sımbí	fourmi rouge
sž	intestin	swa	léopard
taba	chèvre	tango	temps
	••		

Genre *o-/ma-*: cl.14/6

poil

A initiale consonantique:

o-bé mal o-kıla chasse

chasse collective o-kungu arbre, sp. o-tá-1

raie

tútí

Vocaliques: w-/m-

túá

w-use/m-**1**se jour(s) bien w-ămu

w-ato pirogue

Noter: bolo (< lingála: bololo?) amertume

Genres peu fructueux:

a. *lo-/N-*: cl.11/10

lo-lému/n-dému langue(s) l-ómbé ciel (PL?)

b. *lo-/ma*-: cl.11/6

l-owó/m-ɔwó bras *lo-ko/ma-ko* pied(s), jambe(s)

lo-ndendé/ma-ndendé nuage(s)

c. *e-/ma-:* cl.7/6 *e-kókó/ma-kókó* écorce(s)

d. *e-/N-:* cl.7/10 *e-njiá/njiá* pou(x)

4.2.2. Déterminants du nom

Les déterminants du nom sont: les démonstratifs, les connectifs, le possessif et les numéraux.

4.2.2.1. Démonstratifs

Il existe quatre séries de démonstratifs: proche, éloigné, très éloigné et référentiel. Sur le plan syntaxique, signalons que le démonstratif peut se placer de part et d'autre du nom qu'il détermine. Ce trait syntaxique se constate aussi dans les langues de la Lomame et dans celles des Bongandó du groupe Lalíá-Ngɔlu.

a. Démonstratif proche: il se compose d'un PP haut (ou bas?) et du thème - $n\acute{a}$ (-na?).

1 *oná móto ayalekı* cet homme qui passe *oná pele aju okayı?* d'où vient cet homme?

	oná mána	cet enfant
3	muna mosala moίwɔngε tê	ce travail ne réussit pas
	monjíkı mo ókungú múná	la racine de ce bokungu-ci
4	mınjíkı mı'ókungú míná	PL
5	lıná lıbulu	cet étang, ce puits
9	odı éná kámba okayı?	où as-tu trouvé cette ceinture?
10	ıná pele	ces mâles

b. Démonstratif éloigné: il est constitué d'un PP bas et du thème -ne.

1+3 <u>one</u> mămote <u>one</u> a-ya-ímbí cet arbrisseau-là s'est incliné 1 *o-ne pele ayale kó nda maná elenge* ce mâle-là pleure comme un petit enfant

c. Démonstratif très éloigné: on peut poser thème un élément de forme vocalique $-\acute{\epsilon}$.

2	oná móto ayalekı <u>éná</u> njıa <u>wé</u>	cet homme qui passe par le
		chemin là-bas
9	<i>no owaέwí <u>wε</u> wáto <u>wέ</u></i> < °wá-έ	vous, connaissez-vous ces
		hommes-là?

4° Démonstratif référentiel: PP bas suivi du thème -ye.

iso tococóewe li-ye líkambo nous ne connaissons pas encore cette affaire

4.2.2.2. Connectifs

Il y a deux types de connectifs: PP- $\sim a$ et PP.

Le connectif de type PP ne se trouve qu'en cl.3 et 9. Les deux types PP et PP-*a* peuvent apparaître en cl.1.

1	moto o okıla~ wa okıla	homme de chasse, chasseur
2	wato wa málálı	gens de maladie, des malades
	wasango wa wóli wá mbái	parents de mes épouses
3	mokongo mo mambélé	dos du milan

	mote mo njúwa	arbre d'épines
	monjíki mo ókungu	racine de l'arbre bokungu
	monduka mo mángúwa	nasse du compagnon
4	mınjikı mi ókungu	racines de l'arbre bokungu
5	lıkue la ndáko	pieu de la maison
	lıposo la mósəlī	fourrure de la civette
	lıkó la lítoko	sur la natte
6	makue ma ndáko	pieux de la maison
	maposo ma mósəli	fourrures de la civette
	makambo ma likita	affaires de conseil
	matənə ma mósəli	taches de la civette
9	taba e ngúwa	la chèvre de maman
	a nongo e nde ?	à cause de quoi?
	ngambó e maya	l'autre côté de la rivière
10	njíkı ya njéngebe	fibres de raphia
	taba ya ngúwa	chèvre de maman
14	otai wo wáto bi	chasse de tous les hommes,
collec	etive	

Noter l'accord sporadique en cl.1 avec *mo*- comme dans les parlers des Lifonga et des Ebuku de la Haute-Ngiri (Motingea 1996a: 171).

mokonji mo pálánga chef d'argent, riche

4.2.2.3. Possessif

Thèmes: $-s\acute{u}$ (1PL), $-y_{2}$ (2SG), $-n\acute{u}$ (2PL), -nde (3SG) et $-w\acute{u}$ (3PL). A la 1ère personne du singulier il s'agit d'un connectif du substitutif. Le possessif n'a pas pu être observé aux classes.

wólí wá mbáimes épousesmolí ó mbáimon épouselisúchez nousihéndo yasúnos hacheswatatá wásúnos ancêtres

lıyɔ chez toi

moninga oyo ton compagnon waninga wayo tes compagnons

wanıngá wánú vos compagnons

akíatéke obe onde il ne nie jamais ses fautes

4.2.2.4. Numéraux

Thèmes avec accord: $-\varepsilon ci$ "un", $-w\hat{a} \sim -w\hat{a}$ "deux", $-s\hat{a}to$ "trois", $-n\hat{e}i$ "quatre", $-t\hat{a}ano$ "cinq". -Eci prend aussi le sens de "certain, quelque" et dans ce cas il se place devant le nom déterminé.

 $w\hat{\varepsilon}c1 < \acute{o}$ - $\varepsilon c1$ mótoun homme, quelqu'un $w\hat{\varepsilon}c1 < w\acute{o}$ - $\varepsilon c1$ wúséun (certain) jour

mbái iteni moté mócci kpó moi, j'ai coupé un arbre dur cana ino wawâ! battez-vous, vous deux!

mbala ıwâdeux foismise masátotrois joursmakonga motobásix flèches

De 6 à 10 comme en lingala: motóbá, sambo, mwambe, libwá et jómi.

Absolutivement on compte de la manière suivante: eɛcí, mɪwá, mɪsáto, mɪnéi, mɪtáano, motóbá, sambo, mwambe, lɪbwá, jómɪ.

4.2.3. Adjectif

L'adjectif prend en accord avec le nom un préfixe identique au préfixe nominal, sauf en cl. 9/10 où il prend un préfixe pronominal. Parmi les thèmes adjectivaux il y a lieu de distinguer, malgré l'étroitesse des données, les thèmes simples et les thèmes dérivés de verbes.

a. Thèmes simples

-ámu bon *-bé* mauvais

-holi nouveau -laí long

Exemples:

wato wa-bé de mauvaises gens waná w-ámu de bons enfants

b. Thèmes dérivés

La dérivation adjective est opère à l'aide de la pré-finale -ak- et de la désinence -e ou uniquement l'aide de la disinence -o?-u.

mayá ma-keng-ak-e de l'eau à boire, buvable

-súng-u grand, gros -hínd-o noir

4.2.4. Substitutifs

Une distinction peut être ici établie entre substitutifs de personnes et substitutifs de classes.

Les substitutifs de personnes

Ce sont des formes monomorphémiques, c'est-à-dire non analysables. Il s'agit des pronoms personnels qui remplacent les êtres humains à la 1ère et à la 2ème pers. du singulier et du pluriel. Nous les donnons en Tableau 3.

Tab.3: Substitutifs de personnes

 $\begin{array}{ccc} & & & SG & & PL \\ 1 \grave{e} & \textit{mb\'ai} & \textit{iso} \\ 2 \grave{e} & \textit{aw}\varepsilon & \textit{ino} \end{array}$

a-n-long-e-1 mbái kanda 1-1SG-garder-APPL-F moi colère

andongei mbái kanda il m'a gardé colère mbái i-ci-oke éma tê moi, je n'ai rien entendu

iso tocóndime nous ne croyons pas

likambo li-ndó-asei áwe iso awe leka líwoso! awe méné l'affaire que tu nous as dite toi, passe devant! toi-même

aná ekékí inó pembéni e mayá ino ema lorsque vous alliez près de la rivière vous, arrêtez-vous!

Substitutifs de classes

Quoique nous n'ayons d'exemples qu'en cl.2, la structure des substitutifs aux classes peut être posée comme suit: -PP-o.

° 1-wa-o nâ sango > *1wo nâ sango* lui et son père, lit. eux et son père ená ndéngé ekatenake *1wó mbuma* la façon dont on coupe les

fruits

4.2.5. Le verbe

4.2.5.1. Inventaire des morphèmes

Les morphèmes qui apparaissent dans la forme verbale selon leur ordre sont les suivants: l'initiale ou préfixe verbal (PV), la post-initiale, le formatif (FO), le préfixe objet (PO), le préfixe réfléchi (PR), le radical, les extensions, la pré-finale et la désinence ou finale (F). Les formes de préfixes (sauf le préfixe réfléchi) ont été données sous 4.2.1. Nous examinons donc ici les morphèmes autres que les affixes de classes.

Les post-initiales

Il s'agit des éléments négatifs ci-après: -ca- (futur), -cocó- (présent), -cí- (parfait et passé récent), -1- (passé éloigné?), -có- (impératif, optatif, conditionnel).

o-ca-ké a ótái tê? vous n'irez pas à la chasse? mbúwa e-ca-lóé tê il ne pleuvra pas

wa-cocó-balé ils ne veulent pas to-cocó-die tê nous ne trouvons pas

wa-cí-eweils ne savent pasa-cí-ole námail n'a pas tué de bête

wa-1-jáká a engbendi e mokonji ils n'étaient pas à la cour du chef

o-có-enda mónduka!ne regarde pas la nasse!o-có-kɔnjεque tu ne te blesseswa-có-jake waná wámus'ils n'étaient pas de bons

enfants

Historiquement ces structures semblent relever de la conjugaison périphrastique avec comme auxiliaire la copule négative *-tí.> -cí.

Les formatifs

Les formatifs ou marques verbales sont: -ka- (présent habituel et futur), -ko- (passé habituel), et -ya- (progressif). Il convient évidemment d'opposer ces deux formatifs à celui de type zéro \mathcal{O} .

ndenge e-ka-ten-ak-e ıwó mbúma ya mbía façon dont on coupe les fruits de palme

wa-ka-wa-ak-a njikı ya njέngεbε ils portaient les fibres de raphia

o-ka-samb-e tu témoigneras

mongáli a-ka-pεk-ε etúmbu Dieu donnera une punition o-ka-di-e likambo tu auras une palabre

o-ya-ke-e molého mingi tu fais trop de bruit a-ya-le kónda maná elenge il pleure comme un enfant a-ya-luk-e líko la máyá il pagaie sur le fleuve

awε o-ya-lemb-ε mbái libaká a nongo e nde? tu es en train de me refuser le couteau pour quelle raison?

Préfixe réfléchi

Le préfixe réfléchi a la forme -ya- comme dans le domaine móngo.

kó ndengé nda e-ka-ya-bál-ak-e awε mεnέ tout comme façon 9-PRES-PR-aimer-PF-F même toi kó nda ndengé ekayabáláke awe mené tout comme tu t'aimes toimême a-ya-kos-ak-é te il ne se trompe jamais one mă moté a-ya-ímb-í cet arbrisseau s'est penché, est incliné

Radicaux

a. Consonantiques:

-bal-	aimer	-band-	commencer
-bang-	insulter	<i>-b1-</i>	tirer
-can-	se battre	-cík-	laisser
-cínj-	pousser	-cumb-	brûler
-déd-	sucer	-dε-	cesser, laisser
-d1-	trouver, obtenir	-dınd-	tomber dans
-go- ~ -gw-	mourir	-hang-	s'accrocher
-hínd-	devenir noir	-hon-	cultiver
-həng-	s'éveiller, se lever	-hú-	interroger
-húm-	faire jour	-ja-	venir
-jík-	brûler (intr.)	- <i>ka</i> -	offrir
-kamb-	palabrer	-kéb-	faire attention
-k <i>€</i> -	aller	-ke-	faire
-keng-	boire	-k1-	détester, haïr
-kok-	pouvoir	-kond-	grimper
-kənj-	se blesser	-kós-	tromper
-kpuk-	laver	-kúk-	s'appuyer
-kund-	enterrer	-lák-	manger
-lámb-	cuisiner	-le-	pleurer
-lek-	passer	-lemb-	refuser
-15-	pleuvoir	-lúk-	1. pagayer 2. nager
-ndım-	agréer	-ndıngb-	cogner

-pa-	donner	-pεk-	donner
-рєр-	souffler, venter	-sák-	prendre, saisir
-sámb-	témoigner	-sánj-	vomir
-sómb-	1. acheter 2. épouser	-SO-	verser
-sul-	être assis	-súng-	être gros
-SUW-	habiter, se trouver	-tál-	provenir
-táng-	compter	-teh-	enseigner
-ten-	couper	-tób-	frapper
-tóng-	médire	-tóng-	creuser
-tom-	envoyer	-tow-	mordre
-túk-	puiser	-wá-	porter
-wáng-	avoir peur	-Wín-	danser
-wót-	engendrer	-wəng-	convenir
-yang-	transvaser	<i>-yemb-~ -emb-</i>	chanter
-yes-	jouer	-yíb-	dérober

b. Vocaliques:

-ás-	dire, parler	-ang-	dormir
-éw-	savoir	<i>-el-</i>	appeler
-end-	regarder	-ÍS-	placer, mettre
-ók-	percevoir	-ól-	tuer

Extensions

Leur valeur sémantique n'est pas toujours claire. Nous les établissons donc sur un plan purement formel.

```
a. Applicatif: -el-, -e-, -1-
-ong-e- placer, mettre -cɪnj-e- envoyer
-húl-e- souffler -sɪ-el- finir
-tuc-ı- suivre
```

b. Causatif: -es-, -es--kan-es- penser, croire -limb-es-ek- pardonner -ew-es- annoncer -sál-εs- aider -sun-εs- montrer -sál-1s- (lingala?) soigner

c. Séparatif intransitif: -o-

-wong-o-(an)- retourner -humb-o- voler

-tut-o- enfler

d. Séparatif transitif: -ol-, -od-, -ow-, uw-

-huh-ow- écorcer -sus-uw- réveiller -pas-ol- fendre -kam-od- presser

-pamb-od- cracher

e. Intensif: -an-

-wong-o-an- retourner -uk-an- chercher

Pré-finale

La pré-finale est le morphème -ak-qui indique soit la durée soit l'habitude.

wa-kε-ak-í ekundu a ókıla 2-aller-PF-F matin à chasse

wakeki ekundu a ókıla ils sont allés à la chasse ce matin

wa-ko-wa-ak-a njíkı ya njéngebe ils portaient des fibres de raphia mokongo mo mambélé mw-end-ak-e líko le dos du milan regarde le ciel

Les finales verbales

Elles ont une forme vocalique: -e (progressif, futur, négatif), -i (parfait récent, passé perfectif), -a qui devient -e ou -o par harmonie (présent, parfait révolu)

molúki ayaluke le pagayeur est en train de pagayer

oyakanesε âte... tu penses que ...

towongo gala nous sommes partis depuis longtemps

okadie likambo tu auras une palabre

acíole náma tê wasúwe dogo ısulı il n'a pas tué de bêtes qu'ils soient tranquilles je suis assis

Morphèmes aspectuels non verbaux

Il existe des morphèmes qu'on serait tenté de traiter de post-finals, mais qui en réalité ne participent pas à la structure du verbe. C'est le cas, p.ex., du morphème négatif *té* au présent habituel ou général qui est parfois renforcé par *ke* lorsque la préfinale *-ak-* n'est pas employé.

a-ya-kos-ak-é te lısese lı-tén-á té ke mote il ne se trompe jamais un proverbe ne coupe pas un arbre

a-kı-a té ke wa-kond-á té ke il ne nie jamais on ne grimpe pas

Dans la langue des voisins Ngombe les morphèmes té et ke sont respectivement prédicatif négatif et marque d'assertion.

dúá!viens!dúá ke!viens donc!kınánı!cessez!kınánı ke!cessez donc!bóyánéque nous rentrionsbóyáné kerentrons alors

íyóna té motocelui-là, ce n'est pas un hommeobalí bóa té we?n'est ce pas toi qui as dit ça?té mbáice n'est pas moi

Nous devons encore faire remarquer que la finale -e+ke est attestée au passé antérieur en lokelé (Carrington 1943: 203).

í-tı-kel-é ké je n'ai pas fait *í-tı-lúw-é ké* je n'ai pas su

4.2.5.2. Conjugaison

Formes indicatives absolutives affirmatives

a. Présent simple

Le présent simple se compose d'un préfixe verbal bas, de la base verbale et d'une finale -a à morphotonème bas. Structure: B-BV-*a*

Exemples:

njóı esúwa a lípukúdú l'abeille habite dans le creux njói isuwa a mápukúdú mbuu ekéa júmbu a límbulu l'oiseau fait un nid avec une plume mbuu ıkéa múmbu a mámbulu PL haná lisú waása njonó on parle comme ceci njówa etówa a másunduku le serpent mord aux talons lisese liténa moto un proverbe coupe un homme éeci mbála owóla wamakáko? tues-tu parfois des singes? je tue les singes ngila et les magistrats ıyóla wangila na wıngbəndu

Dans l'exemple suivant le présent recourt à un morphème temporel non verbal *nɔ* qu'on trouve aussi dans certains dialectes ngɔmbε.

1-óka # nɔ # pásı a pánjı j'ai mal aux flancs

b. Présent continuatif

Le présent continuatif est constitué d'un préfixe verbal bas (?), de la base verbale, de la pré-finale -*ak*- et d'une finale -*a* pour laquelle nous ne savons pas poser de tonalité. Structure: B(?)-BV-*ak*-*a*

Exemples:

nganga áwínaká kíndo le féticheur danse la guerre
nukanaka líbaka la mbán je cherche (vainement) mon
couteau
toukanaka íhéndo yású nous cherchons nos haches
míná misá mikéaka ndungu mingi ce feu fait trop de fumée
tokéaka mosala múnâ mokokeake ísó nous faisons le travail que nous
faisons toujours
mokəngə mo mambélé mwenkaka líko le dos du milan voit le ciel

c. Progressif

Le progressif se compose d'un préfixe verbal bas, de la marque -(y)a- (T), de la base verbale, facultativement de la pré-finale -ak- et d'une finale -e/- ε ?. Ainsi qu'on le voit la structure du progressif n'est pas claire. Nous nous contentons donc des exemples.

taba e móli eálake njúwá la chèvre femelle est en train de manger de l'herbe

taba í wólí íyálake njúwá PL

nganga ayásalıse wáto wa pásı le féticheur soigne les malades molúkı ayaluke líko ya mayá le pagayeur pagaie sur le fleuve ayale búku(?) a mayá má míso elle pleure avec beaucoup de

larmes (eaux des yeux) ils viennent pourquoi?

wayaje kombo likambo? ils viennent pourqu oyakanese âte...? penses-tu que...?

penses-tu que...

one pele ayale kó nda maná elenge ce mâle pleure comme un petit

enfant

awe oyandolembe mbái libaká a nongo e nde? tu me refuses-tu un couteau pour quelle cause? pourquoi?

d. Parfait

Cette forme se compose d'un préfixe verbal bas, de la base verbale et d'une finale -i. Structure: B-BV-1

Exemples:

okokí ate okê a mókonda tu peux aller en forêt teni móté mósci kpó auná wúse j'ai coupé un arbre dur

aujourd'hui

masúwa matálí ókai? d'où vient le bateau? awe weni móngi? toi, as-tu vu le léopard?

ekpú ehúmí le jour a point iyeni wato j'ai vu une pirogue

likei la kókó líhóí l'oeuf de la poule est pourri

e. Passé perfectif ou parfait révolu

En dépit de l'étroitesse de données cette forme peut être décrite comme ayant un préfixe verbal bas, la base verbale et une finale -a. Structure: B-BV-a

Exemples:

to-wong-a gála 1PL-abandonner-F autrefois

towongo gála nous avons abandonné depuis wo wawongoa one liwu ekundu ils sont retournés chez eux hier

f. Passé imperfectif

Ce passé se compose d'un préfixe verbal bas, de la base verbale, de la préfinale -ak- et d'une finale -1.

Structure: B-BV-ak-1

Exemples:

wato wa ókıla wakeki ekundu a ókıla les chasseurs sont allés à la chasse hier

iyokakı pası a mótó ekundu j'ai eu mal à la tête hier

waúkanákí ndéle ekundu ils ont cherché des ndele hier

wato bu wa-kó-endakı ená ekpu/ekundu tout le monde vous regardait ce

matin, hier

h. Passé habituel

Le passé habituel est constitué du formatif -*ko*-, de la base verbale, de la préfinale -*ak*- et une finale -*a*. Structure: B-BV-*ak*-*a*

Exemple:

watatá wá-sú wa-ko-wa-ak-a njíkι yá njέngεbε nos ancêtres portaient des tissus de raphia

i. Futur

Le futur se compose d'un préfixe verbal bas, du formatif -*ka*-, de la base verbale et d'une finale -*e*. Structure: B-*ka*-BV-*e*

Exemples:

ı-ka-ja-e ná ítı 1SG-FUT-venir-F à ensuite

ıkajɛ ná ítı je viendrai ensuite

1-ka-ko-tuc-1-e mbúsε 1SG-FUT-2SG-APPL-F derrière

ıkakotucie mbúsɛ je te suivrai après

masúwa makáje kombo ngónga? quand viendra le bateau?

okasambe tu témoigneras

1-ka-ko-pεk-ε ná lítι likawo je te donnerai ensuite un

cadeau

mongáli akapeke étumbu a wato wabé Dieu donnera la punition aux

mauvaises gens

okadıe likambo tu auras une palabre

wakio wakajĕ kombo wúsé? quand viendront les alliés?

tokakε one lisú mbúsε e ekundu nous irons chez nous après demain

Y aurait-il un autre futur ou s'agirait-il dans l'exemple suivant d'une erreur de transcription? Mais le formatif -ko- est la marque du futur en lingála.

oyokanıse âte mopaya a-ko-pek-é mábendé?crois-tu que l'étranger te donneras des fers?

Tableau 4: Formes indicatives absolutives affirmatives

Tiroir	PV	FO	BV	PF	F

1. Présent simple	B-	-	BV	-	<i>-a</i>
2. Présent continuatif	B(?)-	-	BV	-ak	<i>-a</i>
3. Progressif	B-	уа-	BV	(-ak)	<i>-e</i> /-ε(?)
4. Parfait	B-	-	BV	_	-1
5. Passé perfectif	B-	-	BV	-	<i>-a</i>
6. Passé imperfectif	B-	-	BV	_	-1
7. Passé habituel	B-	-ko-	BV	-ak	<i>-a</i>
8. Futur	В-	-ka-	BV	_	-e
I	1	ı	1	ı	

Formes indicatives absolutives négatives

a. Présent simple

Le présent simple négatif se compose d'un prefixe verbal bas, de postinitiale -cocó-, de la base verbale et d'une finale -e. Structure: B-cocó-BV-e

Exemples:

mbái i-cocó-ko-balé wacocóbalé ate watonge nganda tê iso otococóewe liye líkambo tê moi, je ne t'aime pas ils ne veulent pas construire une étagère nous, nous ne connaissons pas cette affaire

L'inaccompli semble répondre à la même structure.

oná mána acocólake tê mangé

cet enfant n'a pas encore

mbá 1cocógwê sóyó tê

moi, je ne suis pas encore mort

b. Habituel

L'habituel au négatif est constitué d'un préfixe verbal bas, de la base verbale, de la finale -a ainsi que des éléments té et ke. Structure: B-BV-a # té ke

Exemples:

wakónda té ke mote mo njúwa tê

on ne grimpe pas (sur) un arbre d'épines

lisese liténá té ke mote a-ya-kósá té ke akía té ke obe onde tê un proverbe ne coupe pas un arbre il ne se trompe jamais il ne nie jamais ses fautes, son mal

c. Passé et parfait

Il s'agit d'une forme qui se compose d'un préfixe verbal bas, de la postinitiale -cí-, de la base verbale et d'une finale -e à morphotonème bas. Structure: B-cí-BV-e

Exemples

muna mosala mo-cí-wɔng-ε mέnε tê
to-cí-ew-e éma tê
1-cí-yew-e wuse tê
a-cí-ol-e náma tê
wa-cí-ol-e náma tê
to-cí-ang-e liko la lítɔkɔ ekundu
la natte hier
ená esáleli e-cí-wɔng-ε ate oténa moté

couper un arbre

ce travail n'a pas réussi du tout nous ne connaissons rien je ne connais pas le jour il n'a pas tué de bêtes ils n'ont pas tué de bêtes nous n'étions pas couchés sur

cet outil ne convient pas pour

d. Futur

Le futur négatif se compose d'un préfixe verbal également bas, de la postinitiale -ca-, de la base verbale et d'une finale - ε . Structure: B-ca-BV- ε

to-ca-mo-as- ϵ móto ema t ϵ 1PL-NEG-1-dire-F homme chose non

tocamoase móto emá tê nous ne dirons rien à personne

mbúwa e-ca-ló-\hat{\epsilon} tê il ne pleuvra pas

Tableau 5: Formes indicatives absolutives négatives

Tiroir	PV	PI	BV	PF	F

1.Présent	В	-cocó-	BV		-е
2. Habituel	В	-	BV		-a # té # ke
	В	-	BV	-ak-	-é # te
3. Passé et parfait	В	-cí-	BV		-e -ε
4. Futur	В	-ca-	BV		

Formes verbales indicatives relatives

Les formes relatives se caractérisent par l'emploi d'un préfixe pronominal comme initiale au lieu du préfixe verbal. Certaines de ces formes sont structurellement les mêmes que les formes verbales absolutives; d'autres s'en diffèrent. Vu l'étroitesse des données nous nous contentons ici des exemples.

a. Présent :

wê cı móto oná o-bál-a té ke moto oná o-ndó-kıek-e mbái ndenge símbí yálake mópúte quelqu'un qui ne m'aime pas quelqu'un qui me hait la façon dont les fourmis mangent le rat

b. Habituel:

ndenge e-ka-ya-bál-ák-e awɛ mɛnɛ́ même la façon dont tu t'aimes toi-

ndenge e-ka-limb-es-εk-e isó wamán'ımá la façon dont nous pardonnons nos frères

ndenge e-ka-ten-ak-e ıwó mbuma

la façon dont on coupe les

fruits

mosala muna mo-ka-ke-ak-e isó mise bii le travail que nous faisons tous les jours oná mána o-ka-kεk-ε tangó bii iwo ná sango l'enfant qui va tous les temps avec son père

c. Passé perfectif et parfait

lıkambo lı-ndó-as-e-ı awe ıso kombo líkambo lıcíke áwe lıyó tê? mote muná mokosálesı awe a njaa wato wolékí a sı bóú l'affaire que tu nous a dite pourquoi n'es-tu parti chez toi? l'arbre qui t'a sauvé de faim une pirogue qui est passé avec beaucoup de poissons

le léopard qui a pris la chèvre de swa ená esákí tába

maman

misoli miná mióli wamángúánú ekundu les civettes que vos frères ont

tuées hier

d. Passé imperfectif

wato wolékákí a sı bóú une pirogue qui passait avec

beaucoup de poissons

e. Futur

wuse wúnâ wokálúke mbái le jour où je naviguerai

Formes non indicatives

Les formes non indicatives sont l'optatif, l'hypothétique, l'impératif et.l'infinitif.

Optatif affirmatif

L'optatif affirmatif se compose d'un préfixe verbal bas, de la base verbale et d'une finale -e à morphotonème bas. Structure: B-BV-e.

Exemples:

a nóngo ate waíse makue ma ndáko dans le but qu'ils fixent les

pieux de la maison

donne-moi la canne à sucre que ndo-páke mbái mondei iláke

je mange

ıno ndo-pεkı ıso ndει toláke vous, donnez-nous des cannes à

> sucre que nous mangions viens que tu prennes

kε waéwésé ate wasúwe dɔgɔ va leur dire qu'ils soient

tranquilles

maya ılambε mopúte de l'eau que je prépare le rat yaka tok<u>é</u> a ndélo

viens que nous allions à la

clôture

wadee molého qu'ils cessent du bruit

Optatif négatif

yaka osáke

L'optatif négatif se compose d'un préfixe verbal également bas(?), de la post-initiale -*co*-, de la base verbale et d'une finale -*a* à morphotonème bas. Pour exprimer l'ordre au négatif (impératif négatif) on recourt à la même structure. Structure: B-*co*-BV-*a*

Exemples:

okébe ocóndingba ekimi tê que tu fasses attention que tu ne cognes un achoppement okébe ate ocókonje tê que tu fasses attention que tu ne te blesses ocódinda a líbulu tê que tu ne tombes pas dans une fosse ocóenda mónduka mo mángúwa ne regarde pas la nasse du frère

no ocćenda mínduka mi wamángwánú vous, ne regardez pas les nasses de vos compagnons

o-co-ndo-toba mbái $t\hat{\varepsilon}$ ne me bats pas

ocówátongo waningá wánú tê ne médisez pas de vos compagnons

Hypothétique

a. Réel

Le réel est rendu par une forme verbale constituée d'un préfixe verbal bas, de la base verbale, de la fréfinale -ak- et d'une finale -a à morphotonème bas. Structure: B-BV-ak-a

Exemples:

abandaka eembédi ó-ndó-ela mbái s'il commence à chanter que tu m'appelles maná ahəngəkə ó-ndó-susuwe si l'enfant s'éveille que tu me réveille okêke a mókonda okebe si tu vas en forêt que tu fasses attention

b. Irréel

L'irréel est principalement marqué par la copule qui sert de protase, traduisible par "si c'était que, si ce n'était que". L'apodose est le morphème *nda*. Les verbes eux-mêmes sont conjugués à une forme indicative.

ejê ate F andósombε mbáι tέ si F ne m'avait pas épousée

(achetée)

nda ocíndoene mbái tê vous ne m'auriez pas vue

ejê ıyéwea ate lıná lıbulu lì ná bólo si j'avais su que cet étang était

amer

nda ıcítuke mayá hána tê je n'y aurais pas puisé l'eau ejí ate ajâka mokonji mo pálánga s'il était un chef d'argent

nda a-wa-wóléi kókó il leur aurait tué des poules eji ate acójake wána wámu s'ils n'étaient pas de bons enfants

nda wamındelé waciwápéké mónana tê les blancs ne leur auraient

pas donné du sel

ejí ate wajáke wána wámu s'ils étaient de bons enfants

Impératif

L'impératif est une forme dépourvue de PV. Elle n'est donc constituée que de la base verbale et d'une finale -a. Si cependant la forme comporte un objet la finale est $-e \sim -i$. Structure: Ø-BV-a

Exemples:

awe leka liwosó! toi, passe devant!

cikaa wámú! reste bien!

laka éná emá!mange cette chose!enda límbusuregarde, voici l'étoffe!

no ema to-kό-asε líná líkambó vous, arrêtez-vous que nous vous

disions cette affaire! couche-toi sur le lit!

anga líko la mondéngbá!couche-toi sur le lit!mo anga líko la mundéngbá!vous, couchez-vous sur les nattes!

ndo-peke iso máyá! donne-nous de l'eau à boire!

to ndo-pekt tso kόkο vous, donnez-nous des cannes à sucre

ndo-pε mbái mókokɔdonne-moi une canne à sucre!ndo cika mbái mă ngongalaisse-moi un petit moment!

Infinitif

a. Infinitif simple

L'infinitif simple entre en classe 7 et il se constitue en plus du PV *e*-, de la base verbale et d'une finale -*t*. Mais l'infinitif comporte toujours l'extension applicative -*ed*- en contraste tonal avec la finale -*e*.

abandaka eembédi s'il commence à chanter

elakédimangerewotédiengendrerehonédicultiverekundédiappeleregoédimourirecinjédipousseresombédimarcher

b. Motionnel

Ventif

Cette forme est marquée par un formatif -ka-. Ce morphème n'est en fait que le verbe "aller". Il peut en outre ne pas figurer dans la forme motionnelle qui dans ce cas est un optatif ordinaire (mais la finale est $-\varepsilon$!).

yaka toke to-ká-end-a viens que nous allions voir

molí a-ka-úkání málemba la femme est allée chercher du manioc

woli wa-ka-úkáni málemba PL

o-ka-mo-huh-ow-e liposo sıkanâ? tu vas maintenant lui enlever

l'écorce?

a-já-e a-ndó-salis-ε iso 1-venir-OPT 1-1PL-aider-F nous

ajê andósalıse 150 qu'il vienne nous aider

yaka o-ndó-tene mbái monjíki viens couper pour moi une racine no yaka o-ndó-tene mbái minjíki vous, venez couper pour moi des

racines

yaka o-ndó-téhe ε? 1so viens nous enseigner

Comparer:

maná ahəngəkə lorsque l'enfant s'éveillera ó-ndo-susuwe nâ mbái que tu me réveilles et moi (aussi)

Itif

Le motionnel itif est une forme verbale qui est, comme l'impératif, dépourvue de préfixe verbal formel. Il comporte uniquement la base verbale et une finale $-\varepsilon$. Du point de vue de la syntaxe il se constate une structure intéressante lorsque la forme contient un préfixe objet: O(PO)+S+V+O. Structure: ka # O-BV- ε

Ø-ka # Ø-mo-ele sángúwa a-já-e 2SG-aller # 2SG-1-appeler.OPT ton:père 1-venir-F ka mó-ele ɛ? sángúwa ajɛ̂! va appeler ton père pour qu'il

vienne

ka ndó-tukε mbái mayá! va me puiser de l'eau!

ka ndó-sombɛ iso ikútu allez nous acheter des calebasses! ka ndó-sombɛ mbái ekútu va m'acheter une calebasse!

Copule affirmative

a. Présent

La copule affirmative au présent est constituée d'un préfixe verbal bas, de la base -*i* plus-*ná*.

que nous ne pouvons cependant pas isoler. Ainsi, existe-t-il une confusion entre le verbe "être" et le verbe "avoir" qui n'emploie parfois que les mêmes éléments, c'est-à-dire sans recourir au comitifif *a*.

o-na pele a-ína sango ó molí ó mbái 1-DEM mâle 1-COP parent 1.CON femme 1.CON moi ona pele aíná sango o molí ó mbái cet homme est parent de mon épouse

ıná pele waíná wasango wa wólí wá mbá PL

iso toiná wápalanga nous, nous sommes des jeunes

aíná a elembo il a (est avec) un arc

eíná wámu c'est bon

b. Passé perfectif

Le PV est ici également bas et le thème est - jaakı.

o-jaaakı a kelásı ená ekpú? étais-tu en classe ce matin?

1-jaak1 j'y étais

c. Passé imperfectif: B-jáká

iso tojáká walakisi êci mbála nous, nous étions enseignants

autrefois (une fois)

Copule négative

a. Présent: B-cí-ná

iso tociná wáto watete tê nous, nous ne sommes pas de

vieilles gens

mbókó nâ mbuli wacíná líbota tê l'antilope naine et l'antilope des

marais ne sont pas apparentées

Remarquons une confusion avec "avoir":

acíná emá $t\hat{\varepsilon}$ il n'a rien

tocíná emá tê nous n'avons rien

likei la kókó licíná wáámu tê l'oeuf de la poule n'est pas bon

b. Passé perfectif: B-cí-jaakı

ıcı́jaakı aná lıwoso je n'ai pas été ici auparavant

c. Passé imperfectif: B-1-jáká

wato watete wa-1-jáká a ngbengi e mokonji les vieilles gens n'étaient

pas

4.3. Eléments hors flexion

Les éléments hors flexion sont: la préposition, les conjonctions, les adverbes et les idéophones.

4.3.1. Préposition

N'existe que le relationnel général ou comitatif: a

a líbulu au puits

a sí bóú avec beaucoup de poissons

a ótánà la chassea pokwapendant le soira kelásnà l'écolea líbusúau flanca mónpendant le jour

a mósunduku au talon

akéa júmbu a límbulu il fait un nid avec une plume

aíná a elembo il a (est avec) un arc

akapeke étúmbu a wato wabé il donnera une punition aux

mauvaises gens

4.3.2. Conjonctions

Coordination:

- deux termes d'une même proposition: $na \sim n\hat{a}$

- deux propositions: simple, non observé; oppositive kası

mbókó nâ mbulı l'antilope naine et l'antilope des marais

óndosusuwε nâ mbái que tu me réveilles et moi (aussi)

1wo nâ sango eux (lui) et son père

so tojááká walakısı êcı mbála nous étions enseignants autrefois kası sıkanâ towóngó gála mais maintenant nous sommes

partis depuis

wakekı ekundu a ókıla ils sont allés hier à la chasse kası wacıole náma mais il n'ont pas tué de bêtes

Déclaration: ate (T)

okébe ate ocóndingba ekimi fais attention que ne cognes un

achoppement

ená esáleli ecíwonge ate oténe moté cet outil ne convient pas pour

que tu (on) coupes un arbre

okokí áte ondóbange tu peux m'insulter

wasengéli ate watúke elles doivent puiser, il faut qu'elles

puisent

oyakanese âte mopaya a-ko-peké mábende? crois-tu que l'étranger te

donneras des fers?

Condition

Il n'existe pas de morphème formel pour le réel. Quant à l'irréel la protase est la copule conjuguée *impersonnellement* suivie de la conjonction *ate* et l'apodose est *nda*.

okêke a mókonda okebe <u>ejí ate</u> ajâka mokonjı mo pálánga <u>nda</u> a-wa-wól-é-í kókó si tu vas en forêt que tu fasses attention s'il était un chef d'argent, riche il leur aurait tué des poules

4.3.3. Adverbes

Locatifs: one "là" et haná ~ aná (T) "ici"

o-ci-ndo- ε n ε mbái ana t $\hat{\varepsilon}$ tu ne m'aurais pas vue ici icijaaki aná liwoso t $\hat{\varepsilon}$ je n'ai pas été ici auparavant

icítuke mayá háná tê je n'y aurais *aná ekékí awe* lorsque tu allais

mbúa eálówé one ngambó e mayá il pleut là sur l'autre rive de la rivière

one akêké awε là οù tu vas

Locutions:

haná lisú chez nous one lisú chez nous

Remarquons: *lıyó* chez toi

Intensité: boú ou míngi (lingala)

awe o-wa-kumano wáto a boú tu provoques trop les gens misá mikéaka ndungu míngi le feu fait trop de fumée

aası mingı il a beau parler

boú est plutôt en fait serait un substantif cl.14.

wato wolékákı a sı bóú une pirogue qui passait avec

beaucoup de poissons

Temps: sika anâ "maintenant", sóyó "encore", gála "depuis"

mbái icocógwě sóyó tê je ne suis pas encore mort

kasi sika anâ towóngó gála mais maintenant nous sommes partis depuis

okamohuhowe líposo sika anâ? tu vas maintenant lui enlever

l'écorce?

Si "hier/demain" est exprimé par un substantif, *ekundu*, "aujourd'hui" se rend par l'expression *auná wuse*.

watóngí mabúlú auná wuse iteni móté móɛci kpó auná wuse aujourd'hui ils ont creusé des puits aujourd'hui moi, j'ai coupé un arbre dur

Interrogatifs: okayı ~ okaı "où?", nde " quel, quoi?"

odi éná kámba okayi?où as-tu obtenu cette ceinture?oná pele ajıı okayi?d'où vient cet homme?masúwa matálí okai?d'où vient le bateau?

a nongo e nde? pour quelle cause, pourquoi?

Plus fréquemment cependant, c'est le substantif grammaticalisé *kombo* "nom" qui sert à rendre "quel?"

kombo líkambo licíkeé awe liyó tê? quelle affaire, pourqoui n'es-tu

pas parti chez toi?

wakıo wakajê kombo wúsé? quel jour, quand viendront les alliés? masúwa makaje kombo ngónga? quelle heure, quand viendra le

bateau?

wayáje kombo líkambo? ils viennent pour quelle affaire?

que viennent-ils faire?

Négation: $t\hat{\varepsilon}$, d'origine lingala?

Les exemples abondent dans la conjugaison négative.

Manière: njɔnɔ́ "comme ceci", njɛ "comme cela"

haná lisú waása njonó, nje chez nous on parle comme ceci, comme cela

Degré: $m\varepsilon n\varepsilon$ (T)

 $mun \acute{a} mosala moicíwong \emph{e} m \acute{e} n \emph{e} t \acute{e}$ ce travail n'a pas tout à fait réussi

awe mené toi-même

Comparaison: locution kó nda

kó nda ndengé e-ka-ya-báláké awe mené tout comme tu t'aimes toi-

même

ayale kó nda maná elenge il pleure comme un enfant

4.3.4. Idéophones

Deux de ces éléments se trouvent dans les notes: *kpó* (idée de dureté) et *bu* (idée de totalité)

mbái iteni míté kpó ekundu j'ai coupé des arbres durs hier

mise bii tous les jours wato bii tout le monde

Références bibliographiques

Anonyme, 1938 [1943, 1947]: Lokele grammar, Ms., sl.

Bastin, Y., 1978: Les langues bantoues. Dans D. Barreteau (sous la direction de). *Inventaire des études linguistiques sur l'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar*, pp. 123-185. Paris: Conseil International de la langue française.

Carrington, J. F, 1972: Esquisse d'une grammaire lokele, Ms., Yakusu.

_ 1943: The tonal structure of Kele (Lokele). African Studies 4(2): 193-209.

De Boeck, Louis B., 1951: La tonalité des parlers du nord-oeust du Congo. *Bulletin de l'Institut Royal Colonial Belge* 22:900-919.

De Saint Moulin, Léon, 1998: Conscience nationale et identités ethniques, contribution à une culture de paix. *Congo-Afrique* 330: 587-630.

Ebemo, M., 1971: Esquisse de grammaire mbudza, Mém., UNAZA/Kinshasa.

Elenga Litebu On'Omandola, 1983-84: Esquisse morpho-syntaxique de quelques anthroponymes budza, Travail de fin d'études, ISP/Mbandaka.

Guthrie, Malcolm, 1970: Comparative Bantu: an introduction to the comparative linguistics and prehistory of the Bantu languages, t.3. Fernborough: Gregg.

Institut National de la Statistique, 1992: Totaux définitifs, Groupements/Quartiers, Volume I: Kinshasa, Bas-Zaïre, Bandundu, Equateur, Haut-Zaïre. Kinshasa.

Kabemba M., 1980: Etude confrontative du système dérivationnel en ebudza et en français, Mém., IPN/Kinshasa.

- Motingea Mangulu, 1995: Esquisse de l'ebango: langue bantoue du groupe C.40. Afrikanistische Arbeitspapiere 41:5-49.
 - ______1996a: Etude comparative des langues ngiri de l'entre Ubangi-Zaïre. (CNWS Publications, 43.) Leiden: Research School CNWS.
- ______1996b: Eléments de grammaire mabale (bantou C.30). Sur la base des textes de J. Tanghe. *Afrika und Übersee* 79: 203-58.
- ______2001: Notes sur la langue des Genja (Bantou C40). Afrika und Übersee 84:101-
- _____2002a: Esquisse de l'egbuta, une langue en passe d'extinction au nord du Congo-Kinshasa. Ms., Bayreuth.
 - 2002b: Deux spécimens de langues bantoues du plateau de l'Uele. Ms., Bayreuth.
- Pasika Mangbau, 1981-82: Le système des formes verbales négatives en langue ebudza: cas de l'ebudza de Mondzamboli, Travail de fin d'études, ISP/Mbandaka.
- Rommes, M., 1951: La situation linguistique dans les vicariats de Stanleyville et de Wamba. *Kongo Overzee* 17: 240-249.
- Toronzoni Ngama-N., 1985: Description du bomboma: langue bantoue de la zone C. Mém.,. Université Libre de Bruxelles.
- Toulmond, Léon, 1937: Essai de grammaire d'ebudja. Congo 2:361-376, 481-525.
- Van Bulck, G. et P. Hackett, 1956: Report of eastern team: Oubangi to Nile. Dans *Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland*, t. 1, pp.63-122. London: Oxford University Press for International African Institute.
- Wolombi Monga Mpange, 1996: Intégration phonétique des noms propres en ebudza. Annales de l'ISP/Mbandaka 16(B):209-228.

NOTE SUR LA LITTERATURE ECRITE EN LANGUES CONGOLAISES

Résumé

La littérature africaine écrite, est dans son expression exophone - anglais, français, portugais - la plus connue du public lettré. Cependant, on ne peut oublier les controverses déjà anciennes sur le statut de cette forme littéraire, liées à la *littérarité* et *l'africanité*: usage de l'écriture, origine raciale de l'auteur, langue d'expression, référent culturel, mise en forme, etc. L'auteur prend en considération les textes en kikongo et en ciluba.

Mots-clés: littérature africaine écrite; littérarité; l'africanité; kikongo; ciluba

Summary

The African literature that is best known to the public is the one written in exogenous languages such as English, French and Portuguese. However, one cannot avoid the old controversy on the status of this literary from and on the issues of *literarism* and *africanism*, more in particular the questions of the use of the written medium, the authors racial origin, the language of literary expression, the cultural references, the 'formation' of the literature, etc. The author of this article discusses both Kikongo and Cilubà literary texts.

Keywords: African literature; literarity; africanity; kikongo; ciluba

Introduction

L'Afrique d'hier n'est pas celle d'aujourd'hui. Les profondes mutations qu'elle a subies au cours de son histoire du fait de ses contacts avec l'Occident et le monde arabe l'ont profondément affectée et transformé ses traditions littéraires qui se présentent désormais sous deux formes, orale et écrite.

La première, mieux connue sous le nom de littérature orale demeure à ce jour la plus vécue et la plus socialement intégrée dans la population, en majorité paysanne et peu alphabétisée qui trouve encore dans cette forme d'art le moyen de satisfaire ses besoins fondamentaux, entre autres par :

- les proverbes, code de morale et de sagesse pratique, sentences normatives et partenaires obligés de la langue parlée qui permettent aux interlocuteurs de se comprendre en peu de mots ;
- les devinettes, les contes et d'autres récits populaires qui, outre leur fonction récréative reconnue, assurent une certaine éducation et à travers l'acte performanciel, transportent les membres du groupe dans une communion de cœur grâce aux idéaux qu'ils véhiculent et à l'atmosphère quasi rituelle de leur production ;
- la poésie de louange qui suscite des émotions esthétiques et fait participer ceux qui l'écoutent aux faits et gestes de leurs ancêtres ;
- les chansons traditionnelles et modernes, souvent associées à la danse et considérées comme l'une des principales formes de divertissement et comme moyen d'expression qu'a le peuple de dire ce qu'il pense de la vie en général et de la gestion des hommes et des institutions.

Quant à la forme écrite dite littérature africaine moderne ou littérature africaine écrite, elle est née des contacts entre les civilisations arabe, occidentale et africaine et s'exprime en langues européennes et africaines. Actuellement, elle est, dans son expression exophone - anglais, français, portugais - certainement la plus développée et la plus connue du public lettré, aussi bien en Afrique qu'à l'étranger. Cependant, cela ne doit pas faire oublier les controverses déjà anciennes mais toujours actuelles sur le statut de cette forme littéraire, controverses dues, notamment, à la diversité des textes qui la constituent et aussi à l'irréductibilité des opinions sur ce qui, en cette matière, fonde la littérarité et l'africanité : usage de l'écriture, origine raciale de l'auteur, langue d'expression, référent culturel, mise en forme, etc. En effet, si l'accord semble s'être fait sur la plupart de ces critères, deux d'entre eux continuent néanmoins à diviser les critiques, à savoir, la diversité des textes constitutifs de cette littérature et ses langues d'expression.

1. Diversité de textes

Sous le nom de "littérature africaine écrite", on classe indistinctement des textes dont l'africanité comme le degré de littérarisation, c'est-à-dire d'intégration au domaine des Lettres ou d'accès au statut de "chose" littéraire (Giard, 14) sont loin d'être les mêmes. En effet, sous cette dénomination, on retrouve, selon les auteurs, les textes suivants :

1° les textes littéraires traditionnels - contes, proverbes, devinettes, poèmes, récits épiques, etc - transcrits mot à mot à des fins de conservation ou d'analyses scientifiques. Cependant, quoique portés à l'écrit, ces textes relèvent de l'oralité qui reste leur mode de fonctionnement principal. Leur statut est donc celui de textes oraux transcrits, c'est-à-dire notés ou traduits en lettres (Giard, 14) ou de style oral mis par écrit, scriptionné comme dirait M. Jousse et qui, malgré tout, continuent de circuler, mieux, d'être appréhendés plus par le moyen de la bouche et de l'oreille que par l'écrit. En conséquence, ils demeurent des textes oraux du fait qu'ils sont encore composés et transmis par la voie orale, comme le confirme le médiéviste P. Zumthor : "La fixation par écrit de récits ou de poèmes jusqu'alors de pure tradition orale ne met pas nécessairement fin à celle-ci, un dédoublement se produit : désormais on possède un texte de référence, apte à engendrer une littérature, et parfois sans contact avec lui, la série continue des versions orales qui se succèdent dans le temps" (Zumthor, 37).

2° les contes et autres récits narratifs rédigés sur commande en langues africaines ou européennes, d'après la méthode dite "enquête scolaire" par des élèves, des enseignants ou d'autres personnes sachant lire et écrire. Se présentant généralement comme de simples relations de faits, des résumés d'intrigues sans préoccupations artistiques évidentes, ces textes dits restitués posent toujours un problème : leur statut littéraire reste discutable car ils semblent se situer entre le texte oral et le texte littéraire proprement dit.

3° les textes écrits en langues européennes ou africaines par des africains ou quelquefois par des européens sur le modèle des catégories littéraires occidentales - roman, nouvelle, théâtre, poésie, essai - et dans lesquels on reconnaît un effort réel de création marqué par une certaine originalité, c'est-à-dire une manière personnelle de traiter les thèmes et les techniques de l'écriture, ceux-ci pouvant être puisés aussi bien dans le patrimoine traditionnel que dans les faits nouveaux de notre civilisation. Il s'agit donc, comme l'a noté G. Vajda, de "l'adoption de nouveaux genres littéraires" (Vajda, 9), quelle que soit la langue utilisée. Dans le cas des contes par exemple, cet effort de création donne lieu aux textes dits littérarisés, également appelés contes d'auteur ou contes littérarisés définis comme "l'adaptation littéraire d'un conte oral" ou "l'élaboration savante des contes de voie orale" (Soriano, in Giard, 15). Dans ce cadre, Soundjata ou l'épopée mandingue de D. T. Niane, Les contes d'Amadou Koumba et les Nouveaux Contes d'Amadou Koumba de Birago Diop, Le Pagne Noir de B. Dadié, Lenga de C. Faïk - Nzuji Madiya et Quand les Nuages avaient soif de P. Mushiete se présentent, à mon avis, comme des exemples réussis de littérarisation en français des récits traditionnels africains. Au sujet de l'art de l'auteur des *Contes et Lavanes* par exemple, le célèbre "enfant de Joal" écrit : "Or donc, Birago Diop ne prétend pas faire oeuvre originale: il se veut disciple du griot Amadou, fils de Koumba, dont il se contenterait de traduire les *dits*. Mais on le devine, c'est par modestie. Car Birago Diop ne se contente pas du mot à mot. Il a vécu, comme seuls savent le faire des auditeurs négro-africains, les récits du griot, il les a repensés et écrits en artiste nègre et français en même temps, se souvenant que "traduttore traditore". C'est la substance et la sève mêmes du récit négro-africain qu'il nous livre dans *les Contes* et *les Nouveaux Contes d'Amadou Koumba* : leur vision en profondeur du monde et leur art" (Senghor, 7).

4° les traductions en langues africaines d'œuvres littéraires originairement écrites en langues étrangères dont l'intégration à la littérature africaine est contestable. En effet, si la langue d'expression est un critère déterminant dans l'identification d'une littérature donnée, celui-ci exige d'être complété par un autre, tout aussi important, d'ordre culturel, qui est le contenu de l'œuvre dans ses rapports avec la réalité locale ou plus exactement ici, le degré de son enracinement dans la culture africaine. On l'a encore bien souligné il y a peu : "le caractère national d'une littérature, c'est surtout le contenu des consciences, les aspects de psychologie (...) c'est cela qui fait qu'une littérature appartient ou reflète la vie de tel ou tel autre peuple. Ainsi, de ce point de vue, la littérature cubaine par exemple, bien qu'elle utilise la langue espagnole, garde son caractère national, et il est différent du caractère national espagnol parce que chargé du contenu humain propre au peuple cubain" (Tati-Loutard, in Bemba, 72). Il devient excessif, par conséquent, de faire ressortir à la littérature africaine, comme le font certains auteurs, des textes qui véhiculent des expériences qui n'ont rien de commun avec les realia de notre continent. A ce sujet, l'histoire de la littérature nous donne un bel exemple : Tolstoi, Kafka, Shakespeare, Dante, Goethe, Hemingway et bien d'autres dont les oeuvres sont aujourd'hui connues et appréciées par le public francophone, ont-ils jamais fait partie de la littérature française ? Aussi Julius Caesar dont il existe une excellente traduction swahili de feu Mwalimu J. Nyerere comme Robinson Crusoe ou Le Voyage du Pèlerin, titre français de The Pilgrim's Progress de J. Bunyan au sujet duquel le professeur belge A. Gérard a dit qu''il servit de modèle aux premiers écrivains vernaculaires dans tous les pays africains d'évangélisation protestante" (Gérard, 272) restent-ils sans conteste des oeuvres littéraires anglaises.

En conclusion sur le degré de littérarisation des divers textes considérés, il y a lieu de dire, à la lumière de ce qui précède, que seuls les textes de la troisième catégorie peuvent être considérés comme relevant de la "littérature africaine moderne", les autres catégories - textes transcrits, restitués et traduits étant des formes apparentées dont l'autonomie de statut a été démontrée. Il s'agit donc pour l'Afrique, d'une catégorie reconnue par maints auteurs, tels P. Alexandre qui les nomme textes littéraires modernes écrits à distinguer des textes traditionnels transcrits et des textes oraux enregistrés (Alexandre, 103) et M. Jousse qui parle pour sa part de textes écrits réservés à la lecture silencieuse, à ne pas confondre avec les textes strictement oraux qui sont faits en vue d'être appréhendés à travers une relation de locuteur à auditeur, ni avec ceux qui, se situant entre ces deux extrêmes, sont les textes oraux mis par écrit comme l'Odysée ou une épopée du royaume de Ségu" (Jousse in Houis, 46).

2. Langue d'expression

Des divers critères d'identification de la littérature africaine écrite, le critère linguistique est celui qui, comparativement à tous les autres, continue à diviser les critiques. En effet, comme le signale M. Ngalasso, il s'agit d'une question relativement ancienne qui n'a rien perdu de son actualité : "On voit bien que le débat est d'importance et qu'à la question : quelles langues pour les littératures nationales ? La réponse ne peut se satisfaire ni de raccourcis simples et simplistes fondés sur de fausses évidences ni de détours démagogiques et obscurantistes. Malheureusement, pour des raisons qui tiennent en grande partie à l'extraversion de la littérature africaine écrite, ce débat nécessaire est trop souvent escamoté, en particulier dans les milieux francophones. Cependant, il n'y a pas une seule rencontre sur les problèmes littéraires africains ; il n'y a pas une seule interview d'auteur africain où la question ne revienne, lancinante et comme un leitmotiv. Ce qui témoigne, si besoin était, de l'extrême urgence qu'il y a à apporter des réponses claires et satisfaisantes" (Ngalasso, 19).

Partant du principe selon lequel la langue, en tant qu'instrument de communication est le facteur par excellence de l'identité culturelle et la marque d'originalité de chaque peuple ¹, des critiques littéraires à la tête

¹ Feu Cheik Anta Diop dit que l'identité culturelle est liée à trois facteurs-historique, psychologique et linguistique et pour souligner le caractère déterminant du dernier facteur, il cite ce propos de Montesquieu : "tant qu'un peuple vaincu n'a pas perdu sa langue, il peut garder l'espoir" (Diop, 275).

desquels se trouve le kenyan Ngugi wa Tchiong'o estiment que "le fait d'utiliser une langue d'emprunt pour exprimer sa propre culture aboutit non seulement à une transformation du message mais à une véritable trahison" (Chevrier, 208). Par conséquent, la littérature africaine doit être écrite en langues africaines, agir autrement c'est perpétuer l'impérialisme, le néocolonialisme, l'aliénation culturelle ainsi que l'affirme le plus célèbre des écrivains est-africains qui, dès 1977, joignant le geste à la parole, décida de ne plus écrire qu'en kiwahili ou en kikuyu, sa langue maternelle ². Estimant par ailleurs qu'"écrire en langues étrangères sépare l'âme du corps", Ngugi wa Tchiong'o plaide pour les langues africaines considérées par lui comme "le principal instrument de l'alliance des classes, l'agent de la rupture révolutionnaire avec le néo-colonialisme" (Ngugi, 4). A ce sujet il écrit, concernant son pays : "ce qui a été produit jusqu'ici par les écrivains kenyans en anglais n'est pas du tout de la littérature africaine. C'est de la littérature afro-saxonne qui fait partie de l'ensemble littéraire produit par les écrivains africains de langues étrangères comme le français, le portugais, l'italien, l'espagnol et que l'on devrait nommer, avec plus d'exactitude, la littérature afro-européenne. La littérature kenyane ne peut tirer sa force et sa sève que de l'utilisation des riches traditions nationales issues de la culture et de l'histoire véhiculées par les langues de toutes les nationalités kenyanes. En d'autres termes, la littérature kenyane ne peut grandir et se développer qu'en allant chercher ses racines dans les richesses des langues, des cultures et de l'histoire des masses paysannes du Kenya qui forment la classe majoritaire dans chacune des multiples nationalités du Kenya" (Ngugi in Tidjani-Serpos, $14).^{3}$

D'autres critiques par contre, prenant le prétexte du pragmatisme, du métissage culturel ainsi que de la multiplicité des langues en Afrique, clament leur préférence aux langues européennes, supposées plus aptes à traduire leurs sensibilités et à assurer la communication avec un public plus large. De ce nombre figure le nigérian Chinua Achebe qui s'en explique sans détour : " D'ailleurs que personne ne se trompe : nous utilisons l'anglais car nous avons l'intention d'en faire un usage inhabituel (...) il y a des tas de

-

² Les livres écrits en kikuyu sont Ngaahika Ndeenda (Je me marierai quand je voudrai, théâtre), Caitaani mutharabaini (Le diable sur la croix, roman), Maitu Njugira (Mère chante pour moi, drame musical), etc.

³ Dans un article consacré autrefois à la négritude, (Physionomie de la négritude, *Etudes Congolaises*, 5 (1967), 1 − 13), V.Y. Mudimbe signale que la question de la langue d'expression constituait déjà un problème pour les pionniers comme L.S. Senghor, A. Memmi et Cheik Anta Diop, ce dernier voyant un paradoxe et même une négation de la littérature africaine dans l'utilisation des langues étrangères.

langues que j'aimerais apprendre si c'était possible. Mais où vais-je trouver le temps d'apprendre la demi-douzaine environ de langues nigerianes qui peuvent servir de support à une littérature ? J'ai bien peur que cela ne soit pas possible. Ces langues se devront de se développer comme affluents et aller grossir la langue centrale parlée sur le plan national. Et aujourd'hui, pour le meilleur ou pour le pire, cette langue centrale est l'anglais. Demain, il se peut que ce soit une autre, bien que, j'en doute très fort " (Achebe, in Tidjani - Serpos, 13).

Actuellement, contre l'extrémisme des uns et des autres, des voix s'élèvent pour défendre le développement et la promotion de l'une et l'autre expression littéraire, estimant, tel P. Ngandu Nkashama, que l'une ne devrait pas s'épanouir sur la tombe de l'autre : "deux cultures coexistent en Afrique ... le devoir de l'intellectuel africain est de reconnaître ce fait, de faire en sorte que l'une ne soit pas dominatrice et l'autre dominée... Et donc, de favoriser le développement harmonieux des deux littératures " (Ngandu, 28).

Cependant, quoique antérieure à la littérature en langues européennes ⁴, la littérature écrite en langues africaines vit encore malheureusement à l'ombre de la première du fait entre autres, des inévitables "barrières du langage" (Boldizsar, 122) dont souffrent les langues de moindre cours ⁵ et aussi des préjugés et du mépris qui entourent ces langues ainsi que les littératures qu'elles portent. Les propos suivants de l'historien français R. Cornevin, Président de l'Association des Ecrivains de Langue Française (ADELF) sont révélateurs de cet état d'esprit : "La littérature dans les langues africaines, c'est la rigolade. Elle ne peut être qu'une littérature subalterne ... je dis cela parce que jusqu'à présent, là où existe une littérature en langues africaines, c'est dans les pays colonialistes, comme l'Afrique du Sud. Et cette littérature n'a guère dépassé les poèmes, contes. En réalité, les Blancs scolarisent les Noirs dans leurs langues pour les maintenir dans l'ignorance. Notre Association lutte contre les publications en langues africaines" (Cornevin, in Ngalasso, 17). V.Y. Mudimbe ne la traitait pas autrement, voici quelques années : "C'est aussi ce statut que parait avoir la littérature moderne en langues africaines. Malgré sa singularité, son importance et sa diversité, elle est généralement associée à la littérature orale

-

⁴ Le premier texte littéraire en langue africaine daterait du 10^è siècle et aurait été écrit en kiswahili à Pate (Kenya)

kiswahili, à Pate (Kenya).

⁵ L'expression désigne par euphémisme, dans la terminologie du Pen Club International, les langues de petite extension.

et de ce fait, techniquement en tout cas, ressortit au folklorisme " (Mudimbe, b - 139).

Le but de cette note est de donner un aperçu de la littérature écrite en langues congolaises, puisqu'elle existe, quoique peu ou pas du tout connue, en vue de la faire connaître à ceux pour qui, hélas, l'expression littérature congolaise moderne est devenue synonyme de littérature en langue française et corriger ainsi la fausse image qu'on a de la littérature congolaise en général, aujourd'hui réduite malheureusement à celle d'expression française. En effet, par rapport aux autres pays de l'Afrique centrale où la littérature en langues locales est quasi inexistante, la République Démocratique du Congo fait exception avec deux de ses langues, le ciluba et le kikongo, dont la contribution à l'édification de la littérature écrite mérite d'être notée.

3. Littérature luba

Cette littérature doit sa naissance et son développement au dynamisme des nombreux locuteurs de la langue luba qui, l'ayant en propre comme langue maternelle à la différence de ceux des trois autres langues nationales (swahili, lingala, munukutuba), l'ont assez tôt portée au rang des langues écrites. A cela il convient d'ajouter l'action des missionnaires catholiques et protestants dont les périodiques d'information générale créés pour promouvoir l'évangélisation du Kasayi ont servi et servent encore d'organe d'expression aux différentes générations des écrivains de cette langue. Il s'agit de Nkuruse, fondé en 1914 à Mikalayi par les prêtres catholiques ; il paraîtra sans interruption jusqu'en 1970 pour renaître en 1971, après avoir été frappé d'interdiction par le gouvernement, sous les noms de Kasayi Wetu et Tekemenayi, sa dénomination actuelle. Le périodique d'obédience protestante - Lumu lua Bena Kasai - fondé en 1919 par l'American Presbyterian Congo Mission (APCM), paraîtra jusqu'en 1957 pour être remplacé, après l'indépendance, par Sankai, puis Tuyaya Kunyi, disparus tous deux depuis quelques années. C'est dans ces journaux donc, entièrement rédigés en ciluba que vont être publiés une bonne partie des textes littéraires modernes de cette langue, à savoir les poèmes et les contes.

Commençons par le dernier genre littéraire pour dire que ces textes sont généralement écrits à des fins prosélytiques dans la mesure où leurs auteurs, catholiques ou protestants, les concluent toujours par des leçons de morale chrétienne, appuyées par des références bibliques, en plus du fait que les personnages dramatiques habituels incarnent désormais soit Dieu, les

anges ou "les enfants de lumière", soit Satan, les anges déchus ou "les enfants des ténèbres". Quant aux poèmes qui constituent la majeure partie de la production littéraire de cette langue, ils sont, comme les contes, l'œuvre des hommes d'église, des élèves ou des enseignants. Selon une étude récente consacrée à ce genre ⁶, les centres d'intérêt de la poésie luba moderne sont Dieu, l'homme et la nature autour desquels gravitent les principaux thèmes développés, notamment :

- la solidarité entre frères et particulièrement entre les différents peuples du Kasayi;
- la beauté de la nature en tant que création divine;
- la louange de Dieu, de la Sainte Vierge, des prêtres et de la femme mariée ;
- l'exaltation du métier d'enseignant, du travail des champs et de la langue luba;
- la mort comme phénomène inéluctable;
- la célébration de l'amitié, de l'indépendance du pays et de la monnaie, etc.

La forme de ces poèmes dont les auteurs sont trop nombreux pour être cités ici rappelle celle de la poésie orale de cette langue, dominée par le parallélisme tonal, procédé fondateur de bien des genres de cette littérature. Cependant, l'usage abondant des métaphores, des locutions sentencieuses, des devinettes tonales et des formules épithétiques de louange peut dérouter le lecteur non averti qui risque de se croire devant des textes oraux transcrits alors qu'il s'agit bien de la littérature écrite, c'est-à-dire composée with pen in hand, comme aimait la définir feu W. Bascom. La raison en est que pour les poètes luba modernes, le succès de leurs textes auprès des lecteurs passe par le recours aux techniques littéraires orales, une pratique qui a fait ses preuves chez les écrivains sud-africains.

Les premiers poèmes connus de la langue luba datent de 1914, ils auraient été écrits par le père E. De Boeck Pro-Praef, Vicaire apostolique du Kasayi ; alors responsable de *Nkuruse*. Depuis lors, beaucoup d'autres textes ont été publiés par les lubaphones mais leur longueur ne dépasse guère 50 vers. C'est à partir de 1960 seulement que l'on va assister à la parution de poèmes plus longs dont on peut retenir , à titre d'exemple :

- Diyuki dia Tatu Kamuleta ne Tatu Kamilomba (Entretien entre M. Kamuleta et M. Kamilomba), écrit en mars 1960 par P. Mulanda, un dialogue en 85 vers entre deux chefs de famille qui déplorent l'attitude peu

⁶ Kambulu Ng., Poésie écrite luba. Esquisse thématique, Mémoire de licence en Pédagogie Appliquée (Français), ISP - Kananga, 1990.

responsable des jeunes filles d'aujourd'hui dont les exigences vestimentaires, dictées par le mimétisme, ne tiennent pas compte des capacités financières de leurs parents et font fi de la sagesse ancestrale distillée par les proverbes et qui enseigne qu'en matière de possession de biens, il faut savoir s'accommoder de ce qu'on a, ne pas envier le bonheur des autres et attendre son jour ;

- Lufu lwa Mwena Nkristo wa Dilambu (La mort d'un vrai chrétien), un texte de 125 vers du père franciscain F.M. Lufuluabo, publié en 1965, dans lequel il retrace les heures ultimes de la vie de P. Lwabeya, son ami, marquées par l'administration de l'extrême-onction, les dernières volontés du mourant à sa famille et sa prière d'intercession à la Sainte Vierge.

La fin des années 70 va être plus décisive pour l'histoire de la poésie luba, avec la publication de recueils plus ou moins importants par :

- B. Makolo Muswaswa, auteur de Kanyi Kalambo (Mon offrande) et Munanga Wanyi (Mon bien-aimé), publiés respectivement en 1979 et 1990 ⁷. Le premier est un long texte de 529 vers tandis que le deuxième est composé de 26 poèmes dont le premier, écrit dans le style des panégyriques luba, est un hommage aux grands-parents de l'auteur de qui il a appris le ciluba alors que celui qui clôture le livre est une sorte de poème élégiaque dédié à Kadima Kamuleta, son ancien professeur de linguistique, décédé tragiquement en 1988. Le reste des poèmes, en fait la partie la plus importante d'où est puisé le titre du livre est un cri de douleur d'une femme dont le mari parti aux études en Europe lui en est revenu mort! Mais le poème n'est pas que cela : il est aussi le lieu où le mari fait état de sa déception face à la dépravation des moeurs et l'individualisme des européens comme aussi de son admiration devant les merveilles que représentent le développement technique et scientifique du Vieux Monde. A travers l'ensemble de ces textes, l'auteur, professeur à l'Université de Kinshasa, lance un appel aux lecteurs pour la transformation totale de l'homme au niveau individuel, familial et national par la vie de communion avec Dieu, la pratique de l'amour et la solidarité!

- Th. Ngoy Tshikangu, auteur de *Kasai wa Balengela*, (Kasai pays de hommes de bien), *Zaïre Wetu* (Zaire notre pays) et *Bawulayi Matshi* (Soyez attentifs)⁸ trois recueils dans lequels il chante le Congo alors Zaïre et

⁸ Ngoy Tshikangu, T., - Kasayi wa Balengela, Ed. Tigres Noirs, Kinshasa, 1986; - Zaïre Wetu, Ed. Tigres Noirs, Kinshasa, 1990; - Bawalayi Matshi, Tigres Noirs, Kinshasa, 1994.

⁷ Kanyi kalambo, ISP - Kananga, 1979; - Munanga Wanyi, Ed. Mwanza Nkongolo, Kinshasa, 1990. Ce livre a été traduit en français et publié aux mêmes éditions sous le titre de Mon bien-aimé par Mukash Kalel et Kashale Mwepu, de l'Université de Kinshasa.

le Kasayi à travers ses valeureux fils et les richesses naturelles dont ces deux entités regorgent. Dans le dernier livre écrit particulièrement en pleine renaissance du multipartisme au Zaïre, l'auteur invite les Kasaiens à plus de solidarité et de prise de conscience qui devraient conduire à la reconstitution de l'ancienne province du Kasayi.

- D. Kapajika Kamudimba, poète oral converti à l'écriture, auteur de *Kanyingela* (Amertume), un recueil de poèmes publié à titre posthume en 1994 à Kananga ⁹. Il s'agit d'un autre cri de coeur où l'auteur, hanté par l'idée de la mort, parle de l'homme en général, de lui-même, de ses rapports tendus avec les membres de sa famille, de la vie politique du pays, bref, à travers tout cela, de la société congolaise d'hier et d'aujourd'hui dont il dénonce les maux.
- Kaa Mukusu, pseudonyme de l'auteur de cet article, qui a écrit *Wanyi Mulunda* (Mon ami bien-aimé), une élégie de 259 vers, inspirée par le décès inopiné de Ch. Bopey, un jeune de son église et dont un extrait a paru dans *Tekemenayi* d'octobre 2000. Il y parle du défunt et de l'origine obscure de sa mort, dénonce sans ménagement la conduite peu exemplaire des kinoises et kinois sur le lieu mortuaire et invite les jeunes à tirer la leçon de cette circonstance tragique pour être prêts à rencontrer le Seigneur.

Pour illustrer la variété de cette forme littéraire dont l'importance a été telle qu'elle a servi et sert encore de textes de référence aux différents manuels du ciluba à l'école primaire, je propose les deux poèmes ci-dessous écrits en 1959 et 1970 respectivement par B. Mundeke et H. Tshipamba Ntumba : le premier est un des innombrables hymnes à la langue luba tandis que le deuxième est une célébration, parmi d'autres, de la profession d'enseignant, autrefois honorée, aujourd'hui foulée aux pieds:

Mwena Kàsaì; Cilubà mwakulu wèl Kasaiens le ciluba est votre langue

Wetù udi pààpa udi apa Cilubà mmwakù mulenga Ukupèèshìlè Nzambì mu byanza Wà kudìtemba naawu ku bantu!

Kàdi ambà tung ! Wêwe mukùlw'a diitu Musonge byondò mupeyè madimba Kùciyi wela naabyò miyenga Bien-aimé frère qui habites ici ou là Le ciluba est une langue merveilleuse Que Dieu t'a donnée en partage Et dont tu peux t'enorgueillir!

Mais dis donc! Toi l'aîné du village Qui as taillé xylophones et tambours Tu ne joues plus de rythmes agréables Pour nous servir d'exemple!

273

_

⁹ Kapajika, K., Kanyingela, Impimerie de Katoka, Kananga, 1994. Une traduction française annotée de ce texte, réalisée par l'auteur de ces lignes est en voie de publication à l'Agence intergouvernementale de la Francophonie.

Bwà twàmòna mwà kukulonda!

Ukaadi mudîtwe mu yà bendê wakula Mulekèle wà kwimba naawù tusambo Wà kwibidijà naawù bitenda!

Cilubà wa kutwà nendè mimwemwe Mwîmpè wa mu Kàsai kasanga Wakufùnda ne mu mbwebwe Nè ùcìmanyè wasànguluka Wàlonda naacyò milenga Cilubà ngwa mu Kàsai kasanga! (Nkuruse, n° 12, 1959) Que t'arrive-t-il donc? En faveur des langues étrangères Tu as abandonné celle de tes poètes Qui peut t'aider à instruire les jeunes!

Le ciluba est une langue qui fait sourire C'est la belle langue du Kasai dans son ensemble Qui s'écrit même sur des pierres! Celui qui la connaît s'en félicite Par elle il dit des anecdotes ... Le ciluba est la langue du Kasai dans son ensemble!

Mudimu wànyi wà bulongeshi

Balongeshi naanyì wa yàyà Anjì elààyi menji Mmudimu kaayì mukwàbò Mutàmbe wètw'ewewu Utùpaapà nè bansantu Baludiki bà musòkò Bafùndi nè bantooyi!

Même musòmbe kwètu Mufùki è kungamba Nangà bantu bàànyì Ubamanyishe maalu Baledi bàdi pààbò Baswìke àmu mooyo Bwa bâna bàmanyè mukàndà Ne tùpeeshè mulongeshi Yêye ngumwènè dìpàndà Kudyèlayè mu cyalu!

Mulongeshi mpenyì pawàyà Kabàyi bàkunanga Myoyo yà manza tèntè Kabàyi mwà kukwela Ewu taatù uwàmònà Mulongeshi wetù mooy'awu Ewu maamù uwàpìtà Mulongeshi kwàta mooyo Amu nànku matùku ônso Mu bupòle nè mimwemwe!

Mon métier d'enseignant

Chers collègues enseignants Réfléchissez un peu Quel autre métier au monde Dépasserait le nôtre Qui produit les saints Les dirigeants de ce monde Les reporters et les écrivains!

J'étais dans mon village Quand le Créateur m'a dit : Aime ton prochain Apprends-lui à vivre ; Les parents quant à eux Semblent déterminés A faire instruire leurs enfants Et demandent un enseignant Qui conquit la liberté Et nous l'apporta!

Où passerais-tu maître
Sans te faire apprécier
Ni recevoir les salutations
Chaleureuses et empressées:
Tel père que tu croises
Te dit "bonjour bien-aimé maître"
Telle mère que tu rencontres
Te serre ses tendres mains
Ainsi donc tous les jours
Dans la paix et le sourire!

Balongeshi naanyì wa yàyà Kolàày"àmu mooyo Bwà mudimu wà mukàndà Tucìdi àmu twenza Pààtutondàwu byètù Kushìy 'âmu mwaba Batwàkalongesh'àbo byàbò Ne bàlwe bàlwe kwenza! Chers collègues enseignants Soyons pleins de courage Continuons à exercer Notre métier d'enseignant Quand nous en aurons marre Nous céderons la place A nos anciens élèves Qui prendront la relève!

Outre la poésie et le conte, les autres genres littéraires développés en ciluba sont :

1° le théâtre, avec J. Lomboto dont la pièce - *Mfumu wa bakaji dikumi* (Le chef marié à dix femmes) - fut interprété en avril 1950 à Kabinda par le Cercle Ryckmans. Infirmier de son état, cet auteur avait obtenu quelque temps auparavant, le premier prix du concours organisé par la *Voix du Congolais* en 1948 pour son conte d'inspiration traditionnelle *Elalanga* (Amoureux perdu) mais dont les lauréats ne furent connus qu'en 1950 (Kadima - Nzuji, 176), G. Mbayi et Z. Nkongolo, auteurs respectifs de *Tshilembele wa Tshimwenena* pale (Tshilembele le clairvoyant) et *Kashingu Kakuna nsanga*, primés également en 1948 (Kadima-Nzuji, 179).

2° l'essai, représenté par les oeuvres des écrivains suivants :

- G. Luntumbwe, ambassadeur honoraire, fervent défenseur du ciluba qu'il désigne par le nom de *cinkole* ou langue des descendants de Nkole, ancêtre mythique des populations luba du Katanga et du Kasayi, auteur de nombreux poèmes et d'un essai sociologique *Ngalula Citelu* (Ngalula femme modèle) écrit en 1962 et d'un traité d'histoire et des traditions orales des Beena Luluwa sous le titre de *Bulondi kale* réalisé en 1959.
- A. Mabika Kalanda, décédé en 1995, auteur de *Tabalayi bana betu* (Ouvrez les yeux mes frères) ¹⁰, un appel à l'unité et la réconciliation des Baluba du Kasayi, inutilement divisés par les conflits claniques parfois sanglants qui ont marqué l'histoire de la jeune province du Sud-Kasai au lendemain de l'indépendance du pays.
- Mgr. E. Kabongo Kanundowi et Bilolo Mubabinge, auteurs de *Baluba: Bumfumu ne Bulongolodi* (Baluba : autorité et système politique) ¹¹, une esquisse de la conception du pouvoir et de l'autorité traditionnelle chez

_

¹⁰ Kalanda, A., Tabalayi bana betu, Imprimerie Concordia, Léopoldville, 1962.

¹¹ Kabongo Kanundowi, E. (Mgr) et Bilolo, M., Conception bantu de l'autorité suivie de Baluba: Bumfumu ne Bulongolodi, Publications Universitaires Africaines, Munich - Kinshasa, 1994.

les Beena Luluwa, dits *Luba-Lulua* suivie d'une lecture critique de leur ethnonyme et d'une proposition de nouvelles structures politiques basées sur les critères de représentation objective à la base, de compétence et d'abnégation devant conduire au développement intégral du pays que seul l'usage des langues nationales dans la formation pourrait accélérer.

- F. Kabasele Lumbala, prête, auteur de *Ndi mukunanga Dipengama pa dinanga* (Je t'aime. Retraite sur l'amour) ¹², une suite de méditations de retraite en sept points sur la conception de l'amour du point de vue de Dieu, tendre et compatissant et des hommes comme confiance mutuelle, persévérance et altruisme notamment dans la vie consacrée et le mariage.
- J. Mbuyi Wenu Buila, auteur de nombreux poèmes et d'écrits divers dont *Dilwisha ne dilonda bimwe bibidilu bia bankambwa betu* (Pour ou contre les traditions de nos ancêtres) et *Bankambwa betu*, *Mamanya mashindame a banyinka* (Le vrai savoir de nos ancêtres), deux études de la vision du monde des Baluba à travers la description de leurs diverses pratiques culturelles.
- J. M. Kabuta, auteur de *Bwetu buumuntu* (Notre être), essai philosophique et moral à partir des textes luba, inédit.

A ce qui précède peuvent être ajoutés quelques auteurs d'écrits à caractère historique, notamment :

- E. Ngoy, père de feu Mgr. Nkongolo, évêque de Mbuji-Mayi, connu pour ses nombreux poèmes et son célèbre *Mianda ya kale* (Histoire ancienne) écrit en 1935, une relation personnelle et à certains égards partisane de l'histoire des Luba-Kasai, depuis les origines jusqu'à leur implantation en territoire luluwa, et *Muanda wa didikuba mubidi* (Leçons d'hygiène), rédigé la même année.
- E. Mulumba Diulu, auteur de *Malu a mu Kasayi* (Histoire du Kasayi) ¹³ paru en 1987 à titre posthume, une autobiographie passionnée dans laquelle on lit en filigrane l'histoire socio-politique mouvementée des Beena Luluwa, depuis l'arrivée des blancs sur les terres de Mukenge Kalamba jusqu'au Coup d'Etat du Colonel Mobutu en 1965.
- L. Mpoyi, ancien frère de Saint Joseph devenu prêtre, auteur de *Histoire wa Baluba* (Histoire des Baluba) publié en 1966 puis revu et augmenté en 1987 sous le titre de *Lwendu lwa Baluba* ¹⁴.

¹² Kabasele Lumbala, F., Ndi mukunanga. Dipengama pa dinanga, Ed.Carmel Afrique, Kinshasa, 1994

Kinshasa, 1994.

¹³ Mulumba Diulu, E., Malu a mu Kasayi, Imprimerie de Katoka, Kananga, 1987.

¹⁴ Mpoyi, M. Lwendu lwa Baluba, Imprimerie de Katoka, Kananga, 1987.

4. Littérature Kongo

Plus riche et plus variée, la littérature kongo prend naissance et se développe à partir de deux stations missionnaires, Mukimbungu et Kimpese., fondées respectivement en 1881 et 1908 par *l'American Baptist Foreign Mission Society* (ABFMS) et la *Baptist Mission Society* (BMS). C'est donc à Mukimbungu que vit le jour en 1892, le premier périodique en kikongo vernaculaire, vraisemblablement le kimanyanga, au titre évocateur de *Minsamu Miayenge* (Messages de Paix) - dans lequel enseignants et élèves prirent l'habitude de publier des contes, des hymnes et des poèmes de toutes sortes ¹⁵.

Outre les contes publiés dans ces revues à des fins prosélytiques comme en littérature luba par des auteurs tels que P. Dikoko et D. Malangidila, on peut citer les recueils suivants :

- Nsweswe Ansusu Ampemphe ye ngana zankaka (La jeune poule blanche et autres contes), de l'anglaise C.L. Mabie et T. Vingadio, un livre contenant également des proverbes et dont le succès fut tel qu'il a été réedité en 1932 et 1950 alors que sa première parution date de 1922 ;
- Bingana bia Bakongo (Contes des Bakongo), de Mama Moody et P. Makela, publié en 1957 par la Librairie Evangélique du Congo à Léopoldville ;
- *Bingana bia Nsi a Kongo* (Contes du pays Kongo), de J.N. Bahelele, publié à Matadi en 1969 ;
- *Kinsamuna*, publié en 1988 par l'INRAP de l'Université Marien Ngouabi à Brazzaville et l'Institut des Langues Nationales d'Angola à Luanda, aux Editions Lokole et Afrique Edition de Kinshasa;
- Bansangu ya Bambuta ya ntama, de Diawaku dia Nseyila, publié en 1988 ;
- Na Nsesi, Na Nzau ye Na Nguvu (L'Antilope-naine, l'Eléphant et l'Hippopotame) et Na Ngo ye Na Nsesi (Le Léopard et l'Antilope-naine), publiés respectivement en 1986 par la CBZO à Kinshasa et en 1999 par les Editions Nsaku ne Vunda à Luozi.

Cependant, c'est avec le suédois J. Petterson que la littérature de cette langue va connaître un tournant décisif de son histoire par la publication en 1935 du plus long roman de cette littérature à savoir *Nsamu a Mpanzu* (La vie de Mpanzu) dont la deuxième et la troisième partie seront

¹⁵ Cet aperçu est tiré principalement de l'article de Mbelolo ya Mpiku, Introduction à la littérature kikongo, *Research in African Literatures*, 3, 1 - 2 (1972), 117 - 161.

publiées en 1938. Il s'agit d'un texte qui relate la vie de Mpanzu dans son village natal, les voyages effectués à travers le pays et les préparatifs de son départ en Europe. Cet auteur non africain fut suivi dans cette oeuvre par:

- A.E. Disengomoka, mort en 1965 et connu pour ses deux romans : *Ku Ntuala* (Vers l'avenir) et *Kwenkwenda, Kilisto yovo kanda. Mpimpita za mwesi Kongo* (Où irai-je? Vers le Christ ou vers le clan? Situation ambigu□ du congolais), publié en 1943 et qui obtint le *Prix Margaret Wrong* en 1948. Dans ce dernier livre, à travers l'histoire de Kwenkwenda, l'auteur traite du conflit des civilisations, en l'occurrence le christianisme et les valeurs culturelles africaines qui, suivant l'expérience du héros, contiennent de bonnes choses et aussi de mauvaises qu'il convient absolument d'abandonner. Les autres aussi écrits de cet auteur sont *Luvuvamu mu nzo* (La paix dans le foyer), un essai sur la famille congolaise et de nombreux hymnes publiés dans *Minkunga mia Kintwadi*.
- J.N. Bahelele, auteur de nombreux poèmes et d'un roman intitulé *Kinzonzi ye ntekelo andi Makundu* (Kinzonzi et son petit-fils Makundu), paru en 1946, une fresque sociale où, à travers l'histoire d'un jeune homme qui apprend les traditions de ses ancêtres aux pieds de son grand-père, cet auteur décrit les moeurs des Bakongo. Outre son roman, cet écrivain est coauteur avec J. Samba de Brazzaville, d'un essai sur l'art de prêcher qui a pour titre *Nsamununu za mambu ma Nzambi* (L'art de prêcher l'évangile).
- originaire d'Angola, auteur d'un Massaki, autobiographique intitulé Nsamu a Nsiamindele (La vie de Nsiamindele), publié en 1959 et réimprimé une année plus tard sous le titre de Mwan'Ansiona (L'Orphelin). Il y est question de "sorcellerie, mariage forcé, injustices de l'administration portugaise en Angola, lutte du chrétien africain contre certaines pratiques païennes" (Mbelolo, 144). Ses autres écrits sont Luzingu lwa nkento ye bakala mu nzo (La vie de l'homme et de la femme au foyer), paru en 1978 et inspiré du livre d'E. Disengomoka traitant du même thème, Nzambi muna nkia kanda kawila? (Dieu, à quelle race appartient-il ?), un essai destiné à combattre l'idée d'après laquelle Dieu serait blanc, A.E. Disengomoka zingu kiandi (La vie d'A. E. Disengomoka), une biographie de ce célèbre écrivain traduit ensuite en lingala par J. Baketi sous le titre de A.E. Disengomoka, Bomoi na ye 1915 - 1965, et Booker T. Washington, Longi ya nene ya bandombe, une biographie de ce grand missionnaire américain écrite en 1968 en collaboration avec *Makwala* ¹⁶.

¹⁶ Une biographie anonyme de cet auteur existe sous le titre Mwana ya nsona Luzingu ya tata André Massakiti Kimbuta na yandi, Ed. Leco, Kinshasa, 1966.

- H.A. Wantwadi, auteur d'un roman intitulé *Nkilisto mu Kongo dia Kimpwanza* (Le chrétien dans le Congo indépendant) écrit en 1965 qui pose le problème de l'engagement politique du chrétien considéré par certains comme incompatible avec la doctrine chrétienne.
- A. Fukiau kia Bunseki, auteur d'un essai philosophique basé sur l'analyse des proverbes kongo: *Mampinda ma Nkongo wakedika* (Philosophie d'un véritable Mukongo) publié en 1960, *Twaduswa ye twadiswa* (Etre gouverné et gouverner), essai politique paru en 1961 et *Nkongo ye nza yakunzungidila* (Le Mukongo et le monde qui l'entourait. Cosmogonie Kôngo), traduit en français par feu C. Zamenga Batukezanga. Cependant, outre le roman, Fukiau est l'auteur de *Dingo-Dingo* (Cycle de vie), un recueil de poèmes marqués par les techniques de l'art oral kongo et qui de l'avis de Mbelolo ya Mpiku, le fait considérer comme l'un des meilleurs écrivains de cette langue. Dominés par l'idée selon laquelle "la vie est un perpétuel recommencement", certains de ces poèmes sont dédiés à des personnages célèbres du continent comme Simon Kimbangu, Diallo Telli, Jomo Kenyatta, Lumumba, etc.
- S. A. Nsimba, considéré comme le meilleur compositeur d'hymnes dont la forme correspond à celle des *nkung'a matondo*, chants traditionnels de reconnaissance.
- Dianzungu dia Biniakunu auteur de deux pièces de théâtre : *Ana Nzinga* et *Muana longa se* (L'enfant enseigne le père). La première est l'histoire en cinq scènes d'Ana Nzinga, une jeune femme kongo dont le courage et la détermination permettent de venir à bout des esclavagistes portugais et de leur suppôt Ntinu, son frère aîné et chef du royaume Ndongo en Angola, au 16ème siècle ; la deuxième comporte quatre scènes et présente un enfant qui, avec le concours de son maître parvient à convertir son père au christianisme et à lui faire changer de mentalités : désormais, entre autres, l'enfant et sa mère mangeront à table avec lui et non à même le sol comme l'exige la tradition ¹⁷.

Peu de choses sont connues sur la littérature lingala et swahili du Congo. On peut toutefois signaler, pour la première langue. P. Madeiku, auteur de *Edongolobana*, qui obtint le prix d'encouragement au concours littéraire de *La Voix du Congolais* en 1948 ; *A.* Lemba, auteur d'un roman *Nabalaki basi mibale* (j'avais épousé deux femmes) et de *Mokili ngonga (La terre tourne)*, paru en1967, feu l'ambassadeur Yoka Mampunga, connu pour son roman *Makalamba* publié en 1966 et réimprimé en 1976, aux Editions

¹⁷ Ces ouvrages ont été publiés aux Editions Nsaku ne Vunda de Luozi en 1999.

Bobiso. Il s'agit de l'histoire de Makalamba, agent d'une entreprise de la capitale qui, profitant d'un congé de reconstitution à Boende, se marie selon la coutume à Bolumbu, jeune fille d'un village des environs. Celle-ci le rejoindra à Kinshasa quelques semaines plus tard où elle s'adaptera non sans peine à son nouveau mode de vie, souvent en contradiction avec la tradition.

Entretemps Makalamba a fait la connaissance de Makako, jeune universitaire congolais arrivé de la Belgique où il a longtemps vécu avec ses parents. De leurs entretiens et de l'analyse de la situation du pays, Makalamba décide de prendre la tête du mouvement de conscientisation de la population et de la lutte contre le tribalisme, le système colonial et toutes les formes d'aliénation qui en découlent, ce qui lui ouvre les portes de la prison. Il ne s'en tirera qu'à l'issue d'un procès gagné à la faveur de l'usage fétiches! Le roman se termine sur la mort subite du héros, commentée en sens divers comme d'habitude en Afrique. Cependant, quoique disparu, Makalamba continue à vivre dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu à qu'il a laissé le souvenir d'un grand combattant de la liberté pour lequel l'union et la solidarité des différentes tribus du pays sont l'arme appropriée pour mettre fin à l'exploitation sociale, culturelle et économique du Congo.

Dans la littérature narrative il y a lieu de signaler *Masapo ma biso* (Contes de chez nous) et *Masapo ma bankoko* (Contes de nos ancêtres) publiés respectivement en 1966 et 1975 par le Père P. Lepoutre, *Masapo na biso* de *Likonzi Yenga*, *Toboti mwana* (Un enfant nous est né) de Furahisha, paru en 1976, *Mwana na etike* (L'orphelin) de *Ndomikolay*, *Bibokoli bya bana na kati ya libota* (L'art d'éduquer les enfants en famille), du Père Delanaye, *Sanduku ya Moweyi* (Cercueil), *Mosambeli* (La prieuse), *Elanga na biso* (Notre champ) et *Muana tala mama wa yo, Muasi tala muana wa ngai* (Fils, voici ta mère, Femme voici mon fils), quatre pièces de théâtre inédites de B. Bidi-Monkoy, directeur artistique de la Compagnie Théâtrale ASKINA "L'Arbre à palabres".

Pour ce qui est de la littérature en swahili, on cite le nom de D. Membouzout, sans doute un pseudonyme, auteur du roman intitulé *Mangaiku Zukula*, primé au concours déjà mentionné de la *Voix du Congolais*. Il existe certainement d'autres écrits littéraires dans cette langue quand on sait que le premier prêtre congolais, Stéphane Kaoze, d'origine faabwa, a été ordonné en 1917 et que partout dans le pays, les missionnaires catholiques ont favorisé cette production.

Voilà en gros, dans l'état actuel de nos connaissances, la physionomie de la littérature écrite en langues congolaises, une réalité et non une chimère. Toutefois, étant donné que l'écriture s'est ajoutée à l'oralité

comme moyen de communication dans notre pays, il est impérieux d'accorder une attention particulière à notre littérature écrite, singulièrement celle d'expression endophone pour la sortir définitivement de ses balbutiements. Destinée au public de ce pays qu'elle peut atteindre directement grâce aux langues utilisées, elle aura pour mission d'en appeler à sa conscience et de l'éduquer par la dénonciation des maux qui ruinent notre société, ce que ne peut faire avec autant de bonheur, la littérature en langues étrangères dont on a dit, avec raison qu'elle est élitiste et s'adresse à la minorité. Le peu d'intérêt qu'on lui porte actuellement et le retard qu'elle accuse dans son développement ont plusieurs origines dont les principales sont à mon avis le manque de nationalisme et l'aliénation culturelle dont fait preuve une certaine élite qui continue à croire qu'il ne peut y avoir de littérature qu'en langues européennes! La multiplicité des langues africaines souvent citée comme écueil majeur à son épanouissement relève, dans une certaine mesure de l'idéologie et masque une pratique ethnocentriste qui rappelle la colonisation. En effet, le multilinguisme n'est pas le fait de la seule Afrique, il est exploité ici, malheureusement, pour justifier l'usage des langues du nord présentées comme facteur d'unité continentale et même nationale là où il n'y a pas encore de politique linguistique clairement définie en matière de promotion des langues locales - C'est précisément là que l'eurocentrisme ne se dissimule plus et comme pour doubler la mise de la mauvaise foi, ceux qui soutiennent cette thèse ignorent proprement que des communautés linguistiques importantes existent en Afrique - swahili, hausa, yoruba, mandingue, wolof, lingala, etc... et n'invoquent plus guère la barrière de la langue quand il s'agit par exemple de la littérature tchèque, romaine ou néerlandaise dont les auteurs sont facilement admis au panthéon qui, depuis Goethe, a pour nom "Littérature mondiale".

C'est donc aux Africains qu'il appartient de s'engager dans cette lutte, en commençant par se défaire de certains clichés, de certaines idées reçues, en un mot changer de mentalité vis-à-vis de leur culture dont beaucoup éprouvent encore de la honte et s'investir dans les actions de développement et de promotion de leurs langues, par leur usage oral, condition nécessaire à leur maintien et à leur progrès et par leur utilisation effective comme véhicule et matière d'enseignement. En effet, je suis persuadé pour ma part qu'une bonne connaissance de nos langues et des techniques littéraires orales favoriseront naturellement la nouvelle littérature, appelée de tous nos vœux, eu égard aux limites de la littérature orale.

Bibliographie

ALEXANDRE, P., Lièvre et Hyène au programme? Bulletin des Etudes Africaines de l'INALCO, I,1, (1981) 101-106

BEMBA, S., Pourquoi écrivons-nous en français?, Notre Librairie, 92 - 93 (1988), 69 - 73

BOLDIZSAR, I., Les barrières du langage, Cultures, VII, 2 (1980), 122 - 134.

CHEVRIER, J, Littérature nègre, Arnand Colin, Paris, 1983.

DIOP, C. A., Civilisation ou Barbarie, Présence Africaine, Paris, 1981.

GERARD, A., Aux sources de la littérature ghanéenne, in FAIK - NZUJI MADIYA. C., et SULZMANN, E, (éd.), *Mélanges de culture et de linguistique africaines*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1983, pp. 259 - 300.

GIARD, A., Le conte d'auteur, Cahiers de Littérature Orale, 8 (1980), 13 - 48.

HOUIS, M., Anthropologie linguistique de l'Afrique noire, P.U.F., Paris, 1971.

KADIMA-NZUJI, M., La littérature zaïroise de langue française, Karthala - ACCT, Paris, 1984

MBELOLO ya, M., Introduction à la littérature kikongo, *Research in African Literatures*, 3, 1 - 2 (1972), 117 - 161.

MUDIMBE, V. Y.,

a. Physionomie de la négritude, Etudes Congolaises, 5 (1967), 1 - 13.

b. Les "deux" littératures africaines, in *Le renouveau des études françaises à l'université*, Actes de la deuxième rencontre mondiale des départements d'études françaises, Strasbourg, 17 - 23 juillet 1977, pp. 138 - 142.

NGALASSO, M. M., Le dilemme des langues africaines, Notre librairie, 98 (1989), 15 - 21.

NGANDU NKASHAMA, P., Littératures Africaines, Silex, Paris, 1984

NGUGI wa T, La force subversive des langues africaines Décoloniser l'esprit, *Le Monde Diplomatique*, 24 août 1987.

SENGHOR, L. S., Préface à *Les Nouveaux Contes d'Amadou Koumba*, Présence Africaine, Paris, 1958.

TIDJANI - SERPOS, N., Langue du malaise, malaise de la langue, *Notre Librairie*, 84 (1986), 11 - 17.

VAJDA, G. M., Le problème de la langue empruntée dans la formation des nouvelles littératures, *Africana Budapest*, 2 (1986), 8 - 17.

ZUMTHOR, P., Introduction à la poésie orale, Seuil, Paris, 1983.

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU LINGALA:

L'*Essai sur la langue congolaise* d'Emeri Cambier (1891) Situation historique et texte intégral

Résumé

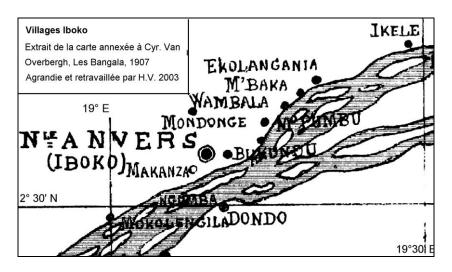
Nous présentons ici, en reproduction photographique, la première et probablement la seule publication jamais parue sur la langue iboko. Il s'agit du livre d'Emeri Cambier de 1891, intitulé "Essai sur la langue congolaise". L'iboko est (ou était) une langue bantoue de la zone C, parlée au groupe de villages du nom d'Iboko dans la province de l'Equateur en République Démocratique du Congo. Au mois de décembre 1889, Cambier et son confrère Camille Van Ronslé, arrivé à Berghe au mois de septembre 1889, sont envoyés à Mpombo tout près de Bangala-Station pour y fonder une mission. C'est l'exemplaire personnel d'Egide De Boeck que nous présentons ici, contenant ainsi ses notes personnelles faites sur l'iboko dans le but d'utiliser celui-ci pour 'transformer' et 'étendre' le bangala à devenir le lingala. Ainsi, nous voulons offrir un regard 'de l'intérieur' sur les origines interventionnistes qu'a connues le lingala, qui est un cas de planification linguistique coloniale des plus remarquables.

Mots-clés: bangala, Bangala-Station, Cambier, De Boeck, iboko, lingala, planification linguistique, Van Ronslé

Abstract

In this article, we present --in photographic reproduction-- the first and probably the only publication ever on the Iboko language. It is the book by Emeri Cambier of 1891, "Essai sur la langue congolaise". Iboko is (or was) a Bantu language of the C zone, spoken in the group of villages also called Iboko in the Equateur Province in the Democratic Republic of Congo. In December 1889, Cambier and his colleague Camille Van Ronslé, who had arrived at Berghe in September of the same year, are sent to Mpombo near Bangala-Station to found a mission. It is the personal copy of Egide De Boeck that we present here, containing thus his personal notes on Iboko, which he wrote with the intention to use this language in the transformation and expansion of the Bangala language that was to become Lingala. Thus, we want to offer an inside look on the interventionist origins of Lingala, which is a most remarkable case of colonial linguistic intervention.

Keywords: bangala, Bangala-Station, Cambier, De Boeck, iboko, lingala, linguistic intervention, Van Ronslé



Dans les pages qui suivent nous présentons, en reproduction photographique, la première et probablement la seule publication jamais parue sur la langue iboko. Il s'agit du livre d'Emeri Cambier de 1891, intitulé "Essai sur la langue congolaise" et publié à Bruxelles à l'imprimerie Polleunis et Ceuterick. La page de titre mentionne plus précisément ESSAI / sur la / LANGUE CONGOLAISE / PAR LE P. CAMBIER / de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie / à Scheut lez-Bruxelles / Missionnaire à Nouvelle-Anvers (Haut-Congo). / BRUXELLES / IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK / 37, RUE DES URSULINES, 37 / 1891.

L'iboko (aussi "boko", "liboko" et autres variantes dans les sources) est (ou était) une langue bantoue de la zone C, parlée au groupe de villages du nom d'Iboko (aussi "Diboko" et autres variantes dans les sources) dans la province de l'Equateur en République Démocratique du Congo. C'est à Iboko que Hanssens et Coquilhat fondaient en 1884 le poste de l'Etat qu'ils appelaient *Bangala-Station* et qui en 1890 fut fusionné avec la mission voisine de Mpombo sous le nom de "Nouvelle-Anvers". Guthrie (1948) ne fait pas mention du tout de la langue iboko. G. Hulstaert (1950: 23-24) range l'iboko parmi les "petits dialectes riverains ... très apparentés au Lomongo ... très apparentés entre eux ainsi qu'avec le dialecte des Eleku de Coquilhativille"; alors que dans Hulstaert (1954: 48), il le classe parmi le groupe de Nouvelle-Anvers à distinguer formellement des langues de la

Ngiri. Le *Ethnologue*¹ liste l'iboko dans la zone bantoue C40. Finalement, Maho (2003), une des plus récentes classifications des langues bantoues, ne le mentionne pas du tout, comme Guthrie. Il est en effet fort possible que la langue n'existe plus sous le nom et/ou sous la forme connue à l'époque de Cambier. Van Bulck (1952: 59) dit de l'iboko que vers 1950 il est "presqu'éteint". De la même manière, dans sa lettre à Gustaaf Hulstaert du 12/8/1952 Percy De Witte maintien qu'au moment où il écrit, l'iboko a déjà tout à fait disparu; dans sa réponse du 16/9/1952, Hulstaert réplique que la langue est toujours parlée, mais que les locuteurs natifs sont devenus fort peu.² En effet, l'iboko a progressivement été supplanté et englouti à Nouvelle-Anvers par le bangala, langue de traite y utilisée depuis 1884 (ou peut-être même avant) et à partir de 1900-1901 rebaptisée "lingala".

Comme l'ont bien exposé Frans Bontinck et Anne Cornet dans l'introduction à leur édition de la correspondance d'Emeri Cambier (Cornet et al. 2001, voir aussi Meeuwis 2002), le père Cambier (1895-1943) faisait partie du premier groupe de Scheutistes au Congo. Il est arrivé à Boma en septembre 1888. Deux mois après il était à Berghe-Sainte-Marie, où il participait à la fondation du premier poste des Scheutistes au Congo. Au mois de décembre 1889, Cambier et son confrère Camille Van Ronslé, ce dernier n'étant arrivé à Berghe qu'au mois de septembre 1889, sont envoyés à Mpombo tout près de Bangala-Station pour y fonder une mission en appui de ce poste de l'Etat. Cette mission reçoit d'abord le nom de "Mission du Sacré-Coeur à Mpombo" ou encore "Saint-Pierre-Claver des Bangalas" ou d'autres noms encore, mais comme nous l'avons indiqué, en 1890 la mission sera englobée avec le poste de l'Etat en une même agglomération et le tout était rebaptisé "Nouvelle-Anvers". Cambier restait à Nouvelle-Anvers jusqu'au début de 1891, lors de son premier retour en Belgique. Il est resté en Belgique jusqu'en mai ou juin de la même année. C'est pendant ces moisci que Cambier a fait publier son Essai... en Belgique. Lorsqu'il regagnait le Congo en août, il ne rentra plus à Nouvelle-Anvers, car il fut chargé de la fondation d'un poste de mission à Luluabourg. Jusqu'en 1900, il dirigeait ou participait encore à la fondation de plusieurs postes des Scheutistes dans la région du Haut-Kasai, de la Lulua et du Sankuru. C'est donc surtout son premier terme (de septembre 1888 à janvier-février 1891) qui nous intéresse

Voir http://www.ethnologue.com/show_family.asp?subid=2804 ainsi que http://www.ethnologue.com/show_language.asp?code=BKP.

² Les deux lettres se trouvent dans les archives des Missionnaires du Sacré Coeur à Borgerhout (Belgique). Les auteurs parlent de l'iboko sous le vocable "dialectes bangalas", à ne pas confondre avec 'le bangala'.

ici, et plus particulièrement les langues qu'il a apprises pendant cette période.

Arrivé à Berghe-Sainte-Marie, Cambier s'était entouré de travailleurs venus de Bangala-Station, plutôt que de travailleurs locaux bobangi. Les citations dans ses lettres de cette période consistent d'un mélange idiosyncrasique de mots bangala, de fiote et - sans doute - de kiteke et contiennent très peu de traces de bobangi. Ce n'était qu'après la désertion de ces travailleurs-là, mi-1889, que des aides bobangi commençaient à jouer un rôle beaucoup plus important dans la vie quotidienne de Cambier. C'est également en cette période que Cambier et ses confrères à Berghe se faisaient enseigner la langue bobangi par l'interprète Mambula, recruté pour servir à table. Lorsqu'en décembre 1889 Cambier et Van Ronslé quittaient Berghe-Sainte-Marie pour Mpombo, situé bien en dehors de la région bobangi, Cambier 'rentrait' donc dans le pays de la langue avec laquelle il était entré en contact durant ses premiers mois à Berghe, c.-à-d. le bangala. Or, le bangala n'était qu'une des langues utilisées à Bangala-Station et à Mpombo, et, en plus, elle y était uniquement utilisée comme langue de traite, la langue native de la population étant l'iboko. Comme Bontinck (1993) et Bittremieux (1942) le signalent, Cambier et Van Ronslé une fois arrivés, se rendaient vite compte que le (peu de) bobangi qu'ils avaient appris à Berghe n'y avait qu'une utilité limitée. Ils se consacraient donc immédiatement à l'étude de l'iboko. Chacun d'eux, mais sans doute surtout Van Ronslé, prenait, dès le début de 1890, des notes linguistiques, et constituaient ainsi des listes de mots et de règles grammaticales. C'est dans ces notes, tant de lui-même que de son confrère Van Ronslé, que Cambier a puisé pour écrire son Essai....

Pour la collecte de données effectuée par Van Ronslé et Cambier, il est important de noter que, comme Cambier avait quitté Mpombo vers décembre 1890 ou, au plus tard en janvier 1891 (nous savons avec certitude qu'en février 1891 il se trouve déjà à Madère en route pour la Belgique), ces notes ne sont le produit que d'une année environ de travail de terrain.

Pouvons-nous également tirer des conclusions quant au temps que Cambier a pu consacrer à la rédaction des 124 pages de l'*Essai*...? Cambier avait quitté de nouveau la Belgique en mai ou juin 1891. Il a certainement déposé le manuscrit final chez l'imprimeur à Bruxelles avant son départ. S'il n'a pas entamé la rédaction avant son départ de Mpombo, il n'a pas disposé de plus de quatre ou cinq mois pour la finaliser (janvier-mai 1891), ce qui est très peu. Dans le cas contraire, c.-à-d. s'il avait déjà entamé la rédaction à Mpombo même avant de quitter ce poste, nous devons conclure que la

rédaction coïncidait avec la collection des données, et que le texte final ne reflète donc probablement pas les données recueillies vers la fin.

Revenons au Père Van Ronslé. A la page vi de l'Essai..., Cambier informe le lecteur que "Mon confrère à la mission du Sacré-Cœur de Nouvelle Anvers (Mpoûmbou des Bamangâlas), le Père Van Ronslé, prépare en ce moment un ouvrage beaucoup plus volumineux, mieux raisonné, plus scientifique et plus grammatical." Cet ouvrage que Van Ronslé préparait indépendamment de l'Essai... de Cambier (mais, donc, basé sur les mêmes données), n'a jamais été publié. Nous avons connaissance de l'existence de deux manuscrits. Le premier est intitulé Grammatica Ibokoensis, et contiendrait 47 pages de grammaire et 65 pages de vocabulaire, que Van Ronslé a écrites à la main. A la page de titre, on trouverait la mention de l'année 1891 et de Berghe Ste. Marie. Le deuxième document est intitulé Vocabularium Ibokoensis, et contiendrait 6400 lexèmes sur un total de 221 pages écrites à la main et il ferait mention des années 1891/92. Nous avons jusqu'à présent pas eu la chance de consulter personnellement ces manuscrits. Ils ont pendant longtemps été en possession de L. Stappers, missionnaire de Scheut et professeur à l'Université de Mainz. Après la mort de Stappers en 1979, ses archives, y inclus les manuscrits de Van Ronslé, ont été transmises à son étudiant M. Hans-Ingolf Weier.³ Probablement convaincu qu'avec la publication de l'Essai... l'iboko avait été suffisamment étudié, Van Ronslé semble dès lors avoir quitté la piste de l'iboko pour s'appliquer de plus en plus au bobangi – avec le publication d'un catéchisme et de quelques prières en 1897 et 1898 comme résultats - et, plus tard, au lingala (voir Bittremieux 1942 et Meeuwis & Vinck 1999).

L'exemplaire de l'*Essai*... que nous avons scanné et que nous présentons ici a appartenu à Mgr Egide De Boeck. Cet exemplaire a été retrouvé dans la bibliothèque africaniste des Missionnaires du Sacré Coeur à Borgerhout (Belgique), composée entre autres de la légation des livres d'Albert De Rop, ancien professeur de linguistique africaine à l'Université Lovanium à Léopoldville (Kinshasa). Nous avons également reproduit les notes, remarques et additions manuscrites qu'Egide De Boeck y a ajoutées. Elles sont lisibles sur les pages photographiées: pour plus de clarté nous les avons dactylographiées et reprises à la fin du document.

Pourquoi l'exemplaire d'Egide De Boeck pour présenter l'*Essai*...? Comme De Boeck le décrit lui-même dans Tanghe, Hulstaert & De Boeck (1940), lorsqu'il arrivait à Nouvelle-Anvers en septembre 1901, il y

_

³ Voir http://home.germany.net/101-108380/html/lingala.html.

constatait que c'était principalement le bangala qui y faisait fonction de moyen de communication, tant au poste de l'Etat qu'à la mission. Dans Meeuwis (2001), nous avons exposé combien De Boeck était 'dégoûté' par la nature pidginisé de cette langue bangala, que lui-même appelait "ce 'jargon'" (De Boeck 1904: 4) entaché d'"énormités linguistiques" (De Boeck dans Hulstaert & De Boeck 1940: 125). Nous avons également expliqué comment il s'est tout de suite efforcé à "corriger ce 'jargon'", à "former, peu à peu, un moyen d'instruction, une langue plus correcte" et à "imposer des mots nouveaux, donc aussi des formes grammaticales" (1940: 124) à ce bangala, pour ainsi arriver à une langue 'plus complète'. Une de ces interventions consistait d'ailleurs en le changement du glossonym de "bangala" en "lingala", vocable qu'utilisaient peut-être aussi les natifs d'Iboko et des environs pour nommer cette langue. Nous avons trouvé dans les archives de Scheut à Rome, un texte inédit de la main d'Egide De Boeck, où il explique à ses confrères qu'il n'a pas toujours 'inventé' des règles grammaticales et des mots pour la 'composition' de ce que lui-même appelle "le lingala-esperanto" (p.1, notre traduction du flamand), mais qu'il s'est souvent inspiré des langues locales parlées à Nouvelle-Anvers et aux environs. Une des langues qui lui ont de cette façon servi 'd'inspiration' est l'iboko. D'où donc, venait sa connaissance de l'iboko? Le connaissait-il luimême? Dans le document en question, c'est De Boeck lui-même qui nous en donne la réponse: "ce n'est d'ailleurs pas moi qui ai eu le mérite d'avoir trouvé ces règles: une bonne partie était déjà décrite dans Essai sur la langue congolaise du T.R.P Cambier (1891), ou dans des notes non-publiées faites dans la même période par Mgr Van Ronslé." (p.2, notre traduction du flamand). Egide De Boeck était donc en possession des notes que Van Ronslé et Cambier avaient faites sur l'iboko, ainsi que du livre de Cambier.

C'est cet exemplaire personnel d'Egide De Boeck que nous présentons ici, contenant ainsi ses notes personnelles faites sur l'iboko dans le but d'utiliser celui-ci pour 'transformer' et 'étendre' le bangala à devenir le lingala. Ainsi, nous espérons offrir un regard 'de l'intérieur' sur les origines interventionnistes qu'a connues le lingala, qui est un cas de planification linguistique coloniale des plus remarquables.

Bibliographie:

Bittremieux, Leo 1942 'Over 'Lingala'.' *Band* 8, 234-239.

⁴ Document d'archives codé P.II.b.3.6.

Bontinck, Frans

1993 'Notes historiques (5): O lina li Sango...'. Echos (CICM) 14, 20-23.

Cambier, Emeri

1891 Essai sur la langue congolaise. Bruxelles: Imprimerie Polleunis et Ceuterick.

Cornet, Anne, Frans Bontinck & Jean-Luc Vellut

2001 Emeri Cambier: Correspondance du Congo (1888-1899): Un apprentissage missionnaire. Bruxelles & Rome: Institut Historique Belge de Rome.

De Boeck, Egide

1904 Grammaire et vocabulaire du lingala ou langue du Haut-Congo. Bruxelles: Imprimerie Polleunis-Ceuterick.

Guthrie, Malcolm

1948 The classification of the Bantu languages. London: Oxford University Press.

Hulstaert, Gustaaf

1950 Carte linguistique du Congo belge. Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.

1954 Au sujet des deux cartes linguistiques du Congo Belge. Bruxelles: Institut Royal Colonial Belge.

Hulstaert, Gustaaf & Egide De Boeck,

1940 Lingala. *Æquatoria* 3(2), 33-43; continué dans 3(3), 65-73 et dans 3(5), 124-131.

Maho, Jouni

2003 'A classification of the Bantu languages: an update of Guthrie's referential system'. In: D. Nurse & G. Phillipson (réd.), *The Bantu languages*. London: Routledge, 639-651.

Meeuwis, Michael

2001 'La "Grammaire et Vocabulaire du lingala ou langue du Haut-Congo" d'Egide De Boeck de 1904: Commentaires historiques, présentation et texte.' *Annales Aequatoria* 22, 327-421.

2002 'Compte rendu de 'Emeri Cambier. Correspondance du Congo (1888-1899): Un apprentissage missionnaire' Texte présenté et commenté par Anne Cornet, avec la collaboration de François Bontinck. Publié sous la direction de Jean-Luc Vellut (2001, Rome: Institut Historique Belge de Rome)'. *Annales Æquatoria* 23, 595-597.

Meeuwis, Michael & Honoré Vinck

1999 'Une conférence sur le lingala tenue à Nouvelle Anvers en 1918: Edition du texte préparatoire de Mgr C. Van Ronslé'. *Annales Æquatoria* 20, 387-412.

Tanghe, Basiel, Egide De Boeck & Gustaaf Hulstaert

1940 'Bestaat er wel in de Congoleesche talen een tegenwoordige tijd?' Æquatoria 3(3), 90-95.

Van Bulck, Gaston

1952 'Le problème linguistique dans les Missions d'Afrique centrale'. Zaïre 6(1), 49-65.

Eg. DeBoux

ESSAI

SUR LA

LANGUE CONGOLAISE

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'auteur sera réputé contrefait.

C. Connelier

ESSAI

SUR LA

LANGUE CONGOLAISE

PAR

LE P. CAMBIER

de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie à Scheut lez-Bruxelles Missionnaire à Nouvelle-Anvers (Haut-Congo).

BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK 37, RUE DES URSULINES, 37

1891

PRÉFACE

Je ne prétends pas donner, dans ce petit ouvrage, une grammaire complète, un vocabulaire parfait de la langue congolaise. Non, j'essaie de donner, en un mince opuscule, quelques notions grammaticales, quelques idées du système, quelques mots... dirai-je: de la langue congolaise? Oui et non; car, tous les peuples du Congo, comme tous ceux du sud de l'Afrique, ont le même système de langue : la langue préfixale; mais, chaque tribu a son dialecte différent de celui des autres tribus, offrant cependant certaines ressemblances de mots et tournures de phrases. Ainsi, dans cette région qu'on appelle Bangala (ou plus exactement : le pays des Bamangalas) et dans les régions avoisinantes, il y a, à ma connaissance, six dialectes différents : la langue d'Ibôko, parlée par les villages de : Mankânza (où se trouve la station de l'État), Boukoûndou, Mondôngé, Mpoûmbou, Wambâla, Mbâka, Ekolangânia, Ikèlé, Ndôndo - la langue des Mabâli, parlée par les villages de : Nioï, Ibònga, Mobèlou, Mokolengila, Impânza. Ngoûmba, Mongouëlé, Ikouba — la langue des Bolôki aux villages de Mobèka et les groupes de Bolômbo et de Boukoûmbi - enfin les dialectes des Bangômbé, de Motêmbo, de Lousêngo.

Mon confrère à la mission du Sacré-Cœur de Nouvelle Anvers (Mpoûmbou des Bamangâlas), le Père Van Ronslé, prépare en ce moment un ouvrage beaucoup plus volumineux, mieux raisonné, plus scientifique et plus grammatical. Mais, voulant être utile, et utile le plus tôt possible, à ceux de nos compatriotes qui se rendent au Congo, voulant surtout aider nos confrères de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie qui viendront nous rejoindre, j'ai osé réunir ces quelques notes, qui leur seront, je crois, d'une grande utilité pour la partie grammaticale, s'ils sont appelés à travailler à la vigne du Seigneur dans une autre région du Congo et dont la connaissance, pour la partie vocabulaire ", les aidera, j'espère, à apprendre très vite, la langue d'Ibôko des Bamangalas, comprise par les tribus des rives du Congo, près et au-dessus de l'Équateur.

Puisse cet essai permettre à nos missionnaires d'apprendre plus tôt aux Bamangalas que leur **Djakômba** ou **Ibânza** n'est autre que le Dieu du Sinaï et du Calvaire — et si ce petit ouvrage hâte d'un seul jour la conversion d'un seul nègre, j'aurai une preuve de plus que Dieu récompense au centuple la moindre des choses faite pour Lui et en son Nom.

Père Cambier.

Flobecq, 26 mai 1891.

ERRATA

Pag	ge 1,1	igr	ie 20, a	au lieu d	le aswei ,	lise	z:asweï
,,	4,	,,	6,	,,	naoumbâka,	77	:naoumbaka
,	4,	"	7,	*	mão,	77	: ma ô
77	. 4,	"	19,	"	nâlâka,	77	: nalâka
,,	5,	,,	26,	,,	entr'elle,	7	: entre elle
,	5,	27	28,	"	mbéli,	,,	: mbėli
"	7,	"	8,	,,	l' a suffixe,	77	: le ka suffixe
,	7,	"	10,	"	làngues,	"	: langues
77	8,	,,	34,	,,	nsôngui,	"	: nsôngi
,,	9,	77	3,	77	nkonango,	77	: nkonângo
"	9,	"	4,	"	trou de nez,	"	: trou du nez
"	10,	"	16,	,,	mounkanda,	"	:mounkânda
77	18,	"	14,	"	Caiman,	"	: Caïman
"	20,	,,	14,	"	lobôubou,	,,	: loboûbou
,,	24,	"	11,	77	langou.	"	: lângou
"	24,	,	28,	77	ngounjou	"	: ngoûnjou
,	26,	,,	22,	77	maöûta	,,	: maoûta
	28,	"	2,	"	maïèbou	77	: māièbou
"	30,	,,	7,	"	mioûloa,	"	: mioûla
×	30,	,,	23,	77	matané,	"	: matané
n	33,	"	22,	"	léla 4	77	: lė̃la 9
n	36,	"	4,	"	mato	77	: matoï
"	40,	,	13,	"	entrefent	,	: entrefend
,	42,	"	18,	"	baïèlé	"	: baièlé
,	42 ,	**	20,	,,	Caurie	"	: Cauris
77	42,	"	23,	"	baïengèlé	,,	: baiengèlé
77	43,	77	15,	"	maöûta	,,	: maoûta
,	44.	"	3,	77	motoubieï,	77	: motoûbieï

Pag	e 56, l	ign	e 13, a	u lieu	de nkônango ,	lisez: nkonângo
"	65,	"	22,	27	1000,	, : 10000
"	87,	"	21,	×	3e pers. pl.	": 2° pers. pl.
"	92,	"	30,	"	tabadjiba	": tabadjîba
"	94,	"	11,	,,	inclu,	": inclus
"	96,	"	26,	"	seier,	": scier
77	107,	"	4,	"	banioungi,	": banioûngi
"	108,	"	24,	"	toutâka,	": outâka
"	110,	"	18,	"	touïa,	": toûïa
"	124,	"	10,	"	verbe,	": verbes

Tableau final, $1^{\rm re}$ ligne, $10^{\rm e}$ colonne, au lieu de inclu, lisez : inclus.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Voyelles. — La langue d'Ibôko compte quatre voyelles, qui sont a, e, i, o, auxquelles on pourrait ajouter, comme cinquième, la diphtongue ou, qui est la prononciation de l'u italien, anglais, etc...

N. B. Notre son " u " français, ne s'y rencontre pas.

Consonnes. — Les consonnes sont: b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, r, s, t, w, z.

L's a toujours le son dur, quoiqu'entre deux voyelles. Ainsi moasâsou (baîllement) se prononce moi-sâ-sou et non pas moi-zâ-zou. Il en est de même de la consonne g. Ainsi prononcez mongèlé (épine dorsale) comme s'il y avait monguèlé, comme dans guerre, guichet. Les consonnes f et p, l et r, s et la combinaison ch, se confondent dans certains mots ou plutôt n'existent pas à l'état de prononciation pure, de telle sorte qu'il est souvent difficile de distinguer si c'est un f ou un p, un l ou un r, un s ou un ch que l'on entend prononcer. Par exemple, l'un croit entendre: bôpò, l'autre bôfò (semence), kokôlo ou kokôro (attends), aswei ou achweï (il mord).

Même remarque pour la voyelle o, que l'on confond avec la voyelle ou diphtongue ou dans certains mots.

DIPHTONGUES. - Les diphtongues sont :

ou (l'u anglais) Ex. môtou homme oa Ex. moasâsou bâillement wa Ex. mbwa chien aï Ex. maï eau

1

eï Ex. éteï moitié oï Ex. olangoï tu es éveillé ouï Ex. molouï mâle.

N. B. Comme on a pu le remarquer déjà, j'essaye de rendre les sons de la langue d'Ibôko, en suivant notre système d'écriture et de prononciation, à nous Belges, qui ne sommes pas Anglais. Ainsi dans les mots djîou djawî (un œil), prononcez le j comme dans le mot français: déjà.

Le tréma "placé sur l'i des diphtongues aï, eï, oï, ouï, à la fin d'un mot, signifie que cette diphtongue doit se prononcer: aï. comme dans notre mot français aïe expression de douleur, oï comme dans le mot anglais boy etc... Au contraire, le tréma ", placé sur l'i ou une autre voyelle dans le corps d'un mot, indique que la voyelle marquée de ce signe doit être prononcée séparément et ne forme pas diphtongue avec la voyelle précédente ou suivante. Ex. moïbi voleur, prononcez mo-ï-bi.

Je rends le son wa (comme dans wallon) par wa s'il fait partie du radical du mot; mais, je le rends par oa, là où le même son est le résultat d'une combinaison des voyelles o et a (o du préfixe et a du radical). Ainsi, par exemple, j'écris ainsi le mot mbwa chien. Mais, j'écris moasâsou (prononcez comme s'il y avait moi-sâ-sou ou mwa-sâ-sou) parce que ce son wa, oi, oa, est le résultat de la combinaison de l'o du préfixe mo de la 8e classe (sing. moasâsou, plur. mïasâsou) et de l'a initial du radical, asâsou.

Si la juxtaposition oa provient d'un o faisant partie du radical et d'un a suffixe, elle ne donne pas le son oi, wa, mais se prononce par séparation de voyelles, ce que j'indiquerai d'ailleurs par le tréma ". Ex. nöa boire, prononcez no-a et non pas noi, comme dans noix, noisette.

Accent. — Une particularité de la langue d'Ibôko est que l'accent, outre l'élévation de la voix, comporte le plus

souvent un prolongement, une lenteur de prononciation, ce qui fait de la syllabe accentuée une syllabe très longue. Ainsi: môtou se prononce môôôtou.

L'accent tombe ordinairement sur la pénultième. Ex. djâla s'asseoir, djalâka assieds-toi. Il tombe aussi quelquefois sur la dernière syllabe, mais la raison en est que le radical n'a qu'une syllabe, Ex. mounsé fourmi blanche (mou étant le préfixe de la 8° classe), ou que cette dernière syllabe est le résultat d'une contraction ou tout autre motif. L'accent, d'ailleurs, sera toujours indiqué comme suit:

La syllabe accentuée, et très longue en même temps, sera marquée par un accent circonflexe ^ Ex. môtou, homme (1).

Une syllabe longue, qui n'a pas l'accent, sera surmontée d'un trait Ex. djfou œil (ou comme dans houe).

Une syllabe grave, qui a l'accent, sera indiquée par un accent grave. Ex. mounsé fourmi blanche.

Enfin une syllabe aiguë, qui a l'accent, sera marquée par un accent aigu surmonté d'un accent grave. Ex. **nsété** clou.

Syllabes. — Chaque syllable se compose d'une voyelle seule, ou commence par une consonne et finit par une voyelle.

Cette règle est importante pour la prononciation et la philologie des mots. Ainsi mbékèlé se prononce mbé-kè-lé (apporte-moi), mankéma maïké = ma-nké-ma ma-ï-ké (beaucoup de singes) ce qui montre: 1° que notre son nasal an, on, in n'existe pas dans cette langue, vu qu'une syllabe ne finit jamais par une consonne et 2° que la première syllabe du mot mankéma, n'est pas man, mais ma qui est le préfixe ordinaire.

(1) L'accent circonflexe qui surmonte la voyelle " u " de la diphtongue • ou " n'affecte pas seulement cette voyelle mais toute la diphtongue. Cas. — Il n'y a pas de difference entre le mot sujet et le mot complément. C'est la place du mot ainsi que la préposition qui marquent le cas.

Ex. nga nakeï je m'en vais, nsèké nga donne-moi.
ikôngo ioumbâmi, la lance est recourbée.
naoumbâka ikôngo, j'ai recourbé la lance.
makôndo mão malão, tes bananes sont bonnes.
akendéké na makôndo mabâli, il est parti avec eux bananes.

N. B. Le vocatif s'exprime par l'addition d'un é.

Ex. Lobôta é, héla! Lobôta.

ELISION. CONTRACTION. EUPHONIE. — I. Un mot de plusieurs syllabes suivi d'un autre mot commençant par une voyelle perd ordinairement sa voyelle finale.

Ex. mbékèl' ôni pour mbékèlé ôni, apporte-moi ici. iâk'ôni pour iâka ôni, viens ici. al' o ndâko pour alo o ndâko, il est dans la maison.

II. Dans la composition d'un mot:

1º l'a tombe devant a: nâlâka pour naalâka, je travaillai.

- " o:moûmbi " maoûmbi, haches.
- " " e:nabeï " nabaeï, je leur donne.
- N. B. Il y a exception pour le pronom personnel o deuxième personne du singulier, précédé de la préposition na (avec, ou de la préposition génitive oa formant l'adjectif possessif.

Ex. nakeï nao, je vais avec toi. môtou oao, ton homme (l'homme de toi)

tandis qu'on dit avec l'élision akeï neï pour na eï il part avec lui — môtou oeï (prononcez weï) pour oa eï son homme.

2º Les autres voyelles tombent devant leurs semblables,

o devant o, e devant e, i devant i, à moins que cette voyelle ne forme à elle seule un mot nécessaire comme par exemple dans cette phrase : nkonângo i ioumbâki nga, les pipes que j'ai achetées. (Après un pronom relatif le sujet suit le verbe.)

3º Dans la composition d'un mot, e devant une voyelle se change en i.

Ex. iangânga pour éangânga, corbeau (de la 1^{re} cl. e-bi) ioukoûdji pour éoukoûdji, chouette (" ") iâmběli pour éâmběli, gouvernail (" ")

4º L'i de la 5e classe se change en dj devant une voyelle.

Ex. djânia-main-djôlo-nez-iloù dji djakelâka nga, la fenêtre que j'ai faite.

5º La consonne I devant i se change en dj dans la composition de certains mots.

Ex. âla travailler, nâdji je travaille (au lieu de nâli) toûla forger, natoûdji je forge (au lieu de natoûli)

- 6° La consonne n:
- a) devant une labiale devient m. Ex. mbékèlé pour j n békèlé, apporte-moi.
- β) devant la consonne 1 fait changer cette 1 en d. Ex. **loulêou** langue.

Régulièrement le pluriel serait nlêou (classe lou-n) mais il fait ndêou. Item pour lôli-ndôli, barbe.

- γ) lorsqu'elle doit précéder les voyelles a, e, o, ou, la consonne n prend une s entr'elle et la voyelle qui suit.
- Ex. njěté nsânda (pour nânda) de longs pieux moeï, nseï (pour neï) les doigts mbéli nsôtou (pour nôtou) des couteaux aiguisés moûni-nsoûni chair (pour noûni).
 - 8) précédant un i, la consonne n intercalle ch ou j.
 - Ex. nsôngo nchîndou (pour n'îndou) du manioc noir nsôngo njîké beaucoup de manioc.

7º La consonne m devant w intercale une f.

Ex. wanda frapper,— tu me frappes = omfwandi nga (o = préfixe de la 2º personne — m pour n pronom personnel 1re personne — feuphonique — wândi = verbe à la 2^e personne.

N. B. Ces élisions, contractions et lettres euphoniques créent souvent des difficultés et exigent par conséquent qu'on y donne de l'attention.

Prenons un seul mot pour exemple : $\bar{tanseke}$. Ce seul mot signifie il ne me donna pas, vient du verbe è (donner) et se décompose comme suit : ta est la particule négative dont l'à est la contraction de ta avec le préfixe passé a du verbe - n est le pronom personnel (me - à moi) inclus — l's est euphonique — é est le radical du verbe — ké est le suffixe du temps passé. Sans connaître les règles précédentes, il serait impossible de comprendre le mot tansèké.

DU SUBSTANTIF

Genre. — Le genre est marqué

1º par des mots différents. Ex. molouï époux, mamoâdji épouse;

2º par l'adjonction des mots lôli, molouï mâle et ébèmbé femelle.

Ex, nchô ia molouï coq, nchô i ébèmbé poule.

Nombre. — Les substantifs, adjectifs, etc., ont deux nombres: le singulier et le pluriel qui sont indiqués par les préfixes des différentes classes.

N. B. Les substantifs, 1°) de la 3° classe et 2°) ceux de la 8º classe dont le radical commence par m ou n, ont un troisième nombre pour marquer le collectif, le partitif, la

totalité ou le grand nombre des choses indiquées par le substantif. Voyez le tableau des classes.

Préfixe-Suffixe. — On appelle préfixe la syllabe qui précède le radical d'un mot et suffixe la syllabe qui le suit.

Ex. mou dans mounôko bouche, mi dans minôko bouches, na dans naïeï je viens, o dans oïeï tu viens, l'a suffixe dans iâka viens.

Toute la grammaire de la langue d'Ibôko, comme des autres làngues bantoues, roule pour ainsi dire sur les préfixes. On pourrait appeler ces langues: langues " préfixales ". On ne saurait donc y donner trop d'attention.

Ainsi: dans ikôndo, makôndo, l'i marque le singulier, et ma le pluriel. C'est également le préfixe qui marque l'accord de tous les mots variables de la phrase : ikôndo djawî ilâo idjâdji wa: banane une bonne est ici = il y a ici une bonne banane. Makôndo mabâli malâo madjâdji wa il y a ici deux bonnes bananes.

Classes. — D'après les différents préfixes, on divise les substantifs en différentes classes. Le chiffre placé dans la suite à côté des substantifs indiquera que le substantif numéroté appartient à telle ou telle classe et en a par conséquent les préfixes singulier et pluriel.

TABLEAU DES CLASSES

1^{re} Classe. — (e-bi) (e = préfixe du singulier — bi = préfixe du pluriel).

Ex. Ebèkou-Bibèkou menton.

Embônda-Bimbônda

Ebèlo-Bibèlo

poing.

Ex. Engongôdji-Bingongôdji pomme d'Adam.

Elèngé-Bilèngé jeune garçon.

Ewôkou-Biwôkou mitako (baguette de laiton).

Enkôti-Binkôti chapeau.

Jangânga (e se change en i devant une voyelle). Biangânga corbeau.

2e Classe. -- (mo-ba).

Môtou-Bâtou (le préfixe a l'accent parcequ'il est contracté pour **môôbââtou**) homme — (**môtou** tête = au pluriel **miôtou** 8° classe).

Modjîmi-Badjîmi frère puiné (cadet).

Monânga-Banânga chef.

Mômbou-Baômbou esclave.

Moâna-Bâna enfant.

Mamoâdji-Babâdji femme.

Mpômba $^{2}/_{3}$ -Bampômba frère aîné.

Bôla ²/₄-Babôla frère plus âgé.

N. B. A cette classe appartiennent la plupart des substantifs désignant l'homme sous ses différentes qualités, professions, etc. — Ex. moloûka-Baloûka rameur, motoûdji-Batoûdji forgeron.

Les chiffres placés à côté des mots mpomba et bôla indiquent que le singulier du 1^{er} est en même temps de la 2^e et de la 3^e classe, et le singulier du second, de la 2^e et la 4^e classe, mais seulement pour ce qui regarde l'accord préfixal de la préposition génitive et de l'adjectif possessif. Ainsi on peut dire indifféremment mpômba oa nga ou ia nga — et bôla oa nga ou boa nga mon frère plus âgé.

3° Classe. — (n-n) (m. devant une labiale).

Nchô-nchô poule.

Nchoù-nchoù poisson.

Nsô-nsô diarrhée.

Nkingou-nkingou cou.

Nsông di-nsông di pointe.

Ntônga-ntônga poignet (ntônga-bantônga aiguille est de la 9e classe).

 ${\bf N}$ konango-nkonango pipe.

Mpèia-mpèia trou de nez.

Mpouloûlou-mpouloûlou poumon.

N. B. Le pluriel collectif et partitif de cette classe a pour préfixe ma. (Ex. manchô-manchoù) et suit alors pour l'accord préfixal le pluriel de la 4e ou 5e classe.

4º CLASSE. — (Bo-ma).

Bolangîti-malangîti couverture de laine.

Bontôlou-mantôlou poitrine.

Boloûka-maloûka fesse.

Bobouloûtou-mabouloûtou gencive.

Bô-mô (pour mâo) front.

N. B. A cette classe appartiennent tous les substantifs de qualité ou abstraits en **bo**. Ex. **bodjindo boa maï** profondeur de l'eau.

5º Classe. — (i-ma). i - di - li

Djôlo-môlo (pour maôlo) nez, djîou-miou (pour maïou) œil, djînou-mînou (pour maïnou) dent, itoï-matoï oreille,

litâma-matâma joue,

djānia-mānja (irrégulier) main,

ikê makê cheville.

N. B. Les noms de liquide n'ayant pas de singulier, ont pour initial ma et suivent l'accord préfixal du pluriel de la 5° classe. Ex. maï eau, maloûngou sang, maïna pus, manga bière de canne à sucre, makěki sève.

6e Classe. — Lo — n) (n se change en m devant une Lou [labiale.)

Lokèlé-nkèlé rotule — coquille — cuiller. Lobôko-mbôko (une espèce de) poisson. Loutoûkou-ntoûkou dizaine.
Loulêou-ndêou langue.
Lôli-ndôli barbe.
Loungoùngou djoungoùngou ongle.
Loumbônchou-djoumbônchou écaille de poisson.

N. B. Pour ces deux derniers substantifs, il faut remarquer que si le radical commence par n ou m, on change le préfixe singulier: lou, en djou pour avoir le préfixe pluriel.

7º Classe. — (é-ma)
Ebôko-mabôko bras.
Ekôlo-makôlo jambe.

8e Classe. — (mo-mi) (mou)

> Môtou (pour moôtou), miôtou tête, mounkanda-minkânda livre, papier, mounôko-minôko bouche, mouïti-miïti arbre, moeï-mieï (nseï) doigt, moûni-mîni (nsoûni) chair, mounchô-minchô (nchô) boyau.

N. B. Les substantifs de cette classe, dont le radical commence par n ou m, perdent tout simplement le préfixe pour former le pluriel collectif ou partitif. Ils sont alors considérés comme de la 3° ou 6° classe au préfixe pluriel. S'ils n'ont pas n ou m comme initial du radical ils

prennent l'une ou l'autre de ces lettres.

Ex. moeï doigt, mieï mibâli deux doigts, nseï l'ensemble des doigts, l's après l'n dans nseï est euphonique, moumbaï branche de palmier, mimbaï-mbaï des branches de palmier, mounkakâla côte, minkakâla mibâli deux côtes, nkakâla l'ensemble des côtes.

9e CLASSE. (mo-ba)

Cette classe ressemble en tout à la deuxième, sauf qu'elle ne renferme que des êtres inanimés ou des noms étrangers introduits dans la langue (ceux-ci n'ont pas leur singulier en mo).

Ex. sânja-basânja lune,
iânzi-baïânzi pulex penetrans, chique,
sâni-basâni assiette,
kôpo-bakôpo verre-goblet,
sôso-basôso clou en cuivre,
iêlé-baïêlé cartouche-balle.

10° CLASSE. — (lo-mi)

La 10^e classe renferme surtout des substantifs désignant l'action ou le résultat de l'action du verbe.

Ex. lobété-mibèté coup, — action de tirer un coup de [fusil.

lobôta-mibôta enfantement.

RÉSUMÉ DU TABLEAU DES CLASSES

à retenir par le numéro ou les préfixes.

DE LA FORMATION DE CERTAIRS SUBSTANTIFS

I. Les substantifs désignant l'agent, le facteur de l'action exprimée par le verbe se forment de l'infinitif de ce verbe en changeant l'a final en i et faisant précéder cet infinitif du préfixe mo.

Ex. Toûla forger, motoûdji forgeron (1 se change en dj Loûka ramer, moloûki rameur. [devant i) Ala travailler, moâdji travailleur. Iba voler, moïbi voleur.

Tous ces mots sont de la 2º classe (pluriel Batoûdji-baloûki, etc.).

II. Les substantifs désignant l'instrument, la chose qui sert à faire l'action du verbe, se forment de l'infinitif du verbe en changeant l'a final en éli et faisant précéder cet infinitif du préfixe é.

Ex. Toûla forger, étouléli enclume.

Kôba peindre-badigeonner, ékobéli pinceau.

Loûka ramer, éloukéli machine des steamers.

Béta frapper, ébétéli bâton pour frapper.

Tèmé se tenir debout, étéméli tout ce qui sert à se Bâ monter, ébaëli échelle. [tenir debout. Amba gouverner, iâmbéli gouvernail (e se change

[en i devant voyelle).

Oumba acheter, ioumbéli ce qui sert à acheter —

[prix d'achat. Tous ces substantifs appartiennent à la 2° classe et ont par conséquent le pluriel en bi Bitouléli-Bikobèli etc.

III. Quand on veut insister sur l'action exprimée par le verbe, on le fait suivre d'un substantif formé de l'infinitif de ce verbe en changeant l'a final en i et faisant précéder cet infinitif du préfixe bo (4° classe).

Ex. Atoûdji botoûdji il est en train de forger.

Natamboûdji botamboûdji je me promène pour

[me promener.

Akeï tamboûla botamboûdji il est allé promener

[une promenade.

Ateï boteï il refuse net.

AVERTISSEMENT.

A la suite de chaque article sur les différentes parties du discours je donne une liste des mots correspondants: substantifs, adjectifs, verbes, etc. Je suis l'ordre alphabétique des mots français ou des mots d'Ibòko, laissant, à côté de la page écrite, une page en blanc. afin de permettre à celui qui le désire, de faire lui-même un petit travail sur la langue. Ainsi, par exemple, pour les noms des différentes parties de l'homme ou du corps humain, j'observe l'ordre alphabétique des mots français... Je crois qu'il serait très utile de faire sur la page en blanc le vocabulaire contraire, c'est-à-dire en suivant l'ordre alphabétique des mots congolais. Cet exercice écrit aidera beaucoup la mémoire.

mohi aci
bigumi longma
kgagiwi
leino sokei
Ami ndeko traphoja
Riche Mokonjiri poroterindi
Marchi lomojo poroterindi
Marchi lomojo nythe
Cafi Koma timbi
midi ngonija na moi potimbi
porte loljikelo
Camif hoordo

Morai Morango Lisoko Nohopo, Likundu Linope

L'HOMME

```
) Homme môtou 2 ×
  Ame? (esprit?) élfli 1 (ièlé 1)
, Corps njotou 3
 Anus ichôko 5
  Barbe lôli 6 (pl. = ndôli)
Bouche mounôko 8
 Boyau mounchô 8 (les boyaux = nchô 3)
) Bras ébôko 7
    " droit ébôko ia boloùï
    "gauche ébôko ia bônso
Chair moûni 8 (pl. = mîni) (le collectif = nsoûni 3)
) Chevelure nsoûé 3 (ou nchoûé) (c'est le collectif de
                                      devaling
    mounsoûé 8)
  Cheveu mounsoûé 8
  Cheville ike 5
  Cil mounkongia 8 (g dur) (l'ensemble des cils =
                                              bemli
    nkongia)
Cœur motéma 8

    Côte mounkakâla 8 (les côtes nkakâla 3)

ر Côté mobânji 8 (collectif = mbânji)
Cou nkingou 3
 Coude molôkou 8 (pl. miolôkou)
 Cuisse ébêlo 1
                                        hisman &
  Doigt moe 8 (collectif = nse 3)
  Dos ibêke 5
  Epaule lonkoûndou 6 (pl. = nkoûndou)
 Depine dorsale mongêlé 8 (g toujours dur)
  Estomac mbémbé 3
  Fesse Boloûka 4
                                11000 amoand
  Foi ibâli 5
```

```
\supset Front Bô 4 (pl. = mô pour maô)
                Gencive Bobouboûtou 4
                                               libolongs
                Genou ibôngo 5
                Gosier moungoûngou 8
                Jambe ékôlo 7
                Joue itama 5
Largue loulêou 6 (pl. = ndêou)

Mengambe Larme mombîndou 8
Lèvre étêké 1 ia mounôko (pl. = bitêké noronyombe. Main djanïa 5 (pl. = manja irrégulier)
yamboutunik, Menton ébêkou 1
                Lèvre étêké 1 ia mounôko (pl. = bitêké bia mounôko)
                Mollet iboûka 5
                Muscle moungongôlo 8
               Nez djôlo 5 (pl. - môlo contracté pour maôlo)
                     pointe du nez nsongi 3 ia djôlo
                     trou du nez mpèia 3 ia djôlo
               Oeil djíou 5 (pl. = míou contracté pour ma iou)
                Ombilic montôlou 8
                Ongle loungoungou 6 (pl. = djoungoungou)
                Oreille itoï 5
              Os mounkoûa 8 (collectif = nkoûa 3)
               <sup>9</sup> Paupière étêké 1 ia djíou (pl. = bitêké bia djiou)
 power Peau lompo 6
         Pied itambi 5
          Poignet ntônga 3
Poing émbônda ou émbôtou 1
   Poitrine Bontôlon 4
                 Pomme d'Adam engongôdji 1
                 Poumon mpouloûlou 3
                 Rein éniânia 1
                 Rognon mombôka 8
               7 Rotule lokêlé 6
            Salive mounsoï 8 (nsoï)
                 Sang maloûngou 5 pl.
                 Sein ibêl@5
```

Som when (mong)

- misofi hojmony)
- Linafor

disu

Marila

Sourcil lokiki 6 Sueur itôkidja 5 Tache de naissance mousoûnja 8 Talon ikîndi 5 7 Tempe lopagatoï 6) Tête môtou 8, (pl. miôtou) , limite

- 7 Tibia mouîndi 8
- Urine mînia 5 pl. Veine, artère, canal etc. mounsisa 8
-) Bâillement moasāsou 8
- Claquement des doigts mondôndi 8 Démangeaison ékângi 1
- , Expiration, haleine mpéma 3
- Hoquet esésèkou 1
-) Pet monkînza 8
- Pus maina 5 Renvoi de l'estomac mobéa 8 Renvoi de la gorge ikêmbé 5
- > Rire ntôlo 3
- 9 Ronflement lokôlidja 6 Soupir mouwe 8 Toux ikétouba

EXERCICE.

Donnez le singulier des substantifs au pluriel suivants Bièlé 1 — Bâtou 2 — Nkîngou 3 — mantôlou 4 mabêké 5 — nkîki 6 — mabôko 7 — Mibânji 8 — Miwè 8 — Bikângi 1 — Nkoûndou 6 — minseï 8 make 5 — Bimbôtou 1 — mbindou 3.8. — mpouloûlou 3— maboûka 5 — maloûka 4 — nkôngia 3. 8. — ndêou 6— ndôli 6 — makôlo 7 — ntônga 3 — matâma 5 nkôlidja 6 — Bibêlo 1.

ANIMAUX — OISEAUX — REPTILES

- Abeille Mounjoï 8 njoï 3
 Aigle (blanc tacheté de gris) ilélèmbé 5
- 2 Aigle (espèce plus petite) Mopîmbi 8
- Aigle (épervier) Nkômbé 3
 Aigle lounsâla 6 (pl. nsâla)
 Alligator lousôngé 6 (pl. nsôngé)
- Animal niâma 3 (Antilope Môngou 8 (pl. miôngou)
 Antilope (autres espèces) mpâmbi 3 mboûdja 3
- Araignée limpouloutoûtou 5 \ mba (Marylim Bouc ntâba 3 ou mbôdji 3 ia lôli ou ia molouï—

 (pl. ntâba ou mbôdji, ia balouï ou ia bampéli)
 - Caiman **ngôndé** 3
 - Calao **nkāta** 3 Calao (espèce plus petite) **mounkwēnkwé** 8 Canard **ichoūchou** 5 Canard (sauvage) **ékôlidja** 1
 - Chat nkondôko 3
 - Chat sauvage mounsôli 8
- chauve-souris loungémbou 6 (pl. ngémbou) lou-
- tèndé 6 (pl. ntèndé)
 - Chenille mounkambila 8 ébambi 1 nohuchu mnylin
- Chenille (autre espèce) nian'ôko 9 (pl. baniantôko)
 Chèvre ntâba ou mbôdji éié ébèmbé ou ia mamoâdii,
 (pl. = ntâba ou mbôdji ia bibèmbé
- Chevreau moâna 2 oa ntâba (pl. = bâna ba ntâba
- Chien mbwa 3 \
 Chouette ioukoûdji 1 engôndo 1
 Cigale ikélèlé 5
- Cochon sauvage nsômbou 3
- Coléoptère iokotôlou 1

Coleoptère (autres) ingangambala 5 étômba 1 bingèté Coq nchô ia moloùï Coq de bruyère (espèce de) nieï itolôlo 9 (pl. = banieï itolôlo) Corbeau ianganga 1 Crapaud (jaune) intali 5
Crapaud (noir) ikôkou 5 Gybololo Grapaud Crapaud (jaune) intali 5 Crocodile nkôli 3 Djigga ou chique ïânzi 9 (pl. baïânzi) > Ecureuil mobôko 8 Ecureuil (espèce de loir) esséndi 1 > Eléphant njôkou 3 défense d'..., ivoire, moumpâti 8 — (en Bolôki = mônjo 8 (pl. miônjo) petite pointe nsèbo 3 trompe d'... mouëmbou 8 Crin, poil de la queue mounchibou 8 (nchibou 3) , Epervier nkômbé 3 Femelle ébèmbé ou mamoâdji Fourmi (blanche) mounse 8 (nse 3) — termitière —) bokônji 4 Fourmi (noire) mounsômbi 8 (nsômbi 3) Fourmi (petite, rouge) mouniônio 8 (niônio 3) Fourmi (volante, à grandes ailes) mouniengélenkèté 8 (niengélenkèté 3) Grenouille motôto 8 (pl. = miotôto) - ikôlo 5 ikolôlo 5 ' Guêpe djokôko 5 (pl. = mokôko, - mo pour mao Héron (espèce de...) mokwéla 8 Héron (autre espèce) bolamba 4 Jule (myriapode) ngongôlo 3 Ivoire moumpâti 8 (de l'ivoire = mpâti 3) Lézard (brun-noir) iwalatata 5

Lézard (pétit, jaune) mounsélétèti 8

Lézard (très gros) lobâmbi 6 Mâle molour 2 — bampéli 2 n'a pas de singulier lôli — Merle (métallique) kômou 9 (pl. bakômou) Mouche etwaki 1 Mouche (grosse), taon fa 1 (pl. bfa) Mouchette (ordinaire) moumpingangi 8 Mouchette (petite, à fortes piqures) mounkoûti 8 Moustique moungoûngi 8 Mouton mpata 3 \ Nid d'oiseau djoûmbou 5 (pl. moûmbou) Oiseau niôdji 3 · Orang-Outang Ngôndou 3 Papillon lobôubou 6 9 Perroquet nkô 3 Pigeon (ramier?) ebînga 1 Pintade inkêmé 5 > Pou des noirs moumboûa 8 Poule nchô 3 iébèmbé 1 — poulette — nchô 3 ia motôko 8 Rat mpô 3 Rat (gros) motomba 8 = mompule → Sauterelle (verte) ikôko 5 Sauterelle (grise, criquet) mokoundoula mbômba o — ikélèlé 5 > Serpent (en général) njô 3 (collectif=manjô 5) Serpent (boa) ngoûma 3 Serpent (noir) mombito 8 Serpent (petit, vert) inkake » Singe nkėma 3 Souris mpô 3 7 Termitière Bokônji 4 Tigre (Léopard, Panthère) ngor 3

Tortue nkoûmba 3

, Tortue (autre espèce) inzènzé 5

- ' Ver de bois Moumbômbou 8
- Ver de bois (autre espèce) moumpôki 8
-) Ver de terre pîka 9 (bapîka) moumpâmbo 8
- yer d'intestin mounsongonôdji 8

EXERCICE

Donnez le singulier des mots suivants: mankéma 3.5 — mbômbou 8.3 — mambwa 3.5 — makônji 4 — mikoundoulambômba 8 — ngoûngi 8.3 — nkwéla 8.3 Bisséndi 1 — mpîmbi 8.3 — Biangânga 1. — mbîto 8.3 — nchô 3 ia bibèmbé 1 — Biokotôlou 1

NOMS DE POISSONS

Poissons nchou 3

Lobôndo 6 (pl.mbôndo)

Poisson frais nchou ebëou (pl. mbëou)
Poisson sec nchou iétâke pl. nchitâké)
Banzibanzi 9 (pl. Baban- Mokôdji 8
Bodjéngé 4 [zibanzi) Mokôkélé 8
Edjônga 1 Mokôdji 8

Ekâba 1 Mônga 8 (pl miônga) Ekélékète 1 Montentémba 8 Ekoukôutou 1 Motômbi 8 Ekoulôulou 1 Mouéngé 8 Ibalèla 5 Moumpèndé 8 Ibôbou 5 Moungânza 8 Ibôngo 5 Moungoûsou 8 Iboûndou 5 Mounjèlé 8 Iônji 5 (pl. mônji) Mounsaï 8 Kolokôso 3 Mounsélèngi 8 Lobôko 6 (pl. mbôko) Mounzanzâla 8

Nchoumbé 3

Lopôngo 6 (pl. mpôngo) Ngôlo 3 Mbîli 3 Nîna 3 Mbinga 3 Nioûmi 3 Mbôka 3 Nkamba 3 Mbôto 3 Nkômbé 3 Mbôubou 3 Nsèmbé 3 Miāsi 3 Nsèmbébantáka 3 Moabôla 8 Nsésélèké 3 Moanda 8 Poûpou 3 Mokôbi 8 Tèndé 9 (pl. batèndé)

ENGINS SERVANT A PÊCHER LE POISSON

- Claie (très longue) Lokandou 6
- Claie de barrage Ebèté 1 Ekâlakâla Filet mouniâma 8 ilôdji 5 Nasses' mokâssa 8 molèké 8 moniôngi 8
-) Koûnda 9 (bakoûnda) ékêto 1 empenza 1
- / Moundélèngi 8 élongo 1 ebèmbi 1 🛧 💢 🚭 (Pieux formant) barrage Boûka 4 (pl. moûka)
-) Hameçon (Européen) ilôbo 5 🛊

RÈGNE VÉGÉTAL

- I. Arbre et ses parties (Mourti 8 na bifar 1 bier)
- II. A. Bananier (ikôndo 5)
- 3 B. Canne à sucre (mounkôko 8)
- C. Manioc (nsôngo 3)
- D. Palmier (ibîla 5)
- y E. Plantes médicinales (mounô 8)
- III. Autres plantes.

I. ARBRE ET SES PARTIES.

- 1º Arbre mouïti 8 (miïti)
- 2º Parties Bifaï 1

Branche époûta

Feuille långou 6 (pl. = niångou)

Fleur / éboûma 1 — ibôta 5

Racine mounkanga 8

7 Trone mobîmbi 8 (Base du trone nchîna 3) Pieu njété 3

II. BANANIER, CANNE A SUCRE, MANIOC, PALMIER

A. BANANIER.

- 1º Bananier à longs fruits (musa paradisiaca) ikôndo na mabôta mânda ikôndo 5 (Mabando na mabôta mânda)
- 2º Bananier à fruits courts (musa sapientium)
 ikôndo na mabôta makoûë
- 1º Espèces de Bananiers (makôndo)

SING	ULIER	PLURIEL		
α) β) γ) δ) ikôndo 5 ε) ζ)	nchômbo 3 moumfwè 8 mobânda 8 lobè 6 bossâka 4 môngo 8 mpô 3	makôndo (nchômbo mimfwè mibânda mbè massâka miôngo mpô	

2º Espèces de Bananiers (Bitâbi)

a) étâbi: ibêta 5bitâbi: mabêta 5 β) étâbi $\begin{cases} moumaï 8 \\ moungôlé 8 \end{cases}$ bitâbi $\begin{cases} mimaï 8 \\ mingôlé 8 \end{cases}$

- 24 - be frank

Banane ikôndo 5 — mountôbo 8
Base du tronc engôto 1 ia ikôndo — (Bingôto bia makôndo)

Groupe sessile de bananes ékângo 1

Le² Motoûba (régime) est composé d'une dizaine de bikângo (groupes sessiles) et l'ékângo d'une dizaine de mintôbo (bananes)

Régime de bananes motoûba 8

Feuille de bananier lângou 6 la ikôndo (pl. niângou ia ikôndo)

Nervure de la feuille mounkolôko 8 moa langou la ikôndo

Popote ou bourgeon conique qui termine le régime > Kâmba 9 oa ikôndo

Racine mounkanga 8

7 Tronc de bananier moungômba 8

B. CANNE A SUCRE.

Canne à sucre mounkôko 8

De là le sucre européen = mounkôko

Yin de canne à sucre mânga 5 ma nkôko 8-3 ou ngoûnjou

Le 1^{er} jour de sa fabrication (lorsqu'il est encore vert)

mountôngi 8 Ou bien l'on dit : mânga matâo ou ngoûnjou itâo (littér.: le mânga est vert frais)

Le 2º jour nsambéla 3

Le 3º jour mânga maôdji ou ngoûnjou iôdji (littér.: le manga pousse)

Le 4º jour mânga maôla ou ngounjou iôla (littér.: le mânga a poussé — il est mûr)

Le 5° jour mânga mâwa (littér.: le mânga est mort) Lie du mânga = impôto 5

Die du mange

Manger Mayora Mayora

C. MANIOC.

Manioc nsôngo 3 Racine de manioc moumpônjo 8

A) Non b) coupée en morceaux courts et petits ékêné 1 b) coupée en morceaux courts et gros entêté 1 c) coupée en morceaux longs et minces ibameu 5 A) Non pétrie (c) coupée en morceaux longe (c) coupée en morceaux longe (d) pétrie (a) cuite en petites boules mounchômbe 8 et entou-b) cuite en grosses boules engouëjé 1 rée de (c) cuite en forme de petits saucissons mounsôna 8 feuilles (d) cuite en forme de longs saucissons mounsôna 8

Racine macérée nsôngo 2 ia maï (litt. manioc d'eau)

- Racine séchée motèké 8
- Feuille de manioc moumpôndou 8
- Met, étuvée de jeunes feuilles mpôndou 8. 3 Champ de manioc iala 5 (pl. mala)

D. PALMIERS.

) jibila Palmier élaïs ibîla 5 (pl. mabîla) Branche (sa nervure) mounkélé 8 Chou palmiste ndô 3 ia ibîla (BOLOKI = esôngo 1 ia ibila)

Dindin étoûka 1

Feuille de la branche lângou 6 la ibîla

Fleur iéngèngé 1 Noix de palme ébîla 1 (pl. bibîla) ou mombîla 8 lobila. Noyau de la noix moundîka 8 Vin de palmier sur pied nsâmba 3 Vin de palmier sur pied nsamba 3 Vin de palmier couché à terre ekwâbou 1 ou lo post este

N. B. Le nsamba frais = maleko 5 ou nsamba ia môlo

2º Petit palmier des îles ipêké 5

Fruit de ce palmier moumpândi 8

Régime de ces fruits iôko 1

Chou de ce palmier ndô 3 ia ipêké

Nervure des grosses branches moumbaï 8

N. B. Les petites branches des mapêké servent à faire les nsèsé ou nsè 6 pour couvrir les toits. La lounsè 6, c'est-à-dire la petite branche qui doit servir pour le toit, porte le nom de ngoûba 3 si elle est tressée; elle s'appelle ébélèlé si elle a simplement une feuille alternativement repliée sur l'autre pour que toutes soient du même côté sans être tressées. A l'intérieur de la maison le toit laisse voir les nkolôko, c'est-à-dire les nervures juxtaposées, entre les groupes desquelles perce une bande du tressage des ngoûba, les bibélèlé surmontant les ngoûba pour former le toit extérieur.

Nervure de ces petites branches: mounkolôko 8 moa nsèsé.

Vin du palmier ipêké - mânga ma mpôta

3º Palmier éventail ilèbou 5

Palmier bambou inkěké 5

Huile de bambou (rouge) maöûta ma djôngo

Le palmier, au tronc tendre, de couleur jaunâtre dont la pousse du sommet sert à faire le fil indigêne (monjîmba 8) s'appelle ipêké dja ngôndou par opposition à l'ipêké des îles: ipêké dja biânga 1

E. PLANTES MÉDICINALES.

- Mobôngo 8 intérieur du bananier
- Nsôtou 3 intérieur pourri du bananier
- Intîa 5 dont le jus est employé contre les maux de tête tôngo 9 (pl. = batôngo) en poudre contre les maux de tête

ndémou 3 pour les maladies d'yeux — laxative en décoction étâkou 1 contre les maux de dents mbfou 3 gomme copale (employée comme vésicatoire) moundouroumba 8 employées contre la diarrhée moundôngo 8 mombîla moa diôngo 8 poivre de cubèbe mounjimbilîki 8 employé dans les maladies vénériennes comme le précédent moâdja 2 îndou (pl. = bâdja îndou) / empl. comme cataplasmes ngèlé 3 Botôko 4 ibônji 5 cicatrisantes étémo 1 mambinga 5 purgatif (en lavement) nkå 3 poison très violent

III. AUTRES PLANTES

Ananas ibîla 5 (ananâsi 9)

Arbre à sève rouge-jaune résineuse motôtondo 8

Bois brun-noir, rayé, très dur iloûkou 5

Bois de mauvaise espèce se mangeant immédiatement par les vers mokwamkômbi 8

Bois de pirogue blanc et tendre nkônia 3 — molâka 8 Bois de pirogue rouge et blanc, très dur (muscadier?) mounsaï 8

Bois de pirogue rouge et tendre moumpôso 8

Bois jaune avec lequel les blancs font ordinairement leurs planches mounké 8

Bois rouge servant à faire la poudre rouge essèbou 1 La poudre rouge lokôla 6 (petite boule de couleur rouge — eboûkî 1 ia lokôla

Bois très tendre et poreux itoûkou 5

```
Caoutchouc bolèmbou 4
   Champignon ièbou 5 (pl. maïèbou)
) Cotonnier molôndo 8
           Bouteille ou calebasse ekoûtou 1
qui se mange (belaschora?), ilèngé 5
   Courge
   Fruit acide (?) ilombôlo 5
   Herbe:
            grande mouëlelé 8
           petite mounkôko 8 (Mabali - nkinga)
           qui passe dans le fleuve mounsôlou 8
   Igname ékèké 1
   Légumes (terme générique) ndounda 8.3
           moundounda 8 (légume par excellence)
           lompélèlè 6 (pl. mpélèlé (aracée?)
           mtèlé 5
           elôlo 1 (légume amer)
           mowaka 8
           mountèndé mînou 8
           mounsangou 8
           djoumbénéwôlo 5 (moumbénéwôlo)
           itôpi 5
Maïs issângou 5
         Grappe de maïs mounkolôko 8 moa massângou
  Noix de kola ibèlou 5
   Patate douce loûlé 9 (pl. baloûlé)
Piment imbînga 5
  Plante dont la fibre sert à faire des cordes mounkôa 8
  Plante dont la racine produit le poison nkå 3
  Poivre de cubèbe mombila 8 moa diôngo.
```

Vigne indigène kokôko 3

Rocou (Bixa orellana) (flacourtiacée) iangolongônda 1

CIEL - EAU - TERRE

```
Ciel Bolôbo 4 — ikôlo 4 🔦
  Arc en ciel nkoûbi 3
  <sup>9</sup> Brouillard loumpèmbé 6
    Éclair mounkalâdji
   <sup>9</sup> Étoile moâdja ikôlo <sup>2</sup> (pl. Bâdja ikôlo)
    Firmament ikôlo 4 (litt.: le haut)
    Foudre Nkaki 3
    Lune sanja 9 (pl. = basanja) \
      aux 1ers jours de la lune sânja atâ
      aux derniers jours de la lune sânja awâ
      clair de lune elâoü na sânja 1
 Nuage empimpindi 1
      nuages noirs mampi 4 ma ikôlo (litt.: noirceurs du
  ciel)
    Obscurité elômbi 1
  ) Ombre elâlaï 1
    Soleil Boûnia 4 (pl. mounia)
          à son lever mounièlé 8
          de 9 à 4 heures moï 8
         à midi bounia 4
         à son coucher elôdji 1
    Tempête ekoungôla 1
    Tonnerre moungindi 8
    Eau en général maï 4
     " du fleuve maï ma ébâli
        de pluie maï ma ikôlo
        de source maï ma îdjiba
Chute Bouëta 4 (pl. mêta)
   Courant mouémbé 8
   Courant et contre-courant timbîri 9 (batimbîri)
```

plas

```
Eaux basses élânga 1 ou maï makoï (l'eau s'en va)
  Eaux hautes mpéla 3, moumèngé ou mai matindédji
  Etang isabékèla 5
  Fleuve ébâli 1
  Bras du fleuve Bolîko 4 — moungâla 8 — etîma 1 —
moloûka 8
  Flot moûla 8 (pl. = mioûloa)
  Ecume des flots mpoûlou 8-3
  Grelon itandâla 5
 Pluie ikôlo 5
  Pluie fine moniâka 8
  Grande pluie accompagnée de grêles mossôkou 8 moa
  Rapide Bouëta 4 (pl. mêta)
 Rivière moungâla 8
 Rosée mamio 5
 Source îdjiba 5
  Vague moûla 8
Terre en général mabéli 5
       sans culture, cour ibânda 5
       blanche moumpèmbé 8
       noire mabéli ma maïndou
       argile ordinaire mabéli ma mâtané
       argile grise pour poterie ibâdji 5
       très noire, servant de couleur djoûtou 5
       Sable njelo 3
        glaise iôndo 5
  Bord de l'eau mokoukoû)ou 8 moa maï
 Caillou ibânga 5
  Cour ibânda 5
 Ile ianga 1 (pl. = bianga) (mabali = loï)
   petite île ioûbia 1
   île flottante, herbes esoûlou 1
 Montagne ngômba 3
 Pays mokėdji 8
```

Pierre ibânga 5
à aiguiser ibôko 5
Plage ibôngo 5 — épèté 1
Plage unie épèté pouloûlou pouloûlou
Plaine ngoûnda 3
Rive ibôngo 5
Rive sans village edjîki 1
Terrain mouèmbé 8 mokédji 8
Vent moumpèmpé 8
Village mbôka 3

HEURES

Au matin Na ntôngo

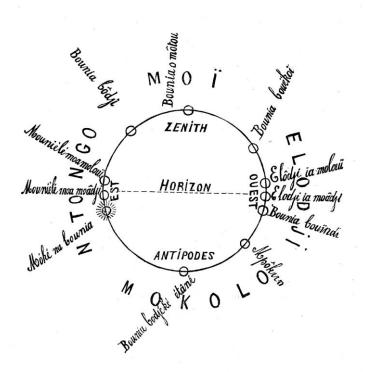
moké na boùnia avant le lever du soleil
mounièlé } moa moâdji lever du soleil commençant à poindre
mounièlé } moa molouï lever du soleil au-dessus de l'horizon

De 8 à 5 heures na mot

boùnia bôdji (le soleil monte, grandit) de 8 à 12 heures boùnia o môtou (le soleil sur la tète) à midi boùnia bouëkoï (le soleil s'en va) de 2 à 5 heures

Au coucher du soleil na élôdji

élòdji la molouï quand le soleil commence à disparaître élòdji la moâdji quand il est à moitié disparu boùnia bouïndi (le soleil devient noir) quand il est couché Au soir na mpôkwa Pendant la nuit na mokôlo Minuit boùnia bodjéké étâné



Substantifs de qualité, abstraits, etc.

Achat ioumbéli 1 Amertume Bolôlo 4 Ami eseka 1 Avarice îma; bolôkoï tu es un avare kão nta na îma Bonté Bolão 4 Cadeau libônza 5 Caillou ibanga 5 — loběssé 6 Campement molako 8 Cécité lolânda 6 (pl. ndânda) Chaleur moloûngi 8 Chasse mouches (fibres de palmier) époûnja 1 Cheveux gris mvwi 3 (Mvwi) Clin d'œil (regard de travers) mounioï 8 Colère **nkėlė** 3 Commerce mombôngou 8 Côté, face mounkôndo 8 Danse de joie ou deuil issôngo 5 Danse des Ngombé bonkani 4 — njôli 3 Danse en général Bobîna 4 Danse fétiche lèla 4 (pl. baléla) Dette niôngo 3 、 Deuil ilaka 5 Erreur djiko 5 (pl. miko) Faim nzâla 3 Fatigue mpf 3 Fétiche nséka 3 Folie Boiôio 4 Fou etoûkou 1 — éléma 1 Froid mpto 3 Générosité ikabo 5

Grandeur Bonèné 4 Gras ana mpôngo 3 (litt. il a de la graisse) Gros (de corps) mompota 8 Hauteur (longueur) Boanda 4 Ivresse Bolanga 4 Il est soul de manga alângi mânga Il est soul de fumer du tabac alângi makaïa Langue mfwédji 3 Ligne molôngo 8 mounkorôto 8 Longueur Boanda 4 Malade mokôni 2 Maladie ékôni 1 Malhonnêteté, impolitesse Bosôni 4 🔨 Manière de tresser itoûngi 5 Méchanceté, malice Bôbé 4 Mensonge bouëlé 4 (pl. mêlé) Mesure loméko 6 Mesure (instrument pour mesurer) émékéli 1 Monceau issîka 5 Mort loûöu 6 (pl. ndoûöu) Muet mboûbou 3 Nerveux môlé 8 (pl. miôlé) Obscurité élômbi 1 Odeur nsôlo 3 (soit bonne, soit mauvaise) Pagayeur moloûki 2 Palabre ikambo $5 - \log 6 - \operatorname{diambi} 5$ Paresse bôdjo 4 — bompétôla 3 Parti djouö 5 (pl. mouö) Pauvre éléma 1 Pesanteur Bodjîto 4 Place, cour devant la maison ibânda 5 % Place de campement, portion de terre issîka 5 Poltron motéma moa ingânga 5 (litt. cœur de poltron-Poltronnerie, peur ingânga 5

Pourboire lounkônga 6

Profondeur (en parlant de l'eau) Bodjindo 4

(en parlant d'un trou) ngôngo 3

peu de profondeur (en parlant de l'eau) Bokôno 4

Regard furtif (investigateur) monôngo 8

Ride ekôno 1

Saleté Bosôto 4

Saveur sucrée, goût sucré Bolèngi 4

Soif mpôa 3

Sourd ou surdité lôko 6 (pl. ndôko)

Travail iala 5

Travailleur moâdji 2 (pl. bâli ou bâdji)

N. B. De là le nom des femmes : babâdji qui travaillent (?)

INSTRUMENTS DE MÉTIERS, DE DANSE, GUERRE, ETC.

Balais djombékèlé 5

Bêche ikôngo (litt.: lance) 5

Cercle en bois avec lequel on monte sur les palmiers molângo 8

Couteau européen mbéli 3

Couteau indigène éboûni 1

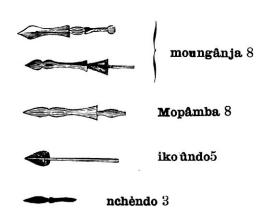


mongwangou 8



mounchèngou 8



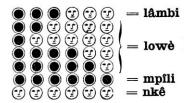


Crayon ekomâki 1 — ékoméli 1 Enclume lobāka 6 — étouléli 1 Filet mouniâma 8 — ilôdji 5 Forge ibôma 5 — soufflet de forge nkoûka 3Gonga en forme de diapason élônja 1 bâton qui sert à le frapper ébétéli 1 ia élônja Grelot européen nchôko 3 indigène (noyaux) njékèlé 3 indigène, en fer, ingîla 5 Hache dioûmbi 5 (pl. moûmbi) — ékôko 1 Harpon de chasse Bokoûsou 4 Herminette 'ngwa 3 Hochet pour battre la danse înga 5 Houe nkôngo 3 Jeu de cailloux Caillou pour jouer lobèsé 6 (pl. mbèsé) Groupe de itî 5 (pl. matî) Jeter les cailloux foula

N. B. Un itî se compose de mbèsé rayés ou noirs d'un côté, non rayés ou blancs de l'autre.

4

Groupes de cailloux



Lance ikôngo 5

manche de la lance mpânzi 3

fer de la lance tôngo 9 (pl. batôngo) — iôlé 1 (pl. biôlé)

plat du fer nsèndo 3

Lime mouchiò 8

Marteau indigène njôndo 3

européen djobôko 5

Pieu pour déraciner djôngo 5 (pl. môngo)

Rabot ikômbo 5

Scie mochoumannè 8

Tambour tout en bois mokôto 8

avec peau | long moumbônda 8 petit ngômo 3 tout petit empîla 1

PARENTÉ

Marier (actif) Se marier Époux, mari Loungana

molouï 2 (pl. balouï) — mo-

loûmi 2 mobâli 2

Épouse, femme

mamoâdji 2 (pl. babâdji) — (Mabali = moâdja 2)—

(Lobolo = montâka 2)

angou 2 (pl. baangou) Père tâta 2 (pl. batâta) Papa niângou 2 (pl. baniângou) Mère māma 2 (pl. bamāma) Maman moana 2 (pl. bana) Fils, fille moananiangou 2 (pl. bana-Frère niângou litt. fils de mère) motâmba 2 (pl batâmba) Sœur mpômba 2(pl.bampômba)-Frère ou sœur aîné bôla 2 (pl. babôla) modjîmi 2 (pl. badjîmi) Frère ou sœur cadet tata 2 Grand-père nkôko 2 (pl. bankôko) Grand'mère Oncle paternel tata 2(comme papa et grandpère) tamoâdji môtou 2 (pl. bata-Tante paternelle moâdji môtou modjîka 2 (pl. badjîka) Oncle maternel Tante maternelle mama 2 moâna 2 à l'exception du Neveu ou nièce neveu de l'oncle maternel qui porte le méme nom que son oncle. Beau-père, — belle-mère bokilò 4 (pl. mokilò) moniâli 2 (pl. baniâli) Beau-frère, belle-sœur ndînga 2 (pl. bandînga Jeune homme ikômbi 5 Jeune fille L'ensemble des épouses ndôngo 3 Bokâli 4 Adultère (la chose) Femme adultère itoûki 5 ikôbo 5 ➤ Fornication ${f empwampwa}\,1-{f mbotela}\,3$ ← Enfant illégitime \ Jumeau iåsa 5 (pl. måsa) monânga 2 (pl. banânga) — Chef wokônji 2

Homme libre

Maître

nsômi 2 (pl. bansômi) nkôlo 2 (pl. bankôlo)

Esclave

mômbou 2 (pl. Baômbou)

MAISON ET SES PARTIES

Maison ndako 3 mbôka 3

Place, chambre étel 1 — ntôtou 3

- " du côté du bas fleuve ntôtou ia ngèlé
- , du milieu ntôtou ia nter
- du côté du haut fleuve ntôtou ia ikôlo

Mur épèlou 1

- " de devant épèlou ia bô
- " de derrière épèlou ia makoûdja
- " d'entrefent èpèlou ia mintèlé
- " du côté, pignon épèlou ia isésèlé

Devant de la maison ibânda 5

Derrière de la maison makoûdja 5

Porte (ouverture) mounôko 8

Porte (ce qui ferme cette ouverture) ibôbé 5

Clef ifoungoûa 5

Fenêtre iloû 5

Verandah mokélélé 8

Pieu des murs ikônji 5

Toit motôndo 8

Comble

chevron ibâsa 5
poinçon (partant de terre jusqu'au toit
ikônji dja molouï 5
cheneau mobônga 8 moa mokélèlé
faîtage mobônga 8 moa motôndo
entrait mobônga 8 moa makônji

Une botte de chevrons ébôlo 1 iawî ia mabâsa Deux bottes de chevrons Bibôlo bibâli bia mabâsa.

MEUBLES DE LA MAISON, USTENSILES DOMESTIQUES, ETC.

Bois de chauffage lokoï 6 (pl. nkoï)

Bois enflammé, tison ésoungi 1 ia mouëïa

Bout de pirogues avec crénelures pour hacher les feuilles

de manioc ébôka 1

Calebasse ékoûtou 1

Cadre de miroir enzènzé 1

Couvercle ékoûkia 1

Feu mouëïa 8

Fumée molînga 8

Jarre haute et à petit col imbembèlé 5

Jarre moyenne à ventre large et petit col modjâka 8

Jarre moyenne à ventre large et grand col mbéa 3

Jarre petite à très large col lobèkè 6

Lit élângi 1 — nkéla 3

Natte (la grande, celle des Bamangâlas) mbèto 3

Natte tressée épôso 1

Natte très petite kâbala 9 (pl. bakâbala)

Panier (carré, court et sur pied tressé ékôlo 1

Panier long, rond, avec couvercle et cordes ékôlo nsambėla

Panier très haut, en forme de cône ipôli 5

Panier carré, très grand ibâti 5

Plat allongé, en bois, sans pied nsômbo 9

Plat allongé, en bois, avec pieds mônjoï 8

12 / navebidge. Tabouret à 4 pieds moëbîdja 8 à deux planches pour pieds, tout d'une pièce

ébônga 1 en forme de chapeau renversé mbâta 3

fait d'une pièce de bois évidé mokoûsa 8

fait de morceaux de bois, juxtaposés en carré itoûka 5

en forme de chaise, à dossier et 4 pieds ngèndé 3

Vase en bois au bout d'un bâton pour puiser le mânga **mobâko** 8

Vase en terre à 3 cornes, servant de foyer likènga 5

Articles de vente. — Objets à l'usage des blancs

Acheter oûmba Vendre niamôla ou téka Prix motoûia 8 Bimbeloteries en plus du prix mibèngo 8 Pourboire des chefs mondèngé 8 Aiguille ntônga 9 (pl. bantônga) Assiette sâni 9 (pl. basâni) Bêche ikôngo 5 Bouchon ékoûkia 1 ia molângè 8 Bouton nsèté 3 ia bitôbo Bouteille molangé 8 Canif mbèli 3 ia nkômba Caisse sandoûkou 9 (pl. basandoûkou) Cartouche ièlé 9 (pl. baïèlé) Casserole loběké 6 Caurie moumbèlé 8 (collectif mbèlé 3) Chaise ngèndé 3 Clef ifoungoûā 5 Cloche-sonnette iengèlé 9 (pl. baïengèlé) Clou en cuivre sôso 9 (basôso) Corde mounkoûlou 8 Couteau européen mbéli 3 Couverture bolangîti 4 Crayon, porte-plume ékoméli 1 Cuiller lokèlé 6 Épingle ntônga 9 ia ébôto

```
en général étôbo 1
         Américani amélicâni
         Bleu baft mpîli
  Etoffe
         Sevetslitz nchwa — (Nchwa) nkamba
         couverture de laine Bolangîti 4
         tapis ngaminôni
  Fil à coudre monjîmba 8
  Fil de cuivre moukânda 8
  Fourchette kânia 9 (pl. bakânia)
  Fusil mbåo 3 (mondôki)
  Grelot nchôko 3
 Hache dioûmbi 5 — ékôlo 1
  Hameçon ilôbo 5
 Houe nkôngo 3
 Huile maöûta (ma-oû-ta) 5
 Ivoire (pointe d'ivoire) moumpâti 8 (de l'ivoire mpâti)
— mpèmbé-mônjo 8
   Petite pointe nsèbo 3
 Lit élângi 1 — nkéla 3
 Manche de couteau éboundéli 1
 Manche de hache mobâla 8
 Pantalon étôbo 1 ia makôlo 7
 Parapluie loungèmbou 6
         ordinaire iāka 9 (pl. baïāka)
 Perle | bleue allongée moumbambou 8
         ronde éboûma 1
 Petit godet pour mesurer les perles ngômo 3
 Poivre imbînga 5 (piment)
 Revolver impounioungou 5
 Sel monâna 8 — mokwa 8
 Tin, boîte en fer nkēni 3 — engoungoûlou 1
 Verre, cop, côpo 4 (pl. bacôpo)
 Veste etôbo ia mabôko 7
```

MÉDECINE

Abcès mounkôli 8

L'abcès est percé mounkôli motoubici

Gonorrhée issâbou 5

Magicien-médecin ngânga 2 (pl. bangânga)

Mal : j'ai mal à la tête naöki môtou)

j'ai mal à la poitrine naöki bontôlou

j'ai mal au ventre naöki iboûmou

malade: je suis malade **naökaï** — **naökâni** — **nabédji** es-tu guéri? **obîki**?

Médecine ordinaire mounô 8

Médecine fétiche bonganga 4

Plaie mpôta 3

Plaie, humeurs produites par les poux imfouèté 5 dja mboûa

Pointe pour percer étoubéli 1

Pus maina 5

Séton moundémbou 8

Taches blanches sur la peau lôto 6 (pl. ndôto)

Variole Kokôtou 3

Ver intestinal mounsongonôdji 8 – moumpâmbo 8

TATOUAGES

Tatouages à la couleur noire mampî 5

- " par grosses excroissances mpôta 3
- par petites excroissances mounkôma 8 (collectif = nkôma 3)
- " verticaux sur le front moundéndé 8 (ndéndé)
- " près de l'oreille (pl.) nkôma 8-3 bimboudja 1
- " sur le ventre (pl.) nkôma 8-3 ntémba 8-3
- sur les bras ekômba 1

Incisives limées mounsânga 8 L'ogive des incisives supérieures moângi 8 Dent limée en pointe éboûki 1 Incisive non limée imoâmbi 5

TOILETTE

Anneau en cuivre djê 9 (pl. badjê) — ébânga 1 Anneau en fer (du pied ou du bras) momînga 8 Anneau très gros du pied engémbé 1 Anneau du pied avec grelots mongènjou 8 Anneau du cou moungômbo 8 Anneau fétiche Bongånga 4 — mounkisou 8 Chapeau enkôti 1 Chapeau à plumet lichôta 5 Pagne des femmes ébôka 1 Pagne des hommes étôbo 1 Rouge: couleur rouge dont on s'enduit le corps lokôla 6 (pl. nkôla) Boule de cette substance rouge molôko 8 eboûki 1 ia lokôla morceau de bois dont on tire cette couleur ésèbou 1 Tresse sortant de la chevelure mônjo 8 (pl. miônjo) Tresse restant dans la chevelure, au milieu mounkôka 8

DANSE

Tresse restant dans la chevelure, sur les côtés impoûta 5

Danse en général **Bobîna** 4 Danse publique **ébinēla** 1 Danse d'une seule femme **djibôla** 5 (pl. **mébôla**) Danse de joie ou de deuil **issôngo** 5 Danse du nganga **ésoûmbi** 1

Danse fétiche pour obtenir la guérison d'une maladie 9 léla 9 (pl. baléla)

Hochet pour la léla înga 5

Anneau de **njékèlé** (grelots) au pied ou bras des danseurs **mongénjou** 8

Tambour de danse avec peau moumbônda 8 — ngômo 3 — empîla 1

Tambour en bois mokôto 8

PIROGUE

Pirogue Boâtou 4 (pl. mâtou)

Bout de la i d'avant mbâka 3 ia bô
pirogue i d'arrière mbâka 3 ia nchîma

Bord de la pirogue mokoï 8 moa boâtou

Bord à droite mokoï 8 moa bolouï

Bord à gauche mokoï 8 moa bônso

Rame nkaï 3

Manche de la rame mobâla 8 moa nkaï

Manche de la rame modala 8 moa nkar Plat de la rame ibânda 5 dja nkar Ecope pour jeter l'eau mônjor 8 Rameur moloûki 2 Le chef rameur moangôdji 2 Celui qui bat le mouvement en avant ékôko 1 Celui qui dirige à l'avant iâmba 5 (pl. mâmba) Celui qui dirige à l'arrière mpěnji 3 Gouvernail iambéli 1

DE L'ADJECTIF

I. DE L'ADJECTIF DE QUALITÉ.

I. Construction. — L'adjectif de qualité est employé comme qualificatif ou comme attribut.

Comme qualificatif il suit toujours le substantif qu'il qualifie. Ex. L'homme bon môtou molão — de bons pieux njèté ndão.

Comme attribut, il suit également toujours le substantif et n'exige point l'emploi du verbe substantif être. Ex. Cet homme-ci est bon môtou ôyou molâo — ces pieux là sont bons njèté îna ndâo.

N. B. Si cependant on veut appuyer sur la qualité et la montrer à un haut degré, on emploie le verbe substantif nta. Ex. Cet homme-là est bon, c'est la bonté personnifiée: Môtou ôna nta molâo.

II. Comparatif. — La manière ordinaire d'exprimer le comparatif (plus ou moins) est de qualifier les deux termes de comparaison d'adjectifs contraires. Ex. motôu ôyou monèné, ôna moniotîti cet homme-ci (est) grand, celuilà petit pour signifier : celui-ci est plus grand que celui-là ou que celui-là est plus petit que celui-ci.

Une autre forme de comparatif consiste à substantifier l'adjectif et à prendre comme terme comparant le verbe : **Boula** dépasser.

Ex. Boânda boa mouïti moûmou boboûdji boânda boa mouïti moûna.

La longueur de cet arbre-ci dépasse la longueur de cet arbre-là; pour signifier: cet arbre-ci est plus long que celui-là.

N. W.

III. Superlatif. — Le superlatif s'exprime par la répétition de l'adjectif ou du substantif correspondant.

Ex. Ces hommes-ci sont très grands: Bâtou bâba bânda bânda (littér. ces hommes-ci grands grands) ou avec le substantif: Bâtou bâba boânda boânda (littér. ces hommes-ci grandeur, grandeur).

IV. Adjectif de surabondance. — L'adjectif de surabondance ou de surcroît en plus ou en moins (ou l'adjectif précédé de l'adverbe trop) se rend par le substantif correspondant de l'adjectif précédé du verbe bonda (dépasser).

Ex : Cet arbre-là est trop gros:mouïti moûna moboûdji bonèné (littér. cet arbre dépasse la grosseur)

Ces arbres-ci sont trop courts : miïti mîmi miboûdji bokoûë (littér. ces arbres-ci dépassent le court)

Cette pointe d'ivoire est trop petite moumpâti moûmou moboûdji boniotîti

V. ADJECTIF DE SUFFISANCE. — L'adjectif de suffisance, c'est-à-dire celui qui est précédé de l'adverbe « assez " se rend par l'adjectif suivi de l'expression lè sôki bôna (lè laissez, sôki soit, bôna ainsi)

Ex.: Cette pirogue est assez grande Boâtou boûbou nta bonèné le sôki bôna.

VI. ACCORD. — L'adjectif de qualité s'accorde en nombre et en classe avec le nom qu'il qualifie. Si le substanfif est de la première classe, l'adjectif ou plutôt le radical-adjectif prendra pour préfixe le préfixe-adjectif de la première classe, soit singulier soit pluriel, et ainsi de toutes les classes.

Ces préfixes sont :

- 1° classe E pour le singulier, Bi pour le pluriel
- 2e " Mo ba
- 3° , e n (m devant une labiale) ou i devant un radical commençant par n
- 4° " Bo ma
- 5^{e} , i ma
- 6° , lo $-\mathbf{n}$ (m devant une labiale) ou i devant n
- 7° , e ma
- 8° , mo mi
- 9e " mo ba
- 18e , lo mi

Donnons pour exemple le radical-adjectif " — lão " (bon) s'accordant avec un mot (sing. et plur.) de chaque classe.

- · 1re classe enkôti élâo bon chapeau Binkôti bilâo bons chapeaux
- 2e " môtou molão homme bon Bâtou balão hommes bons
- 3e " nkonângo élâo bonne pipe nkonângo ndâo bonnes pipes
- 4° " Bolangîti bolâo bonne couverture malangîti malâo bonnes couvertures
- 5e " **ikôndo ilâo** bonne banane **makôndo malâo** bonnes bananes
- 6e , lokèlé lolâo bonne cuiller nkèlé ndâo bonnes cuillers
- 7e **" ébôko élâo** bon bras **mabôko malâo** bons bras
- 8e " **môtou molão** bonne tête **miôtou milão** bonnes têtes
- 9° " i**âka molâo** bonne perle **baiâka balâo** bonnes perles
- 10° " lobôta lolão bon enfantement mibôta milão bons enfantements

N. B. Il est bon de rappeler ici quelques règles d'euphonie.

Ainsi 1° Le préfixe e de la première, troisième et septième classe se change en i devant un radical commençant par une voyelle.

Ex. Enkôti iânda (pour éânda) un long chapeau nkonângo iïndou (pour éïndou) une pipe noire ébôko iânda (pour éânda) un long bras.

2º Le préfixe pluriel de la troisième et de la sixième classe est n qui se change en m devant une labiale, en i devant n et fait changer l'1 du radical en d.

Ex. nkonângo nkoûë les courtes pipes nkonângo mbé (pour nbé) les mauvaises pipes nkonângo iniotîti (pour nniotîti) les petites pipes nkonângo ndâo (pour nlâo) les bonnes pipes

3º L'n préfixe devant a et devant o exige devant ces voyelles une s intercalée.

Ex. mbéli nsôtou (pour nôtou) les couteaux tranchants mbéli nsânda (pour nânda) les longs couteaux.

4º L'n préfixe devant l'i du radical — iké (nombreux) exige j intercalé; et devant l'i des radicaux indou (noir), itāki (sec), oungāki (désséché) exige un ch intercalé.

Ex. nsôngo njîké (pour nîké) beaucoup de manioc nsôngo nchîndou (pour nîndou) des maniocs noirs nchòu nchitâki (pour nitâki) des poissons secs nkèlé (8-3) nchoungâki (pour noungâki) des nervures de branches désséchées.

Différentes manières de rendre l'adjectif de qualité

L'adjectif de qualité se rend:

1º par un mot proprement adjectif qui s'accorde en nombre et en classe avec le substantif qu'il qualifie. Ces adjectifs sont peu nombreux et presque tous ont pour correspondant un substantif de qualité avec initiale ou préfixe **Bo**.

Exs. Substantifs.	RADICAUX DES ADJECTIFS.
Boanda longueur-hauteur	- anda long, haut
Bobé méchanceté	— bé méchant, mauvais
Bobéou état d'être frais	- hear frais, vert (en par-
	lant des arbres)
Bodjîto pesanteur	- djîto pesant -
Boïké abondance	
Doine abolitance	- îkéabondant,nombreux -
D -9 1	(beaucoup)
Boïndou noirceur	— indou noir •
Bokoûë qualité d'être	— koûë court Kusu
court	- Jaobon - loure
Bolão bonté	
Bonèné grandeur, grosseur	— nèné grand, gros
Boniotîti petitesse, pau-	— niotiti petit, peu nom-
citas	breux
Botâné blancheur	- tâné blanc
Botão fraîcheur	- tao frais, vert (en parlant - tau
	des fruits)
Botoû qualité d'être tran-	des fruits) — otoù tranchant opotie
chant	- otoù tranchant opole
	· ·
Botoûnou qualité d'étre	— tounou émoussé
émoussé	

N. B. La forme substantive en bo, placée après le sub-

stantif qu'il s'agit de qualifier, est plus souvent usitée que l'adjectif lui-mème surtout dans les expressions exclamatives ou celles qui y ressemblent.

Ex. La maison est grande! quelle grande maison **ndâko** bonèné

Le chemin de Boukoumbi ici est-il long? **Njîla o Boukoumbi wa boânda?** Non, il est (si) court. **Boânda wē**, **bokoûë**

2º L'adjectif se rend secondement

a) par une même forme de substantif de qualité en **bo** mais n'ayant pas d'adjectif correspondant.

Ex. Bobôto bonne humeur
Bôdjo paresse
Bodjîndo profondeur
Bokôno le peu de profondeur.
Bokênjou saveur salée
Bolèngi douceur

Bolôlo amertume Bosôto saleté -

Ex: le sucre est doux mounkôko bolèngi — la méd cine est amère mounô bolôlo.

b) par un substantif de qualité concret

Ex: éléma 1 pauvre-fou étoûkou 1 fou-stupide
Bompétôla 4 paresseux
lôko 6 sourd
mboûbou 3 muet
môlé 8 nerveux

Ces hommes sont fous **Bâtou bâna bitoûkou**. Trois de mes enfants sont nerveux **Bâna bâtou banga miôl**é.

Par un substantif de qualité précédé du verbe **nta** et la préposition **na** (avec), — ou le verbe **ana** (avoir)

Ex: môtou ôna nta na bolâo Cet homme est avec la bonté c'est-à-dire cet homme est bon.

Ce garçon-ci est de bonne humeur élèngé éié ana bobôto.

3º Par une forme génitive c'est-à-dire par un substantif de qualité précédé de la préposition génitive de, laquelle est variable et s'accorde en classe et en nombre avec le substantif précédent, comme il en sera parlé d'ailleurs dans un autre chapitre.

Ex: kão odjādji na motéma moa ingânga (littér: tu es avec cœur de poltronnerie) tu es peureux.

Ana motéma moa ikâbo (il a cœur de générosité) il est généreux.

Mânga ma ngaï (bière de canne à sucre d'acidité). mânga acide.

N. B. Les Bamangalas n'ont que deux adjectifs pour rendre les couleurs: — tâné blanc, — îndou noir. Je leur montrai de la couleur rouge, ils me dirent que c'était du mombîli motâné c'est-à-dire du mombîli blanc, et me désignèrent la couleur bleue par ces mots: mombîli moïndou, du mombîli noir. A force de les presser pour avoir les mots voulus, ils me traduisirent: de l'étoffe bleue: étôbo ia mombîli (qui est une poudre bleue qu'ils trouvent en terre).

De l'étoffe rouge: étôbo ia lokôla (qui est une poudre rouge obtenue par le frottement de deux morceaux de bois).

De l'étoffe jaune: étôbo ia ièngo (terre jaune)

De l'étoffe verte: étôbo ia mompôndou (feuille de manioc)

 $4^{\rm o}$ L'adjectif se rend enfin très souvent

(a) par un verbe statif ou passif

Ex⁸. La porte est ouverte ibôbé idjiboï

La porte est fermée ibôbé idjibâmi

Le mbéa (pot) est cassé mbéa éboieï

b) par un verbe neutre

Exs. Les étoffes sont sèches Bitôbo bikôki Le ventre est plein iboûmou itoûndi Les verres sont pleins Bacôpo batoûndi Les bananes sont mûres makôndo maôla

c) par le verbe avoir suivi d'un substantif

Ex^s. Il est riche **âna mosôlo** (il a de la richesse) Il est disputeur, hargneux **âna nkâla** (il a des griffes) Nous sommes taquineurs **tôna matoumôdji** Il est gros **âna mpôngo**

d) Par le verbe être **nta** suivi de la préposition **na** et d'un subst.

Exs. Il est bien tourné fo nta na bobôto Tu es menteur kão nta na bouèlé Tu es fort kão nta na makão Tu es avare kao nta na ïma

e) par le verbe kèla (faire) suivi d'un substantif

Ex. Le manga est aigre manga makéla ngaï Ses jambes sont sales makoûlou meï makédji bosôto

f) par un verbe spécial, actif ou autre

Ex. je suis ivre d'avoir bu du manga nalângi mânga Nous sommes soûls d'avoir fumé tolângi makaïa

II. DE L'ADJECTIF DÉMONSTRATIF.

L'adjectif démonstratif se place après le substantif et s'accorde avec celui-ci en nombre et en classe.

Le coup d'œil jeté sur le tableau de ces différents accords fait voir que l'adjectif démonstratif rapproché (ce.... ci, cette.... ci, ces.... ci) n'est que le préfixe substantif répété, et l'adjectif démonstratif éloigné (ce.... là, cette... là, ces.... là) le préfixe-substantif suivi de na.

TABLEAU DES ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS

singulier éié ceci 1º classe pluriel bîbi ces-ci bîna ces-là	ôyoù ôna 3° classe bâba bâna iyi îna
4° cl. Boûbou Boûna 5° cl. djîdji djîna 6° c Mâma Mâna 6° cl. mâma mâna	loûlou loûna 7° cl. (éié éna mama mana
8° classe moûmou moûna 9° classe form	yoù ona oaba oana 10° classe (loûlou loûna mîmi mîna

Exemples.

Ce chapeau-ci enkôti 1 éié Cette couverture-ci Bolangîti 4 boûbou
Ce chapeau-là enkôti 1 éna Ces couvertures-là malangîti 4 mâna
Ces corbeaux-ci Biangânga 1 bîbi
Cette couverture-ci Bolangîti 4 boûbou
Ces couvertures-là malangîti 4 mâna
Cette oreille-là itoï 5 djîna

Ces corbeaux-là Biangân- ga 1 bîna	Ces oreilles - ci matoï 5 mâma
Cet homme-ci môtou 2 ôyoù	Cette langue-ci loulêou loû-
	lou
Cet enfant-là moâna 2 ôna	Cette langue - là loulêou loûna
Ces femmes-ci Babâdji 2	Ces langues-là ndêou îna
bâba	Total Committee
Ces mères-là Baniângou 2 bâna	Ces bras-ci mabôko mâma
Cette pipe-ci nkonângo 3 éié	Ces arbres-là miïti mîna
Cette pipe-là nkônango 3 éna	Cette perle-ci iâka ôyoù
Ces lits-ci nkėla 3 iyi	Ces coups de fusil-là mibèté
Ces lits-là nkéla 3 îna	mia mbâo mîna

III. DE LA PRÉPOSITION GÉNITIVE

La préposition génitive (de — du — de la — des) est un mot variable en Congolais-Bamangâla. — Elle se compose du préfixe substantif ordinaire suivi de **a**, et s'accorde en classe et en nombre avec le substantif qui la précède.

Ces accords de préposition génitive sont :

singulier pluriel	1° cl.	ia (e se change en i devant une voyelle) bia	6° cl. {	la ia	los
	2e cl. {		7° cl. {	ia ma	
	3e cl. {	ia ia	8° cl. {	moa mia	
	4e cl. {	Boa Ma	9° cl. {	oa ba	
	5° cl. {	dja ma	10° cl. {	la mia	

Exemples. Le chapeau de cet homme-là est trop petit Enkôti ia môtou ôna eboûdji boniotîti

Les esclaves du chef de Mpoûmbou travaillent à la maison du blanc

Baôumbou ba monânga oa Mpoûmbou bâli o ndâko ia moundèlé

Les arbres de la forêt sont meilleurs que ceux des îles. mirti mia diâmba milâo, mîna mia biânga mibé (arbres de forêt bons, ceux-là des îles mauvais)

L'oreille de l'homme blanc est blanche, les oreilles des hommes noirs sont noires

itoï dja môtou motâné itâné, matoï ma bâtou baïndou maïndou

IV. DE L'ADJECTIF POSSESSIF.

L'adjectif possessif n'est que la préposition génitive suivie des pronoms personnels moi, toi, lui, nous, vous, eux, qui se traduisent par nga, ô, eï (complément au lieu de io sujet) bânga, beï, beï.

Voici tous les adjectifs possessifs d'après la classe et le nombre.

1re CLASSE.

mon	chapeau	enkôti	ia nga
ton	, ,	"	ia ô
son	,,	,,	i' eï (a tombe devant e)
notre	*	"	ia banga
votre		,	ia beï
leur	,,	,,	ia beï
mes	chapeaux	binkôti	bia nga
tes	,	7	bia ô
ses	2	7	bi' eï
nos	,,	,,	bia bånga
vos	77	77	bia beï
leurs	"	*	bia beï

Y

2^{me} CLASSE.

		- 4	DAGGE.
mon	enfant	moâna	oa nga
ton	enfant	"	oa ô
son	enfant	,	o' eï (prononcez weï)
notre	enfant	,	oa bânga
votre	enfant	,,	oa beï
leur	enfant	"	oa beï
mes	enfants	bâna	ba nga
tes	,,	"	ba ô
ses	,	,,	b'eï
nos	77	,,	ba bānga
vos	77	,,	ba beï
leurs	,		ba beï

3e CLASSE.

ma	pipe 1	nkonâng	o ia nga
ta	,,	,,	ia ô
sa	77	,,	i' eï
notre	"	,,	ia bânga
votre	,,	,,	ia beï
leur	,,	,	ia beï
mes 1	oipes	nkonân	go ia nga
tes	,,	,	ia ô
ses	,	,	i' eï
nos	"	,,	ia bånga
vos	"	"	ia beï
leurs	"	,,	ia beï

4e CLASSE.

ma	couverture	bolangîti	boa nga
ta	n	"	boa ô
sa	n	77	bo' eï (bweï)
notre	,	"	boa bânga
votre	n	77	boa beï
leur	,,	,,	boa beï

mes	couvertures	malangîti	ma nga
tes	77	77	ma ô
ses	77	,	m' eï
nos	77	"	ma bânga
vos	,	,,	ma beï
leurs			ma beï

5° CLASSE.

mon	oreille	itoï	dja nga
ton	n	,	dja ô
son	,,	"	dj' eï
notre	, ,	"	dja bånga
votre	, ,	n	dja beï
leur	77	"	dja beï
mes	oreilles	mat	oï ma nga
tes	"	,	ma ô
ses	*	"	m' eï
nos	,	,	ma bânga
vos	n	,	ma beï
leurs	"	"	ma beï

6e CLASSE.

mon	épaule	loukoûndou	la nga
ton	,,	"	la ô
son	,,	77	l' eï
notre	· "	77	la bånga
votre		"	la beï
leur	"	,,	la beï
mes	épaules	nkoûndou	ia nga
tes	. ,,	,,	ia ô
ses	"	,,	i'eï
nos	,,		ia bânga
vos	"	,,	ia beï
leurs	,,	"	ia beï

7º CLASSE.

mon bras èbôko ia nga ton ia ô son i' eï ia bânga notre " votre , ia beï leur ia beï mes bras mabôko ma nga ma ô tes m' eï ses ma bânga nos vos ma beï ma beï leurs "

8e CLASSE.

mon arbre mouïti moa nga

ton " moa ô
son " mo' e' (mwe')
notre " moa bânga
votre " moa be'
leur " moa be'
mes arbres mi'ti mianga

tes " mia ô
ses " mi' eï
nos " mia bânga
vos " mia beï
leurs " mia beï

9e CLASSE.

ma perle iâka oa nga ta ""oa ô sa "o'ei (wei) notre ""oa banga votre "oa beï

votre " " oa beï leur " " oa beï mes perles baïâko ba nga

tes	"	"	ba ô
ses	27	"	b'eï
nos	77	"	ba bânga
vos	,,	"	ba beï
leurs	27	"	ba beï

10° CLASSE.

mon coup de fusil lobèté la nga

ton	,,	,,	la ô
son	,,	77	l'eï
notre	,,	,,	la bânga
votre	"	"	la beï
leur	,,	"	la beï
mes cou	ps de fus	il mibèt	té mia nga
tes	,	"	mia ô
ses ·	, ,,	,,	mi' eï
nos	,,	,,	mia bânga
vos	"	,,	mia beï
leurs	,,	,,	mia beï

N. B. 1° L'adjectif interrogatif (quel) démonstratif ou qualificatif, se rend par la préposition génitive **de** suivie de **ié** (quoi?)

Ex. Quel arbre! mouïti moa iè? — quelles perles baïâka ba ié? (litt. de quoi?)

2º L'adjectif interrogatif (quel, de qui) possessif se rend par la préposition génitive de suivie de njar ou nzar (qui?)

Ex. (Qui es-tu Kão nzaï toi qui?) Quel est cet esclave, appartient-il à Lounché ou à Lobôta? Moômbou ôïoù oa niaï? oa Lounché, oa Lobôta? Quelles sont ces poules? les miennes ou celles de Bikôko? nchô îna ia nzaï? te ia nga, te ia Bikôko? (litt. poules celles-là de qui? ou de moi, ou de Bikôko?

Ko

1) Our

V. DE L'ADJECTIF NUMÉRAL CARDINAL.

Il n'y a à proprement parler que les cinq premiers nombres qui soient adjectifs, c'est-à-dire comprenant un radical qu'on fait précéder de l'un ou l'autre préfixe, suivant la classe à laquelle le substantif à nombrer appartient.

- bal - Tatu - nei mono un deux - trois quatre cinq 1º cl. iô ou iawî bibâli biâtou binné bitânou 2°, mô ou oawî babâli bâtou banné batanou 3°, iô ou iawî ibâli iâtou inné itânou 4°, bô ou boawî mabâli mâtou manné matánou 5°, djô ou djawî mabâli mâtou manné matanou 6°, lô ou lawî ibâli iâtou inné itanou 7°, iô ou iawî mabâli mâtou manné matanou 8e "môoumoawî mibâli miâtou minné mitânou 9e "môou oawî babâli bâtou banné batanou 10°, lô ou lawî mibâli miâtou minné mitânou Ex. 4 chapeaux binkôti 1 binné — 3 hommes bâtou 2 bâtou — un nez djôlo 5 djô ou djawî — 5 perles baïaka 9 batânou — 2 verres bacôpo 9 babâli.

- 6 motôba
- 7 ntsâmbo
- 8 moâmbi
- 9 iboûa libura
- o 10 dioumi (dizaine = loutoukou 6 ou mokango 8) Ejer
 - 11 dioûmi na iô, mô, bô, iô, etc., suivant la classe
 - 12 dioûmi na bibâli, babâli, ibâli, mabâli, etc.
 - 13 dioûmi na biâtou, bâtou, iâtou, etc.
 - 14 dioûmi na binné, banné, etc.
 - 15 dioûmi na bitânou, batânou, matânou
 - 16 dioûmi na motôba

17 dioûmi na ntsâmbo

```
18 dioûmi na moâmbi
  19 dioûmi na iboûa
  20 ntoûkou ibâli (deux dizaines) ou mikângo mibâli 21 ntoûkou 6 ibâli na iawî 1, oawî 2. iawî 3,
      boawî 4, etc.
  22 ntoůkou 6 ibáli na bibáli, 1, babáli 2, ibáli 3,
      mabâli 4, etc.
  23 ntoûkou 6 ibâli na biâtou 1, bâtou 2, iâtou 3,
      matou 4, etc.
  24 ntoûkou 6 ibâli na binné, banné, etc.
  25 ntoûkou 6 ibâli na bitânou, batânou, etc.
  26 ntoûkou 6 ibâli na motôba
  27 ntoûkou 6 ibâli na ntsâmbo
  28 ntoûkou 6 ibâli na moâmbi
  29 ntoûkou 6 ibâli na iboûa
  30 ntoûkou 6 iâtou ou mikângo miâtou
  40
                inné
  50
                itânou
  60
                motôba
  70
                ntsâmbo
  80
                moâmbi
  90
                iboûa
--100 mounkāma 8
 200 minkâma mibâli
 300 minkama miatou
 400
                minné
 500
                mitânou
 600
                motôba
 700
                ntsåmbo
 800
                moâmbi
 900
                iboûa
1000 nkôtou 3
2000 nkôtou ibâli
3000 nkôtou iâtou
```

— 10000 mokôko 8
20000 mikôko mibâli
30000 mikôko miâtou
40000 mikôko minnē
70000 mikôko ntsâmbo
100000 mikôko dioûmi
1000000 mikôko mounkâma (c'est-à-dire 100 fois

20544 hommes = bâtou (hommes) mikôko mibâli na minkâma mitânou na ntoûkou inné na banné.

N. B. 1) Comme on le voit par ce tableau des nombres, un, deux, trois, quatre et cinq sont adjectifs; — dix, cent, mille et dix mille sont substantifs; — les nombres: six, sept, huit, neuf et dix (dioûmi) sont aussi des substantifs. Lorsque les Bamangalas comptent une somme que Iconque, ils la divisent en paquets de six unités, par exemple, et ils disent, deux six, trois six, quatre six, etc.

Ainsi 24 mitakos rangés en 4 paquets de six, se numèrent : mitôba 8 minné (6×4) , 35 , rangés en 5 paquets de sept = ntsâmbo 3 itânou (7×5) , 48 , en 6 paquets de huit = miâmbi 8 motôba (8×6) , 72 , en 8 paquets de neuf = maboûa 5 moâmbi (9×8) , 100 , en 10 paquets de 10 = moûmi 5 dioûmi (10×10)

2) Il y a aussi une seconde construction pour rendre les nombres 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100, 1000, 10000.

- On peut dire d'abord en plaçant le substantif en avant:
 - 10 arbres mi'iti 8 dioûmi ou loutoûkou lawî
 - 20 pieux njěté 3 ntoûkou ibâli
 - 30 hommes båtou 2 ntoûkou iåtou
 - 60 maisons ndåko 3 ntoûkou motôba
- 100 bananiers makôndo 5 mounkâma
- 1000 patates douces baloûlé 9 nkôtou iawî
- 10000 mitakos biwôkou 1 mokôko moawî

On dit également bien:

- 10 arbres loutoûkou la miïti lawî (dizaine d'arbres une)
- 20 pieux mikângo mia njèté mibâli (dizaines de pieux deux)
- 30 hommes **ntoûkou ia bâtou iâtou** (dizames d'hommes trois)
- 60 maisons **ntoûkou ia ndâko motôba** (dizaines de maisons six)
- 100 bananiers mounkâma moa makôndo moawî (centaine de bananiers une)
- 1000 patates douces nkôtou ia baloûlé iawî (mille de patates douces un)
- 10000 mitakos mokôko moa biwôkou moawî (1000 de mitakos un)

VI. DE L'ADJECTIF NUMÉRAL ORDINAL.

Il y a deux manières de rendre l'adjectif numéral ordinal.

La première serait comme une manière générale et incomplète d'expression, méritant à peine le nom d'adjectif numéral ordinal, et qui cependant est très souvent employée. La première fois que j'essayai d'obtenir cet adjectif, je plaçai des hommes en ligne et je ne pus recevoir que cette indication: le premier homme môtou oa bô, le deuxième môtou oa nteï, le troisième môtou oa nteï; le dernier môtou oa nchîma et tous ceux qui se trouvaient entre le premier et le dernier bâtou ba nteï, c'est-à-dire hommes du milieu.

Mais il y a une manière d'adjectif proprement ordinal et l'expression se constitue comme suit : on place d'abord le substantif qui doit être ordonné, et on le fait suivre du nombre cardinal qui prend l'accord du pluriel s'il est un des cinq premiers ou est simplement juxtaposé s'il est invariable. Il est à noter que le premier se traduit toujours par la préposition génitive suivie de **b6** (avant) et le dernier par la même préposition suivie de **nchîma** (derrière).

Ex. le premier homme môtou 2 oa bô la première pirogue boâtou 4 boa bô la première maison ndâko 3 ia bô le second homme môtou 2 oa babâli la troisième pipe nkonângo 3 ia iâtou la quatrième couverture bolangîti 4 boa mannê la cinquième lance ikôngo 5 dja matânou le sixième mitako loungèlé 6 la motôba la huitième centaine mounkâma 8 moa moâmbi la neuvième assiette sâni 9 oa iboûa le dixième coup lobèté 10 la dioûmi la quatorzième femme mamoâdji 2 oa dioûmi na banné

les premiers hommes bâtou 2 ba bô les quatrièmes termitières makônji 5 ma manné les seconds chefs banânga 2 ba babâli la dernière pirogue boâtou 4 boa nchîma

VII. DE L'ADJECTIF INDÉFINI.

1º L'adjectif indéfini 6 sert à rendre l'expression française l'un..., l'autre..., les uns..., les autres, chaque. Le singulier de cet adjectif n'est autre que l'adjectif numéral un. Le voici en classe et en nombre.

```
1re classe iô-biô
2e
          mô-bô (pour baô)
30
          iô-iô
          bô-mô (pour maô)
4e
50
          djô-mô (
           lô-iô
6
70
           iô-mô (pour maô)
           mô-miô
8e
           mô-bô (pour baô)
90
           lô-miô
10
```

Ex. Combien Lounché a-t-il acheté ces paniers-ci.

Lounché bikôlo bîbi abioûmbi biwôkou lobaï é? (litt.

Lounché paniers ceux-ci les a achetés mitakos combien?)

Bikôlo biô ewôkou iawî, bikôlo biô biwôkou bibâli
(les uns paniers un mitako, les uns paniers deux mitakos.)

Ekôlo iô, éwôkou iô l'un panier l'un mitako.

Cette expression est surtout usitée avcc l'adjectif démonstratif et se construit alors de la manière suivante:

Ces fruits-ci sont bons, ces fruits-là sont mauvais et ces autres ne sont ni bons ni mauvais. Biô biboûma bîbi bilâo biô biboûma bînâ bibé, biô biboûma bîna bilâo wế bibé wế. (On voit que dans ce cas l'adjectif indéfini

précède le substantif et que l'adjectif démonstratif le suit.) Ces enfants-ci maigrissent, ceux-là grossissent. Bô bâna bâba batoûngi, bô bâna bâna bakâti.

- 2º L'adjectif "autre " se rend par le radical soûsou précédé des mêmes préfixes que l'adjectif qualificatif d'après le nombre et la classe du substantif.
 - Ex. L'autre homme môtou mosoûsou D'autres hommes bâtou basoûsou D'autres pipes nkonângo nsoûsou Un autre arbre mouïti mosoûsou.

DU PRONOM

I. DU PRONOM PERSONNEL.

- 1. Quelques remarques sur les mots à employer dans l'article du pronom personnel.
 - A. Pronom personnel subjectif-objectif
 - B. Objectif inclus objectif non inclus
 - C. Préfixe pronominal
 - D. Préfixes pronominaux positifs-négatifs.
- A. Subjectif objectif. Il y a deux sortes de pronoms personnels :
- 1º le pronom personnel *subjectif* ou sujet (je, moi, tu, toi, il, elle, lui, nous, vous, ils, elles, eux) et
- 2º le pronom personnel *objectif* qui est notre pronom personnel complément direct ou indirect (me, moi, à moi, te, toi, à toi, lui, elle, à lui, à elle, nous, à nous, vous, à vous, eux, elles, leur, à eux, pour eux etc...)

B. OBJECTIF INCLUS — NON INCLUS. — Le pronom personnel objectif se divise en objectif inclus et non inclus.

L'objectif *inclus* est celui qui est inséré entre le préfixe pronominal et le radical du verbe, ou est placé avant le radical du verbe s'il n'a pas de préfixe comme à l'impératif.

L'objectif non inclus est celui qui suit le verbe (sans y être inséré) ou une préposition.

C. PRÉFIXE PRONOMINAL. — J'appelle préfixe pronominal, le préfixe qui, placé avant le radical du verbe, indique à quelle personne (et, pour la 3° personne, à quelle classe) est le verbe; il fait l'office du suffixe latin: comme dans **amo** j'aime, le suffixe o indique qu'on a la 1^{re} personne du singulier; ainsi, dans nadjingi, le préfixe na désigne la 1^{re} personne du singulier.

D. PRÉFIXES PRONOMINAUX POSITIFS NÉGATIFS. — Selon que le verbe est positif ou négatif on a un préfixe positif ou négatif.

Ces préfixes seront donnés à l'article du verbe; mais je crois bon d'en donner ici une idée, pour que l'on puisse comprendre et retenir la place et les combinaisons du pronom personnel objectif inclus.

Préfixes pronominaux positifs. Préfixes pronominaux négatifs.

sing. 1° pers. na.... sing. 1° pers. i..., ou dji.... 2° pers. to..., (pour tao)
plur. 1° pers. to.... plur. 1° pers. talo...., ou to...
2° pers. o.... ou bo.... 2° pers. to....

Les préfixes de la 3° personne du singulier et du pluriel s'accordant en nombre et en classe avec le sujet sont les suivants:

		3e 1	personne			() 3e I	ersonne	
		j	Positif			1	Négatif	
	SI	NGULIE	er — Plurii	EL		SINGULIER - PLURIEL		
	1e	classe	ė	bi	1e	classe	taë	tabi
	2^{e}	77	a ou ka	ba	2 e	"	ta	taba
	Зе	"	ė	i	Зе	,,	taë	taji
	4 e	,,	bo	ma	4 e	"	tabo	tama
	5e	"	i	ma	5 e	77	taï	tama
	6^{e}	,,	lo	i	6e	,,	talo	taï
	7 e	"	é	ma	7 e	,,	taë	tama
	8e	"	mo	mi	8e	,,	tamo	tami
	9e	,,	a ou ka	ba	9e	"	ta	taba
1	0e	"	lo	mi	10e	"	talo	tami
N	V. E	3. A l'e	exception	de la 1º	re pe	rsonne	du singu	ılier don

N. B. A l'exception de la 1^{re} personne du singulier dont le préfixe pronominal négatif est i ou dji, toutes les personnes à forme négative ont pour préfixe pronominal le préfixe pronominal positif précédé de la particule négative verbale : ta.

Ex. (pris dans le verbe éba savoir):

je sais naëbi tu sais oëbi tu ne sais pas djiëbi tu ne sais pas toëbi il sait aëbi ou kaëbi nous savons toëbi nous ne savons pas taloëbi ou toëbi vous savez oëbi ou boëbi vous ne savez pas toëbi ils ne savent pas tabaëbi

Ex. — Pour la 3^{me} personne.

La pirogue descend (va à la dérive) Boâtou 4 botî Les pirogues montent mâtou 4 manâni La lance est recourbée ikôngo 5 ioumbâmi Il (l'homme) est au village alo' mbôka Il va venir kakènè 2 ia Il n'y a pas de clous en cuivre Basôso 9 tabadjâdji

nouvi

La pluie ne tombe pas encore **ikôlo** 5 **naïnou taïnoï** La pluie va tomber (pleuvoir) **îkôlo** 5 **ikènè nô** Il n'y a pas beaucoup d'arbres **miiti** 8 **tamidjâdji miïké**

La lune se lève (sort) sânja 9 atôkoï
Le soleil se lève Boùnia 4 botôkoï
Les eaux se retirent (sortent) maï 5 matôkoï
Le pot est cassé mbèa 3 éboïé
Les pots ne sont pas cassés mbèa 3 taïboïé
Tous les pots (l'ensemble des pots) ne sont pas cassés mambèa 3. 5. tamaboïé

Ces quelques explications données, passons à chacun des articles désignés.

A. Pronom personnel subjectif ou sujet.

je nga tu kão il (2° et 9° cl.) iô nous bânga vous beï ils (2° et 9° cl) beï yelije) Pisu bine Lange

Les Mabali disent :

je nga tu ié, ið il ið nous bfou vous bfnou ils bango

Pour les 2e et 9e classes, le pronom sujet de la 3e personne (il, ils, elle, elles, lui, eux) se rend par i6 et beï, mais, si le nom représenté par le pronom de la 3e personne appartient à une autre classe, il se rend par le radical ...ango, précédé du préfixe s'accordant en nombre et en classe avec le nom représenté.

Jely barge

	\mathbf{S}	PLURIEL	
1 ^{re} classe iângo (l' e devant voyelle			biângo
		se change en i)	
3e	"	iângo (i pour e)	iângo
4 e	#	boângo	mângo
5°	*	djângo	mângo
$6^{\rm e}$,	lângo	iângo
7^{e}	19	i ângo (i pour e)	mângo
8^{e}	"	moângo	miângo
$10^{\rm e}$	"	långo	miângo

Ex. — Moi et toi, nous nous aimons nga na o, todjingani.

> Vous partez? **Beï bokeï?** Ils vont venir **Bei bakèné ia**

Qui a coupé les pieux ? Aténi njèté njaï? Lui, lui-même iô, iô mpînza ou iô meï

Quels sont ceux qui ont coupé les pieux? Baténi njèté banjaï?

Eux tous. Beï bânso.

Lie cet homme-là, pour qu'il ne s'enfuie pas **Kânga môtou ôna, iô né kîma** (lui de peur que s'enfuir).

Tire la pirogue à terre pour qu'elle ne s'en aille pas à la dérive. Kòdjâka boâtou boângo né tîa (elle de peur que aller à la dérive).

N. B. I. Le pronom personnel sujet est rarement employé avant le verbe, vu que le préfixe pronominal verbal suffit à indiquer la personne — il ne s'emploie que lorsqu'on veut insister sur la personnalité; et à la 2º personne pluriel, pour éviter la confusion avec la 2º personne singulier.

Ex ; C'est moi (pas un autre) qui ai coupé les pieux hier **Nga naténâka njèté iâna**

Tu as coupé les pieux hier, vous avez coupé les pieux hier? Oaténâka njété iâna, beï oaténâka njété iâna?

II. Le pronom personnel, troisième personne, suivi de l'adjectif démonstratif, sert à rendre l'expression française elle est ici, elle est là, le voici, la voilà, etc.

Ex. Nkonângo ia nga édjâdji waï (ou é waï)? —
Pipe de moi est où
iângo éna

elle celle-là

Boâtou taboëni wé? — Boângo boûbou
pirogue tu ne l'as vue pas? — Elle celle-ci
Tu n'as pas vu la pirogue? — La voici
Kombékélèké makôndo? — mângo mâna
tu m'as apporté à moi des bananes? — elles celles-là
Tu m'as apporté des bananes? — les voilà.
(k pour kâo dont l'âo tombe devant l'o
o préfixe pronominal deuxième pers. du singulier
m pronom personnel inclus (à moi)
bék radical du verbe (porter)
élè de la forme applicative, objective en éla
ké suffixe du temps passé)

B. Pronom personnel objectif

INCLUS ET NON INCLUS.

INCLUS. — Le pronom personnel objectif inclus est celui qui est inséré, comme complément direct ou indirect, dans le verbe, après le préfixe pronominal; ou, si l'on veut, immédiatement avant le radical du verbe.

Ces pronoms sont:

1re pers. sing. n (m devant une labiale)

2e pers. sing. o

1re pers. plur. lo

2º pers. plur. o

7

6e classe lo-n 3º pers. 1re classe é-bi mo-ba 7° é-ma 8e é-i mo-mi 9e bo-ma mo-ba i-ma 10° lo-mi

Ex. 1. donne-moi onsèké (o préfixe pronominal 2º pers. sing. n, pronom pers. inclus, s euphonique, é verbe é (donner), ké suffixe de l'impér.)

donne-lui omoëké donne-nous oloëké

3e

 4^{e}

je te donne noïeï (pour na o eï)

(les chapeaux binköti 1) je les donne nabieï, je te les donne nobieï

(les arbres mirti 8) ils les coupent bamiténi

NON INCLUS. - Le pronom personnel objectif non inclus n'est autre que le pronom personnel subjectif placé après le verbe ou une préposition.

Ces pronoms sont donc : nga

kão ou o iô (2e et 9e cl.) bânga beï beï (2e et 9e cl.)

et pour les noms de choses des autres classes, le radical ... ango avec préfixe s'accordant en nombre et en classe avec le substantif représenté.

Si le pronom personnel objectif de la 3° pers. sing. iô s'emploie comme complément d'une préposition, il se change en eï, ce que nous avons déjà vu d'ailleurs pour l'adjectif possessif qui n'est que la préposition génitive suivie du pronom personnel.

Ex. 1. son homme môtou oeï (pour oa eï) je vais avec toi nakeï na o je vais avec lui **nakeï neï** (pour **na eï**)

371

N. B. I. On emploie très souvent l'objectif non inclus avec l'objectif inclus, — l'objectif inclus s'emploie souvent seul, l'objectif non inclus rarement.

Ex. On dit ordinairement : onsèké nga ou nsèké nga ; quelquefois : onsèké ou nsèké ; rarement èké nga.

II. La même remarque doit être faite pour le pronom personnel objectif inclus à la 2° personne du pluriel que pour le préfixe pronominal verbal à la même personne: la répétition du pronom ou l'emploi de l'objectif non inclus avec l'objectif inclus doit se faire pour éviter la confusion.

Ex. Je te donne noïeï; je vous donne noïeï beï

III. — Le pronom personnel objectif inclus s'emploie souvent avec le personnel objectif non inclus et la forme objective en **éla** du verbe, de sorte que le pronom personnel se trouve exprimé trois fois.

Prenons pour exemples les verbes béka porter, et éba

aiguiser.

1º mběké suffit pour dire: apporte-moi, mais on dit souvent: mbékélèké nga boêdji boa nga, m'apporte-moi à moi mon couteau de travail.

(m pronom personnel objectif inclus 1re pers. sing.

bék radical du verbe

élè forme applicative objective (à moi, pour moi)

kè suffixe de l'impératif

nga pronom personnel objectif non inclus)

2º De même **nsébé** suffirait pour dire: aiguise-moi, mais on dit ordinairement **nsébélèké nga**, m'aiguise-moi pour moi

(n pronom personnel objectif inclus 1re per. sing.

s euphonique

éb radical du verbe

élè forme objective du verbe en èla

ké suffixe de l'impératif

nga pronom personnel non inclus)

Suite d'exemples sur les pronoms personnels.

Je te regarde **nokéki** ou **nokéki kão** (le pron. pers est **o**)

Pourquoi me regardez-vous? Beï bonkéki nga na ié? (pron. pers. = n et nga)

Je te frappe nowandi (o)

Pourquoi me frappes-tu omfwândi nga na ié? (m et nga)

Tu l'as frappé hier oamowandâka iâna (mo)

Tu les as frappés ce matin oabawandâki na ntôngo (ba)

Tu viens de le voir oamoëneki (mo)

Tu ne l'as pas vu hier toamoënèké iâna (mo)

Perce-moi l'abcès ntoubiâka mounkôli (n)

Tu me perceras l'abcès? **ndontoûbi mounkôli** (n) (**ndé** = préfixe du futur)

Cette femme, il l'a liée hier mamoâdji ôna amokangâka iâna (mo)

Je le cache (livre moukânda 8) namoboûmbi (mo)

Je la cache (boîte en fer nkéni 3) naëboûmbi ou neboûmbi (é)

Il la mange (banane ikôndo 5) aïdjeï (i)

Il les mange (bananes makôndo 5) amadjeï (ma)

Je la porte, je m'en habille (l'étoffe étôbo 1) naëlâti ou nelâti (é)

Tu la portes oëlati (é)

Il la porte aëlâti (é)

Nous la portons toëlâti (é)

Vous la portez beï oëlâti (é)

Ils la portent baëlâti (é)

Je les porte (les étoffes bitôbo 1) nabilati (bi)

Tu les porles obilâti (bi)

Il les porte abilâti (bi)

Nous les portons tobilăti (bi) Vous les portez bei obilăti (bi) Ils les portent babilăti (bi)

Exemples de pronoms combinés avec le verbe é donner.

Donne-moi un mitako nsé, nsèké, nsé nga, nsèké nga ewôkou

donnez-moi un mitako beï nsé, beï nséké, beï nsé nga beï nséké nga ewôkou

donne-nous ôloé ou oloé bânga (lo, bânga)

donne-lui omoé omoèké ou omoèké iô (mo, iô)

donne-leur **obeké** ou **obeké beľ (ba** dont l'a se contracte avec **e**)

Je te donne norer (o) (i euphonique entre o et e)

Je vous donne noïeï beï (o, beï)

Je lui donne namoeï

Je leur donne nabeľ (ba)

Je ne leur donne pas djibel (dji préfixe négatif 1er pers.

ba pron. pers. eï verbe)

Tu me donnes onseï (n)

Tu nous donnes oloeï (lo)

Tu lui donnes omoeï (mo)

Tu leur donnes obeï (ba)

Il me donne anseï (n)

il te donne oïeï (pour a o eï (o)

il lui donne amoeï (mo)

il nous donne aloei (lo)

il vous donne orei bei (o, bei)

il leur donne abeï (ba)

Nous te donnons toïeï (o)

nous vous donnons toïeï beï (o, beï)

nous lui donnons tomoeï (mo)

nous leur donnons tobei (ba)

nous ne lui donnons pas talomoeï (mo)

nous ne leur donnons pas talobeï (ba)

Vous me donnez bonseï ou bonseï nga (n. nga) vous nous donnez boloeï ou boloeï bânga (lo, bânga) vous lui donnez bomoeï (mo) vous leur donnez bobeï (ba) Ils me donnent banseï (n) ils nous donnent baloeï (lo) ils te donnent boïeï pour ba o eï (o) ils vous donnent borer ber (o, ber) ils lui donnent bamoeï (mo) ils leur donnent babeï (ba) Je leur donnerai ndénaber (ba) je ne leur donnerai pas ndénibeï (ba) je te donnerai **ndénoïeï** (o) je ne te donnerai pas ndédjorer (o) je te retranche un mitako noténi éwôkou iawî je ne leur retrancherai pas de mitakos ndibaténi biwôkou wé (ba) je ne les leur retrancherai pas (les mitakos) ndibibaténi (bi ba) tu les lui as données? (les cuillers nkèlé 6) o'imoèki (i, mo) tu les lui as données? (les bananes makôndo 5) omamoèki Pourquoi me retranches-tu un mitako konténi nga éwôkou na ié? Je ne te retranche pas un mitako à toi seul, je me trompe, je vous retranche à tous un mitako djoténi

bânso éwôkou.

Pourquoi nous retranches-tu à nous tous un mitako?
Ces deux hommes, les tiens, tous les deux, qui travaillent (présent d'habitude) chez vous, tu leur retranches un mitako: soit! (fais comme cela); ils s'asseyent (pour s'asseoir) au village, ils ne travaillent pas (présent d'action); nous, nous travaillons bien, pourquoi nous retranches-tu un mitako?

éwôkou kão mpînza wé, naboûngi, noténi beï

Oloténi banga banso éwôkou na ié? batou baba, bao, banso babali, ba bali ôna beï, obaténi éwôkou, kéla bôna, beï badjadji bodajdji o mbôka, tabadji wé banga toadji na bolao, oloténi éwôkou na ié?

II. DU PRONOM RELATIF.

Il y a deux sortes de pronoms relatifs: le pronom relatif complet et le pronom relatif incomplet.

Complet. — Le pronom relatif complet est celui qui traduirait notre expresssion: celui que, celle que, etc. et se compose en la langue d'Ibôko de la 1^{re} partie de l'adjectif démonstratif suivie du pronom personnel. Ainsi l'adjectif démonstratif singulier de la 4^{me} classe est: boûbou; — le pronom personnel de la 4^{me} classe est bo, — le pronom relatif singulier de la 4^{me} cl. est: bou bo

Ex. Cette couverture ci = bolangîti boûbou (Cette couverture) je l'étends = nabotândi La couverture que j'ai étendue = bolangîti bou bo tandâka nga (celle que)

INCOMPLET. — Le pronom relatif incomplet serait celui qui traduirait notre expression: (lequel, laquelle, qui, que), et ne serait que le pronom personnel, mais placé avant le verbe et rendant celui-ci invariable.

Ex. Coupe le tabac comme je le coupe : tena makaïa bô (comme) ma téni nga (comme lequel je coupe)

Le pronom relatif complet ou incomplet se place avant le verbe; et celui-ci prend bien le suffixe et le préfixe qui le déterminent quant au temps et au mode, mais il ne prend pas de préfixe pronominal et reste ainsi invariable quant à la personne (qui se marque par le pronom personnel placé après le verbe).

Exs. 1º variable quant au temps (j'étends natândi, j'ai étendu ce matin natandâki na ntôngo, j'ai étendu hier natandâka iâna, j'étendrai ndenatândi iâna)

Va chercher la couverture Kèndé kwa bolangîti

- que je viens d'étendre
- bou bo tândi nga
- que j'ai étendue ce matin bou bo tandâki nga na ntôngo
- que j'ai étendue hier
- bou bo atandâka nga iana
- que j'étendrai demain
- bou ndebotándi nga

iâna

Ex. (invariable quant aux personnes).

Va chercher la couverture kèndé kwa bolangîti

- ... que je viens d'étendre
- ... bou bo tândi nga
- ... que tu viens d'étendre
- ... bou bo tândi kâo
- ... qu'il vient d'étendre
- ... bou bo tândi iô ... que nous venons d'étendre ... bou bo tândi bânga
- ... qu'ils viennent d'étendre
- ... bou bo tândi beï
- N. B. Il est à remarquer que la 2^{me} partie du pronom relatif complet se place avant le préfixe a du temps passé éloigné, tandis qu'elle se place après le préfixe ndé du

Ex. la couverture que j'ai étendue hier Bolangîti bou bo atandâka nga iâna.

la couverture que j'étendrai demain Bolangîti bou ndebotândi nga iâna.

Exemples (par classes) du pronom relatif complet.

1re CLASSE.

Regarde l'étoffe ... que je mets

kéka étôbo

... que j'ai mise

futur.

... é lâti nga ... é latâki nga ... que j'avais mise
... que je mettrai
... que je mettrai
... que je mets
... que je mets
... que tu as mises
... qu'il avait mises
... que nous meltrons
... é ialatâka nga
... é ndelâti nga
kéka bitôbo
... bi bilatî nga
... bi bilatâki kâo
... bi bialatâka iô
... bi ndébilâti bânga

N. B. Le pronom relatif de la 1^{re} classe, au singulier, est é é, mais nous avons vu que la voyelle é, suivie de sa semblable, s'élide; il y a donc un é retranché. Au futur, le second é se contracte avec l'é de ndé et rend cet é long.

— Mais nous avons vu également que la voyelle é devant une voyelle ou diphtongue se change en i; si donc le radical du verbe commence par une voyelle, le second é du pronom se change en i et se trouve ainsi exprimé

Ex., l'étoffe que je viens d'acheter étôbo é ioûmbi nga, que j'avais achetée é ioumbâka nga, que j'achèterai é ndéioûmbi nga.

2me et 9me CLASSES

Conduis l'homme Kâmba môtou ... o oûmbi nga ... que je viens d'acheter ... o oumbâki nga ... que j'ai acheté ... o oumbaka nga ... que j'avais acheté ... o ndëoûmbi nga ... que j'achèterai Kâmba bâtou Conduis les hommes ... ba baoûmbi nga ... que je viens d'acheter ... ba baoûmbâki nga ... que j'ai achetés ... ba boaoûmbâka nga ... que j'avais achetés ... ba ndebaoûmbi nga ... que j'achèterai Je vais vendre les clous en cuivre que tu as forgés ce matin Nakeï niamôla basôso ba batoulâki kâo na ntôngo

3me CLASSE

que j'ai achetée que tu avais achetée	é ioûmbi nga è ioûmbâki nga é ioumbâka kâo é ndëioûmbi beï
Nettoyez les pipes que je viens d'acheter que j'ai achetées que vous aviez achetées	Kolâka beï nkonângo i ioûmbi nga i ioûmbâki nga i ioumbâka beï i ndëioûmbi beï

N. B. Le second i du pronom relatif complet du pluriel de la 3e classe i i ne se retranche pas ici, parce qu'il forme avec la diphtongue suivante ou une seule syllabe, un seul son.

4me CLASSE

Va chercher la couverture Kendèké kwa bolangîti

- ... que je viens d'étendre là-bas
- ... bou bo tândi nga wâna ou ôwou
- ... que tu as étendue ce matin sur la cour
- ... bou bo tandâki kão o ibânda
- .. qu'il a étendue hier sur les feuilles de bananier
- ... bou bo atandâka iô iâna o niângou ia makôndo

Regarde à ce qu'on ne vole pas la couverture que j'étendrai demain entre les bananiers

Kéka bolangîti bou ndebotândi nga iâna Vois couverture celle que étendrai moi demain o ntâka ia makôndo boângo ne boïba dans l'entre des bananiers elle de peur elle voler

Apporte-moi les couvertures qu'ils étendront

Mbékèlé malangîti ma ndematandi beï

5me CLASSE.

Venez voir la fenêtre i**âka beï kéka iloû**

.... que je viens de faire dji ikėdji nga dji ikėlåki nga dji ikėlåki nga dji djakelåka nga dji ndëikėdji bånga dji ndëikėdji bånga dji ndeikėdji bånga

Place les fenêtres qu'ils ont faites, sur ces deux arbres là, Langiaka maloù ma makélaki beï, o miïti mîna mibâli

6me CLASSE.

Fais cuire la feuille que je viens de couper Lambâka lângou lou lo teni nga Cache la feuille qu'il a coupée hier Boûmba lângou lou lo aténâka iô iâna Place ici les feuilles que je coupe Langiâka wa niângou i teni nga

7me CLASSE.

Le singulier est le même que celui de la 1^{re} classe **é é.** Le pluriel ressemble à celui de la 4^e ou 5^e classe **ma ma.**

8^{me} classe.

Enlève l'écorce de l'arbre **Folôka mouïti**

.... que tu viens de porter mou motômbi kâo qu'ils ont porté au matin ntôngo que nous avons porté hier mou moatombâka bânga iâna

.... qu'ils porteront au soir mou ndemotômbi beï na mpôkwa

Enlève l'écorce des arbres qu'ils porteront sur la cour de la maison

Folôla miïti mi ndemitômbi beï o ibânda dja ndâko

9me CLASSE.

Cette classe a les mêmes accords que la 2º o o, ba ba

10me CLASSE.

Le singulier suit les accords de la 6° classe et le plurier ceux de la 8° lou lo, mi mi

N. B. Si le pronom relatif est sujet, la seconde partie du pronom s'élide devant le préfixe du verbe ou, si l'on veut, devient le préfixe du verbe.

Ex: la couverture qui est là bas **Bolangîti bou bodjâdji** wâna

III. DU PRONOM DÉMONSTRATIF.

Il n'y a pas de différence entre le pronom démonstratif et l'adjectif démonstratif.

Ex: (Ces hommes-ci = **bātou bāba**) Quels hommes désirez-vous ? ceux-ci **Odjîngi bātou banjaï? Bāba**

IV. DU PRONOM INDÉFINI.

1° CHACUN. — Ce pronom se rend suivant la signification qu'on peut lui donner, ou par le pronom : tous, toutes, ou par le pronom : l'un, l'autre.

Ex. Chacun porte un fagot de pieux.

Bânso batômbi ébôlo iawî ia njèté

J'ai acheté les pains de chikwangue deux mitakos chacun

Naoumbâki bingouëlé, iô biwôkou bibâli.

- 2º L'un, l'autre. Ce pronom n'est que l'adjectif indéfini correspondant non accompagné du substantif.
 - Ex. Les unes (racines de manioc) sont restées dans l'eau, j'ai cuit les autres iô (mpônjo 8.3.) ikâdji o maï, nalambâki iô.
- 3º Le pronom on l'on se rend, comme en latin, par la troisième personne pluriel (pronom personnel ou verbe).
 - Ex. Fais attention qu'on ne vole cette couverture-là

 Oébâka bolangîti boûna boângo beï ne boïba
 regarde couverture celle-là elle ils de peur que elle
 voler

J'ai étè voir si on a retiré tes pirogues à la rive Nakendèké kéka mâtou mão te bamakôdjeï, te

J'ai été regarder pirogues tiennes ou ils les ont retirées ou non

- 4∘ Le pronom tout, tous n'est que l'adjectif nso
- Ex. Tu as lavé tout le linge (toutes les étoffes)? Je les ai lavées toutes

ai lavées toutes Osôsâki bitôbo bînso? nasôsâki bînso

Sont-ils venus en grand nombre? Oui, tous sont venus

Baïeï baïké? Bânso baïeï.

DU VERBE.

I. ÊTRE ET AVOIR.

Ces deux verbes ne sont pas auxiliaires des autres verbes et n'entrent par conséquent aucunement dans leur conjugaison.

I. ÊTRE. — 1º Le verbe être, comme nous l'avons déjà vu, ne s'exprime pas, comme verbe substantif, à moins qu'on ne veuille insister sur la qualité qu'on attribue au sujet. Dans ce cas, on le rend par le mot **nta** qui est invariable.

Ex. Je suis méchant	nga nta mobė
Tu es bon	kão nta molão
Il est gros	iô nta monèné
Nous sommes petits	Bånga nta baniotîti
Vous êtes petits (de taille)	Beï nta bakoûë
Ils sont grands	Beï nta bânda

2º Dans le sens d'" être à telle place, se trouver à telle place " il se rend par le verbe alo (nalo-olo-alo-tolo-olo-balo) qui n'a que le temps présent; ou par le verbe djâla qui, lui, se décline et se conjugue; ou enfin par le préfixe du substantif.

Ex. Il est au village al'o mbôka

Les femmes sont aux champs. Babâdji bal' o mâla. Où sont mes hommes? Bâtou ba nga ba waï (où)? Ils sont ici Badjâdji wa.

Il n'y a pasici de clous en cuivre **Basôso tabadjâdji** omoï wé.

3° Il se traduit aussi souvent par un verbe neutre, actif ou passif correspondant.

Ex. Il est malade aökaï Il est au travail âdji Il est guéri abîki La maison est fermée Ndâko édjibâmi

II. Avoir. - Le verbe avoir n'a que le temps présent : (nana-ôna-ana-tôna-ôna-bana j'ai, tu as, il a, nous avons, vous avez, ils ont). Pour le rendre au temps passé, on se sert du verbe djâla être.

Ex. Ils avaient beaucoup de pirogues. Badjalâka na mâtou maïké.

II. DU VERBE ACTIF OU NEUTRE.

PRÉFIXE PRONOMINAL. — Comme nous l'avons vu, à propos du pronom personnel, le préfixe pronominal est cette syllabe qui, venant se placer avant le radical du verbe, indique à quelle personne est ce verbe.

Ces préfixes sont:

Positifs	$N\'egatifs$		
1 ^{re} pers. sing. na 2 ^e pers. sing. o 1 ^{re} pers. pl. to 3 ^e pers. pl. o, bo	 1r• pers. sing. i, dji 2e pers. sing. to (pour tao) 1e pers. pl. talo ou to 2e pers. pl. to 		
3° pers.	3e pers.		
1 ^{re} cl. é — bi 2 ^e " a, ka — ba 3 ^e " é — i 4 ^e " bo — ma 5 ^e " i — ma	1re cl. taë — tabi 2e , ta — taba 3e , taë — taï 4e , tabo — tama 5e , taï — tama		

```
6^{e}
      10... — i...
                                  talo... — taï...
7e
                            7e
                                   taë... — tama...
        é... — ma...
                            8e
                                    tamo... - tami...
8e
       mo... — mi...
                                    ta... — taba...
                            9e
90
       a, ka... — ba...
     , lo... — mi...
                           10e
                                    talo... — tami...
10°
```

PRÉFIXE TEMPOREL. — C'est le préfixe qui indique le temps du verbe. Il n'y en a que deux : le préfixe a pour le passé éloigné et qui se place entre le préfixe pronominal et le radical du verbe — le préfixe ndé pour le futur, et qui se place avant le préfixe pronominal.

Ex. (odjíbi tu fermes)
oadjibâka tu as fermé
ndodjíbi tu fermeras.

SUFFIXE TEMPOREL. — Le suffixe temporel est la syllabe qui, venant se placer après le radical du verbe, indique (soit à elle seule, soit avec le concours du préfixe temporel) à quel temps est le verbe.

Ces suffixes sont:

Pour le présent :... i si le radical se termine par une consonne ou une autre voyelle que i ou dj — eï si le radical se termine par i ou dj.

Pour le passé rapproché :... **âki** ou **èki** Pour le passé éloigné :... **âka** ou **èké**

Pour le passé conditionnel :... âka ou èké

Pour le futur :... i ou eï (même remarque que pour le

Pour l'impératif positif :... **aka** ou **èké** Pour l'impératif négatif :... **aké** ou **èké**

Pour l'infinitif :... a ou é

je viens d'indiquer, mais la parfaite connaissance de ceux-ci suffira, je crois, pour pouvoir s'exprimer convenablement.

1º Le temps présent rend notre indicatif présent ou notre passé défini qui vient d'avoir lieu. Ainsi : je viens, ou je suis venu, dans le sens de " je viens d'arriver " se rendent par le même temps : naïeï.

Pour composer ce temps on place d'abord le préfixe pronominal, ensuite le radical du verbe qu'on fait suivre du suffixe i ou eï. Prenons pour exemple le verbe 16na semer.

Tu sèmes: o préfixe pronom., lôn radical du verbe, i suffixe = olôni.

2º Le temps passé rapproché, comme son nom l'indique, est celui qui rend notre passé défini, dont l'action ne vient pas de se faire, mais s'est faite il n'y a pas longtemps.

Il se compose du préfixe pronominal, du radical du verbe et du suffixe **âki** ou **èki** suivant que l'infinitif a pour suffixe **a** ou **ė**.

Tu as semé (tantôt, ce matin) o préfixe pronominal, lon radical du verbe, âki suffixe = olonâki.

3º Le temps passé éloigné est celui qui rend notre imparfait, notre passé défini, indéfini et plus-que-parfait.

Il se compose du préfixe pronominal, du préfixe personnel a, du radical du verbe et du suffixe âka ou èké.

Tu as semé (hier), tu avais semé etc. o préfixe pronom. a préfixe temporel, lon radical du verbe, âka suffixe = oalonâka.

4° Le temps passé conditionnel est celui qui rend, à lui seul, toutes ces expressions : si tu sèmes, qand tu sèmes, lorsque tu sèmeras, quand tu auras semé, etc.

Il se forme de la même manière que le temps passé éloigné excepté qu'il n'a pas de préfixe temporel.

Quand tu auras semé: o préfixe pronominal, lon radical du verbe, åka suffixe = olonåka

5º Le futur répond au nôtre.

Il se compose du préfixe temporel **ndé**, du préfixe pronominal, du radical du verbe et du suffixe i ou **e**ï

Tu sèmeras : **nde** préfixe temporel, **o** préfixe pronominal, **lôn** radical du verbe, **i** suffixe = **ndolôni** (l'é de ndé se retranche devant o).

6° L'impératif se forme du radical du verbe auquel on ajoute le suffixe **âka** pour le positif et **âké** pour le négatif.

Sème lonâka, ne sème pas talonâké, ou tolonâké, si, comme il se fait quelquefois, on emploie le préfixe pronominal (to pour ta o).

7° L'infinitif se compose du radical et du suffixe a ou e Quelques verbes ont aussi leur infinitif en o et ont alors comme suffixes des temps passés ôki, ôko, mais ils sont rares.

N. B. 1º Il est à remarquer que la terminaison ka, ké ou ko du temps passé éloigné se supprime quelquefois. On a alors oalôna au lieu de oalonaka, le préfixe temporel a suffisant à déterminer le temps.

2º Si le radical du verbe se termine par une des voyelles, a, e, o, ou, les temps présent et futur se forment encore en changeant l'a suffixe de l'infinitif en i et l'on a alors les diphtongues aï, eï, oï, ouï

Ex. Ba (pour Baa) monter : nabaï je monte Lângoa être éveillé : nalângoï je suis éveillé

EXEMPLE DE CONJUGAISON

Djiba = fermer.

PRÉSENT

		Positif	$N\'egatif$
1e p	ersonr	ne nadjibi je ferme	djidjîbi je ne ferme pas
2°	,	odjîbi	todjibi (to pour tao)
3.	,,	adjîbi	tadjibi
1e	,	todjîbi	talodjibi
2 e	,	odjibi	todjibi
3e	*	badjîbi	tabadjibi

PASSÉ RAPPROCHÉ

		Positif	$N\'egatif$
1e pe	erson	ne nadjibāki	djidjibâki
2°	,,	odjibâki	todjibaki
3_{\bullet}	,	adjibâki	tadjibāki
1°	"	todjibâki	talodjibāki
2.	77	odjibâki	todjib a ki
3• ⋅	,	badjibaki	tabadjibâki

PASSÉ ELOIGNÉ

		Positif	$N\'egatif$
	ersonne	nadjib a ka	djadjibaka
200	,	oadjibâkâ	toadjibāka
3.	"	adjibâka	tadjibaka
1°		toadjibâka	taloadjibâka
20	,	oadjibaka	toadjibaka
3.	n	badjibaka	tabadjibaka

PASSE CONDITIONNEL

		Positif	$N\'egatif$
1º pe	ersonne	nadjibâka	djidjibaka
2 e	77	odjib ák a	todjibaka
3e	7	adjibâka	tadjibâka
1e	,,	todjibaka	talodjibaka
2°	,,	od jib a ka	todjibâka
3•	77	badjibāka	tabadjibâka
		FU	TUR
le p	ersonne	ndénadjîbi	ndédjidjîbi
2e	7	ndodjîbi	ndétodjîbi
3•	,,	ndadjibi	ndétadjîbi
1e	77	ndétodjîbi	ndétalodjîbi
2e	,	ndodjîbi	ndétodjîbi
3.	77	ndébadjîbi	ndétabadjibi
		IMPE	RATIF

Positif

Négatif

2° pers. djíba ou djibâka ferme tadjibâké

- djibâka bânga fermons tadjibâka bânga djibâka beï fermez tadjibâka beï

INFINITIF

djîba

Le passé éloigné peut aussi se conjuguer :

Positif	$N\'egatif$
nadjîba	djadjiba
oadjîba	toadjiba
adjiba	tadjiba
toadjîba	taloadjiba
oadjîba	toadjiba
badjîba	tabadjiba

N. B. 1° Les verbes dont le radical se termine en I changent cet I en dj devant i au temps présent. Ex. nâdji je travaille — naniamôdji je vends — nadjibôdji j'ouvre; mais, outre cette forme en dji ils ont aussi le même! temps en li ou lé qui me semble être employé, lorsqu'on veut marquer une habitude, une certaine manière d'être continuelle du verbe. Ex. Les hommes qui travaillent (qui sont loués pour travailler) chez vous ne travaillent pas (maintenant) Bâtou ba bâli ôna beï tabâdji wê

Cette étoffe-ci, tu la vends? (c'est un article de vente?) étôbo éïé, oëniamôlé?

2º Les verbes dont le radical se termine en i on dj ont pour suffixe du présent et du futur, la syllabe er

Ex. **Bâkia** placer, déposer — **nabâkie** je place, je dépose.

Boûkia être cassé, rompu — ékôlo i' e'i éboûkie'i sa jambe est cassée

Djîmia éleindre — nadjîmiëi j'éteins Emia faire aborder — naëmiëi je fais aborder Dja manger — todjeï nous mangeons. Toûndja remplir — natoûndjeï je remplis.

Pour les autres temps, ils suivent la conjugaison ordinaire.

III. VERBE PASSIF

1º Certains verbes ont la forme passive en **&mi** qui ne s'emploie ordinairement qu'à la 3º personne.

Ex. La lance est recourbée **ikôngo ioumbàmi** La porte est fermée **ibôbé idjibâmi** Le trésor est caché **mosôlo moboumbâmi**

2º Le passif des verbes à forme contraire en **ôla** se forme de celui-ci en supprimant la lettre 1

Ex. djibôla ouvrir — ibôbé idjiboï la porte est ouverte (l'infinitif) djiboa

Bakôla défaire, abimer — Bakoa être abîmé, nkonângo ébakoï

Boumbôla découvrir — Boumboa être découvert Langôla éveiller — lângoa être éveillé, olângoï? tu es éveillé?

3° Une manière très ordinaire de rendre le passif est d'employer la troisième personne du pluriel ayant pour complément direct le sujet du verbe passif employé comme pronom personnel objectif inclu.

Ex. il est enterré Bamokoûndi (ils l'ont enterré) je vaîs voir si la pirogue est retirée sur la rive nakeï kėka boâtou te babokôdjeï te wė (s'ils l'ont retirée ou non).

IV. DE CERTAINES FORMES DE VERBES.

I. Beaucoup de verbes actifs ont une forme contraire en ôla.

Ex. Djiba fermer

djibôla ouvrir

Foûnga fermer à clef

foungôla ouvrir ce qui

était fermé à clef.

Boûmba cacher

boumbôla découvrir

Ounda fermer (un trou) oundôla déboucher

Oumba recourber

oumbôla redresser

II. La forme en ila, éla est une forme applicative, objec-

Ex. Oûmba acheter nsoûmbila achète-moi

Boûmba cacher oloboûmbila cache-nous, cache

Lôbé être content, lobéla être content pour, être content d'avoir.

- 95 - by a che files

III. Les verbes passifs ou neutres dont le radical finit par d ou 1 forment leur correspondant causatif en changeant cette lettre finale en dj.

Ex. ôla croître — ôdja faire pousser, croître, grandir molôla flamber — molôdja faire flamber ila être fini — idjā finir (actif)
lénda être fixe — léndja fixer
kwéla accompagner — kwédja faire accompagner inda devenir noir — indja noircir toûnda être plein — toûndja remplir

IV. La forme fréquentative s'emploie pour rendre les expressions " encore, de nouveau, ne.... plus ". — Il y a deux manières de composer cette forme fréquentative :

D'abord en prenant comme suffixe la terminaison oléla

Ex. je compte = natangi, je compte encore, je recompte = natangoledji

je travaille = nali, je travaille encore = nalolédji

On peut aussi intercaler entre le préfixe pronominal et le verbe qui se met alors à l'infinitif les deux syllabes bobi

Ex. je te frappe = nowândi; — je te frapperai encore ndénobobiwânda

je ne te frapperai plus **ndédjobobiwanda wé** ils viendront **ndébaie** — ils reviendront **ndéba-bobïia**

ils ne reviendront plus **ndétababobïia wé** tu me frapperas encore? **ndobobimfwånda?**

On emploie même quelquefois les deux formes en même temps.

Ex. je recompte nabobitangolela (na — bobi — tânga - olela)
je travaille encore nabobialolela (na — bobi — âla — olela)

V. La forme réciprocative est en âni

Ex. j'aime nadjîngi — nous nous aimons todjingâni je brise naboûki — nous nous brisons, nous voulons nous briser, nous tuer l'un l'autre, nous sommes en guerre toboukâni

LISTE DE QUELQUES VERBES

A

Ala travailler (nâdji je travaille, — nâli je suis travailleur)

Amba gouverner (la pirogue), la faire aller d'un côté ou de l'autre (nâmbi je gouverne)

Amboa s'envoler (niôdji iâmboï l'oiseau est parti)

Ana ou na (voyez na) avoir (n'a que le présent nanaôna-âna-tôna-ôna-bana)

Angâla Angâdji na nkâla, il est mal tourné — c'est un batailleur — taquineur

Angàmi : na nkâla, même signification : c'est un batailleur

na bobôto il est bien tourné, il est content, c'est un bon homme.

Angôla maï tremper dans l'eau, rendre humide

Anôla répondre (Aanôdji ,Kakèné ia il a répondu, il va venir

Anonôla s'étendre, étendre paresseusement les bras Aöulâna se ressembler — ou aoulâna na ressembler à Ata seier (töâti nous scions) \mathbf{B}

Bå (pour baa) monter nabaï

Bâka être placé, être tenu en place (... bâki)

Bâkia placer, déposer, fixer (nabâkiei)

Bakôla défaire, ôter, abîmer)nabakôdji)

Bakoa être défait, être abîmé (nkonângo ebakoï)

Banda devenir humide, devenir froid, refroidir

Bândja jumeler, attacher une pirogue à une autre, la mettre dans le sens de la rive **nabândje**ï

- bandémi être jumelé (Boâtou bobandémi)

Bånga appeler, faire venir, nommer (nabångi)

Béba devenir mauvais (Biboûma bibèbi, les fruits deviennent mauvais)

Béka emprunter (nabéki)

Běla (neutre) être à point, être cuit (Bîdja bibědji, la nourriture est cuite) — en Mabali, Běla = être malade

Bēla (actif) couver, ou plutôt finir de couver. Quand les poussins viennent au monde, on dit: nchô abēdji nkeï, la poule a couvé les œufs. Et passivement nkeï iabéïa les œufs ont été couvés, du verbe Bèïa.

Bênga aiguiser un couteau contre un autre (nabêngi bobêngi j'aiguise, je suis en train d'aiguiser) Bêté (mbétélé mbão, tire-moi le fusil)

N. B. Béta en Mabali = frapper; tandis que les Ibokos disent wânda.

Bîka n. être guéri, revenir d'une syncope (nabîki)

Bfla tirer — arracher — retirer. (Bîla nsâla plumer)

Bînda étirer — étendre — allonger (nabîndi)

Boa n. refuser — rejeter (naboï je refuse, je ne peux pas)

Boïa n. être cassé, fêlé, brisé, mbèa èboieï le pot est cassé

Bôla casser, abîmer, (nabôdji mabânga), je casse les pierres). — Passer au travers, ntâba ébôdji lobâla la chèvre a traversé la palissade

Bolâna être passé au travers, passer à travers, mais comme verbe neutre. Par ex.: si je perce une planche avec un fer : nga natoûbi je perce, étânda étoûbier la planche est percée et éboûni ébolâni le fer passe au travers, est fait passer au travers

Boroûta grignoter, manger de la chikwangue seule (naboroûti)

Bôta mettre au monde, enfanter (en parlant des mammifères). Pour les oiseaux, c'est bèla

Boûka guérir — rompre (un morceau de bois) — casser (naboûki)

Boûkia être rompu (mouïti moboûkieï)

Boukâna vouloir se tuer réciproquement — se poursuivre l'un l'autre (toboukâni ns ns...)

Boûla dépasser, être de trop.

Boûmba cacher, mettre de côté (naboûmbi)

boumbâmi — être caché (mosôlo moboumbâmi)

Boûmbia fermer un livre (pour le cacher, faire cacher, couvrir, voiler) naboûmbia

Boumbôla ouvrir un livre, découvrir (naboumbôdji)

Boûmboa être ouvert, découvert (moukânda moboûmboï)

Boûnda tenir - tenir fixe - maintenir (naboûndi)

Boûnda (pour boûndaa) se tenir, s'enlacer, Bâna bâba baboûndaï, ces enfants s'enlacent).

Boûnga oublier, perdre (naboûngi)

Bounôla diminuer le prix, marchander, Obounôdji naïki, totoûïeï motoûïa, tu diminues, j'augmente (ou maintiens le prix), nous faisons le prix.

Bôwa (nabôwi) guérir (actif) le médecin abôwi, le malade abîki
Bwâka jeter — rejeter — abandonner (nabwâki)

C

Chwa (nachwî nsoï) je crache Chwa mordre, mbwa achweï, le chien mord iboûmou ichweï le ventre mord (fait très mal) Bolôdji bochweï la douleur mord.

D ou Dj

Dja (nadjeï) manger

dja (nadji) trouver

djâla s'asseoir — être assis — être placé — reposer — être (dans l'expression: il y en a — ou se trouver ici ou là)

De ce verbe viennent les expressions :

odjādji le bonjour ordinaire du passant à celui qui est chez lui.

djalāka, équivalant au diambi te, diambo vé — moukānda tamodjādji na bouëlé wē, le livre, l'écriture ne ment pas.

Djîba fermer (nadjîbi)

djibâmi être fermé ibôbé idjibâmi

Djibôla ouvrir (nadjibôdji)

Djiboa être ouvert (ndâko édjiboï)

Djîka n. brûler (au neutre) être brûlé (**nadjîki** je suis brûlé)

Djîlé attendre (exspectare) (nadjîle ou nadjîdji)

Djîma être éteint (mouéïa modjîmi

Djîmia éteindre (nadjîmiei)
Djînga aimer (nadjîngi)
— todjîngâni nous nous aimons
Djinga plier (nadjingi)
— djingâmi est plié
Djoâna se rencontrer, todjoâni nous nous rencontrons
Djôka se blesser (nadjôki mpôta je me suis blessé, une plaie)
Djolinginia (actif) tourner
— djolongâni (neutre) tourner de soi-même
djônga retourner (nadjôngi)
djwa (todjwoeï mouëïa na njèté, nous faisons du feu avec des morceaux de bois)
djouka être de trop (nsôngo idjoukaï) il y a trop de manioc)

E

E. donner, noïeï je te donne

éba savoir — connaître

éba aiguiser — user

édja aller (dans le sens de: être sur le point de)

naëdja awa je vais mourir, ikôlo iédja nô ou ia nô
il va pleuvoir

éma aborder — finir — avoir assez — cesser

La pirogue aborde boâtou boëmi
je le laisse comme cela naëmi bôna
il ne pleure plus alédji aëmi, il pleure, il cesse.

émia faire aborder — faire cesser (naëmieï)

emôla retirer la pirogue du bord — la mettre à l'eau
(naëmôdji)

émoa être mis à l'eau — être désabordé (Boâtou boëmoï)

ė̃mba chanter (naëmbi) ė̃na voir (naëni) ė̃ta nieï aller i̇̀à la selle (naëti) "minia uriner

F

Foûnga fermer à clef (nafoûngi ndâko)

— foungâmi être fermé à clef (ndâko éfoungâmi)

Foungôla ouvrir ce qui était fermé à clef (nafoungôdji)

— foûngoa être ouvert après avoir été fermé à clef (ndâko éfoûngoï)

C'est un mot étranger (venant, je crois, du Swahili)

G

Gnînga ngônga sonner la sonnette (nagnîngi)

1

ià venir (naïeï)
îba voler (na ïbi) prendre — commettre un larcin.
îla n. être fini — finir (neutre) moukânda moïdji il n'y a plus de fil en cuivre
îdja a. finir (actif) naïdjeï. Suivi d'un verbe il prend ne avec l'infinitif. Oïdjâka ne dja quand tu auras fini de manger.
îka semer — mettre en terre — augmenter le prix en faisant un marché (naïki)
ikôla devenir libre (naïkôdji)

ikâla rester, être de reste, de surplus (Il reste un homme aïkâdji môtou oawî)

îma creuser — être avare. Baîmi ibela ils creusent un trou

îmba (naïmbi) sommeiller — fermer les yeux

ina n. enfoncer (au neutre) couler. Boâtou boïni a coulé

inîdja enfoncer (actif) faire entrer (naïnîdjeï)

inôla retirer de l'eau

inoa être retiré

inanéla revenir — retourner

inda devenir noir (njôtou iïndi ou ieï nchîndou) le corps noircit, il devient noir

indjå noircir — repousser (naïndjeï)

issa triller les cheveux avec une épingle (naïssi)

K

Kåba partager — diviser (nakåbi)

Kâbélé partager pour — se partager

Kaïa être déchiré — troué (étôbo ékaïeï)

Kâla déchirer (nakâdji)

Kâmba conduire — accompagner — diriger (nakâmbi)

Kåna verser — déverser — vider.

Kânga lier — enchaîner — amarrer (son opposé est toungôla)

Kâta grossir — se fortifier — engraisser (nakâti)

Katôla retirer — se retirer

Kâtoa être retiré (- katoï) - (Oebâka niâma iângo ne kâtoa ékâdji fais attention la viande celle de ne pas être retirée dure : Ne retire pas la viande avant qu'elle soit cuite.

Kéka (nakéki) regarder

Kėla faire — façonner — fabriquer — construire (nakėdji) **Kéla djouô** faire partie, faire bande à part — se mettre en groupe séparé.

Kéla ésésèkou avoir le hoquet.

Kéla ikétouba tousser — avoir la toux

Kéla itatoûma s'accouder le front dans la main

Kéla lopète mettre la rame dans l'eau pour gouverner

Kéla moumfwêmfwé parler entre les dents

Kéla mounioï regarder de travers, faire un clin d'œil

Kėla miniâkė faire une marche forcée

Kèndé partir (nakeï) (irrégulier)

Kène aller, être sur le point de Kakène ia il va venir (n'a que le présent et se conjugue comme suit : nakèné, okèné, akèné, tokèné, bakèné)

Késa (nakéseï) dépasser, être plus long

Kînia (nakînieï) montrer, faire voir

Kîma fuir — s'en aller (nakîmi)

kîma na mbângou courir, s'en aller très vite (litt. avec vitesse)

Kînja (nakînjeï) ajouter, amonceler, mettre au-dessus Kîta écraser en cassant avec le pied ou à l'aide d'un instrument.

Kît 'o maï se jeter à l'eau.

Kitéla presser, (nakitédji)

Koa (maï makoï) les eaux du fleuve baissent, diminuent.

Kôba peindre, badigeonner, colorer.

Kôdja amarrer, tirer à terre.

Kôka n. être sec — être suffisant — être fini (il y en a assez) (étôbo ékôki l'étoffe est sèche)

Kôkia faire sécher, compléter (nakôkieï).

Kôla nettoyer (nakôdji)

Kolôlo raser la barbe ou la tête (nakolôdji ou nakolôlo)

Kokôlo n. attendre n. (l'actif est : djîlé) (nakokôlo ou nakokôdji)

Kôma (nakômi) marquer — écrire — inscrire — arriver à.

Koûnda enterrer, ou jeter le cadavre à l'eau (bamokoûndi ils l'ont enterré).

Kouniôla retrancher, enlever.

Koûsa (nakoûsi) aiguiser un couteau en le frottant contre un morceau de bois

Kousâma (nakousâmi) aller en se baissant pour ne pas être aperçu

Koutôla raccourcir (nakoutôdji)

Koûtoa être court, être trop court (mouïti mokoûtoï)

Kwà a. (nakwei) prendre, accepter, enlever

Kwa n. (-kwei) tomber (nkonango ékwei)

Kwâkia (nakwâkieï) placer entre, ficher entre...

Kwéla accompagner, aller avec

Kwedja faire accompagner. Nakwedjeï biliki o boâtou je charge (fais accompagner) les objets sur la pirogue

Kwèté abattre, couper (un régime de bananes ou un dindin de palmes), cueillir.

L

Lâmba cuir — rôtir etc.

Lâna se battre (balâni étoûmba ils font la guerre) Les Mabali disent baboûni étoûmba

Lânga être placé — être couché — être saoul Moukânda molângi wa le livre est placé ici Alângi makaïa-mânga il est saoul d'avoir fumé d'avoir bu du manga

Lângia ou lândja placer, déposer, coucher, faire coucher, — mettre un enfant dormir langéma dormir (nalangémi je suis couché) Langôla éveiller — faire lever (nalangôdji)

Lângoa nalângoï je suis éveillé — je me lèv ϵ .

De là le bonjour du matin: olângoï tu es éveillé?

Lâta (nalâti) revêtir, s'habiller de

Lê laisser, abandonner. Fait: lêssé à l'impératif: laissez

Lékâna marcher-cheminer

Lekéla (nalekédji) nager

Lekignia diriger à la pirogue à l'avant

Léla (nalédji) pleurer. Alédji aëmi il ne pleure plus

Lénda n être fixe, tenir ferme

Léndja (naléndjeï) rendre fixe, faire tenir, attacher

Léta lécher — sucer

Lîfa maçonner — étendre de la terre ou autre matière sur un objet ou l'autre (nalîfi)

Lîma être attaché (moukânda molîmi) le fil de cuivre est accroché.

Lo être, se trouver à telle place, n'a que le présent. nalo, olo, alo, tolo, balo. Ce mot a quelquefois le sens de avoir. Ex. olo djîko djâo, tu as ton erreur, tu es dans l'erreur, tu te trompes.

Lôbé se réjouir, être content (nalôbé)

Lobela être content pour, être content d'avoir (Olobedji monâna tu te réjouis d'avoir du sel)

Lôka ensorceler, jeter un sort (molôki = diable)

Lôna semer

Loûboa (naloûboï) s'en aller, s'éclipser

Loûka ramer

Loûnga marier, se marier à (naloûngi). (Quand une femme quitte son maître, on dit mamoâdji akeï nsômbou) lolisa

Lôdja (nalôdjeï) faire aller, animer le feu

Lôdja (moueïa molôdji le feu donne des flammes)

M

Ma (namaï) lancer, jeter une lance. Prendre, accepter.
En donnant quelque chose à un autre, on lui dit: ma ou mâka, prends

Mâna partir, s'en aller, être absent (amâni il n'est pas ici)

Méla (namédji) rejeter

N. B. Voici les différents degrés de chaleur de l'eau:

Maï mabândou L'eau est froide

" mandaloûki

" est tiède

" maoûndi

" est chaude

" maouloûbi

, est bouillante

Maï mabândi

" se refroidit.

N

Na ou plutôt âna (n'a que le présent) (nâna-ôna-ânatôna bâna) (tu as de la barbe ôna lôli — nous avons de la barbe tôna ndôli au pluriel, car, ta barbe et ma barbe, ça fait deux barbes, disent les noirs)

âna mosôlo il a de la fortune, il est riche

âna mpôngo il a de la graisse, il est gras

âna maïêlé il a de la force, il est malin **âna bouëlé** il a mensonge, il ment

Nâna remonter le fleuve. Tonâni nous allons en amont du fleuve. Le contraire est: totî nous descendons,

nous allons en aval.

Nanîsa faire remonter le fleuve (Nanîsa boâtou dirige la pirogue vers le haut fleuve)

Niåta presser, serrer

Niôlo entrer (naniôdji ndâko j'entre dans la maison)

— akeï niôlo il est retourné chez lui, il rentre, il va dormir.

Nionnga sucer. Bana banioungi môkou les petits sucent le lait.

Nô pleuvoir, inoï il pleut.

Nöa (nanoëi) boire. — Nöa makaïa fumer.

naôki mpî je suis fatigué

0

Oka écouter — entendre — comprendre — sentir. Je ne comprends pas votre langage. Djiôki mfwédji ia beï wé

naôki iboûmou j'ai mal au ventre

naôki môtou j'ai mal à la tête

naôki mpôa j'ai soif

naôki nzâla j'ai faim

naôki nkèlé je suis en colère

Ola croître, pousser, devenir grand. Makôndo maôla. Les bananiers sont devenus grands — maôdji grandissent, croissent.

Odja faire croître — faire grandir (naôdjeï)

olôla faire décrépir — faire diminuer, faire faiblir

oloa faiblir, devenir faible. Njôtou ioloï, il faiblit (littér.: le corps faiblit)

ômba ou oûmba acheter naoûmbi)

ômbo balayer

oniôla retirer de terre, défoncer (naoniôdji njèté)

ongôla délier

ongoa être délié

ota. n. couper, tailler, avoir du tranchant (mbéli iôti) oûla (nsôngo ioûdji, le manioc pourrit)

oulâma couver. Nchô aoulâma la poule couve oûma (a) enfoncer en terre (naoûmi mouïti) oumâmi être enfoncé (mouïti möoumâmi) oumôla retirer de terre, défoncer naoumôdji mouïti) oûmoï être retiré (mouïti möoûmoï) oûmba plier, courber (naoûmbi nsei je plie les doigts, je ferme le poing) oumbâmi être plié (ikôngo ioumbâmi la lance est recourbée oumbôla remettre droit, redresser - oûmboa être redressé (ikôngo ioûmboï) oûmboa, voler (Niôdji ioûmboï, l'oiseau vole) oûma (n) pourrir, devenir mauvais. Même signification que oûla ouméla devenir vieux, vieillir. - Se gâter. (Quand on a dû rester longtemps à attendre ou rester à la même place, on dit : naoumédji, je me gâte à être planté ici sans bouger.) ounda fermer un trou, boucher un vase, couvrir oundôla ouvrir (un trou), déboucher oûnga (naoûngi) demander implorer oûta sortir de, venir de (Bitôbo bioûti o mpoûtou les étoffes viennent d'Europe.) Sors d'ici toutaka

Pépé ou féfé, souffler au feu.

owa jeter, rejeter

Såka (nasåki môtou je coupe les cheveux) Sambāna (étôbo ésambāni l'étoffe est allongée. Sambînia rallonger, allonger en ajoutant (nasambînie'i)

S

P

Saolèla avertir, prévenir (ndénosaolèdji je t'avertirai) Sékôla démarrer la pirogue — retirer — changer de place

Sékoa (nasékoï) changer de place, d'habitation, de village

Sondémé ou swendémé s'accroupir

Sôsa laver (le linge) — ou les mains, la figure, le corps en un mot : nettoyer à l'eau.

Sosôla viser (un oiseau) — regarder si une ligne est droite

Sounôla retourner (un habit) — un pagne, etc.

T

Ta (Nataï lobèsé je joue au caillou

Takînia allumer, faire du feu (natakînieï mouëïa)

Tânda étendre, déplier

tendéla s'étendre. Quand les eaux du fleuve montent, on dit : maï matendédji, les eaux s'étendent

Tânga compter — tangoléla compter encore, recompter

Tanoa n. devenir blanc, blanchir, (natanoï)

Téa (nga nateï) refuser, ne pas accepter

Téïa ou tédja mettre debout (natéïeï)

Tela n. (natedji) séparer les barbes d'une plume, triller

Témé se mettre debout — être debout — se lever

Téla n. mûrir. Makôndo matéla, les bananes ont mûri Téna couper

ténia être coupé (mourti moténier)

Tîa aller à la dérive - descendre le fleuve (natî)

Tîssa faire descendre, diriger la pirogue vers le bas du fleuve

Toa sortir — germer — pousser. Bôpo botoï la graine pousse

Tôka (n.) suer — avoir chaud (natôki)

Tôka (a.) puiser. Nakeï tôka maï je vais puiser de l'eau

Tokôla faire sortir — tirer d'un trou — décharger (natokôdji)

Tôkoa sortir — pousser. Bôpo botoï ou botôkoï — Tokôko sors, va-t-en.

Tôma désirer, vouloir, envier

Tômba porter

Tombôla lever, soulever

Touba a. percer, passer à travers (demande: o de)

Ntâba étoûbi o lobâla la chèvre a traversé la palissade

Toûbia n. être percé. Lobâla lotoûbieï

Toûnia chasser, faire partir

Toûka n. sécher au feu

Toûkia a. (natoûkieï) faire sécher au feu.

Touïa motoûia faire le prix

Toûla forger (natoûdji)

Toûmba brûler, mettre le feu. (De là: étoûmba incendie, guerre)

Toûnga n. maigrir (natoûngi)

Tounga a. tresser, lier, fabriquer (natoungi)

Toungôla délier, défaire

Toûta reculer, frotter

Toûtoa être mûr (se dit d'un abcès) mounkôli motoûtoï

Toûnda être plein, être rempli (mbèa étoûndi)

Toûndja remplir (natoûndjeï)

W

Wå (naweï) mourir, (nawâki boweï j'ai fait le mort)

Wâka (nawâki) chercher

Wånda frapper (en Mabali = Bèta)

Wô dire, parler, (nawo' bô, je dis ainsi, je dis que...)

Wô louwô faire palabre (littér. dire un discours)

ADVERBES PRÉPOSITIONS — CONJONCTIONS

Abondamment se traduit par l'adjectif beaucoup — iké maïké etc. ou le substantif en bo : Boïké

A côté, tout près Pénnapê

A côté de, tout près de Pénnapê ia

Au côté droit o mbânji ia bolòuï

Au côté gauche o mbânji ia bônso

Au côté droit de o mbânji ia bolouï ia

Au côté gauche de o mbânji ia bônso ia

Ainsi, c'est ainsi, vous dites vrai, c'est comme cela Sôlo-bôngo-bôna meï-nkîngou iânga (mon cou) (espèce de serment)

N'est-ce pas ainsi? Bôna mi wé?

Ainsi, comme ceci, de cette manière. Bô. Ex. Fais ainsi kéla bô ou kéla bô bô

Après-demain ndèlé

En arrière o nchîma

En arrière de o nchîma ia

Assez. Ex. il y a assez de terre mabéli mabîti

il y a assez de mitakos, de pieux biwôkou bikôki, njèté ikôki

il y en a assez, ne versez plus, n'en donnez plus **lè bôna** (laisse comme cela)

j'en ai assez, j'ai assez mangé, j'ai assez travaillé **naëmi bôna** (j'ai abordé comme cela

Aujourd'hui mokôlo mou (abrégé pour moûmou) — 1610

Au milieu o nteï

Au milieu de o nteï ia

Auparavant, il y a longtemps, dans le temps mouébèndé-djôso En avant o bô

Avant de djôso o. L'eau est tiède avant d'être chaude. Maï mandaloûki djôso o ma maoûndi.

En avant de o bô ia

Avec na. Ex. les hommes et les femmes Bâtou na babâdji.

Attends une minute... **Kokôlo**. Ce mot est le correspondant et s'emploie aussi souvent que le **sâpi** des Ba-Congo.

En bas o nché

En bas de o nché ia

Bien — bonnement na bolão. Les adverbes de qualité se rendent par le substantif correspondant précédé de na avec. Bien na bolão (avec bonté). Paresseusement na bobôdji — mal na bôbé avec méchanceté.

Bonjour se traduit suivant les circonstances qu'expriment les verbes suivants :

- 1º öieï ô tu viens ô? böieï ô vous venez ô, et l'on répond : nâieï é je viens, certes töieï é nous venons é ou iô oui. (Ngombé = odôno)
- 2º okeï ô tu t'en vas? bokeï ô vous vous en allez? et l'on répond makeï é, tokeï é, je m'en vais, nous nous en allons. (Ngombé oâni ô nâani é)
- 3º olângoï (salutation du matin) tu es éveillé? Et l'on répond iô oui, ou nalângoï é. (Ngombé oangoï ô)
- 4º odjâdji ô tu es assis ? tu es là ? iô oui, ou nadjâdji. (Ngombé odî ô, nadî é)
- 5º olanguémi ô tu dors, tu es couché pour dormir? (Ngombé osâmi ô)

oedjôni ou oiôni (pour oieï ôni) tu es venu ici?

A côté, tout près **pénnapê** A côté de, tout près de **pennapê ia** Au côté droit **o mbânji ia boloù**ï Au côté droit de o mbânji ia boloù ia Au côté gauche o mbânji ia bônso Au côté gauche de p mbânji ia bônso ia

Combien Boy ou lobaië Ex. Combien il y a-t-il de bananes. Makôndo madjâdji lobaïé ou madjâdji boï é? ou simplement, sans exprimer de verbe, mais avec le préfixe de la classe makôndo ma boï é? Comme, comme ceci, comme cela, ainsi, de cette

manière Bô ou bôbô

Travaille comme moi alâka bô nga

Je travaille comme cela nâli bô ou nâli bô bô

Cet accordéon est comme celui de Berghe Sainte-Marie

Nkôssi ëiè bô ia Cappandant. — ou nkôssi ëié na nkôssi ia Cappandant mpîla lawî. Cet accord avec l'acc. de B. Sainte-Marie une seule chose.

Comment? Lobaïé comment les Bamangala disent-ils cette chose Elîki ëié Bamangâla bawobô lobaïé? chose celle-ci les disent Bamangâla comment.

Chez (apud) chez vous ôna beï, chez nous ôna bânga Dans, en, sur, de, à, au, etc. = o. Dans la maison o ndâko — sur l'arbre o mouïti. — De Boukoumbi ici, il y a deux jours. O Boukoumbi wa mikôlo mibâli.

Dans un moment, tout à l'heure, de nouveau wambèlé je reviendrai tout à l'heure ndaieï wambèlé

De, préposition génitive, se décline, comme il a été dit plus haut.

Demain iana

hier iana après-demain ndèlé aujourd'hui lôlo dans trois jours bîdji dans quatre jours wanchèna

N. B. Les mêmes mots servent pour dire hier, demain, avant-hier, après-demain — c'est le temps du verbe ou le contexte qui indique le passé ou le futur, naiāka iāna, ndaiei iāna, je suis venu hier, je viendrai demain.

Dessous, en dessous o nché — en dessous de o nché ia De même que bô (suivi de la préposition génitive, ou mpîla iawî. (V.: comme)

Doucement, tout doucement na moï, na moï

En, dans, sur, de, o. En pirogue o boâtou

Entre o ntaka ia. Entre les bananiers o ntaka ia makôndo

Encore, adhuc, pas encore, non jam. = naïnou

Ex. il y a encore des pierres ici dans le trou mabânga madjâdji naïnou omoï o itôngo

Il ne pleut pas encore ikôlo naïnou taïnoï wè litt. la pluie encore ne pleut pas ne pas N'y a-t-il plus de mitakos Biwôkou bîdji? pas encore naïnou wè

Encore, etiam, aussi, mpé. Ex. Donne-moi aussi du fil de cuivre. Nsènga moukânda mpé.

Ensemble elôngo-molôngo Nous partons ensemble, toke'i élôngo.

Et... na. Ex. Les étoffes et toutes les choses des blancs viennent (sortent) de Mpoutou (Europe) Bitôbo na bilîki bînsô bia mindélé bioûti o Mpoûtou

Exclamation! Notre point d'exclamation a son équivalent en Bamangala. C'est le mot tô ou sôti placé à la fin de la phrase et qu'on pourrait rendre en français par les expressions tiens, diantre. Ex. Ce sont des étoffes.... diantre Bitôbo tô! — Serait-ce bien des pintades! mankêmé tô!

L'expression de surprise, d'étonnement, d'admiration, se traduit par iê (Yê)! ou é tâta mëié ou é mâma.

L'expression de douleur est surtout **na weï ô** (je meurs, hélas!)

L'expression de la probabilité = sôti (après le mot).

Fois, une fois, deux fois... Cette expression se rend par le substantif en **mo**, correspondant au verbe, suivi de l'adjectif numéral.

Ex. j'ai été voir trois fois **Nakendékè kéka mikéka miātou** litt. j'ai été voir trois actions de voir — j'ai été quatre fois à selle : **naëtāki miēta minné**.

On se sert aussi quelquefois des mots : mikôlo mibâli, mikôlo miâtou etc.

A foison, en grande abondance Boïké

Gratis — gratuitement — pour rien — sans raison — inutilement **mpāmba**Gaîment **na bobôto** avec gaîté

En hant a tireta

En haut o ikôlo

En haut de o ikôlo ia

Honteusement na bosôni

Ici wa ou ôni. Viens ici iâka ôni, iâka wa

N. B. Les adverbes ici et là, après le verbe substantif être, au lieu de se rendre par wa et wâna, ôni et ôwou se traduisent souvent par le pronom personnel suivi de l'adjectif démonstratif.

Ex. Où est mon chapeau? il est ici — il est là

Enkôti iânga é waï? iângo ëié — iângo éna

Le chapeau de moi le où? celui celui-ci — celui

celui-là

Où sont vos hommes? ils sont ici Bâtou bâo ba waï? Bângo bâba

là, là-bas wâna ou ôwou lentement na mơi loin boânda — lodjâta (Mabali) — mousîka (Bolôki) mal, méchamment na bôbé maintenant, récemment wânti wa — iâna wa même meï — mpînza Qui a travaillé cet arbre-là? Moi-même (pas un autre) Alâki mouïti moûna njaï? nga mpînza

Tu désires cette étoffe-là? celle-là même.

Odjingi étôbo éna ? éna meï

Tu vends celle-ci même aussi?

E meï mpé? oëniamôlé

eam ipsam etiam tu eam vendis.

Non, ne... pas

1° s'il constitue la réponse négative à lui seul, se rend par bwê, bweï, bwaï (bîto, Bolôki) (pèpè, Ngombé)

- 2º s'il accompagne le verbe (ne... pas), il se rend par la particule ta placée avant le verbe lequel est suivi ou non (indifféremment) de la particule wé.
- Ex. il a oublié la chanson i 'aboûngi djèmbo.
 - il n'a pas oublié la chanson, il la sait io taboûngi djėmbo ou io taboûngi djėmbo wé.
 - il v a ici des clous en cuivre Basôso badjâdji ou balomoï.
 - il n'y a pas de clous en cuivre Basôso tabadjâdj ou tabalomoï ou tabadjâdji wé, tabal' omoï wé.
- N. B. A. La 1^{re} personne du singulier du verbe négatif, ne se rend pas par ta, mais par i, dj, dji. Ex. je ne le sais pas djiébi wé - je ne bois pas de manga nga djinëeï manga wé. Je ne te donnerai pas. nga ndédjoïeï (ndé futur - dj négation o à toi i euphonique - eï verbe : donner.
- B. A la 1^{ro} pers. plur. pour éviter la dissonance tato, le second t se change en l. Ex. nous mangeons todjeï nous ne mangeons pas talodjeï.

Ou, soit, te... te...

Ex. Je ne sais si c'est trois ou quatre jours. Mikôlo te miâtou te minné djiébi wè.

Où ? = waï Ex. Où sont les palmiers. Mabîla madjâdji waï ?

Où ces hommes s'en vont-ils. Bâtou bâba bakeï waï?

N. B. Au lieu de se rendre par le verbe djâla ou lo, ou nta (être) suivi de waï, les expressions où est, où sont se rendent ordinairement par le préfixe de la classe suivi de waï.

Ex. Où est le caillou de jeu Loûlo lo waï? Où est la pipe? nkonângo é waï? Où sont les pipes? nkonângo i waï?

Oui — ïô. Ce mot est surtout usité pour répondre aux salutations öieï ô, odjâdji ô, okeï o, et l'on répond oui iô en chantant et en prononçant séparément les deux lettres i... ô. — Mais, dans la conversation, on emploie plus ordinairement la répétition du mot principal de la phrase interrogative. Ex. Les bananes sont-elles mûres makôndo matéla? — Oui, matéla. Une manière également très usitée de répondre "oui, est de relever la tête en ouvrant les yeux.

Par terre. Lounché.

Peut-être, je ne sais pas, c'est possible **ngôko**.

Pour ne pas, de peur que = ne (comme le ne latin) suivi de l'infinitif.

Ex. Fais attention que (pour que ne pas) la maison ne prenne feu **Oebâka ndâko iângo ne djîka**

Amarre la pirogue de peur qu'elle ne s'en aille à la dérive Kôdja boâtou boângo ne tîa.

Il n'y a plus de morceaux à écraser.

Biboûki bîdji ne kîta sont finis pour ne pas écraser.

N. B. Dans l'expression Kakené ia il va venir Kakené nô il va pleuvoir, le ne fait partie du verbe et n'est pas une particule séparée.

Pourquoi? na ié placé à la fin de la phrase

Ex. Pourquoi n'es-tu pas venu lorsque j'ai sonné, E gningâki nga ngônga toiakâki na ié? (toiakâki, to pour ta oiakâki, a tombe devant l'o).

Pour, suivi de l'infinitif, se rend par a suivi aussi de l'infinitif.

Ex. J'ai donné la tente à **Mpoûnga** pour aller dans le haut (fleuve) **Naèké Mpoûnga ndâko ia étôbo** (maison d'étoffe) a **Kènde na iángo** (avec elle) o ikôlo.

Pourquoi cet homme vient-il ici? Pour acheter des étoffes.

Môtou ôna aieï na ié? Aieï a oûmba bitôbo.

Quand, lorsque, puisque, ne s'expriment pas par une particule, mais par une forme de temps du verbe qui est celle du parfait éloigné dont on retranche l'a préfixe. (La même chose que pour le si positif. Voyez: si)

Sans. 1º suivi d'un substantif se rend par un tour de phrase correspondant, c'est à-dire le verbe au négatif et "sans , exprimé comme si on avait "avec ,. Ex. il est venu sans mitakos taiâka na biwôkou wè il n'est pas venu avec des mitakos.

2º Suivi d'un verbe, il se rend par ta suivi de l'infinitif.

Ex. lls sont assis là sans travailler. Badjâdji wâna ta âla.

J'ai fait toute la route sans boire nalekāki njîla înso ta nöa

Souvent, nôki nôki

Ex. J'ai été souvent à Loulanga. Nakendèké Loulanga nôki nôki (ces mots nôki nôki servent aussi maintenant à traduire notre adverbe: vite, vite.)

Si, lorsque etc. A) Si la phrase est conditionnelle affirmative, la conjonction si ne se rend pas par une particule mais par une forme de temps du verbe qui est celle du passé éloigné dont on retranche le préfixe a.

Ex. Si tu travailles bien, je te donnerai un mitako.

Oalāka na bolāo, ndénoïeï éwôkou

Si tu travailles mal, je ne te donnerai pas de mitako
Oalāka na bôbé, ndédjöieï éwôkou

Si tu forges bien les clous, je te donnerai un mitako
Otoulāka nsēté na bolāo, ndénöieï éwôkou

Si tu forges mal les clous, je ne te donnerai pas de
mitako

Otoulâka nsété na bôbé, ndédjöieï éwôkou S'ils forgent bien les clous, je leur donnerai un mitako

Batoulâka nsété na bolâo, ndénabeï éwôkou. S'ils forgent mal les clous, je ne leur donnerai pas de mitako

Batouláka nsété na bôbé, ndédjibeľ éwôkou.

- N. B. Lorsque la phrase incidente est, non pas conditionnelle, mais dubitative, le si se rend par te... te
 - Ex. Je ne sais si c'est deux ou trois bananes Makôndo te mabâli te mâtou djiébi wé

B) Si la phrase conditionnelle est négative, on emploie le mot **bo** si, suivi de la forme négative du verbe, au présent ou futur.

Ex. Si tu ne travailles pas bien, je ne te donnerai pas de

Bo toâdji (pour ta oadji) na bolâo, ndédjöieï éwôkou

Si tu ne forges pas bien les clous, je ne te donnerai pas de mitako

Bo totoûdji nsété na bolâo, ndédjöieï éwôkou Si les hommes ne forgent pas bien les clous, je ne donnerai pas de mitako

Båtou bo tabatoûdji nseté na bolâo, ndédjibeï éwôkou

Si tu ne couperas pas bien l'étoffe, le blanc ne te donnera pas de mitako

Kao bo ndětoténí étôbo na bolao, moundèlé ndétčieľ éwôkou

Soit nsôko

Tout à fait, complètement: **niên**. Ex. C'est complètement fini **ifdji niên**

Tout près pennapê

Tout près de pénnapê ia

Tout de même, malgré cela, tel quel bôna

Cette étoffe est déchirée, je l'achète tout de même étôbo èna iaïkaieï naïoûmbi bôna.

Trop. L'adverbe trop se rend par le verbe **Boûla** dépasser, suivi a) de **Boîké** s'il est adverbe partitif affectant un substantif.

b) suivi du substantif en **bo** venant de l'adjectif s'il est comme qualifiant adverbialement cet adjectif

Ex. Il y a trop d'huile dans le pot. Maoûta maboûdji boïké o mbèa (dépasse le beaucoup). — Cet arbre est trop long mouïti mou moboûdji boânda (dépasse la longueur)

Tu as trop bu de manga, tu es saoul onoeï mânga maboûdji boïké, olângi

Il avait trop bu de manga, il était saoul anoâka mânga ma boulâka boïké, alangâka Cet arbre est trop court mouïti mou moboûdji bokoûé

Cet arbre est trop mince mouïti mou moboûdji boniotîti

Cet arbre est trop gros mouïti mou moboûdji bonêné.

N. B. Rattachez à cette manière de rendre l'adverbe les expressions suivantes :

Il y a trop d'eau dans le verre, jetez en. Maï maboûdji tônda (le être rempli) o côpo, owâka Ne verse pas trop. Toboulâké boïké (toboulâké pour ta oboulâké) littér. ne dépasse pas le beaucoup.

Vite Så-nôki. Viens vite iåka så. — Vite, vite nôki, nôki.

Véritablement, c'est vrai, c'est ainsi, c'est comme cela Bôna meï (comme cela, ainsi même)

N'est-ce pas vrai, n'est-ce pas ainsi, n'ai-je pas raison ? **Bôna mi wé**?

TABLE DES MATIERES

								PAGES
Notions prélim	inaires							1
Du substantif		::•:						6
Tableau des cl	asses							7
Formation de c	ertains	subs	stant	ifs				12
L'homme .					-		ē a	15
Animaux, oisea	ux. rer	otiles			-7			18
Poissons .						•		21
Règne végétal		•	•		•	•	•	22
Ciel, eau, terre	•	•		•	0.00	•	•	29
Heures	•	•	•	•	•	•	•	31
Substantifs de	Atileum	o he	· traite	· ota	•	•	•	33
Instruments de						•	•	35
Parenté	mener	, uai	ise, g	guerre	e, etc.	•	•	
		•	•	•	•	•	•	38
Maison et ses p		•	•	•	•		•	40
Meubles, ustens		•		•	•		•	41
Articles de vent	te, obje	ets de	es bla	ancs				42
Médecine .	•				•			44
Tâtouages .								44
Toilette .								45
Pirogue .	•			12			_	46
De l'adjectif de	qualité	5						47
De l'adjectif déi			10 5 0		•	•		55
De la prépositio				•	•	•	•	56
De l'adjectif pos				•	•	•		
De l'adjectif nui			1	•	•		•	. 57
De i aujecui nui	merai (arull	iai					62

					PAGES
ıl.			•		65
					67
•		٠			68
•			•		79
		•	•		84
•		•			84
		•			86
			•		87
•					93
be					94
					96
ijono	tions	•	•	•	111

⇔⊡□**□**→

Tableau des préfxes selon les différentes parties du discours

o here.		Intellni	Adjectif numeral insellni	Adjectif passessil Adjectif numeral intellm	gradive Adjectif presessell Adjectif numeral incellni	demonstrating Adjectif pracessif Adjectif numeral incellni	Proposition Adjectif presessel Adjectif numeral Adjectif presessel Adjectif numeral intellini
iAngo - biango	ið-bið iðruga-bi	_	ið - bið	ia nga - bia nga id, ia - bi	ia nga - bia nga id, ia - bi	ia-bia ia nga - bia nga id, ia - bi id - bid	eide bildi eina binn fa bia ia nga bia nga id, ta bi id bid
id - beï	mû•Þ4. id-bel		mû - 145 .	mô, oa - ha mô - hô .	canga-banga mò, ca-ha mô · bo	oa-ba oa nga-ba nga mô, oa-ha mô-hô	dyoù băla ôna băna ôna băna
lángo - idngo	id-bi		ið-fið	id, ia- i id- jib	าล กฎห - La กฎห iô, ia - i iô - iA	ia ngn - ia nga iô, ia - i iô - iâ	cie-tyi is-is is nga-ianga id, is-i id-is
hodago - mingu	bù - mà boànga - màng		bù · mô	boa - ma boa ngм - ma ngм bô, lчи - ma bò - mô	boa nga - та пдя — bó, luu - ma — bò - mó	boa - ma boa ngм - ma ngм bô, lчи - ma bò - mô	bodbou-mains boa-ma boangs-mangs bo, lus-ma bò-mó bons-mangs bo
фундо - тапро	djo - mang		djö - mi	djô, dja - ma djô - mô	dja nga - raa nga dja, dja - ma djo - rao	வீக்- ma dja nga- ரவக நடிவ dja - ma djo - ரவல்	diedi: mama dia ma dia nga-raa ngu dia, dia ma dio mo
Manga idago	16-is Lingo ilngo	lángo	16 - in Bingo	16, 1s i 16 - in Bingo	la nga - ia nga 16, la - i 16 - in Bango	la ia la nga la	lodina - iya la 1 ja
ignga - mango	is - mô làngo - msngo		is - mô	iô, ia - ma ió - mô	ia nga - சுக பது a iô, ia - ma ió - mô	ia - เทล ia กฎณ - ยาล แดล iô, ia - ma iô - mô	Gió - mána ia nga - ma uga ió, ia - ma ió - mô
mofingo-miningo mo-mi	30.0	o இயர்ள - புதம் வர்கள்	று பார் மல்காடு மாக்கும்	nos . mis 183 - mis 183 and, nos - mi mô - miñ mosago-misugo	mas அது - mis நகு டி, mon - mi mô - miñ டி மணிழு-யிவ் நு	மை - ரவ் மால முரு - மங் மகுர மூல், மலடி - மள் மி - மள் மக்கூடு மன்மு	modinou - painal mas 1183 - mis nga r mis nga
ió - hei mo - ba		i6 - heī	n.6 - 16 i6 - beī	mô, os - ba 116 16 16 16 16 16	04 11gr ba rign ba ni6 - i6 - i6 - i6 - i6 - iei		63voù - Listaa (38 - 182 - 182 - 182 - 182 - 182 - 183
	16 4 100	Grand Grand	10, 03 - 04 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10	On 1959 - 100 1950 - 100 - 101 - 10 10 - 101 10 - 101 10 - 101 10 - 101 10 - 101 10 - 101 10 10 - 101 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10		dona bana we not the tight no tight of the t	dona bătra ve da On 1851 - De 1851 -
	10 - 100 10 - 100 10 - 100 10 - 100 10 - 100 10 - 100 10 - 100 10 - 100		i6, ia bi mô, oa ba i6, ia i bô, luis ma djô, dja ma djô, dia ma iô, ia ma iô, ia ma mô, oa ba	fa-bia ia nga - bia nga iô, ia - bi oa -ba oa nga - ba nga mô, oa - ha ia - ia ia nga - ia nga iô, ia - i baa - ma boa nga - ma nga djô, luu - ma dja nga - ma nga djô, lua - ma ia - ma dja nga - ma nga lô, ia - ma ia - ma ia nga - ma nga iô, ia - ma ca - ba oa nga - ba nga mô, moa - mi	'ia - lui ia nga - bia nga iô, ia - lui oa - ba oa nga - ba nga mô, oa - ha la - ia ia nga - ia nga iô, ia - i boa - ma boa nga - ma nga bô, luu - ma dja nga - ma nga djô, lua - ma la - ma dja nga - ma nga lò, ia - ma la - ma ia nga - ma nga lô, ia - ma ca - ma moa nga - mia nga nò, moa - mi ca - ba oa nga - ba rga mô, ca - ba	ele'e - lului ia - bula ia nga - bua nga - ma nga -	6-bi ésé-lalui ia-bia ia nga-bia nga ii, ia-lii mo - ba dua - bias ca-ba ca nga-bia nga mò, ca-lia c-n (m) cig-lyi ia-ia ianga-bia nga-ma bodou-mama bodou-mama didiji-mama didi-mama didi-ma didiji-mama didi-mama modunou-minia nondua-minia

Deo Mariae Josephogue aratias.

moku land

Moku Kulakelo rroger

aleli aliki: Okosika kul

Aleli aliki: Okosika kul

Kodju bwata | shur

Kodju bwata | shur

inde format

inde format

inde format

Tableau des préfixes selon les différentes parties du discours [Copie dactylographiée]

	Substantifs	Adjectif	Adjectif	Préposition	Adjectif	Adjectif /	Adjectif	Pronom	Objectif	Pronom	Préfixe pro-
		Qualitatif	Démonstratif	Génitive	possessif	numéral	indéfini	personnel	inclus	relatif	nominal
								3e pers.	3° pers.		3° pers.
1^{e}	é-bi	é-bi	éié-bîbi	ia-bia	ia nga-bia	iô, ia-bi i	iô-biô		é-bi	é é-bi bi	é-bi
classe			éna-bîna		nga			biângo			
z^{e}	mo-ba	mo-ba	ô yoù-bâba	oa-ba	oa nga-ba	oa nga-ba mô, oa-ba mô-bô			mo-ba	o o- ba ba a ou ka-ba	a ou ka-ba
classe			ô na-bâna		nga						
$3^{\rm e}$	(m) u-u	é—n (m)	éié-îyi	ia-ia	ia nga-ia	iô, ia-i i	iô-iô	iângo-iângoé-i		é é i i	é-i
classe			éna-îna		nga						
4e	bo-ma	bo-ma	boûbou-mâma	boa-ma	boa nga-	bô, boa- b	bô-mô	boângo-	bo-ma	-oq noq	bo-ma
classe			boûna-mâna		ma nga	ma		mângo		ma ma	
$2_{\rm e}$	i-ma	i-ma	djîdji-mâna	dja-ma	dja nga-ma djô, dja-		djô-mô	djângo-	i-ma	dji i-ma	i-ma
classe			djîna-mâna		nga	ma		mângo		ma	
$e_{\rm e}$	lo-n (m)	lo-n (m)	loûlou-îyi	la-ia	la nga-ia	lô, la-i l	lô-iô	lângo-iângolo-n		lou lo-i i	lo-i
classe			loûna-		nga						
$J_{\rm e}$	é-ma	é-ma	éié-mâna	ia-ma	ia nga-ma	iô, ia-ma	iô-mô	iângo-m-	é-ma	é é-ma ma é-ma	é-ma
classe			é na-mâna		nga			ângp			
e 8e	mo-mi	mo-mi	moûmou-mîmi moa-mia	moa-mia	moa nga-	mô, moa- mô-miô	mô-miô	moângo-	mo-mi	mou mo- mo-mi	mo-mi
classe			moûna-mîna		mia nga	mi		miângo		mi mi	
9e	mo-ba	mo-ba	a	oa-ba	oa nga-ba	oa nga-ba mô, oa-ba mô-lô		iô-beï	mo-ba	o o-ba ba a, ka-ba	a, ka-ba
classe			ôna-bâna		nga						
$10^{\rm e}$	lo-mi	lo-mi	loûlou-mîmi	la-mia	la nga-mia 16, la-mi		lô-miô	lângo-	lo-mi	lou lo-mi lo-mi	lo-mi
classe			loûna-mîna		nga			miângo		mi	

Annotations manuscrites

Règles d'édition

Le livre a un grand nombre de feuilles vierges intercalées, qui comportent plusieurs notes manuscrites. Ces pages seront indiquées ici par "feuille intercalée en regard de la page...." suivi du numéro de la page en face.

Nous intercalons un espace libre entre deux rangées parallèles de remarques sur une même page.

Des mots illisibles sont indiqués par [illisible]

Des lettres non identifiées sont remplacées par -

La lecture douteuse d'un mot est rendue en italiques

p. 9

i-di-<u>li</u>

p. 11

ji(di, i,)

Feuille intercalée, en regard de la page p.[15]

Ngdu kwa ya

Motu aei

Biuwé longwa

Kgagwé ni

Éno tokei

Ami ndeko

Riche Mokonjisi

Marché Esandjo

Lame Efota

Café Kawa

Midi ngonga na moï

Porte Edjibelo

Canif Nsondo

nzo ndzu o

Póroterémbi

Nzu

Mbi = [illisible]

Nyumbi

Mvimbi

Timbi

Kocimbi

kgá

Mosaï

Mokongo

Lisoko

Nshopo, Likundu

Likope

p. [15]

mi

kwalimbi

bembi

Katembi

Kgombi

Kúnimbi

Ngóngómbi

Pámbutúmbi

Ng(ío)undambi

p. 16

Īumbi

likulimbi

Kgombi

Kgerembi

Ngbongambi

Mengambi

Horonyombi

Yambasimbi

Hómbi

Lelembi

Lihambi
zálisímbi
mambi
bío
pócatimi
hapugnembi
monduma
p(h)usu
suru
méné
membi

libolonga ebabali

Feuille intercalée, en regard de la page 16

bomuku (mongo) n-sisaji –ioji loebu (ongo) Likaka disu Makila

p. 18

mba (Mongelema) nohuchu (mongelema)

p. 19

yambala (mab) begra----ligbololo: crapaud/B----

p. 20mompuse**p. 22**petit

panier pr poisson grand piège monda busuti ndembe (Bol.

p. 23

[illisible] ami du c-----tutoi

p. 24

Une banane à part Makodji [illisible] Makola w. Mawei [illisible]

p. 25

-jala -jibila lobila mundji--ou lokwedja

p. 27

-junka

p. 28

très doux?

p. 30

plas

mo--mbeli

p. 31

pone

bob-

eliki

p. 41
salut! Naoebidja!

p. 47

<u>loku</u>

<u>puta</u>

p. 51

lai

besu

kusu

lamo

ke

tau

opotu

p. 52

mbinga

epaisseur

moinga

ignorant

loko

bubu

efotu

ekong-

p. 53

likabo du massanga acide, aigre?

p. 56

loa

p. 61

<u>kani</u>

<u>nani</u>

p. 62

moko -bali -satu -nei

p. 63

ntuku

nkotu

p. 69

na

o

a

to

bo

ba

p. 71

nani

ngai

yo

ye(ye)

bisu

binu

bango

ye(ye)

bango

p. 72

parfait?

p. 73

ngai oyo?

p. 74

mbi

mo

lo

iso

ala alankare

= préf

excep 3^e cl

ngai

yo

yeye

bisu

binu

bango

p. 87

p. 95

les d autres verbes

en ia

Feuille intercalée, en regard de la page p. 96

qui subit l'action plusieurs sujets

p. 97

a neutre

ia actif?

p. 105 lolisu

p. 112 kiswahili?

Au verso du tableau

Ana Maku lait akoko kilakola nager aleli atiki akotika –ula Kodja bwatu sleuren Jimba Likoko Joseph Wabotila Annales Aquatoria 24(2003)433-531 ROBERT HERMANS S.J. OMER B. KYOTA KUTUMISA

DEVINETTES DES BAYAKA DU NORD ET DU CENTRE

Résumé

Les Bayaka habitent le district du Kwango, au sud-ouest de la République Démocratique du Congo. Ce terrain a une superficie de 45.000 km². Leur langue, le Yiyaka, est parlée par environ un million de personnes.

Les devinettes de ce recueil ont été rassemblées par des élèves du premier degré de l'enseignement secondaire dans les années 1966-1968. Ce genre de la riche tradition orale relève surtout du domaine des adolescents. Les élèves qui récoltaient ces devinettes, étaient tous originaires de la partie nord et centrale de la région des Bayaka.

Le classement des devinettes est basé sur les réponses, notées chaque fois en tête des citations. Elles ont été réduites à quatorze catégories: 1. L'univers; 2. Les saisons; 3. Les lieux de vie; 4. Les esprits; 5. Les hommes; 6. La vie humaine; 7. Le corps humain; 8. Les matériaux; 9. Les instruments; 10. La nourriture; 11. Le tabac et le vin; 12. L'eau et le feu; 13. La végétation; 14. La faune.

La traduction des devinettes a été faite et les tons sont notés par le prof. Omer B. Kyota Kutumisa suivant le système établi par le prof. K. Van den Eynde (cfr. Introduction, note 5). L'introduction a été écrite par Joseph N'soko Swa-Kabamba (cfr. Introduction, note 7).

Mots-clés: Yiyaka, Bayaka, Kwango, Pokokabaka, Dinga, Kabama, Kasinzi, Khindi, Mukila, Kasongo-Lunda, Kingunda, Mawanga, Phelénde

Abstract

The Bayaka are a people living in the Kwango district in the southwest of the democratic republic Congo. This area covers a surface of 45.000km². Their language, Yiyaka, is spoken by about one million people.

The mysteries in this volume were collected by pupils of the first degree of secondary education in the years 1966-1968.

This genre of a rich oral tradition belongs to the field of the young, indeed.

The pupils that collected them originated from the northern and central part of this district.

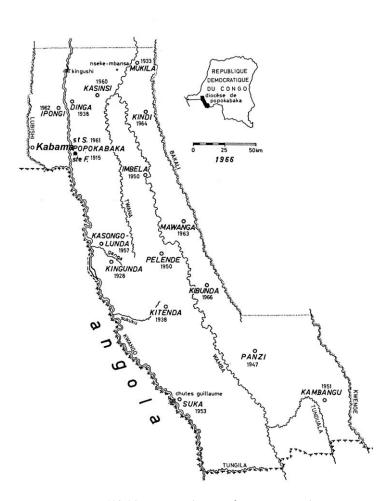
The mysteries' arrangement was based on the answers you can find above the selected stories in the volume. In this respect there are fourteen categories: 1. Universe, 2. Seasons, 3. Places of residence/habitation, 4. Ghosts, 5. Humans/human beings/men, 6. Human life, 7. Human body, 8. Materials, 9. Instruments/tools, 10.Food, 11. Tobacco and wine, 12. Water and fire, 13. Vegetation, 14. Fauna.

The mysteries were translated and the tones were put in by Prof. Omer B. Kyota Kutumisa, in accordance with Prof. K. Van den Eynde's system (cfr Introduction, note 5)

The introduction was written by Joseph N'soko Swa-Kabamba (cfr. Introduction, note 7).

Though this genre of the oral tradition was gradually disappearing, it got a remarkable revival, through the attention spent. Not only can this volume contribute to the respect of the Bayaka's oral tradition, but to the rescue from its definite downfall aswell.

Key words: Yiyaka, Bayaka, Kwango, Pokokabaka, Dinga, Kabama, Kasinzi, Khindi, Mukila, Kasongo-Lunda, Kingunda, Mawanga, Phelénde



Diocèse de Pokokabaka (1966) et endroits de récolte des devinettes.

Introduction

En tant que fait culturel, qu'on la perçoive comme texte littéraire ou comme jeu verbal, la devinette, est témoin de la mentalité d'un peuple et de la vision du monde de celui-ci. Elle est certainement révélatrice des rapports que ledit peuple entretient, non seulement en son sein en tant que société, mais aussi avec son environnement naturel. C'est pourquoi une brève évocation du peuple yaka qui a produit les devinettes notées dans la contrée du nord (Dinga, Kabama, Kasinzi, Khindi, Mukila, Popokabaka) et de la contrée du centre (Kasongo-Lunda, Kingunda, Mawanga et Phelénde) et qui vont être présentées ainsi que la langue qui les véhicule, s'avère nécessaire au début de ce recueil.

0.1 Les Bayaka du Kwango

Les Bayaka du Kwango, en République Démocratique du Congo, sont assez bien connus dans la littérature ethnographique. Pour autant que je sache, la première mention qui signale leur existence daterait du $16^{\text{ème}}$ siècle lorsque Philippo Pigafetta et Duarte Lopes¹, dans leur description du royaume Congo et les contrées environnantes, les désignent sous l'appellation Jaga et les présentent comme les auteurs du saccage de Mbanza Kongo, la capitale du royaume Kongo (1591, 127, 213-215). S'il y a lieu de comprendre que Jaga pourrait, effectivement, être une déformation de l'ethnonyme Yaka, les historiens ne s'accordent plus quant à la responsabilité de ces Jaga dans la destruction de Mbanza Kongo². Mais, il ne s'agit nullement ici d'étudier l'histoire des Bayaka, ni de débattre de leur implication ou non dans la mise à sac de la ville royale kongo. Voici ce que la tradition orale locale affirme avec certitude et que confirment les sources écrites :

-

¹ Filippo Pigafetta &Duarte Lopes, 1591, Le royaume du Congo et les contrées environnantes, présenté, traduit et annoté par Willy Bal, Chandeigne/ Editions UNESCO, Dijon-Quetigny, 2002.

² Bontinck, Fr., 1979, Un mausolée pour les Jaga, in Cahiers d'Etudes africaines, XX-3, pp. 387-389.

Miller, C. J., 1973, Requiem for the Jaga, in Cahiers d'Etudes africaines, XIII (1), 49, pp. 121-149.

Miller, C. J., 1979, Thanatopsis, in Cahiers d'Etudes Africaines, XVIII, 1-2, (69-70), pp. 229-231.

Dans le dernier quart du 17^{ème} siècle, des conquérants Lunda (Aruund) sous la conduite de Kasoóngo Karund ou Kasoóngwa-Lunda, dit plus tard Muni-Phútu Kasoóngo, envahissent le pays yaka et y fondent le royaume de Kasoóngo-Lunda. Les peuples autochtones aux origines ethniques différentes, Basuku, Batsamba, Bayaka et un contingent des Bangongo, sont unifiés pour constituer la 'masse populaire' dont les chefs perdent le pouvoir politique et judiciaire pour ne garder que le pouvoir religieux et la propriété foncière. Certains de ces chefs autochtones restent à la tête de leurs communautés, mais sont désormais soumis aux ordres de nouveaux maîtres. Muni-Phútu Kasoóngo au sommet de la hiérarchie devient le kyáámbvu, chef suprême, roi. Un clivage s'opère alors, entre les chefs autochtones propriétaires des terres, et les conquérants désormais dépositaires du pouvoir politique et judiciaire : les premiers sont appelés bakalaámba, tandis que les seconds sont surnommés baluwa³, c'est-à-dire, envahisseurs. Les descendants de ces envahisseurs ont continué à constituer la 'minorité dirigeante' au sein d'un royaume stable jusqu'il y a peu. En effet, alors que la dynastie régnante a réussi à assurer la succession des byáámbvu (sing. kyáámbvu), sans grande difficulté jusqu'à Kuúmbu Nkelénge Nkhyéwu décédé en août 1996, la coutume semble être rompue, après lui. Une longue palabre successorale encore irrésolue a figé les institutions traditionnelles yaka. Deux princes veulent accéder au trône : Inana Mélange, fils de kyáámbvu Phaanzu Pfumu Khulu ayant régné de 1945 à 1974 et, Kibalabala Ntoombo Khadi, fils de kyáámbvu Kabaamba dont le règne trop court ne dura que de 1935 à 1938. Kibalabala s'est installé à Kabisa, à la cour de kyáámbvu Kuúmbu dont il a été le dauphin, tandis que Inana s'est naturellement installé à Mahóonga, à la cour de feu son père et le village où il a grandi. Les deux ont durci leurs positions et personne ne semble disposée à lâcher la corde. Faut-il, peut-être, n'attendre que la mort pour les départager ?

Cette brève présentation pourra permettre au lecteur de situer les Bayaka et de s'en faire une idée claire. Le passé de ce peuple a été

³ Le mot baluwa (sing. nluwa) dérivé du radical -lú- signifie, à la fois, les envahisseurs, mais aussi, ceux qui empruntent la terre sur laquelle ils vivent. Le verbe yaka kulúwa exprime la même la réalité que louer en français ; mais aussi envahir.

étudié principalement par les missionnaires jésuites belges que sont Michel Plancquaert (1932, 1971), François Lamal (1965) et Hubert Van Roy⁴, dont on pourra lire les ouvrages avec intérêt.

0.2 La langue yaka

La langue yaka, yiyaka, selon les autochtones, est parlée par plus d'un million de locuteurs à travers une aire de 45.000 km² dans le district du Kwango en République Démocratique du Congo, sans compter les Bayaka de l'Angola qui ne sont séparés des premiers que par la rivière Kwango. Ayant déjà fait l'objet de quelques études importantes⁵ encore disponibles, il ne s'agit pas ici d'un nouveau travail sur cette langue (H31, selon M. Guthrie 1948 et maintenue sous le même code H31 dans la classification des langues bantou la plus récente)⁶. L'objectif bien modeste de ces lignes n'est que de jeter un bref éclairage sur le parler yaka de deux contrées où furent recueillis les textes à livrer à l'attention du lecteur, en général, du chercheur en particulier. Le yiyaka connaît un certain nombre des variantes dialectales dont six principales reconnues comme telles par les locuteurs natifs (cfr. N'soko Swa-Kabamba J., 1997, p. 34)⁷. Quelle que soit la distance qui les sépare, ces dialectes gardent une

_

⁴ Plancquaert Michel, 1932, Les Jaga et les Bayaka du Kwango: Contribution historicoethnographique, mémoires, coll. In-8°, in: tome III, fascicule 1, Librairie Falk fisl, Bruxelles. Plancquaert Michel, 1971, Les Yaka: essai d'histoire, M. R. A. C., Annales/série 8°, Sciences Humaines-N°71, Tervuren.

Lamal Fr., 1965, Les Basuku et Bayaka des districts Kwango et Kwilu au Congo, M. R. A. C., Annales, série in-8°, SC. Hum., n°56, Tervuren. Van Roy Hubert, 1988, Les byaambvu du Moyen Kwango: Histoire du royaume Luwa-yaka, Coll. Instittuti Anthropos, 37, Reimer – Berlin.

⁵ Van den Eynde, K., 1968, Eléments de grammaire yaka, phonologie et morphologie flexionnelle, publications de l'Université Lovanium, Kinshasa.

Kutumisa, B. K., 1986, Eléments morphologiques et morphotonologiques dans la construction d'un énoncé yaka, (thèse) K.U.L, Leuven.

Lukowa Kidima, 1991, Tone and Accent in Kiyaka (thèse), University of Carlifonia, Los Angeles.

⁶ Guthrie M., 1948, The classification of the Bantu languages, London, Oxford University Press.

Maho, J., 2003, 'A classification of the Bantu languages: An update of Guthrie's referential system', D. Nurse& G. Philippson (réd.), The Bantue languages. Londres, pp.639-651 ⁷ N'soko Swa-Kabamba Joseph, 1997, Le panégyrique mbíímbi : étude d'un genre poétique orale yaka, R.D.C., CNWS, Leyde, Pays-Bas.

intercompréhension directe. Les deux dialectes représentés par l'échantillon de devinettes qui constituent la substance de cet ouvrage sont le kibanda et le kingaanga. Le kibanda, 'parler des gens d'en aval (des rivières Kwango et Waamba)'. Ce dialecte est parlé par la population des territoires de Kenge et Popokabaka dont font partie les paroisses de Kasinzi, Khiindi, et la localité de Kabama. La paroisse de Dinga (mission catholique) fait partie de l'entité politico-administrative traditionnelle, *ñláambu* Ndiínga, qu'administre le feudataire (yiloólo) Ndiínga Lubabata.

La contrée de Dinga⁸ (Ndinga) est située dans le nord du pays yaka où elle partage la frontière nord avec le territoire habité par les Bayaka de la Lóonzo, les Bateke et les Bamfinu. Les élèves, qui ont recueilli les devinettes dans leurs villages, venaient de la paroisse catholique de Dinga. C'est un centre extra-coutumier équipé des infrastructures sociales dont un dispensaire et une maternité tenues par des religieuses, les Sœurs de Marie de Nederbraekel, une boutique des Pères Jésuites et les écoles, primaire et secondaire. A l'époque où les devinettes publiées ici, avaient été récoltées sur l'initiative et la demande du P. Robert Hermans qui y enseignait de 1966 à 1968, l'école secondaire ne comprenait que la première et la deuxième années du cycle d'orientation (tronc commun), c'est-à-dire, les deux premières années des études secondaires. Les élèves qui y étudiaient et dont certains ont participé à la collecte de nos textes, parlaient donc le dialecte kibanda dans leur famille, tandis qu'à l'école, ils parlaient français et l'enseignement était assuré en français.

Le dialecte kingaánga. C'est le parler des ceux qui habitent la contrée de la rivière Ngaánga. Il importe de souligner tout de suite que, si le premier dialecte présente de façon générale une certaine 'unité' du nord au sud, d'est à l'ouest, tel n'est pas le cas pour le kingaánga. Celui-ci connaît des variantes fort remarquables. Ainsi, à l'intérieur de l'aire dialectale kingaánga on peut distinguer deux principales variantes connues de locuteurs sous les appellations de kingaánga (stricto sensu) et kiwamba. Ici, kingaánga désigne le parler de la

⁸ L'appellation authentique des autochtones est Ndiínga; Dinga, l'appellation officielle, est une déformation de l'administration coloniale et des missionnaires.

population qui habite le long de la Ngaánga et ses environs, et même la contrée de Mbáángi. Le kiwamba est le sous-dialecte en usage dans la contrée de Phelénde, à partir de la Twáana et une partie de la contrée de Kitéenda. Du côté de Phelénde, après la rivière Wáamba, commence une autre variante fort influencée par le kisuku, à partir du secteur administratif de Mawanga. L'étude dialectale de la langue yaka, n'a pas progressé depuis les recherches de Van Bulck (1948).

D'autres devinettes de cette anthologie ont été récoltées dans la contrée de Phelénde en 1965-1966. Terroir des Batsáamba, avant l'intrusion lunda, Phelénde vers le centre, sinon au centre du pays yaka, est devenu *ñláambu* Phelénde, 'province traditonnelle' qu'administre le feudataire Phelénde, le 'dépositaire des insignes royaux, le kaolin et les arbres sacrés miyoómbo⁹. A l'époque de la récolte de nos devinettes, la paroisse de Phelénde jouissait d'un certain rayonnement. Les Sœurs de Notre-Dame de Namur y tenaient une école primaire et une école secondaire appelée 'école des monitrices', pour jeunes filles venant de toutes les paroisses du pays yaka pour y être formées comme institutrices, en plus du dispensaire et de la maternité qui accueillaient des malades venant parfois de plusieurs dizaines de Km. Les Pères jésuites tenaient le cycle d'orientation pour garçons, une boutique et une menuiserie qui a fourni des meubles à l'une ou l'autre paroisse et équipé certaines écoles en bancs. C'étaient certains élèves du cycle d'orientation qui avaient recueilli les devinettes. Au cours de ces années-là (1965-1973), le P. Hermans avait obtenu le service de certains adultes des villages environnants pour récolter sur sa demande des invocations (misaásu), des récits historiques et de faits divers (misámu) ainsi que des proverbes. C'est dire que la récolte des devinettes, loin d'être un s'inscrivait dans un projet global visant à sauver de l'oubli, ne fût-ce qu'une petite partie du patrimoine culturel oral yaka.

0.3. La devinette

.

⁹ La devise du feudataire Phelénde : Phelénde Nkhénya Mbaanzya, `nkwa kuúmbu dyá phéemba miyoómbo.

Si pour captiver l'attention de l'auditoire lors de la narration d'un conte, d'une fable, etc., le conteur doit faire preuve d'une bonne dose d'aisance de la parole, celui qui joue aux devinettes a surtout besoin d'une perspicacité et d'un sens d'observation accru.

Dans la langue et la culture yaka, la devinette fait partie de genres littéraires mineurs qui sont désignés par le terme générique tsímu, (sing. lusímu) et bithaángi 10 (sing. yithaángi). La deuxième appellation est formée à partir du verbe kuta (*ku-t-a) qui veut dire, réciter, dire (ex. un proverbe), citer, narrer. Tandis que la narration des contes et légendes demande que les membres de l'auditoire soient assis normalement, le jeu des devinettes peut se faire tout en marchant. Mais, on ne peut pas se livrer au jeu des devinettes n'importe quand, ni n'importe où. C'est une activité qui tombe sous l'interdit de lieu et de temps. La coutume veut qu'on ne peut jouer aux devinettes que pendant la nuit. Quiconque joue aux devinettes tant que le soleil est à l'horizon, risque de voir ses cheveux roussir, de se voir devenir rachitique; ou celui qui transgresse cet interdit perdra sa mère ou son oncle maternel; ou encore, il va s'égarer dans la forêt. On ne peut pas non plus jouer aux devinettes en forêt, de peur qu'on ne s'égare, ou qu'on ne soit de trop petite taille. Pourtant les grands enfants et les jeunes qui aiment souvent jouer aux devinettes n'ont pas tellement la vertu de la patience. C'est pourquoi, il est prévu un rituel qui permet de lever l'interdit et d'en éviter les conséquences néfastes. Il consiste à couper une branche d'une plante et à la déposer sur la paille ou sur n'importe quelle herbe. Une fois le rituel levant l'interdit accompli, une formule phatique annonce la devinette. Cette formule introductive indique aux joueurs en présence qu'on passe du langage ordinaire à un langage subtile, hautement métaphorique.

0.4 La formule phatique introduisant le jeu les devinettes

Chez les Bayaka, jouer aux devinettes consiste en un dialogue entre deux joueurs, le posant et le répondant. Dans la contrée de Phelénde, ce dialogue comprend six étapes distinctes :

¹⁰ Le substantif *yitháangi* est formé à partir du mot onomatopéique de la formule d'envoi qui annonce la devinette. L'envoi –*Tháaa*!- est formé à partir du verbe *kuta*, frapper, atteindre au moyen d'une flèche, ou d'une balle.

- 1. Il y a d'abord l'envoi que lance le posant ou l'acteur. En disant un mot onomatopéique qui imite le bruit et le mouvement d'une flèche lancée vers le haut avec force : *Tháaa* !
- 2. Ensuite, intervient le répondant ou l'acteur B qui désigne l'objet lancé : «Tóma! » "C'est une flèche!";
- 3. En troisième lieu, revient l'acteur A pour relancer le dialogue par une autre onomatopée, «Yéléléé!», qui suggère la chute lente (comme la sauce gluante) de l'objet lancé vers le haut.
- 4. Le répondant désigne l'objet dont la sauce gluante coule lentement : «Yingóómbo! » c'est le gombo!
- 5. Le posant donne la devinette proprement dite : cela consiste en la description très imagée, de l'objet ou la chose à deviner.
- 6. Enfin, le répondant est appelé à désigner rapidement, selon le langage courant, l'objet qui est décrit. S'il ne répond pas et se révèle ignare, le posant le soumet à une sorte de punition : il l'invite à imiter le cri d'un animal ou des plusieurs animaux, l'un, après l'autre. Par exemple : «-Bèle, comme un bélier! Chante, comme un coq, grogne, comme un cochon,... » C'est que l'ignorant est assimilable à ces animaux. Après quoi, le posant répond, lui-même, à la devinette et peut la commenter à l'intention de l'ignorant.

Le processus ainsi décrit se présente de la manière suivante :

- 1^{er}. Posant dit : -*Tháaa* ! (Cette onomatopée peut être interprétée ainsi : Cela est lancé avec force vers le firmament).
- 2^{ème} . Répondant : *Tóma* ! (C'est la flèche !)
- 3^{ème} . Posant : -Yéléléléé ! (Ici, l'onomatopée peut être interprétée comme : Cela descend pour tomber, très lentement, telle la sauce gluante).
- 4^{ème} . Yingoómbo ! C'est le 'gombo¹¹'
- 5ème. Posant : Ex.: La case construite par mon père n'a qu'un seul pilier.
- 6ème. Répondant : réponse de la devinette. C'est le champignon (qui n'est soutenu que par un seul pied).
- Il faut constater que la formule phatique constitue, par elle-même, déjà deux devinettes suggérées par les mots onomatopéiques et désignés par les objets tóma et yingoómbo (flèche et gombo). Cette

¹¹ *Yingóómbo* est une plante dont on mange les jeunes feuilles vertes, les fleurs et les fruits qui donnent une sauce très gluante.

formule suggère que la devinette est dite ou 'lancée' bien vite, mais que la réponse est lente à trouver.

Dans la contrée de Dinga, il est très probable que la formule introduisant la devinette soit la même que celle qui est utilisée dans la contrée de Kenge et de Popokabaka. Celle-ci, bien plus courte que la précédente, fait allusion à une quantité des perles (nsáanga, nsáangála) à déverser. La voici :

Posant : -Nsáangála ! (Que des perles !) Répondant: -Tyáaká ! (Déversez-les !)

Posant:

-Hatá dyátúúngá Nzáámbí, ku mwíiní nzo yimósi, ku phííphá, nzó láwu

Le village construit par l'Etre Suprême ne compte qu'une seule maison la journée, alors que pendant la nuit, il en compte beaucoup.

La même devinette peut aussi se dire :

-Hatá katúungá Nzáambí mu nyáangú ziku dya mbáawu dimósi, mu phìipha, mazikú ma mbáawu mavúdídi.

Le village construit par l'Etre Suprême compte un seul foyer pendant la journée, alors que pendant la nuit, les foyers se multiplient.

-Hatá dyátúúngá Nzáámbi, ku phiipha mazíku mazùiku.

Le village construit par l'Etre Suprême est parsemé de foyers, pendant la nuit.

0.5. La devinette, un jeu verbal passionnant pour les jeunes

Comme je l'ai déjà insinué dans les lignes précédentes, ce sont surtout les jeunes, en passe de sortir de l'enfance, et les adolescents qui se passionnent de jouer aux devinettes. C'est-à-dire, ceux qui sont à l'âge où la curiosité s'aiguise, l'attention est attirée par le monde extérieur que l'on voudrait mieux connaître. Ils ont besoin d'apprendre à bien observer le monde pour qu'ils sachent donner son importance, sa juste place, à chaque être, à chaque réalité. Les jeunes aiment jouer aux devinettes entre eux ou en compagnie des adultes. Ceux-ci, par leurs commentaires explicatifs, aident les jeunes à bien comprendre la réponse de l'une ou l'autre devinette. Souvent, une veillée de narration commence par le jeu des

devinettes. Ainsi les jeunes se livrent au jeu verbal avant de prêter leurs oreilles aux conteurs. Jouer aux devinettes est un divertissant pour tous les âges. C'est pourquoi les adultes s'y adonnent aussi parfois. C'est le cas, souvent, lorsque plusieurs adultes vont camper pendant une période en forêt pour la chasse, la pêche ou pour les travaux champêtres. Après les activités journalières, les soirées sont consacrées à jouer aux devinettes, à conter, à revivre les souvenirs et les anecdotes du passé: l'on comprend que les jeunes qui accompagnent les adultes dans tels endroits connaissent beaucoup plus de devinettes et de contes que les autres. Comme les contes, les fables, etc., les devinettes assurent une fonction sociale et pédagogique. Elles renforcent la cohésion de ceux qui passent ensemble des heures à jouer, parfois dans un esprit d'émulation, en même temps qu'elles les poussent à mieux observer la réalité autour d'eux en particulier et l'univers, en général.

Joseph N'soko Swa-Kabamba

TABLE DES MATIERES

1. L'univers	453
2. Les saisons	456
3. Les lieux de vie 4. Les esprits	459
	463
5. Les hommes	464
6. La vie humaine	470
7. Le corps humain8. Les matériaux9. Les instruments	472
	486
	488
10. La nourriture	497
11. Le tabac et le vin 12. L'eau et le feu	508
	510
13. La végétation	512
14. La faune	518
1. UNIVERS	453
1.1. Lufuumbá lwá zúlu – Firmament	453
1.2. Zulu – ciel; en haut, au dessus	453
1.3. Ntóto – Terre; Kalunga	454
1.4. Zúlu ye ntóto – Ciel et Terre	454
1.5. Táangwa – Soleil	455
1.6. Ngóŏnda – Lune	455
1.7. Táangwa ye ngóŏnda – Le soleil et la lune	455
1.8. Bathémúthému – Mbwétééte – Etoiles	455
1.9. Ngóŏnda ye thémú-thému – La lune et les étoiles	456
2. SAISONS	456
2.1. Mwíínǐ – Lumière du jour	456
2.2. Phíípha – Obscurité, Ténèbres	456
2.3. Mphéěphi, mwéěla, lwážnda, pfúčnzi – Vent	457
2.4. Mvúla – Pluie	457
2.5. Nkúmwá mvúla – Tonnerre	457
2.6. Nzási – Foudre	458

2.7. Ntséémwa mvúlá – Eclair	458
2.8. Mbúŭngi – Brouillard	458
2.9. Lowa – binóko – Rosée	458
2.10. Phóŏsi – Ombre	459
3. LIEUX DE VIE	459
3.1. Háta – Village	459
3.2. Záandu – Marché	459
3.3. Sódi – Champ	459
3.4. Zúúmbu – Ancien emplacement d'un village	459
3.5. Ndúúmba – Mazyáǎmu – Cimetière	460
3.6. Nkhănda – Fête de circoncision	460
3.7. Nzo – Maison	460
3.7.1. Nzo - maison	460
3.7.2. Kyéélo – mwéélo – kyááfulu – porte	460
3.7.3. Mbáangu – Faîte du toit (chevron principal divisant le	toit en
deux)	461
3.7.4. Tháángi – Lit	461
3.8. Nzíla – Chemin – Route	461
3.9. Mbéěngi – Eboulement, érosion	462
3.10. Nsítu – Forêt	462
3.11. Tséka – Brousse	462
3.12. Nzádi – Fleuve	462
3.13. Nkóko – Rivière , source	462
3.14. Tsáángú máámba – Embouchure	463
4. ESPRITS	463
4.1. Nzáámbi – l'Etre Suprême, Dieu	464
4.2. Móŏyo – Ame, Vie	464
4.3. Mfú – Tébo – Itsúútsu – Fantôme – Esprits malicieux	464
5. HOMMES	464
5.1. Mǔtu – Homme (être humain)	464
5.2. Yákăla ye n-khéeto – Homme et femme	465
5.3. Mwáána – enfant	465
5 4 Pháángí ńkhééto – Soeur	465

5.5. Nkhéěto - Femme	466
5.6. Zími – Grossesse	467
5.7. Mvúúmbi – Cadavre (mort)	468
5.8. Nloki – Sorcier	468
5.9. Kingúúmba – menteur	469
5.10. Mmóólo, mbóóngwa, mbókula – paresseux	469
5.11. Nnzéénza – étranger, hôte	469
5.12. Divers	469
6. LA VIE HUMAINE	470
6.1. Ibúta – accouchement	470
6.2. Lufwá – la mort	470
6.3. Kílu – sommeil	470
6.4. Indŏki – sorcellerie	470
6.5. Les douleurs physiques	471
6.5.1. Nzăla – faim	471
6.5.2. Yimbéefo – maladie	471
6.6. Les conduites humaines	471
6.6.1. Bidĭlu – pleurs	471
6.6.2. Búúfi – vol	471
7. LE CORPS HUMAIN	472
7.1. Ntwa – tête	472
7.1.1. Ntwa	472
7.1.2. Mbúúnzu – front	472
7.1.3. Ilúŭnzi – figure	472
7.1.4. Mééso – yeux	472
7.1.5. Matsánga - larmes	473
7.1.6. Ihŏti – chassie	473
7.1.7. Khóongi – sourcils	473
7.1.8. Mátu – oreilles	474
7.1.9. Mbóómbo – nez	474
7.1.10. Tsúki – cheveux	475
7.1.11. Báăndi, Bála – calvitie	475
7.1.12. <u>Ilěfo</u> – barbe	475
7.1.13. Nnwa – bouche	475
7.1.14. Mééno – dents	476

7.1.15. Táandi – molaire	476
7.1.16. Luláki, lúdimi – langue	476
7.1.17. Tsíingu – cou	477
7.1.18. Maté, méta – salive	477
7.2. Le tronc	477
7.2.1. Mbúŭndu – coeur	477
7.2.2. Yivŭmu, Ifúundu, zími, káti - ventre, grossesse	478
7.2.3. Nkúumba – nombril	478
7.2.4. Mayěno – mamelles	478
7.2.5. Matáku – derrière, hanches, fesses	479
7.3. Les bras	479
7.3.1. Kóóko – bras, main	479
7.3.2. Ikáánzu kyá kóóko (mbánzálá kóóko) – paume	479
7.3.3. Yizála – ongle	480
7.3.4. Nléembo – doigt	480
7.3.5. Phátákání zá nléembo – entre les doigts	481
7.4. Máálu - les jambes	481
7.4.1. Máálu – jambes	481
7.4.2. Makúngulu (mabóongo) – genoux	481
7.4.3. Mazyáănda, pfuundá zá máálu : mollets	482
7.4.4. Lutáambi : trace du pied (talon)	482
7.5. Ntéla – taille	482
7.6. Yiniinga – silhouette, ombre	483
7.7. Nledi – vêtements	484
7.8. Les excréments	484
7.8.1. Túúfi – selles, matières fécales	484
7.8.2. Mazyéěna, masůba – urine	484
7.8.3. Túúfi ye mazyéěna	485
7.8.4. M̃fŭni – pet	485
8. MATERIAUX	486
8.1.Mááfu – sable, sol, terre	486
8.2. Lúundu – terre rouge, termitière.	486
8.3. Tádi – pierre	487
8.4. Kháǎngu – ifǔta – paille	487
8.5. Khúla – Fard rouge (jadis utilisé comme cosmétique et	comme
signe de deuil).	487
8.6. Divers	487

9. INSTRUMENTS	488
9.1. La chasse	488
9.1.1. Búta – fusil	489
9.1.2. Khǎsi – arcs	489
9.1.3. Tŏma, phúunza, kháála – flèche	489
9.1.4. Les pièges	490
9.1.4.1. Ntáambu	490
9.1.4.2. Mbúlu – piège assommoir	490
9.1.4.3. Búkhuni – bukóóndi – ensemble de pièges	490
9.1.4.4. Wúúmbwa – fossé – trape	490
9.2. La musique	490
9.2.1. Móóndo: tambour de bois à fente longitudinale	490
9.2.2. Ngŏma : tambour membranophone à peau tendue	491
9.2.3. Yisáánzi : lamellophone	491
9.2.4. Yisáángwa – sákĭla – hochet - sonnailles	491
9.3. Le ménage	491
9.3.1. Pour la nourriture	492
9.3.1.1. Isú, yáǎnda – mortier	492
9.3.1.2. Nswášlu – kayúngŭlu – tamis	492
9.3.1.3. Itunga – panier	492
9.3.1.4. Khálu, nlóondo – calebasse, cruche (en terre cuite)	493
9.3.1.5. Khálú máási, kyúúngú kyá máási, yiphunda kyá máási –	
calebasse d'huile	493
9.3.1.6. Tsííngyǎ nduungu	493
9.3.1.7. Míĭsu – pilon	493
9.3.1.8. Míĭku – spatule (bâton pour remuer la pâte de manioc)	493
9.3.1.9. Mbóongo – lubóongo – espèce de mouchoir en raphia da	ns
lequel on met le luku	494
9.3.2. Pour le travail	494
9.3.2.1. Thúumbu, ndóóngo – aiguille	494
9.3.2.2. Yiséésa – balai	494
9.3.2.3. Kiséngele, kiphǎngu, sŏka – hache	495
9.3.2.4. Mbééle – machette	495
9.3.2.5. Sáámba – rasoir servant à circoncire ou à couper les chev	
r	495
9.3.2.6. Lukáamba – cordon avec lequel on monte un palmier	496
9 3 2 7 Kiséěngo – métal fer	496

9.3.3. Autres ustensiles de la vie domestique	496
9.3.3.1. Mwíínda – lampe	496
9.3.3.2. Ditúka - trépied	496
9.3.3.3. Méésa – table	496
9.3.3.4. Iphéělo – miroir	496
9.3.3.5. Vúúngŭla – clés	497
9.3.4. Divers	497
10. NOURRITURE	497
10.1. Mádya – nourriture	497
10.2. Le manioc	498
10.2.1. Ntóómbo - racine de manioc, tubercule de manioc	498
10.2.2. Ntí ntóómbo – bouture de manioc	498
10.2.3. Nkúúngú ńtóómbo – grosse tubercule de manioc	499
10.2.4. Isěla – feuilles de manioc	499
10.2.5. Pfúúba – farine de manioc	499
10.2.6. Lúku – pâte de manioc	500
10.2.7. Ikwáňnga, ithŏka – chikwangue	500
10.2.8. Bitíítí byá ĭphǎti	500
10.2.9. Mápha – pain	500
10.3. Les fruits de la terre	500
10.3.1. Ngúba – arachides	500
10.3.2. Ntsa – canne à sucre	501
10.3.3. Săsi - maĭs	501
10.3.4. Buhwá, booko – champignons	501
10.3.4.1. Espèces de champignons	502
10.4. Les légumes	502
10.4.1. Ndúungu – poivre	502
10.4.2. Tsúúdya – courge	503
10.4.3. Mitéekwa – fougères	503
10.4.4. Nléěngi	503
10.4.5. Divers	503
10.5. Les fruits	503
10.5.1. Mbáti – ananas	503
10.5.2. Isálásálá kyá mbati.	504
10.5.3. Tsééndé zá mbáti – épines	504
10.5.4. Dikhŏndo – banane	504
10.5.5. Káásu – noix de cola	505

10.5.6. Dyááta – fruit d'un arbuste de la brousse	505
10.5.7. Thuundu	505
10.5.8. Tsútsa	506
10.5.9. Yingóómbo	506
10.5.10. Mbĭdi – fruit sauvage de l'arbre m̀bĭdi	506
10.5.11. Divers	507
10.6. Autres aliments divers	507
10.6.1. Búúki, bwííki – miel	507
10.6.2. Máási – huile	507
10.6.3. Múŭngwa, mfula – sel	508
10.6.4. Mááki –oeufs	508
11. LE TABAC ET LE VIN	508
11.1. Fumu – tabac	508
11.2. Kíĭnzu – pipe	509
11.3. Mwíísí fǔmu ye mate – fumée de tabac et salive	509
l I.4. Malăfu – vin de palmier	509
12. L'EAU ET LE FEU	510
12.1. L'eau	510
12.1.1. Mása, máámba – eau	510
12.1.2. Máámba ye tséěnga – l'eau et le sable	510
12.1.3. Mafúlú-fúlu - Ecume.	510
12.2. Le feu	511
12.2.1. Mbaawu – feu	511
12.2.2. Mwíísi – fumée	511
12.2.3. Mahólo, makála – braises	511
12.2.4. Mbóómi, mbóóma – cendres	512
12.2.5. Mwííla – feu de brousse	512
12.2.6. Lufuungula lwa tséke – cendres qui s'envolent	512
13. LA VEGETATION	512
13.1. Les arbres	513
13.1.1. Nti – arbre	513
13.1.2. Ňtí vúunda – arbre pourri	513
13.1.3. Isíinza – souche d'arbuste	513

13.1.4. Phútu – arbre dont l'écorce est un poison servant po	our les
épreuves d'ordalie.	513
13.1.5. Arbres divers	514
13.2. Les arbustes	514
13.2.1. Lubaamba	514
13.2.2. Itúndala	514
13.2.3. Luhúsu – phusu – raphia	515
13.2.4. Nsinga – corde, ficelle	515
13.3. Le palmier	515
13.3.1. Yíimba – palmier à raphia	515
13.3.2. Kyáásí kyá ngási – régime de noix de palme	515
13.3.3. Ngási – noix de palme	516
13.3.4. Nkháni – amende	516
13.4. Les plantes	516
13.4.1. Makăka – touffes de paille	516
13.4.2. Nyáanga, mfúta, khášngu – paille	516
13.4.3. Tsáátsăla – feuilles mortes	517
13.4.4. Makáyá ma mángǔngu	517
13.5. Les épines	517
13.5.1. Tséende	517
13.5.2. Tsééndá zá ísădi	517
13.5.3. Nsonya	518
14. LA FAUNE	518
14.1. Mbísi – animaux	518
14.2. Les primates	519
14.2.1. Nzáángi – singe	519
14.3. Les oiseaux	519
14.3.1. Núni – oiseau	519
14.3.2. Ityéětya	519
14.3.3. Khóko – poule – coq	519
14.3.4. Oiseaux divers	520
14.4. Les poissons	520
14.4.1. Ntsŭka – anguille	520
14.4.2. Mvúundu	520
14.4.3. Poissons divers	520
14.5. Les porcins	521
14 5 1 Ngửlu – cochon	521

14.5.2. Nzíimba	521
14.6. Les carnivores	521
14.6.1. Nzíma – civette	521
14.6.2. Mbwá – chien	521
14.6.3. Nkama, nyaawu – chat	521
14.7. Les herbivores	522
14.7.1. Nzyŏko – éléphant	522
14.7.2. Kiphiti	522
14.7.3. Dimééme, mééma – mouton	522
14.7.4. Khóombo – chèvre	522
14.8. Les insectivores	523
14.8.1. Ngéémbo – chauve-souris	523
14.8.2. Lungwéěnya – caméléon	525
14.8.3. Mfúsí mbúumbúlu – taupe	523
14.8.4. Kyúúla – crapaud	523
14.9. Les rongeurs	523
14.9.1. Phéěngi – écureuil volant	523
14.9.2. Khúúmbi	523
14.10. Les reptiles	524
14.10.1. Nyóka – serpent	524
14.10.2. Kalanga, nwoonga, ntsyalanda – lézard	524
14.10.3. Khódya – escargot	524
14.10.4. Ngóóngŏlo, kahwáátá, kháá pfíĭnda – mille-pattes	525
14.10.5. Kafulu – tortue	525
14.11. Les fourmis	525
14.11.1. Ipfwététe – petite fourmi	525
14.11.2. Matsóngúnya, tsóngánya – fourmis rouges	525
14.11.3. Luswá, butswá – les fourmis ailées (qu'on mange)	526
14.11.4. Makhékete – batsélele – makéěnzi : fourmis ouvrières	526
14.11.5. Bakhámbala	526
14.11.6. Mazéězya – matséngéněni : fourmis noires	527
14.11.7. Autres fourmis	527
14.12. Les hannetons	527
14.12.1. Kókŏto – bousier, coléoptère fumicole	527
14.12.2. Nkongoosya, Kongazita – menthe religieuse	528
14.13. Les mouches	528
14.13.1. Nzingi-nzingi – mouche	528
14.13.2. Autres mouches diverses	528
14.14. Autres insectes	529

14.14.1. Matátsóŏka – guêpe	529
14.14.2. Nhyuka – chenille	529
14.14.3. Nzéenzi – cri-cri	529
14.14.4. Bambwéeni – chiques	530
14.14.5. Batsĭna – poux	530
14.14.6. Itsěkwa – punaise (de lit)	530
14.14.7. Tsóomba – larves	530
14.14.8. Sángángúŭngu – araignée	530
14.14.9. Divers	531

1. UNIVERS

1.1. Lufuumbá lwá zúlu – Firmament

1. Kuumá wééndă ko, kánzi zulú dyábwa. Tu n'es pas allé là, mais le ciel y est tombé.

1.2. Zulu - ciel; en haut, au dessus

- 1. Hata dyatuungá Pfúmú Nzáámbi difwááko.
 - Le village qu'a construit Dieu, ne se détruit jamais.
- 2. Kiima kyaháánga Pfúmú Nzáámbi, kibwáá há ńtótŏ ko.

La chose que Dieu a créée ne tombe jamais sur terre.

3. Hata dyatúúngá tááta, ku mwiiní nzwa yimŏsi, ku phiiphá nzwá lăwu.

Le village qu'a construit mon père n'a qu'une maison la journée, mais plusieurs maisons la nuit.

- 4. Nzwa yatúúngá tááta, kuunzi khátu.
 - La maison construite par mon père n'a pas de pieud central de soutien.
- 5. Sodi dyakúna mááma, diménináá ńti wáhíkă ko, hó kamíná kákúnă ko.

Le champ planté par ma mère ne laisse jamais pousser d'autres plantes que ce qu'elle a planté.

6. Ntí mosi kakúúndáá núni ko.

Il y a un arbre sur lequel ne se pose jamais aucun oiseau.

7. Mfúmá¹² kakúúndi mbéěmba¹³.

C'est le kapokier sur lequel l'aigle gipaête ne se pose jamais.

8. Kya kóla bapfumú ye bangášnga.

Ce que n'ont pas pu atteindre les Chefs et les Devins.

9. Mbókútă tseka, kaka dimŏsi.

Une immense brousse qui n'a qu'une seule touffe de paille.

10. Hatá dya túúngá tááta ditúúláǎko báǎtu.

Le village qu'a construit mon père, les gens n'y arrivent jamais.

1.3. Ntóto - Terre; Kalunga

1. Bambílamenée, kayákúláá ko.

Ils sont sur lui, il ne réagit pas.

2. Kiima kyaháángá Nzáámbi, bamóná kyó tsúk**ä** ko.

La chose que Dieu a créée, on n'en voit pas le bout.

3. Nzwa makúlú yákóòndà mwéélò.

La maison des devins n'a pas de porte.

1.4. Zúlu ye ntóto - Ciel et Terre

1. Kháá Ńsaka ye Kháá Ndíinga bamónánáá ko.

Le chef Nsaka et le chef Ndiinga ne se rencontrent pas.

2. Mbisya tááta ye mbísyá mááma, yiketa ha kamŏsi.

Le gibier de mon père et le gibier de ma mère, la peau a la même grandeur.

L'arbra Marina kanakiar (famill

L'arbre m̂fuma, kapokier (famille des malvacées) était souvent planté au milieu du village. Aujourd'hui encore, il est le symbole du terroir, du village natal; d'où le proverbe qui dit: "Mbeembá kadyééngána kadyéénganá, kuúndulu, m̂fuma, l'aigle gipaête a beau voltiger partout, il ne trouvera le repos véritable qu'une fois qui'il se pose sur le cime du kapokier. Le kapokier est souvent planté au milieu du village est le symbole du terroir, du village natal. L'aigle gipaête symbolise les oiseaux,en général, dans la culture yaka; mais il symbolise aussi l'être humain, en tant qu'être migrant. C'est pourquoi, une personne qui se déplace beaucoup, ou voyage beaucoup, est souvent taxé de 'mbéémbá kazuúngu, aigle gipaête (éternel) promeneur'. La sagesse populaire dit: 'mbéémbá kazuúngu mbaangalá mu nzilá kambuula: l'aigle gipaête, l'éternel voyageur, la saison sèche va le surprendre en plein voyage'(il n'aura pas le temps de s'occuper de travaux champêtres).

1.5. Táangwa - Soleil

1. Mbaawu ilúúngá Pfúmú Nzáámbi, yizímáá ko.

Le feu qu'a allumé Dieu ne s'éteint jamais.

2. Tsekyá mbuta, kaka dimŏsi.

Voilà une grande brousse qui n'a qu'une seule touffe de paille.

3. Butá bwa táátá báyánika ha thandu ndǐlu.

Le fusil de mon père qu'on a étalé sur du toit.

4. Kalúbúkila kwáhika, ka kwéé búúla kwáhika.

Il sort d'un côté, il descend par un autre côté.

5. Kiima kimŏsi bafwéti mona kya kóónzŏ tsi.

Il existe une chose que l'on voit de partout.

1.6. Ngóŏnda – Lune

1. Pfumú banzúúngídí há káti.

Le chef est au milieu entouré de gens.

2. Mbawu kákwiika taatá, ilémáá ku phíĭpha; káǎnzi ilémáá kú mwíínǐ ko.

Le feu qu'a allumé mon père, ça brûle la nuit; mais ça ne brûle pas le jour.

1.7. Táangwa ye ngóŏnda - Le soleil et la lune

1. Tseká yambúta, makaka móŏla.

La brousse est grande mais deux touffes de paille seulement.

1.8. Bathémúthému - Mbwétééte - Etoiles

1. Kiima kimŏsi kiléndákánáá mú kútaangă ko.

Il existe une chose qu'on ne parvient pas à compter.

2. Ntí wá mbútámbútá úmóníkáá mabuundu mu phíipha kaká.

Un gros arbre dont les fruits ne se voient que la nuit.

3. Phótí zabéélá ngúdyá Makúŭmbu.

La gale dont souffe maman Makúŭmbu.

4. Nguba zakúná mááma, zikáláá tsúúngi ko.

Les arachides que ma mère a plantées, n'ont pas de saison.

5. Matádí-mátádi hana thándú ndilu.

Que des pierres sur du toit.

6. Ku bakáláá bamónákááko; búná bámona phiiba, béésele.

De jour ils ne se font pas voir; dès qu'ils voient la nuit, ils arrivent.

7. Kiimá kimósí ku phiipha kimónekene, ku nyaangú kimónákáá ko.

Il y a une chose qui se voit la nuit, mais le jour il ne se voit pas.

8. Kiimá kimósí kizéémbáá, ka kikíta há tsí ko.

Il y a une chose qui pend, qui ne descend pas (ne tombe pas) sur la terre.

- 1.9. Ngóŏnda ye thémú-thému La lune et les étoiles
 - 1. Ngasí měsi, nkheswa myavula.

Une seule vraie noix, beaucoup de petites noix (avortons).

2. SAISONS

- 2.1. Mwííní Lumière du jour
 - 1. Ihá túkédí yáándi.

On était avec lui ici.

2. Kiimá kimŏsi kituléémbwásáá ye bámbuta ye balééke.

Il y a une chose qui nous fatigue et les grands et les petits.

3. Kiimá kimŏsi ha khátu, ka tusáláá ko.

Il y a une chose si elle n'est pas là, nous ne travaillons pas.

- 2.2. Phíípha Obscurité, Ténèbres
 - 1. Kiimá kimŏsi kibwáanga kya kóóndá nsiindu.

Il y a une chose quand ça tombe, c'est sans bruit.

2. Phudisi wúúsidi beto kúlu mu nsínga nkůtu.

Le policier arrive, nous tous en laisse.

3. Yélététée, 14 fúkă.

Yélététée, tout sombre.

4. Yituwéene.

Ça nous surprend.

¹⁴ Onomatopée qui traduit la marche silencieuse qu'effectue la nuit à son arrivée.

2.3. Mphéěphi, mwéěla, lwážnda, pfúčnzi – Vent

1. Mutu mŏsi ku mátú tuńwííla, ku meesó tummónáá ko.

Il y a quelqu'un, nous l'entendons des oreilles sans le voir des yeux.

2. Nkwaatí kakwáátúkáá ko.

Si tu tentes de l'attraper, il ne se fait pas prendre.

2.4. Mvúla – Pluie

1. Bukó¹⁵ bwa bétó kúlu túúdidi.

Le beau-parent à nous tous arrive.

2. Tiiná, bukó úkwíísáá kwa.

Fuis, il y a le beau-parent qui vient par là.

3. Kuuma tukwééndáá ye tááta, bidilu wóóo. 16

Là où nous allons avec mon père, des pleurs, wooo.

4. Myuumbí kú hatá dílá bàndíláá, ku n-sitú banziikidi.

Le cadavre, au village on continue à le pleurer, en forêt on l'a déjà enterré.

5. Kidilu kú hata, ku nsitú nání néétí kya?

Les pleurs ont lieu au village, qui les a encore emmenées à la forêt?

6. Bakheeto ba tááta babwáá nsiindú kumosi.

Les femmes de mon père tombent à l'unisson (d'un coup, au même moment).

2.5. Nkúmwá mvúla – Tonnerre

1. Butá bwásika mwaaná nndedi, tsí yáákulu bumwáángěni.

Le coup de fusil donné par l'homme blanc, il s'est répandu sur toute la terre.

2. Butá bwásala Pfumu Nzáámbi hó buhóódi, tsí yáákulu bawúúdí bwááwu.

Le fusil fabriqué par Dieu si ça crache, on l'entend dans tout le pays.

3. Pfumu háta katáá ntaangú, leembá táámbwese.

¹⁵ Beau-parent. Dans la tradition Yaka, on évite toute rencontre fortuite avec les beauxparents.

16 Onomatopée traduisant les bruits provoqués par les pleurs.

Le chef du village commence la communication, Leemba (secrétaire du village) enchaîne.

2.6. Nzási – Foudre

- 1. Mbweene kwááma khŏkó mbákălá túúkĭdi ku zulú.
 - Je suis étonné de voir un coq venir du ciel.
- 2. Ihala kinángítíní mů ńtsenge.

Le gecko est suspendu dans l'arbre ntsenge.

2.7. Ntséémwa myúlá – Eclair

1. Ku tukwéěndáá mbéédí bátúsóngáá.

Là où nous allons, on nous montre une machette.

2.8. Mbúňngi - Brouillard

1. Bafuudí bééle mú lúkáála.

Les veuves s'en vont à l'écart (évitant la route ou le village).

2. Bamvuumbi batááta mu lukáála bakwééndílaă.

Les cadavres de mon père partent par les côtés.

3. Mfuudya tááta wudíkoki ye ibúungi.

La veuve de mon père traîne les pas dans la matinée.

4. Tebo dya tááta dizúúngáá ye tsángálá mákěla.

Le fantôme de mon père se promène partout avec un panier de cossettes de manioc.

5. Besi kalŭnga bahyóókele.

Les habitants du monde d'outre-tombe viennent de passer.

6. Bwávula bukoondí, bwakhééki.

Faute de ce qui est abondant (brouillard), on se contente de peu. Ou: même s'il n'y en a pas beaucoup, il y en a toujours un peu.

2.9. Lowa – binóko – Rosée

1. Thweelé ye baphúdísi, bu tukábwěle, baphudisi baládidi.

Nous sommes allés en compagnie de policiers, alors qu'au retour les policiers avaient disparu.

2. Ku tukwééndáá nzadí phúu, bu tukábůla nzadí lókósóŏ.

Là où nous allons, s'étale un grand fleuve; quand nous rentrons, le fleuve a déjà séché.

3. Nkokó mŏsi banyóbílá ku méněmene.

Il y a une rivière où on ne se lave que le matin.

4. Thwe tăla ngoombo, beto kúlu zituhíídi.

Nous sommes allés consulter le devin, nous étions tous reconnus coupables.

2.10. Phóŏsi - Ombre

1. Bafuudi ba tááta taangú bu dilúbúkáá, badídíláă ku mwéélo, mu khookila ku mrúngúlu.

Les veuves de mon père pleurent devant la porte quand le soleil se lève; et derrière la maison le soir.

3. LIEUX DE VIE

3.1. Háta - Village

1. Ndiimba watika baanda nzádi.

La pirogue qui a coulé, emportée par le fleuve.

2. Isáángi kimŏsi, matsóngúnya lǎwu.

Il existe un bosquet où il y a beacoup de fourmis rouges.

3.2. Záandu - Marché

1. Lukáya nzo, lukáya nzo.

Une feuille une maison, une feuille, une maison.

3.3. Sódi – Champ

1. Hatá dikóóndáá ko kăni mbúta kăni nlééki.

Dans un village ne peut manquer ni aîné ni cadet.

3.4. Zúúmbu - Ancien emplacement d'un village

1. Lwéěnda bú lútsiitsa.

Vous pouvez partir, vous me laisserez ici.

2. Kiimá kimŏsi luziingu lwăfwa, káănzi kiláláá ko.

Il y a une chose qui n'a plus de vie, mais elle ne disparaît pas.

3.5. Ndúúmba - Mazyáămu - Cimetière

1. Betó túbákabíláá, bawú batukábíláá ko.

Nous, nous leur donnons, mais eux ne nous donnent pas.

2. Ntí umosi udííláá mayeembí khama.

Il y a un arbre où beaucoup de pigeons verts mangent.

3.6. Nkhanda – Fête de circoncision

1. Ntí bwíídi ku mbeengi, banuní bwóótáná bábwóótána.

Un arbre est tombé dans le ravin, les oiseaux se ruent dessus.

3.7. Nzo - Maison

3.7.1. Nzo - maison

1. Taatá wéé sósáa bínwáánínú byánwaana yé mvula.

Mon père est allé chercher des armes qui luttent contre la pluie.

2. Sinzidi wa tááta, bamfútáá mbóóngŏ ko.

La sentinelle de mon père, on ne lui paie pas de sous.

3. Dííngú (Yáanga) dyǎ sala mutu.

Un étang profond fait par l'homme.

4. Dyááki ha yibanzalá.

Un oeuf dans la cour.

5. Baatu bóŏle; mŏsi ndé: zǐtu; mŏsi ndé: mwííni.

Deux personnes; l'un dit: c'est lourd; l'autre: il fait chaud.

3.7.2. Kyéélo – mwéélo – kyááfulu – porte

1. Bantá, bankokulula.

On le frappe, puis on le tire.

2. Zeenzăma bakutăpha.

Courbe-toi qu'on te décapite.

3. Zeenzăma bakukáămba.

Courbe-toi qu'on te dise (qu'on te parle tout bas à l'oreille).

4. Mbutá síímbidi, nleeké síímbidi.

Le grand y touche, le petit y touche (aussi).

5. Kúkhya, kuyídidi: wáaa.

Qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, toujours: waaa.

6. Mbuta háta kóónzó yílůmbu kunyángůla, kunyángůlůla. Le notable du village qu'on ouvre tout le temps chaque jour.

7. Mú kákátuka, mu kákábůla.

L'endroit qu'il a quitté, c'est là qu'il rentre.

8. Hatá dyaakúlu bitíní byá nyóka.

Tout le village, des morceaux de serpent.

3.7.3. Mbáangu – Faîte du toit (chevron principal divisant le toit en deux)

1. Pfumu háta kaléékáá mboombó ku phéenza.

Le chef du village dort le nez au dehors.

2. Mvuumbi tudíláă, ntwá ku phéenza, maalú ku phéenza.

Le cadavre que nous pleurons, la tête dehors, les pieds dehors.

3. Kyanátá nzăwu.

Cela transporte un éléphant.

3.7.4. Tháángi – Lit

1. Ndiimba mbútá túbwáá ye bambúta ye balééke.

Une grande pirogue dans laquelle nous tombons tous, grands et petits.

2. Kiimá kimŏsi kíkééngí mbúta kíkééngí ńlééka.

Il y a une chose qui ne manque ni aux grands ni aux petits.

3.8. Nzíla - Chemin - Route

1. Nsíngá káséémá wálúungila tsí yaakúlu.

Une corde blanche qui a parcouru la terre entière.

2. Nzo tááta ihíídi, mbaangú sééle.

La maison de mon père brûle, le chevron principal de la toiture reste

3. Taatá híídí kú mbáǎwu, káǎnzi ǹsinga ǹlélá kávwaata ka yáándi káhyee.

Mon père a brûlé au feu, mais la corde d'étoffe qu'il porte ne brûle pas.

4. Ngyeele ku Kítsaasa, thelamené, káǎnzi thuudidíingi ku Kitsáásá.

Je me rends à Kinshasa, je me lève, mais je suis déjà arrivé à Kinshasa.

5. Nzilá Phutu yizéyé múŭtu ko.

Le chemin de l'Europe personne ne le connaît.

6. Taatá mbaangu kákésélé katuungila nzó, haná wásuungama, haná wátikumuka.

Mon père coupe un chevron principal de la toiture pour construire une maison, mais ici il est droit, là c'est tordu.

7. A wú nyóka, a wú nyóka; khí nyóká phóŏnda? Voici un serpent, en voilà un autre; quel serpent tuer?

3.9. Mbéěngi – Eboulement, érosion

1. Zulu dya ndúŭndu didyááta múŭtu ko.

Le ciel rouge (comme un albinos) on n'y marche pas.

3.10. Nsítu – Forêt

1. Nzo tááta, mweeló khama.

La maison de mon père a cent portes.

3.11. Tséka - Brousse

1. Kuuma tukwééndá bakwá mádyúúngú ńkǔtu. Là où nous allons, il n'y a que des gens à la tête rasée (sans cheveux).

3.12. Nzádi - Fleuve

1. Kúlwědi biimá ye bííma. Il engloutit des choses et des choses.

3.13. Nkóko – Rivière, source

1. Bantapha, bantapha, bantaphúlula.

On le coupe, on le coupe, on le recoupe.

2. Kiimá kimŏsi kiléémbwá mú hóyǎ ko.

Il y a une chose qui ne se fatigue pas de parler.

3. Kiimá kimŏsi kiyémákáá mwánáándí ko.

Il y a une chose qui n'allaite pas son petit.

4. Lubáamba bahŏla bahŏla.

Une corde qu'on tire, qu'on tire.

5. Mwaana táátá úmókásáá ye báphaangi ye bamááma.

Le fils de mon père flirte (qui tient des conversations intimes) et avec les soeurs et avec les mères.

6. Hana kábutukila, katóókáá ko.

Depuis qu'il est né, il ne grossit pas.

7. Nzo yatúúngá tááta, bibaká byóŏla.

La maison qu'a costruite mon père n'a que deux murs.

8. Kiimá kimŏsi kyatómánáá bánzéénza.

Il y a une chose qui arrange les hôtes.

9. Muna tukwéěnda, thaambí zimóníkáá ko.

Là où nous marchons les traces de nos pieds ne se voient pas.

10. Nzila tukwééndáá, yákóonda thaambí.

La route où nous marchons ne laisse pas de traces de pied.

3.14. Tsáángú máámba - Embouchure

1. Yábutuka méné mŏsi, káǎnzi bu yákala thuka bóŏdi.

Je suis né seul mais quand j'ai vécu nous sommes devenus deux.

4. ESPRITS

- 4.1. Nzáámbi l'Etre Suprême, Dieu
 - 1. Moná kwáaku, kiimá kimŏsi bamónáă kyŏ ko.

Tu peux tout voir, il y a une chose qu'on ne voit pas.

2. Mutu mósí wákóonda ndiingá.

Il y a une personne qui n'a pas de voix.

3. Muutu mŏsi banyáábá nzó yíná káníímbáá ko.

Il y a quelqu'un dont on ne connaît pas la maison où il dort.

4. Muutu mõsi kayábékéní ngúdyáándǐ ko.

Il y a quelqu'un dont on ne connaît pas la mère.

5. Tsí ya beto kulu káňnzi muutu mósí vúúdí yááwu.

La terre c'est pour nous tous mais il y a quelqu'un qui la possède.

4.2. Móŏyo – Ame, Vie

1. Kiimá kimŏsi hó kikátuki, bavútúláá kyŏ ko. Il y a une chose, une fois enlevée, on ne la remet pas.

4.3. Mfú - Tébo - Itsúútsu - Fantôme - Esprits malicieux

1. Mwaana tááta ku phííphá kádíláá, ku nyaangú kadíláá ko. L'enfant de mon père, c'est la nuit qu'il pleure; le jour, il ne pleure pas.

2. Nkheeto yaaya bammonaa ko.

La femme du grand frère on ne la voit pas.

3. Tsyéetsyée talá ku mbalá n-ti.

Tsyeetsyee, regarde sous l'écorce d'arbre.

4. Mwáá ngúunza ha tho máámba.

Un petit jeune homme près de la source.

5. Kakwéěnda ye mbážwu, kakábůla ye mbážwu.

Il part avec du feu, il rentre avec du feu.

6. Mwaana nkhéeto mosi kaséyáá ko.

Il y a une fille qui ne sourit jamais.

7. Mwaana ndúúmba mŏsi, kitoko kya sáka.

Il y a une fille qui est très jolie.

5. HOMMES

5.1. Můtu – Homme (être humain)

1. Kiimá kimŏsi mu ibuungi maalú máya, mu tsiinzá maalú móŏle, mu masiká maalú matătu.

Il y a une chose qui, le matin, a quatre pattes, à midi elle en a deux et le soir, trois.

2. Ntí mosi kaníngánánáá pfúunzi ko.

Il y a un arbre que le vent ne bouge pas.

3. Ntí mosi nsodi myoole.

Il existe un arbre qui n'a que deux racines. (Un arbre, deux racines)

4. Mbisí měsi wakóóndá yé ń-seengo.

Il ya un animal qui n'a pas de corne.

5.2. Yákăla ye n-khéeto - Homme et femme

1. Baatu bóŏle bátáanda bisiná.

Deux personnes qui ont décliné leurs origines.

2. Hata dyéeto baatu bóólé bátúúngá dya.

Notre village il y a deux personnes qui l'ont construit.

3. Tsi Kóongo baatu bóólé bázíngíláá yo.

Le pays Koongo, il y a seulement deux personnes qui l'habitent.

4. Phaangyááma kakoondí, imóná mbótí ko.

Si mon compagnon n'est pas là, je ne me sens pas bien.

5.3. Mwáána – enfant

1. Nndedi wátuuka ku Phutú, kakábúláá kú Phútů ko.

Le blanc qui est venu d'Europe, il n'y rentre pas.

2. Wú lúdyá yáándi, wú lúnwáá yáándi, kuzaayá khátu.

Tu manges avec lui, tu bois avec lui, sans le savoir.

3. Mwana khódi ilumbu nti.

Le petit escargot (qui devient) un jour un arbre.

4. Mu katí kayánáá ko, ha phéénza káyánínáå.

A l'intérieur il ne crie pas, c'est dehors qu'il crie.

5. Kiimá kimŏsi hó wúná kyááwu ko, mbáyá kina muná hata.

Il y a une chose quand vous en manquez, on est gêné dans le village.

6. Kathuutí nbati wéédi.

S'il monte le pantalon, il part.

7. Thwéndá kwéěla biima bya mááma, mené wabútúká yá kála.

Quand nous sommes allés doter ma mère, moi j'étais déjà né.

8. Baana ba tááta ntelá ha kamosi, wuná hó kadyá, wuná díídi. Les enfants de mon père ont la même taille, quand l'un mange,

l'autre aussi mange.

9. Kitsuutsú ye n-núŭngya tsudyááwu ku mŏsi.

Le fantôme et la musaraigne (avec long museau) ont la même odeur.

5.4. Pháángí ńkhééto - Soeur

1. Nti wúna ha nzwééto bakáka báńkúúndáá, beetó tunkúúndáá ko. L'arbre qui est dans notre parcelle, ce sont d'autres (oiseaux) qui le vénèrent (qui s'y posent); nous, nous ne le vénérons pas (nous ne pouvons pas nous y poser).

2. Nti wakúná tááta mabuundu báátú bakáka bádyáá mááwu. L'arbre qu'a planté mon père, ce sont d'autres gens qui en mangent les fruits.

3. Nti wúna ha mweeló nzo, báátú báhíká bánmátáanga.

L'arbre qui se trouve devant la porte de la maison, ce sont d'autres gens qui grimpent dessus.

4. Nti wůna ku Phutů, bambutá wabákola.

Il y a un arbre en Europe, sur lequel les anciens n'ont pas pu grimper.

5. Phaanda yína mu nzwééto basíímbáá yŏ ko.

Le stick de soutien qu'il y a dans notre maison, on n'y touche pas.

6. Nzeembo bazéémba bakweenó, mení yinzéémbáá ko.

La corde (balançoire) à laquelle les autres jouent, moi je n'y joue pas.

7. Ntí íkuumbi ndélúmůka.

L'arbre ikuumbi est glissant (on ne sait pas monter dessus).

8. Taangú mu ilóolo, ngoonda mu isélěti.

Le soleil est sur l'arbre "ilolo", la lune est sur l'arbre "Iseleti". (L'homme ne se lave pas avec sa sœur ; chacun va se laver loin de l'autre.)

9. Nswá mbášnzí há símu dyá mba.

Un tas de petits sticks de l'autre côté du palmier. (Là où se lave la soeur, on n'y arrive pas.)

5.5. Nkhéěto - Femme

1. Mbisi yabáká tááta, muutu mósí úsáásá yááwu.

Le gibier qu'a attrapé mon père, il n'y a qu'une seule personne qui le dépèce.

2. Mbisí mŏsi bayékwálá yááwú múútú mŏsi kaká.

Il y a de la viande qu'on a réservée à une personne seulement.

3. Iketi kyá tsetsi bazákáláá kyó bóŏle ko.

La peau d'une gazelle, on ne s'y assied pas à deux.

4. Kiimá kimŏsi bakábáă kyŏ ko.

Il existe une chose qu'on ne partage pas avec les autres.

5. Kiimá kimŏsi báfwííláá báǎkulu ye nndédi ye ndóómbi.

Il y a une chose pour laquelle se tuent et les blancs et les noirs.

6. Itsidikiti¹⁷ mu nsíngá bákwá ndóondo.

Itsidikiti dans la corde (filet) de ceux qui portent la flèche "ndoondo".

7. Luku lwa nkhééto yááya, hiingá yayááku kéěsa.

Le fufu (pâte de manioc) préparé par la femme du grand frère, il faut attendre que ton grand frère arrive (pour le manger).

8. Iteki kya mwáána, taatá kahúmáá kyó kó mákáásu.

La statuette de l'enfant, le père n'y jette pas de noix de kola.

9. Tsukí túmbáa, nkwa tsúki kamónikáá ko.

Des cheveux touffus, le porteur on ne le voit pas.

5.6. Zími – Grossesse

1. Isaangi kyá thuundu kidíláá mwááná ko.

Du bosquet où l'on cueille les thuundu¹⁸, aucun enfant n'y pleure

2. Mwana mbísi kayánínáá kú mákúŭnda ko.

Le petit animal ne pleure (crie) pas dans une grande forêt.

3. Tsaaki isókáá kóónzo thaangu ibáásáá ko.

Le sac que je charge tous les jours, ça ne se remplit pas.

4. Kizitu kya nndedi kukasa báátu bóóle, káánzi ku kutuula, múútú mősi.

Le fardeau du blanc on le lie à deux (emballe), mais on est seul à le déballer.

5. Nloondo wééni khúmbú mŏsí bántékúnáá măna masá masúkidi. Cette cruche-là, on y prend de l'eau une seule fois et puis (l'eau se

termine) l'eau s'épuise. 6. Bakuhéka isiiku watadiláá hatá.

On t'a donné une charge pour que tu regardes (surveilles) le village.

7. Kiimá kimŏsi kisááláá ko.

Il y a une chose qui ne reste pas.

8. Muutu mosi kani kasála¹⁹, kafwétí dya.

Pour que quelqu'un fasse caca, il doit avoir mangé (au préalable)

¹⁸ Thuundu : gingembre, famille des zingibéracées) ; la variété de savane fleurit sur la surface, tandis que ses fruits grandissent et murissent dans le sol.

¹⁷ Itsidikidi ou Katyéétya: roitelet; le plus petit oiseau. Cet oiseau n'est abattu que par ceux qui portent la flèche "n-dóóndo"

⁽flèche en forme de poing).

¹⁹ Kusala (mvíĭndu): aller à selle.

9. Khókó badííláá mu nzó, bihisí ku phéenza.

C'est le poulet que l'on mange à l'intérieur de la maison, les os c'est au dehors.

10. Kimweengí kiyííngiláa kó mú kúŭnda.

Le moustique ne se promène pas en pleine grande forêt primaire.

5.7. Mvúúmbi – Cadavre (mort)

1. Mbisi yabáká tááta, báákulu ku ntwá banwánínáá.

Le gibier qu'a attapé mon père, tout le monde se dispute la tête.

2. Ntí bwíídi ku mbeengi, banuní uwóótăna.

L'arbre tombe au bas de l'éboulement, les oiseaux s'y précipitent.

3. Ntaambu uléékáá Nzáámbi, bammónáá nzóóndá ko.

Le piège que tend Dieu, on n'en voit pas la corde.

4. Mení tháángyǎ pheenza.

Moi, mon lit, c'est dehors.

5. Wa dívuunga yé vuunga, wéénda.

Il s'est enroulé dans une couverture, il est parti.

6. Mwaana tááta twé tálášnga, kahóyáá ko.

Le fils de mon père que nous sommes allés visiter, il ne parle pas.

7. Ye ngěyi ye měne, bataatá bééndáá kú Phutu.

Et toi et moi, les pères sont allés en Europe.

8. Dikhondo dyakúná tááta, udííla dya ku ńleembo.

La banane que mon père a plantée, on le mange avec les doigts.

5.8. Nlóki – Sorcier

1. Muutu mõsi kamónáá kú mwíínǐ ko, káanzi ku phíipha.

Il y a quelqu'un qui ne voit pas le jour, mais bien la nuit.

2. Mvúúmbí fwa mátáá mu lukaamba.

Un cadavre mort qui grimpe à l'aide d'une corde.

3. Mwaana tááta mbéédyá phoko, meenó ndáămbu ye ndáămbu.

L'enfant de mon père est un couteau à double tranchant, aiguisé de part et d'autre.

4. Ntí díkhondó mú tsyá tháángi.

Un morceau de bananier sous le lit.

R. Si ton père a de la sorcellerie, tu le sauras.

5.9. Kingúúmba – menteur

- 1. Hana hěna nloki ye mwíífi ye kingúúmba, náá báfwéété hóŏnda? Entre sorcier, voleur et menteur, qui doit-on tuer?
- 5.10. Mmóólo, mbóóngwa, mbókula paresseux
 - 1. Beto bantí looka phelekala ku másika. Nous, l'arbre sec, la fraĭcheur c'est le soir.
- 5.11. Nnzéénza étranger, hôte
 - 1. Kadyá, mǎni wéédi.

Il va manger, puis il partira (il s'en ira).

2. Mboomí ihúlumukini, maholó maséédi.

Les cendres s'envolent, les braises restent.

5.12. Divers

1. Kyúúngú kyá máásí kú tsyá ipfúúmba.

Une grosse calebasse d'huile au coin de la maison.

R.: bafwiidi-les veuves

2. Nti hó wandééndi, wásuungama, kášnzi hó núnini kóóndamene.

L'arbre quand il est jeune, il est droit; mais s'il devient vieux, il se courbe.

R.: muutu ununa (yinunu)-le vieillard

3. Nhyuká mosi, ntí myóodi.

Une seule chenille, deux arbres.

R.: muutu una ye bakheeto boole- le polygame.

4. Pfumú mŏsi biloola byóŏle.

Un seul chef avec deux sujets.

R.: id.

5. Tsekí búkheti, ntoombó khádi.

Une bonne brousse, mais le manioc est amer.

R.: muutu bukhete, bisaangu mbidi –un homme beau avec une multitude de défauts.

6. Mwaana utúúka mu katí úzááya thalu ifwá ngwáándi.

Un nouveau-né qui connaît la dot de sa mère.

R.: mayela khati - on naît intelligent.

6. LA VIE HUMAINE

6.1. Ibúta – accouchement

1. Nkhanda wakótá mááma, kéná tsukǎ ko.

La circoncision qu'a subie ma mère n'a pas de fin.

6.2. Lufwá – la mort

1. Toma dya bwááká Nzáámbi ditswáá ko.

La flèche qu'a lancée Dieu ne rate pas (son objectif).

2. Phudisi Nzáámbi bankíngísáá ko.

Le policier de Dieu, on ne le fait pas attendre.

3. Yaayá waníímbá kílú kyá ndaanda ye kyóósi.

Mon grand frère a piqué un profond sommeil dans (avec) le froid.

4. Twanwaaná, twanwaaná, náá waléendă wa?

Nous avons lutté, nous avons lutté, qui en est arrivé à bout (qui s'en est sorti)?

6.3. Kílu – sommeil

1. Yáángá dyá mphétaká díbwáá bambutá ye balééka.

Un grand étang boueux dans lequel se baignent aînés et cadets.

2. Ileenda Khóto wábuusa Kasongo-Luunda mu Ngaanga.

Le chef Ileenda Khoto qui a fait tomber le chef Kasongo-Luunda dans la rivière Ngaanga.

3. Muutu mósi wutúleembwásáá betó kulu mu ntotó.

Il y quelqu'un qui nous affaiblit tous au monde.

4. Nndelé mósi úkwáátáá bangaambá ku phíipha.

Il y a un blanc qui arrête les serviteurs la nuit.

5. Mwana nzúúngú mádéeso bandyá kwaandi káanzi kahwáá ko.

Une petite casserole remplie de haricots qu'on mange mais qui ne se vide pas.

6. Mbati mbendende yábwiisa Kha Ńsaka.

Un palmier courbé qui a fait tomber le chef Nsaka.

6.4. Indŏki – sorcellerie

1. Nkóómbá ndíimbúlá kú tsyá lwáňndu.

Une botte de ndiimbula²⁰ (fumbwa) sous une natte.

6.5. Les douleurs physiques

6.5.1. Nzăla - faim

1. Kalá keti khí pfumu wúúna, kalá keti khí Kyáámvu, nkisí mósi útútólúláa.

Tu peux être n'importe quel chef, être n'importe quel grand chef Kyaamvu, il y a un fétiche qui nous casse.

6.5.2. Yimbéefo – maladie

1. Nkátúl kwaandi léělo, mbasi búkákábůla.

Tu peux l'enlever aujourd'hui, demain il (rentrera) réapparaîtra.

2. Kiimá kimŏsi mu lúútú lú bééto báátú kikwíísáá nkábu.

Il y a une chose dans notre corps à nous hommes, ça vient en allerretour.

6.6. Les conduites humaines

6.6.1. Bidĭlu – pleurs

1. Ntí búúdi ku mbeengi, banuní uwóótăna.

L'arbre qui est tombé au bas de l'éboulement, les oiseaux s'y précipitent.

6.6.2. Búúfi - vol

1. Zungulŭka twasăka nkusu. R.: Yambula buufí twakaangala bóole.

 $^{^{20}}$ Ndiimbúla: plante rampante et grimpante, $\it africanum\ nietum$ dont on mange les feuilles comme légumes.

Tourne là-bas que nous chassions le rat 'nkusu'. R.: Cesse de voler (le bien d'autrui), que nous nous promenions toujours à deux (que nous soyons amis).

7. LE CORPS HUMAIN

7.1. Ntwa - tête

7.1.1. Ntwa

1. Nti wa mbúta, makayá moole.

Un grand arbre, qui n'a que deux feuilles (seulement).

2. Kiimá kimosí kinátáá tsekí mbuta.

Il y a une chose qui transporte une grande brousse.

3. Tsekí měsi bayókáá ya iyoko kiměsi.

Il y a une brousse qu'on ne brûle qu'en une seule fois.

4. Kiphĭti-kiphĭti, kiphíímbídiĭ. R.: Ntwááma baphesa bakóómbă wa.

Kiphǐti-kiphǐti, kiphíímbidǐ. R.: Ma tête, les blattes (cancrelats) l'ont l'ont léchée.

7.1.2. Mbúúnzu – front

1. Sodi dyasála Pfumu Nzáámbi diménáá ńti ko. Le champ qu'a défriché le Dieu Tout Puissant, aucun arbre n'y pousse.

7.1.3. Ilúŭnzi – figure

1. Seekwá dya khééki, mahatá lǎwu.

Bien que la steppe soit petite, beaucoup de villages s'y trouvent.

7.1.4. Mééso – yeux

1. Maphúdí móŏlé málábuka nzadí.

Deux boules qui ont traversé le fleuve.

2. Bambwá bóólé bálábuka simu Kwáňngo.

Deux chiens qui ont traversé le fleuve Kwango.

3. Byeeló byóólé bíyáángúkáă kumŏsi, bikáámgámáă kumŏsi.

Il y a deux portes qui s'ouvrent au même moment et qui se referment au même moment.

4. Mayeembi ma tááta matélámáánga kumŏsi, mavútúkáánga kumŏsi.

Les pigeons verts de mon père s'envolent ensemble et reviennent ensemble.

5. Mwana Ngóŏmbo wééle nkabú ku Ngaanga.

Un petit devin a fait un aller-retour (au pays de la) Ngaanga.

6. Nganga Ngóómbŏ katáláá ko kú nímá íphéélo.

Le devin ne regarde pas derrière le miroir.

7. Katúúmbú katííní pháangi.

Katúúmbú n'évite jamais sa soeur.

8. Kiimá kimŏsi kilábúkáá nzadí kya kóónda yíníínga.

Il y a une chose qui a traversé le fleuve, qui n'a pas d'ombre.

7.1.5. Matsánga - larmes

1. Tudyá, tudyá, bihwáá ko.

Nous avons beau manger, cela ne se termine pas.

2. Lusálá lwá mbúdíkŏko mu moongo Makháangi.

Une plume de calao sur le mont Makhaangi.

R.: Ditsánga dya mfuudi. Une larme de veuve.

7.1.6. Ihŏti – chassie

1. Kháá Íbaanda ku tsuká sodi.

L'honorable Ibaanda au bout du champ.

7.1.7. Khóongi – sourcils

1. Yé simu yé simu imbwééla bákínáă.

D'une rive à l'autre, on danse le imbwééla.

2. Thaandú yé baanda imbwééla túkínáă.

De l'amont en aval (du village), nous sommes en train de danser à la manière de la tourterelle.

3. Simú ye simu mayeembí phúpha ma phúpháă.

Sur chaque rive les pigeons verts battent des ailes.

4. Besi tháandu nkánú bákwéé saambi ye bési báanda.

Ceux du nord sont en procès contre ceux du sud.

7.1.8. Mátu – oreilles

1. Nti waháángáa Pfúmú Nzáámbi makayá maa móŏdi maníngánáá ko.

De l'arbre qu'a créé Dieu, les deux uniques feuilles (qui y sont) ne bougent jamais.

2. Tseki bayókéléěngi, makaka masálásáála.

On a brûlé la brousse, mais les touffes de paille sont quand-meme restées.

3. Baphådi bóŏle hå kåti dyå móŏngo.

Deux écureuils au milieu de la montagne.

7.1.9. Mbóómbo – nez

1. Nzo yatúúnga tááta, mweeló myatálá há ńtóto.

La maison construite par mon père a ses portes qui donnent vers le sol

2. Nzo tááta mweeló myatálá mú kálúnga.

La maison de mon père, les portes regardent le monde d'outretombe.

3. Nzo tááta, mweelo myóóle.

La maison de mon père a deux portes.

4. Mbisi yibákídí tááta, meenga mu phéenza, miiká mu káti.

Le gibier qu'a attrapé mon père, a le sang à l'extérieur, les poils à l'intérieur.

5. Besi Kikwííni bayáángílá nzŏ ko.

Les gens de Kikwiini ne ferment jamais leurs maisons.

6. Ntí mósí túmátáá tulééndáá ko.

Il y a un arbre, on y monte, on ne s'en sort pas.

R.: le nez et la langue

7. Mwaná ńkoko mosi kabuléndákánáá ko wéěnda ku simú.

Il y a une petite rivière, qu'on ne peut traverser d'une rive à l'autre.

8. Mwana húúma ha khééki ulaambudí kookó ubăká hŏ ko.

L'endroit n'est pas éloigné, mais si tu tends la main tu ne l'atteindras pas.

7.1.10. Tsúki – cheveux

1. Tseki bayókele léélo, mbasi iménene.

A peine brûle-t-on la brousse aujourd'hui, que déjà demain ça repousse.

2. Tseki khááka iménáá, iléémbwáá ko.

La brousse de mon grand-parent pousse sans cesse.

3. Ntí mosi bisaká bya ndóómbi.

Il y a un arbre dont les feuilles sont noires.

4. Beto bóoso mfútá nkůtu.

Nous tous, nous portons de la paille.

5. Nkútá myúúmbwá ha tháándú ndilu.

Un paquet de champignon mvuumbwa sur le toit.

6. Mu kátí tútúúkáá byááwu.

Nous venons avec cela du sein de notre mère.

7. Kiimá kimŏsi kitáángámáá ko.

Il y a une chose qui ne se compte pas.

8. Fwáángí dyá mbála ha khátá háta.

Une touffe de lianes d'igname en plein village.

7.1.11. Báăndi, Bála – calvitie

1. Tseki yá yoka Pfumu Nzáámbi iménáá mákǎka ko.

La brousse qu'a incendiée le Seigneur Dieu les touffes de paille n'y repoussent plus.

7.1.12. *Ilěfo – barbe*

1. Kiima kitáníkináá mbuundu ndé hana kalóbůka, kansika.

Quelque chose guette le cœur pour que s'il sort, il tire sur lui.

7.1.13. Nnwa - bouche

1. Phutá yálwéeká Pfumu Nzáámbi ikííndáá ko.

La plaie provoquée par le Dieu Puissant, ne se cicatrise pas.

2. Nzúúngú mwááná ímánáá makayá.

La marmite de l'enfant qui engloutit les aliments

3. Tsikidí tsá, mbaambi yánini.

J'ai visé et atteint l'antilope tsá, (mais c'est) l'antilope le mbaambi qui gémit.

R.: Je me suis blessé au pied, la bouche gémit.

7.1.14. Mééno – dents

1. Nkokó měsi matádí mátádi.

Il y a une rivière avec beaucoup de cailloux partout.

2. Ngólá wátuunga nzo mátadi.

Une anguille qui a construit une maison en pierres.

3. Matadí ńkáánzú mŏsi.

Des cailloux dans une seule rangée.

4. Mbeedya tááta basékásáá yó ko.

Le couteau de mon père on ne l'aiguise pas.

5. Iséngéle kya tááta kímánísáá ntí mu nsitú.

La hache de mon père qui épuise la forêt de ses arbres.

6. Mbisi yaláámbá mááma ikóókáá ko.

La viande que prépare ma mère ne s'amollit pas.

7. Kiimá kimósí kídyáá káǎnzi kihóyáá ko.

Il y a une chose qui mange mais qui ne parle pas.

8. Hata dya tááta hó wakala wa búkheti ibúúngǎna ko.

Dans le village de mon père, si tu es bon, tu ne vas pas t'égarer.

9. Taatá vwíídi mayeembí, mené hó ndiidí, mawú phi madíídi.

Mon père a des pigeons verts, si moi je mange, eux aussi mangent.

10. Kwaangí ńti mŏsi, wakáká dyááka níngěni.

Si tu coupes un arbre, l'autre aussi bouge.

11. Bitabi bya Bayóŏmbi nkaanzú kumosi.

Les bananes de Bayóòmbi sont rangées de manière uniforme.

7.1.15. Táandi – molaire

1. Thweedí ku ikó ye tááta, thwe hóonda khaangá mu nzilá, tusaa nswéěka.

Nous allons à la belle-famille avec mon père, nous tuons une pintade et nous la cachons en route.

7.1.16. Luláki, lúdimi – langue

1. Mwáná phádí wákóla moongo.

Un petit écureuil phadi qui n'arriva pas au bout de la montagne.

2. Pfumú ha thándu tsééndé kaníímbáǎnga.

Le chef dort sur des épines.

- 3. Mwana núní kábéénga ha kátí dyá ńkáánzu myóóle myá tséende. Un petit oiseau rouge au milieu des rangées d'épines.
- 4. Kyaangá á ki, kooko iláámbúláá dibákíláš hŏ ko.

L'étalage est ci-près, mais la main que je tends n'y arrive pas.

5. Ikhutu nnwaandi ha béla-béla kaanzi mu kukota mwaawu mathata.

L'écureuil a son trou si près, mais pour y entrer, c'est difficile.

6. Tsetsi wámata ha thandá luundu, luundú lwáńkola.

La gazelle veut monter sur la termitière, mais elle n'a pas pu monter jusqu'au bout.

7.1.17. Tsíingu - cou

1. Mwaana tááta kabwáá há ńtótŏ ko.

L'enfant de mon père ne tombe jamais sur terre.

2. Kiimá kimŏsi kibwáá há tháángǐ ko.

Il existe une chose qui ne tombe jamais sur le lit.

7.1.18. Maté, méta – salive

1. Masakasaka itáfúnáá mahwáá ko.

Les feuilles de manioc (légumes) que je mange ne s'épuisent pas.

2. Biluki tulúkáá, bihwáá ko.

Des vomissures ne se terminent jamais (dans notre bouche).

3. Thweedí ku ikó ye tááta, batuláámbídidi lukú yě khoko, khí tútéka miná?

Nous partons à la belle famille avec mon père, on nous sert du luku avec du poulet, qu'avalons-nous, tout d'abord?

4. Kiimá kimŏsi kibwé, kikábúláá ko.

Il y a une chose qui, une fois tombé (à terre), ne rentre plus.

7.2. Le tronc

7.2.1. Mbúundu - coeur

1. Zulú disúkáá mátúti ko.

A travers le ciel les nuages ne manquent jamais.

2. Zulú kahwáá ńkáándǎ ko.

Le ciel ne se vide jamais des nuages.

R.: mbuundú mutu ihwáá maambu ko.

R.: le coeur de l'homme ne se vide jamais de palabres (des affaires à traiter).

7.2.2. Yivůmu, ifúundu, zími, káti – ventre, grossesse

1. Kiima kyáhaanga Pfumu Nzáámbi kikútúmúkáá ko.

Il y a quelque chose créé par Dieu qui ne se déballe pas.

2. Nngoombi yisókáá kóónzó thaangu, kabáásáá ko.

Le sac que je charge tout le temps ne se remplit jamais.

3. Nloondo mbúta unátááko mwááná khééka.

La grande cruche, les petites enfants (filles) ne la transportent pas. (Une grande cruche ne peut être portée par un petit enfant.)

4. Nzuungú tááta, ikótáá mátůtu ko.

La marmite de mon père, les souris n'y entrent jamais.

7.2.3. Nkúumba – nombril

1. Ndosi ye ndŏsi lotá kwaaku, kuungu ndŏsi banlótáá ko.

Tu peux avoir n'importe quel rêve, mais on ne rêve jamais l'origine des rêves.

2. Fuunda dya kásá Nzáámbí Phúungu dikútúmúkáá ko.

Le paquet que le Dieu Tout-Puissant a lié, il ne se délie pas.

3. Betó kulu khóti khoti.

Nous avons tous des noeuds.

7.2.4. Mayěno – mamelles

1. Nuní měsi wabwá kú phútu kavúúmbúkáá ko.

Il y a un oiseau qui, reconnu coupable par l'épreuve d'ordalie, en est tombé, et ne parvient plus à se relever.

2. Nti wábwa kuná Phutu, bééle tsí yaakúlu batoongika, balééndáá ko.

Un arbre est tombé en Europe, tout le pays est allé pour le relever, ils n'y parviennent pas.

- 3. Nti waháanga Pfumu Nzáámbi, makayá kú tsi, nsodi kú zulu. L'arbre créé par Dieu Tout-puissant, les feuilles en dessous, les racines au dessus.
- 4. Tsekí yambútámbuta masiindá mamóŏle.

 Une grande brousse avec deux touffes de pailles seulement.

7.2.5. Matáku – derrière, hanches, fesses

1. Ngulá Ngwaanda ye Ngúlá Ngwaanda baditáá ndííngá ko. Ngulá Ngwaanda et Ngúlá Ngwaanda ne se parlent jamais.

7.3. Les bras

7.3.1. Kóóko – bras, main

1. Kiimá kimŏsi mbúta mu nitu múŭtu.

Il y a une chose, c'est elle qui est la plus grande dans le corps de l'homme.

2. Kiimá kimósí kísáláá ibooyi.

Il y a une chose qui est venue faire le boy.

3. Kiimá kimósí kiháánáá kiimá kwa múútu ńkaka, káǎnzi yandi mŏsi kadyǎá ko.

Il y a une chose qui sert les autres mais elle-même ne mange pas.

7.3.2. Ikáánzu kyá kóóko (mbánzálá kóóko) – paume

1. Há butila ngŏ, ha ménáá ítíítǐ ko.

Sur l'endroit où le léopard a mis bas, il n'y pousse rien (aucune herbe).

2. Huma há butila nzyoko ha ménáá ísákǎ ko.

Là où a mis bas un éléphant, aucune herbe n'y pousse.

3. Há nwaanina ngŏ, ha ménáá kǎka ko.

Là où s'est battu un léopard, il n'y pousse aucune touffe de paille.

4. Ntí mosi makayá maandi, kuná ma kasééma, kuná ma kaphíinda.

Il y a un arbre, ses feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre.

7.3.3. Yizála - ongle

1. Ntí mosi bankwaanga, ku nima vútúkisi.

Il y a un arbre, lorsqu'on la bat, il repousse après.

2. Isaká kimŏsi kikátúkáá mú ntyáándi ko.

Il existe une (touffe de feuilles) feuille qui ne se détache jamais de son arbre.

3. Kiimá kimŏsi kiháámbánáá ko ye tááta.

Il y a une chose qui ne se détache pas de son père.

4. Mbisi batuláámbídĭdi ya lóoka, tuyatidí ha katí yá tse.

La viande qu'on nous a servie était sèche, quand nous l'ouvrons, elle est encore crue.

5. Baana ba tááta kimbúta bánwáánínáă.

Les enfants de mon père se disputent l'aînesse.

6. Ntí mosi ku thaandú wálooka, ku baandá wá tse.

R.: Izala ye nléembo. R.: L'ongle et le doigt.

Il y a un arbre qui a séché au-dessus (au niveau du feuillage), mais vert au-dessous.

7. Baběna ku Popo bátútáláá, baběna ku Kheengí, batutáláá ko. Les gens de Popo nous visitent; les gens de Kheengi ne nous visitent pas.

8. Mbúta útáláá ńlééke, nlééke katáláá mbúta ko.

L'aîné visite le cadet, le cadet ne visite pas l'aîné.

7.3.4. Nléembo – doigt

1. Kóónzó nti makayá máfwaanana.

Chaque arbre a les mêmes feuilles (semblables).

2. Baana ba tááta ye bangúdí wúúna báfwaanana.

Les enfants de mon père et ceux de cette maman-là se ressemblent.

3. Iyélá yákhá yela, kášnzi phiipha ya mbúúla mú nzila.

R.: nléembo kati-kati

J'allais bien grandir, mais la nuit m'a surpris en route.

R.: L'annulaire

4. Hata dyátuunga bambutá dilúúngwáá ko ńléékí.

R.: auriculaire

Dans le village construit par les aînés, il ne manque pas de cadet.

5. Hata dyátuunga taatá dikééngáá múútu kálééyǎ ko.

Dans le village construit par mon père, il ne manque pas une personne de grande taille.

6. Mvuudí batsadí kúúmí bándéémvúkílášnga, kšni yibatúmini ko, bápháána madyá, bámbvííka nlelé, bamónáá khábů ko.

R.: nleembó kuumi myá móóko.

J'ai dix travailleurs qui m'obéissent, même si je ne les envoie pas, ils me servent le repas, ils m'habillent, ils ne se fâchent pas.

R.: Les dix doigts.

7.3.5. Phátákání zá nléembo - entre les doigts

1. Bambuusi batáǎnu, nkuká míya.

Cinq porcs-épics, quatre pistes.

2. Mawulú máya, bamvuumbi batáǎnu.

Ily a quatres tombes pour cinq cadavres.

3. Taatá bákidi mbisi táǎnu, káǎnzi tsiingú ya.

Mon père attrape cinq animaux, mais il n'y a que quatre cous.

4. Bamvuumbí ho tubabúndékěse ye máwulu mafwáánă vwa.

Si au nombre des cadavres nous ajouons le nombre des tombes, le tout égale neuf.

7.4. Máálu - les jambes

7.4.1. Máálu – jambes

1. Yandí ndě: měne mbutá; yáándi ndě: měne mbutá.

Celui-ci dit: c'est moi l'aîné; celui-là dit aussi: c'est moi l'aîné

2. Bapfúmú bóólé bánwáánínáá tsoongi mbééle.

Il y a deux chefs qui se disputent la pointe d'un couteau.

3. Baana ba tááta běna ku Kitsaatsá bafílá kíímá kú hátă ko.

R.: Nleembo mya maalu.

Les enfants de mon père qui sont à Kinshasa n'envoient rien au village.

R.: Les orteilles

7.4.2. Makúngulu (mabóongo) – genoux

1. Bakheeto ba tááta ntelá kumosi.

Les femmes de mon père sont demême taille.

7.4.3. Mazyáănda, pfuundá zá máálu : mollets

1. Bakheeto ba tááta mazimí ku maníma.

Les femmes de mon père portent leurs grossesses par le derrière.

7.4.4. Lutáambi: trace du pied (talon)

1. Nzila thwéénda bóŏle, mŏsi wasáala.

Nous sommes allés à deux sur la route, l'autre est resté.

2. Nndelé lábukidi, nkheetwáándi sééle.

Le blanc a traversé, son épouse est restée.

3. Baatu bakyélěka béěle, mazoba masééle.

Les personnes sages sont parties, les sottes sont restées.

4. Thwéénda ye tááta, mwana mbééle wasáálá mú kúunda.

Nous sommes allés avec mon père; le couteau est resté en pleine forêt.

5. Khoola tááta yasáálá há tsékyá Twaana.

La besace de mon père s'est perdue en pleine brousse de la Twaana.

6. Tadí básíká basíka, lukhulá básíka básíka.

La pierre qu'on frotte, qu'on frotte; le 'lukhula²¹' qu'on frotte, qu'on frotte.

7. Tseengo ya kóonda meenó ísákwáláá nzila.

Une houe non tranchante qui sarcle la route.

8. Wééléé kăla.

Le voilà déjà parti.

9. Lwéěnda lwatsíitsa.

Partez, laissez-moi.

10. Nzila thwéénda ye tááta, mŏsi údyášnga, mŏsi kadyáá ko.

Le voyage que nous avons effectué avec mon père, l'un mangeait, l'autre ne mangeait pas.

7.5. Ntéla – taille

1. Kiimá kimŏsi kibééláá ko.

-

²¹ Lukhula, khula : fard rouge utilisé par les femmes comme cosmétique et/ou signe de deuil. C'est un mélange d'huile de palme et de la poudre rouge qu'obtient en frottant une écorce (du bois) de l'arbre nkula'(Drypetes limosa, Euphorbiaceae) sur une pierre préparée à cet effet.

Il y a une chose qui ne tombe jamais malade.

7.6. Yiníínga – silhouette, ombre

1. Katelemí bú běna, kazakadí bú běna.

Qu'il se lève ou qu'il s'assied, ils sont toujours ensemble.

2. Kóónzó yílůmbu phudisi měsí túkwéendá yáándi.

Chaque jour il y a un policier avec lequel je me déplace.

3. Thwéěnda wee ndáandi.

Allons, que tu me suives.

- 4. Thúna báátu bóŏdi, tudyáá báátu bóŏdi, mŏsi kayúkútáá ko. Nous sommes à deux, nous mangeons à deux, l'un ne se rassasie pas.
- 5. Tukwééndáá ndě tukwééndáá ko.

Nous marchons comme si nous n'allions pas.

6. Mwaana twabútúká yáándi kahóyáá ko.

L'enfant avec lequel nous sommes nés ne parle pas.

7. Mwaana tááta kasááláá ko.

L'enfant de mon père ne reste jamais.

8. Mwaana tááta ku tsyá máálu.

Le fils de mon père sous les jambes.

9. Kiimá kimŏsi hó kuyídidi kiládidi.

Il y a une chose quand la nuit tombe, ça disparaît.

10. Lukúní lwáfwá lúnátáá mutu mooya.

Un morceau de bois mort qui transporte un homme vivant.

7.7. Nledi – vêtements

1. Mbutá hó fwíídi nkhéeto, kafwété kwéela wá hika kani kazííka wuna fwíídi.

Quand l'aîné perd sa femme, il doit épouser une autre avant d'enterrer celle qui est morte.

2. Muutu fwíídi, mu kuzíĭka mvuumbí, kafwété móná dyááka múŭtu wá hika fwíídi.

Quelqu'un qui est mort, pour l'enterrer, il doit voir quelqu'un d'autre mourir.

3. Kiimá kimŏsi kikoondí, fuudi tsóni.

Il y a une chose quand ça manque, on se couvre de honte.

4. Idyá diidí, kiimá kimŏsi kikoondí ulóbůka ko.

Bien qu tu aies mangé, il y a une chose, si ça manque, tu ne sortiras pas.

5. Taatá bééle ye máma mu kuyóbǐla, bu bééle, maamá séélé há tháandu, taatá wééle.

Mon père et ma mère vont se laver, quand ils partent, ma mère reste en haut, mon père continue.

6. Thǔna báátǔ boodí túdyášnga, mǒsi kayǔkǔtáá ko.
Nous sommes à deux à manger, mais l'un n'est jamais rassasié.

7. Mwana nzéembo kasááláá ko. R.: Nsíngá nléle.

Une petite corde balançoire qui ne reste pas. R.: La ceinture ou la corde tenant lieu de celle-ci.

8. Kaphyaanga dyééte ha ntí kani isyáanga. R./ Sabátu. Kaphyaanga marche sur un tronc d'arbre sans traces.

R.: Les souliers.

7.8. Les excréments

7.8.1. Túúfi – selles, matières fécales

1. Pfumu háta, bantáá kó mbăta.

On ne giffle pas le chef du village.

2. Mwana ngúunza ku tsyá ńti.

Un jeune homme sous un arbre.

3. Nndelé mosí wákóonda nsiindú.

Un blanc qui ne produit aucun bruit quand il marche.

4. Nndelá mosi banzááyáá tháángu yíná kakwiisáá ko.

Il y a un blanc dont on ne sait quand il arrive.

- 5. Kakalá ńndedi, kakala ndóómbi, katuudí háána, kafwété beela. Que ce soit u blanc, que ce soit un noir, quand il arrive, il doit tomber malade.
- 6. Kuuma tukwééndáá, pfúmú úkúúmbá báńkúúmbáà. Là où nous allons, on est en train de huer le chef.

7.8.2. Mazyéěna, masůba – urine

1. Mwáná ńkoko tsyěle, tsyěle²².

Une petite rivière qui coule, tsyele, tsyele.

²² Tsyéle-tsyéle: onomatopée traduisant le bruit produit par le jet d'eau d'un ruisseau.

2. Mvúlá ínókáá yákoonda ńkumu.

Une pluie qui tombe sans tonnerre.

7.8.3. Túúfi ye mazyéěna

1. Mvulá nyáka-nyáka, nzasí tíii.

La pluie tombe doucement, la foudre tonne fort tiii.

2. Mvulá mu ínoka, ibuundu ndŏ.

La pluie en train de tomber, le fruit ndo.

3. Mbeendí lwáa, nkusu lwáa.

Le rat mbeendi sort, le rat nkusu sort.

4. Mvúlá yítékásáláá matadí maléénde ha nimá.

C'est la pluie qui précède, les cailloux suivent après.

5. Kibuundu kya mwáánga kíbwa ye mvúláándi.

Le fruit de la petite saison sèche tombe avec sa pluie.

6. Nti mosi búúdi ha moongo keti nsiindu.

Il y a un arbre qui est tombé de la montagne sans bruit.

7. Batélele khá Káhyuudi, Bumbaangi wúúsidi.

On appelle Kha Kaghyuudi; Bumbaangi répond (à l'appel).

8. Ku luse tukwéénda pfumú iyíímbá bányíímbáá.

Là au devant où nous allons, le chef est en train d'être boudé.

9. Bisaanzí ingóóngá bíngóóngáá ye masákila.

Les lamellophones et les sonnailles sont en train de raisonner.

10. Pfumu thwééndélěle thwe tăla baphudisi ikúlá batúkúláă.

Le chef que nous sommes allés visiter, ses policiers nous chassent.

7.8.4. Mfŭni – pet

1. Butá buhóóle bwakóóndá thuya.

Le fusil qui détonne sans qu'il y ait de la poudre de chasse.

2. Mwaana tááta wábutuka ye ndíingá záándí závula.

L'enfant de mon père est né avec beaucoup de voix.

3. Bu ihóyáá unguudí; bu uthåla umbŏna ko.

Quand je parle, tu m'entends; si tu me regardes, tu ne me verras pas.

4. Kiimá kimŏsi basíímbáá ky ko.

Il y a une chose qu'on ne touche (saisit) pas.

8. MATERIAUX

8.1.Mááfu - sable, sol, terre

1. Nkáándá wáfídísá Pfúmú Nzáámbí wákola baatu bákkulu.

La lettre envoyée par Dieu que personne n'est parvenu à lire.

2. Kiti katusádila Pfumu Nzáámbi tuzákáláá kifwáá ko.

La chaise que Dieu Tout Puissant nous a fabriquée sur laquelle nous nous asseyons, ne se casse jamais.

3. Kiimá kimŏsi kásala Pfumu Nzáámbi, weendí kwóósó bú wáána kva.

Il y a une chose créée par Dieu, partout où vous irez, vous la trouverez.

4. Mbulu zakaka tááta zisukááko.

Les pièges tendus par mon père, ne se terminent pas.

5. Mboongo tůtáángídí tútáángi, zihwáá ko.

L'argent que nous comptons, que nous comptons, ne se termine pas.

6. Kiimá kimŏsi batáángáá kyŏ ko.

Il y a une chose qu'on ne compte pas.

7. Kiménáá mú lúútů ko.

Ça ne pousse pas sur le corps.

8.2. Lúundu – terre rouge, termitière.

1. Nzo tááta yánaangama.

La maison de mon père tient debout.

2. Nzo tááta iníngánáá kú mvúlă ko.

La maison de mon père ne bouge pas quand il pleut.

3. Nzo ya túúngá tááta, myeló kháma.

La maison construite par mon père a une centaine de portes.

4. Kiimá kimŏsi kiníngánánáá kú lúhúúngǎ ko.

Il y a une chose que le vent ne bouge pas.

5. Mwáná ndúúmbá mú mbéla ísáangi.

Une jeune fille près d'un bosquet.

6. Táá ńndelé haná simu.

Regarde le blanc de l'autre rive.

8.3. Tádi - pierre

1. Nuni wabáká tááta, tsalá zivúúndáá ko.

L'oiseau qu'a attrapé mon père, ses plumes ne pourrissent pas.

2. Makwaanga báziika, mavúúndáá ko.

Les chikwangues qu'on a enterrées ne pourrissent pas.

3. Mbisi yálaamba maamá, ikóókáá ko.

La viande qu'a préparée ma mère ne devient jamais tendre.

4. Kiimá kimŏsi batúúdídíĭngi haná phaambu, kifúsáá ko, kiménáá mákáyǎ ko.

Il y a une chose qu'on a placée au carrefour, ça ne s'enterre pas par les hannetons, aucune feuille ne pousse dessus.

- 5. Tweedí ku ikó ye tááta, taatá síkidi nzaangí, nzaangí ibúná kěna. Nous sommes allés à la belle-famille avec mon père, mon père a tiré sur un singe, mais le singe est demeuré intact.
- 6. Taatá bóóngedi mbeedí, wéé kǎna kwá nani?

 Mon père a pris une machette, il va la destiner à qui?

8.4. Khášngu – ifúta – paille

1.Baphákásá bádílúúndá mu moongo.

Des buffles sont en train d'escalader la montagne.

- 8.5. Khúla Fard rouge (jadis utilisé comme cosmétique et comme signe de deuil).
 - 1. Mwana fúúnda kákasa maamá hákhulu, luutú mééngá méěnga. Le petit paquet fait par ma mère, jadis, la couleur de sa peau est rouge sang.
 - 2. Mbisí thámá lwádííla yááwu hó baléémbi ya yíká méěnga. Cette viande vous l'avez mangée depuis longtemps; si on la prépare, elle saigne.
 - 3. Sabuni dimŏsí dyátúsila bambutá, tuyámbúláá dyŏ ko. Il y a un savon que nos ancêtres nous ont laissé, nous ne l'abandonnons pas.

8.6. Divers

1. Kalééká nzăla ko. R.: fuku

Il ne dort jamais à jeun. R.: tas d'ordures

2. Taatá wéé sósíí binwááninu byá mvula. R.:bíila

Mon père est allé chercher des armes contre la pluie. R.: stick pour construire une maison

9. INSTRUMENTS

9.1. La chasse

9.1.1. Búta - fusil

1. Mwaana wa bútá tááta ku kadííláá kú kánéénínáå.

L'enfant qu'a engendré mon père, là par où il mange c'est par là qu'il défèque.

2. Nkheeto wakwééla tááta katádíláá ku ikhóoko.

La femme qu'a épousée mon père regarde par un grelot.

3. Mphika wasúúmbá tááta, madya kadyášnga ma ku tsyááwu.

L'esclave que mon père a acheté, ce qu'il mange ne vient que de chez lui.

4. Taatá kaléékáá mboombó ku zúlu.

Mon père dort le nez tourné vers le ciel.

5. Muutu tááta hó kadyá kúná kátúŭla.

L'homme de mon père s'il mange, il y arrivera.

6. Nloki wadyá tááta nnwá hólólóo.

Le sorcier qui a tué mon père a la bouche grand'ouvert.

7. Maamá hó kadíláá ko, taatá kaléndí údyǎ ko.

Si ma mère ne pleure pas, mon père ne peut pas manger.

8. Kiimá kimŏsi banánáă kyŏ ko, mu zú kídííláă.

Il y a une chose qu'on ne fléchit pas, qui tue par son bruit.

9. Kambamba wutélámáš kuulú dimŏsi.

Kambamba se tient debout sur un seul pied.

10. Thwéénda kweeto yááya, imonáá bwéěya ko.

Nous pouvons aller chez l'aîné, moi je n'ai jamais peur.

11. Tsííngú mwéěngá yámanaa bitomí.

Le cou de Mweenga qui a exterminé les beaux.

12. Thweedí ku ikó ye tááta, mósí ísámúná ńsamú, mŏsi khátu.

Nous sommes allés à la belle-famille avec mon père, l'un a transmis le message, l'autre non.

13. Nndelé nnzéénza, maambá mu nláangi.

Le blanc est un étranger, il a son eau dans une bouteille.

14. Biima byátuuka ku Phutú bidyáá bí byátuuka ku Phutú. Les choses venues d'Europe ne mangent que des choses venues d'Europe.

9.1.2. Khǎsi – arcs

1. Nkuka wa baphákǎsa, ntáámbú wá bíkědi.

Alors que la piste est des buffles, le piège est tendu avec des morceaux de manioc.

9.1.3. Toma, phúunza, kháála - flèche

1. Nzila yééle mwana ndúúmba, laambu khátu.

Du sentier que vient de suivre la jeune fille, il n'y a aucune trace.

2. Ku Phutú kú túwáň, nzila Phútu tuzéve vň ko.

Nous entendons parler de l'Europe, mais le chemin de l'Europe nous ne le connaissons pas.

3. Lusálá lwá khókó mú kúúlú dyá mvíínda.

Une plume de poule sur la patte du rat mviinda²³.

4. Kiima kyééni huuma kibúúdi ha kóóndá ńwóŏtu.

Cette chose-là ne produit aucun bruit, là-où elle tombe.

5. Maasí hana kóókwe théngáá²⁴. R.: phuunza ku ndiimbé,wabáa²⁵.

Une grande quantité d'huile sur la main. R. : Une flèche (à pointe métallique) perdue dans la vallée.

6. Ntwá mitătu, muutu wáya.

Il y a trois têtes, l'homme c'est le quatrième.

7. Isaangí lwa, isaangí lwa.

Un bosquet lwa²⁶, un bosquet lwa.

²³ Mviinda: rat arboricole aux yeux exhorbités et de moeurs nocturnes.

²⁴ Théngáa: onomatopée exprimant la position d'un liquide qui est sur le point de déborder.

²⁵ Wabáa: onomatopée traduisant le bruit produit par une flèche quand celle-ci tombe loin dans le feuillage

dans le feuillage.

²⁶ Lwa,...lwa: onomatopée traduisant le mouvement d'une aiguille (à coudre) passant d'un point de couture à l'autre.

9.1.4. Les pièges

9.1.4.1. Ntáambu

1. Lufwa lwa ngema lwa pháamba.

La mort du tireur de vin est sans motif valable.

2. Mbwa tááta kadyáá kíímá kímŏsi ko.

Le chien de mon père ne choisit pas ce qu'il mange.

3. Muutu tááta hó kadídi ko wákoondama, hó díídi, télamene. L'homme de mon père, s'il n'a pas mangé, il est courbé; mais s'il mange, il se redresse.

9.1.4.2. Mbúlu – piège assommoir

1. Utuunga báńtuungáá, bankótáá ko.

On le construit mais on n'y peut pas y entrer.

9.1.4.3. Búkhuni – bukóóndi – ensemble de pièges

1. Mwaná khóombo ku meesó ye bihŏta. Un chevreau avec des chassies aux yeux.

9.1.4.4. Wúúmbwa – fossé – trape

1. Nzo katúunga taatá kaníímbáă yŏ ko.

La maison qu'a construite mon père, il n'y dort pas.

2. Nzo katúunga taatá ńnwá ku zúlu.

La maison que mon père a construite, a la porte tournée vers le ciel(haut).

9.2. La musique

9.2.1. Móóndo: tambour de bois à fente longitudinale

1. Kituzááyisi.

Ça nous a informé.

2. Kalooló ha símú dyá Kwéěngu.

Kalooló sur l'autre rive de la Kwéěngu.

3. Taatá hó ngánini, mahatá máǎkulu phíi.

Si mon père tourne, tous les villages observent un silence de mort.

4. Mwáná núní útéláá bambutá ye balééki ku nzo pfúmú hata.

Un petit oiseau qui appelle les grands et les petits au palais du chef.

5. Ngómá tááta ítúbúláá matú.

Le tam-tam de mon père qui troue les oreilles.

9.2.2. Ngòma: tambour membranophone à peau tendue

1. Tubúúláá mayeembí khama.

Nous nous y posons par centaines de pigeons verts²⁷.

2. Kiimá kimŏsi meesó khatu, mboombó khatu, káǎnzi hó kihóyele kǎni nkhéĕto kǎni yákǎla kafwété tǎla.

Il y a une chose qui n'a pas des yeux ni de nez, mais quand ça raisonne, les hommes et les femmes doivent tous regarder.

9.2.3. Yisáánzi : lamellophone

1. Mwááná ndúúmbá úkwéé didye ha tsekí Twaana. Une jeune fille qui est en train de pleurer en pleine brousse

Twaana.

2. Mwaana ngúdí wúúna kadílášnga ye kúná bámbula. Cette jeune maman ne pleure que si on la tape.

9.2.4. Yisáángwa – sákila – hochet - sonnailles

1. Batsíimba á měnyaa; bathábůla hídíkítíii.²⁸

Si on me touche, je crie ah moi, ah moi; si on me lâche, je manque de force pour parler.

2. Mwaana bútá tááta banteedí, dídidi.

L'enfant engendré par mon père, si on le touche il pleure.

3. Baana ba kálási mazú ku maséělo. R. Tsáátsi, isaangwa: hochet *Les écoliers, leurs bruits aux maselo.*

9.3. Le ménage

-

²⁷ Note : nous les pigeons verts, nous nous y posons par centaines à l'endroit où on bat le tam-

²⁸ Hidikitíi – onomatopée traduisant l'état de faiblesse généralisée.

9.3.1. Pour la nourriture

9.3.1.1. Isú, yáǎnda - mortier

1. Pfumú hata kúbá báńkúbáå.

On est en train de battre le chef du village.

2. Nkwá hata nsweelá ha bădi.

Le natif du village a la ceinture serrée autour du ventre.

3. Bantoka, bantokulula.

On le frappe et on le refrappe.

4. Nzo itúúngá taatá, mweeló ku zúlu.

La maison construite par mon père, la porte est tournée vers le haut

5. Mwaana kábuta taatá, kú kadííláá ikáá kánéénínáå.

L'enfant engendré par mon père, là par où il mange c'est par là aussi qu'il défèque.

9.3.1.2. Nswášlu – kayúngŭlu – tamis

1. Mbaalá, hó Makeengo kamónékěne ko, kakínáá ko.

Mbaala ne danse pas, s'il ne voit pas Makeengo.

2. Maamá bu kakáláá ku hatá kakínáá ko, keendi kú tseki kínini.

Quand ma mère est au village, elle ne danse pas mais quand elle va en brousse, elle danse.

3. Mfu tááta kakínínáá ku mfůta.

Le démon de mon père ne danse qu'en brousse.

4. Mwááná ndúúmbá bá kwéé zeki mu maloonda.

Une jeune fille qu'on fait danser dans les hauts lieux.

5. Kudiila mú ńnwa, kulobukila ma mbáánzi.

Ça se mange par la bouche, ça sort par les côtes.

9.3.1.3. Itunga – panier

1. Nkhéětó pfúmú hátá úzákáláláá taku dimŏsi.

L'épouse du chef du village s'assied sur une fesse.

2. Kúúlú dyá ítyéětyá dyáhúula mbaangu lúku.

Avec la(seule) patte de alouette on a mangé et terminé un gros plat de pâte de manioc.

3. Ntí wůna ku mbeengi, ziná dyaandi nzólůka.

L'arbre celui au fond de l'éboulement, son nom c'est nzoluka.

9.3.1.4. Khálu, nlóondo – calebasse, cruche (en terre cuite)

- 1. Kiimá kimŏsi kimánáá máámbă ko.
 - Il y a une chose qui ne vide pas l'eau.
- 2. Banuni ba báándá yíndíinga maambá banwáá, Itsoodyá bakútwěle.

Les oiseaux d'en bas yindiinga quand ils boivent l'eau, ils ouvrent leur bec.

- 3. Pfumú kadyáá, kakóŏla meenó.
 - Avant de manger, le chef enlève ses dents.
- 4. Mbwá tááta kadyáá, ludimí kátwěle. R. Sábí dyá khálu.

Le chien de mon père avant de manger, il enlève sa langue.

R. bouchon de calebasse ou de la cruche.

9.3.1.5. Khálú máási, kyúúngú kyá máási, yiphunda kyá máási – calebasse d'huile

- 1. Nkheeto kakwéela taatá wa kabéénga kábéénga.
 - La femme qu'a épousée mon père est très très brune.
- 2. Mfuudi kákweela taatá idílá kádílášnga kuna kipfúúmba.

La veuve qu'a épousée mon père ne fait que pleurer dans un coin de la maison.

9.3.1.6. Tsííngyǎ nduungu

1. Kădi bú yásúká kwáandi mbisí, tsuungá zaandi ziléndí úlálă ko. Même si la viande est déjà terminée, ses arômes ne disparaissent jamais.

9.3.1.7. Míĭsu - pilon

- 1. Yakala dimŏsi kóónzó kílumbu kafwétĭ kuba nkheetwáándi. Il y a un homme qui chaque jour doit battre sa femme.
- 9.3.1.8. Míĭku spatule (bâton pour remuer la pâte de manioc)
 - 1. Kasyaalá kaláámbáá ko, hó Ileenga kéésěle ko.

R.: Nzúúngu ye míšku.

Kasyaalá ne prépare pas si Ileenga n'est pas présent.

R. :La casserole et la spatule.

9.3.1.9. Mbóongo – lubóongo – espèce de mouchoir en raphia dans lequel on met le luku

1. Nzo táăta ibaká kimŏsi.

La maison de mon père n'a qu'un mur.

2. Kiimá kimósí básíisa bambutá kyákóonda tsuká.

Il y a une chose que les anciens ont laissée et qui n'a pas de fin.

9.3.2. Pour le travail

9.3.2.1. Thúumbu, ndóóngo - aiguille

1. Isáangi ²⁹ lwáa³⁰, isáangi lwáa.

Un bosquet lwáa, un bosquet lwáa.

2. Mwáná núní únátínáá zaalá ku itsuka.

Un petit oiseau qui porte le nid avec sa queue.

3. Kiimá kimŏsi kyávwaatila nledí ku itsuka.

Il y a une chose qui porte les habits par la queue.

4. Kiimá kimŏsi hó lwannwáánĭsa bénó bú lúzóóngá, yendí búná kěna.

Il y a une chose si vous vous battez avec elle, vous allez vous fatiguer, mais elle restera intacte.

5. Kiima kyálobuka nsitú kya khééki.

La chose qui a traversé la forêt est petite.

6. Nkóódí ítyéetya wámanisa mbaangú luku.

La patte de ityeetya avec laquelle on a terminé un gros plat de luku.

9.3.2.2. Yiséésa – balai

1. Mbúúndú ńkwá hátá bákásá, bálóosa.

-

²⁹ Isáángi = un petit bosquet

³⁰ lwáa : traduit la façon dont une flèche traverse un bosquet avec facilité. Ici, on compare l'aiguille qui traverse le tissu à une flèche traversant un bosquet.

Le coeur du natif du village a été enlevé, emballé et jeté.

2. Bankása banbíindika.

On l'a lié et on l'a bloqué.

3. Pfumú háta bankása ifwaandu.

Le chef du village a été ligoté (avec ses jambes et ses bras) et immobilisé.

9.3.2.3. Kiséngele, kiphǎngu, sŏka - hache

1. Kííma kíbula mbuungú khama.

Il y a une chose qui a fait une centaine de creux.

2. Mwaanááma ityaama kwá khuni phási, kášnzi kayétáá mbááwu ko

Mon enfant coupe beaucoup de bois mais il ne se réchauffe jamais au feu.

3. Ku busuungu kéésele kayáándí káyétí mbááwu ko.

Il est venu à la chasse mais il ne s'est pas rechauffé.

4. Mwaana tááta wákoonda ye máálu ye móóko.

L'enfant de mon père n'a ni jambes ni bras.

5. Mwaaná tááta katóóngámáá ko, i búná kálaambama.

L'enfant de mon père ne s'assied pas, il reste toujours en position couchée.

6. Kiima kyá sala Kaphutu kibáángáá ńtí ko.

La chose fabriquée par Kaphutu ne craint aucun arbre.

9.3.2.4. Mbééle - machette

1. Kiimá kimŏsi balóósá kyŏ ko, búná bálémá kyááwu.

Il y a une chose qu'on ne jette pas mais qu'on garde toujours près de soi.

2. Kasongo télamene, biloola há tsi. R.: Mbééle phóko.

Kasongo se lève, les sujets restent assis sur le sol. R.: couteau à double tranchant, symbole du pouvoir politique et insigne cheffal.

9.3.2.5. Sáámba – rasoir servant à circoncire ou à couper les cheveux

1. Mfu tááta banbúláá ko.

L'ogre de mon père, on ne le tape pas.

2. Mbeele yisúúmbá tááta, ibúúndúkáá ko.

La machette que mon père a achetée, ne rate pas de couper.

9.3.2.6. Lukáămba - cordon avec lequel on monte un palmier

1. Mvúúmbyá fwá únátáá muutu móŏyo.

Un cadavre mort qui transporte un homme vivant.

9.3.2.7. Kiséěngo – métal, fer

1. Muutu mõsi kuná zaandu súúmbidi ntwá khoombo káănzi bu bákuma ku hatá, ntwá khoombo ukítúkídí bíkúdí-bíkudi. Un homme acheta une tête de chèvre au marché, mais arrivé au village il n'y avait plus que des os dans la tête.

9.3.3. Autres ustensiles de la vie domestique

9.3.3.1. Mwíínda – lampe

- 1. Mfu tááta bammónáá kú mwííní ko, kášnzi ku phíipa.

 Le fantôme de mon père, on ne le voit pas le jour, mais on le voit la nuit.
- 2. Nzo kátuunga taatá ikóóndáángá kíímá kyá kákă ko hó ka máámbă ko.
 La maison que mon père a construite ne manque de rien d'autre que

9.3.3.2. Ditúka - trépied

de l'eau.

1. Takú dimŏsi, bití bya lăwu. *Une seule fesse mais beaucoup de chaises.*

9.3.3.3. Méésa – table

Kiimá kimŏsi maalú mayá, káănzi kikwééndáá ko.
 Il y a une chose qui a quatre jambes mais qui ne marche pas.

9.3.3.4. Iphéělo – miroir

1. Nkheeto yéé kweela iluunzi ndí ménééni.

La femme que je suis allé épouser, son visage est comme le mien.

9.3.3.5. Vúúngŭla - clés

1. Ngĭna wakhééki káǎnzi mené hó khatu muutu kaléndí kotá mú nzŏ ko.

Je suis petit mais sans moi personne ne peut entrer dans la maison.

9.3.4. Divers

1. Kakadi búhika ka hóyáá ko. R.: Ntsúunga.

Quand il est seul, il ne raisonne pas. R.: Anneau

2. Nkele Kyóŏngi mu mwééló úníímbáǎnga. R.: Théénda

Le fusil de Kyoongi passe la nuit devant la porte. R.: pour tuer les sorciers

3. Kiima kavwiídi nnwá kážnzi kahóyáá ko.

Ce qu'il possède c'est une bouche mais il ne parle pas.

4. Túu, iléémbŏlo. R.: lwáandu

Túu, sous le reposoir. R.: natte

5. Kéénda mŏsi, bákabula lǎwu. R.: nguba

Il part seul, ils rentrent nombreux. R.: arachide

6. Yisíínzá há kátí kyá nzádi.

Une souche au milieu du fleuve.

7. Tsóngyá³¹há thándá lúngungu.

Un colibri (oiseau) sur une feuille de mangungu³².

8. Kya támanana Kwaangu kye khééka.

Ce qui a longé la rivière Kwaangu est petit.

9. Ikwééndáá ikwéé leembyeengí.

Je marche tout en me reposant

10. NOURRITURE

10.1. Mádya - nourriture

1. Kasoongwa Luunda wásiimba tsí.

-

³¹ Tsóngyá: le colibri.

³² Mangungu: larges feuilles de l'herbacée megaphrinyum macrostachyum qui pousse en forêt tant primaire que secondaire.

C'est Kasongo-Luunda qui tient le pays.

2. Lumbímbaanga, kayákúláá ko.

Vous pouvez l'immobiliser (en lui tenant les bras et les jambes), il ne réagit pas.

3. Kiimá kimŏsi kikwééndáá kya kasééma, kilúbúkáá, nítú yíńkaka. Il y a une chose quand elle part elle est blanche, elle ressort avec une autre couleur.

10.2. Le manioc

10.2.1. Ntóómbo – racine de manioc, tubercule de manioc

1. Kabúúbú mú tsyá mááfu.

Kabúúbú sous le sol.

2. Mwaana tuyítáá maambá kadiláá ko.

L'enfant sur qui nous versons de l'eau, il ne pleure pas.

3. Taatá wéé sósí bínůnu kesa kítůla banduumbá.

Mon père est allé chercher des vieilles femmes pour en faire des jeunes filles.

4. Ku thúúkidi tsitsidi kya, ku tukwééndáá ngweení kya.

Là d'où je viens j'ai laissé ça; là où nous allons, je trouve ça là.

5. Nsééngó myá mvůdi mu tsí ńtóto.

Les cornes de l'antilope mvudi sous le sol.

10.2.2. Ntí ntóómbo – bouture de manioc

1. Buta bwa tááta tsóŏtso ye kúná tsúka.

Le fusil de mon père a des clous partout jusqu'à son bout.

2. Mvweela kavwáátá Kha Ndíinga maboutons tuuka há tsi ye kúná ńtwa.

La toge que porte le chef Ndiinga, les boutons partent d'en bas jusqu'à la tête.

3. Thámá wééle, wee lŏnga bakhúlu, wisa kítůla baatu bápha.

Il y a longtemps que tu es allé enseigner les vieilles personnes pour que tu viennes en faire des jeunes.

4. Nkheeto wakwéélá tááta, nitú yaakúlu mayěno kaká.

La femme qu'a épousée mon père, son corps est tout couvert de mamelles.

10.2.3. Nkúúngú ńtóómbo – grosse tubercule de manioc

1. Ngúúngá ílúmínáá mu maafú.

La cloche qui voyage dans le sol.

2. Khoko tááta pheembá mu maafu.

La poule (de bénédiction) que donne mon père, le kaolin(qui l'accompagne) est dans le sol.

3. Khoko tááta kakóókúlášnga mmbeembí mu kalunga.

Le coq de mon père chante la queue dans l'au-delà.

4. Taatá wanúná kwaandi, bizalá byaandi bílwááláá baatu. R.: Isădi Mon père a vieilli mais ce sont ses ongles qui blessent les gens.

R.: igname

5. Nsinga tááta wééndá mú kálunga.

Le fil de mon père est descendu dans le Hadès.

6. Mwaana bayóbísá kadíláá ko.

L'enfant qu'on lave ne pleure pas.

7. Khaaká mŏsí wákúna biima byápha mu maafú.

Il y a un vieilllard qui a planté de nouvelles choses dans le sol.

8. Mbisí mu káti myaanzí ku phéenza.

L'animal est à l'intérieur, tandis que ses veines sont au dehors.

10.2.4. Isěla – feuilles de manioc

1. Ku tukwééndáá ńtášnu, bu tukábůla ntášnu.

Là où nous allons c'est quintuple, quand nous rentrons c'est quintuple.

2. Twéénda ye tááta, batuláámbídídí kúúlú dyá kátyéětya.

Nous sommes allés avec mon père, on nous a servi une patte de katyeetya.

10.2.5. Pfúúba – farine de manioc

1. Mbeemba bwíídi ha yaangá, yaangá tsyókótóŏ.

L'aigle gipaête tombe dans l'étang, l'étang sèche carrément.

2. Ibuundu kibwíídi ha yaangá, kilééndúkáă kó mú kútóómbǔka. Le fruit qui est tombé dans l'étang, on ne parvient pas à l'en faire sortir.

10.2.6. Lúku – pâte de manioc

1. Bakhéĕtó bá tááta ku mwííní bábákwééla, ku phíipha babakúdidi.

Les femmes de mon père on les épouse le jour, la nuit on les chasse.

2. Thunga bángudi izóóngásáá ko.

La piqure des mamans n'affaiblit pas.

10.2.7. Ikwáňnga, ithňka – chikwangue

1. Sutůla nlelá, wanwaana bóola.

Déshabille-toi, qu'on se batte à deux.

2. Muutu tááta lufuumvú ha léěmbi.

L'homme de mon père, la ceinture autour du ventre.

10.2.8. Bitítí byá řphăti

1. Mbisi ibákáá mááma, iketi ku nsítú kísáálá.

Le gibier que ma mère attrape, sa peau reste toujours en forêt.

10.2.9. Mápha - pain

1. Luku lwa láámbá mááma luluti mbááwu lunyééngeni.

Le fufu que ma mère prépare, s'il y a trop de feu, il est calciné.

10.3. Les fruits de la terre

10.3.1. Ngúba – arachides

1. Kakwééndáá khóonga, kakábůla ye nleláándi.

Il part nu mais il rentre habillé.

2. Mwááná nzéěmbá khoongá mu kalunga.

Un nourrisson parti nu dans l'au-delà.

3. Taatá kazííkáá mvuumbí, ńlele wúsá lúbwălá myáá wa kú pheenza.

Mon père enterre le cadavre, les habits il vient les faire sortir au dehors.

4. Kandalandálá wééndala miledí ku Ngaanga.

L'hirondelle qui est allé pour les habits à Ngaanga.

5. Kakwééndá buhíka, kakábůla ye ibůka kyaandi.

Il part seul mais il revient avec une compagnie (groupe).

6. Mbisi yééni ntsímá bádyáá ya ka ikěti ko.

De ce gibier-là, on ne mange que les abats, jamais la peau.

10.3.2. Ntsa – canne à sucre

1. Nseengo mbáambi, maambá idíndíndíí.

La corne de mbaambi c'est plein d'eau.

2. Baana ba tááta masá mu khóódyá bánúúnáá ma.

Les enfants de mon père boivent l'eau par le sabot.

3. Thwéndá kaangadi ye tááta, maambá mu nsééngó myá mbáambí twá yéé núúnyé mááwu.

Nous sommes allés en promenade avec mon père, l'eau nous la buvions dans des cornes de mbaambi.

10.3.3. Săsi - mais

1. Bakheeto ba tááta ye bilěfo byaawu.

Les femmes de mon père avec leur barbe.

2. Pfumu háta hana sódi ye kazăki.

Le chef du village au champ avec sa veste.

3. Baana ba Nzáámbí Phuungu babutúká ye mphungu myaawu. Les enfants du Dieu Puissant naissent avec leurs chasse-mouches.

4. Baana ba tááta meenó ma kasééma.

Les enfants de mon père ont des dents blanches.

5. Hata dyakóonda mbutá kǎni nlééka.

Un village où il n'y a ni grand ni petit.

6. Mwaná phuku wakhééki saamví nyétáă.

Un petit rat avec énormément de poils.

7. Mwaaná mŏsi bantúmini ndá háána nkaandá kwa pfúmú wuna ye pheta, kéé waana baakúlu phetá-pheta.

Il y a un enfant, on l'envoie donner une lettre au chef qui porte des galons, il trouve tout le monde avec des galons.

10.3.4. Buhwá, booko – champignons

1. Kambamba wátelama kuulú dimŏsi.

Kambamba se tient debout sur une seule jambe.

2. Nzo yatúúnga tááta kuunzi dimŏsi.

La maison qu'a construite mon père n'a qu'un seul pieu de soutien.

3. Malwáándú kú tsyá ńsítu.

Des nattes sous la forêt.

4. Kiimá kimŏsi kibútúkáá yě phu.

Il y a une chose qui naît avec un chapeau.

10.3.4.1. Espèces de champignons

1. Nkhéétó ndúúmbá há kátí kyá tséke. R.: Butséétsa Une jeune femme au milieu de la brousse.

2. Kuuma tukwéénda milédí myá phéěmbé túmónáá. R.: Luzálăla.

Là où nous allons nous voyons des habits blancs.

3. Bapfumú bážkulu há biti. R.: Lutútůlu.

Tous les chefs sont assis sur des chaises.

4. Mwaana wabútá tááta ye ndóondo ha thandú ńtwa.

L'enfant engendré par mon père avec un 'ndoondo'(flèche) sur la tête.

5. Mbisi ibáká tááta biketi lǎwu.

Le gibier qu'a attrapé mon père a plusieurs peaux.

10.4. Les légumes

10.4.1. Ndúungu – poivre

1. Mwana nndélá wázákala ha kití, luleendo phási.

Le petit blanc qui est assis sur le siège est très orgueilleux.

2. Mwana nndéla há thándá íkúúnda.

Un petit blanc sur un tronc d'arbre.

3. Bapfumú baakúlu ha bíti.

Tous les chefs sont assis sur des chaises.

4. Bakheeto ba tááta ha kítí ńkŭtu.

Les femmes de mon père sont toutes assises sur des chaises.

5. Baana ba tááta hana bazákélěle, bankáka ba kaphíinda, bankáka ba kabéénga.

Les enfants de mon père, là où ils sont assis, les uns sont noirs et d'autres blancs.

6. Mwana nndéla ku lwáású lwá ndíínga.

Le petit blanc on le distingue par son beau langage.

7. Mwáná ndúúmbá há thándá ńzáanga.

Une jeune fille sur une brindille.

8. Ku hata tukwééndáanga bapfumú lawu hana kíti.

Au village où nous allons, il y a plusieurs chefs assis sur des chaises.

9. Pfúmú ha thanda táǎnda, lubéěngó lwáándí késá fwáníkisa. Le chef assis sur son trône, ne fait que renforcer sa brunité.

10.4.2. Tsúúdya – courge

1. Mbisi yabáká tááta yakóŏndá méěnga. Le gibier qu'a atrapé mon père n'a pas de sang.

10.4.3. Mitéekwa – fougères

1. Ku tukwééndáă báăkulu khómí bátúsóngáă.

Là où nous allons, tout le monde nous montre des poings.

2. Batáákasa khomí twanwáǎna.

Ils sont en train de préparer les poings pour qu'on se batte.

3. Futika khomí thwéěnda ku nkiinzí.

Fais le poing qu'on aille à la fête.

4. Mwaana bútukidi léélo khomí ha mbúundu.

L'enfant qui est né aujourd'hui, il a un poing sur la poitrine.

10.4.4. Nléěngi

1. Sodi dya mááma bisaká vúkútútúu.

Le champ de ma mère est tout plein d'herbes.

10.4.5. Divers

1. Manzélélé mú tsyá ńkoko. R.: Ndúŭnda – épinard Les manzelele aux abords de la rivière.

10.5. Les fruits

10.5.1. Mbáti – ananas

1. Mwaana wabútá tááta nitú yáákulu mééso-mééso.

L'enfant qu'a engendré mon père, son corps est tout couvert de yeux.

2. Pfumú há kati, biloola mu kháála.

Le chef au milieu et les sujets tout autour.

3. Kháá Kísiimbi ye tsáláándi.

Kha Kisiimbi avec ses plumes.

4. Thwéénda ye tááta, batuhóóndélěle khokó, ntwá wakóokula.

Nous sommes allés avec mon père, on nous a préparés du poulet, sa tête a chanté.

5. Nkasi tááta ha tháándú kěna zólólóó.

La femme de mon père est assise au sommet zololoo.

10.5.2. Isálásálá kyá mbati.

1. Ngudí badíídi, baana basáala basáá bǔta kaanda.

La mère on l'a mangée, les enfants qui sont restés ont agrandi le clan.

10.5.3. Tsééndé zá mbáti – épines

1. Pfumú wééndá kăla, mphungu téká mídítěka.

Le chef est déjà parti, les chasse-mouches continuent toujours à houser.

2. Pfumú wăfwa, Nlophó únwáánísáá kaanda.

Le chef est mort, c'est son second (adjoint – Nlopho) qui se débat avec le clan.

10.5.4. Dikhŏndo – banane

1. Kafulú wélé bútílá kú zúlu.

La tortue est allée mettre bas au ciel (en haut).

2. Mwáná ndúúmbá wá bútila ha loonda.

Une jeune fille qui a mis au monde sur la hauteur.

3. Kafulú ku zúlú, baaná bakáángáláá ko.

La tortue étant au dessus, les (ses) enfants ne se promènent pas.

4. Mwáná mbăla ku zulú.

Un petit chat sauvage au-dessus (en haut).

5. Baana ba tááta baditáá kó ndíinga. R.: Tsáángá zá mákhŏndo.

Les enfants de mon père ne se parlent jamais. R.: les jeunes bananiers

6. Ku tukwééndáá makoonzó bólŏko bólŏko. R.: Kháyá zá makhŏndo.

Là où nous allons, on y bat des mains. R.: feuilles de bananier

7. Muna káándá dyééni bakheeto bavwáá mwaaná mŏsi. R.: kóónzó nti díkhŏndo m̂fuka makhŏndo umŏsi kaka wúlobúkáá mwa. Dans ce clan-là les femmes ont un seul enfant. R.: Chaque bananier ne produit qu'un régime de bananes.

10.5.5. Káásu – noix de cola

1. Luzitu lwa bambúta ha síná phášnda.

Le respect des anciens est enfui dans le sol au pied du pilier de la maison.

2. Lukáyá lwá ńtí, lwá lúungila tsi yóŏso.

Une feuille d'arbre qui a suffi à tout le pays.

3. Kiimá kyakhééki ye bápfumu bánwáánínáá kyááwu.

Une petite chose que se disputent même les chefs.

4. Kiima kyééni kikééngáá pfúmů ko.

Cette chose-là ne manque d'ailleurs à aucun chef.

5. Mhéétya³³ ndúúndú mú tsyá ńkoko.

L'arbre mheeta nduundu au bord de la rivière.

6. Kya nkhé, kya nkélékétéě.

C'est tout petit, (c'est) très très petit.

10.5.6. Dyááta – fruit d'un arbuste de la brousse

1. Ntaambu táátá mu tsí móŏngo.

Le piège de mon père (tendu par mon père) au bas de la montagne.

2. Táátá mu kati, mené mwáána ku phéénza. R.: dyááta ye nsinga. Mon père (est) à l'intérieur, mais son fils au dehors. R.: le dyaata et sa corde

10.5.7. Thúundu

1. Nndedyá Phutu méěnga ha pheenza.

Le blanc Europe, le sang (circule) dehors.

³³ N-hééti: sorte d'arbre de brousse qui a une poudre de couleur rose qui sert à soigner certaines maladies.

2. Mbisí yabákídí táátá, nitú yáǎkulu méěngá méěnga.

Le gibier qu'a attrapé mon père, il y a du sang sur toute sa peau.

3. Pfumu mŏsí wátíína, matákú wasiisá ku pheenza.

Il y a un chef qui s'est enfui, il a laissé les fesses au dehors.

4. Mwaná nduumbá wabútúka ye kóŏka dyáǎndi.

Une jeune fille née avec une canne.

5. Mwáná ńndélá wáswéeka ntwá mu maafú.

Le petit blanc qui a caché sa tête sous le sol.

10.5.8. Tsútsa

1. Mbisi yabákídí tááta ha pheenzá méěnga.

Le gibier attrapé par mon père, le sang est au dehors.

2. Khutu tááta mééya mééya.

La gibecière de mon père est (se vend) à un franc.

3. Mwáná ndúúmba lubeengu túuu.

Une jeune fille très très brune.

10.5.9. Yingóómbo

1. Thweelé ku ikó batuláámbídĭ khokó ye máákí máandi.

Nous sommes allés à la belle-famille, on nous a préparé une poule avec ses oeufs.

2. Hoyá kwaaku kášnzi haná tsi bú kátúúla.

Tu peux parler comme tu veux, il arrivera inévitablement par terre.

3. Thwéénda ye tááta ku ikó, lwéěká lwityéětyá twámánina mbaangu lúku.

Nous sommes allés avec mon père à la belle-famille, c'est avec la moitié d'ityeetya que nous avons terminé un gros plat de luku.

10.5.10. Mbidi – fruit sauvage de l'arbre mbidi34

1. Ku meeso tukwééndáá ku phiinda phyúů.

Au devant où nous allons, il fait très très noir.

³⁴ Mbidi, arbre (canarium schweinfurthii, Burseraceae) de forêt qui donne des fruits qui noircissent à maturité et sont très gras, fort appréciés pour leur goût. Le noir brillant de ces fruits mûrs symbolise le teint noir dans les chansons populaires et la poésie de cour.

2. Nti wátuungila ha ibuunda banuní bankúúmbwélěle. R.: Ntí mbidi.

L'arbre qui a été construit (qui a poussé) au sommet de la montagne, les oiseaux l'envahissent. R.: mbidi (l'arbre qui produit les fruits mbidi)

10.5.11. Divers

1. Kuna tukwééndáá kubeenga túngúngúu. R.: Ngóóya. Là où nous allons, c'est très très rouge. (c'est tout rouge)

2. Kiimá kimósi bádiiláånga ku tsya izála. R.: Mbúla. Il y a une chose qu'on mange sous l'ongle.

3. Nloondo wééni kǎni bú kánókene, kǎni bú kánókěne ko, kafwété vwa maambá. R.: Diláala.

Cette cruche, qu'elle suinte ou qu'elle ne suinte pas, elle contient toujours de l'eau. R.: orange

4. Myaasa Bayáka banndedí bandííláá ko kǎni khúmbú mŏsi. R.: Iwááya.

L'espèce des Bayaka les blancs ne l'utilisent jamais pour préparer leurs repas.

10.6. Autres aliments divers

10.6.1. Búúki, bwííki – miel

1. Siindá mbuundu wabwáǎka toma tsyá ńti.

Prends patience pour que tu lances la flèche sur l'arbre.

10.6.2. Máási – huile

1. Bántuudidi hana mwíini imbómbá kámbómbáå.

On le met sous le soleil, il devient très très brillant.

2. Kiimá kimŏsi hó basíídí kyááwu hana kóóko thěngathěnga. Il y a une chose quand on la met sur la paume de la main, elle est comme la graisse.

3. Phuunzá ku ndiimbá wábáa. R.: Máási hana kóóko théngáa. *Le phuunza dans la vallée wabaa*. R.: la main remplie de graisse

10.6.3. Múŭngwa, mfula - sel

1. Mbisí mósí báhóonda bakheeto, bandyáákó ntsyoobo.

Il y a un gibier que les femmes attrapent, on ne mange pas ses intestins.

2. Mwaná ńkoko kandŏdi kandŏdi³⁵. R./ Iléékéló kyá mfula. Un petit ruisseau qui fait tomber des gouttes (une à une).

10.6.4. Mááki -oeufs

1. Nzo itúúngá tááta mweeló khátu.

La maison construite par mon père est sans porte.

2. Maamá kayóbíláá ko káǎnzi mene mwáána wakasééma.

Ma mère ne se lave pas, mais moi son fils je suis propre.

3. Kamedika vwééte nlele, zitá khátu.

Kamedika³⁶ porte des habits sans noeud.

4. Bu yazyúúngá yázyuunga, hana báyikila ntotó yamóná hó ko. J'ai beau circulé, je n'ai pas vu là par où la terre a été reliée.

5. Mwaaná bútukidi, ku ntwá tsukí khátu.

Il est né un enfant sans cheveux sur sa tête.

6. Suku dya búko bakótáň dyň ko.

On n'entre pas dans la chambre d'un beau-parent.

7. Mbisi wábaka taatá wakóóndá íhísi.

Le gibier attrapé par mon père qui n'a pas d'os.

8. Thweedi ye tááta, batuláámbídi mbisi yákoonda lukaalu.

Nous sommes allés avec mon père, on nous a préparé une viande qui n'a pas été coupée en deux quartiers.

9. Nzó mŏsi hó wayaafŭla, iyááfǎmá dyááká ko.

Il y a une maison quand vous l'avez ouverte, elle ne se referme plus.

11. LE TABAC ET LE VIN

11.1. Fumu – tabac

1. Há bammwáanga, bútidi.

³⁵ Kandodi-kandodi: onomatopée qui traduit les sons produits par des gouttelettes qui tombent d'un passoire pour sel indigène.

36 Kamedika : nom de personne

Partout où on le sème, il pousse (il germe).

2. Ndúúmbá khúfí úmánáá tsaakya muungwa.

Une jeune fille de petite taille qui épuise des sacs de sel.

11.2. Kíĭnzu – pipe

1. Mwaná núní úmánísáá ńkuta matoma.

Un petit oiseau qui épuise un paquet de flèches.

2. Mwaná núní wákhééka úmánáá bisaká.

Un tout petit oiseau qui épuise les condiments.

3. Khóó dyá tsétsí yámanisa mbaangú luku.

Le sabot de la gazelle avec lequel on a terminé un gros plat de luku.

4. Nti wééni nkóndya nkŏndya, kasuungamí fwíídi.

Cet arbre est tout-à-fait tordu, s'il se redresse il s'abîme.

- 5. Pfumu háta kaláámbúláá kúúlů ko, hó kalaambula kúúlu fwíídi. Le chef du village n'étend pas (ne déplace pas) sa jambe, s'il l'étend il meurt.
- 6. Nnwá nzímá wázóla ibuundu.

La bouche de la civette aime (beaucoup) les fruits.

7. Kiimá kimŏsi bakééngí kyáá, kuyoka mbawu.

Il y a une chose si on la touche c'est pour la brûler.

8. Mwana khóódyá úmánáá bisaká wakhééki.

La petite casserole qui engloutit les condiments est toute petite.

11.3. Mwíísí fůmu ye mate - fumée de tabac et salive

1. Bu tudyáá lukú ye mbísi, lúkú túdyá, tulobwědi lukú yé mbisi, tumĭna byŏ ko.

Nous mangeons du luku avec de la viande, nous avons fait sortir et le luku et la viande, nous ne les avons pas avalés.

2. Ndelé mitatú khééngi ha zaandú; mŏsi wééle ku zulú, mŏsi wééle ha tsí, mŏsi sééle ha kooko.

J'ai arrêté trois blancs au marché; l'un est monté en haut, l'autre est descendu par terre et l'autre est resté à la main.

11.4. Malăfu – vin de palmier

1. Másá mábíláá mákoonda mbaawu.

De l'eau qui boue sans feu.

2. Tukélé kó yáándí mú máǎmbu.

Il n'y avait aucun problème entre nous deux.

12. L'EAU ET LE FEU

12.1. L'eau

12.1.1. Mása, máámba – eau

1. Kisiimbí kimŏsi hana kitúúká hahwáá ko.

Il y a un démon, l'endroit d'où il vient ne tarie pas.

2. Nti tuzéngáá katúbúkáá tsěku ko.

L'arbre que nous abattons, le creux n'avance pas.

3. Kiimá kimŏsi batáfúnáă kyŏ ko.

Il y a une chose qu'on ne mâche pas.

4. Hó banyoka buléndákánáá ko.

Si on veut le brûler, c'est impossible.

5. Kiimá kimŏsi kyá tútómásáǎnga betó kulu.

Il y a une chose qui nous soigne nous tous.

6. Kiimá kimŏsi kiléémbwáá mú úkwééndǎ ko.

Il y a une chose qui n'arrête pas de marcher.

7. Kiimá kimósi kyásala Nzaambí kiníímbáá ko.

Il y a une chose créée par Dieu qui ne dort pas.

12.1.2. Máámba ye tséěnga – l'eau et le sable

1. Taatá ndě: thweenda thíinu; maamá ndé: thweenda maléemba. Le père dit: allons vite; la mère dit: allons lentement.

2. Lwéěnda, lútsíitsa.

Allez, vous me laisserez ici.

3. Tseké mősi ku nsitu; nsitú hana kátí kí tséki. R.: Sééngá dí

Une brousse dans la forêt; et la forêt au milieu de la brousse.

12.1.3. Mafúlú-fúlu - Ecume.

1. Lutétí há kátí kyá nzadi.

Un paquet au milieu du fleuve.

12.2. Le feu

12.2.1. Mbaawu - feu

1. Pfumú háta bansíídí há káti.

Le chef du village on l'a mis au milieu.

2. Pfumú ha káti, biloolo mu kháála.

Le chef (est) au milieu, ses subordonnés tout autour.

3. Pfumú khabú zinkátukidi, beto bilóŏlo tunkutákěne.

La colère du chef s'est dissipée, nous ses sujets nous l'entourons.

4. Mwana nzádi mu phééló túnyébídílášnga.

Le petit fleuve, c'est dans les abords que nous nous y lavons.

5. Mbisi thwéé sosaa ya khééki; tusa syá mu isá, ivúdidi.

Le gibier que nous sommes allés chercher est petit; mais une fois que nous l'avons mis dans la marmite il devient grand.

6. Kiimá kimŏsi kǐna ye nítú kháma.

Il y a une chose qui a une centaine de couleurs.

7. Kiimá kimŏsi kitíínáa nkwéékyň ko.

Il y a une chose qui ne craint pas son propriétaire.

8. Kiimá kimŏsi kíkoonda pfumú.

Il y a une chose qui n'a pas de chef.

9. Khokó mu dyááki, mavusya mu phéenza.

Le poulet est dans l'oeuf mais les duvets dehors.

R.: Le feu et la fumée.

12.2.2. Mwísi – fumée

1. Lunkása bú kálóbůka.

Vous pouvez bien le lier, il va sortir.

2. Lukadi yáándi bú kákúmwéěsa.

Si tu es avec lui, il te fera découvrir.

12.2.3. Mahólo, makála – braises

1. Baana ba tááta babééngáá ko.

Les enfants de mon père, ils ne deviennent jamais bruns.

2. Baana ba tááta, mŏsi wa kaphíínda.

Les enfants de mon père, l'un est noir.

12.2.4. Mbóómi, mbóóma – cendres

1. Baaná bóólé bábútuka, mŏsi wéénda.

Les enfants sont nés à deux, l'un est parti.

2. Bapfumú béénda, biloola byasáala.

Les chefs sont partis, les vassaux sont restés.

3. Ngaandú wéénda, seenga dyasáala.

Le crocodile est parti, la plage est restée.

4. Kavúumbuka mu maalú phutuphutu.³⁷

Il se réveille avec les pieds tout poussiéreux.

12.2.5. Mwííla – feu de brousse

1. Ku kúfwa mvuumbí, baatu lăwu ye lăwu; ku batééndáá tsukí mvuumbí, baatú khatu.

Quand le cadavre meurt, il y a beaucoup trop de gens; quand on rase le cadavre, il n'y a pas beaucoup de gens.

12.2.6. Lufuungula lwa tséke – cendres qui s'envolent

1. Mbisí bantéele kuná, meenga méébúúla kú kyáána.

Le gibier, on a tiré sur lui là-bas, le sang est allé tomber au loin.

2. Mbisí basíkila ku Phútu wísá fwíílá kú Koongo.

Un animal sur lequel on a tiré en Europe et qui est venu mourir au Congo.

3. Bantéélélé kwá hala, ka kwéé buula kwa hala.

On a tiré sur lui au loin, il va tomber aussi au loin.

4. Mbisi ibákídí tááta, hata dyáákulu mééngá méěnga.

L'animal qu'a attrapé mon père, le village est tout plein de sang.

5. Nuní mŏsi úphúlúmúkáǎnga wakóóndá máálu.

Il y a un oiseau qui vole sans avoir des pattes

13. LA VEGETATION

13.1. Les arbres

-

³⁷ Phutuphutu: traduit le fait de battre un habit poussiéreux.

13.1.1. Nti - arbre

1. Wábutuka bíhika, wávula bikaanda.

Il est né seul, maintenant il a plusieurs clans.

2. Mwááná wámena mandefo ha ilééki.

Un enfant qui a la barbe dès son jeune âge.

3. Nkokó mosi bammónáá thwáándí ko.

Il existe une rivière dont on ne voit pas la source.

4. Kiimá kimŏsi há kiyáándíkídííngí mú íkweenda, kitálá kú nímă ko.

Il y a une chose quand ça commence la marche, ça ne regarde pas en arrière.

5. Mwaana tááta banyémákáá ko.

L'enfant de mon père, on ne l'allaite pas.

6. Nkheeto tááta kavwíídí máyéěno ko.

La femme de mon père n'a pas de mamelles (seins).

13.1.2. Ntí vúunda – arbre pourri

1. Ngudí wáfwa, baaná báyémáå. R.: nti há búúdi, buhwá butáá mena.

La mère est morte, les enfants continuent à têter.

13.1.3. Isíinza – souche d'arbuste

1. Taa nloki ha kátí kyá nzadi.

Compère le sorcier au milieu du fleuve.

2. Kiimá kimŏsi kíbáangí bápfúmu ye bangáanga.

Il y a une chose qui ne craint ni les chefs ni les devins.

3. Mení kiima théléěngi tsétsi, kwáǎku iphiti kiyáwěle.

Moi j'ai tiré sur une gazelle, mais ici c'est l'antilope iphiti qui crie de douleur.

4. Bwaaká iphiti, bu utála ha tsí, nzíma.

Quand tu tires, c'est le iphiti, quand tu regardes par terre, c'est une civette.

13.1.4. Phútu – arbre dont l'écorce est un poison servant pour les épreuves d'ordalie.

1. Ntí mosi kabwáá lúkáya ko.

Il existe un arbre dont les feuilles ne tombent jamais.

13.1.5. Arbres divers

1. Ntí mosi kakóondáá háta ko. R.: Nsáanda

Il y a un arbre qui ne manque dans aucun village. R.: Nsáanda38

2. Mbwa wasúúmbá tááta, tsatsa láwu. R.: Nkusa³⁹

Le chien qu'a acheté mon père est très habile. R. Nkusa

3. Nkheeto úna mu hatá, mayéěno ye háná ńkuumba. R.: Pháyáphǎya.

Il y a une femme dans le village qui a des mamelles jusqu'au nombril. R.: Papayer

4. Ntí mosi makayá moodi. R. Pháanda

Il y a un arbre qui n'a que deux feuilles. R.: Phaanda (colonne, pieud central de soutien)

5. Ntékyá múŭngwa kuna símú ńkóko. R.: ntí mabáángya

Le vendeur de sel de l'autre côté de la rivière. R.: Arbre habité par les gendarmes

(mabáángi, matáála)

13.2. Les arbustes

13.2.1. Lubaamba

1. Nsíngá mosí úmánísáá nzo mvíímba.

Une seule liane avec laquelle on termine la construction de toute une maison.

2. Batuzéngéněse.

On nous dérange.

13.2.2. Itúndala

1. Ntí mosi kabwáá lúkáya ko.

Il y a un arbre qui ne laisse jamais tomber des feuilles.

³⁸ Nsáanda (Ficus thonningii, Moraceae) est l'un des arbres à esprits, arbres sacrés, symbole de bénédiction et de la présence permanente des ancêtres sur le village.

39 N-kusa: espèce d'arbre

2. Nkheeto tááta kabwáá máyéěno ko.

Les seins de la femme de mon père ne tombent jamais.

3. Nduumbá mŏsi kavwáátáá ńlele kǎni bú kátáákwé kini kanlóósa

Il y a une jeune fille quand elle porte les habits, même si elle est en train de danser, ça ne tombe pas.

13.2.3. Luhúsu - phusu - raphia

1. Nuní wakhééki, ntsyoobó myavúla.

L'oiseau est très petit mais il a beaucoup d'intestins.

13.2.4. Nsinga – corde, ficelle

1. Kakééngi fuunda.

Il ne manque jamais à un collis.

13.3. Le palmier

13.3.1. Yíimba - palmier à raphia

1. Kháá Ngóŏngó bázenga ntwá.

Le notable Ngoongo à qui on a coupé la tête.

2. Mwana ndúúmba hó bambúkwene ku ntwá, kaláámbáá ko. La jeune fille si on ne lui coupe pas la tête, elle ne prépare pas.

3. Mwana ndúúmba bambúkuna ntwá, wayiká kúdila.

La jeune fille à qui on a coupé la tête, elle pleure tout le temps.

13.3.2. Kyáásí kyá ngási – régime de noix de palme

1. Ngaanga wéé búka mbeefó, wéé sáala.

Le devin qui est allé soigner le malade, est allé rester.

- 2. Múútú wéé kweela nkhééto, búúna nkhééto wíísidi, yakala sééle. Un homme qui est allé épouser une femme, la femme arrive, le mari reste.
- 3. Taata wéé kaamba ngaanga kee syééko, ngaanga túúdídíi kǎla. Mon père qui est allé appeler le devin n'est pas encore arrivé mais le devin, lui, est déjà là.
- 4. Mwaana bútidi taata, nitú yáăkulu tsééndí tseendi.

L'enfant que mon père a engendré, tout le corps est parsemé d'épines.

5. Khalu mááma, masabí, kháma.

La calebasse de ma mère, elle a une centaine de bouchons.

6. Taatá mŏsi, baaná bakóóndá thălu.

Un seul père, des enfants innombrables.

13.3.3. Ngási – noix de palme

1. Kiimá kimŏsi kiswéékáá ńtwá mu khutú.

Il y a une chose qui garde sa tête dans une gibecière (un sac).

13.3.4. Nkháni – amende

1. Mbaangwa tááta isábúkáá ko.

Le pot de mon père ne s'ouvre jamais.

2. Ngubá mŏsi itéétúkíláá kú móókŏ ko.

Il y une arachide qu'on ne décortique pas avec les doigts.

3. Khaa yákăla waswáámá mú nzăki káǎnzi tummonáá ko.

L'honorable qui se cache dans une veste mais que nous ne voyons pas.

4. Lukalá kweeno khuungí, măni ludyá lukú káănzi yi lukólele mu isabika yááwu.

Vous pouvez être nombreux à manger le luku, mais vous ne saurez pas refermer le mbáángu.

13.4. Les plantes

13.4.1. Makăka – touffes de paille

1. Matoko ma tsyééto mákínáá tsyeeta. 40
Les jeunes gens de chez nous dansent tsyeeta.

13.4.2. Nyáanga, mfúta, kháangu – paille

1. Mfu tááta bankudí léélo, mbasi wúsá kábůla. R.: Nyaanga

_

⁴⁰ Tsyééta: façon de danser reconnue aux jeunes.

Le fantôme de mon père si on le chasse aujourd'hui, demain il revient. R.: paille

2. Baphakasa badinátáá íkuundá mu moongo. R.: Khášngu. Les buffles qui escaladent la montagne. R.: La paille.

13.4.3. Tsáátsăla – feuilles mortes

1. Kuna thwééle bábáfwá bátúhééle mboté, ba bakóla búná béé hwéeni.

Là où nous allons, ce sont les morts qui nous saluent, les vivants gardent le silence.

2. Bu tukwéénda bankáka batuhééle mboté, bankáka batutíinini. Là où nous allons, les uns nous saluent, les autres nous fuient.

13.4.4. Makáyá ma mángǔngu

1. Bu tukwééndá báǎkulu mabókó bátáá sika. Quand nous approchons, tous acclament.

13.5. Les épines

13.5.1. Tséende

1. Pfumú wáfwa, bilóólá byásáálá bíkwéé lweekaa baatu. Le chef est mort, les vassaux qui sont restés blessent les gens.

2. Kyaamvú wéénda, mphungu myásaala. Le kyaamvú est parti, ses chasse-mouches sont restés.

3. Mangoombo wéénda, futukulu dyásaala.

Le devin est parti, son attirail est resté.

4. Mwaana tááta banháánáá mbótě ko.

L'enfant de mon père, on ne le salue pas.

5. Sodi dya nloki, didyáátáá múŭtu ko.

Le champ du sorcier, personne n'y marche.

13.5.2. Tsééndá zá ísădi

1. Nganga ngóŏmbo wáfwa, ngoombo mu kutálá yĭna. Le devin est mort, le ngoombo continue.

2. Mangoombo wáfwa, ho wéěnda kákútéěla ngoombo.

Le devin est mort, mais si tu le consultes, il te répondra (il fera le ngoombo).

3. Bambatá béénda kăla, khoola zabasáala.

Les Bambata sont déjà partis, leurs khoola sont restés.

4. Mbwá fwíídi, meenó mámbwa múná úkwaata bambisí.

Le chien est mort, ses dents continuent à attraper le gibier.

5. Mvúúmbí wáfwá wávútula ndosi ku hatá.

Le cadavre mort qui renvoie les rêves au village.

6. Pfumu wéénda tsetsá wayíká útápháá báǎtu.

Le chef est parti, tsetsa a commencé à couper les têtes des gens.

7. Beto bááná bá zuunza tuzóláá tsăka ko.

Nous les enfants turbulents nous n'aimons pas blaguer.

13.5.3. Nsonya

1. Mbwa tááta wakhéékí úkúláá, kášnzi wámbuta kakúláá ko. Les chiens de mon père, c'est le plus petit qui pourchasse, mais le plus grand ne pourchasse pas.

2. Thwéénda ye tááta batumééní ítaamba nsóma.

Nous sommes allés avec mon père, on nous a tendu des pointes (épines).

3. Ku hata thwééle, bambutá batuhékáá mbóti ko, baléěke bátúhékáá mbotí.

Le village où nous allons, les aînés ne nous saluent pas; ce sont les petits qui nous saluent.

14. LA FAUNE

14.1. Mbísi – animaux

1. Kiima kyá sala Nzaambí hó kimóněne ye múŭtu, khiindú ibwíídi.

La chose que Dieu a créée, si elle se rencontre avec l'homme, la bataille s'engage.

2. Há kádíĭla, há kábúŭnga.

Là où il mange, c'est là qu'il détruit.

14.2. Les primates

14.2.1. Nzáángi – singe

1. Mwáá mángóŏmbo yĕ pheemba.

Un petit devin avec de la chaux.

2. Mvuumbi tudiláanga, séyá kátúséyáá.

Le cadavre que nous pleurons, il se moque de nous.

14.3. Les oiseaux

14.3.1. Núni - oiseau

1. Muna kakwééndáá kǎni lútaambi.

Là par où il va, il n'y a aucune trace.

2. Nkheeto táátá watúúngíláá mu zulú.

La femme de mon père qui a construit en haut (au ciel).

14.3.2. Ityéětya

1. Kiimá kimŏsi kisíkíláá ngoma ku ízala.

Il y a une chose qui bat le tam-tam avec l'ongle.

14.3.3. Khóko – poule – coq

1. Mbisí mŏsi wákoonda ye mayěno útsáátsáá baaná.

Il existe un animal qui n'a pas de mamelles mais qui élève ses petits.

2. Ibútá twábábuta káǎnzi tubadííláá ko.

Les mettre au monde, nous les faisons, mais ils ne nous aident pas.

- 3. Nkheeto tááta kaláámbíláá ku máálu, ku mookó watííná nzaanzi. La femme de mon père prépare de ses pieds, des bras ça lui donne de la nausée.
- 4. Nkheeto mosi mbútá zóolé kábútá.

Il y a une femme qui fait deux accouchements à la fois.

5. Budílú há thándá ńtwa. R.: Bulúúnda bwă khoko.

(Voici) du fer chauffé à banc (rouge) sur la tête. R.: Crête.

14.3.4. Oiseaux divers

1. Nzo itúúngáá tááta, kiila kimŏsi kánátáǎnga. R.: Mabáángi, matáála.

La maison que construit mon père, il amène les sticks un à un.

R.: Les gendarmes

2. Mbisi káhoonda taatá bikuundú kháma. R.: Nzúnzi

Le gibier qu'a tué mon père avait beaucoup de gosiers.

R.: L'oiseau nzúnzi

3. Kiimá kimŏsí kíbúláá tsaatsí mu ntí.

Il y a une chose qui bat le hochet sur l'arbre.

4. Mwána núní wéndá yébilá khulá ku makuunda. R. Itsídíkiti.

Un petit oiseau qui est allé se frotter le khula en pleine forêt vierge.

5. Lutáå kya lwakukůla beno lutáábúkĭla kya bibiindá. R.: Itodya. Regardez-ça et enlevez, vous, que ça dépanne en temps difficile.

14.4. Les poissons

14.4.1. Ntsŭka – anguille

1. Bansíimba, télélée.

Quand on le touche, il est gluand.

2. Mwááná bádííla ha yaanga dya balŏki.

L'enfant qu'on a mangé dans l'étang des sorciers.

14.4.2. Mvúundu⁴¹

1. Kiimá kikhééke, hó siimbidí kyo, kitóókele.

La chose est petite, si vous la touchez, elle grossit.

2. Nzoonzí měsi katuudí ku tseká, tóókele.

Un certain juge, s'il arrive à la brousse, il grossit.

14.4.3. Poissons divers

1. Mbisí mosí úkóóndáá háňna madyá ku bááná baandi. R.: Ngŏla. Il y a un animal qui ne donne pas à manger à ses petits.

2. Nduumba kótele mu nzadí wéé kítúká sáǎni.

⁴¹ Mvúundu : espèce de petit poisson qui gonfle une fois hors de l'eau.

La jeune fille qui entre dans le fleuve est devenue une assiette. R.: Têtard.

14.5. Les porcins

14.5.1. Ngůlu – cochon

1. Mwaana tsáatsuka butsoona, kayedí bannwáánini.

Un orphelin, quand il a grandi, tout le monde se le dispute.

14.5.2. Nzíimba

1. Mbisí mŏsi wávuka ye káǎnzu ye khóódya. Il existe un animal qui a et des griffes et des sabots.

14.6. Les carnivores

14.6.1. Nzíma – civette

- 1. Mbisí mŏsí úláándáá muutu mu nsoko báphuku.

 Il y a un animal qui suit l'homme sur la piste des rats.
- 2. Muna kééle méénga nkutu. R.: Kókí dyá nzima Partout où il passe, il n'y a que du sang. R.: Odeur de la civette

14.6.2. Mbwá – chien

- 1. Nphika díídi, pfumu níímbíní nzála. L'esclave a mangé, le chef a dormi affamé.
- 2. Kiimá kimŏsi kikóóndáá yé masa ko. R.: Mbóómbó mbwa Il y a une chose qui est toujours mouillée. R.: Museau du chien
- 3. Madíkí má káthéesí há úzaanga. R.: Makatá má mbwa Les oeufs du roitelet sur une brindille. R.: Les testicules d'un chien

14.6.3. Nkăma, nyaawu – chat

1. Nzoomba katanikini nkóko, ulóókele. Si le Nzoomba attend une rivière, celle-ci sèche (tarie).

14.7. Les herbivores

14.7.1. Nzyŏko – éléphant

1. Kakala ku nsítu, ntoombó wééngéléé⁴².

Quand il est en forêt, le manioc 'weengelee'.

14.7.2. Kiphiti

1. Khálú máběta ku tsi fwáángi.

Une calebasse bien cachée sous une touffe d'arbres et de lianes.

14.7.3. Dimééme, mééma – mouton

1. Beto bantwá khóko, izáámbu⁴³ kufúla.

Nous la tête de poule, le izaambu à l'entrée du village.

14.7.4. Khóombo – chèvre

1. Nkhéétó khúfí wámána tsaakya múungwa.

Une femme courte de taille qui a épuisé (tout) un sac de sel.

2. Tufwáá tuzímáá méésŏ ko.

Quand nous mourons, nous ne fermons jamais les yeux.

3. Kiimá kimŏsi kidyáă ndyá zóŏle.

Il y a une chose qui mange deux fois en un moment.

- 4. Khabukisi, nti bakúna ha tutáámbiláa. R.: Khoombo kamvunu Je reviens, l'arbre qu'on a planté là par où nous jouons. R.: Une chèvre chétive
- 5. Nziimbu za tááta inzílánzílá báhášnáá zo. R.: Tsóló zá khóombo. La dot de mon père, on la donne chemin faisant.

R.: Fiente de chèvre

_

⁴² Wééngéléé: traduit la clarté d'un endroit déboisé ou l'état de ce qui est entièrement fini.
⁴³ Izáámbu: endroit où l'on dépose des feuilles d'arbres, des brindilles, etc..en souvenir d'un fait divers qui s'y est produit : exemple : des personnes s'y sont battues, quelqu'un y est tombé. Izáambu peut aussi signifier le sabbat des sorciers.

14.8. Les insectivores

14.8.1. Ngéémbo – chauve-souris

1. Kiimá kimŏsi kihúnáá nzó ku phiipha.

Il y a une chose qui ment sur la construction d'une maison.

14.8.2. Lungwéěnya – caméléon

- 1. Kiimá kimősi kisóbáá nledí myaandi khátú kákátůla myá thete. Il y a une chose qui change d'habits sans enlever les précédents (ceux qu'il portait).
- 2. Keti inúúngúna ya hášna salúto kwa Nzáambi.

 Avant que je ne commence à parcher, je dois saluer le bon Dieu.
- 3. Bambisí bóŏle bamónákáá bááná bááwǔ ko kóónzó mvu. R.: Lungwéěnya ye kyúúla. Il y a deux animaux, on ne voit pas leurs petits chaque année. R.: Caméléon et crapaud.

14.8.3. Mfúsí mbúumbúlu – taupe

1. Kiima kyééni kyéénáá yé mééso ko. Cette chose-là n'a pas de yeux.

14.8.4. Kyúúla – crapaud

1. Mwáná kííma há hata. *Une petite chose dans le village.*

14.9. Les rongeurs

14.9.1. Phéěngi – écureuil volant

1. Mutu mósí úvuka ye buyákăla ye bukhéěto.

Il y a quelqu'un qui est à la fois homme et femme.

14.9.2. Khúúmbi

1. Ibaangu wéénda, nzó wasíísá ńtuutu.

Ibaangu est partie, elle a laissé la maison grand'ouverte.

2. Lubeembá mu kalŭnga.

Lubeemba dans l'au-delà.

14.10. Les reptiles

14.10.1. Nyóka – serpent

1. Kamionyóo dimŏsi mu dikwééndá tsoná zi dikúúlú dímŏsi.

Il y a un camion, là où il passe, il n'y a des traces que d'une seule jambe(pneu).

2. Nyoká mŏsi katééla ikuma. R.: Sáwa

Il y a un serpent qui ne mord que lorsqu'il y a une raison (valable). R.: Vipère

3. Nyoka ya hóóndá tááta, kwaakúlu ntwá ntwa. R.: Nzíkisi Le serpent que mon père a tué, partout il a des têtes. R.: Nzikisi

14.10.2. Kalanga, nwóonga, ntsyalanda – lézard

1. Ku tukwééndá, nkwa háta tííníníí wéé kótá kú ífůta.

Là où nous allons, le chef du village s'est enfui et est entré en brousse.

2. Bukó wá betó booso.

Le beau-parent à nous tous.

3. Nkwa hátá dyaandi katúúngáá nzó ko.

Le véritable occupant du village ne construit jamais.

4. Mwaaná mŏsi tuuka kúná kánsadila Nzaambí, kaléémbwáá údílă

ko. R.: Nnzíimbi

Il y a un enfant, depuis que Dieu l'a créé, il ne cesse de pleurer. R.: Nnziimbi

14.10.3. Khódya – escargot

1. Mwáná ndúúmba ye nyéndyáándi.

Une jeune fille portant sa hotte sur son dos.

2. Nyenda unátáá Thúumbi ihééfo.

La hotte que porte Thúumbi fait transpirer.

3. Yasíísa nzó ye niimba há pheenza.

Que je laisse la maison pour dormir dehors.

4. Nndelá wéénda, mavula masáala.

Le blanc est parti, la résidence est restée.

14.10.4. Ngóóngŏlo, kahwáátá, kháá pfíinda – mille-pattes

1. Nzaambí wá tsiinga, ikótáa mú mááfů ko.

Dieu m'a maudit, je n'entre jamais dans le sol.

14.10.5. Kafulu – tortue

1. Nndelé wátuuka ku Phutú, kanókánáá mvúlă ko.

Le blanc qui est venu d'Europe, la pluie ne le mouille pas.

- 2. Nndelé mosi wábusa kamion dyaandi díkótáá múutú únkáka ko. Il y a un blanc qui ne veut pas que quelqu'un d'autre monte à bord de son véhicule.
- 3. Mbisí mŏsi bihisí mu phéenza, nsuni mu káti.

 Il y a un animal qui a les os à l'extérieur et la chair à l'intérieur.

14.11. Les fourmis

14.11.1. Ipfwététe – petite fourmi

1. Mwaná kíímá kímátá nti wambúta.

Une petite chose qui monte sur un gros arbre.

2. Nzila yééle mwaana tsóŏna, yakóo lutáambi.

Sur le chemin qu'a emprunté l'orphelin, il n'y a aucune trace.

3. Kiimá kimósi kílábúkáånga nzadí.

Il y a une chose qui traverse le fleuve (à la nage).

4. Ngémá úmátáá khoongá.

Le tireur de vin de palme montant tout nu sur le palmier.

14.11.2. Matsóngúnya, tsóngánya – fourmis rouges

1. Ku tukwééndá mééno nyáá, ku tukábůla meenó nyáa⁴⁴.

⁴⁴ Nyǎa: onomatopée traduisant l'ouverture des mandibules chez la fourmi rouge.

Là où nous allons on montre des dents menaçantes, quand nous reculons, on nous montre des dents menaçantes.

2. Ku tukwééndáá bisaangwá wóoo.

Là où nous allons on joue très bruyamment aux hochets.

3. Ku tukwééndáá bisiinzá tyángáná-tyángánáá.

Là où nous allons des souches attendent menaçantes.

4. Ku tukwééndáá ye tááta batulúúngídíí ye masáámba.

Là où nous allons avec mon père, on nous attend, menaçant, avec des couteaux.

5. Ku tukwééndáá ńsaanga Nzáámbi bú bankyáátíkídíi. Là où nous allons, on a étendu le chapelet de Dieu.

6. Ku tukwééndáá: baphúdísi, ku tukábůla: baphúdísi. Partout où nous allons il n'y a que des policiers.

7. Kiimá kimósí kídyáátá phiipha ye mwííni. *Il y a une chose qui marche jour et nuit.*

14.11.3. Luswá, butswá – les fourmis ailées (qu'on mange)

1. Bakheeto ba tááta, nlelá mosi.

Les femmes de mon père portent la même étoffe.

2. Pfumu háta léélo nzăka, mbasi nzaka khátu.

Le chef du village a une veste aujourd'hui, demain il n'en a plus.

3. Nndelé mosi kaníímbáá kazakaandí kátwěle.

Il y a un blanc, qui enlève sa veste avant de dormir.

4. Ngáángá Nzáámbí úbútúkáň ye mvwééláándi.

Le prêtre qui naît avec sa soutane.

5. Mwaná ńndedí mŏsi keti kalúbǔka mu nzó, kasindǐka baphudisi. Il y a un petit blanc avant de sortir de sa maison il envoie d'abord des policiers.

14.11.4. Makhékete – batsélele – makéěnzi : fourmis ouvrières

1. Ku tukwééndáá bisaangú dílá bídǐla.

Là où nous allons les hochets sont en train de pleurer.

14.11.5. Bakhámbala

1. Ku zulú mihyuká lǎwu, ha tsí tsolo khátu.

En haut beaucoup de chenilles mais en bas pas d'exréments.

2. Bafu ba tááta kudyá ikudyaa, kášnzi banéénáá ko.

Les fantômes de mon père, ils mangent mais ils ne défèquent pas.

3. Mwaana tááta kamoní ńkweeno tékěti.

L'enfant de mon père, s'il voit un autre, il tremble.

14.11.6. Mazéezya – matséngéněni : fourmis noires

1. Táá ńkaba kaphíínda mu nzilá.

Voilà une ceinture noire sur la route.

2. Kuna tukwééndáá ńloongá kyáa.

Là où nous allons il y a une longue rangée.

3. Kaphala mu nzilá bantóngúnáá ko.

La ligne à pêcher nylon_de la route on ne le ramasse pas.

4. Nzila tukwééndáá ye tááta nsáángá myá Nzáámbi.

Le chemin que nous empruntons avec mon père, il y a des chapelets.

5. Masaanda ma Ngóŏwa méédí kú ńsitu.

Les jeunes gens de Ngóòwa s'en vont à la forêt.

14.11.7. Autres fourmis

1. Kiimá kimŏsi kifúúlá khómí mŏsi ko. R.: Kesa⁴⁵

Il y a une chose qui ne meurt jamais d'un seul coup de poing.

2. Mwaana měne lunímánímá kakwééndáă káănzi isiinzá kalwááláá

ko. R.: Itseedi; ipfůtsya.

Mon enfant marche par derrière mais il ne cogne jamais de souche d'arbuste.

14.12. Les hannetons

14.12.1. Kókŏto – bousier, coléoptère fumicole

1. Máá Íbáångú útéláá mbilá mu moongo.

Mère Íbaangu qui appelle du haut de la montagne.

2. Máá Íbáángú wázúunga ye mbíla.

Mère Ibaangu qui fait des tours en lançant des appels.

3. Maa Ibáangu wúlú káyeenga.

Mère Ibaangu a creusé un trou interminable.

⁴⁵ Kesa: sorte de petite fourmi de couleur noire et blanche qui se fait écraser diffilcment.

4. Khá Ngyééngi mwaaná zuungíla ha lóondi.

Honorable Ngyeengi, l'enfant qui fait des tours en haut.

5. Ntotó waakúlu leemba dyéeto dimŏsi kaká.

Toute la terre, nous avons un oncle matenel unique nous tous.

6. Mbweene kwáámá vyóó dyákóonda nteelá.

Je suis fort étonné de voir un avion qui n'a pas de moteur.

7. Kiimá kimŏsi kíbúsáá mu kuzíĭka ngoongolo.

Il y a une chose qui refuse d'enterrer le mille-pattes.

- 8. Itíĭna ku tsekí ye hyá mbáǎwu, ikábůla mu nzilá bésá thóngǔna. Si je m'enfuis en brousse je suis brûlé, si je retourne sur la route, on me ramasse.
- 9. Kiimá kimósí kízííká mvuumbi yakóonda maleembá.

Il y a une chose qui enterre un cadavre qui n'a pas de parents.

10. Dya kwáaku káănzi mutu mŏsi banyímínáá ko.

Tu peux bien manger mais il y a quelqu'un à qui on ne peut pas priver à manger.

14.12.2. Nkongoosya, Kongazita - menthe religieuse

1. Zímí dyá nátá mbǎka.

La grossesse que porte une naine(femme).

14.13. Les mouches

14.13.1. Nzingi-nzingi – mouche

1. Kiimá kimŏsi kitíínáá pfúmů ko.

Il y a une chose qui ne fuit pas les chefs.

2. Mwááná mvííndú udyááyé pfumu.

Un enfant sale qui mange avec le chef.

3. Batúsiidídi madyá, beto báátu tudyéé ko, yandí díídí kăla.

On nous sert à manger, nous les hommes nous n'avons pas commencé de manger, lui a déjà mangé.

14.13.2. Autres mouches diverses

1. Kiimá kimŏsi kiyábáá mu nkokó kíná yé lóŏngá ko. R.: nyéenda Il y a une chose qui fait la pêche dans la rivière sans se munir d'un bassin.

14.14. Autres insectes

14.14.1. Matátsóðka – guêpe

1. Phudisi tééle mbata, kábúkisi mu ndoongá.

Le policier a donné une giffle, il regagne les rangs.

2. É bilunga byaandí muná ńti.

Eh! Voilà une jolie perle dans l'arbre.

14.14.2. Nhyuka – chenille

1. Mwaana kábuta taatá ho kayukůta fwíídi.

L'enfant engendré par mon père, s'il se rassasie, il meurt.

2. Kiima kyásala Nzaambí kyakóóndá ńhisi.

La chose que Dieu a créée qui n'a pas d'os.

3. Kiimá kimŏsi kidííláă ibuundu ha káti. R.: Mbúúmbu.

Il y une chose qui mange le fruit de l'intérieur.

4. Mvúlá yákóonda ńkumu.

Une pluie qui tombe sans tonnerre.

14.14.3. Nzéenzi – cri-cri

1. Taata Ńtéébá úsíkíláanga ngoma ha nloombó.

Compère Ńtéébá qui bat le tam-tam sur son dos.

2. Mwaana kabútidi maama ha ńlóómbó káhóyíláă.

L'enfant que venait de mettre au monde ma mère parle par le dos.

3. Pfúmú hátá útééláá ńtaangú ku nimá nzo.

Le chef du village qui fait des messages derrière la maison.

4. Mwana ngóómbó wééndá ye ndǎka mu kalunga.

Un petit devin qui est allé pour de bon dans l'au-delà.

5. Matá ha ndilu twa sika ngoma.

Monte sur le toit, que nous jouions au tam-tam.

6. Mwaana tááta kahóyílášnga fwalanzi mu phóŏsi.

L'enfant de mon père parle le français dans la poche.

7. Kiima kyééni kihóyáánga ndé: khí ńkhéětó wázálalala, Kháá mwáădí wázálalala?

R.: Yinzénza: grillon

Cette chose-là dit: quelle est cette femme qui se vante tant, Mère Mwaadi qui se vante tant ?

14.14.4. Bambwéeni – chiques

1. Mwáná kííma watélamasa pfum ha iketi.

Une petite chose qui a fait lever le chef du dessus d'une peau de bête.

14.14.5. Batsĭna – poux

1. Bambuusi ba tááta ku tsí kítádi.

Les porcs-épics de mon père sous le rocher.

2. Bathótó běna ku thandu itádi.

Des mangoustes qui sont au-dessus du rocher.

3. Mbómá mú tsí ítéékwa.

Un python sous une touffe de fougères.

4. Baphakasa bakúsá dyáá mu hatá, bá kóo lutaambí.

Les buffles qui viennent manger dans ce village les pieds en l'air, la tête en dessous (bas).

5. Baana ba tááta badyášnga maalú ku zúlu, ntwá kú tsi.

Les enfants de mon père mangent les pieds en l'air, la tête en dessous (bas).

14.14.6. Itsěkwa – punaise (de lit)

1. Nzo katúunga taatá kiimá kimósí kímsíkámásáå.

La maison construite par mon père, il y a une chose qui l'y réveille.

14.14.7. Tsóomba – larves

1. Mwaana ndúúmba kudiyéeyeye⁴⁶.

La jeune kudiyeye.

14.14.8. Sángángúŭngu – araignée

1. Mwaana ulábúkíláá nzadí mu maalú.

⁴⁶ Kudiyeeye: traduit le comportement frivole d'une jeune fille.

L'enfant qui traverse le fleuve à pied.

14.14.9. Divers

1. Mwáná mbísí úníímbáá ye khóŏla ha kuundá. R.: Khála Le petit animal qui dort avec sa gibecière sur le dos. R.: Crabe

Annales Æquatoria 24(2003)533-544 GUILLAUME ESSALO ET HONORE VINCK

CHRONIQUE

I. CHRONIQUE DU CENTRE ÆQUATORIA 2002-2003

1. L'informatique au Centre Æquatoria

Il y a plus d'une décennie le centre Æquatoria hésitait de danser au rythme d'ordinateur. La raison était simple. Le manque d'une source d'énergie stable et d'un technicien compétent à Bamanya. Mais avant de quitter le pays, le Père Directeur du Centre travaillait sur ordinateur et avait contacté un centre de formation à Kinshasa pour ses collaborateurs. La guerre a fait que le dossier puisse encore se reposer dans ses tiroirs.

Profitant de son congé annuel à Kinshasa, le Documentaliste Guillaume Essalo a suivi du 15 février au 15 avril 2002 une formation en informatique au Centre Informatique Saint Dominique à Limete.

Un certificat a sanctionné cette formation. La connaissance nécessite un apprentissage pratique sur un ordinateur pour une bonne maîtrise des commandes. Depuis le 25 septembre 202 l'ordinateur et ses accessoires sont installés dans la bibliothèque Æquatoria et c'est le début d'un nouveau service qui s'ajoute au Centre Æquatoria.

2. Nos visiteurs

Paul Verbruggen.

Père nous a fait le plaisir de sa visite le 3 août 2002. Il a pu revoir le Centre qu'il n'a plus vu depuis dix ans. Au cours de ses entretiens avec le Documentaliste qui gère pour le moment ce centre, Père Paul regrettait d'avoir raté cette occasion de venir travailler à Æquatoria. Avant de regagner Kinshasa, il a visité l'Institut Supérieur Pédagogique de Mbandaka sur invitation des autorités académiques. Il aide, malgré ses multiples tâches, comme intermédiaire entre Bamanya et Europe et aussi comme correcteur des textes soumis pour publication à la rédaction de la revue Annales Æquatoria.

Nancy Rose Hunt et Ibola Yende

Nous avons accueilli le samedi 3 août, Mme Nancy Rose Hunt et M. Ibola Yende. Nancy Rose Hunt est professeur d'histoire à l'université de Michigan et M. Ibola est chef de travaux à l'Université de Kinshasa. Ce dernier est venu accompagner le Professeur Hunt dans ses recherches sur la dénatalité chez les Mongo. Elle s'est

rendu au village Bolingo, Territoire d'Ingende, où travaillait M. Charles Lodewyckx, "apôtre" de la lutte contre la dénatalité mongo. Leur expédition à Bolingo a échouée suite aux tracasseries administratives dont ils étaient l'objet.

Periscope Production

Le 26 mai 2003 l'équipe de *Periscope Production* NV de Bruxelles composée de sept personnes est arrivée à Mbandaka par le régulier de la MONUC. Déjà au mois de mars 2003 cette équipe, conduite par M. Peter Bate a été ici pour étudier les conditions de réalisation d'un documentaire sur les abus ou atrocités du régime léopoldien au Congo. Le Centre Æquatoria a été retenu comme base d'où partira leur aventure à l'intérieur de la province de l'Equateur. Faisait partie aussi de cette équipe M. Mbokolo Elikia.

Du 26 au 28 mai ils ont filmé à Mbandaka. Le 29 mai, par le régulier de la Monuc via Boende, ils sont allés à Basankusu.. Ils ont regagné Bamanya le 1 juin dans la soirée. Ils ont travaillé aussi à Bikoro, localité située à 126 Kms de Mbandaka. Le 5 juin ils sont partis pour Baringa, pour revenir lundi le 9 juin. Le 12 juin le Prof. Mbokolo Elikia est rentré en Europe via Kinshasa. Toute l'équipe suivra une semaine après.

Le choix porté par cette équipe à notre Centre n'était pas dû au hasard. Nous n'avons pas seulement offert les chambres et les dépôts pour leurs matériels. Nous pouvons rappeler que le Centre Æquatoria dispose d'une grande richesse de documentation historique sur l'ex-colonie Belge et plus particulièrement sur les événements dans dans la province de l'Equateur. Un dossier du Père Edmond Boelaert sur l' "Arrivée des Blancs à l'Equateur" [voir *Annales Æquatoria* 16(1995) et 17(1996)], nous informe largement sur les abus du régime Léopoldien. Voilà ce qui a poussé les cinéastes pour visiter Bamanya. Le Professeur Mbokolo Elikia a profité de son séjour pour consulter les originaux écrits par les autochtones en lomongo.

Avant de quitter Bamanya, il a laissé un message dans le cahier des visiteurs: "Une belle bibliothèque en vérité. Plus qu'une bibliothèque, un centre riche d'information. Et Bamania est le seul lieu à remplir ce rôle dans l'Equateur. Il ne faudrait pas le laisser dépérir. Et pour qu'il continue à vivre, il faut : a) continuer à publier les Annales Æquatoria et, b) grâce à un flot continu de nouvelles acquisitions, injecter régulièrement du sang neuf dans l'institution".

3. Le Centre Æquatoria en liquidation ou transféré?

Les rumeurs selon lesquels Le centre Æquatoria serait liquidé ou transféré ont circulé à travers la ville de Mbandaka. Ayant appris cela, l'autorité provinciale M. J. B. Ewanga, un ancien lecteur d'Æquatoria, invita le responsable a.i. M. Guillaume Lofele Essalo pour avoir des précisions sur ce problème. Ce dernier lui a rassuré que la richesse laissée par Gustave Hulstaert, Nkasa y'Embambo, reste et restera toujours à Bamanya comme il l'avait souhaité avant sa mort. D'ailleurs pour exclure tout malentendu, Nkasa y'Embambo, écrivit le 8 décembre 1987 une déclaration et y

apposa sa signature dont nous reproduisons ici un extrait: "C'est ainsi que j'ai assemblé une petite bibliothèque et des archives des documents divers. Actuellement ces matériaux sont gérés par le P. Honoré Vinck sous la dénomination Centre Æquatoria à Bamanya."

4. Journées d'initiation à la technique de recherche dans la bibliothèque Æquatoria

Journées d'initiation aux techniques de recherche

M. José Fr. Loleka Bonkanga, Chef de travaux à l'Institut Supérieur Pédagogique de Mbandaka et chargé de cours aux Centre Universitaire de Mbandaka, a organisé de nouveau un atelier avec les étudiants de deuxième graduat de la faculté de médecine du Centre Universitaire. M. Guillaume Essalo a donné un bref aperçu historique du Centre Æquatoria comme introduction au vif du sujet de la journée. Nous vous rappelons que l'année passée le Chef de travaux Loleka avait organisé deux ateliers de ce genre. Un groupe d'étudiants de la FASCIS avait effectué une visite à la bibliothèque Æquatoria. Ils étaient accueillis et guidés par le bibliothécaire.

5. Nouvelles acquisitions

Notre fond documentaire s'est enrichi de 187 volumes. Les amis du Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale 'CTA' de Wageningen aux Pays-Bas n'ont jamais cessé de répondre à nos demandes. Nous avons reçu d'eux de précieux ouvrages nous permettant un meilleur accès à l'information, à la recherche, à la formation ainsi qu'aux innovations dans les secteurs du développement agricole et rural et de la vulgarisation.

6. Statistiques

En 2002, la bibliothèque n'a fonctionné que pendant huit mois seulement. Nous avons accueilli 380 chercheurs (1096 demandes de livres) ou visiteurs. 174 nouveaux abonnés se sont ajoutés à notre registre. Depuis le début (1980) jusqu'à la fin de 2002, nous comptons 5039 noms.

7. Guest-House

Après une longue période de fermeture, le Centre Æquatoria a réouvert sa maison de passage au mois d'avril. Maintenant les chercheurs passent des nuits sans être inquiétés comme il y a de cela six mois. Depuis qu'elle est rouverte, 276 personnes ont été hébergés.

En dehors des étudiants et autres habitués du guest-house, ce dernier avait offert encore son hospitalité à l'équipe de Periscope Production NV de Bruxelles et à une mission de Nations Unies pour le développement Agricole. Vingt-deux personnes ont passé quatre-vingt (quatre nuits).

Guillaume Essalo, lundi 13 janvier 2014

II. ACTIVITES SCIENTIFIQUES A MBANDAKA

1. Séminaire national de l'Amoco à Mbandaka et Bamanya

L'Association des Moralistes Congolais en sigle AMOCO avec la collaboration du Grand Séminaire Saint Jean Baptiste de Bamanya a organisé un séminaire national à Mbandaka et à Bamanya du 28 au 31 octobre 2002. Le thème principal était: *L'Etat de droit en République Démocratique du Congo*.

Au programme:

- Mpongo Bokako, Qu'est-ce qu'un Etat de droit?
- Matumele, L'Etat de droit en RDC, hier et aujourd'hui.
- Matukanga, Le rôle du peuple dans la formation d'un Etat de droit.
- P. Mukuna, La contribution de l'épiscopat congolais à l'instauration d'un Etat de droit en RDC (de 1956 à 2002).
- Christophe Lutundula, Culture du droit comme préalable à la mise en œuvre d'un Etat de droit en RDC.
- Frédéric Bienvenue Mabasi, Etat de droit et diplomatie en RDC.

Plus ou moins 300 personnes y ont participé. Le jeudi 31 octobre, avant la clôture du séminaire, le comité national a procédé à l'élection du comité provincial de l'AMOCO. Prof Gini a été élu président provincial, Mgr Antoine Boeke Viceprésident, M Lowenga Lowemboloke secrétaire et Mme Christine Wanga trésorière. Le centre Æquatoria a contribué par leurs services à la réussite de ce séminaire.

III. VARIA

1. Nouvelle revue: Afrique et Histoire

"Afrique & Histoire est une nouvelle revue d'histoire consacrée a l'Afrique et a ses interfaces maritimes (océans Atlantique et Indien, mer Rouge et Méditerranée). Elle a pour vocation a accueillir des études portant aussi bien sur le Maghreb que sur l'Afrique sub-saharienne, et a couvrir toutes les périodes historiques, de l'Antiquité a l'époque contemporaine. Elle est ouverte a des disciplines telles que l'archéologie, la linguistique, la philologie, etc., pourvu que les études relèvent d'une approche historique. Elle ne privilégie aucune école ni aucune approche, mais vise au contraire a représenter tous les courants historiographiques, avec une prédilection pour les aspects les plus novateurs de la recherche en histoire.

La revue Afrique & Histoire est dirigée par un comité éditorial et animée par un comite de rédaction. Les articles proposes pour publication, s'ils entrent dans le cadre éditorial de la revue, sont soumis a des rapporteurs anonymes.

Le comité éditorial est composé de: Jean-Pierre Chretien (fondateur, directeur de la publication); Danielle de Lame (rédactrice en chef); Ibrahima Thioub (rédacteur en chef); Bertrand Hirsch (fondateur, rédacteur en chef); Pierre Boilley (fondateur); François-Xavier Fauvelle-Aymar (fondateur)

Afrique & Histoire parait au rythme de deux numéros par an. Elle publie des articles en français et en anglais. La taille des articles doit être de 40.000 signes environ, incluant les notes, les références et les annexes. Les articles doivent parvenir à la revue par émail (en pièce jointe) ou en version disquette et papier à son adresse postale. Les manuscrits ne sont pas retournes aux auteurs."

Afrique&Histoire, revue internationale
Centre de Recherches Africaines
Université Paris I-Pantheon-Sorbonne
9, rue Malher
75181 Paris cedex 04France
hafrique@univ-paris1.fr
(Texte repris de *H-Africa, Discussion Logs*, 25 novembre 2002)

2. Flora de la Cuvette Centrale sur le Web

(Texte repris de: htt://130.54.103.36/aflora.nsf)

AFlora on the Web: The database of traditional plant utilization in Africa. Created by AFlora Committee, since 1998

"A study on the traditional use of plants in Africa" has been promoted as the AFlora (an abbreviation for "African Flora") project since late 1980s by the Center for African Area Studies, Kyoto University, involving many researchers who are interested in ethnobotany of tropical Africa. The project aims to accumulate ethnobotanical information on plant use and nomenclature which has been collected mainly by Japanese field researchers working in Africa, and to provide an effective system of information retrieval.

A considerable amount of data have already been collected in Africa concerning plant utilization and indigenous botanical knowledge. Those data have, however, been so far kept and used only by the individual scholars who collected them, and regrettably, few comparative studies have been undertaken. Under the AFlora project, those data scattered among individual researchers are assembled and arranged according to a common format, then compiled into a database. Loaded onto a computer system, the database is managed quite effectively and can provide an online information retrieval method for every user of the system. Thus, quite an easy access to the bulk of information on useful plants in Africa can be provided. AFlora is also expected to serve as a guideline for collecting similar data on useful plants in the future studies.

Characteristics and Merits of Aflora

A distinctive feature of AFlora database is that it covers quite a wide range of utilization information. Not only the information on material use of the plants such as for food and medicine, but also that on non-material use for ritual and other spiritual purposes are included. Also stored as information in this database are: the plant use in the oral tradition of songs and proverbs, the auxillary plant use such as bee plants and fodder plants, and even negative registrations of plants as persistent weeds or plants unsuited for some specific purposes. That is to say, AFlora covers a whole range of man-plant relationships which are the product of careful observation and rich experience of the African people for thousands of years. In other words, AFlora is a database of the cultural and intellectual heritage of African people.

It is, therefore, expected to be useful in various ways, from the study of the symbolic world of the African people to the practical research on potential food and medicinal resources. It is also expected to be useful in the applied research on the conservation and sustainable use of natural resources of Africa.

AFlora database was originally constructed in the Data Processing Center of Kyoto University, using database software Fairs2 on FACOM system. However, in order to facilitate easier and more convenient access, it was recently incorporated to the Internet Web system. Users can search for necessary information from their own personal computer, even from the other side of the Earth. They can even update the information, modifying old information or adding new one at their will from their own computer, if they are authorized to do so by the web master of AFlora Committee.

Use of the AFlora for Reference and Comparative Research

The first purpose of AFlora database is to facilitate a quick reference. If one wants to know, for example, the usage of a certain species in a particular area, or areas, of Africa, all the usage documented in the database will be available on the screen in a few seconds. All the species with a specific use (for example, those used for curing malaria) can be likewise shown immediately. Alternately, all the species of a particular family or genus documented in the database will be revealed with the details of the use and other information for each of the species.

Inter- and intra-group comparison is another important purpose of this database. One can compare easily the different uses of the same species among different groups. One of such comparative studies was made on the plant use and nomenclature among four different groups of the Mbuti and Efe hunter-gatherers in the Ituri Forest of Zaire.

Data Included in Aflora

The following are the data contained in the database (data with * mark are not transferd to Web version yet). Each data group is headed by a three letter abbreviation derived from the ID numbers given to each contributor for his / her record sets.

ADR: The Efe Pygmies and the Balese farmers in the Ituri forest of northeastern Zaire, around Andiri village (N 1.55', E 29.10', alt. c. 1000 m), Zone de Mambasa, Reion de Haut-Zaire; collected by H. Terashima, M. Ichikawa and M. Sawada, in 1985, and also .by the second research of Terashima in 1990

AFN*: The Nyindu farmers in the eastern Zaire, around Kilimbwe village (S 3, E 29, alt. more than 1400 m), Zone de Mwenga, Region de Kivu; collected by T. Yamada, in 1977-1978.

BOY*: The Boyela farmers in the central Zaire; around Yele village (alt. c. 500 m), Zone de Ikela, Region d'Equateur; collected by H. Sato in 1979.

IYO: The Bongando (Ngandu) farmers in the central Zaire, around Iyondje village adjacent to Wamba, the research base of Bonobos (N 0, E 22), Zone de Tshuapa, Region d'Equateur; collected by D. Kimura, in 1986-1989.

JTS: The Central Kalahari Bushmen (|Gui and ||Gana) in Botswana, collected by J. Tanaka from 1966.

LIK: The Aka Pygmies and the Bonjo farmers in the northern Congo, around Moumpoutou village (N 3, E 17), along the Ibenga River, District de Dongou, Region de Likouala; collected by K. Takeuchi, in 1989 and 1990.

LGM*: The Lega farmers in the eastern Zaire, around Mwenga village (N 28.20', S 2.55', alt. c. 1300 m), Zone de Mwenga, Region de Kivu; collected by H. Terashima, S. Kalala and N. Malasi, in 1988.

LGN*: The Lega farmers in the eastern Zaire, around Nyamakombola village (N 28.10', S 1.45', alt. c. 600-700 m), Zone de Walikale, Region de Kivu; collected by H. Terashima, S. kalala and N. Malasi, in 1989.

LGS*: The Lega farmers in the eastern Zaire; collected by K. Ndumbo.

MWB: The Mbuti Pygmies in the Ituri forest of north-eastern Zaire, around Katala and Mawambo village (N 1.0', E 29.10', alt. c. 1000 m), Zone de Mambasa, Region de Haut-Zaire; collected by M. Ichikawa, in 1987.

NDY: The Efe Pygmies in Ituri forest of Zaire, around Nduye village (N 1.45', E 29.0', alt. c. 1000 m), Zone de Mambasa, Region de Haut-Zaire; collected by M. Ichikawa, in 1989 and 1990.

SBK*: The Baka Pygmies in the northern Congo, around Souanke (N 2.0', E 14.0'), District de Souanke, Region de Sanga; collected by H. Sato, in 1987.

SGL*: The Songola fisher / farmers in the eastern Zaire, around Elila village (S 2.43', E 25.53'), Zone de Kindu, Region de Kivu; collected by T. Ankei, in 1978-1979.

SUI: The Suiei Ndorobo, the hunter-gatherers in the Mathew's Range of northern Kenya, collected by M. Ichikawa in 1976 to 1978.

TAK*: The Aka Pygmies and the Bonjo farmers in the northern Congo, around Moumpoutou village (N 3, E 17), along the Ibenga River, District de Dongou, Region de Likouala; collected by K. Takeuchi, in 1989 and 1990.

TBK*: The Bambenga Pygmies in the central Zaire, around Dongou village (N 2.40', E 18.30', alt. c. 350 m), Zone de Kungu, Region d'Equateur; collected by Tanno, in 1985 and 1987.

TTR: The Mbuti Pygmies and the Bira farmers in the Ituri forest of north-eastern Zaire, around Mawambo and Teturi villages (N 1.0', E 29.10', alt. c. 1000 m), Zone de Mambasa, Region de Haut-Zaire; collected by T. Tanno, in 1973 and 1976.

WAM: The Bongando (Ngandu) farmers in the central Zaire, around Wamba village, the research base of Bonobos (N 0, E 22), Zone de Tshuapa, Region d'Equateur; collected by T. Kano and other members of Bonobo research team.

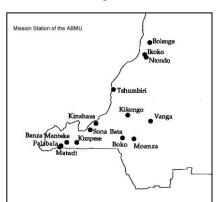
6. "Congo News Letter"

Table of Contents and Index, by Robert E. Smith and Donald G. Brown (Editors) May 2002, 103 p.

From the Preface:

"From 1910 to 1972 the Missionaries American Baptists published the *Congo News Letter* each quarter with a few exceptions (mostly during the World Wars). They tell the story of the work in Congo. The *Congo News Letter* was named *Zaire News Letter* for the 1994 issue and the March 1972 issue and *Nkand'a Kintwadi* for the issues of June and December 1972. There are a total of 231 issues with 2,587 articles by 444 authors, some of whom are Congolese.

These articles are a rich source for Congolese and international historians as well as for those simply interested in this varied and fascinating past. The Tables of Contents are simply lifted from those of the various issues, and arranged on a page for each year of publication. Many were printed with author, titre, and page, but in the earlier years, up to Oct 1947, we needed to add a page number. Others had no table of contents at all, so that had to be typed up all the issues of 1910 and 1911, the first three issues of 1912, Feb 1918, Nov 1924, all 1925 and 1926, Jul 1930, Apr 1950, and Apr 1951. The issues were assigned no volume and issue numbers until 1925, and after that the designations were erratic at times, so we have limited references to the more stable month and year indications. However, one must note that the month of publication varied within the year. For example the first issue of



1916 was April, but that of 1924 was January.

The first seven issues were mimeographed at Kimpese. The rest were edited and/or printed at various locations: Banza Manteke, Bolenge, Kimpese, Kinshasa, Sona Bata, Tshumbiri, and Vanga. We could not locate a copy of the very first issue, but fortunately it was republished in *Mission* magazine. One issue, that of Dec 1961, came out in both French and English versions.

It is sometimes difficult to locate full runs of *Congo News Letter*. The section on

Library Holdings has portions of letters answering an inquiry to American Baptist institutions in 1992, plus lists of issues mailed to them this year, 2002. A web search site is also indicated. The *Communauté Baptiste du Congo Ouest* office in Kinshasa has a full run, bound. Individual missionaries, especially retired ones, may also own various issues."

The Mission Society concerned is the American Baptist Missionary Union, Pennsylvania USA, actually known in the Congo by the name "Communauté Baptiste du Congo Ouest".

During the same period, an other Periodical, *Congo Mission News*, with news items from all protestants missions, was published by the Conseil Protestant du Congo.

The reader should be aware that a well known Magazine that played a important role in the History of the Congo had a similar name: "*The Congo News Letter*", issued by the (American section of the) Congo Reform Association (Boston).

Preface	iii
Congo News Letters Tables of Contents	1
Index of Authors	65
Places of the Congo News Letter	84
Partial Index of Places	85
Partial Index of Editors-Alphabetical by Editor	93
Partial Index of Editors-Chronological by Issue	95
Special Issues of Congo News Letter	97
Memorial Issues of Congo News Letter	98
Library Holdings of Congo News Letter	99

7. Indigénisme et colonialisme dans les manuels scolaires du Congo Belge. Texts reproduits en marge du project de la Katholieke Universiteit Leuven.

La présentation du Projet voir Annales Æquatoria 22(2001)529-530

- -M. Depaepe, J. Briffaerts, P. Kita Kyankenge Masandi & H. Vinck, *Manuels scolaires au Congo belge*, , [Studia Paedagogica-33] Universitaire Pers Leuven, 2003
- -J. Briffaerts, "De last van het verleden". Een bevoorrechte getuige aan het woord over onderwijs in Kongo [interview P. Kita], *Basis. Christene School*, vol. 109, no. 16 (14 september 2002) 27-3 0.

Sous presse

- (1) J. Briffaerts & P. Dhondt, "The Dangers of Urban Development. Missionary discourse on education and urban growth in the Belgian Congo (1920-1960)", *Neue Zeitschrifi für Missionswissenschaft*, vol. 59, no. 2 (mei 2003)
- (2) J. Briffaerts, M. Depaepe & P. Kita Kyankenge Masandi, "Das koloniale Schulbuch und die Spannung zwischen pädagogischer Überlieferung und

didaktischer Innovation. Meta-Reflektionen über drei Fallstudien von durch Missionare verfassten Lesebüchern in Belgisch-Kongo, 1910-1950", in: E. Matthes & C. Heinze (eds.), *Didaktische Innovationen im Schulbuch* (Bad Heilbrunn, Klinkhardt, 2003)

- (3) J. Briffaerts, "De rol van de staat in de onderwijsorganisatie van Belgisch Kongo", *Jaarboek van de Belgisch-Nederlandse Vereniging voor de Geschiedenis van Opvoeding en Onderwijs* (2002), Assen, Van Gorcum, 2003.
- (4) P. Kita Kyankenge Masandi, "Les manuels scolaires dans l'éducation coloniale au Congo belge: livrets de lecture des Pères Blancs au Kivu", *Internationale Schulbuchforschung/International Textbook Research*, november 2002

Présentés à la rédaction:

-P. Kita Kyankenge Masandi, "La lente éclosion de l'enseignement secondaire au Congo belge:

histoire d'un enjeu politique", Paedagogica Historica

- -P. Kita Kyankenge Masandi, "La chanson dans l'éducation coloniale au Congo belge: référentiel théorique", *Revue Canadienne d 'études Africaines*
- -P. Kita Kyankenge Masandi, "La chanson dans l'éducation coloniale au Congo belge: étude thématique", *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*
- J. Briffaerts, What was it like in the colonial classroom? Realities of education in the Belgian Congo (1908-1960): The Mbandaka case (paper American History of Education Society Conference)

Résumés publiés

- -J. Briffaerts en P. Kita Kyankenge Masandi, Center and periphery as a framework for the history of colonial education (paper British History of Education Society Conference)
- -J. Briffaerts, M. Depaepe & P. Kita Masandi, "Lente éclosion de l'enseignement secondaire au Congo belge: histoire d'un enjeu politique", in: Recueil des résumés/Abstract Book ISCHE, XXIV Paris 2002. L 'enseignement secondaire histoire institutionnelle, culturelle et sociale. Secondary Education: Institutional, Cultural and Social History, Parijs, INRP, 2002, 39-40.
- -P. Dhondt & J. Briffaerts, "The dangers of urban development. Missionary congregations and education in Congolese cities", in: *Urbanisation and Education:* The city as a light and beacon? Programme and abstract book Twenty third session of the International Standing Conference for the History of Education, Birmingham, 2001, 52-53.

Recensions

-J. Briffaerts, over A. Odinba Omakoko, L'Enseignement de l'histoire en République Démocratique du Congo (ex-Zaïre). Diagnostic (1960-1980), *Paedagogica Historica*, vol. 37, no. 3, 739-741.

P. Kita Kyankenge Masandi, over P. Erny, L'école coloniale au Rwanda 1900 — 1962, Paris, L'Harmattan, 2001, *Paedagogica Historica*, sous presse.

IV In memoriam

Huibrecht Labaere



Le Père Huibrecht (Rafael) Labaere est décédé le 8 septembre 2003 à Beernem (B). Huibrecht est né à Herzele (B) le 18 juillet 1913. Il a fait profession dans la Congrégation des Passionistes. Il a séjourné au Congo comme missionnaire catholique de 1940 à 1946 et de 1952 à 1959

En mai 1940 il savait encore débarquer pour le Congo à La Rochelle. Il était affecté à la Mission des Pères passionnistes au Sankuru. Il y exerçait la fonction de Directeur d'école et d'enseignant à Bena-Dibele et à Katako-Kombe. Rentré en 1946 en Belgique il y obtenait devant le Jury Central, un graduat en Sciences Coloniales et le diplôme d'instituteur. Pendant cette même période, il commençait l'étude de l'otetela. De retour en 1952, il était nommé Directeur de l'école normale à Katako-Kombe. Après son retour définitif, il continuait avec une très grande

application ses recherches sur la langue des Atetela.

Les funérailles ont été célébrées dans l'église des SS Michel et Josef à Wezembeek-Oppem, le 13 septembre.

Voir la notice autobiographique et la bibliographie complète dans *Annales Æquatoria* 22(2001)442-447 et sur www.Æquatoria.be H.V.

Pierre (Piet) Elshout



Nous avons appris un peu tradivement le décès, le 10 mai 1998, de Monsieur Pierre Elshout, auteur du livre: *Les Batwa des Ekonda*, MRAC, Tervuren 1963, vi et 65 pages, 3 cartes (composé en 1960-1961). Monsieur Elshout était né à Tienen le 9 mai 1931. Il était obtenait le diplôme de licencié en sciences coloniales et administratives à l'Université Coloniale, en 1954 avec un mémoire sur "Rhytmische kunst en haar verhouding tot de beschaving".

D'avril 1956 à juillet 1960, il servait dans le service territorial, successivement comme Administrateur de

Territoire Assistant à Kiri et à Kahemba et Commissaire de District à Feshi.

Il a fondé le Cercle Culturel "La Lumière", des Evolués à Penzwa. A l'occasion de son départ (en congé) ils lui ont adressé les paroles suivantes:

"Faut-il énumérer encore toutes les réalisations qu'a connues la Région de Pendzua, grâce à votre action dévouée et dynamique? Au point le vue routier, les tronçons de route assez importants ont été construits entre Tueya-Bokenge-Ikongo y'Osenge; - entre Tueya-Boyolo, -

entre Loponde ndjale, -entre Loponde-Lokakau. Les routes sont aménagées et entretenues; les travaux routiers sont organisés et tous les hommes qui ont des yeux avouent le bel état de routes par raport à ce qu'on a connu. Dans ce domaine là nous vous disons simplement un grand merci.

Au point de vue construction des maisons, nous avons deux belles écoles rurales à Itendo et Momboyo. Deux gîtes d'étapes ont été construits à Monio et Imenge.

Au point de vue administratif et politique vous saviez conduire à bien ce Secteur important qu'on vous avait confié. Le Secteur vivait dans l'ordre, la paix et le progrès.

Au point de vue social et chrétien votre conduite a été pour nous exemplaire. Vous étiez parmi ces blancs qui savait comprendre les noirs, les aider et le traiter en hommes. Nous sommes sensibles à tous ces gestes de sympathie et de compréhension que vous nous avez témoignés.

L'intérêt que vous porter aux problèmes des Evolués de Pendzua, à leur progrès social et humain, vous a conduit à nous réunir et à former un Cercle des Evolués dont vous assumiez la présidence d'honneur. Ce Cercle qui, sous vos yeux, a connu les éloges et les encouragements de toutes les Autorités qui ont visité ce Secteur et ont eu contact avec nos Evolués.

Notre salle des fêtes est l'œuvre de votre initiative et de vos efforts inouïs. Combien de jours n'avez-vous pas été sous le soleil de plomb pour surveiller et diriger la construction de cette salle des fêtes; combien des nuits blanches n'avez-vous pas connues, surtout quelques jours avant l'inauguration qui eut lieu le 18 octobre I958. Nous vous surnommons l'Infatigable Administrateur. Vous avez vaincu le démon du découragement et de la lassitude."

[Des archives personnelles de la famille]

En 1969, il devenait Secrétaire de la Ville de Sint Niklaas (B). C'est en cette fonction qu'il a pris l'initiative d'une exposition sur les Mongo [Voir *Annales Æquatoria* 6(1985)219-228].

SELECTION DES REVUES

Par GUILLAUME ESSALO documentaliste au Centre Æquatoria à Bamanya

- 1. AFRICA, Revista trimestrale di studi e ocumentazione dell'Instituto italiano per l'Africa e l'Oriente, Roma
 - N. 4 Anno LV 2000
 - Katanga : Labor policies and household strategies among the railway workers, 1928-1960 (Kasa Yelengi) 463-488
 - N. 3 Anno VII 2002
 - -L'Africa e l'antropologia sociale (Bernardo Bernardi) 313-333
 - -Usage culturel de la forêt au Sud-Cameroun (P.R. Oyono) 334-355
- 2. AFRIQUE D'ESPERANCE, Bulletin de culture et d'information, Communauté Jésuite Saint Pierre Canisius, Kimwenza, Kinshasa
 - N° 1 octobre-décembre 2000-IXe Année
 - -L'échec d'une démocratie dictatoriale en Côte- d'Ivoire (N'djomon A.) 5-6
 - -Quelle place donne-t-on à l'individu dans l'exercice du pouvoir en Afrique ? (Loua P.) 9-10
 - -Pour pouvoir bien se produire en public (Kambale, M.) 1-8-19
 - N° 2 janvier-mars 2001-IXe Année
 - -Quel Congo après Kabila ? (Dala D.) p.7
 - -Le sida une épreuve pour la science (Odio) 10-13
 - -Sida en Afrique. Quel avenir pour l'Afrique ? (M. Bere) 13-19
 - -Les révélations de Durban « Sida : un couteau à double tranchant » (R. De Haes) 26-28
 - N° 3 avril-juin 2001-IXe Année
 - -Qui pillent les ressources de la RDC ? (X)5-6
 - -Démonopoliser le pouvoir en Afrique noire(X)6-7
 - -Prendre conscience des droits de l'enfant (Mayemba B.) 18-21
 - -Dans nos universités, la réussite à quel prix ? (Mankonko N.) 22-23

- -Nécessité d'un nouveau système éducatif en Afrique (Haba A.) 24-25
- -Attirer les capitaux en Afrique: par quels moyens? (N'Saabakindo E.) 25-26
- -La conférence de Berlin et ses conséquences (Bitemo Cl.) 28-29

N° 4 juillet-septembre 2001-IXe Année

- -Et l'avenir du Congo? (Nyembo J.) 5-6
- -Qui pillent les richesses de la RDC ? (J. Segers) p.7
- -Les églises à nos portes! (F. Dala) 8-9
- -Mouvements religieux en Afrique. Généalogie des sectes d'inspiration judéochrétien (Dala, F.) p.9
- -Aperçu historique des appartenances religieuses en RDC (L. de Saint Moulin) 10-11
- -Panorama des nouveaux mouvements religieux et philosophiques au Cameroun : le cas de Douala (Setibo Batuzolele, V.) 13-15
- 3. AFRIQUE ESPOIR, Revue trimestrielle éditée par les Missionnaires Comboniens, B.P. 724 Kin, Limete.

N° 8 octobre-décembre 1999

- -Société. An 2000 les jeunes répondent (Ae) 4-6
- -Dette extérieure. Rien n'a encore changé (Monzemu Moleli, L.) 10-11

N° 9 janvier- mars 2000

- -Eglise rwandaise. Jeune, belle, mais fragile (Ae) 10-11
- -Les saints d'Afrique (Ae)11-17
- -Planète. Est-ce qu'on va vers une terre où il y aura trop de monde ? (F. Wondo Mawondo) p.23
- -Société. Les pygmées de Monaco en République Centrafrique (S. Bangui Mukelembembe) 24-25

 N° 10 avril – juin 2000

- -Les enfants de la rue (L. Kalonji)13-22
- -Société. Pas de développement sans... (Ae) p.24
- -Sectes (R. Likongo) 10-11
- -Société. Vivre au taux du jour (Monzemu Moleli) 22-23

N° 12 octobre - décembre 2000

- -Société. La guerre des six jours (A. Balusia)
- -Afrique pays par pays (Ae) 12-40

-Un continent malade de ses routes (Monzemu Moleli) 46-47

N°13 janvier - mars 2001

- -Société. Dot : la liste a changé (Monzemu Moleli) 22-23
- -De l'ethnie à la nation (L. de Saint Moulin) 24-26
- -Afrifemme. L'autre visage (K. Dzenou) 27

N°14 avril – juin 2001

- -Ethnies Es-tu du nord ou du sud ? (P. Monzemu) 6-7
- -Epidémie Ebola. Tu as fait de ton mieux (A. Ssegondo) 24-25
- -Afrifemme. Mécanicienne : pourquoi pas ? (B. Imperial) 26-27

N°15 juillet - septembre 2001

- -La guerre en RDC. Cette étrange guerre (J. Mpundu) 4-5
- -Société. On les appelle armes légères (P. Monzemu Moleli) 10-11

N° 16 octobre –décembre 2001

- -Racisme. Le rendez-vous de Durban (J. Serawati) 4-5
- -Munzihirwa: Cinq ans déjà
- -L'Afrique et la pêche (F. Wondo) p.23

N° 17 janvier – mars 2002

- -Terrorisme. Le réseau africain (E. Malei) 10-11
- -Corruption. Moi corrompu? (Ae) 13-18
- -Le diamant (B. Kasonga) 22-23

N° 20 octobre-décembre 2002

-Afrique 2002 (Ae) 13-31

N °21 janvier-mars 2003

- -Enfants de la rue. L'histoire de Vicky (J. Mpundu) 10-11
- -Violence sans frontières (Ae) 13-18
- -Salaire toujours un droit ? (Kouévi A.L.) 27
- -Sida. Il fait rage (Ae) 28
- 4. ALTERNATIVE, Périodique d'analyse et de prospective B.P.234 Kin 11
 - 3 Septembre 2000
 - -Sectes, ferveur, liberté ou manipulation mentale ? (R. DE HAES) 2-4

- -La ferveur religieuse, une donnée sociale de taille (Mutunda Mwembo) 5-7
- -Dieu est-il congolais ? (V. Elongo) 8-9
- -Le sens et l'essence de la religion (C. Ntumbwa) 10-11
- -La géographie religieuse des villes en RDC (C. Kakese) 12-1
- -La dimension culturelle du développement (C.Mbomba) 15-21
- -La croyance en milieu africain (Tshishimbi, Sangana, Mpuka) 22-28
- -Liberté, occultisme et religiosité au CPRK (M. Kalele) 29-35

4 Septembre 2000

- -Le devoir d'éduquer (S. Decloux) 2-3
- -L'enseignement et ses problèmes en RDC (Mutunda M.) 4-7
- -Genèse, vocation et évolution de l'université (Essanga T.) 14-18
- -Les indicateurs de la crise de performance dans l'ESURS (Mabiala M.) 19-26
- -Des pistes pour la réhabilitation de l'université congolaise (Bumba M.) 26-32

5 juillet 2001

- -Du panafricanisme à la fondation de l'O.U.A. (Ilunga ;I.) 2-5
- -La ligue des Etats négro-africains LENA: une organisation mort-née (Muamba M.) 6-12
- -L'Union Africaine face aux libérations politiques (Tshikoji M.) 13-19
- -Mouammar Kadhafi et l'Union Africaine (Labana L.) 20-23
- -De l'unité syndicale africaine (Ngomper Ilunga) 24-28
- -Tentatives de création d'un système de sécurité collective en Afrique (Kuna, J.C.) 29-31

6 Septembre 2001

- -La crise des politiques publiques et de bonne gouvernance au Congo des années 1990 (Mukoka, N.) 2-11
- -Du Zaïre de Mobutu au Congo de Kabila (Nzemba P.I.) 12-25
- -Management et culture d'entreprise congolaise du portefeuille (Mbumba M.N.) 26-30
- -L'exigence de la paix dans les pays de la Région des Grands Lacs : défi actuel de l'Eglise (Mgr Lukumwena) 31-33
- -Dialogue et régénération de l'Etat (Mutunda M.) 34-35

5. ANTHROPOS, Revue Internationale d'Ethnologie et de Linguistique, Allemagne

94.1999 4/6

-Les nkita comme pantomime des personnages extraordinaires chez les Kongo du

Bas-congo (De Brauwere, Q.) 401-419 96.2001/1

-Chokwe Masks and Franciscan Missionaries in Sandoa, Belgian Congo, ca 1948 (Petridis, C.)3-28

6. CONGO-AFRIQUE, Economie-Culture-Vie sociale. CEPAS ,B.P.3375 Kinshasa-Gombe

XXXX Année (2000)

N° 341

- -La compétence de la Cour Suprême de Justice en matière de cassation des arrêts de la Cour d'Ordre Militaire (S. Booto W'Etumba) 8-30
- -Franco Luambo Makiadi (1939-1989) et la société congolaise, en mémoire du 10^e anniversaire de sa mort (Tshonga O.) 31-43
- -Du nouveau sur la conquête lunda au Kwango (J. Vansina) 45-58

N° 342

- -Kikwit : les problèmes de développement d'une ville régionale (Ngondo a P.) 80-101
- -La situation matérielle de la veuve d'après le Code de la famille en République Démocratique du Congo (Me A. Sita) 102-120

N° 343

- -Les sectes à Kinshasa: culte de la personnalité et volonté de puissance (Yoka L.M.) 145-150
- -Pour une politique de sécurité alimentaire en RDC. Analyse critique du Programme National de Relance du Secteur Agricole et Rural (P.N.S.A.R.) 1997-2001 (Mokoda B.) 151-187

- -Littérature et politique: lecture rhétorique de «Prière de paix» de Léopold Sédar Senghor (B. Makolo M.) 213-219
- -La transition démocratique à l'épreuve des faits en République Démocratique du Congo (J. Otemikongo) 220-241
- -Evolution politique religieuse en République Démocratique du Congo (1885-1999) (J. Anyenyola et H. Mukadi) 242-252

- -Message des Evêques du Congo-Kinshasa à 'ONU ; à 'OUA, à l'Union Européenne et à la cour internationale de Justice (Evêques de la RDC) 259-266
- -L'accord de cessez-le-feu de Lusaka et la paix en République Démocratique du Congo (Otemikongo M.) 267-277
- -Les universitaires de Kinshasa en quête de démocratie et de paix pour la République Démocratique du Congo (Kaumba L.) 278-290
- -Gestion et financement des universités congolaises : expériences de « sauvetage » et « partenariat » à l'université de Kinshasa (Ngub'Usim M.N.) 291-316

N°346

- -L'Afrique refuse -t-elle toujours le développement ? (Bongo-Pasi M. et J. Nkoumou) 326-398
- -La population mondiale d'ici l'an 2050. Quelques considérations (Kikassa M.)349-354
- -La perception des identités et des responsabilités sociales à Kinshasa (L. de Saint Moulin et C. Kabongo) 355-379

N°347

- -Congo-Zaïre: Littérature du silence ou silences(s) d'une littérature (Ch. Djungu-Simba) 399-409
- -De la mortalité maternelle en République Démocratique du Congo à l'aube du 3ème millénaire. Niveaux et facteurs explicatifs (Ngondo a P.) 410-436

N°348

- -La mondialisation, bonne ou mauvaise ?(Matadiwamba K.) 452-458
- -L'avenir de l'Etat en Afrique (Lokengo A.) 459-466
- -La « Démocratie africaine » entre le délire et la raison (P. Djimoguinan) 467-482
- -Le moratoire sur les armes légères en Afrique de l'Ouest (Mubiala M.) 483-497

N°350

- -Médecine et Bioéthique en Afrique (Muyengo M.) 580-590
- -Quel avenir pour le Droit Pénal en République Démocratique du Congo (Akele A.) 591-615
- -Le défi des entreprises familiales (Luyinu B.) 616-632

XLI Année (2001)

- -La politique sans éthique n'est pas de la politique (Zenit-Org) 5-9
- -Pour une politique chrétienne de la mondialisation (A. Durand) 22-36
- -Formation et gestion comme exigences pour la reconstruction de la société congolaise (Mayira K.) 46-52

-La justice militaire dans le système judiciaire congolais (Akele P.) 79-124

Nº353

- -Message des Evêques de la CENC : « Tous pour l'intérêt supérieur de la nation » (Evêques de la RDC) 132-136
- -Déclaration de l'Association des Moralistes Congolais sur la situation présente de la RDC et propositions pour l'avenir immédiat (AMOCO) 137-139
- -Dialogue National et Gestion du pays :27 propositions de la société civile au Chef de l'Etat (Société Civile) 139-141
- -Evolution de la théorie du développement de l'après guerre à la mondialisation : vers le
- mythe de l'éternel retour ? (Pholo B.) 142-154
- -Le rôle de l'éducation dans la situation de crise (Muyengo M.) 157è164
- -Eglise et médias en Rép. Dém. Du Congo : De la parole sur les médias à la parole aux communicateurs médiatiques (Banga J.) 165-187

N°354

- -De la nécessité d'un plaidoyer en faveur de la femme congolaise (Ngondo a P.) 197-222
- -Regards sur les temps actuels : inquiétudes féminines : reportage de femmes sur la violence basée sur le genre (Population) 223-232

N°355

- -L'éducation aux droits de l'homme en Afrique Centrale -Du mimétisme à l'inculturation (Mubiala, M.) 277-284
- -Les Bana-Lunda et les transformations socio-économiques à Kikwit (J. Sima) 297-310

- -La mosaïque des cultures face à un monde uniforme (H. Zaoual) 324-330
- -Guerre, crises et développement. A la quête de la bonne gouvernance (P. Akele) 331-370

- -L'Afrique du nouveau siècle : De l'ambiguïté à l'espérance (R. Colin) 451-460 -En marge de la réconciliation nationale : Textes fondamentaux du pré-dialogue
- -En marge de la réconciliation nationale : Textes fondamentaux du pré-dialogue intercongolais, Gaborone, 20-25 août 2001(Divers) 461-470
- -Des « dialogues » belgo-congolais au dialogue Intercongolais 1960-2001 : A la recherche de l'unité et de la légitimité (F. Kikassa M.) 470-481
- -De l'autopsie d'une Démocratie « ratée » au nouveau départ de la RDC, selon les ouvrages de S. Loka-ne-K.et F. Tala-Ngai (N Obotela) 482-487
- -Du vieillissement e la population en RDC : état de la question, mécanismes explicatifs de promotion et propositions de stratégies (Ngondona P.) 488-505

N°359

- -Quelle société civile pour résoudre nos problèmes ? (Congo-Afrique) 515-516
- -Regards sur les temps actuels : Une guerre des civilisations (A. Dome) 517-520
- -Gouvernance globale et société civile : Enjeux pour le long terme (G.Rolland) 521-535
- -Le modèle du Nouveau Management Public face aux réalités étatiques de l'Afrique(Mukoka N.) 536-548
- -L'impact de la culture sur la gestion des entreprises en Afrique(Luyinu B.) 549-566

N° 360

- -Diamant sanglant et économie des guerres civiles en Afrique (T.K. Biaya) 581-594
- -Pour une Territoriale de proximité et de développement (J. Kabila) 613-616
- -Des dirigeants « compétents et éprouvés », une hantise permanente pour la République Démocratique du Congo (Obotela R.) 617-630

XLII Année (2002)

N°361

- -Faire la guerre au terrorisme (S. Agnivesh et V. Thampu) 4-13
- -Apports des Eglises dans la quête des libertés démocratiques en Afrique (Lokengo A.) 29-45
- -La guerre de droits ... aura-t-elle lieu ? (P. Akele) 46-61

N° 363

-Comment repenser l' « autonomie » du pouvoir politique à l'aune de la mondialisation des marchés et des capitaux ? (Osongo L.) 131-157

- -Les années plastiques et le cycle triennal des années blanches à l'Université de Kinshasa de 1990 à 2001 (Ngub'Usim M.) 158-181
- -L'Education dans un contexte de crise (M. Ekwa) 182-187

- -L'OUA : fin de l'histoire et nouvelles perspectives à travers l'Union Africaine (Cl. Kirogozi) 206-233
- -Les stratégies régionales et sous-régionales du Haut-Commissariat des Nations Unies
- -Droits de l'Homme en Afrique (Mutoy M.) 234-249

N°365

- -Les mouvements sociaux en Afrique sub-saharienne (Kassanda L.) 261-278
- -Quand la Loi Civile et la Loi morale se rencontrent! (Lentiampa S.) 279-292
- -Charles TEBA, fonctionnaire de l'E.I.C. et du Congo-Belge à Boma (1901-1910). Un des précurseurs de l'intelligentsia congolaise (Makamu N.) 293-314

N°367

- -Le 11 septembre 2001 à New-York :écroulement des mythes, relectures des signes de temps (L.M. Yoka) 388-396
- -Mondialisation : L'interculturalité, avenir de l'humanité (A. Ntabona) 399-406
- -La place de la religion dans la vie selon une enquête effectuée à Kinshasa/Lemba Sud (L.de Saint Moulin) 415-432

N°368

- -Le marché, usurpation du sacré : la théologie de la libération face à la mondialisation (A. Durand) 453-462
- -La surchristianisation au quotidien à Kinshasa : Une lecture de l'autre face de la religion (V Elongo) 463-480
- -Théâtre et politique au Congo/Zaïre : En mémoire de M.K. Mobyem Mikanza 1944-1994

XLIII Année (2003)

- -La République Démocratique du Congo et le NEPAD (F. Kikassa) 47-49
- -Ottobah Cugoano, Réflexions sur la Traite et l'Esclavage des Nègres, Londres/Paris, 1788 (A. Awak'Ayom) 50-60
- -De l'interprétation abusive des textes sacrés à propos du thème de malédiction de

Cham (I.B. Kake) 61-62

N°372

- -Pour la « réinvention » de la RDC et l'instauration du Nouvel Ordre Politique (NOP) par des actes fondateurs durables (N. Obotela) 79-92
- -Conscience nationale et identités ethniques. Contribution à une culture de la paix (L. de Saint Moulin) 93-128
- -Liste des ethnies et tribus de la RDC par territoire (L. de Saint Moulin) 129-131
- -Liste alphabétique des collectivités de la RDC (L. de Saint Moulin) 132-136
- -L'édition au Congo-Zaïre durant l'arrêt de la coopération 1990-2000 (C. Cassiau) 137-144

N°373

- -« L'homme peut-il fabriquer l'homme ? Réflexions sur le clonage (reproductif) humain et sur ses incidences politico-ethniques (P Metena)
- -Origines et formation du théâtre moderne (M.Kadima-Nzuji) 197-208

L'AVENIR, Revue des Jeunes, B.P. 127 Kinshasa/Limete

N° 28 avril-juin 2000

- -Martin Luther King: Apôtre de la non-violence (P. Matendo) 10-11
- -« Le phénomène les églises de réveil à l'écran » Chaînes libres ou chaînes enchaînées ? (A. Izey) 13
- -L'allaitement maternel au centre d'une controverse (P. Mayamba) 14-15
- -La trypanosomiase (P. Mayamba) 16

N°29 juin-août 2000

- -Que pensez-vous de la vaccination ? (L. Mayamba) 4-5
- -La lutte contre la poliomyélite et la rougeole (P. Matendo) 6-8
- -Qu'est ce que la rougeole ? (G. Matumikina) 14

N° 30 octobre-décembre 2000

- -Que pensez-vous du port du pantalon par la femme ?
- -Kadhafi et les Etats-Unis d'Afrique (B. Olofio) 10-11
- -L'histoire de l'aviation : un parcours progressif (P. Matendo) 14-15
- -Sénégal : la démocratie en marche (B. Olofio & Baende Ekungo) 16-17

N° 31 janvier-mars 2001

-Groupes de prière : « permanence 24 heures sur 24 » (J.. Dadu) 8-9

- -Communication. Téléphoner au 21ème siècle : l'Afrique peut espérer ! (L. Mayamba) 12
- -L'esclavage à l'heure du crime contre l'humanité (P. Matendo) 14-15
- -L'Afrique du 20e siècle : quel bilan et quel avenir ? (B. Olofio) 16-17

N° 32 avril-juin 2001

- -Les examens d'Etat : Fête ou immoralité chez les finalistes (P. Matendo) 14-15
- -Que pensez-vous de la religion de la prospérité ? (O. Monji) 6-7
- -Quelle religion pour les jeunes ? (R. Wawa) 8-9
- -« A l'ombre du Léopard : vérités sur le régime Mobutu » (B. Olofio) 16
- -Est-il un péché pour les chrétiens de faire la politique ? (B. Olofio) 17

N° 33 juillet-septmbre 2001

- -Tracasseries de la Police Routière (L. Ngwanza) p.6
- -Paul Panda Farnana précurseur du nationalisme congolais (P. Matendo) 10-11
- -Communication. Du bon usage des médias (M. Ndala) 18

N°34 octobre-décembre 2001

- -Que pensez-vous de l'occultisme ? (P. Matendo) 6-7Après
- -A propos des destructions terroristes aux Etats-Unis (B. Olofio) 16-17

N° 35 janvier-mars 2002

- -Examens d'Etat. Finaliste et enseignants s'expriment (P. Matondo) 6-7
- -L'Internet et l'éducation familiale (O. Monji) 18

N° 36 avril-juin 2002

- -Echec aux examens d'Etat : A qui incombe la faute ? (L. Kizobo) 5
- -Que dire de l'accoutrement des danseuses congolaises ? (R. Wawa) 8-9
- -Félix Wazenkwa : « les jeunes doivent éviter de polémiquer inutilement sur les musiciens. » (P. Matendo & B. Tsala) 10-12
- -Transport, un véritable casse-tête dans la capitale (O. Monji) 14
- -La Belgique et la mort de Lumumba (P. Matendo) 18

N° 37 juillet-septembre 2002

- -L.S. Senghor, l'homme de tous les continents (Mbu Mputu) 6-7
- -Que pensez-vous du phénomène "Bana 13 ans "? (P. Matendo) 8-9
- -Eduquer les jeunes aux médias (O. Monji) 16-17

N° 38 Janvier-Mars 2003

- -Amadou Toumani Touré: Le grand retour (N. Bu Mputu) 6
- -Vers un siècle à pensée unique (B. Olofio) 8-9
- -Koffi Olomide: L'Odyssée (N. Mputu) 10-13
- -Phénomène bipage (P. Wawa) 14-15

REVUE AFRICAINE DE THEOLOGIE, Facultés Catholique de Kinshasa

Vol.23 N°45/46 avril-octobre 1999

- -Vatican II : Un tournant dans le rapport évangélique et cultures (R. De Haes) 27-52
- -Lectures africaines de la Bible : Signification et voies d'approche (A. Kabasele) 53-78
- -Réappropriation christologique dans la nomination africaine de Jésus-Christ (A. Museka) 79-93
- -Dogme et Herméneutique. Contribution au débat sur l'irréformabilité des formules dogmatiques (L. Santedi) 95-ll5
- -Le vicaire général et le chancelier dans le code de 1983. Effort de contextualistion dans les diocèses de la RDC (Mantekadi F.) 117-134
- -Un Evêque peut-il abandonner son diocèse assiégé ? Cas de Cyprien de Carthage et situations contemporaines (Mapwar B.) 135-152
- -Ethique et économie. La théorie de M. Novak (Mbandu KM.) 155-176
- -Pour une éthique de l'entreprise en Afrique à la lumière de la doctrine sociale de l'Eglise (Bosangia I.B.) 177-194
- -Faut-il envisager une éthique chrétienne africaine des médias ? (Banga, J.) 195-208.

Vol.23 n° Vol. 26, n° 51 avril 2002

- -Vers un mécanisme d'entretien du clergé en République Démocratique du Congo. Perspectives d'application des canons 1274, § 1 et 281,§ 1 (Mole G.) 7-20
- -Obligations et droits des instituts et des membres dans le C.I.C. 1983. Un rapport juridique issu de la profession religieuse (Nakahosa, K.) 21-46
- -A la recherche des fondements théologiques du concept « Eglise famille de Dieu » (Ngoy K.) 65-70

Vol 26, n° 52 octobre 2002

- -Les apories philosophiques dans la théologie eucharistique de Thomas d'Aquin. Une étude de la Summa Contra Gentiles IV, 62-67 (Gaise, N.) 149-178
- -L'Evêque et son territoire dans la législation canonique d'Afrique du Nord aux IV

- et Ve siècles (Sabw K.) 179-201
- -Ministère et vie des prêtres au Zaïre. Instructions et directives pastorales de l'épiscopat, 1991-2001 : dix ans après. (Pindi M.) 203-214
- -Catéchèse et mission au Congo: impasse pour l'évangélisation hier et aujourd'hui (Nzir N.)215-231
- -De la raison herméneutique à la raison critique. Linéaments d'une rationalité pluraliste (Onaotshho K.) 233-256
- -L'apport et la philosophie africaine à la philosophie occidentale de la mort (Bonona N.) 257-274

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES, Facultés Catholiques de Kinshasa, RDC.

Nº 29

- -Vingt cinq ans d'enseignement de philosophie au Zaïre. Recherches de philosophie africaine (Smet, A.J.) 9-42
- -Recherches et publications. Bilan de l'apport de la Faculté de philosophie des Facultés Catholiques de Kinshasa et perspectives (Mvuezolo M.) 45-75
- -L'objet dans le projet d'être africain (Mudiji M.) 77-93
- Horizons d'une philosophie pratique en Afrique actuelle. Et problème de la vérité dans l'oralité (Mbandi E.) 95-111
- -Tradition et modernité en Afrique aujourd'hui. Le point de la question (Okolo, O.) 113-124
- -De l'être au devoir-être. Les ambiguïtés du recours à la tradition en philosophie africaine (Ngwey N.N.) 125-139
- -Identité culturelle africaine et universalisme éthique. Tâches pratiques d'une philosophie de la culture africaine (Akenda K.) 141-17
- -Philosophie et Religion en Afrique (Ngimbi N.) 175-190
- -L'homme du lien et le concept de responsabilité (Kahang R.) 191-217
- -Philosophie et praxis en Afrique. Sur la problématique de l'efficacité pratique de la philosophie (Mbambi M.O.) 219-234
- -De l'éthique comme facteur de développement ans les Semaines philosophiques
- de Kinshasa et son impact au Zaïre (Mvumbi N.T.) 235-242
- -« Afrocentrismes » et interculturalité (Numba Y.L.) 243-256
- -Descartes, son discours et son esprit. Interpellation pour l'Afrique (Nketo L.) 259-278

RENAITRE, Bimensuel chrétien d'information et d'opinion, B.P. 13642 Kinshasa 1 15 janvier 2001

La RDC face à trois formes de paix. Esquisse de la situation générale du Congo indépendant (Shimuna L.) 12-13

Monsieur le Président, relisons donc l'histoire (Van Parys, J.M.) 20-21

Les Etats-Unis d'Afrique, un mirage (Tony Essien) 22-24

N°02-31 janvier 2001

Récit de l'annonce de la mort du Président L.D. Kabila (X) 3-5

Ces guerres qui ne finissent jamais (Simaantoto apo.) 16-18

Le phénomène "sorcellerie et la Parole de Dieu" (Delanaye, P.) 19-20

RDC: La souffrance enseigne (E. Lamabata) 23

Les violences faites à la femme dans la culture kasaïenne : Mythes ou réalité ? 23

N°03 15 Février 2001

Laurent-Désiré Kabila, un homme, une idée (Indjassa Germain) 10-11

Leçon à tirer de l'assassinat du Président Kabila (J. Kashema) 11-13

Et demain le Congo... ou Comment assurer à la RDC un meilleur sort ? (C.

Dimandja) 13-16

De Kabila à Kabila : Les chances d'une succession controversée (Gyavira M.) 17 Joseph Kasa-Vubu, Premier Chef d'Etat et Président de la RDC : (F. Mananga) 18-20

N°04-28 février 2001

Nos maladies et nos maux tiennent-ils vraiment de la sorcellerie ? Employons notre intelligence (P.Delanaye) 12-16

Le XXIe siècle sera-t-il le siècle de la Renaissance Africaine ? (A. Mulombo) 20-22.

N°06-31 mars 2001

Cette hyper-religiosité qui nous régresse (L. Lukusa) 9-10 La Congolaise doit réorienter sa lutte (Indjassa G.) 19-20

N° 08-30 avril 2001

Mondialisation : respect des personnes et de la création (P. Delanaye) 19-21

Mondialisation et solidarité africaine (P. Delanaye) 21-22

Le chrétien africain face aux accusations de «sorcellerie » (P. Delanaye) 25

REVUE D'ETUDES AFRICAINES, Revue semestrielle de l'Institut Lufuluabo, Cerdaf

Kinshasa

- -Justice et libertés politiques : ciment d'un Etat démocratique (S. Tshikoji) 11-26
- -Les contours et le contenu d'un dialogue inter-congolais viable (Mutunda, M.) 27-48
- -Institutions et classe politique en RDC : profils et perspectives (Kaamba M.) 49-67
- -Les droits de partis politiques viables pour une démocratie stable (Nkombe O.) 67-72
- -Les droits des partis politiques et des citoyens (Ngoma B.) 73-90
- -Dialogue inter-congolais: de l'Etat de nature à l'Etat de droit (Mbadu K.) 99-114
- -La justice et son administration conséquente (Mbolokala I.) 115-120

RECENSIONS

Annales Aequatoria 24(2003)561-572

- 1. BOMPETI NGILA: Expérience végétale bolia (République Démocratique du Congo). Catégorisation, utilisation et dénomination des plantes. (Grammatische Analysen Afrikanischer Sprachen 14.) Rüdiger Köppe, Köln 2000. 149 pp. Prix 58,- DM. *Recensé par Motingea Mangulu*
- 2. DEREK NURSE & GÉRARD PHILIPPSON (réd.), *The Bantu languages*. Routledge Language Family Series 4. 2003. Routledge Londres. 708pp. Illustrations. Cartes. Index. ISBN: 0-7007-1131-1 *Compte rendu par Michael Meeuwis*
- 4. DIVERS, *La grossesse et l'enfance dans la société Mongo*, C.R.C., Baringa (R.D.C.), 2003, 150 pages in A4
- 4. Marc Depaepe, Jan Briffaerts, Pierre Kita K. Masandi, Honore Vinck, *Manuels et chansons scolaires au Congo belge*, Presses Universitaires de Louvain, 2003 16 x 24 cm broché 270 p. ISBN 90 5867 285 9 € 22,00

1. BOMPETI NGILA: Expérience végétale bolia (République Démocratique du Congo). Catégorisation, utilisation et dénomination des plantes. (Grammatische Analysen Afrikanischer Sprachen 14.) Rüdiger Köppe, Köln 2000. 149 pp. Prix 58,-DM.

Recensé par Motingea Mangulu

Ce livre d'un grand intérêt traite des noms de plantes chez les Bolia. Il aborde en effet, un domaine de l'africanistique encore peu exploité, celui l'ethnobotanique comme le témoigne Heine (1985: 5) dans son étude sur la taxonomie des plantes chez les Samburu du Kenya. Deux questions majeures préoccupent l'auteur: cerner les rapports que les Bolia entretiennent avec leur monde végétal et dégager les divers mécanismes de conceptualisation linguistique qui soustendent ces rapports.

L'ouvrage est divisé en sept chapitres. Après l'introduction (pp. 15-24) qui en constitue le premier, le second chapitre aborde la catégorisation des plantes (pp. 25-32). Le troisième chapitre décrit les différents modes d'utilisation des plantes par les Bolia dans les domaines principalement de l'alimentation, de la médecine, des pratiques magico-religieuses, de l'art et de l'architecture. Le quatrième et le cinquième présentent respectivement l'analyse morphologique et sémantique des dénominations végétales (pp. 39-63), tandis que le sixième aborde le problème même de la dénomination (pp. 59-62). Le septième chapitre (pp. 65-125) enfin, a été réservé à un corpus de 500 entrées. On trouve encore en annexe deux appendices: une liste des noms scientifiques et vernaculaires des plantes et celle des phytonymes amplifiés.

Ainsi qu'on peut le constater, le déséquilibre entre les différentes parties du livre est remarquable: le corpus y occupe une place plus importante que les particularités ethnobotaniques bolia et la théorie linguistique prétendues être capitales. Sans doute, l'auteur n'a pas voulu s'y attarder pour ne pas retomber dans le contenu de sa thèse de doctorat (Ngila, B., 1993: Les noms des plantes en lolia, approche ethnolinguistique. Strasbourg). Il a voulu en effet, écrire avec les mêmes matériaux un ouvrage différent avec comme objectif de dépasser largement les dimensions de cette thèse: son titre est déjà indicatif, (p. 10). De toutes les façons, lorsque l'on considère l'abondante littérature consacrée à la théorie de la dénomination par les philosophes du langage, l'apport de l'auteur en ce domaine en tant que linguiste a été très minime.

Notre lecture de cet ouvrage est particulièrement axée sur les points relatifs aux données d'ordre ethnohistorique et linguistique.

En ce qui est des renseignements d'ordre ethnohistorique, que donne l'auteur concernant les rapports génétiques entre les Bolia et les Mongo, Ntomba et Ekonda; la crainte est grande que le volumeux ouvrage *L'ethnie mongo* de Van der Kerken (1944) de même que l'abondante littérature nationaliste mongo de Hulstaert, plutôt que de constituer les bases d'une discussion en vue de l'approfondissement de

l'histoire pré-coloniale de la Cuvette Centrale ne soient devenues chez certains africanistes congolais parole de la bible. Tout en reconnaissant la valeur de cette oeuvre mémorable, Hulstaert (1972: 36-37) attire l'attention des utilisateurs en termes suivants:

Il est nécessaire de mettre en garde les chercheurs futurs contre l'acceptation incontrôlée de tous les détails contenus dans *L'Ethnie Mongo* [...]. Il ne faut cependant pas décrier les études de Van Kerken et les enquêtes administratives en général. Elles ont un côté positif très net. Sans elles, nous n'aurions pas maintenant ces renseignements abondants, variés et irremplaçables sur les populations congolaises, leurs liens, leur histoire, leurs coutumes, etc. [...]. Il reste que les chercheurs futurs ne doivent pas prendre à la lettre l'ouvrage de Van der Kerken, mais qu'ils ont tout intérêt à soumettre à un nouveau contrôle ses renseignements"

Il est, en tout cas, certain que parmi les populations qu'on a pris l'habitude d'appeler aujourd'hui Mongo-Sud, il en existe qui ne sont pas d'origine mongo. Ce serait le cas pour les Ekonda, Ntomba et Bolia que Van der Kerken (1944) regroupe sous le seul nom d'Ekonda et dont les langues sont clairement de substrat bobangi, pour les Ntomba du moins. Les affirmations de types "des guerres avec le peuple frère Nkundó (Ekonda)"(p. 19) n'ont donc aucun fondement historique.

En outre, lorsque l'auteur affirme dans la conclusion avoir réussi à établir la "particularité" bolia dans le domaine de la dénomination des plantes, nous pensons que ce qui est perçu ici comme particulier appartient à un héritage plus ancien commun à plusieurs groupes bantous du nord-ouest du territoire congolais voire gabonais et camerounais. C'est seulement lorsqu'on aura reconstruit ce fond commun qu'on pourrait être en mesure de dégager les particularités, les innovations apportées à ce fond ultérieurement par chaque groupe. Nous pouvons ici donner l'exemple d'un groupe non mongo dont nous sommes nous-même originaire, celui constitué par les Ngombe, qui partagent avec les Bolia une bonne partie des noms de plantes cités dans l'ouvrage et encore avec les mêmes modes d'utilisation (Voir Rood, N., 1958: *Dictionnaire ngombe*).

Concrètement donc, l'expérience végétale bolia serait plus utilement étudiée sur plusieurs plans, c'est-à-dire en prenant en compte divers rapports horizontaux et verticaux que les Bolia ont entretenus avec les autres peuples. Le pays est vaste et la diversité ethnique est très accusée, certes, mais un effort doit être déployé pour sortir de l'esprit de clocher.

Concernant les langues bolia et ntomba, on constate qu'elles sont classées par Guthrie dans le groupe Bangi-Ntomba C30, mais on a fait croire que leurs locuteurs sont apparentés aux Mongo du groupe Nkundo-Mongo C60. C'est cela qui a sans doute amené Bastin (1978: 140-141) à reprendre le ntomba-Bikoro dans chacune de ces deux groupes. Nous ne donnons pas une valeur génétique à la

classification de Guthrie, mais les témoignages linguistiques sont suffisants pour discuter du sujet.

En effet, on doit dire que le scénario imaginé par Mamet (1955: 5) au sujet du ntomba-Bikoro en écrivant que ses locuteurs ont été placés, lors des grandes migrations à l'avant-garde de l'ethnie mongo et que s'il fallait définir la langue des Ntomba, on pourrait dire qu'ils ont imposé à un vocabulaire en majeure partie bobangi une grammaire mongo; présente plutôt la situation au sens opposé si l'on observe bien cette langue ntomba dont la grammaire a tout du bobangi. Hulstaert (1984: 11) dans son "Esquisse linguistique des Booli" confirme que le lontomba est une langue différente du lomongo:

[...] ces trois dialectes ont en commun un grand nombre d'éléments par lesquels ils se distinguent de tous les autres Mongo et les rapprochent des parlers des Riverains du Fleuve Zaïre, un stade intermédiaire étant occupé par les Ntomba de Bikoro.

Si Mamet (1960: 8) dit du bolia qu'il est plus que son voisin du nord le Ntomba resté dans la pure ligne mongo (cfr. citation Ngila, p.66), c'est sans doute parce que le bolia a poussé l'assimilation jusqu'à l'adoption des préfixes dénasalisés du bantou commun (classes 1, 3, 4, 6). La suite de la phrase de Mamet (1960: 8) est cependant: "tout en s'écartant passablement, à beaucoup de points de vue du Nkundo que le Bolia comprend très difficilement."

Quant aux Ekonda, Sulzmann (1984: 1-2) dans son article chez Aequatoria, "La soumission des Ekonda par les Bombomba", le groupe nkundo qui le dernier immigra dans le Territoire d'Ingende; résume clairement leur histoire en termes suivants:

Les ancêtres des Ekonda habitaient la région de la Mongala au Nord du Zaïre (Rombauts, Sulzamann). Chassés par les Ngombe, ils se sont installés d'abord sur l'Ikelemba, et ensuite dans l'actuel Zone d'Ingende. Lors de l'immigration des Nkundó, ils refoulèrent peu à peu les Ekonda qui allèrent occuper des régions en zones de Bikoro et de Kiri, dont ils refoulèrent des Bolia et des Iyémbé qui y étaient établis depuis longtemps.

Un récit plus ou moins analogue a été rapporté par Mamet (1960: 7-8) et plus récemment encore par Kanimba (1995: 235) dans son article "Les Elinga de la Ruki" chez le même Aequatoria. Hulstaert (1972: 56) qui a passé toute sa vie en étudiant les communautés *móngo* dans leurs moindres détails admet lui aussi que ces tribus doivent être séparées des Nkundó tant sur la base des migrations qu'à cause de différences culturelles notables.

En arrivant dans la région du lac Léopold II, les Ekonda on refoulé des tribus déjà installées: Bolia, Ntomba, Iyembe, Bolendo, Bolongo, Mbela, etc. Eux-mêmes ont été chassés par les Nkundo: Ils ont conservé un souvenir de frayeur des Bombomba avec leur commandant Ikenge.

Au niveau de l'analyse morphosémantique des noms de plantes, il se constate avant tout que l'auteur n'a pas facilité la tâche au lecteur, en ayant refusé dans la partie consacrée à la strucutre phonologique et morphologique de la langue (pp. 20-23) de donner les variantes de phonèmes: $l \sim d$, $h \sim s$, $b \sim w \sim \emptyset$, $ng \sim \eta$ et de préfixes: bo-/w-, (classes 1 et 3), $n/m/nj/\eta$ (classe 9), se contentant de le renvoyer en notes à l'ouvrage La langue des Bolia de Mamet (1960) et à deux mémoires de licence présentés à Lubumbashi inaccessibles même dans les universités de Kinshasa.

a. Formes cl.10 avec N-1 (406-412): quelle réalisation? /nl/comme dans les dialectes kongo du bantou H ou /nd/ comme dans la plupart des cas? C'est en parcourant le corpus qu'on se rend compte que la réalisation de cette suite en bolia est /nd/:

242. e-ndenge < -? -lengemw-

être distrait

475. *N-lombe e bohóbé*, pl. (*N-lombe í bohóbé*) < *ndombe* traversin de charpente

115. lolóla, pl. ndóla

Trichosepha acuminata

b. °N-V, réalisation?

424-425. °N-óngo > nóngo, ndóngo ou njóngo? houes; °N-ombε > nombε, ndombε ou njombε? varans.

445-446. °N-úngú > núngú, ndúngú ou njúngú? floraison; °N-úte > núte, ndúte ou njúte? *Entada gigas.

c.s/h: distribution?

158. bo-nsépé < -hépelêtre raide, mourir

163. bo-nsóha < -hohlaver

d. ng/ŋ: deux phonèmes?

466. *N-gonjó* Ficus sp. пэтэ tam-tam 1. Ø-bángi Cannabis sativa 179. во-рарі Croton haumanianus 314. *ba-ŋĕtı* Hibiscus surattensis aval

465. *N-gεlέ*

378. lo-heléngi Ipomoea batatas Poii

176. bo-ŋănswă Ocimum sp.

208. bo-pungá Synsepalum dulcificum

```
e. j/Ø: distribution?
174. bo-njóka < -ók-
```

175. *be-njonda* < ? -ónd-

entendre, écouter apprécier

Heureusement, des règles qui expliquent toutes ces variations de phonèmes ou de morphèmes sont exposées dans l'ouvrage de Mamet (1960: 14,16-17) où une remarque importante est formulée au sujet de $\mathfrak p$ qui est un phonème à part, différent de la séquence $n\mathfrak g$. "Dans les combinaisons homorganiques nk, $n\mathfrak g$ le n est une nasale vélaire et devrait s'écrire $\mathfrak p$, ce que nous ne faisons pas pour la facilité de l'écriture et de la typographie. Ce n'est que dans le cas où le phonème $\mathfrak p$ n'est pas accompagnée de sa correspondante explosive que nous l'écrivons comme indiqué dans l'alphabet Africa."

Les règles tonales et de dévocalisation, en particulier dans la dérivation, n'ayant pas été données, il est encore une fois difficile au lecteur de saisir les rapports entre les unités en composition.

15/. bo-nkwenkulu < nkulu	tortue
166. bo-ntăntambá < ? bontar	<i>nba</i> esclave
303. <i>1-lělengé < 1léngé</i>	sorte de roseau
210 1 1 1 1	17

310. *1-lwălumba* < *-lumba* dégager une mauvaise odeur

311. *1-lwélúngú* < *1lungú* (309) Ocimum gratissimum

315. *ι-nkŏkóto* < *nkóto* poches, étuis 343. *ι-yómbεlɛmbánjá* < *-ómb*(*εl*)- balayer (pour) 344. *ι-yong* < *-ong-* somnoler

Fue its description of the second second in the second sec

Ensuite, hormis de nombreuses coquilles qu'on trouve dans le texte, il existe quelques problèmes au niveau de l'analyse qu'il importe bien aussi de soulever:

a. Thèmes différents?

414-420. *lo-mpoko*, pl. *N-poko* arbuste à vertus aphrodisiaques; *lo-ngondo*, pl. *N-ngondo* poisson sp., *lo-nkepa*, pl. *N-kepa* Aidia micrantha, etc.

Si le thème est posé comme commençant par NC, il faut formuler la règle selon laquelle la suite de deux nasales est représentée par une seule; au cas contraire, c'est-à-dire si le thème est posé avec une consonne simple considérer que *lo-* un préfixe additif, singulatif comme il a été établi par les comparatistes, e.a., Kadima, M., 1969: Le système des classes en bantou, p. 163.

b. Des formes apparemment complexes non analysées:

201. *bo-pánjănji* Hymenocardia ulmoides

217. bo-tíampo 232. e-hólwá Anthoclitandra rodustior Espèce de ihole (278)

Si l'analyse est satisfaisante au niveau des phytonymes simples et composés, cela n'est pas le cas pour les phytonymes dérivés. Nous nous trouvons ici clairement dans ce qu'on appelle "ethymologie populaire". La fantaisie est surtout clairement établie par l'absence de lien tonologique entre les unités du phytonyme et les noms ou les verbes posés comme point de départ. L'auteur a heureusement pris soin de placer un point d'interrogation devant la plupart de ces cas.

116. bo-londό <?-ónd- apprécier, estimer Ngombε (NGB) bolondó

140 bo-ndelempáko < bondélé homme blanc et mpáko miel, tribut. Espèce de boté bó thờ (211). Elle aurait été recommandée ou appréciée par les blancs ou peut être introduite par eux. NGB. monjeepáko.

163. bo-nsóha < -hoh-166. bo-ntăntambá < ? bontamba esclave 175. be-njonda < ? -ónd-246. e-nteetembe < ? ntémbé tronc de bananier

255. *e-tıké* < *-tikal-* rester

282. *1-kalí < -kál-* ouvrir une route, un passage

Même tonalité, mais rapport incertain:

9. bo-bambá < ?-bamb- coller, NGB libambá

23. bo-bəmbi < ?-bəmb-38. bo-hángé < ?-hángi-58. bo-həngó < ?-həngfermer les intervalles d'une palissade, NGB bosəngʻə 41. bohenge 94. bo-lebó < ?-lebol-(s)'enrouler, NGB bopəmbi surajouter, NGB mosángé fermer les intervalles d'une palissade, NGB bosəngʻə une saison, NGB lisenge s'élever, NGB ilebó

96 bo-leko < eleko saison, NGB lıleko

Radicaux différents?

33. bo-haká < ?-hal- devenir leger, NGB lıháhá

182. *bo-oho < -hoh-* dissoudre

488. N-təl ε < ? -

293. *1-kondo < ?-koond-* se voûter

L'item 293, proto-bantou CS.1146 est certainement le plus frappant, losrqu'on regarde sa distribution géographique et son importance sur le plan historique (Vansina, J., 1990: *Paths in the rainforests*, p. 63; Rossel, G., 1999. Dans

Biesbrouck K., S. Elders et G. Rossel (éds), Central African Hunter-Gatherers in multidisciplinary perspective: Challenging Elusiveness, pp. 105-116, Leiden: CNWS. Un autre item dont l'explication paraît très fantaisiste est 352 kongôlolo < bokongo oiseau sp. et bololo amertume, cette plante médicinale devenue très populaire même dans les rues de Kinshasa et Brazzaville à cause de la diversité de son utilisation ne tire en tout cas pas son nom du bolia, mais de la langue commerciale: kongó renvoie au nom du pays. Il existe une jacinthe d'eau qui n'a été connue chez les populations d'aval qu'après l'Indépendance: kongw'âsıka (kongo ya sîka) Dzokanga, A., 1979: Dictionnaire Lingala-Français, p. 101; le sens litéral étant "le Congo Nouveau".

Les formes postulées comme provenant d'idéophones ou d'onomatopées (pourvus de préfixes) nous semblent encore moins évidentes.

68. <i>bo-kíkí</i>	petite liane à épines douloureuses NGB mokíkí ceinture (Rood
	1958: 282), peut-être Ntomba monkinki sorte de tubercule de
	forêt comestible (Mamet 1955: 188)
141. <i>bo-ngé</i>	fruits que porte cette liane(?)
161 <i>be-nséti</i>	champignon comestible de couleur blanche NGB séti (Rood
	1958: 381)
178. <i>bo-nî</i>	le nom de la liane évoque le bruit qui se produit lorsqu'on la
	tord
262. <i>1-bě</i>	espèce de <i>ewá</i> (258) dont le tubercule se casse facilement.

Nous espérons, en définitive, comme l'auteur lui-même (pp. 16-17), que cet ouvrage pourra servir non seulement aux chercheurs qui se préoccupent de la bionymie, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent au monde végétal: biologiste, botaniste et ethnologue.

Motingea Mangulu Institut Pédagogique National/Kinshasa Lehrstuhl Afrikanistik I/Bayreuth

2. DEREK NURSE & GÉRARD PHILIPPSON (réd.), *The Bantu languages*. Routledge Language Family Series 4. 2003. Routledge – Londres. 708pp. Illustrations. Cartes. Index. ISBN: 0-7007-1131-1

Compte rendu par Michael Meeuwis

Cette publication volumineuse est la quatrième dans la série que la maison londonienne *Routledge* a commencée dans les années 1990 sur les grandes familles

linguistiques du monde. La série a comme but de présenter pour chacune de ces familles un ouvrage de référence essentiel, réunissant les données les plus fiables et les classifications les plus récentes en offrant des études détaillées et avancées sur la typologie, la syntaxe, la morphologie de la famille en général et de diverses languesmembres en particulier.

C'est exactement ce que Derek Nurse, de la Memorial University of Newfoundland au Canada, et Gérard Philippson, de l'INALCO à Paris, ont fait, et avec succès, pour les langues bantoues. Les auteurs qu'ils ont conviés pour contribuer à leur projet comptent parmi les plus réputés dans le domaine de la bantouistique. Même si, inévitablement, les différents chapitres ne sont pas tous d'égale qualité, il est juste de reconnaître qu'en général les auteurs ont préparé des chapitres relevant d'un niveau d'analyse exceptionnel et d'une assez grande connaissance de la masse de données disponibles en ce moment. L'on pourrait reprocher à quelques contributions d'être trop pénétrées des convictions et hypothèses individuelles de l'auteur, qui ne les identifie pas toujours comme telles. Ainsi ces contributions, et par conséquence le volume en général, ne répondent pas de manière invariable à l'intention d'offrir un 'état de la question'. Ces reproches quoique valables ne compromettent en rien la qualité globale de cet ouvrage louable et important.

Le livre est composé de 31 chapitres, dont le premier est l'introduction générale et dont les autres sont organisés en deux grandes parties. La première partie regroupe douze chapitres, dont un bon nombre traite de la famille bantoue sous l'angle des différents sous-domaines de la linguistique, comme la phonologie, la tonologie, la syntaxe et autres, et dont d'autres parlent de la reconstruction historique, de la classification et de (quelques aspects de) la sociolinguistique. Nous croyons utile d'énumérer les contributions et leur(s) auteur(s): I. Maddieson, The sounds of the Bantu languages; L.M. Hyman, Segmental phonology; C. Kisseberth & D. Odden, Tone; T.C. Schadeberg, Derivation; D. Nurse, Aspect and tense in Bantu languages; F. Katamba, Bantu nominal morphology; T. Bearth, Syntax; T.C. Schadeberg, Historical linguistics; D. Nurse & G. Philippson, Towards a historical classification of the Bantu languages; T. Güldemann, Grammaticalization; S.S. Mufwene, Contact languages in the Bantu area; K. Demuth, The acquisition of Bantu languages.

Dans la deuxième partie sont offertes 17 descriptions individuelles, soit d'une seule langue, soit d'une continuité dialectale ou soit encore d'une zone ou d'un autre regroupement de langues adjacentes. Ces chapitres sont: J.R. Watters, Grassfield Bantu; L.M. Hyman, Basaá (A43); M. Mous, Nen (A44); G. Guarisma, Kpā? (A53); T. Heath, Makaa (A83); C. Grégoire, The Bantu languages of the forest; L.J. van der Veen, The B30 language group; M. Leitch, Babole (C101); R. Botne, Lega (Beya dialect) (D52); C. Kutsch Lojenga, Bila (D32); G. Philippson & M.-L. Montlahuc, Kilimanjaro Bantu (E60 & E74); Y. Bastin, The interlacustrine zone (Zone J); D. Odden, Rufiji-Ruvuma (N10, P10-20); C. Kisseberth, Makhuwa

(P30); G. Sommer, Western Savanna (K, R); E.D. Elderkin, Herero (R31); D. Gowlett, Zone S.

Le dernier chapitre de la deuxième partie a été préparé par J. Maho et est intitulé A classification of the Bantu languages: An update of Guthrie's referential system. Les reconstructions et classifications historiques ayant été traitées par Schadeberg et par Nurse & Philippson dans la première partie, cette contribution de Maho propose, comme le dit le titre, une mise à jour de l'organisation non-génétique telle que l'ayait proposée Guthrie à partir de 1948.

Il importe, en guise de conclusion, de noter que le niveau de spécialisation et la profondeur des analyses sont tels que ce livre ne se laisse pas qualifier d'introduction à la bantouistique et sera plutôt lourd à diriger pour des étudiants ou autres novices dans le domaine. Ceci n'était pas parmi les objectifs des rédacteurs ou de *Routledge*. Par conséquent, une introduction à la linguistique bantoue, dûment mise à jour, reste à être élaborée.

3. DIVERS, *La grossesse et l'enfance dans la société Mongo*, C.R.C., Baringa (R.D.C.), 2003, 150 pages in A4

"Assurer une descendance est un grand et pénible devoir pour les femmes: elles ont à supporter les effets d'une grossesse avec toutes les maladies, malaises et dangers que cela comporte. Tout ce temps de grossesse, depuis la conception jusqu'à la naissance du bébé, est pour les femmes une période de souffrances parfois accablantes. En général, nos femmes acceptent ces souffrances stoïquement, parce qu'elles savent que dans notre société, pour qu'une femme ait une place de choix dans le clan et dans son foyer, elle doit avoir des enfants." (De l'introduction)

"Ces recherches ont été menées et réalisées par le Centre des Recherches Culturelles du diocèse de Basankusu, institué par Mgr. Ignace Matondo et dirigé par le Père Pierre Korse, M.H.M. ayant sous sa guidance un personnel composé de messieurs Jean Thomas Mongu, Jean Pierre Monjulu, Jean Léon Lingolo, Likiyo Inkenju, Likela et mademoiselle Marie José Enyeka. Les recherches étaient déjà terminées en 1989. Ces travaux étaient restés inédits. Les recherches ont été effectuées dans les environs des villages et groupements Ifomi Lokokoloko, Bolondo, Bekolongo, Boyela, Lilangi, Ekoto, Bompanga-Bonginda, Waka) Boyela-Ndeke, Boeke, Bolima-Ntomba, Lifumba (Waka et Befale), Esanga, Balinga, Boilinga et Nsongo. Au retour du Père Pierre Korse, en décembre 2002 on a pu finaliser le texte qui s'était déjà partiellement égaré. Les messieurs Jean Thomas Mongu et Jean Pierre Monjulu ont aidé le Père Korse à reproduire à peu près le texte original, à partir des cahiers de recherches élaborées dans les temps sur les lieux mentionnés. (...). Nous sommes conscients des lacunes de ce travail: p.e. l'absence des noms scientifiques de certains arbres et plantes mentionnés, l'impropreté de certaines tournures françaises. Veuillez nous en excuser car le temps nous a manqué. Malgré ces défauts, nous

sommes convaincus qu'il vaut la peine de publier nos recherches, pleines de traditions culturelles de notre région. Nous n'avons copié aucune source écrite; tout ressort des recherches menées sur le terrain. Ces richesses culturelles sont menacées par le modernisme et le mépris regrettable des valeurs ancestrales.

Sur le plan phonétique, les voyelles o et e fermées (comme en français le o de posséder et porte et ê et ê de poème et de bête) sont indiquées â travers les connotations suivantes: <u>o</u> et <u>e</u>. Les hautes tonalités sont indiquées par les accents aigus sur les voyelles et devant les consonants." (D'après la préface du livre).

4. Marc Depaepe, Jan Briffaerts, Pierre Kita K. Masandi, Honore Vinck, *Manuels et chansons scolaires au Congo belge*, Presses Universitaires de Louvain, 2003 - 16 x 24 cm - broché - 270 p. - ISBN 90 5867 285 9 - € 22,00

"Le passé colonial continue à intriguer les Belges. Presque un demisiècle après l'indépendance, la recherche scientifique concernant l'histoire du Congo Belge semble prendre, enfin, de l'ampleur. Le présent ouvrage est un des résultats générés par le projet de recherche "Indigenisme et colonialisme dans l'enseignement primaire au Congo Belge", en cours à la Katholieke Universiteit Leuven (Belgique). Lors d'une journée d'études organisée par l' "Institut für Schuibuchforschung" à Ichenhausen (Allemagne) plusieurs études ont été exécutées par les chercheurs du "Centre pour l'Histoire de l'Education" autour de ce sujet.

Le manuel scolaire en général (et le manuel scolaire qui était destiné à l'apprentissage de la lecture en particulier) possédait une signification particulière dans le contexte colonial. Comme le dit Pierre Kita dans une des contributions à cet ouvrage, le manuel scolaire a été le premier, et pendant longtemps le seul contact des Congolais avec l'écriture. Il représentait la magie de l'écrit, l'attrait de la nouveauté et surtout le prestige du colonisateur. Dans un certain sens, il constituait le symbole de la mutation que connaissait la société congolaise par suite de la colonisation. Il faut néanmoins opérer une différentiation claire en l'espèce entre les diverses congrégations. Comme c'était tout aussi peu le cas en ce qui concerne la politique en matière d'enseignement au sens plus large, le camp catholique n'offrait pas l'aspect d'un bloc monolithique en ce qui concerne l'utilisation des méthodes et des manuels scolaires. Cet ouvrage tient compte de cette réalité en rassemblant les articles de trois auteurs différents utilisant chacun leur référentiel et leur point de vue en traitant de congrégations missionnaires différentes.

Une forme particulière de contenu d'apprentissage comparable aux manuels est constituée par les chansons scolaires. En se référant à ce qu'il est convenu d'appeler la spontanéité de l'Africain et son besoin naturel de chanter, une place bien plus centrale que dans la métropole était dévolue au chant dans l'enseignement colonial. Le chant accompagnait par exemple encore d'autres activités scolaires telles la gymnastique et le travail manuel. Le fait qu'apprendre des chansonnettes ne coûtait

somme toute pas très cher et qu'il paraissait ainsi un moyen approprié de véhiculer l'idéologie coloniale y jouait bien entendu un rôle." (D'un dépliant)

Table des matières:

Marc Depaepe

Etude des manuels et chansons scolaires dans la perspective de l'histoire de l'éducation coloniale - une introduction

Kita K. Masandi

Les livrets de lecture des Pères Blancs au Kivu

Honoré Vinck

Les manuels scolaires des Pères Trappistes au Congo Belge (1895-1925)

Honoré Vinck

Les manuels scolaires des Missionnaires du Sacré Cœur au Congo Belge

Jan Briffaerts

Etude comparative de manuels scolaires au Congo Belge: Cas des Pères Dominicains et des Missionnaires du Sacré Cœur

Kita K Masandi

La chanson scolaire dans l'éducation coloniale au Congo Belge: Référentiel Théorique

Kita K Masandi

La chanson scolaire dans l'éducation coloniale au Congo Belge Etude Thématique Bibliographie